De la Bibliothèque
de JUSTIN GODART,
LYONNAIS.

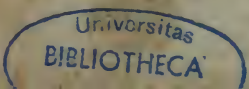
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ANNALES GALANTES DE MADEMOISELLE DE VILLEDIEU.

TOME PREMIER.

A LYON,
Chez HILAIRE BARITEL, Libraire, ruë Merciere à la Constance.

M. DC. XCVII.
Avec Permission.



PQ
1794
.D5A64
1697
Cattle, etc.

A

MONSEIGNEUR

DE

LIONNE,

SECRETAIRE

& Miniſtre d'Etat, &c.

MONSEIGNEUR,

Ce n'eſt point un Auteur fameux qui prend la liberté de vous preſenter cet Ovrage, c'eſt un Genie qui ſe pique d'un peu de bon ſens, qui a eû ne pouvoir offrir l'Abregé de

toutes les Galanteries Etrangeres qu'à l'homme de nôtre Siecle qui ſait le mieux les maximes & les mœurs des Etrangers. Cette ſcience du monde qu'on voit briller dans vôtre Miniſtere, m'a fait comprendre que c'étoit vous ſervir à vôtre mode, que de vous envoyer en racourci les intrigues des Cours anciennes. Et d'ailleurs, MONSEIGNEUR, les Potentats Etrangers ſavent ſi bien le chemin de vôtre Cabinet, que quand j'aurois abandonné ceux-cy à leur propre conduite; ils ſe ſeroient rendus naturellement où je les envoye. J'avouë qu'ils n'ont jamais paru à vos yeux ſous la forme que je leur ay donnée. Les negociations importantes qui ont occupé vôtre jeuneſſe,

les grand interest qui vous font agir presentement, ne vous permettent pas de regarder les Etats par l'endroit où je vous les montre ; Mais, MONSEIGNEUR, un peu de delassement d'esprit ne sauroit vous faire du mal. Vous avez assez veu les Princes nos voisins revétus de la Pourpre Royale, il faut les introduire chez vous dans leur des-habiller. Je ne vous diray point, MONSEIGNEUR, qui est l'Auteur de cette Mascarade, si elle est assez heureuse pour vous divertir, j'iray bientôt m'appliquer une approbation si precieuse ; & si elle est assez infortunée pour vous déplaire, je ne sçaurois cacher mon Nom avec trop de soin. Ce que je publieray seulement

toute ma vie, c'eſt que, tout inconnu que vous eſt cet Auteur, il n'y a perſonne ſur la terre qui vous admire, qui vous reſpecte, & s'il l'oſe dire, qui vous aime ſi parfaitement que luy.

AVANT-PROPOS.

LE Siecle se vante de tant de subtilité, & la licence d'écrire les intrigues vivantes est devenuë si commune, que j'ay crû devoir prevenir les Erreurs du Public par cet Avertissement. Je lui declare donc, que les Annales Galantes sont des Veritez Historiques, dont je marque la source dans la Table que j'ay inserée exprés au commencement de ce premier Tome. Ce ne sont point des Fables ingenieuses, revétuës de Noms veritables, comme on en a veu un essay depuis quelques mois dans un des plus charmans Ouvrages de nos jours. Ce sont des traits fideles de l'Histoire Generale. Il y a eu autrefois une Comtesse de Castille, & elle suivit en France un Pelerin. Il y a eu des Fraticelles, & ils ont été condamnez par les Papes Boniface VIII & Clement V. pour les crimes que je leur impute. Qu'on ne cherche point un Tableau de l'Hypocrisie du Siecle dans cette Avanture, elle est une Relation fidele d'une Hypocrisie Ancienne. J'avouë que j'ay ajoûté quel-

ques ornemens à la simplicité de l'Histoire. La Majesté des matieres Historiques ne permet pas à l'Historien judicieux de s'étendre sur les Incidens purement Galants. Il ne les rapporte qu'en passant, & il faut une Bataille fameuse ou le Renversement d'une Monarchie pour luy arracher une digression. J'ay dispensé mes Annales de cette austerité. Quand l'Histoire d'Espagne m'apprend qu'une Comtesse Souveraine de Castille suivit en France un Pelerin de saint Jaques, je presuppose que cette grande resolution ne se prend pas dans un moment: il faut se parler, il faut se voir, pour s'aimer jusques à cet excez. J'augmente donc à l'Histoire quelques entrevuës secrettes & quelques discours amoureux: Si ce ne sont ceux qu'ils ont prononcez, ce sont ceux qu'ils auroient dû prononcer. Je n'ay point de memoires plus fidelles que mon Jugement: quand on m'en fournira quelques-uns où mes Heros parleront mieux que dans mes Annales, je consens à rapporter leurs paroles propres. Mais tant que les Historiens les rendront muets je croiray pouvoir les faire parler à ma mode. Si dans les Incidens que j'invente, & dans les conversations que je fais faire, il se trouve quelque ressemblance avec les intrigues de

nôtre tems; ce n'est ny la faute de l'Histoire, ny la mienne : l'une étoit faite avant nous, & je jure de n'avoir pas songé que nous fussions, quand j'a parlé de ceux qui ont été. Mais comme il y eut de tous tems un Amour, & des Amoureux, il est difficile que ceux qui ont été susceptibles des mêmes sentimens n'ayent pas été capables des mêmes actions. On est homme aujourd'huy comme on l'étoit il y a six cens ans, les loix des Anciens sont les nôtres, & on s'aime comme on s'est aimé. Faut-il donc s'étonner si ce qui est arrivé dans les premiers siecles a quelque rapport avec ce qui arrive dans celui ci ? Il n'est pas plus extraordinaire de voir un Amant de 1694. faire l'amour comme on le faisoit en 950. que de voir un enfant qui naît cette année, être composé des mêmes parties qui composoient les enfants d'Adam & des Patriarches. Ce sont des effets communs de la Nature, qui ne sont point sujets à la revolution des tems; & je ne say comme il y peut avoir des speculateurs assez oisifs pour philosopher sur une conformité si naturelle. Du reste j'ay taché de renfermer un sens Moral dans les choses qui paroissent les plus dereglées. Si je fais tenir des discours criminels à un Religieux qui abuse de la

Sainteté de son nom, & de son habit, c'est pour inspirer une horreur plus forte de son impieté & pour faire mieux éclater les veritez qui en triomphent. Si je porte la débauche de quelques femme jusques à l'effronterie ; c'est pour donner des couleurs plus fortes à l'impudicité. Il est quelquefois dangereux de ne faire qu'une foible ébauche du vice : telle personne se laisse emporter à la tentation qui l'auroit peut-être surmontée, si elle en avoit connu toutes les suites : & & pour enchasser des preceptes utiles dans les exemples que je propose, j'observe exactement la maxime de punir le vice & de recompenser la vertu. Avec cette précaution il est permis de mettre les actions les plus detestables sur les Theatres les plus sacrez. Les Scenes des Congregations & des Colleges ne sont remplies que d'Attentats & de Parricides; on y voit le sacrilege confonduavec le martyre, cependant on ne s'est point encore avisé de censurer ces representations. Comme on n'expose le crime que pour le sacrifier à l'innocence, on n'a pas assez méchante opinion de son prochain, pour s'imaginer qu'il prenne pour une exhortation au vice, ce qui n'est qu'un avis ingenieux de l'éviter. Je conjure les Lecteurs des An-

nales Galantes de ne pas tomber dans ce défaut : ils trouveront dans cet Ouvrage des Portraits du vice assez naivement representez ; mais ils observeront, s'il leur plait qu'on ne l'éleve que pour le détruire. Le Sens Allegorique justifie presque par tout le Sens Litteral ; & l'air enjoüé qui est répandu sur les matieres les plus serieuses, doit paroître assez divertissant aux gens qui le remarqueront, pour les obliger à ne pas trahir l'intention d'un Auteur qui les aura si bien divertis.

TABLE
DES
MATIERES HISTORIQUES
contenuës dans la premiere Partie des Annales Galantes.

Dom Garcie Fernandez Comte Castille, & la Comtesse sa femme, Hist d'Esp. Regne de Ramire XVI. Roy d'Oviedo, & IV. de Leon, Tom I. année 941. iusques à 956.

Ce qu'il y a d'ajoûté à la verité de l'Histoire, est aisé à remarquer par le Lecteur.

Alfrede tirée du même mon Hist d'Anglet. Regne d'Edgar, ou Edoüard. I. liv. 8.

Il y a si peu de choses changées en cette Histoire, qu'elles ne meritent pas d'être marquées.

Othon III. petit fils d'Othon le grand, & Marie sa femme Erisin. liv. 6, Sigon. liv. 7. & pour plus grande commodité abregé de l'Hist. Universelle de Turcelin, année 384.

Il y a plus d'invention dans cette Histoire que dans aucune autre, mais si le Lecteur veut prendre la peine de l'examiner

peut-être trouvera-t-il le deguisement de la verité assez juste, pour ne pas blâmer l'Auteur de l'avoir fait.

Les trois Princesses de Castille, & les trois Seigneurs François Hist. d'Esp. Regne d'Alphonse VI. du nom III. Roy de Cast & XX. de Leon, année 1085. jusque en 1117.

Si le Lecteur prend la peine d'examiner cette Histoire, il trouvera l'invention mêlée avec la verité d'une maniere assez ingenieuse: le fond en est presque tout Historique, & la Fable dont il est orné, a des couleurs vray-semblables, & toutes prises des reflexions de l'Histoire même.

Table de la seconde partie.

FRideric, ou Frederic surnommé Barberousse Sigeb. en sa Chron. Frisin. en l'Hist. de Frederic Sigon. liv. 12. Abregé de Turcelin année 1254.

La division du Pape & de l'Empereur est formelle dans l'Histoire: la sedition des Guelphes & des Gibelins, & le Mariage de Henry VI. avec Constance Religieuse Professe depuis plus de quatre ans, n'est pas moins autentique. La galanterie du Cloître est prise des memoires particulieres, & que

ques-uns tiennent que cette Constance étoi Niéce de Clement III. & non pas d'Alexandre : mais outre que cette circonstance est douteuse, il auroit falu charger les Annales Galantes de trop de narrations ennuyeuses pour s'assujettir à cette Chronologie.

Les amours enfantines de Jacque Roy d'Arragon. Hist. d'Esp. Regne de Ferdinand IX. Roy de Castille environ l'an 1128.

Cette Histoire est fondée presque de mot à mot sur la verité; ce qu'il y a d'augmenté n'est qu'une petite Galanterie, pour avoir lieu de raporter les articles du Mariage Clandestin.

Table de la troisiéme partie.

Les Fraticelles ou Freres.

Cette Histoire est tirée de tant d'Auteurs fameux, & rapportée dans un si grand nombre d'Abregez de Memoires & de Manuscrits, qu'il faudroit cette Table entiere pour citer toutes nos authoritez. Platus en fait un Chapitre entier ; Baronius, qu'aprés l'Evangile on regarde comme un Historien sacré, raporte des particularitez

de leur débauche, où je n'ay osé exposer la pudeur de mes Lecteurs. J'avouë que Hortense est une fille de mon imagination, mais il faloit bien leur donner quelque personne qui leur fournît une occasion à étaler leur Doctrine. Si ce n'est pas à cette Hortense qu'ils ont dit ce qu'on leur fait dire dans les Annales, ils l'ont dit à quelque autre, puis qu'ils le pensoient, & que tant d'Auteurs le rapportent. Je renvoye le Lecteur scandalisé de cette liberté à la justification de l'Avant-propos.

Table de la quatriéme Partie.

LEs débauches de Dulcinus, ou pour parler à nôtre maniere, de Dulcin, Prince des Lombards, & de Marguerite sa femme. Annales Ecclesiastiques 1310. S. Ant. Arch. de Flor. liv. 20. & pour la commodité de toute sorte de Lecteurs, Abr. de Turcel Regne de Henry VII. Emp d'Occ.

Cette débauche est rapportée d'une maniere si horrible, que j'ay crû y devoir donner une forme plus honnête. Dulcin & Marguerite avoient introduit l'usage de s'accoupler avec toutes sortes de personnes, sans choix & sans distinction. J'ay tourné cela

sur le changement de maris & de femmes, qui seroit une liberté aussi contraire aux loix de l'Eglise & dont toutefois les gens d'honneur seroient peut être plus capables que de l'autre. Pour ce qui regarde Nogaret il y avoit en ce tems là un homme de ce nom, & il avoit accompagné Sara colomne à Anagnie. Le reste est une pure fiction: mais presuppose qu'il se fit un examen de maris mécontens, & de femmes mal satisfaites, il est vray-semblable qu'on y rapporteroit plusieurs Histoires de ce caractere

Dom Pedre Roy de Castille XIV. du nom. Histoire d'Esp. Regne du même Roy, année 1344. ou environ jusques en 1360.

Cette Histoire est rapportée presque mot à mot, il n'y a que l'amour de Nugnez de supposé.

Si la fidelité de cette Table ne satisfait pas les Lecteurs, ou qu'elle leur paroisse suspecte de quelque negligence, je les supplie de suspendre leur jugement jusques à ce que l'Auteur des Annales leur soit connu. Quand ils sauront qu'il est, ils jugeront qu'il merite un peu d'indulgence sur l'erudition, & peut-être avoüeront-ils qu'il y a plus de science dans cet Ouvrage qu'ils n'en avoient attendu de lui.

ANNALES

ANNALES GALANTES.

PREMIERE PARTIE.

L'Amour est agreable sous toutes les formes où il veut se mettre. On l'a veu charmer des Reines sous la figure du moindre de leurs Officiers : il regne dans les yeux presque effacez, comme dans ceux qui ne font que commencer à briller, & il n'y a pas jusques à l'équipage d'un Pelerin, qui ne puisse être un des ornemens de son triomphe. La trop susceptible Comtesse de Castille est un exemple fameux de ce que je dis. Elle étoit issuë de l'illustre Maison de Vermandois, elle avoit de la beauté, & elle étoit femme d'un Comte dont les Etats ont depuis composé un puissant Royaume. Sa Cour étoit nombreuse, & la Galanterie Castillane a toûjours été la plus fine de toute l'Espagne. Mais ce n'étoit pas avec les charmes d'un Courtisan, qu'il faloit attaquer le cœur de la Comtesse ; Sa vertu avoit pris des devans contre la magnificence & l'a juf-

La Comtesse de Castille.

La Comteſſe de Caſtille.

tement. Il faloit avoir un chapeau à longs bords, & un roquet couvert de coquilles, pour lui donner dans la veue : & l'éclat du Diadéme naiſſant de Dom Garcie Fernandez ſon époux, étoit moins digne de ſes deſirs, que l'humilité apparente d'un Pelerin de Saint Jacques. Ce Heros de nouvelle eſpece traverſoit les terres de Caſtille pour ſe rendre à Compoſtelle ; & comme la Comteſſe étoit d'origine Françoiſe, il voulut profiter des honnêtetez qu'elle faiſoit à tous les gens de ſa Nation. Il ſe fit preſenter à elle par un François qui dirigeoit l'Hôpital de Burgos où il avoit été receu, & les charmes de ſa bonne mine ayant percé les obſcuritez de ſon habillement, la Comteſſe le trouva aſſez bien fait pour retarder l'accompliſſement de ſon vœu de quelques ſemaines. Elle le conjura de vouloir ſe repoſer à la Cour de Caſtille, & jugeant que ſon équipage n'étoit pas propre à le faire conſiderer, elle ſe fit un pretexte de lui en donner un plus ſomptueux. Il ne lui nommoit pas une famille Françoiſe dont il ne ſe dît allié, qui ne fût alliée de la Comteſſe, & couvrant l'indigence d'un Pelerin du maſque d'une Pauvreté volontaire, il fut introduit à la Cour ſous le nom de *Hugues d'Anjou, décendu des Comtes de Guyenne, Couſin tres-proche de la Comteſſe de Caſtille, allant à S. Jacques de Compoſtelle par excez de devotion.* Ces Titres étoient les plus éclatans dont il pouvoit être honoré en ce Païs-là. Dom Garcie aimoit ſa femme cherement, & les Gaſtillans ſont gens ſenſibles en ce qui concerne le fait de la Pieté. Voila donc le Hu-

gnés pretendu d'Anjou, logé dans le Palais du Comte & reveré de toute la Cour pour l'humilité profonde qu'on lui attribuoit. Ce changement de decoration ne lui pouvant être qu'avantageux, il eſt à croire qu'il ne fut pas moins agreable aux yeux de la Comteſſe ſous la forme d'un Seigneur François, que ſous celle d'un ſimple Pelerin. Elle le faiſoit raconter par lui les avantures de ſon voyage, avec l'empreſſement qu'on remarque dans les Hoſpitalieres les plus curieuſes. Elle ne pouvoit ſouffrir qu'on en oubliât aucune circonſtance, & les bons gites étant rares pour un Pelerin, l'inhumanité des ſervantes d'hôtelleries, arrachoit des larmes de compaſſion à la pitoyable Comteſſe. La Comteſſe de Caſtille.

Telle fut la tendre Didon,
Au recit du pieux Enée,
Nôtre Heros porte bourdon,
Sauroit ſi dextrement peindre ſa deſtinée,
Qu'il n'eut fâcheuſe nuit, ny trop longue journée
Qui ne fournit un trait à l'arc de Cupidon.
La credule & foible Comteſſe,
Prenant pour pieté ſa naiſſante tendreſſe,
S'en faiſoit un merite envers le ſaint Patron.
De ce ruſé d'Amour, c'eſt un des tours d'adreſſe:
La plus éclatante proüeſſe,
Ne lui coûte ſouvent qu'un changement de nom.
Il n'eſt vertu ſi ſolide & ſi pure,
Dont il n'emprunte la figure,
Interêt, gloire, ambition,
Genereuſe compaſſion.

La Comtesse de Castille.

Tout luy sert dans la conjoncture, Jusques à la Devotion.

Le Pelerin se disant Hugues d'Anjou, & commençant à s'apercevoir des dispositions favorables que la compassion faisoit naître dans l'ame de la Comtesse, voulut y donner une matiere plus illustre que les fatigues du Pelerinage. Il se rendit si assidu auprés d'elle, que cette assiduité auroit été suspecte dans tout autre qu'un Cousin. Il avoit toûjours quelque relation agreable prête à faire au moindre de ses commandemens : Il étoit soigneux de chercher des fleurs pour parer la personne & la chambre de la belle Cousine : & entrecoupant ses discours de soûpirs profonds qu'il étoit aisé de discerner des élans de devotion ; il inspira tant de curiosité dans l'ame de la Comtesse, qu'il fut obligé de la satisfaire. Elle le pria instamment de vouloir lui raconter tous les accidens de sa vie, & l'adroit Hugues s'étant fait repeter ce commandement, autant de fois qu'il le jugea necessaire pour faire valoir son obeïssance, il y satisfit en cette sorte.

Histoire du Pelerin.

Le Pelerin.

JE ne vous diray point, Madame, que je suis d'une Maison qui a compté des Rois de France parmy ses Predecesseurs. Ce ridicule Proverbe, *Il a beau mentir qui vient de loin*, rend les étrangers si suspects de mensonge & de vanité, qu'on établit plûtost

ſa qualité en la diſſimulant, qu'en s'efforçant de la faire connoître. Le Pelerin.

La Comteſſe interrompit Hugues en cet endroit, & voulant le connoiſtre mieux qu'il ne ſe connoiſſoit lui-même ; elle lui fit une Genealogie ſi éclatante, qu'elle lui épargna la peine de l'inventer. Elle le fit décendre de Eudes & de Robert Comtes d'Anjou, qui gouvernerent le Royaume de France ſous Charles III. ſurnommé le Simple, & citant des cronologies hiſtoriques, qu'il ne ſavoit peut-être pas ; la nobleſſe de ſa Race ne lui coûta que quelques inclinations de tête en forme de conſentement.

Puiſque vous ſavez ſi bien ma naiſſance, Madame, pourſuivit le Pelerin, je ne vous parleray plus que des affaires de mon cœur.

La Comteſſe rougit à ce mot & bien que ſa rougeur eût été grande, & que Hugues l'eût tres-bien remarquée, il feignit de ne s'en être pas aperceu, & il continua en faiſant l'agreable.

Je ne ſuis pas aſſez aimable pour avoir été aimé : ſi j'avois été favoriſé de la Fortune, je mourrois avant que de le laiſſer deviner, mais comme j'ay toûjours été mal traité, je puis avoüer ſans indiſcretion, que j'ay eu quelques legers engagemens avec une Dame de nôtre Cour des plus belles, & de la plus haute qualité. Sa cruauté plûtôt que mon inconſtance naturelle m'en a dégagé, & puis Madame, mais (ajoûta-t'il, comme par maniere de reflexion) auray-je bien la force de vous avoüer ma foibleſſe ? Oüy pourſuivit-il, ſe reprenant, vous-êtes bonne, & j'ay déja

Le Pelerin. éprouvé vôtre bonté. Je m'étois fait une idée de beauté que j'adorois dans l'ame, & que je ne trouvois dans aucune personne. Cette chimere agréable m'entretenoit des journées entieres, j'étois inquiet, & je faisois des vers comme si j'avois été amoureux, & me dépeignant à moy-même de certains yeux bleus, une bouche d'une forme singuliere, des cheveux cendrez, une taille delicate, & un sourire flateur; j'abandonnois mon ame aux charmes de ce Portrait adorable, sans sçavoir où je devois adresser mes pas pour trouver son original. Comme cette passion approchoit en quelque sorte de la folie, j'avois honte d'en être capable, & mes instans de raison me tourmentant sur le remors, comme mes instans de folie me tourmentoient sur les desirs, je devins si melancolique que je n'étois plus reconnoissable. Un de mes amis particuliers, homme de beaucoup de science, & de grande penetration, fut des premiers à s'apercevoir de ce changement: il m'en demanda la cause, & vôtre amitié ne me permettant pas de lui rien déguiser, je lui avoüay la passion dont mon cœur étoit préoccupé. Il eut plus d'indulgence pour cette manie que je n'en avois attendu de lui: il étoit severe pour lui même, mais il étoit indulgent pour ses amis, & jugeant par ce que je lui découvrois de ma foiblesse, que les remontrances n'étoient plus de saison, il s'éforça de me soulager par une autre voye. Il fit ma figure Astrologique, il la rectifia par toutes les observations qu'une Science profonde lui put fournir, & enfin il trouva qu'il n'y avoit qu'un Peleri-

nage de S. Jacques qui me pût rendre la tranquillité que j'avois perduë. Cette proposition m'effraya, les gens de mon âge, & de ma qualité ne goûtent guére ces excez de devotion; mais l'esperance dont il flatoit ma passion, l'ayant portée jusques au dernier degré du déreglement, il me fut impossible de resister à sa violence. Je mis autant d'ordre à mes affaires que mon impatience pût me le permettre, & colorant mon voyage d'un pretexte specieux, je dis que c'étoit un vœu que mon pere avoit fait autrefois, & qu'en mourant il m'avoit chargé d'accomplir. Voila, Madame, poursuit nôtre faiseur de Roman, ce qui m'a fait devenir de Hugues d'Anjeu, un simple Pelerin de S. Jacques. Je ne sçay si ma soumission pour les ordres du Ciel, l'a touché de quelque compassion pour ma folie, ou si l'effet d'une sympathie, dont je n'ose encore me flater, me prepare l'accomplissement de mes desirs; mais il est certain que je me trouve l'esprit plus tranquille à Burgos, que je ne l'avois eu dans tous les autres lieux; & les bontez dont vous me comblez, apportent un soulagement à mes inquietudes que je ne pouvois recevoir que de vous. Le Pelerin.

Le rusé Pelerin n'osa s'expliquer plus clairement cette premiere fois: mais il trouva le secret de se rendre intelligible dans les autres conversations. Le Portrait qu'il avoit fait de sa Maîtresse chimerique, ressembloit parfaitement à la Comtesse, il ne perdoit aucune occasion de faire remarquer cette ressemblance, & les Astres lui étoient d'un secours merveilleux pour le faire ap-

La Comteſſe de Caſtille.

prouver. La Comteſſe étoit femme d'un Souverain, & elle ſembloit être née pour la vertu, mais quand on ſe pique de quelque foy pour l'influence celeſte, on n'écoute guére les conſeils de la gloire & de ſa raiſon. Nôtre credule Dame déploroit dans ſon ame la fatalité de ſon Etoile, mais elle ne croyoit pas qu'on pût éviter de s'y ſoumettre. Elle auroit juré que ſon avanture étoit écrite dans le Ciel dés la Creation du Monde : comment auroit-elle entrepris de reſiſter à une Predeſtination ſi bien établie? Elle s'y abandonna donc ſans beaucoup de repugnance. Le Pelerin parla, il fut écouté. Et pour ne trainer point en longueur un endroit qu'il eſt aiſé de comprendre, l'amour de Hugues ne languit qu'un mois dans les agonies de la declaration. Quand il fut delivré d'un paſſage ſi penible, la Comteſſe & lui commencerent d'uſer d'une grande liberté dans leurs converſations. Mais eſt il poſſible, lui diſoit-elle un jour, que tout ce que vous m'avez raconté des incidens de vôtre vie, ſoit veritable? Mais eſt-il poſſible, reprit le Pelerin, que vous en doutiez aprés ce que vous voyez? ne ſuis-je pas Hugues d'Anjou? n'allois-je pas à Compoſtelle quand je vous ay vû? ne vous ay je pas aimée dés ce premier moment? Et ſi j'oſe en croire vos regards obligeans, n'avez-vous pas été ſenſible d'abord à l'amour que vous avez fait naître? Croyez-moy, Madame, cet e ſympathie eſt un effet de l'Etoile, jamais elle n'auroit agi en moy pour toute autre que pour vous : Je veux croire qu'elle n'auroit pas agi en vous pour

tout autre que pour moy ; mais c'eſt que nous ſommes nez pour nous aimer : la rencontre des Aſtres l'ordonne de cette ſorte ; & il nous eſt impoſſible de reſiſter à nôtre deſtinée. Sans mentir, reprit la Comteſſe avec un ſoûpir, cette deſtinée a pris un chemin bien detourné pour parvenir où elle vouloit aller, & elle ſe ſeroit bien paſſée de me faire la femme d'un Comte Souverain de Caſtille, puiſque j'étois née pour devenir la Maîtreſſe d'un Pelerin. Ils avoient ſouvent des converſations ſur cette matiere ; l'alliance pretenduë de Hugues d'Anjou, leur fourniſſoit une liberté entiere de s'entretenir ; mais cela ne ſatisfaiſoit pas nôtre Pelerin, il craignoit toûjours quelque éclairciſſement fatal à ſes feux ou à ſa vie, & ne pouvant demeurer à Burgos avec cette inquietude, il ſe reſolut de conſeiller à la Comteſſe d'en partir. Il ne la trouva point trop rebelle à cette priere. Quand une femme a tant fait que de meſ-allier ſon cœur, elle ne fait pas grand ſcrupule de lui accorder tout ce qu'il demande. Mais la difficulté étoit de trouver une cauſe ſpecieuſe d'évaſion. Le Pelerinage leur vint d'abord dans la penſée, il avoit été ſi favorable aux deſſeins du Pelerin, qu'ils en attendoient un grand ſecours pour les beſoins de la Comteſſe. Mais Dom Garcie étoit ſi peu traitable, qu'ils deſeſperoient de le convertir. Il vouloit toûjours avoir ſa femme à ſes côtez ; elle avoit beau feindre des preſſentimens & des revelations, il étoit ſourd à ces inſpirations prétenduës, & s'il ne fût tombé malade, comme qui lui auroit envoyé une malade de Commande, jamais La Comteſſe de Caſtille.

La Comteſſe de Caſtille.

il n'auroit conſenti au voyage que la Comteſſe meditoit, mais, le peril où il étoit fournissant un pretexte de vœu pour ſaiſanté, & l'approbation de quelques bonnes ames, dont ce climat eſt fertile, ayant fortifié la Comteſſe dans ſa reſolution ; elle promit en preſence des Officiers de ſon Epoux d'aller à pied à Saint Jacques, ſi le Ciel le faiſoit revenir en convaleſcence. Il y revint au grand contentement de nos Amans, & la Comteſſe feignant de craindre une rechûte, ſi elle ne ſe hâtoit d'accomplir ſon vœu, elle ſe mit en devoir d'accompagner ſon Couſin dans la ſuite de ſon pieux voyage. Cet excez de zele deplaiſoit à Dom Garcie, il auroit éleu une ſeconde maladie plûtôt que le départ de ſon Epouſe. Mais les Devots de Burgos combattirent ſon opiniâtreté avec tant de ferveur; qu'enfin ils la vainquirent. Voila donc nôtre Comteſſe de venuë Pelerine, & ſur le chemin de Compoſtelle avec ſon Couſin le Pelerin. La mediocrité de l'équipage étant de l'eſſence du vœu pretendu, la Comteſſe ne voulut être ſuivie que d'une vieille Gouvernante, tres ſuſceptible de compaſſion pour les foibleſſes humaines, & d'un Eſtafier à pluſieurs viſages, qui tantoſt ſervoit d'Ecuyer à la Dame Pelerine, & d'autrefois de *Cuiſinier François* aux Traiteurs de leur paſſage. Des Pelerins ſi extraordinaires devoient avoir une conduite de Pelerinage qui ne fût pas commune, ils marchoient à petites journées, ils ſe faiſoient ſervir de ce qui ſe trouvoit le meilleur dans les Hôtelleries, & juſques à leur Chanſon étoient d'un caractere ſingulier. Voicy quelques cou-

plets en forme de Satyre qui furent faits sur Les Pe-
ce Pelerinage. Je crois que le Lecteur ne lerin
sera point fâché que nous les ajoûtions à
cette Histoire.

Chanson *sur l'air* des Pelerins de Saint Jacques.

Nous sommes de l'amour sans bornes
Des Pelerins,
Qui nous en allons plantant cornes
Par tous chemins,
L'accorder tout à ses desirs
Prêchant l'usage,
Nous allons au Dieu des plaisirs
Faire un Pelerinage.
Dames qu'une servile crainte
Des sots Discours,
Fait passer en rude contrainte
Tant de beaux jours,
Contre les critiques Esprits
L'ame aguerrie,
Venez des credules Maris
Fonder la confrerie.
Enseignez nous gens charitables
Dans nos besoins,
Quelques retraites favorables
Loin des témoins,
Et nous prierons ce même Amour
Dieu de nos Ames,
Que nous puissions le rendre un jour
A vos filles & femmes.

Comme le dessein de nos Amans n'étoit n'étoit
pas de suivre long-tems la route de Com- Com-

poſtelle, la Comteſſe s'étoit munie de toutes les choſes neceſſaires pour faire un plus long voyage. Elle avoit de l'argent & des pierreries, & l'Eſtafier qui les accompagnoit ayant été bien choiſi, ils retournerent ſur leurs pas, & par les ſoins du fidele Ecuyer, ils trouverent toutes les commoditez dont ils avoient beſoin pour ſe rendre à Bayonne. Ils s'y repoſerent quelques jours; & la Comteſſe ne croyant pas devoir garder le nom d'Yſabeau de Vermandois, qu'elle portoit étant femme de Dom Garcie; elle prit celui de Madame Valerie, avec lequel elle courut pluſieurs Villes & pluſieurs Bourgades, tant qu'à la fin elle ſe trouva dans la fameuſe Ville de Paris, ſejour plus propre à cacher ſon aventure que tout autre, & lieu de la naiſſance de ſon Bien-aimé. La Maiſon de cét honnête Cavalier ne ſe trouva pas ſi illuſtre en France qu'on l'avoit dépeinte à Burgos. Il étoit à peine Gentilhomme, & tres-mal parragé des biens de la fortune; mais le merite de ſa perſonne lui tenoit lieu de Nobleſſe d'origine.

Dom Garcie.

Cependant le bon Dom Garcie, qui n'avoit conſenti au Pelerinage de ſa femme qu'avec une repugnance tres grande, attendoit ſon retour avec une impatience ſans égale: Il ne faiſoit pas un ſonge qu'il ne regardât comme un preſſentiment de mal heur; les incidens les plus communs paſſoient dans ſon eſprit pour un avertiſſement celeſte: & bien que la Comteſſe lui écrivît de tous les lieux où elle paſſoit, comme s'ils avoient été ceux où elle auroit dû-paſſer, ſon Demon ſecret le tourmentoit violemment, & il

ne put resister au desir d'aller en personne s'informer de sa destinée. Il partit de Burgos sans autre suite que les Officiers qui lui étoient necessaires, & deux ou trois des plus chers de ses Courtisans. Comme il croyoit n'avoir que trois ou quatre journées à faire pour joindre la Comtesse, il n'avoit mis ordre à ses affaires que pour cette petite absence ; mais il fit plus de chemin qu'il ne se l'étoit proposé, & il auroit pû se rendre jusques à Compostelle, sans y apprendre aucune nouvelle de ce qu'il cherchoit, si quelques Curieux n'eussent accourci son voyage. Les gens qui le suivoient, fatiguez de la longue traite, & se doutant peut-être bien de la verité, s'aviserent de s'éclaircir de leur doute. Ils envoyerent aux nouvelles du côté de France, au lieu de continuer l'enquête sur le chemin de Galice : il ne leur fut pas difficile d'être informez de la verité. La Comtesse étoit remarquable, & toutes les descriptions qu'on faisoit de Madame Valerie, se rapportoient à la Comtesse de Castille. Les nouvelles de l'espece de celle cy sont d'elles-mêmes si fâcheuses à annoncer, que les Courtisans qui avoient suivi Dom Garcie, se deferoient l'un à l'autre l'honneur de lui faire ce compliment. Mais enfin un vieux Officier du Comte qui étoit plus familier avec lui que les autres, se resolut à tenter cette entreprise. Il demeura un soir dans la chambre de son Maître plus long-tems que ses Camarades, & aprés avoir prévenu son avis de quelques moralitez inutiles, il supplia Dom Garcie de ne par aller plus avant, & il luy dit, que ce

Dom Garcie.

Dom. Garcie. n'étoit plus sur le chemin de Compostelle qu'il falloit chercher la Comtesse son Épouse. Si le Comte fut surpris de cet avertissement, c'est ce qu'il est aisé de s'imaginer. Il avoit bien soupçonné que les commoditez du Pelerinage delivreroient peut-être le Cousin & la Cousine des scrupules de l'inceste pretendu, mais il ne pensoit pas que la Comtesse portât l'impunité plus loin que quelques faux sermens de fidelité conjugale. Il questionne le vieux Domestique ; plus il lui fait de questions, mieux il le trouve informé de la chose ; & cependant ne pouvant tomber d'accord avec lui-même d'une verité si peu vray-semblable, il faisoit difficulté de croire ce qu'il voyoit, bien qu'il n'en eût pas fait de le prévoir avant que de l'avoir veu. Il envoye des seconds Enquêteurs sur les traces des premiers, il fait chercher nos Pelerins, non seulement où il jugeoit qu'ils avoient été, mais encore dans les lieux où il étoit assuré qu'ils n'étoient pas. Ces enquêtes ne servirent qu'à confirmer ce qu'on lui avoit déja dit, il recent des attestations de toutes les Hôtelleries où nos Amans avoient passé depuis Burgos jusques à Bayonne, & comme ils n'avoient pas usé de beaucoup de contrainte, Dom Garcie aprit des particularitez de ce voyage qui ne lui permirent plus de douter du nom qu'il portoit. Ce titre lui déplut au dernier point, il l'avoit toûjours consideré comme le plus insuportable de tous les tîtres du monde. Mais il falut bien qu'il prît patience; il n'etoit pas le seul qui pratiquoit cette vertu ; & pendant qu'il en trouvoit l'usage si

difficile & qu'il meditoit une vengeance digne de l'injure qu'il avoit receuë, l'Amour travailloit à lui donner des compagnons, dont l'exemple le consola de son infortune.

L'Etoile fatale aux Maris de cette année, n'avoit pas versé toute son influence sur le climat de Castille, les païs froids comme les païs chauds ressentoient l'effet de la constellation. Le Comte d'Ethelvold Favory d'Edouard I. Roy d'Angleterre, avoit porté cette qualité de favory si loin, qu'il regnoit sur les sujets & sur les desirs de son Roy, aussi absolument que lui même. Ce Monarque n'agissoit que par ses conseils, il ne voyoit que par ses yeux, & comme s'il n'avoit dû aimer que par son cœur, il le chargea de voir une jeune personne nommée Alfrede, unique heritiere du Duc de Devon, l'un des plus grands Seigneurs du Royaume, dont on avoit dit tant de merveilles au Roy, que si son favory la trouvoit telle qu'on la lui avoit representée, il étoit resolu de l'épouser. Outre la beauté qu'on attribuoit à cette fille, elle étoit si puissante en biens, qu'il étoit de la Politique du Roy de ne pas lui abandonner le choix de son Epoux. Le Duc de Devon son pere, avoit causé de grands troubles sous le regne du Roy dernier mort, il étoit relegué dans ses terres pour cette occasion, & c'étoit par cette raison qu'on n'avoit jamais veu la belle Alfrede à la Cour d'Angleterre. Voila donc le Comte Favory chargé de la commission de placer une Reine de sa main sur le trône de la Grande Bretagne. Cette conjoncture lui parut favorable pour son ambition, il

Ethelvold.

Ethelvold. flatte le Roy dans le desir d'épouser Alfrede ; joint des raisons de Politique à la prévention qu'il remarquoit dans l'ame de son Maître, & ne s'attendant pas moins qu'à donner une Reine aux Anglois à son retour, il partit avec un pouvoir absolu de traiter ou de rompre le Mariage, ainsi qu'il le jugeroit à propos.

MAXIME I.

EN Amour il est dangereux
De donner un pouvoir trop ample,
Et d'Agens agissans pour eux,
On fourniroit plus d'un exemple.
Si le pouvoir n'est limité,
Souvent le trop d'autorité,
Rend permis tout ce qu'on desire,
Contre soy même on ne prend Loy de rien.
Et l'Electeur qui peut s'élire,
Prononce rarement d'autre nom que le sien.

Ethelvold étant arrivé à Devon, & l'article secret de sa Commission étant l'examen de la beauté d'Alfrede, il voulut la voir avant que de faire aucune proposition. Il colore son voyage du pretexte de retablir le Duc à la Cour d'Angleterre, & cette bonne intention meritant toute la civilité du Duc, il fait appeller sa fille pour lui aider à témoigner sa reconnoissance. Jamais les Histoires anciennes n'ont parlé si avantageusement de la beauté d'une personne, que l'Histoire d'Angleterre parle de celle d'Alfrede:

les descriptions qu'elle en a fait, tiennent plus du Roman que de la simple Narration, & les effets que cette beauté a produit ; ont été si surprenans, qu'ils justifient les éloges qu'on lui a donnez. Le Comte en fut ébloui. & cette premiere surprise se convertissant en une passion violente, il lui fut impossible de se resoudre à mettre lui-même Alfrede entre les bras d'Edouard. Il s'élût, suivant la Maxime proposée, & traitant son Mariage au lieu de celui de son Maître, il apprit à la posterité qu'en cas d'Amour, il ne faut jamais donner un pouvoir si absolu, que ses Agens puissent en abuser. Comme il n'y avoit rien de si grand en Angleterre, aprés le Roy, que le Comte Ethelvold, le Duc de Devon se tint fort honoré de la demande qu'il lui fit de sa fille : il la lui accorda sans balancer, & l'un & l'autre ayant mis cette affaire aux termes, qu'il ne faloit plus que la benediction nuptiale pour la conclure, Ethelvold fit comprendre au Duc qu'il faloit rendre le devoir au Roy, de lui en dire un mot, avant que de la consommer. Sur ce pretexte il revient trouver Edouard, auquel il fit un portrait d'Alfrede, tres peu conforme à celui qu'il avoit dans le cœur. Il est vray, Seigneur, dit-il au Roy, qu'Alfrede a tout ce qui devroit faire une belle personne, mais cependant elle ne l'est pas. Elle a un air contraint qui défigure sa taille : sa bouche est vermeille sans être agreable ; ses yeux sont grands, bleus & même assez bien fendus ; mais elle les couvre d'une maniere qui les rend effroyables ; sa phisionomie est si niaise, qu'elle efface l'éclat de son Ethelvold.

Ethelvold. teint. Que vous diray je enfin, Seigneur; les traits de cette fille ne sont pas faits les uns pour les autres, leur assemblage détruit leur détail, & jamais personne ne fut si laide & si belle tout ensemble que la fille du Duc Devon. A ce Tableau bisarre, Ethelvold joignoit des raisons de fausse Politique: Il dit à Edoüard, que depuis l'exil du Duc il avoit engagé une partie de ses Terres aux Comtes & aux Ducs ses voisins; qu'il étoit des Anglois, que le voyage qu'il venoit de faire à Devon, ayant donné quelques soupçons de la verité, le peuple murmuroit déja de cette alliance; & se servant du pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du Monarque pour luy persuader ce qu'il desiroit, il fit si bien qu'il le dissuada entierement de son dessein. Il ne se contenta pas de cet effet de ses conseils, il voulut l'appuyer d'une seconde precaution. Il connoissoit Edoüard pour être d'un temperament amoureux, il faloit à son cœur, ou un amusement, ou une affaire solide. Ethelvold cherche dequoy l'occuper, il ne luy fut pas difficile de faire cette découverte, l'Angleterre est fertile en belles personnes; & il cherchoit une Maîtresse pour un Roy. Il jette donc les yeux sur une fille nommée Vilfrede, qui étoit refugiée dans un Monastere, pour éviter la violence d'un Tuteur. Elle étoit jeune, elle étoit malheureuse, & aprés la fille du Duc Devon, elle étoit la plus belle personne du Royaume. Le Favory la presente au Roy pour obtenir sa protection contre ce Tuteur, qui vouloit la marier à un homme qu'elle n'aimoit pas; & secon-

dant la harangue de tous les eloges qu'il put lui donner, il sçût si bien faire valoir les bonnes qualitez de Vilfrede, qu'avant qu'elle quittât le Roy, il donna des marques d'avoir été sensible à sa veuë. Ethelvold approuva cette sensibilité, la traita de genereuse compassion, & se rendant l'Entremetteur de cette intrigue, il la reduisit bien tôt aux termes de n'avoir plus rien à craindre pour sa passion. Quand il vit Edoüard si bien engagé il commence à renouveller ses conseils sur l'autorité du Duc de Devon, il se fait donner de faux avis de quelques intelligences entre lui & le Duc de Normandie; & pressant le Roy de donner un frein à l'ambition de cet homme, en mariant sa fille à une de ses creatures, il fit tomber le Roy naturellement dans la pensée de la lui donner à lui méme. Il est aisé de juger qu'il se porta sans peine à cet effet d'obeïssance, il la nommoit toutefois du nom de sacrifice, Alfrede étoit si dégoutante, disoit il, que dans son Mariage il n'envisageoit que le repos de l'Etat. Mais enfin on se resout à tout pour le service de son Maître, & les grimaces observées, Ethelvold alla par l'ordre du Roy épouser sa belle fiancée. Jamais il n'y eut de joye pareille à celle de cet Amant fortuné. Il aimoit Alfrede jusques à l'adoration; il la trouva mille fois plus belle depuis qu'elle fut sa femme qu'il ne l'avoit trouvée quand elle n'étoit que sa Maîtresse, & bien que ce fût l'obeïssance seule qui eût obligé Alfrede à l'épouser, comme elle n'avoit jamais rien aimé, & qu'Ethelvold étoit bien fait, l'Hy- Ethelvold.

Ethelvold. men fit sur le cœur de cette jeune personne, ce que l'Amour fait sur celuy de quelques autres. La presence de son Epoux commença à lui devenir chere, elle craignoit son absence, & le voyant former le dessein de retourner où son ambition l'appelloit; Ha, Seigneur, lui disoit-elle un jour tendrement, voilà ce que j'ay toûjours apprehendé: l'ardeur d'un Amant & celle d'un Epoux sont bien differentes l'une de l'autre; je me souviens de certains vers François que ma Gouvernante, qui étoit de cette Nation, m'apprenoit quand j'étois petite, qui contiennent une prediction fidele de ma destinée. A ces mots, faisant un souris enfant inqui transportoit Ethelvold d'amour & de raviſſement, elle lui repeta ce Madrigal.

MADRIGAL.

TAnt que les amoureux desirs
Trouvent des cœurs inexorables,
Ils semblent des insatiables,
Que l'Amour ne sauroit assouvir de plaisirs:
Mais si-tôt que l'indifference
Se laisse surmenter à la compassion,
Qu'on leur donne à discretion
Dequoy soulager leur souffrance,
Peu de chose suffit pour leur refection,
Et six jours de possession,
Duplus ardent en apparence,
Eteint toute la passion.

Non, ma chere Alfrede s'écria l'amoureux Ethelvold, en la serrant entre ses bras, non, rien n'éteindra jamais la passion que j'ay pour vous. Je suis trop amoureux, & vous êtes trop belle pour n'être pas toûjours la Maîtresse de vôtre Epoux. Hé, pourquoy donc ce départ, Seigneur, interrompit Alfrede tristement? pouvez-vous me quitter si-tôt, puisque vous m'aimez autant que vous le dites; Mais ma Chere, reprit le Comte, il faut bien que j'aille où mon devoir m'appelle? voulez-vous que je renonce à la bien veuillance de mon Roy, aux avantages qu'elle m'apporte, & aux soins d'un Etat, que ce Monarque obligeant abandonne presque tout à ma conduite: Qu'ay-je affaire, repliqua la nouvelle Comtesse, de cet Etat & de ces avantages chimeriques? Le Duc de Devon n'est il pas assez puissant pour vous faire une destinée heureuse? Et croyez vous que la pensée que vous travaillez pour l'Etat, quand je ne vous vois pas, me console d'avoir perdu vôtre veuë? Hé Seigneur, songeons à nôtre felicité particuliere, & moquons-nous de la felicité generale; l'allegresse de tous les peuples de la terre, ne sauroit avoir essuyé la moindre des larmes que vôtre départ va me faire verser: & pour vous dire en un mot ma derniere resolution, il faut que vous m'accordiez la grace de demeurer avec moy, ou que vous me permettiez de vous suivre. Ces deux propositions étant également funestes pour le Comte, il fit ce qui lui fut possible pour les combatre. Il aimoit Alfrede, mais il n'aimoit pas moins la fortune: il savoit la Ethelvold

Ethelvold. tromperie qu'il avoit faite au Roy, & il n'avoit garde de souffrir que sa femme vint le convaincre de mensonge & de trahison. Il s'excusoit donc sur la saison qui commençoit à devenir fâcheuse, il promettoit de revenir promptement, mais la nouvelle Epouse ne se payoit d'aucune de ces raisons. Elle l'accusoit tantôt d'inconstance & tantôt de mépris; & ne luy laissant aucun repos, elle fit tant qu'elle luy arracha le recit de tout ce qui s'étoit passé. Quelle confidence! pour être faite par un Mary à une jeune personne dont le cœur n'est prevenu que de quelques jours d'un Amour conjugal. Ethelvold s'attendoit que cette narration étoufferoit le desir qu'Alfrede témoignoit pour le suivre à Londres, & la tireroit de l'erreur où elle étoit, de n'être pas assez aimée de luy. Mais helas qu'il connoissoit mal l'esprit de la plus grande partie des femmes, l'ambition leur est naturelle, & la dignité de Reine flatte l'ame la plus Philosophe. La Comtesse comprenant par ce discours, que non seulement Ethelvold l'avoit privée d'une Couronne florissante; mais que cette action la privoit encore d'aller à la Cour, tant qu'Edouard seroit au monde. Elle sentit naître en elle même une horreur secrette pour cet Epoux indiscret, qui le luy rendit plus haïssable qu'il ne luy avoit paru charmant. En verité, aprés cet aveu il ne devoit plus craindre qu'elle le suivît malgré luy. Elle l'auroit vû partir pour la valée de Josaphat, qu'elle n'auroit pas dit un mot pour le retenir. Elle regardoit pitoyablement les murs de Devon comme sa prison perpetuelle. Elle

se faisoit redire par son Frere, & par les Dot Ethelmestiques nouveaux que le Comte luy avoit void.
donnez, les beautez de la ville de Londres, & les magnificences de la Cour d'Angleterre : & se representant qu'elle étoit bannie pour le reste de ses jours, ou du moins pour toute sa jeunesse, d'un lieu où elle regneroit alors sans l'artifice d'Ethelvold; elle s'abandonnoit à une mélancolie que rien ne pouvoit soulager. Le Duc son Pere croyant que cette tristesse étoit causée par l'absence de son mary, l'asseuroit incessamment de son prompt retour. Il luy montroit avec empressement les Lettres qui le luy faisoient esperer : Mais ce n'étoit plus de la veuë d'Ethelvold dont il s'agissoit, la Comtesse la craignoit autant qu'elle l'avoit desirée autrefois. Comme elle avoit l'ame dans cette disposition, il passa un Peintre à Devon, qui alloit de Cour en Cour recueillir les Portraits de toutes les belles femmes de l'Europe, pour orner une galerie du Duc de Modene son Maître. Le Peintre avoit oüy parler de la beauté d'Alfrede, par un François qu'il avoit connu à Rome, & qui avoit été autresfois en Angleterre : Il crut, sur le rapport de cet étranger, qu'il ne pouvoit rien porter de plus rare au Duc qu'il servoit, que le Portrait de cette belle Personne. Il se rend à Devon, & demandant au vieux Duc la permission de peindre la Comtesse, il l'obtint sans aucune difficulté. Ce Vieillard aimoit sa fille passionnement, & ne sachant rien de la tromperie de son gendre, regardoit cette peinture comme une chose indifferente ? Mais la Comtesse ne

Ethelvold. l'enviſageoit pas de cette ſorte, elle contribua de tout ſon pouvoir pour la rendre charmante : & s'appercevant qu'elle avoit réüſſi dans ſon deſſein, elle dit au Peintre, que pour s'acquitter dignement de ſa commiſſion, il faloit qu'il allât à la Cour d'Angleterre. C'étoit bien l'intention de l'Italien. Les Angloiſes ont paſſé de tout tems pour les plus belles du monde : & quoy que le Peintre eût l'élite de l'Angleterre dans le Portrait de la nouvelle Comteſſe, il vouloit encore celui de Vlfrede, pour la reputation qu'elle avoit d'être Maîtreſſe du Roy. Il ſe rendit donc à Londre ſi tôt qu'il eut achevé ce qu'il avoit à faire à Devon ; & Alfrede le faiſant devancer par quelques perſonnes à ſa devotion, elle fit ſemer ſourdement un bruit par toute la Cour, qu'il arrivoit un Peintre Italien qui portoit des raretez admirables. Elle avoit ouy dire qu'Edouard étoit fort curieux en Tableaux. Elle eſperoit qu'il verroit le ſien par cette voye, & qu'elle le tireroit de l'erreur où le Comte l'avoit miſe, ſans qu'il parût qu'elle y eût rien contribué de ſa part : Elle ne fut pas deceuë dans ſon opinion. Le Roy voulut voir les Tableaux du Peintre, ſi-tôt qu'il apprit qu'il étoit arrivé : Et bien que le Duc de Modene lui eût ordonné de ne les montrer qu'à peu de perſones, la liberalité d'Edouard ſurmonta cette difficulté. On refuſe mal-aiſement au Roy, quand il demande les choſes en Monarque ; c'eſt à dire, les mains chargées de bien faits. Nôtre Italien promit donc à Edouard de luy montrer ce qu'il avoit de plus beau ; ce

Prince

Prince choisit la chambre de Vilfrede pour cette veuë, étant bien aise de lui faire part de ce divertissement : Et le Peintre l'ayant supplié qu'il y eût peu de personnes avec lui, le seul Ethelvold joüit du privilege de le suivre. Le premier Tableau qui tomba sous la main de l'Italien, ce fut celui d'Eleonor fille du Comte de Guyenne, & depuis femme de Louis surnommé le jeune Roy de France. L'Histoire a rendu la beauté de cette Princesse si fameuse, qu'il seroit inutile de la dépeindre : Ce fut elle qui charma le courage du brave Saladin Chef de l'Armée des Sarrasins ; & qui lui ayant fait connoître qu'elle ne croyoit pas les protestations d'Amour que dans sa langue, força ce grand Capitaine à cet effet d'Amour surprenant, d'apprendre la langue Françoise dans quinze jours. Aprés elle suivoit le Portrait d'Elvire. Maîtresse de Ramire le conquerant, qui le premier erigea la Comté d'Aragon en Royaume. Ethelvold qui savoit tres bien l'Histoire, & qui vouloit faire sa Cour à Vilfrede, en racontant celle-cy. Cette Elvire, Seigneur, dit-il au Roy, est un exemple fameux que l'amour & la gloire ne sont pas incompatibles dans le cœur des grands Hommes. Jamais il n'y eut un Prince plus grand que Ramire ; on compte le nombre de ses Victoires par celui des jours de sa vie : & cependant il croyoit l'Amour si necessaire à la valeur, qu'il avoit accoûtumé de laisser sa Maîtresse dans une Place foible lors qu'il alloit combattre ses ennemis, afin que le desir d'empecher qu'elle ne tombât entre leurs mains, lui fist Ethelvold.

Ethelvold. faire des actions plus extraordinaires dans la bataille. Ce trait d'Hiſtoire plut infiniment à la Maîtreſſe d'Edoüard, elle en témoigna ſa reconnoiſſance au Comte par une inclination de tête : & ſe promettant qu'il citeroit de cette ſorte tous ceux qui ſeroient avantageux à l'Amour, elle lui adreſſa la parole pour ſçavoir ce que c'étoit qu'une Adelaide, que le Peintre venoit de découvrir. Elle fut autrefois Reine des Lombards, Madame, reprit le Favory, & eſt morte depuis quelque tems femme d'Othon, ſurnommé le Grand, qui occupe aujourd'huy le Trône Imperial d'Occident. L'habit d'Amaſone que le Peintre lui a donné, convient merveilleuſement aux actions de ſa vie : car elle deffendit une Ville en l'abſence du Roy des Lombards de ſon premier mary, comme auroit pû faire le Capitaine le plus experimenté : & dans les Guerres que l'Empereur Othon a euës contre les Eſclavons & contre les Dalmates, elle le ſoulageoit autant que tous ſes Generaux. Ces Actes de valeûr ſont rares dans une femme, interrompit Edoüard, & je loüe fort le jugement de ce ſavant Peintre, dans le choix des perſonnes qu'il a repreſentées. Le Roy d'Angleterre & ſa Cour ſecrete alloient diſcourant de cette ſorte ſur les Portraits de l'Italien : Et le Comte s'appercevant qu'on prenoit un plaiſir extrême à l'entendre, il n'y avoit caractere de beauté, trait d'Art, ou ſingularité d'avanture, qui ne lui fiſt faire un diſcours agreable. Lors que le Printre arrêta ce torrent de belle humeur, en découvrant le Portrait d'Alfrede, il fut frappé comme

d'un coup de foudre à cet aſpect. La Comteſſe ne lui avoit point mandé qu'elle eût été peinte, & ainſi il n'avoit eu garde de prévenir un accident ſi peu attendu: Il pâlit, il fremit; & le Roy s'appercevant de ce trouble, & l'attribuant à une ſurpriſe qu'il partageoit avec lui: Eſt-il poſſible, dit-il au Peintre, que ce Portrait ſoit d'aprés nature. Ouy, Seigneur, interrompit Ethelvold, ſans donner le loiſir au Peintre de répondre, car c'eſt celui de ma femme; mais il eſt ſi flatté, que ſi les autres Dames que vous avez veuës, ont été traitées de cette ſorte, j'oſerois aſſurer vôtre Majeſté, qu'il n'y en a aucune dont elle pût connoître l'original ſur la copie. Le Peintre ſavoit bien qu'il ne lui étoit pas difficile de ſoutenir la fidelité de ſon art. Alfrede étoit plus belle encore que ſa Peinture; & il n'y avoit que trois ou quatre journées de Londres à Devon: Mais comme il vit que le Comte ſon Epoux s'efforçoit de décrier ſa beauté, il jugea prudemment qu'il avoit ſes raiſons pour parler de cette ſorte; & ne voulant pas contredire un homme de cette autorité: Seigneur, lui dit il froidement, je n'ay pas vû toutes les perſonnes dont je porte les Peintures; les unes ſont tirées d'aprés de ſimples Tableaux, comme Adelaïde & Elvire, qui ne ſont plus au monde; les autres ont été peintes par quelques uns de mes Compagnons, qui m'aident à ſatisfaire l'impatience de nôtre Maître: Mais pour celles que j'ay peintes moy-même, j'oſerois aſſurer le Roy, que je n'ay rien ajouté au naturel. Ce diſcours judicieux ſembloit de- Ethelvold.

Ethelvold. voit tirer le Comte d'affaire : mais le Roy étoit si ensevely dans la contemplation du Portrait d'Alfrede, qu'il ne prêtoit plus l'oreille à tout ce qui se disoit. Quoy, s'écria-t-il tout transporté, il pourroit être vray que les traits de ce visage ne fissent pas la plus belle personne de la terre ? De grace, Ethelvold, parlez-nous ingenuëment, vôtre femme a-t-elle ces yeux, cette bouche, ce trait de nez, & ce tour de visage ? Oüy, Seigneur, repondit Ethelvold, que ces questions desesperoient, elle a tout cela : Et si vous vous souvenez du Portrait que j'ay fait d'elle à vôtre Majesté autrefois, je vous ay dit que jamais une laide personne n'avoit tant eu dequoy être belle que celle-la, elle a tous les traits admirables ; mais l'agrément qui les lie dans ce Tableau, ne les lie pas sur son visage. L'air majestueux & animé que vous lui voyez, est un present de l'imagination du Peintre, où la nature n'a aucune part. Je veux voir ce prodige, interrompit le Roy brusquement : Car enfin, s'il est vray qu'Afrede ait les traits comme ce pinceau les represente ; & qu'elle soit laide, je ne say rien dans le monde de plus rare que cette femme. Cette proposition d'Edoüard fit fremir Ethelvold & Vilfrede : Et bien que le Comte fit des efforts inconcevables pour se contraindre, & qu'il repondit au Roy comme s'il n'avoit eu aucune émotion : Que sa femme seroit fort honorée de sa visite. Il est certain toutefois qu'il mit tout en usage pour rompre cette partie. Il avertit Vilfrede de ne rien oublier pour détourner le Roy de son dessein : Il fit écrire des Lettres sup-

posées, qui lui apprenoient que Devon Ethel-
étoit infectée de peste : Il ouvrit ces Lettres vold.
en presence du Roy : il gagna ses Medecins pour s'opposer à ce voyage ; mais tous ses efforts furent inutiles. Le Portrait d'Alfrede avoit inspiré une curiosité dans l'ame du Monarque qu'aucune crainte ne pouvoit surmonter : il fit une partit de chasse pour une Maison qu'il avoit à une journée de Devon, d'où il se prepara à aller voir la Comtesse le lendemain, & tout ce que le Comte put obtenir de lui, fut de la devancer de quelques heures pour avertir le Duc de son arrivée ; Il est aisé de concevoir les pensées qui l'occupoient pendant ce voyage. L'ambition & l'amour le partageoient également, quand il considerroit la faute qu'il avoit commise envers son Roy, en trahissant sa confiance, & qui pensoit que cette trahison alloit être découverte, il croyoit ne pouvoit moins faire que de livrer lui même sa femme à Edouard, pour obtenir le pardon de son crime : d'autre coté, quand il se representoit cette femme avec toutes les beautez dont elle étoit pourveuë, il se resolvoit à mourir mille fois plûtôt que de la voir posseder par un autre, & cette derniere resolution étant fortifiée par la veuë d'Alfrede ; il fit tout ce qui lui fut possible pour l'obliger à faire la malade, & se cacher aux yeux du Roy. Mais, ô Dieu ! à qui s'adressoit-il pour faire cette priere ? Alfrede auroit acheté de sa vie la veuë dont il vouloit la priver. Elle representa au Comte que cette affectation de se dérober à la curiosité d'Edouard, ne serviroit qu'à l'aug-

Ethelvold. menter ; que puis qu'il étoit Roy, & qu'elle étoit sa sujette, il la verroit tôt ou tard s'il l'avoit resolu ; que c'étoit un pas dont il se faloit tirer promptement, puis qu'il étoit impossible de l'éviter. Ces considerations desesperoient le Comte : mais voyant beaucoup d'apparence de raison dans ce qu'Alfrede disoit, & jugeant d'ailleurs, que si le Roy ne la voyoit ce jour-là, il la verroit un autre, puis qu'elle y consentoit : Voyez-le donc ; s'écria-t'il à demy transporté ; voyez le ce trop curieux Monarque, il est le Maître, il veut vous voir, & je connois bien que ce desir vous plait : mais Alfrede ôtez au moins à vôtre beauté tous les charmes que vous pouvez lui ravir, soyez negligée & même mal propre, ne parlez point ou parlez hors de propos. La belle Alfrede profita des leçons de son Epoux en femme habile ; elle comprit ce qu'il faloit faire pour plaire, par ce qu'on lui disoit de faire pour ne plaire pas.

MAXIME II.

Vous vous trompez trop credules Amans,
Quand vous esperez que les Dames
Immoleront au repos des vos Ames,
Leur Parure, & leurs Agrémens.
Accommodez vôtre espoir temeraire,
Au Triomphe de leur Beauté ;
Il ne leur faut parler que de vaincre & de plaire,

Quand on veut en être écouté. Ethelvold.
Si vôtre Amour soûtient leur qualité de Belle,
Tous ses effets leur seront doux;
Mais si vos mouvemens jaloux,
A l'esprit de conquête osent faire querelle,
Car je ne say quoy qu'on appelle
Vulgairement Loy Naturelle,
Triomphera toûjours du Devoir & de vous.

Alfrede fut la preuve de cette Maxime, jamais elle n'eut tant de charmes, & jamais elle ne fit tant d'efforts pour les faire valoir, que pendant la visite du Roy. Il sortit d'auprés d'elle enchanté du tour de son esprit, & des graces de sa personne, & ne pouvant cacher son ressentiment au Comte, pour la tromperie qu'il jugea bien qu'il lui avoit faite, il l'auroit fait emprisonner à cet instant, si la crainte de déplaire à la Comtesse ne l'avoit retenu. Il ne faut pas demander si Alfrede vint à la Cour bien-tôt aprés cette visite. Epouard l'avoit trouvée trop belle pour la laisser plus long-temps dans la solitude de la Province: Il combla le Duc son Pere de bien faits, pour l'attirer auprés de lui, le Duc s'y rendit, & la jeune Comtesse voulut l'accompagner. Ethelrold défendit en vain à sa femme de faire ce voyage, elle avoit un trop bon protecteur contre la colere de son Mary, pour apprehender ses effets, il falut qu'il prît patience, & comme l'usage en est penible pour les Epoux amoureux de leurs femmes; le Comte prit son infortune si à cœur, qu'on

Ethelvold. se fit une charité de le faire cesser. Il mourut moitié de chagrin, moitié par l'aide d'un secours plus violent, & la passion d'Edoüard n'étant plus retenuë par la presence de ce mary incommode ; elle parvint à un tel degré, qu'il ne falut pas moins que le Trône de la Grande Bretagne pour la borner. La belle Alfrede y fut placée, malgré les Artifices qui sembloient devoir lui en interdire le chemin : les fureurs que son Ambition exerça dans ce rang eminent, font les traits les plus tragiques de l'Histoire d'Angleterre. Vilfrede empoisonnée, les enfans qu'elle avoit eus du Roy égorgez, & Edouard Second enlevé de ce monde pour aller être un des plus grands ornemens du Ciel ; tout cela, dis-je, font des incidens plus propres à composer des Annales Tragiques, qu'à servir de matiere aux Annales Galantes. Je supplie le Lecteur de permettre que je ne m'éloigne pas de mon sujet : aussi bien Dom Garcie se plaint que nous le laissions si long temps se consumer en regrets pour la fuite de sa femme, sans raporter aucun des effets que ce juste regret produisit.

Dom Garcie. Ce bon Comte dont la confiance avoit été si mal reconnuë, & qui ne pouvoit se servir du remede des Maris Prudens, qui est de cacher soigneusement les desordres Domestiques, voyant que sa honte étoit connuë de toute la Castille ; & se trouvant assez digne de risée, pour soupçonner qu'on se rioit de lui, resolut de reparer si bien l'injure qui lui avoit été faite, qu'il en efa-

ça l'oprobre : Il établit son Oncle Alphonse de Castille Gouverneur de ses Estats, & partant de Burgos sans autre equipage que celuy d'un simple Gentilshomme, il suivit Madame Valerie à la trace jusque à la grande Ville de Paris. Il n'étoit pas aisé de demêler dans ce lieu-là, une Femme qui vivoit obscurement, & dont la langue naturelle étoit la langue du Pais. Dom Garcie comprenant cette difficulté, crût avoir besoin d'un secours extraordinaire pour reussir dans son dessein : il fait un vœu solemel de retirer une Femme de la débauche, & la placer sur le Trône de Castille, s'il plaisoit à Dieu de lui donner les moyens de se vanger de celle qui l'avoit des honoré si impitoyablement. Que ce vœu ne surprenne pas les lecteurs, s'il leur plaît il n'est pas aussi fabuleux qu'il le paroit, non seulement l a été fait & executé par Dom Garcie Fernandez, mais il a passé jusques à sa posterité. c'est la devotion ordinaire des Castillans, ils croyent devoir le gain des Batailles à cette bonne intention; & même de nos jours on a veu les Seigneurs d'Espagne les plus estimez, pratiquer cette maxime comme une des plus pieuses qui soient établies parmi eux. Le Comte de Castille voulant se mettre en devoir d'accomplir sa resolution, & jugeant d'ailleurs qu'il trouveroit plûtôt la Comtesse sa femme dans la Compagnie des Femmes commodes, que dans celles des severes, s'accoste d'une intriguante la plus fine & la plus fameuse de Paris, lui montre assez d'argent pour être jugé digne d'une bonne fortune, & la priant de lui montrer Dom Garcie.

Dom Garcie. les jolies Dames de la Ville qui étoient de sa connoissance, elle fit passer comme en reveüe une vingraine de Femmes toutes belles, toutes propres, toutes sous la protection de quelque riche Financier, qui délivroit l'etranger des faux frais de l'avanture. Dom Garcie esperoit de trouver sa Femme, parmy ces chastes Demoiselles, l'Eclipse qu'elle avoit faite avec son Pelerin, ne lui promettoit pas moins qu'une telle rencontre, mais la Dame gardoit plus de fidelité à son Hugues qu'elle n'en avoit gardé au Comte de Castille : il ne la trouva ny dans cet inventaire, ny dans plusieurs autres de même espece qu'il fit les jours suivans : Il crût devoir avancer l'accompliſſement de son vœu, pour se rendre la fortune plus favorable, & jettant les yeux sur une jeune Brune nommée Radegonde en qui l'œuvre pieuse lui parût plus meritoire qu'en nulle autre ; il fit entendre à l'intriguante que c'etoit celle-là, qu'il desiroit *favoriser du Mouchoir*. Sa liberalité échaufoit la Dame pour son service, il avoit à peine parlé que la victime fut conduite jusques au pied de l'Autel, cette Fille, étoit spirituelle, jamais Demoiselle aussi sçavante qu'elle l'étoit dans les misteres de l'Amour, n'avoit mieux sceu l'Art de contrefaire la nouvelle Ecoliere. A l'entendre, il avoit falu se servir d'Art Magique pour la faire resoudre à cette complaisance, & bien qu'elle eût un penchant naturel à être prodigue de ses faveurs, il eût falu que Dom Garcie eût usé de violence, s'il avoit eu dessein de lui en arracher quelques unes: mais ce n'estoit pas son intention, il n'avoit

voulu voir cette Filie que pour la catechiser, & lui ayant fait un Portrait du vice, que la Brune trouva plus vicieux que le vice même, il lui promit les Estats de Castille, pour le prix de sa Conversion. Le premier point du Sermon avoit fort estonné la Demoiselle qui l'écoutoit, elle ne s'étoit pas attenduë à ce regale ? mais la conclusion la fit revenir de son étonnement. La Dame la plus debordée promettoit d'être Penitente pour moins, que pour être Souveraine. Nostre Radegonde n'oublia donc pas son esprit au besoin : Elle se jette à genoux, remercie le Seigneur de cette bonne rencontre, & jurant à Dom Garcie, avec une ingenuité qu'elle avoit souvent étudiée, qu'elle n'avoit jamais eu de complaisance que par un excez de neceſſité : Elle promit au Comte de se convertir si sincerement, qu'il seroit parlé de sa Pieté dans les Siecles à venir. Dom Garcie devoit être Grec sur l'aparence, aprés ce qui luy estoit arrivé ; mais il est du temperament comme de la chatte metamorphosée en Femme, il faut toûjours revenir à son naturel. Le bon Comte crut Radegonde une seconde Marie Egyptienne, & lui racontant la cause de son vœu, il la conjura par l'interest qu'elle avoit à son accompliſſement, de lui aider à découvrir son Espouse. A la verité il ne pouvoit pas mieux s'adresser. Radegonde étoit Sœur propre de Hugues : Elle servoit la Comtesse sous le nom de Madame Valerie, en qualité de Demoiselle suivante, & les moyens du Gentil-homme estant des plus petis, & ceux de Valerie commençant à diminuer, la jeune Dom Garcie.

Dom Garcie. Sœur du Pelerin se servoit de son industrie pour subvenir aux necessitez du menage. Il ne lui fut donc pas difficile de promettre à Dom Garcie l'accomplissement de ses desirs, mais comme elle sçavoit que les Matelots font des vœux pendant la tempeste, qu'ils oublient au retour de la bonace : Elle craignit que le Comte de Castille ne se fit pas un grand scrupule de lui manquer de parole, quand il n'auroit plus de raison de la lui tenir. Elle se contenta donc de flater son esperance, & croyant trouver un Grand Seigneur de la Cour qu'elle avoit honoré des premices de ses faveurs, & qui par cette raison la protegeoit dans toutes les occasions, elle lui conte son avanture, & le hazard où elle étoit d'être la Comtesse de Castille si elle sçavoit menager sa bonne fortune. Le Seigneur protecteur ne crût point d'abord ce que cette fille lui disoit, il la traita de chimerque ; mais Radegonde lui promettant de le faire parler à Dom Garcie, & lui donnant les mêmes enseignes pour le faire adiouter foy à ses paroles qu'elle avoit exigées du Comte pour adjoûter foy aux siennes, il commença à se laisser persuader: Il lui conseilla de faire la découverte de la Comtesse beaucoup plus difficile qu'elle ne l'estoit, lui donna des leçons d'hipocrisie pour decevoir le zele du Castillan, & se faisant passer pour l'Oncle de Radegonde, il vient trouver Dom Garcie, & tire de lui une promesse par écrit d'épouser sa Niece pretenduë si elle lui livre Madame Valerie entre les mains. Le Comte accorda cette promesse sans resistance, tant parce que de

bonne foy il avoit intention de la tenir en ce tems là, que parce qu'il ne croyoit pas cet Oncle supposé en état de le contraindre à le faire s'il ne le vouloit par. Il avoit pris un habit simple, n'étoit suivi d'aucun de ses gens, & jugeant bien que le nom qu'il portoit veritablement, épouvanteroit le promettreur, il en avoit pris un si conforme à la qualité dont il feignoit d'être, que Dom Garcie le regarda comme s'il n'avoit point été. Radegonde se voyant si bien appuyée, elle tient sa parole au Comte sans se mettre en grands frais pour cela; elle n'eut qu'à lui livrer la clef de la maison où logeoit Valerie. L'Epoux irrité se fit escorter de quelque estaffiers à gages. Paris est un lieu où les gens qui ont de l'argent ne manquent de rien, & nôtre Comte ayant trouvé le Pelerin & la Pelerine dans un même lit, n'eut besoin que d'un seul coup pour se deffaire de l'un & de l'autre. Lorsque sa vangeance fut ainsi satisfaite, je pense qu'il auroit bien voulu n'avoir plus rien à faire à Paris, que de songer à son départ. Il commença à vouloir composer avec Radegonde, il lui offrit une somme d'argent pour se dispenser de sa parole, & en effet j'aurois tenu sa conscience en grand repos quand il auroit borné les suites du vœu à cette reconnoissance. Mais l'Oncle pretendu ne fut pas d'avis d'accepter ce change, la pensée de voir une de ses Maîtresses en passe de regner souverainement sur les Castillans, flatoit agreablement sa vanité; il se montra tel qu'il étoit, & l'équipage où le Comte de Castille se trouvoit à Paris, n'étant pas propre à lui

Dom Garcie.

Dom Garcie.

faire combatre le credit d'un des premiers hommes de France ; il crût que c'étoit assez d'avoir été la fable de toute l'Espagne par son premier Mariage, sans se rendre celle de Paris par le second. Il épousa Radegonde ainsi qu'il l'avoit promis, & le Mariage ayant été ratifié à Burgos, tous les Grands de Castille assemblez, Radegonde fut donnée pour souveraine aux Castillans sous les Titres que son frere avoit pris en ce Païs là. Quelqu'un dira peut-être que Dom Garcie auroit aussi bien fait d'accomplir son vœu dans la personne d'Ysabeau de Vermandois sa femme, que dans celle de Radegonde. Les sujets étoient également disposez ; & femme casuelle, pour femme casuelle, il auroit pû se fier au repentir de la Comtesse, comme à la conversion de la simple Demoiselle ; mais cette seconde alliance satisfaisoit mieux sa vangeance, que les remors de Madame Valerie, & d'ailleurs la debarche de la Comtesse étoit connuë en Castille & celle de Radegonde ne l'étoit pas. On la livroit aux Castillans pour un exemple de vertu, pour une fille qui honteuse de la méchante vie de son frere, avoit éleu de le livrer à Dom Garcie plûtôt que de voir sa Maison soüillée d'une action comme celle qu'il avoit commise. Voila comme les choses changent de nature selon les diverses faces qu'on leur donne. Nous ne savons des intrigues que ce que l'imprudence des interessez nous en decouvre : & telle personne nous paroit la honte de son sexe, par les impudicités qu'on lui attribuë, qui seroit plus sage peut-être que celles qui l'accusent,

si elle avoit aussi bien sçu cacher ses affaires que les autres ont caché les leurs.

L'Amour est un Dieu remply de diligence, qui fait beaucoup de chemin en peu d'heures. Il nous a mené des Etats de Castille en Angleterre, dans le cours d'une demy page de papier. Il nous a fait passer de Londres à Burgos, & de Burgos à Paris avec la même promptitude, & il va nous porter du cœur de la France dans le siege Imperial de l'Empire d'Occident, sans demander plus de tems que quelques lignes d'écriture pour faire un si long voyage. Dans les Histoires precedentes il a pris plaisir à triompher des devoirs de l'Hymenée, dans celle-cy il va prendre le caractere de l'Hymen méme. L'Amour conjugal.

MAXIME III.

Il est des Maris si charmans,
Qu'ils peuvent être Epoux, sans cesser d'être Amans,
Lors qu'une ame tendre a l'adresse,
D'assembler les devoirs de Femme & de Maîtresse,
Ceux d'Amant & d'Epoux s'assemblent à leur tour,
Quand par la loy du cœur une main s'est donnée,
Le Ciel n'a pas fait l'Hymenée,
Pour être, comme on dit, le tombeau de l'Amour.

J'avouë que les exemples de cette Maxi-

L'Amour conjugal.

me ſont devenus rares, mais encore en eſt-il quelques-uns ; & le Duc & la Ducheſſe de Modene nous tombent à propos dans la memoire pour nous en ſervir. Ce Duc avoit aimé fort long-tems la Princeſſe de Baviere, fille du Duc Henry, & Couſine germaine d'Othon III. Empereur d'Occident. Sa paſſion l'avoit attaché à la ſuite d'Othon pendant toutes les guerres qu'il avoit euës contre les Sarrazins dans la Pouille, & contre Lothaire Roy de France dans l'Auſtraſie. L'Amour eſt une eſpece de Protée, qui prend toutes les formes que les ames veulent lui donner : S'il ſe trouve dans une ame baſſe, il devient l'auteur de toutes les baſſeſſes qu'elle commet ; mais quand il eſt aſſez heureux pour rencontrer des inclinations élevées, il ſe rend le motif des plus grandes actions, & le luſtre des vertus les plus éclatantes. Il avoit pris ce caractere dans l'ame du jeune Duc de Modene : la Princeſſe de Baviere étant le prix qu'il s'étoit propoſé dans ſes travaux, il avoit fait des prodiges de valeur pour le meriter. C'étoit pour elle qu'il avoit livré des combats, & qu'il avoit deffendu des Villes. Sa belle idée l'accompagnoit dans les occaſions les plus perilleuſes ; & regardant ſes conquêtes comme autant de degrez qui l'élevoient à la poſſeſſion de la Princeſſe, & à l'alliance de l'Empereur, on peut dire qu'Othon devoit plus de victoires à l'amour du Duc de Modene, qu'aux armes de ſes ſujets, & à la conduite de ſes Generaux. Un amour ſi glorieux ne pouvoit manquer d'être couronné par la gloire. Le Duc de Modene obtint la

Princeſſe de Baviere de la reconnoiſſance de l'Empereur : Ce Mariage fut celebré à Aix la Chapelle, où l'Empereur tenoit alors le Siege de l'Empire, & la nouvelle Ducheſſe étant digne de tout ce que le Duc avoit fait pour elle : comme elle le jugea digne de tout l'amour que ſon jeune cœur étoit capable de concevoir, jamais Epoux & Epouſe ne furent enchantez l'un de l'autre, comme l'étoient le Duc de Modene & la Princeſſe de Baviere. Ils ſe rendoient les ſoins & les complaiſances des Amans les plus ardens: ils affectoient de ſe mettre l'un auprés de l'autre comme s'ils n'avoient pû ſe parler qu'en public : leurs regards, leurs actions, tout exprimoit en eux la tendreſſe de leur cœur, & enfin ils s'aimerent tant, qu'ils inſpirerent le deſir d'aimer aux perſonnes qui les examinoient. L'Imperatrice Marie femme d'Oton, auſſi digne de l'amour de l'Empereur ſon mary, que la Ducheſſe l'étoit de celui du Duc, ne trouvant pas dans le cœur de ſon Epoux, tout ce que la Princeſſe avoit trouvé dans l'ame du ſien, commença à porter envie au bon-heur dont la Ducheſſe jouïſſoit. Elle propoſoit inceſſamment ce mariage à Othon, comme un exemple de ce qu'auroit dû être le leur; & les reproches des femmes étant le plus mauvais moyen dont elles puiſſent ſe ſervir pour rechauffer les deſirs de leurs maris, l'Imperatrice ne fit que ralentir ceux de l'Empereur: elle devint inſuportable aux yeux d'Oton, comme il commençoit à le devenir aux ſiens : Ils ſe regarderent comme le fleau l'un de l'autre, & cette horreur ſecrette

L'Amour Conjugal.

L'Amour conjugal.

entre les Epoux étant d'ordinaire la source de quelque nouvelle passion pour les étrangers, tout à coup l'Empereur & l'Imperatrice s'apercevrent que l'amour illicite s'établissoit sur les ruines de l'amour conjugal. L'Imperatrice ne pouvoit plus souffrir le Duc auprés de sa femme sans inquietude; elle inventoit toûjours quelque pretexte de les separer, & sans songer que ces petits obstacles aux choses indifferentes, rendent l'amour plus ardent sur les choses essentielles, elle alloit augmentant insensiblement ce qu'elle brûloit de desir de détruire. D'un autre côté l'Empereur trouvant presque toûjours la Duchesse seule, parce que l'Imperatrice ne pouvoit plus vivre sans le Duc; cette commodité acheva ce que les charmes de cette belle Dame avoient commencé; il lui contoit les chagrins que la conduite de l'Imperatrice lui donnoit, & de cette confidence passant aux souhaits, que Marie fût de l'humeur de la Duchesse; ce souhait flatoit si agreablement son imagination, qu'il ne pouvoit en détourner sa pensée. S'il eût pû croire que ce desir deviendroit un jour une passion tres-ardente, & si l'Imperatrice avoit pû penser que ce qu'elle commençoit à sentir pour le Duc, lui feroit oublier entierement ce qu'elle devoit à elle même, sans doute que l'un & l'autre auroient fait de plus grands efforts pour s'opposer à ces foibles commencemens. L'Empereur étoit juste & reconnoissant, il savoit ce qu'il devoit au Duc, & l'Imperatrice étoit née avec des dispositions à la vertu; mais l'amour surprit ces deux cœurs sans qu'ils s'en défiassent, ils

ne se reconnurent que lors qu'il ne pouvoit L'a-
plus être chassé, & quand une fois cette mour
passion s'est renduë la Maîtresse d'une ame, con-
tous les combats qu'on livre pour la détrui- jugal.
re, ne servent qu'à établir sa puissance.

MAXIME IV.

Autant que l'Amour se montre,
S'il se fait contre lui quelque exploit important,
C'est en évitant sa rencontre,
Et non pas en la combatant.

Comme l'amour d'Othon pour la Duchesse, & celui de Marie pour le Duc, étoient nez presque en même tems, il plut à la bisarrerie du destin qu'il éclatât en même jour. Il y avoit alors un Peintre fameux à la Cour Imperiale, qui avoit trouvé une nouvelle maniere de peindre, tres-rare dans ce tems-là, & de soy tres ingenieuse. Il n'employoit ny couleurs preparées à l'ordinaire, son ouvrage n'étoit point infecté de cette odeur d'huile, qui dégoute tant de gens de l'usage de la peinture; il ne se servoit que d'eau & d'un peu de gomme Arabique pour lier les couleurs: sa toile étoit du velin, & sans autre embarras que quelques coquilles de cristal, & quelques pinceaux delicats, dont il formoit des points presque imperceptibles, il faisoit des Portraits si ressemblans, qu'il ne leur manquoit que la parole. A la verité il étoit un peu

L'Amour conjugal.

long, & autant pour cette raison que pour la delicatesse de la Peinture, il faisoit ses Tableaux tres-petits; mais dans un parchemin d'un pied en carré, il representoit les mêmes choses qu'un autre Peintre auroit pû representer dans une toile de grandeur naturelle. La Duchesse qui aimoit naturellement tous les Arts, voulut connoître cet homme, & pour éprouver par elle même s'il étoit aussi habile que sa reputation le publioit, elle se fit peindre par lui; mais comme le Portrait de sa personne propre lui auroit été odieux, s'il n'avoit pas contenu celui de son cher Duc, elle dit au Peintre qu'il falloit qu'il trouvât le secret de les mettre dans le même velin. Il la representa donc comme on represente la Muse de la Peinture, assise sur un faisceau de Pinceaux, le Marbre & la Palette posez auprés d'elle, & peignant de sa main un petit Tableau en Medaille, où étoit tracé le visage du Duc de Modene. Un Amour soutenoit ce Portrait avec un Cordon de fleurs immortelles: deux ou trois autres Amours voltigeans, montroient les traits du petit Tableau & en faisoient remarquer la beauté, & outre l'imagination qui brilloit dans cet ouvrage, les visages ressembloient parfaitement aux personnes qu'ils representoient. Ce Portrait fut aporté à la Duchesse pendant que le Duc n'étoit pas chez lui. Elle le mit dans un Cabinet pour le lui faire voir à son arrivée, & quelques affaires l'ayant obligée à sortir, l'Empereur entra chez elle un moment aprés sa sortie. Il voulut profiter de son absence pour lui écrire quelque Galanterie,

& s'étant fait ouvrir le Cabinet de la Duchesse, le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut le Tableau de cette belle personne: Il le trouva le plus beau & le plus ingenieux qu'il eût jamais vû, & l'Amour étant accoûtumé à tirer du profit de tout, il mit dans la tête d'Otton de se servir de cette rencontre pour declarer sa passion. Il avoit déja vû de la peinture de la maniere de celle là, il savoit qu'elle s'efface avec de l'Eau, de sorte que moüillant le coin de son mouchoir avec de l'eau de fleur d'Orange, qu'il trouva pas hazard sur une Table, enleva entierement le Portrait du Duc de Modene, & il écrivit ces quatre Vers avec un crayon dans la place de la Medaille. L'Amour conjugal.

Ce n'est plus le Portrait, Duchesse incomparable,
Qui doit être l'objet le plus cher pour ton cœur,
Si d'un peu de pitié ta belle ame est capable,
C'est celuy de ton Empereur.

L'empereur sortir aprés avoir écrit ces Vers, & disant aux femmes de la Duchesse, qu'il y avoit quelque chose dans ce Cabinet qui ne devoit être vû que d'elle, il leur defendit d'y laisser entrer personne. Il fut obeï ponctuellement, & la Duchesse étant revenuë, on lui dit ce que l'Empereur avoit ordonné de lui dire. Elle alla voir ce que c'étoit qu'il avoit mis dans son Cabinet, mais trouvant d'abord son Portrait defiguré, elle fut si touchée de cet accident, qu'el-

L'Amour conjugal.

le ne put songer à aucune autre chose : Elle crut que ce malheur étoit arrivé par hazard ; & regardant le Portrait de plus prés pour s'en éclaircir, son étonnement augmenta d'une étrange sorte lors qu'elle vit les Vers de l'Empereur. Elle étoit encore dans sa premiere surprise, quand le Duc entra dans le Cabinet. Ha! Seigneur, s'écria-t-elle si-tôt qu'elle l'aperceut, je croyois vous regaler par la veuë du plus joly Portrait qui fût jamais ; mais helas ! on l'a defiguré pendant que je n'étois pas icy, & pour comble de mal-heur, je juge que l'accident du Tableau est le moindre de ceux que cette rencontre nous doit faire apprehender. A ces mots elle lui dit comme ce Tableau avoit été imaginé, comme elle l'avoit laissé dans son Cabinet lors qu'elle étoit sortie, & comme elle le trouvoit à son retour. Le Duc reconnoissant parfaitement l'écriture de l'Empereur. Quoy tous deux, s'écria-t-il en même jour, & comme de concert ; c'en est trop. Il s'arrêta aprés ce peu de paroles, pressé des reflexions qui s'offroient en foule à son esprit, & fâché, peut-être, d'en avoir tant dit. Un homme d'honneur n'avouë pas sans rougir, l'amour qu'une femme lui témoigne, de quelque caractere qu'elle puisse être, & quelque indifferente qu'elle lui soit. De sorte que le Duc ayant à mettre cette Maxime en pratique pour la femme de son Empereur, il n'eut pas si tôt lâché ce peu de mots, qu'il auroit voulu pouvoir les retenir ; mais il n'étoit plus tems de s'en repentir. La Duchesse étoit penetrante, qu'appellez-vous tous deux

& de concert, Seigneur? lui dit-elle : quoy vous avez été traité par l'Imperatrice comme je suis traitée par l'Empereur? Le Duc voulut dissimuler, il tâcha de donner une autre explication à ses paroles; mais voyant que la Duchesse ne prenoit point le change, & que son silence faisoit naître des soupçons dans son Ame qu'il étoit bien aise d'étouffer ; il lui avoüa ingenuëment que l'Imperatrice lui avoit fait connoître qu'il ne lui étoit pas indifferent. J'avois déja quelques soupçons de la verité, ajoûta-t-il, mais il me semble qu'un honnête homme doit démentir ses sens dans ces sortes de rencontres: je m'apercevois bien qu'on avoit des empressemens de me voir & de me parler, qui ne partoient pas de la simple civilité ; on me regardoit, à ce qu'il me sembloit, comme on regarde ceux qu'on aime, & on me louoit beaucoup plus que l'exacte bienseance ne le permet : mais j'aimois mieux donner à l'estime quelque chose qui ne lui apartient pas, que d'accorder à l'Amour ce que je voyois bien qui lui étoit dû. Dans cette pensée je me rendois chez l'Imperatrice au moindre de ses ordres, & souvent même je les prevenois Car je craignois qu'en refusant à sa passion les complaisances indifferentes, je ne la forçasse à m'en demander de plus particulieres. Cette Politique m'a fait aller chez l'Imperatrice cet aprés dîner, comme elle m'y avoit fait aller plusieurs autres : je l'ay trouvée seule avec ses filles, qui lui aidoient à mettre des pierreries par ordre, pour faire des chaines & des brasselets : Par mal heur une Boëte

L'Amour conjugal.

L'Amour conjugal.

de Portrait de grand prix eſt tombée de deſſus les genoux d'une de ces filles, comme elle s'eſt levée pour me ſaluer, j'ay couru la ramaſſer ; & la preſentant à celle qui l'avoit laiſſé tomber, j'allois dire une Galanterie ſur le deſordre que mon arrivée avoit cauſé, mais l'Imperatrice s'aprochant de mon oreille, Gardez cette Boëte, Duc, m'a-t-elle dit, vous avez un pouvoir trop grand ſur l'original, pour n'en avoir pas un abſolu ſur la copie, J'ay ouvert la Boëte pour voir ce qu'elle contenoit, & j'y ay trouvé ce que je m'étois bien attendu d'y trouver, c'eſt à dire le Portrait de l'Imperatrice. J'ay feint que je prenois ſon diſcours pour une épreuve de mon reſpect, & lui preſentant ce Portrait avec beaucoup de ſoumiſſion. Non, non Madame, lui ay-je dit, ne me ſoupçonnez pas de ſacrilege, s'il vous plaît : je ſuis ſi religieux obſervateur de mon devoir, que la copie même des originaux devient une choſe ſacrée pour moy. Ne ſoyez pas ſi retenu, a repris l'Imperatrice, en me faiſant ſigne de la ſuivre proche d'une fenêtre, On eſt quelquefois plus criminel envers les Dieux, en refuſant les graces qu'ils nous communiquent, qu'en voulant leur arracher celles qu'ils nous refuſent ; & alors ſa paſſion, achevant de vaincre tout ce qui s'oppoſoit à ſa violence, cette inconſiderée Princeſſe m'a dit des choſes ſi intelligibles & ſes yeux ont ſi bien exprimé ce qu'elle ne me diſoit pas, que j'aurois ſouhaité d'être privé de l'uſage de mes ſens, pour ne pas être convaincu d'une foibleſſe ſi indigne de la Maiſon Imperiale. La Ducheſſe de Modene

dene écoutoit le discours du Duc son Mary avec une émotion qui se lisoit sur son visage, & le regardant avec des yeux mouillez de larmes: Ha Seigneur ! lui dit-elle quand il eut cessé de parler ; je vois bien que le Ciel porte envie à ma felicité, j'aurois été trop heureuse pour une mortelle, si j'avois pû vous aimer, & être aimé de vous toute ma vie sans obstacle & sans traverse ; je ne suis pas née pour jouïr d'un bon-heur si parfait, & l'Imperatrice a raison de le troubler. En quoy connoissez-vous qu'elle le trouble, interrompit le Duc precipitamment ? ay-je été sensible aux marques de sa tendresse ? vous en fais-je un secret ? En ay je moins d'amour pour vous ? Non Seigneur, repartit la Duchesse, & je vous remercie de ces heureux commencemens, mais, Seigneur, ce que les charmes de l'Imperatrice n'ont pû faire, l'ingratitude de l'Empereur l'executera. Vous regardez dans cette Princesse la Femme d'un Maître reveré, & qui meritoit vôtre veneration. Vous croyez devoir aux bontés d'Othon une genereuse resistance à l'infidelité de son Epouse, mais helas aujourd'huy, que ce même Othon devient le plus grand de vos ennemis, qui defendra vôtre cœur des charmes d'une jeune Princesse qui vous ayme, & qui remplit la premiere place de l'Univers ; les vôtres, Madame, interrompit le Duc. Ces charmes si puissans, & si religieusement adorez, seront les garans de la fidelité du Duc de Modene. Reposez-vous sur eux de la pureté de ma foy, & ne craignez pas que le desir de me vanger de L'Amour conjugal.

L'Amour conjugal.

l'Empereur m'oblige à lui fournir un pretexte de se vanger de moy L'Imperatrice me couteroit trop cher, si je l'achetois par le prix de vôtre fidelité, & vous auriez sujet de vous consoler de vos pertes, si je vous enseignois moy même le moyen de les reparer. Ces tendres Epoux se rassuroient ainsi l'un & l'autre contre les justes craintes que la conjoncture leur inspiroit, & l'amour sachant bien qu'il n'auroit pas souvent des occasions de faire éclater sa puissance sur des Amans de ce caractere, voulut rendre cet exemple aussi fameux qu'il étoit rare. Le Duc resista aux tendresses de l'Imperatrice avec une fermeté qui alloit jusques aux mépris, & la Duchesse soutint les attaques de l'Empereur avec une resolution dont il fut épouvanté ; mais il est quelquefois dangereux de pousser sa victoire trop loin. L'Empereur donnoit une Fête dans un jardin qu'il avoit à quelque distance de la ville, sur le bord de cette agreable riviere qui l'arrose Il y avoit peu de tems que les arbres de ce jardin étoient plantez, ils ne donnoient pas beaucoup d'ombre ; mais on avoit suppléé à leur defaut, par des Cabinets couverts d'une espece de feuillage qui vient plus promptement que les autres Plantes. Une partie de ces Cabinets étoient faits en forme de labyrinte, les autres étoient doubles, quelques uns simples, & tous de forme diverse. Orbon avoit conduit la Duchesse de Modene dans un de ces Cabinets, & l'Imperatrice feignant d'être lasse étoit entrée dans un autre accompagnée du Duc qui lui aidoit à marcher. Il est à croire que l'un & l'autre de ces

Amans ne perdit pas cette occasion de sa destinée. L'Empereur parla, il gemit, il soupira : l'Imperatrice plus impetueuse, passa de la tendresse à la menace. Les froideurs du Duc étoient plus honteuses pour elle que celles de la Duchesse ne l'étoient pour l'Empereur. Un jeune Prince fait gloire d'être galand, & une victoire amoureuse lui donne souvent autant de reputation qu'une victoire sanglante ; mais il n'en est pas de même d'une femme. Elle ne peut pas faire un pas d'avance, qui ne la charge de tous les frais de l'intrigue, & ce qui ne seroit qu'une indifference ordinaire d'une Dame à un Amant, devient un mépris injurieux d'un Cavalier à une Amante. L'orgueilleuse Marie se voyant donc méprisée par un homme qu'elle avoit crû combler d'honneur, en le favorisant de ses bonnes graces, conceut un dépit si violent qu'elle ne peut le dissimuler: Elle commença à lui faire apprehender tout ce qu'une Imperatrice irritée pouvoit entreprendre, & le quittant avec une action qui n'exprimoit que fureur & que ressentiment; elle lui fit juger qu'il devoit se dérober à sa vengeance s'il ne vouloit en éprouver les effets. D'un autre côté l'Empereur voyant que sa passion, augmentoit la tiedeur de la Duchesse au lieu de la vaincre, la quita aussi mal satisfait d'elle, que l'Imperatrice étoit mal satisfaite du Duc. Tous deux firent quelques pas seuls, pour dissiper le trouble que leur conversation avoit causé, & tous deux remarquerent que le Duc & la Duchesse sortoient des Cabinets où ils les avoient laisses, pour rentrer ensemble dans

L'Amour conjugal.

L'Amour conjugal.

un autre, où ils soupçonnerent qu'ils alloient se rendre compte de ce qui s'étoit passé. Ce Cabinet étoit de ceux qui étoient doubles, on pouvoit se glisser entre les Palissades sans être veu de ceux qui étoient dedans, ny de ceux qui étoient dehors. Un mouvement de curiosité poussa nos Amans irritez à se cacher dans cet espece de Corridor, & bien qu'Othon ne sçût rien de la passion de Marie, & que Marie n'eût qu'un leger soupçon de celle d'Othon, l'amour les porta comme de concert à deux endroits differens, d'où sans se voir l'un & l'autre, & sans être veus de personne, ils pouvoient entendre ce qui se diroit. La conversation fut terrible pour tous les quatre. L'Epoux & l'Epouse concevant le danger où les mettoit la perseverance de ceux qu'ils appelloient leurs persecuteurs, exprimoient leur crainte dans des termes qui faisoient mourir de jalousie les curieux qui les écoutoient; mais quand du simple recit ils passerent aux imprecations quelle Satyre le Duc ne fit-il point de la passion de l'Imperatrice? il la qualifia des noms les plus injurieux qu'il pût inventer, la Duchesse seconda la colere du Duc par un éloge pareil à l'avantage de l'Empereur: ils se parloient avec liberté, car ne sachant point la maniere dont ce Cabinet étoit composé, ils croyoient n'avoir à se garder que de ce qu'ils voyoient; & d'ailleurs l'Empereur & l'Imperatrice les ayant quitez en colere, ils ne s'attendoient pas au retour qu'ils avoient fait. Cependant ceux dont ils parloient, ne perdoient pas un mot de leurs discours, & je laisse à juger au Lecteur combien ils furent surpris d'apren-

dre tant de nouvelles de leurs affaires. L'Em- L'A-
pereur n'aimoit pas l'Imperatrice, & l'Impe- mour
ratrice aimoit trop le Duc de Modene pour con- jugal.
aimer beaucoup l'Empereur ; mais la gloire
& la jalousie firent dans leur cœur l'office
de l'amour. Orhon ne put aprendre sans
ressentiment les mauvaises intentions de
Marie, & Marie ne put aprend e sans rage
le triomphe de la Duchesse sur tous les
cœurs où elle avoit interest ; elle sortit toute
furieuse du lieu où elle étoit, & peut-
être que dans l'impetuosité de son premier
mouvement elle se fût portée à quelques
actions p us conformes à son desespoir qu'à
son sexe ; mais l'Empereur sortant en même
tems, pousse peut être par le même desir,
ils se rencontrerent, & ils furent si surpris
de leur veuë, qu'ils n'eurent pas la force de
faire un pas, ni de dire une seule parole. Le
Duc & la Duchesse sortirent aussi dans cet
instant, & voyant l'Empereur & l'Impera-
trice dans un lieu d'où ils jugerent qu'ils
pouvoient les avoir entendus, il se fit une
scene muette entre ces quatre personnes
qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprii-
mer. L'Empereur promenoit ses regards
furieux, tantost sur l'Imperatrice, tantost
sur le Duc, & même souvent sur la Duches-
se. L'Imperatrice se partageant entre la co-
lere & la honte, changeoit autant de fois de
couleur qu'il lui passoit de pensées diffe-
rentes dans l'esprit, & les deux causes inno-
centes de ce desordre n'envisageant que le
peril l'un de l'autre, sembloient se dire par
le mouvement de leurs yeux, qu'ils étoient
prêts à devenir la victime de la destinée,

L'Amour conjugal.

plutôt que de manquer au moindre des devoirs de leur amour. Les personnes du caractere de celles-là s'évaporent rarement en paroles inutiles, & dans ces sortes d'occasions le silence est plus éloquent que la langue. L'Empereur se retira donc sans exprimer son ressentiment que par les mouvemens de son visage, & l'Imperatrice l'ayant suivi outrée de depit & de confusion, toute la Cour en fit de même. La Fête fut interrompuë sans que le sujet en fût connu que de tres peu de personnes, & chacun raisonnant en cette rencontre à sa maniere, il n'y eut celuy qui n'inventât une cause du desordre sans pouvoir penetrer la veritable. On ne sait pas bien en qui la fureur agit plus fortement de l'Empereur ou de l'Imperatrice : quelques-uns ont cru que comme leur amour avoit commencé en même tems, qu'il avoit paru en même jour, & qu'un même accident l'avoit fait éclater, leur vengeance avoit eu le même concert : mais que ce soit O hon qui ait voulu se défaire d'un homme qui triomphoit de luy dans le cœur de la Duchesse de Modene, ou que ce soit Marie qui ait voulu vanger sa tendresse mépriſée, & prevenir les reproches de l'Empereur en les privant de leur objet. Le Duc fut assassiné le soir qui suivit cette Fête. Les assassins prirent la forme de voleurs, ils l'attaquerent en lui damandant la bourse ; mais ils firent bien connoître qu'ils en vouloient à ses jours plus qu'à son argent ; car aprés l'avoir percé de trois coups mortels, ils le laisserent expirant sur le pavé, sans luy prendre ny la bourse qu'ils lui avoient de-

mandée, ny quantité de pierreries dont son habit étoit enrichy. Il n'est pas necessaire de representer les regrets de la belle Veuve à cette funeste nouvelle. J'aurois mal reüssi dans le dessein d'exprimer son amour pour son Epoux, si le Lecteur ne s'imaginoit facilement la douleur extréme qu'elle ressentit à sa perte. Elle ne douta pas que ce coup ne fût parti de la main de l'Empereur, ou de celle de l'Imperatrice; de sorte que pour ne pas se méprendre au choix de ses victimes, elle resolut de les immoler toutes deux. Je ne rapporteray point icy les moyens dont elle se servit pour y parvenir. Les Catastrophes Tragiques ne sont pas du caractére des Annales Galantes, & je renvoye le Lecteur à l'Histoire, pour apprendre comment la vindicative Duchesse ayant perdu l'Imperatrice par le ressentiment de l'Empereur obligea les Creatures de cette Princesse à sacrifier l'Empereur aux Manes de l'Imperatrice. Pourquoy cette fureur s'dira quelqu'un, que ne s'arrêtoit-elle au milieu de sa course? La mort de l'Imperatrice étoit juste, la Duchesse se la devoit, elle l'accusoit du meurtre de son Epoux, & quand elle n'auroit pas été l'unique instrument de sa mort, elle en étoit toûjours la cause secrette, puisque si elle n'avoit point aimé le Duc Othon ne se fût pas fait un honneur d'ôter du monde un homme trop aimé de sa femme; Mais pour l'Empereur il ne devoit pas être compris dans cette vengeance, il pouvoit être innocent & quand il auroit été coupable, il faloit lui faire racheter sa vie par le don d'une Couronne Imperiale. J'avoüe que cette ob- L'Ajugal.

L'Amour conjugal.

jection n'eſt pas hors de propos

Mais en amour chacun a ſon caprice;
Heureux eſt le mortel que les deſtins amis
Ont daigné partager d'un caprice permis,
Et de qui le tranſport devient une juſtice,
Quand de ce don du Ciel un cœur s'eſt revétu,
Quoy qu'il oſe, quoy qu'il cheriſſe,
C'eſt toûjours à l'honneur qu'il fait un ſacrifice;
Mais ſi d'un ſort contraire il étoit combatu,
Le foible feroit pour le vice,
Tout ce qu'il fait pour la vertu.

La Ducheſſe de Modene avoit été prevenuë de cette heureuſe conſtellation, ſa chimere étoit authoriſée par la foy conjugale. Elle auroit peut-être fait pour un Amant ce qu'elle fit pour un Epoux: les ames auſſi tendres & auſſi conſtantes que celles là ſont capables de grandes entrepriſes; mais comme elle marchoit ſous l'étendard du devoir; ce qui auroit été une fureur criminelle dans une autre conjoncture, eſt un exemple de vertu dans celle-cy. Laiſſons-la jouir du bonheur d'avoir eu une paſſion dont la violence étoit une vertu, & paſſons à quelque incident qui nous delaſſe d'une conſtance ſi opiniâtre.

Fin de la premiere Partie.

ANNALES GALANTES.

SECONDE PARTIE.

LA Crono'ogie Hiſtorique ne s'accorde pas avec la Cronologie Galante ; il y a des ſiecles où il ne ſe trouve pas une ſeule intrigue amoureuſe ; il y en a d'autres dont l'Amour fait tous les incidens. Mes Annales ne contenant que des traits de Galanterie, je ne puis être juſte dans l'obſervance des tems, je tâche à mettre les gens de même ſiecle, dans le cours d'une même Année Galante ; mais je paſſe d'un ſiecle à l'autre, en paſſant d'une année à celle qui la ſuit. Je commenceray donc cette troiſiéme par le Regne d'un Prince qui ne vivoit que cent ans aprés l'Empereur dont je viens d'écrire les Amours. La Caſtille étant trop floriſſante pour demeurer longtems ſous le titre de Comté, Dom Garcie Fernandez, dont nous avons parlé au commencement de ces Annales, fut le dernier de ſes Comtes. Elle prit le titre de Royaume ſous Sanchez le Grand ſucceſſeur de

Les Beaux-freres.

Les Beaux-freres.

Garcie Fernandez, & ce Royaume ayant passé successivement jusques à Sanchez III. il tomba par sa mort sous la domination d'Alphonse Roy de Leon son frere, depuis cette succession il fut apellé Alphonse de Castille. Ce Prince fut occupé à diverses guerres au commencement de son Regne; les Maures & les Sarrazins l'attaquerent, & le reduisirent dans une telle extremité, qu'il fut contraint d'implorer le secours des Rois Chrétiens contre ces ennemis communs de leur foy. Plusieurs Chevaliers de Nations differentes se rendirent auprés de luy. La Françoise fut la plus fortunée comme la plus belliqueuse. Raymond fils de Guillaume Duc de Bourgogne, Raymond Comte de Toulouze, & Henry de Lorraine fils de Guillaume Comte de Boulogne frere de Godefroy de Bouillon firent des exploits si fameux, qu'Alphonse crut ne pouvoir donner un meilleur apuy à sa Couronne qu'en arrêtant ces trois Guerriers auprés de lui. Il avoit trois filles, une legitime & deux naturelles; il maria la premiere nommée Urraca à Raymond de Bourgogne & lui donna pour dot la Principauté de Galice, Therese l'aînée des deux naturelles, épousa Henry de Lorraine, & receut pour son partage les conquêtes du portugal: & la jeune Elvire, beaucoup plus belle & plus aimée de son pere que les deux autres, fut donnée à Raimond Comte de Toulouze, avec une promesse secrette d'Alphonse de lui assurer les Etats de Castille & de Leon aprés sa mort. Voila un commencement d'Année Galante bien peu galand en aparence, l'amour

de ces six personnes debute par le Sacrement. A peine se sont-ils veus qu'ils sont épouſez, & cet endroit seroit plus propre à servir de sommaire à une Cronologie Historique, qu'à servir de preparation à une intrigue amoureuſe. Les Beaux-freres.

Tout beau Censeurs, hal e à la conjecture,
L'Amour eut de tout tems ſes decrets & ſes loix,
Et pour qui le connoit il n'eſt point d'avanture
Qui ne puiſſe être de ſes droits.
De la plus fine politique,
Du traité le plus authentique,
Il ſe rens quelquefois le ſecret inſtrument,
Et tel par l'effet de la brigue,
A perdu biens, honneurs, gloire, établiſſement,
Qui juſqu'au jour du denoüement,
N'avoit jamais penſé que dans toute l'intrigue.
On ſongeât à lui ſeulement.

Elvire étoit ſi complaiſante aux volontez du Roy ſon pere, & la tendreſſe dont il étoit prévenu pour elle devenoit ſi viſible, qu'Urraca qui étant ſeule legitime, avoit ſeule interêſt à cette preference, commença d'en aprehender les effets. Elle recevoit des avis ſecrets tous les jours qu'Alphonſe deſtinoit à la Comteſſe les Etats de Caſtille & de Leon, & jugeant qu'il étoit neceſſaire que le Prince ſon mary ou elle ſe rendiſſent auprés du Roy pour éclairer ſes actions; ils conferererent enſemble pour reſoudre ſur lequel des deux le ſort du voyage devoit tomber. Il tomba ſur le Prince Raymond.

Les Beaux freres.

Jamais un Francois de son âge & de son esprit, marié par politique, n'a laissé échaper une occasion de promenade. Urraca demeura donc en Galice pour gouverner ce nouvel Etat en l'absence de Raymond, & le Prince se rendit à la Cour du Roy de Castille. Le pretexte de la visite étant l'inquietude pour sa santé, il est aisé de juger que l'audience ne se tourna pas sur l'explication. On ne parla que de rejoüissances & de fêtes. Raymond n'étoit pas là pour se plaindre, il n'etoit que pour observer ce qui se feroit. La jeune Elvire aimoit beaucoup les divertissemens, & à son âge on ne les haït guére. Elle avoit une joye extrême de ceux que son beau frere lui procuroit, & elle n'oublioit ni civilitez ni caresses pour le retenir long tems à la Cour de Castille. A dire vray elle n'avoit pas besoin de faire un grand effort pour l'y arrêter; cette Comtesse étoit une de plus belles personnes du monde, Raymond l'avoit toûjours trouvée mieux faite qu'Urraca, & bien qu'Elvire n'eût pas veu le Prince long-tems avant qu'il fût marié elle l'avoit trouvé beaucoup mieux fait que l'Epoux qu'on lui preparoit; mais les personnes de ce rang ne suivent pas leur inclination. Les avantages que le Prince Raymond avoit trouvez dans l'alliance d'Urraca la lui avoit fait preferer à la jeune Elvire & le choix d'Alphonse étoit tombé sur le Comte de Toulouse pour sa cadette. Comme les mariages faits de cette sorte préoccupent rarement les Epoux sur les merites de leurs Epouses, le Prince de Galice trouva sa belle-sœur aussi charmante sous le titre de

la Comtesse de Toulouse, qu'il l'avoit trouvée sous celui d'Elvire de Castille. Les voila donc dans une intelligence parfaite, la Comtesse prenoit un plaisir singulier dans la conversation du Prince de Galice, & le Prince avoit une complaisance aveugle pour les volontez de la Comtesse de Toulouse. Le Comte son mary, qui pour être de même Nation que le Prince son beau frere, étoit experimenté sur le fait de Galanterie, fut le premier à s'apercevoir des démarches du prince de Galice. Il prend la Comtesse en particulier, & aprés lui avoir fait une longue énumeration des malices des hommes, il conclud ce discours dogmatique par un avis serieux de se garder des pieges du Prince de Galice. Du Prince de Galice ? s'écria la Comtesse toute surprise, hé Seigneur il est le mary de ma sœur. Et pour être le mary de vôtre sœur, Madame, reprit le Comte, sera-t-il moins l'Amant de la Comtesse de Toulouse ; croyez moy Madame, ces alliances-là n'empêchent de rien, au contraire, l'excez du peché en fait souvent le ragoût, & je say des gens qui ont aimé leurs plus proches parentes jusques là à folie, qui ne les auroient pas regardées si elles ne leur avoient rien été. La jeune Elvire avoit été élevée dans une retenuë qui ne lui permettoit pas de proferer le mot d'inceste sans fremir, elle auroit juré qu'il ne s'en étoit point commis dans le monde depuis celui de Loth & de ses filles ; & si le Prince de Galice lui avoit dit ce que le Comte son mary lui disoit, il est certain qu'il ne le lui auroit jamais persuadé : mais voyez ce que

Les Beaux-freres.

Les Beaux-freres.

c'eſt que l'imprudence des Epoux, ils ſont ſouvent les Auteurs de tout le mal qui leur arrive ; & telle femme a connu l'amour juſques à tenir école pour le faire connoître, qui n'auroit jamais ſçu comme il eſt fait, ſi le reproche d'un mary ou quelque trait de prévoyance inutile n'avoit pris le ſoin de le leur depeindre. La Comteſſe regardant le Comte avec un étonnement qui exprimoit ſon innocence. Hé, Seigneur, lui dit elle, aprenez-moy de grace à quoy vous remarquez que le Prince de Galice a de l'amour pour moy ; Je vois bien qu'il affecte de me plaire, mais je ſuis perſuadée que c'eſt par a conſideration d'Uraca, & je trouve ſi peu vray-ſemblable qu'un homme ſoit amoureux de la ſœur de ſa femme, que Raimond de Bourgogne me diroit cent fois qu'il m'aime, que je ne le croirois pas: Il ne faut pas qu'il le diſe une ſeule, s'il vous plait, Madame, interrompit le Comte ce n'eſt que pour vous obliger à éviter cette declaration que je vous avertis de ce qu'il penſe ; tâchez à ne vous trouver pas ſeule avec lui, rompez tous les diſcours que vous jugerez qui pourroient ſe tourner ſur l'amour: & ne lui permettez pas de ſe prevaloir d'une innocence dangereuſe. Il vous aime, Madame ; & c'eſt moy qui vous en aſſeure : ne voyez-vous pas comme il eſt de tous vos avis, qu'il vous regarde inceſſamment, qu'il affecte d'être auprés de vous dans les aſſemblées, & qu'il ſoupire quand il eſt obligé de s'en ſeparer : Il fut même ſi inconſideré il y a quelques jours, qu'en faiſant devant moy le Portrait de la beauté qui

lui plairoit le plus, il dépeignit une brune brillante & enjoüée toute belle comme vous êtes. La Comtesse n'avoit point remarqué cette circonstance, elle étoit encore trop novice en amour pour s'apercevoir d'une chose pareille ; mais sa curiosité augmentant à mesure que son mary parloit ; Quoy, Seigneur, lui dit-elle, vous apellez de l'amour ce petite galanterie, & que trouvez-vous de criminel dans cette innocente maniere de divertir une compagnie ? Pour moy, j'avois toûjours envisagé l'amour comme une chose tres-dangereuse, mais si tous ses effets sont aussi peu blamables que celui qui vous donne tant d'alarmes, il n'est pas si terrible que je l'avois pensé. C'est tres bien prendre ce que je vous dis, reprit le Comte à demy en colere : De grace, Madame, ne vous fiez pas à vous-même sur une chose si importante : tous les commencemens de l'amour ne sont que des bagatelles, mais ces bagatelles produisent de grands malheurs dans les suites ; & alors enfilant un long recit de quantité d'avantures amoureuses, qu'un autre Epoux n'auroit osé lui raconter, il les apuya d'exemples originaux, & il la rendit plus savante par cette conversation, qu'elle ne l'auroit pas été par dix années d'experience. Les Beaux-freres.

MAXIME IV.

Mais voicy vôtre leçon :
Si de quelque malheur vous voyez l'aparence,

Les Beaux-freres.

Cachez en plûtoſt le ſoupçon,
Que de tirer vos femmes d'ignorance.
Dans un cas ſi myſterieux,
Si l'Epoux n'eſt judicieux
Il ſe rend de ſes maux l'auteur & le complice.
Et de quelques deſirs qu'un cœur ſoit combatu,
C'eſt un méchant moyen d'enſeigner la vertu,
Que de la faire voir par le portrait du vice.

L'amoureux Prince de Galice ne ſachant rien des ſoins officieux que le Comte de Toulouze avoit pris d'aprendre ſa paſſion à la Comteſſe ſa femme, cherchoit avec empreſſement les occaſions de lui dire ce qu'on lui avoit léja dit : il trouvoit Elvire ſeule aſſez ſouvent ; ſes manieres ne lui paroiſſoient point cruelles, & le Cavalier ne manquoit ny de hardieſſe ny d'eſprit ; mais le peu d'experience de la Dame lui faiſoit peur. Il craignoit que ſon ame ne fût pas aſſez ferme pour entendre prononcer le mot d'amour & d'amour inceſtueux ſans trembler, & n'oſant confier un ſecret de cette importance à une jeune perſonne ſcrupuleuſe il ſe conſumoi en ſouhaits ſuperflus, lors que l'Amour lui fournit un moyen de les accomplir. Il n'a guére accoûtumé d'abandonner ſes filets dans un extremité ſi preſſante, & quand il ne faut que parler pour être entendu la moitié de l'avanture, eſt conſommée. Il arriva à Burgos en ce tems là un Aſtrologue, ou du moins un

homme feignant de l'être, dont on publioit quantité de merveilles. Ces sortes de gens étoient plus rares aux siecles passez qu'ils ne le sont devenus dans le nôtre: on croyoit autrefois qu'on ne pouvoit predire l'avenir sans magie: mais aujourd'huy tout le monde s'ingere de le faire. Nôtre Astrologue, ou se disant tel, ayant donc fait afficher le Panegyrique de sa science; le bruit qu'elle fit parvint bien-tôt des Officiers d'Alphonse jusqu'à lui-même. Il voulut voir cet homme, & outre plusieurs choses admirables qu'il lui predit pour l'avenir, & dont il lui répondoit sur sa tête: il lui fit voir dans un livre le nom des Maîtresses qu'il avoit euës autrefois, & les principaux accidens de sa fortune amoureuse. Il n'en falut pas davantage pour introduire l'Astrologue à titre de magicien dans l'esprit du bon Roy de Castille. Il défend à sa fille & à toute sa maison d'avoir aucune communication avec cet homme, asseuré que ce qu'il lui a veu faire est surnaturel, & regardant le livre qu'il lui avoit montré comme un extrait de la Bibliotheque de Lucifer, il renonce à la veuë de ce livre comme on renonce au pacte le plus averé. Le Prince de Galice qui ne croyoit pas qu'on pût communiquer si facilement avec les Demons, ne conceut pas tant de frayeur pour l'Astrologue que le Roy son beau-pere avoit voulu lui en inspirer. Il l'envoye chercher, & aprés l'avoir menacé de le perdre s'il ne lui parle sincerement, il lui promet une recompense extraordinaire s'il lui decouvre le secret de son

Les Beaux-freres.

Les Beaux freres.

livre. Cet homme touché de la crainte d'être mal traité, autant que de l'esperance du gain, avouë ingenuëment au Prince, qu'il ne connoit ni Signes, ni Planetes, qu'il doute même qu'il y ait aucune personne sur la terre qui les connoisse assez bien pour tirer un argument certain de cette connoissance; & que pour son livre, il doit sa reputation à une eau qu'il fait faire, qui cachoit l'écriture quand on la vouloit cacher, & qui se dissipoit si tôt qu'elle étoit exposée aux rayons du Soleil: A l'aide de ce secret, Seigneur, poursuivit le feint Astrologue, j'écris dans mon livre ce que je say des intrigues du monde; je cache cette écriture avec la composition dont je vous parle, & je la fais paroître quand je la trouve necessaire pour ma fortune ou pour ma reputation: Mais lui dit le Prince, vous ne rencontrez guere souvent; car il n'est pas possible que vous sachiez toutes les intrigues du monde. Seigneur, repartit l'homme, je mets un prix si considerable à l'experience de mon livre, que le peuple ne peut pas me demander à le consulter: il n'y a que les Souverains, ou les personnes d'un rang éminent qui puissent m'accorder la recompense que j'exige, & pour les gens de ce caractere-là, vous savez, Seigneur, que leurs intrigues les plus secrettes sont connuës; ainsi ils n'ont garde de manquer à trouver ma science infaillible. Le Prince de Galice fut fort satisfait de la sincerité de l'Astrologue, & jugeant par cette épreuve de bonne foy, qu'il étoit homme à qui on pouvoit se fier;

il resolut de s'en servir pour declarer son amour à la Comtesse de Toulouse. Il lui fait un present si magnifique qu'il pouvoit tout se promettre de sa reconnoissance, & passant à la chambre de la Comtesse, il fut si heureux qu'il la trouva seule. Il commence la conversation par l'éloge de l'Astrologue pretendu, proteste qu'il lui a dit des choses qu'il ne peut avoir aprises sans miracle, & ayant sçu d'Elvire qu'elle n'avoit point veu cet homme prodigieux, il lui offre de l'amener chez elle quand elle le lui ordonnera. Helas! repartit Elvire innocemment, je voudrois de tout mon cœur pouvoir accepter l'offre que vous me faites; mais le Roy est si persuadé que cet homme communique avec les Diables, qu'il m'a deffendu de lui parler. Comment deffendu de parler, Madame? reprit le Prince. Est-ce à une personne telle que vous qu'on doit deffendre quelque chose, si vous étiez un enfant, ou que vous n'eussiez ni l'esprit, ni la prudence que vôtre âge demande, le Roy pourroit user de son autorité de cette sorte; mais à vous; Madame, à une des plus spirituelles & des plus prudentes personnes du monde, lui interdire une curiosité indifferente; croyez moy, Madame, vous meriterez ce traitement si vous le souffrez sans murmure, & quand ce ne seroit que pour aprendre au Roy la maniere dont il doit agir avec vous; je veux vous amener l'Astrologue, & je me charge de justifier cette desobéïssance. Ce discours flatoit agreablement la vanité de nôtre Elvire, il y avoit

Les Beaux-freres.

Les Beaux-freres.

long-tems qu'elle souhaitoit de mettre Alphonse sur le pied de ne point se mêler de ses affaires, mais un reste de timidité d'habitude l'empêchoit de secoüer le joug qu'on lui avoit imposé, Elle resista encore quelques momens à la proposition du Prince. Il voyoit bien qu'elle avoit un desir extrême de l'accepter, mais elle n'osoit suivre son inclination. Tantôt elle disoit qu'elle n'avoit point de foy pour ces sortes de choses, d'autrefois, qu'elle n'avoit rien dans le cœur sur quoy elle dût consulter les Astrologues & elle craignoit pour dernier retranchement l'humeur du Comte son mary. Il étoit terrible & elle n'osoit faire une chose de cette importance sans demander sa permission. Ce fut sur cet article où Raymond de Bourgogne étala son éloquence Il dit à Elvire que c'étoit porter la puissance d'Epoux jusques à la Tyrannie que d'entrer dans le détail de ces sortes de choses, qu'une femme de vertu comme elle l'étoit, devoit être abandonnée à sa propre conduite ; & lui proposant l'exemple d'Urraca, qu'il avoit laissée maîtresse absoluë de ses actions il fit tant qu'il la fit resoudre à voir l'Astrologue pretendu. Ils choisirent le lendemain pour cette entreveuë : le Roy & le Comte donnoient audience ce jour-là à quelques deputez de Toulouse, & cette ceremonie devant les occuper tout l'aprés midy, la Comtesse étoit en pleine liberté de voir l'Astrologue sans craindre d'être surprise : La partie étant liée de cette sorte, le Prince se retire dans sa chambre, il renvoye chercher son

Astrologue ; que nous appellerons Abdemelec, & aprés lui avoir fait un long discours rempli de pretextes fabuleux, & de confidences affectées, il lui dit qu'il vouloit faire une tromperie à la Comtesse de Toulouse, & qu'il le prioit de lui aider à y réüssir. L'Astrologue lui offre son service sans reserve : il s'étoit trop bien trouvé de sa liberalité pour negliger une occasion d'en recevoir les effets ; il auroit voulu être necessaire à toutes les affaires du Prince, & jamais il n'auroit tant souhaité d'être aussi savant qu'on le croyoit, que dans cette rencontre. Raymond le voyant si bien intentionné, il avouë qu'il veut faire une declaration d'amour à sa Belle sœur : & qu'il a dessein de se servir de son livre pour cette galanterie. Il colora son intention de tout ce qu'il jugea qui pouvoit la faire trouver innocente. Il disoit que c'étoit un jeu concerté entre le Comte de Toulouse & lui, qu'il entroit dans cette intrigue du deffy & de la gageure. Abdemelec sent bien ce qu'il devoit penser, il avoit du jugement & de l'experience & on ne voit guere de gens sans esprit concevoir le dessein de tromper les autres. Il promet donc au Prince de s'acquiter dignement de sa commission, il lui met entre les mains un de ces livres blancs que les ignorans croyoient si mysterieux : le Prince écrivit dedans ce qu'il avoit dessein que la Comtesse y trouvât, & l'Astrologue se chargeant de tout le reste, il laissa nôtre Raymond dans une impatience extrême de profiter de cette ruse. L'Histoire ne dit point s'il dormit d'un sommeil tranquille la nuit

Les Beaux-freres.

Les Beaux-freres.

qui precedá cette declaration; mais j'oserois avancer, sans craindre le reproche d'un jugement temeraire, qu'il ne la passa pas sans inquietude. L'heure tant desirée étant venuë, Raymond va prendre Abdemelec chez lui & le mene à l'apartement de la Comtesse de Toulouze. Ils s'enferment tous trois dans un cabinet, & l'Astrologue joüant son personnage en homme entendu, il demande à Elvire l'heure & le jour de sa naissance, examine sa phisionomie, prie la Comtesse de lui dire les principaux accidens de sa vie; & jugeant qu'il avoit fait assez de grimaces pour donner une impression avantageuse de sa science, il commence à tirer le livre dont le Prince de Galice avoit parlé. Elvire fremit en le voyant. Elle avoit soûtenu avec assez de hardiesse la veuë & les questions du Magicien pretendu; mais quand il parle de ce livre dont on publioit tant de miracles, & qu'Alphonse assuroit contenir l'Art Magique en racourcy, la resolution commença de l'abandonner. Le Prince la rassura le mieux qu'il lui fut possible, & il lui montra les feuillets du livre où il n'y avoit rien d'écrit dedans. L'Astrologue le reprit des mains de Raymond, aprés que la Comtesse l'eut feüilleté, & s'étant aproché d'une fenêtre, où sur pretexte de faire ses observations, il exposoit son livre aux rayons du Soleil, quand il jugea que sa chaleur avoit dissipé la composition qui cachoit l'écriture, il raporte le livre ouvert à la Comtesse, les feüillets tournez vers elle, afin qu'elle peût lire plus facilement l'écriture qu'il venoit de décourir: Mais cette

jeune perſonne effrayée de voir quelque choſe de tracé, ou elle étoit aſſurée qu'il n'y avoit rien un moment auparavant, fit un grand cry, & au lieu de lire ce qu'on lui preſentoit, elle courut vers la porte pour ſortir du cabinet. Le Prince de Galice la retint par ſa robe, & l'aſſurant qu'il n'y avoit rien que de tres naturel dans tout ce qu'elle voyoit, il la ramena preſque par force juſques auprés d'une table où le livre étoit poſé : C'étoit une choſe plaiſante à voir que la terreur de l'innocente Comteſſe. A peine la curioſité lui faiſoit faire un pas vers la table, que la crainte lui en faiſoit faire un autre vers la porte. Elle faiſoit des queſtions ſi ingenuës au Prince & à l'Aſtrologue, qu'ils avoient une peine extrême à s'empêcher de rire. Mais, mon frere, diſoit-elle à Raymond, ſi la lecture de ce qui eſt écrit dans ce livre me mettoit dans la puiſſance des Demons, & qu'ils allaſſent m'enlever aprés que j'auray leu Hé, mon Dieu? ils ne vous enleveront point, reprenoit le Prince en ſouriant, aprochez ſur ma parole. Ha! il n'y a point de parole contre les malins eſprits, diſoit la Comteſſe d'un air défiant, vous pourriez m'en donner cent qu'ils ne ſe payeroient d'aucune. Mais, Madame, repliquoit le Prince, que l'Impatience devoroit, le Diable m'a-t'il emporté, moy qui ay veu & conſulté ce livre pluſieurs fois? croyez-vous qu'il emporte ainſi qui il lui plait, Helas! il n'a pas le pouvoir d'enlever ceux qui ſe donnent à lui, comment aroit-il celui d'emporter ceux qui ne s'y donnent pas? Venez, vous dis-je: & alors

Les Beaux-freres.

Les la pouſſant proche de la table, elle leut toute tremblante les vers qui ſuivent.

Beaux-freres.

Veux-tu que ton bonheur paſſe ton eſperance?
D'un Prince qui t'adore apaiſe la ſouffrance
Si d'un aveugle Hymen la rigoureuſe loy
Engage ailleurs les dehors de ſa foy,
C'eſt une erreur du ſore que l'amour rectifie,
L'experience juſtifie
Qu'il n'eſt au monde que pour toy.

Au bas de ces Vers il y avoit écrit en gros caracteres.

CE PRINCE EST RAYMOND DE BOURGOGNE.

Ha vrayement s'écria la Comteſſe, aprés avoir leu le nom Raymond, ſi c'eſt là toute la ſcience de l'Aſtrologue, je me ſerois bien paſſée de le voir, il y a long tems que ſans conſulter les Aſtres le Comte de Toulouſe m'avoit predit ce qui m'arrive aujourd'huy. Le Comte de Toulouſe, Madame? interrompit le Prince de Galice tout ſurpris, quoy il s'eſt chargé du ſoin de vous faire remarquer la paſſion que j'ay pour vous? Oüy, repartit Elvire, il me l'a fait remarquer & il a fait plus encore, car il m'en a perſuadée. Certes, ajoûta Raymond de Bourgogne en ſouriant, je ne croyois pas étre ſi obligé au Comte de Toulouſe. Le Comte entre dans ce cabinet comme le Prince achevoit de

de prononcer son nom. Il avoit apris des espions secrets qu'il tenoit auprés de sa femme, que le Prince de Galice étoit avec elle, & qu'il lui avoit amené l'Astrologue; & comme il étoit d'un temperament défiant & que les gens du caractere d'Abdemelec lui étoient suspects, il avoit feint de se trouver mal à l'audience, & il venoit en personne rompre une partie dont il prévoyoit la consequence. Son arrivée étoit si peu préveuë, & son entrée fut si brusque, qu'elle ne permit pas à l'Astrologue de reprendre le livre qui étoit sur la table: Le Comte s'en saisit d'abord, & trouvant dedans ce qu'il apprehendoit si fort d'y trouver, il fit connoitre au Prince de Galice qu'il n'étoit pas d'humeur à souffrir ces sortes de galanteries, Raymond voulut tourner la chose en raillerie: Il avoit eu le tems de se remettre pendant que le Comte avoit leu. Il tâcha de lui persuader que cette declaration d'amour étoit une malice innocente pour punir Elvire de sa curiosité. Mais le Comte ayant témoigné par un branlement de tête qu'il ne donnoit point dans un piege si mal tendu, il pria le Prince avec tout son serieux de ne plus se divertir à faire de pareilles malices, & sans doute qu'il auroit fait payer les frais de l'avanture à celui qui en avoit été l'auteur, s'il n'avoit prévenu ce peril par une prudente retraite. Cet homme avoit du bon sens. Il avoit compris par le trouble qui avoit paru sur le visage du Prince, à l'arrivée du Comte, qu'ils n'étoient pas de concert dans cette intrigue, comme on avoit voulu le lui persuader. Il savoit que pour

Les Beaux-freres.

Les Beaux-freres.

l'ordinaire les petits souffrent de la quere'le des grands ; de sorte que se gliſſant hors de son cabinet pendant que le Comte liſoit, il ne le trouva plus lors qu'il le chercha, je crois même qu'il l'auroit fait chercher dans toute la ville fort inutilement. Il ne dût pas y faire un long ſejour aprés cet accident; Et ſi dans une pareille rencontre un homme demandoit mon avis, je n'aurois pas beſoin de conſulter les Aſtres pour lui conſeiller de s'éclipſer. Depuis la journée de l'Aſtrologue le Comte de Toulouſe devint ſi jaloux de ſa femme, qu'il ne lui laiſſoit aucun moment de repos. Il lui faiſoit des ſermons journaliers ; il lui interdiſoit les divertiſſemens les plus innocens: elle ne faiſoit pas un pas ſans être obſervée. Les gens qui ſavent ce que c'eſt que le monde, jugeront ſi ces precautions ſont d'un grand ſecours pour raffermir une vertu chancelante. Les commandemens injuſtes ſont des ſources inépuiſables de revolte pour les ſens ; & jamais une femme ne ſouhaite rien avec tant de paſſion que ce qu'on lui refuſe. Mais c'étoit la deſtinée du Comte de Toulouſe d'avancer lui même les affaires du Prince de Galice : ce que les charmes de Raymond auroient entrepris vainement, le deſir de punir le Comte de ſa défiance le lui accorda. Cet Epoux imprudent accomplit la felicité de l'Amant de ſa femme par ſes ſoupçons, comme il l'avoit commencé par ſes avis. Et pour dernier éfet de la bonne fortune de Raymond, jamais le Comte de Toulouze n'avoit eu tant de confiance en ſes precautions qu'au moment qu'on en triomphoit.

Les Beaux-freres.

MAXIME VII.

C'Est l'assaisonnement au goût d'une conquête,
Que d'en devoir le fruit aux soupçons d'un jaloux.
Des plaisirs que l'amour apprête,
Les dérobez sont toûjours les plus doux
D'Amans trompant la commune croyance :
On en voit assez chaque jour ;
Mais tromper d'un jaloux la vaine prévoyance,
C'est un sort qui n'est dû qu'aux éleus de l'Amour.

L'intrigue de nos Amans demeura secrete quelque tems, avec un merveilleux contentement de l'un & de l'autre, Raymond se rendoit souvent à la fenêtre d'un petit cabinet qui n'étoit qu'à hauteur d'apuy & qui donnoit sur une terrasse peu frequentée. Cette fenêtre étoit grillée, mais la Comtesse avoit trouvé le secret d'y faire une grille qui se demontoit à visses. Cet artifice étoit presque imperceptible ; & cet endroit du Palais étant de soy si bien fortifié, qu'il n'avoit pas besoin d'être gardé, on n'y posoit jamais de sentinelle. Elvire alloit donc tous les soirs à ce cabinet, sans autre suite qu'une Duaigne gagnée qui lui tenoit un flambeau. On savoit qu'elle avoit accoûtumé de lire quand elle y étoit, de sorte que ses femmes n'étoient pas surprises de l'y voir demeurer des heures entieres. Elle dé-

Les Beaux-freres.

montoit la grille si-tôt qu'elle avoit fermé la porte, & recevant le Prince, qui sautoit fort bien sur la fenêtre sans avoir besoin d'échelle, ils se voyoient commodement dans cet endroit, sans que le jaloux s'en défiât. Ils avoient encore trouvé un autre expedient : Il y avoit un Convent de filles à Burgos où la Comtesse alloit souvent: Elle y menoit tres-peu de personnes, feignant de ne vouloir pas detourner les filles de leur retraite. Le Prince de Galice avoit suborné une Portiere qui l'introduisoit dans le Monstere en habit de Jardinier. Il voyoit la Comtesse dans les endroits du Jardin les plus reculez, & c'étoit dans ces entrevuës qu'ils convenoient des moyens d'en avoir de plus particulieres. Cette commodité de visites secrettes dispensant le Prince de rechercher les visites generales, il ne voyoit plus la Comtesse en public que rarement, & le Comte de Toulouse jugeant de son amour par son empressement, commençoit à dormir avec tranquillité. Mais il n'y a rien de si caché que le tems ne découvre ; on a beau conduire ses affaires avec prudence, il arrive toûjours quelque fâcheux contretems, qui détruit ce qu'un long usage de precaution avoit établi. Un soir que le Comte de Toulouse revenoit du coucher du Roy de Castille, la porte d'une terrasse de communication par où il avoit accoûtumé de passer, s'étant trouvée fermée, il passa par celle où donnoit la fenêtre du cabinet : Tout autre que le Comte de Toulouse n'auroit osé prendre cette liberté; car cette terrasse étant la promenade ordinaire de la Comtesse, &

de ſes filles, elle étoit ſacrée pour les gens indifferens. Le Comte aperçut de la lumiere à la fenêtre en paſſant : il s'en aproche & fit demeurer ſes gens quelques pas derriere Par mal heur la Comteſſe ouvroit ſa grille dans ce moment pour faire ſortir le Prince de Galice, & voyant les flambeaux de ſon mary, non ſeulement elle remit la grille; mais elle tua ſa bougie ſi promptement, que cette grande lumiere & l'obſcurité qui la ſuivit, donnerent du ſoupçon au Comte, il court à l'apartement de ſa femme pour s'éclaircir de cette rencontre Il n'y trouva plus le Prince, car on avoit eu le tems de le faire ſauver, mais il s'étoit ſauvé avec tant de precipitation qu'il avoit oublié à prendre ſes gands. Le Comte les reconnut d'abord pour être au Prince de Galice. Le voila aux plaintes & aux imprecations ; il fait fouïller dans cet apartement ; il menace de fer & de poiſon tout ce qui ſe preſente à ſes yeux, & ſe faiſant donner des flambeaux pour examiner la grille du cabinet ; il la regarda de tant de côtez, qu'enfin il aperceut le ſecret avec lequel on l'ouvroit. S'il avoit trouvé la Comteſſe ſa femme, il ſe ſetoit porté à quelque fâcheuſe extremité contre elle; mais elle s'étoit refugiée auprés du Roy ſon Pere ; & la frayeur où elle étoit, avoit touché ce Monarque d'une telle compaſſion, que quand le Comte vint lui faire ſes plaintes de la mauvaiſe conduite de ſa fille, il n'en receut que des reproches & des menaces. Se voyant donc ſi mal regalé, il partit de Burgos ſecrettement, & abandonna ſa femme à ſa deſtinée. Son premier deſſein

Les Beaux-freres.

Les Beaux freres.

fut de se rendre en France, d'y lever des troupes, & de se mettre en état de demander raison, les forces à la main, des affrons qu'il avoit receus; mais se souvenant d'avoir oüy dire qu'Urraca étoit une Princesse imperieuse, & pleine de courage, s'imagina qu'elle seroit peut-être assez sensible à l'infidelité de son maty, pour épouser l'interest de sa vengeance. Il s'achemine vers Compostelle avec diligence, & à la verité il ne pouvoit choisir un lieu plus propre à se vanger du Prince Raimond que celui-là. La Princesse de Galice étoit d'un temperament susceptible; l'absence du Prince son Epoux commençoit à l'ennuyer. Le Comte de Toulouse étoit bien fait, & il étoit de nation Françoise, Nation si favorisée de l'amour aux païs étrangers, que le nom seul d'un François, est une preparation suffisante pour mettre un cœur dans le chemin de la tendresse. Urraca ne vit donc pas si-tôt le Comte son beau frere, qu'elle s'aperceut de la force de l'ascendant François Elle lui promit tout ce qu'il lui plut d'exiger d'elle. Elle lui donna un pouvoir absolu dans la ville de Compostelle. Ce ne sont que protestations & que complaisances de part & d'autre: Urraca n'étoit pas si belle qu'Elvire, mais Elvire étoit femme du Comte de Toulouse, & de plus une femme infidelle. Voila donc nos deux Beaux-freres sur le pied de representailles Raimond de Bourgogne ne prétoit rien au Comte de Toulouse en Castille, que le Comte de Toulouse ne lui rendît en Galice, on peut dire même qu'il le lui rendoit avec usure: car l'intrigue d'Elvire &

de Raymond étoit secrette, on n'en savoit que ce qu'il plaisoit au mary d'en publier; mais celle d'Urraca & du Comte fut d'abord si divulguée, qu'il n'y eut aucun des nouveaux sujets affectionnez du Prince de Galice, qui ne lui donnât avis de ce qui se passoit. Cette offense est de celles où on se cherche toûjours plûtost soy méme que tout autre. Que la femme soit aimée, ou qu'elle soit indifferente, son infidelité est toû ours également fâcheuse pour un homme de cœur, Raimond se rend en diligence en Galice. Il croyoit qu'il n'avoit qu'à se montrer pour dissiper cet orage; mais on ne trouva pas à propos de le recevoir à Compostelle. Le nouveau Commandant lui refusa la porte, & lui fit dire, comme par maniere de harangue militaire, qu'il avoit trouvé dans le livre de l'Astrologue, qu'il devoit être l'Amant d'Urraca, comme Raymond de Bourgogne étoit l'Amant de la Comtesse de Toulouse. Si le compliment parut extraordinaire au Prince de Galice, c'est ce qu'il est aisé de s'imaginer: Il savoit qu'il avoit donné l'exemple de ce qu'on pratiquoit contre lui: mais au moins il avoit gardé quelques mesures de bienseance. Il ne tenoit qu'au Comte d'ignorer ce qui se passoit. On avoit fait tout ce qu'on avoit pû pour le lui cacher, mais de voir l'Amant d'une femme refuser publiquement à l'Epoux l'entrée de sa propre maison, c'est ce qu'on n'avoit jamais veu pratiquer: Raymond outré de cette audace, n'oublia rien pour en reprimer l'excez: Il depécha en Castille, pour demander au Roy Alphonse la posses-

Les Beaux-freres.

Les Beaux-freres.

sion libre de la Principauté qu'il lui avoit promise par le Cõtract de Mariage. il envoye en France demander du secours au Duc de Bourgogne son pere, & à tous ses Alliez. Le Comte de Toulouse voyant qu'il prenoit cette voye suivit son exemple. Il se plaint au Roy de Castille de l'outrage qu'il a receu de sa fille. Ecrit à Loüis surnommé le Gros Roy de France, pour lui demander sa protection. Voilà toute la Castille troublée, les Princes François desunis, les Etats de Galice prests à devenir le siege d'une sanglante guerre, & tout celà pour l'Amour: ce petit seditieux est de toutes intrigues & de tous Partis. Tel pense murmurer contre l'ambition & contre la politique, qui fait des reproches à l'Amour sans s'en apercevoir. Henry de Lorraine mary de Therese de Castille, & Prince des conquestes du Portugal, étant d'une maison où la generosité est aussi naturelle que la vie, aprit avec une douleur extrême les desordres de la maison Royalle de Castille. Un autre que lui auroit tâché d'en profiter: les mécontentemens d'Alphonse contre deux de ses filles, ne pouvoient manquer d'être avantageux à la troisiéme: mais les princes de la race d'Henry ne sont pas capables d'une consideration si interessée. Il part de Lisbonne en diligence, se rend auprés du Roy son beau-pere, & entreprend d'être le mediateur entre les deux maris de ses Belles sœurs. Comme les dominations nouvelles sont d'ordinaire chancelantes, Henry craignit que son absence n'aporât quelque préjudice à son autorité. Il fit un grand secret de son voyage, & laissant

Fernand Paës, de nation Portugaise, pour aider à la Princesse à gouverner le Portugal; il partit si inopinément qu'à peine Therese eut le tems d'écrire un mot au Roy son Pere, Or pour éclaircir ce qui se passa dans la Castille à l'arrivée du Prince Henry, il est bon de raconter ce qui s'etoit passé en Portugal avant son départ. Ce Fernand Paës qu'il avoit laissé pour le chef du Conseil de la Princesse, avoit déja pris cette qualité dans son cœur il y avoit long tems. Henry étoit un jeune Prince, plus passionné pour le rang de Therese que pour les charmes de sa personne, Nôtre Paës aimoit autant sa beauté que la puissance; & il est doux pour les femmes de regner sur un cœur par elles-mêmes. Voilà donc Paës en intrigue liée avec la princesse de Portugal. Mais comme cet amour étoit traité discretement, le Prince Henry n'en avoit aucune connoissance. Paës servoit assez bien le Prince dans les affaires étrangeres, pour n'être pas soupçonné de le servir si mal dans les affaires domestiques. Therese gardoit toutes les aparences de modestie qu'on pouvoit exiger d'elle; mais par mal heur le jour avant le départ de Henry il y avoit eu quelque petite explication entre ces deux Amans. La princesse étoit sujette à des reflexions Chrétiennes qui mettoient Paës au desespoir. Il lui avoit écrit une lettre sur ce sujet, & Therese avoit été si pressée par le Prince de clorre son paquet pour la Cour de Castille, qu'elle avoit enfermé la lettre de Paës dedans, au lieu de celle qu'elle écrivoit au Roy Alfonse. Cette mepriſe ne fut aper-

Les Beaux freres.

Les Beaux-freres.

ceuë que trois ou quatre heures aprés le départ du Prince. On avoit été occupé aux précautions & aux harangues pendant tout ce tems-là ; mais quand la princesse fut seule dans son cabinet ; & qu'elle se souvint de lire la lettre de Païs, qu'elle croyoit avoir laissée toute fermée sur la table, elle fut bien surprise de ne l'y trouver plus, & de trouver en sa place une lettre qu'elle avoit écrite au Roy de Castille. Si on jetta des pleurs & si on poussa des sanglots, c'est ce qu'il est aisé de s'imaginer. La Princesse vouloit mourir, Fernand ne pouvoit la consoler, il avoit lui même grand besoin de consolation: mais enfin il falut prendre patience. L'exemple des autres filles d'Asphonse fortifia celle cy. Il ne pouvoit lui arriver pis qu'à ses sœurs. Cependant nôtre Henry se rendoit à Burgos chargé de la lettre de Païs sans le savoir. Le bon Alphonse fût consolé de ses disgraces par la veuë d'un gendre si cher, & qui meritoit si bien d'être cheri ; & regardant déja Therese comme l'unique heritiere de l'amitié dont Elvire & Urraca se rendoient indignes, il sentit que les larmes lui venoient aux yeux quand il vit les lettres que le Prince lui presentoit de sa part. Il ouvre ce paquet avec autant de joye que de tendresse, & croiant qu'il n'y avoit rien dans le cœur de sa fille, dont le Prince son mary ne pût être confident, il commença d'abord à lire tout haut ; mais remarquant que cette écriture n'étoit pas du caractere de Therese, il s'arrêta à la premiere ligne, & jetta les yeux sur le dessus, pour voir si c'étoit bien à lui que cette let-

tre étoit adreſſée. Il trouva qu'il y avoit, *Au Roy de Caſtile*, & que ce titre étoit écrit de la main de Thereſe. Il crut donc qu'elle avoit eu ſes raiſons pour emprunter un caractere étranger ; & s'aprochant d'une fenêtre, il leur ces paroles que nous avons traduites d'Eſpagnol en nôtre langue, pour nous accommoder à toutes ſortes de Lecteurs.

Les Beaux-freres.

QUe vous êtes inſuportable avec vos remors, ma Princeſſe ! ne vous ay-je pas dit cent fois, qu'on ne doit aux mariage que le ſoin de leur honneur, Il faut choiſir un Amant diſcret, & ſauver le nom d'un Epoux de ſcandale, en traitant l'intrigue prudemment. Mais ces apparences-là gardées, croyez-moy, Madame, vous ne devez rien au Prince Henry. Surmontez un repentir qui n'eſt plus de ſaiſon, pour l'étouffer dés ſa naiſſance, permettez que j'aille ce ſoir vous donner de nouvelles raiſons pour le combatre.

Jamais ſurpriſe ne fut égale à celle d'Alphonſe à la lecture de cette lettre. Il devoit être accoûtume à voir ſes filles faire l'amour, Elvire ne s'en étoit pas refuſée la licence, & Urraca la portoit juſques à la débauche publique. Mais le Roy de Caſtille étoit encore ſi bon pere, qu'il accuſoit l'imprudence de ſes gendres de tous les malheurs de ſa maiſon. Il ne pouvoit croire que ce fût le temperament qui precipitât ces jeunes perſonnes dans une faute ſi indigne de leur naiſſance & de leur éducation. L'uné

Les Beaux-freres.

c'étoit la jouloſie de ſon mary qui l'avoit miſe au deſeſpoir. L'autre le deſir de ſe vanger l'avoit ſeduite : mais pour Thereſe, il n'y avoit rien à dire en ſa deffenſe. Henry étoit un Prince tres accompli ; il avoit introduit les maximes Françoiſes dans ſa maiſon. Thereſe vivoit à Lisbonne comme au milieu de Paris : il étoit liberal, confiant, & même fidele. Auſſi le bon Alphonſe fut ſi tranſporté de douleur pour l'outrage qu'on faiſoit à ce Prince, qu'il ne pût être le maître de ſon premier mouvement. Il étoit de ſa prudence de cacher à ſon gendre le déreglement de ſa fille ; mais la colere l'emportant ſur le bon ſens, le Roy de Caſtille jette cette lettre contre terre, joint les mains l'une contre l'autre, leve les yeux au Ciel, comme un homme ſenſiblement affligé ; & repondant à ſa penſée comme s'il avoit parlé à Thereſe même : Tu mourras, lâche fille, s'écria-t'il, tu mourras, & quand ton mary ſeroit aſſez indulgent pour te laiſſer la vie, je te l'arracherois de mes propres mains plûtôt que de laiſſer ta trahiſon impunie. Le Prince de Portugal penſa tomber de ſon haut à cette imprecation du Roy ſon beau-pere, il ne pouvoit comprendre ce qu'il avoit trouvé dans la lettre de ſa fille & qui l'obligeoit à s'emporter de cette ſorte. Et lui demandant tout ſurpris, de quelle trahiſon il accuſoit la Princeſſe. Tenez, lui dit le Roy, en ramaſſant la lettre & en la lui prenſenrant ; voyez vous même le ſujet de ma colore, & avouez que ce ſont des monſtres & non pas des filles qui j'ay mis au monde. Henry prit la lettre

de Païs de la main du Roy, il en reconnut le caractere, la lisant à demi-haut, il demeura si étonné de cette lecture, qu'à peine il savoit s'il dormoit ou s'il étoit éveillé. Il n'étoit pas si peu savant dans le commerce du monde qu'il ne sçût que la vertu des Dames est une chose dont il ne faut répondre que sur de bons gages. Il connoissoit ce sexe par son experience, & il savoit que c'est d'ordinaire par ses meilleurs amis qu'on est mis au nombre des Epoux disgraciez. Mais de voir qu'on l'eût rendu le porteur du Poulet, c'est ce qu'il ne pouvoit concevoir. Son mal-heur étoit assez commun pour être croyable; mais la circonstance dont il étoit accompagné ne l'étoit pas: Et c'étoit moins la lettre de Païs qui lui paroissoit surprenante, que la commission qu'il avoit receuë de la porter. Cette reflexion le rendit immobile pendant quelques momens. A cette premiere surprise succeda l'emportement; sa fureur s'alluma à celle du Roy son beau-pere, ce ne furent que menaces & resolution violentes: mais enfin cet orage s'appaisa. De ce siecle-là comme de celuy-cy, le titre de mari trahi étoit assez commun pour consoler ceux qui le portoient, du mal-heur d'en être revêtus. Cette disgrace est de celles dont il n'y a que l'éclat qui fait la honte. Quand infidelité d'une femme est publique, il n'y a rien de si injurieux pour un Epoux si elle est secrette, ce n'est qu'une bagatelle. Nôtre Henry trouva donc à propos de ne publier point celle de sa femme, il donna quelques jours à son ressentiment; mais l'exemple de ses beaux-freres l'ayant rendu

Les Beaux-freres.

Les Beaux-freres.

sage, il vint trouver Alphonse un matin dans sa chambre. Seigneur lui dit-il, vous avez veu par la lettre que je vous ay apportée, que vos filles n'ont aucun reproche à se faire. Elles sont nées sous la même constellation & si quelque chose me distingue du Prince de Galice & du Comte de Toulouse, c'est que leur honte est connuë, & que la mienne ne l'est pas. Je ne suis point d'avis de la faire connoître, s'il vous plaît, vous aurez dû cacher la lettre que vous m'avez montrée: Mandez à vôtre fille que je ne l'ay point veuë, je ne la tireray jamais de cette erreur Vous m'avez donné une Province en me donnant Therese, dont j'espere faire un puissant Royaume. J'ay déja des enfans qui pourront le posseder quelque jour. Il n'est pas necessaire que je mette les Portugais dans le doute si ces enfans sont nés de Païs ou de moy. Cachez le crime de vôtre fille avec autant de soin que j'en apporteray à le cacher & nous montrerons à la posterité, par l'exemple de vôtre famille, que souvent il n'y a que la prudence des maris qui mette quelque difference entre les femmes qui paroissent les plus prudes & celles qui sont les plus dereglées. Le Roy de Castille fut ravi d'aise à cette proposition du Prince de Portugal. Il commençoit à se repentir de son indiscretion; de sorte que donnant beaucoup de loüanges à la force d'esprit qu'il témoignoit, il la seconda de raisons solides & d'exemples fameux: Et les troubles de Castile ayant été appaisez par la mort du Comte de Toulouse, & par l'entremise du Roy de France, Henry retourna dans ses Etats, où il

ne donna aucune marque de savoir ce qui s'étoit passé. A la verité il trouva un pretexte de politique pour faire mourir le Seigneur Païs, & je crois même qu'il en trouva quelque autre pour faire observer sa femme à l'avenir mieux que par le passé. Mais comme il avoit tres bien préveu, sa posterité a regné sur le Portugal un grand nombre d'annés; au lieu que les Cadets de la maison Royale de Castille ont toûjours disputé cette Couronne aux enfans qui nâquirent d'Urraca. Les Beaux-freres.

Vive le pis aller de nôtre amy Joconde,
L'exemple est merveilleux pour tout mary chagrin.
Au peu de bonne foy qui regne par le monde,
Sa femme vaut toûjours celle de son voisin.

Mais ne parlerons-nous jamais que de ces pauvres femmes? n'y a t'il point de matiere pour nos Annales dans quelque autre condition de la vie que dans le mariage? Oüy, sans doute, & les Histoires sont si fertiles en incidens amoureux, qu'elles nous en fourniront de toutes les especes. Environ le tems où les choses que nous venons de deduire se passoient en Espagne, ce méme Amour qui produsoit des effets si surprenans dans la famille Royale de Castille, ne demeuroit pas oisif dans la maison Imperiale d'Occident. Cet Empire étoit possedé alors par Frederic surnommé Barberousse, Prince vaillant & ambitieux. Il avoit signalé

-vI Relig. les commencemens de son regne par des victoires memorables ; & on ne parloit dans l'Europe que de sa puissance & de son autorité. Il faisoit son sejour ordinaire à Rome, tant parce que le climat lui en sembloit agreable, que pour quelques desseins secrets qu'il avoit sur les terres de l'Eglise Et comme un sejour si éloigné du Siege de l'Empire lui faisoit apprehender quelque revolte dans les Villes d'Allemagne, il obligeoit le Prince Henry son fils de passer la plus grande partie de l'année dans cette Province. Ce jeune Prince étoit d'une merveilleuse esperance, les peuples imperiaux l'aimoient avec beaucoup d'ardeur, de sorte que commençant à concevoir quelque ombrage de cet amour, il prit le pretexte de son Sacre pour le rappeller auprés de lui. Ils passerent l'Hyver entier à Rome ; & l'Empereur voulant éclairer la conduite d'Alexandre III. qui occupoit alors le S. Siege, commanda au Prince Imperial d'être souvent auprés de lui. Ce Prince pour obéïr à l'Empereur son pere, voyoit le Pape à toutes les heures où il étoit visible Il le suivoit dans les lieux où sa pieté l'apelloit, & entr'autres dans un Monostere de Filles où le S. Pere avoit une niéce qu'il aimoit cherement. Bien que cette fille fût issue du sang Royal de Sicile; & que son oncle fût le dispensateur de toutes les graces Ecclesiastiques, elle étoit encore si jeune qu'il ne la jugeoit pas capable de posseder une Abbaye, & on ne la connoissoit à Rome que sous le titre de Madame Constance. Elle étoit belle tout ce qu'on peut l'être parmy un grand

nombre de bonnes qualitez qu'elle poſſe- La
doit, elle chantoit auſſi bien qu'on peut Relig.
chanter. Le Prince entendit ſa voix le jour d'une Fête de ſon Couvent, & comme il aimoit la Muſique avec paſſion, il voulut voir cette belle Chanteuſe. La dignité de Niéce du S. Pere autoriſant cette viſite, il fit demander Conſtance aprés la ceremonie. Il fut charmé de ſa veuë, & jamais il n'avoit trouvé tant de beautez aſſemblées que dans cette fille. Il avoit eu l'ame indifferente juſques en ce tems là, & il ſembloit être né pour la guerre plûtôt que pour l'amour: Mais il n'a pas été le ſeul quiſe ſoit fait un ragoût de la ſimplicité du voile. Il y a des gens dont l'amour ne trouve le foible que ſous cette figure, & nous avons veu courir des lettres de nos jours, qui nous ont appris qu'il n'apartient qu'à une Religieuſe de parler d'amour en termes affirmatifs. La galanterie Monachale a ſes loix & ſes rubriques à part; elle ne ſouffre ni fêtes d'éclat, ni aſſiduitez apparentes; il faut attaquer les places de Cloître à la ſourdine. Mais comme la bien-ſeance Religieuſe ne permet aucuns pas inutiles, tous ceux qu'on fait arrivent à but. Le Prince Imperial étoit bien fait, Conſtance avoit embraſſé la vie Monaſtique par obéiſſance, plûtôt que par choix: & dans les vœux qu'on fait de cette maniere, on ſe reſerve toujours le droit de diriger l'intention. Les voila donc ſur le grand chemin de la ſympathie; le Prince fait ſuivre la Premiere viſite d'une ſeconde: il ne perd aucune occaſion d'en faire avec bien-ſeance. Plus il voit Conſtance, plus il lui trouve de char-

La Relig. mes: Constance ne lui en trouve pas moins. Le Prince parle, il est écouté ; la Religieuse doute. Henry proteste, & toutes les démarches faites de part & d'autre, le Prince persuade qu'il aime, & demeure persuadé qu'il est aimé. La Politique de la grille bornant les visites de nôtre Henry à un nombre d'heures, & de jours, dont sa passion ne pouvoit être satisfaite, il chercha les moyens de voir Constance avec plus de liberté. Ils étoient difficiles à trouver. Le Convent étoit regalier ; & l'Ordre ne permettant pas qu'il y eût une de ces Abbesses de qualité qui auroient peut être sçû vivre, il y avoit une Superieure severe, qui ne se fioit qu'à elle-même de la garde de son troupeau. Elle faisoit une ronde generale autour des Parloirs tous les jours. Elle gardoit les clefs des portes dans sa chambre toutes les nuits. Mais dequoy est ce que l'Amour n'est point capable ? Il est le pere des inventions ; & dés-lors qu'un Amant n'a plus qu'un *Argus* à endormir, pour parvenir au but de ses desirs, il peut dire qu'il n'a plus de difficulté à vaincre. Nôtre Henry jugeant de l'inclination de toutes les Religieuses, par ce qu'il éprouvoit de celle de Constance, s'avisa de tendre un filet à celles qu'il jugea necessaires à son dessein. Il choisit parmy les jeunes Seigneurs de sa suite ceux qu'il savoit être les plus affectionnez à son service, & les plus propres à se faire aimer. Il les fait entreprendre la Portiere du Convent, la Sœur qui écoutoit aux Parloirs, & celle qui avoit le soin d'éveiller les autres. Cette entreprise réussit comme il l'avoit espéré. Les jeunes

Seigneurs plûrent, & par cette précaution le Prince acquit toute la liberté qu'il desiroit. L'Echo du Parloir ne raportoit à la Mere que des discours pieux, l'Eveil estoit ne faisoit son office qu'en tems & lieu, & la Portiere permit qu'on prît des empreintes de cire de toutes les clefs de la maison. Le Prince fit faire des clefs sur ces empreintes: & pendant que la severe Superieure dormoit tranquillement sur la foy de sa prevoyance, Henry & ses trois compagnons d'avanture passoient les nuits entieres dans le Jardin avec les quatre Dames sur qui le sort amoureux étoit tombé. Cette societé avoit quelque chose de fort agreable & de fort particulier. Chaque Compagne gardoit fidelité à sa Compagne, par la crainte qu'elle n'en manquât pour elle. La Relig.

MAXIME VIII.

Ministres indiscrets de l'empire amoureux,
Si communs aux siecles où nous sommes,
Qui ne pensez pas être heureux,
Si vous n'êtes crûs tels au jugement des hommes,
Que ne pouvez vous quelque jour,
Vous resoudre à traiter discretement l'Amour?
A cacher l'air content que vôtre orgueil vous donne,
A vous rendre jaloux de vos propres desirs,

La Relig. *Et vous verrez que les plus doux plaisirs,*
Sont ceux qu'un mystere assaisonne.

Le desir des choses défenduës est un déreglement de la nature, qui ne reconnoit que l'excez pour ses bornes. La deference qu'on a pour lui rend insatiable, & nous voyons communément que le premier pas qu'on fait vers l'impunité n'est pas longtems à être suivy du dernier. Nos Amantes voilées n'étoient pas satisfaites de porter l'attentat sur le vœu de Clôture jusques à faire entrer leurs Amans dans leur jardin, & les reconduire quelquefois bien loin au dehors de leurs murailles. La tentation augmenta par la complaisance qu'on avoit pour elle. Le Sacre de l'Empereur fut accompagné de spectacles si fameux, que les relations en parvinrent jusques à la retraite de nos Filles. Elles furent épriſes de la curiosité d'en voir quelques-uns. Le chaud qu'il fait d'ordinaire à Rome, avoit oblige Frederic à choisir la nuit pour la plus grande partie des Fêtes qu'il faisoit, & la liberté d'aller voilée étant établie en Italie, Constance & ses Compagnes ne virent pas grande difficulté à satisfaire leur desir. Elles le communiquerent au Prince, & il ne s'y opoſa point, Plus une Dame se revolte contre les loix de la bien seance, & moins l'homme qui l'aime a de scrupules à surmonter. Il choisit pour cette partie une nuit, où l'Empereur donnoit une assemblée dans un jardin sur le bord du Tibre; & Frederic s'étant aviſé d'un nouveau divertissement, devoit faire les honneurs de cette assemblée masqué, &

on n'y recevoit que des personnes masquées comme lui. Le Prince Henry fit donc faire des habits de masques à Constance & à ses trois compagnes. Il les pourvoit d'un équipage inconnu, & les mettant sous la conduite de l'Amant de la Portiere, il donne les ordres necessaires pour les faire entrer & placer dans le jardin de la Fête. Elles y arriverent sans aucun accident. Leur Conducteur se trouva à la porte de derriere de leur Convent dans le Carrosse inconnu, & chargé des habits propres pour le déguisement. Les Dames s'en revêtirent pendant le chemin, & laisserent leurs robes de Religieuses dans le carosse. Elles entrent, elles se placent; le Prince les accoille, feignant de ne point les connoître; mais soit que cette action les fit remarquer, ou que l'extrême beauté de Constance perçât le nuage du masque; elle étoit à peine dans l'endroit du jardin où se faisoit l'assemblée, que l'Empereur l'apperceut, & la trouva d'assez bonne mine pour avoir la curiosité de savoir qui elle étoit. On ne pût ou on ne voulut le lui dire; de sorte que voulant essayer de la reconnoître à la voix, il l'aborda, & lia une conversation avec elle. Le Prince le lui avoit fait connoître si-tôt qu'elle étoit entrée. Si bien que tout déguisé qu'il étoit, Constance savoit ce qu'elle devoit lui dire. D'abord leurs discours furent des choses indifferentes: l'Empereur loüa la propreté des habits de la Dame masquée, & Constance loüa la magnificence de Frederic: Mais insensiblement leur conversation s'échauffant, Constance qui savoit plus des affaires de l'Empereur

La Relig.

La Relig. qu'il ne savoit des siennes, lui dit des choses si malicieuses & si delicates, que le desir de la connoître augmenta. Il la conjura instament de lui dire qui elle étoit. Elle lui fit une réponse ambigue, qui donnoit sujet de croire qu'elle étoit de toutes les familles de Rome, sans assurer qu'elle fût d'aucunes: & enfin voyant que l'Empereur continuoit à s'opiniâtrer, & craignant qu'il ne la fit suivre, ou qu'il ne trouvât quelque autre moyen de contenter sa curiosité: Elle lui promit de la satisfaire le lendemain, & lui donna rendez-vous dans un jardin public, dont elle ne savoit le nom que de memoire, & où toutes les Courtisanes de la ville faisoient leur promenade ordinaire. Elle croyoit que cette circonstance faisant comprendre à l'Empereur que celle qui lui parloit étoit du nombre de ces Dames commodes, il ne la jugeroit plus digne de sa curiosité, & la laisseroit en repos. Mais il arriva tout au contraire, Frederic tira bien la consequence qu'elle avoit préveuë, mais elle ne servit qu'à rendre ses desirs plus violens; car comme il les vit accompagnez d'espoir dés leur naissance, il s'y abandonna sans crainte & sans raisonnement. Il examine Constance de nouveau, sa taille, son air, le son de sa voix, le feu de ses yeux, & l'agrément de son esprit; tout lui paroît aussi charmant en apparence, qu'il l'étoit en effet, & flattant son imagination de mille chimeres agreables, il sortit d'auprés d'elle le plus enflammé de tous les hommes. Le Prince Henry s'aperçut d'abord de cette nouvelle passion, il voyoit l'Empereur attaché auprés de Cons-

tance, comme s'il y avoit été retenu par quelque enchantement. Il faisoit remarquer à ses Courtisans les plus chéris, tantôt la bonne mine de la Dame masquée, d'autrefois le charme de son action; & la croyant inconnuë au Prince son fils comme à lui, il l'apella deux ou trois fois pour lui demander son avis sur cette belle personne. Ces questions réjouïrent le Prince au commencement, mais connoissant l'humeur violente de Frederic, il aprehenda les suites. Il fit signe au Conducteur de la Mascarade de se sauver le plûtost qu'il lui seroit possible, & cet homme intelligent, prenant le tems que l'Empereur étoit occupé à parler à un Ambassadeur de France qui venoit d'entrer dans le jardin, il tira Constance de la presse, & la reconduisit à son Convent. Le tems du chemin fut employé à changer de decoration, comme il l'avoit été en venant. Les chevaux touchoient déja à la porte par où les Dames devoient rentrer, le point du jour sembloit attendre qu'elles fussent retirées pour paroître; mais le malheur qui leur arriva pouvoit il être preveu? Celle de la troupe, qui portoit la clef du Couvent, avoit été si charmée de la magnificence de la fête, qu'elle avoit perdu la memoire du lieu où elle l'avoit mise. Elle cherche dans ses habits du monde, & dans ses habits de Religion, fouille dans le carrosse, fait inventaire des paquets, point de clef pour rentrer. L'heure où on devoit se lever au Monastere approchoit, les gens qui portent les dantées au marché alloient déja par les ruës, & aucune de nos Dames ne pouvoit concevoir par quel mira- La Relig.

La Relig. cle elles seroient transportées du carrosse où elles étoient, dans les Cellules où elles auroient dû être. Si on invoqua son bon genie, & si on fit des promesses secretes de ne retomber jamais dans la faute qu'on venoit de commettre, c'est ce qui est aisé de s'imaginer. Il n'y eut Saint Protecteur du Couvent auquel on n'offrît un cierge, & qu'on ne jugeât mal recevoir l'offrande par le peu de succez de la recherche: Mais enfin le destin s'apaisa, la clef fut trouvée dans la roulure d'une manche où on l'avoit enfermée.& où (suivant ce qui arrive souvent en ces sortes d'occasions) on l'avoit cherché plusieurs fois sans la trouver. Grandes actions de graces suivirent cette heureuse découverte. On ouvre la porte en diligence, on se glisse dans le Couvent sans bruit, & on ne manqua pas d'avoir une colique, ou une migraine de commande pour authoriser le repos qu'on esperoit prendre cette journée.

Cependant l'Empereur presté de sa curiosité, avoit autant d'impatience que l'heure de son rendez-vous fût venuë, que nôtre Constance en avoit peu. Il s'étoit levé plus matin que la veille de la nuit precedente ne sembloit le permettre;& donnant à l'inquietude des momens que nôtre Religieuse donnoit tranquillement au sommeil: A peine l'extrême ardeur du Soleil étoit passée qu'il étoit à l'assignation. Il fit quelques tours dans le jardin avant que les Dames qui avoient accoûtumé de s'y rendre,fussent en état d'y venir: Mais enfin l'heure de leur promenade aprochant, il vit arriver quatre ou cinq des plus belles Courtisanes de Rome,

me parmi lesquelles il s'imagina voir son Inconnuë. Il l'aborde, il débute par un Eloge de son air, & de sa démarche. La Dame toute glorieuse de ce compliment, fait tout ce qui lui est possible pour le meriter. Elle ne manqua pas de mordre ses lévres, & les regards étudiez ne furent pas mis en oubly. Mais l'affectation fut inutile, Frederic ne trouvoit point en elle la taille, les yeux, & le son de voix qu'il cherchoit. La conversation de cette femme l'ennuyoit, quand il la comparoit à l'idée de l'esprit de Constance; & promenant ses regards curieux sur tout ce qui entroit dans le jardin, il y demeura jusque à la nuit, sans trouver ny Constance, ny personne qui pût occuper la place qu'elle rempliſſoit déja dans son cœur. Cette rencontre le toucha sensiblement. Il ne pouvoit suporter sans dépit qu'une Inconnuë se fût joüée de lui de cette sorte, & la colere se joignant à l'amour, il se retira dans son Palais si inquiet & si irrité, qu'on eût jugé à le voir, la conquête de l'Europe à entreprendre, ou les forces de toute la terre à soutenir. Pendant qu'il se consommoit en chagrin & en desirs superflus, le Prince Henri triomphoit de sa colere auprés de sa belle Constance. Il avoit sçu de celui qui l'avoit conduite au jardin de l'assemblée le faux rendez-vous qu'elle avoit donné à Frederic; & ayant apris des gens de l'Empereur, qu'il étoit allé à l'assignation, il avoit pris le pretexte d'aller aprendre les magnificences du Sacre à la Niéce du Pape, pour venir railler avec elle de la credulité de l'Empereur. Voilà ce que sert la belle jeunesse, & voilà

Le Relig.

La Relig. comme un homme sort victorieux d'une carriere, quand son fils la court avec lui. L'abusé Frederic joignant aux mouvemens d'une curiosité violente, ceux du dépit & de la honte, passoit une vie si chagrine, & si inquiete, qu'il n'étoit pas reconnoissable. Il alloit d'Eglise en Eglise, & de compagnie en compagnie, cherchant ce qu'il desesperoit de trouver, & demandant ce qu'il ne savoit sous quel titre demander. Ceux qui se picquoient de penetration en matiere de politique, donnoient à l'ambition de ce Prince, ce qui n'apartenoit qu'à son amour. L'air inquiet qui se remarquoit sur son visage, étoit l'aparence visible de quelque dessein secret; les visites frequentes qu'il faisoit dans les premieres maisons de Rome, tendoient à quelque brigue funeste au repos de l'Etat Ecclesiastique. Les fideles serviteurs de sa Sainteté ne cessoient de lui faire aprehender l'esprit seditieux de Frederic, de lui representer les aparences qu'il y avoit que ses mauvais desseins étoient prêts d'éclore. On fortifie Siene, qu'on regardoit comme le premier objet de son ambition. On fait marcher des troupes vers le Milanois, qu'on jugeoit être à sa bienseance. L'Empereur se sent émouvoir par l'émotion des autres; son amour naissant avoit assoupy les desirs de son ambition; son dépit les reveille; aussi-bien il falloit qu'il s'occupât pour divertir son imagination de l'objet qui l'affligeoit. Il rassemble donc les troupes qu'il avoit en Italie, leur fait assigner des quartiers proches les uns des autres: & prend pour pretexte de ces nouvelles démarches, la ne-

cessité de secourir Ladislaus Roy de Boëme son pareut & son allié, contre les Polonois qui envioient sa nouvelle Monarchie, On ne parloit plus dans la Cour Imperiale que de reveuës & de preparatif de guerre. Le Prince Henry, que ces occupations empêchoient de voir Constance aussi souvent qu'il avoit accoûtumé, & qui prévoïant que les affaires de l'Empire alloient rendre sa presence necessaire en Allemagne, commençoit à craindre que Frederic ne profitât de son absence, exprimoit ses soupçons par ses lêttres à sa belle Religieuse. Un jour qu'il avoit remarqué dans une de ses réponses une curiosité pour les sentimens de l'Empereur qui avoit excité sa jalousie, & qu'il ne pouvoit la lui témoigner en personne, parce qu'il alloit voir défiler des troupes à quelques milles de Rome, il la lui témoigna par un billet. Constance n'avoit point de papier sur elle pour répondre à ce billet, & l'Envoyé du Prince la pressoit d'écrire parce que son Maître attendoit sa reponse pour partir. Elle la fit donc dans le blanc qui étoit entre les lignes de l'écriture du Prince, & recachetant ce même papier, elle le renvoya à nôtre Herry, en sorte qu'il contenoit la lettre & la réponse. Le Prince étoit à cheval quand il receut ce billet, & la presence de l'Empereur ne lui permettant pas de le lire, il le mit dans sa poche tout fermé. Mais soit que le trouble où il étoit l'empêchât de choisir bien l'endroit de sa poche, ou que ce soit une destinée inévitable pour tous les Amans, que leurs intrigues soient découvertes par des lettres; celle de

La Relig.

BIBLIOTHECA Octavianensis

La Relig. Constance tomba, & sa chute fut remarquée de l'Empereur : Il fit signe à un de ses gens de l'amasser & de la lui donner ; & tout joyeux de pouvoir aprendre quelques-unes des affaires de son fils, il ouvrit cette lettre si tôt qu'il fut dans la liberté de le faire. Les deux differentes écritures dont elle étoit écrite le surprirent d'abord. Il ne pouvoit comprendre la cause de cette nouveauté; mais enfin ayant remarqué qu'un de ces caracteres étoit de la main du Prince, il commença sa lecture par celuy-là, & il trouva qu'il exprimoit ces paroles.

Vous prenez trop d'interest à ce qu'on pense de vous, pour n'être pas bien aise qu'on en pense des choses avantageuses. Ce n'est pas à moy à donner des loix à vôtre curiosité · Mais croyez-moy, Madame, il n'y en a point d'indifferente, & je crains avec raison, qu'au desir de savoir ce que pense l'Empereur, vous ne joigniez bien tost la volonté de lui aprendre ce que vous pensez de lui.

Ce mot d'Empereur surprit un peu Frederic ; mais il ne se persuada pas d'abord que ce fût de lui qu'on parlât. Il y avoit alors trois ou quatre Empereurs dans le monde : Henry avoit été long-tems à la Cour de celui d'Orient, & il étoit amy de celui de Trebisonde : il pouvoit donc avoir eu quelque intrigue amoureuse où le nom de ces Princes étoit mêlé; mais il ne fut pas long tems sans être éclairey de ses doutes. Voicy la réponse de Constance.

Votre crainte est une chimere, que mes assurances devroient avoir détruite. Je vous aime, vous le savez, & même que vous meritez d'être aimé : Mais quand vous pourriez ignorer & vôtre merite & ma tendresse, songez que vous êtes dans le Printems de vôtre âge, & que Frederic est bien avancé dans son Hyver. La Relig.

Cette lettre ouvrit l'esprit de l'Empereur entierement, il connut que c'étoit de lui qu'on parloit ; & sachant qu'il n'avoit eu aucune intrigue depuis plusieurs années que celle de la Dame masquée, il ne douta point que ce ne fût dans celle-là que son fils étoit son rival. Il seroit difficile de deviner lequel fut le plus violent dans son ame, ou le plaisir d'aprendre des nouvelles de son Inconnuë, ou le dépit de savoir que son fils en étoit aimé. Son premier mouvement fut d'envoyer querir le Prince, de tirer de lui le nom & la demeure de cette femme, & puis de lui deffendre d'entretenir aucun commerce avec elle, sur peine de son indignation. Mais jugeant qu'en matiere d'affaires établies, la resistance ouverte les avance plûtost, qu'elle ne les détruit, il se résolut d'employer la ruse avant que d'en venir à la violence. Il fait epier son fils soigneusement, il aprend qu'il sortoit presque toutes les nuits, il le fait suivre, & trouve qu'il alloit au Convent de Constance. Et pour achever l'éclaircissement, il vit une lettre de cette fille sur la table du S. Pere. Il reconnut l'écriture pour être la même que celle du Billet.

Le voilà donc persuadé que Constance est

La Relig. l'Amante de son fils ; mais il ne pouvoit accorder cette connoissance avec l'avanture de la Dame masquée. La dignité de Constance, la reputation de vertu qu'elle avoit à Rome, & la profession qu'elle avoit embrassée, tout cela, dis-je, s'accordoit si peu avec la mascarade, qu'il n'avoit pas si-tôt formé le soupçon de la verité, que sa raison le détruisoit mais enfin venant à considerer que quand une Religieuse s'oublie assez pour aimer quelqu'un plus qu'elle ne devroit, elle peut bien s'oublier jusques à venir voir un Spectacle : il pensa que peut-être Constance n'avoit pas trouvé tant de difficulté à accommoder sa profession avec le déguisement qu'il en trouvoit lui-même. Il se rend à son Convent pour consulter le rapport de ses sens sur une avanture si extraordinaire; Et à peine Constance ouvrit la bouche pour le remercier de sa visite, qu'il trouva dans le son de sa voix tout ce qu'il avoit trouvé dans celui de la Dame masquée. Il penetra au travers de son habit de Religieuse, cette taille & cette majesté qui lui avoient paru si surprenantes sous son habit de masque. Ses yeux avoient le même feu dont le cœur de Frederic avoit été embrasé, & bien que la modestie monachale, l'empêcha d'avoir le même agréement dans l'esprit que l'Empereur lui avoit trouvé le soir de l'assemblée, il lui trouva toutefois le même tour & la même facilité à s'exprimer. Il avoit veu cette personne plusieurs fois à des ceremonies du S. Pere, il savoit qu'elle étoit belle & qu'elle chantoit bien; mais l'ayant regardée comme une Religieuse, dont les talents étoient inu-

tiles pour le monde, il ne s'étoit pas aviſé de remarquer tous ſes charmes : le voilà donc le plus amoureux & le plus jaloux de tous les Amans. Dans un jeune homme l'amour eſt une évaporation de eunesſe, que la raiſon tempere avec le tems ; mais quand il s'empare d'une ame qui devroit être meure, & qu'une raiſon formée n'a pas la force de s'oposer à ſes premiers progrez, les ſuites ne font que les augmenter ; & jamais un homme ne guerit d'une folie qui lui prend dans l'âge où il devroit être ſage. Cette premiere converſation de l'Empereur ne fut que de choſes indifferentes, il ne voulut pas faire éclater ſes deſſeins, tant qu'il auroit en tête un homme auſſi capable de les faire avorter que l'étoit ſon fils, mais ne manquant pas de pretexte pour l'éloigner, il lui donna ſes ordres dés ce même ſoir, & lui commanda de ſe tenir prêt pour le voyage d'Allemagne dans vingt-quatre heures. Le Prince s'étoit attendu à ce commandement il y avoit long-tems ; mais cependant il ne peut le recevoir ſans changement de couleur. Il chercha quelques raiſons de faire differer ſon depart ; mais l'Empereur ne ſe payant d'aucune, il falut partir, & tout ce qu'il put obtenir de ſon induſtrie, ce fut d'avoir une converſation particuliere avec Conſtance. L'adieu de ces Amans fut tendre & accompagné de grandes proteſtations de fidelité. Cet endroit ſeroit une beauté merveilleuſe dans un Roman, & je me garderois bien de le paſſer ſous ſilence, ſi c'étoit un Roman que cette Hiſtoire ; mais le ſtile d'Annales ne s'ac-

La Relig.

La Relig. corde pas avec ces sortes d'ornemens, & je renvoye le Lecteur curieux des Adieux passionnez, au Cirus ou à la Clelie. Si-tôt que l'Empereur fut delivré de la presence du Prince, il se défit aussi de la dissimulation où elle l'avoit contraint. Il retourna voir Constance ouvertement, & jugeant bien que la profession de cette fille ne permettoit pas qu'on traitât une intrigue avec elle dans les formes, il declara d'abord à nôtre belle voilée ce qu'il savoit de ses affaires. Si la Dame fut surprise de ce compliment, c'est ce qu'il est aisé de s'imaginer : Elle se retrancha sur la Negative, & elle crut qu'elle empêcheroit la Mascarade d'avoir été, si elle juroit qu'elle n'étoit pas : mais Frederic ayant dequoy la convaincre par ses propres yeux, il lui fit voir sa lettre confonduë dans celle du Prince, & il la menaça de la montrer au S. Pere, si elle ne le forçoit à se taire par un motif de reconnoissance. Cette menace fit fremir Constance, elle a recours aux sanglots & aux larmes ; elle supplie l'Empereur de ne pas perdre une personne d'un sang illustre, dont la reputation étoit absolument entre ses mains : qu'à la verité la curiosité qu'elle avoit euë étoit indiscrette ; mais que dans le fonds elle étoit innocente ; & que quant à l'intrigue de son fils & d'elle, c'étoit un amusement de jeunes gens, qui avoit pour but unique le divertissement de l'esprit, & le plaisir d'écrire des lettres galantes. Frederic feignit d'être persuadé de tout ce qu'elle lui disoit. Il étoit trop rusé pour témoigner aucun soupçon d'un crime qui auroit mis un obstacle invincible à ses de-

sirs ; mais plus il confessoit Constance chaste, & plus il s'opiniâtroit à vouloir la seduire. Si vous aviez eu une intrigue consommée avec mon fils, Madame, lui disoit il, je mourrois mille fois avant que de vous proposer d'en avoir une avec moy. Je suis bon pere, & je ne suis point impie ; mais, Madame, la Galanterie qui a été entre vous ayant eu de bornes si étroites, elle ne vous empeche de rien, & vous ne sauriez me refuser d'avoir un peu d'indulgence pour moy. Ces propositions étoient brusques, & Constance ne pouvoit les entendre sans horreur ; elle reclamoit en secret le secours de son cher Prince, elle s'accusoit d'imprudence de l'avoir laissé partir, & elle employoit tout ce qu'elle avoit d'eloquence pour rendre l'Empereur moins pressant. Mais, c'estoit un homme d'expedition, qui ne prenoit pas le change facilement, & qui auroit crû faire tort à sa gloire, s'il avoit fait ce qu'on appelle filer le parfait amour auprés d'une Religieuse. De le desesperer c'étoit authoriser sa vengeance ; de le satisfaire, les droits divins & humains s'y opposoient. Constance ne peut donc faire autre chose que de demander du tems, on le lui accorda plus bref qu'elle ne l'auroit desiré mais il falôit se contenter de ce qu'il plaisoit à Frederic de lui donner, & elle n'étoit plus en état de faire les conditions. Lors qu'elle fut delivrée d'un entretien si penible elle assemble le conseil de ses trois compagnes, & aprés leur avoir apris le danger où elles étoient d'être découvertes, elle les conjure de vouloir lui aider à sortir d'un passage si

La Relig.

La Relig. perilleux. La plus timide des trois opina d'abord à la satisfaction de l'Empereur : il lui étoit indifferent quelle victime on immolât à la destinée, pourveu qu'on la rendît favorable ; mais Constance fût morte mille fois plûtost que de consentir à cette proposition elle aimoit le prince & le procedé tyrannique de Frederic le lui rendoit detestable. Il fut donc arrêté qu'on l'amuseroit de belles esperances, jusques à ce qu'on eût tiré de ses mains la lettre qui pouvoit convaincre Constance ; & que si une fois on pouvoit parvenir à la lui faire rendre, on le puniroit comme on le jugeroit à propos de l'attentat qu'il vouloit commettre. Constance travaillant sur cette deliberation, elle fit deux choses en même tems, toutes deux opposées, toutes deux dignes de l'adresse de son esprit. Elle écrivit au Saint Pere que les visites frequentes de l'Empereur allarmoient leur Communauté & la detournoient de ses exercices, & qu'elle le supplioit de lui deffendre de la voir ; & faisant savoir secretement à Frederic qu'elle souhaittoit sa veue ; elle le mit dans la necessité de desobeïr au Pape & se fournit un pretexte de devoir de ne recevoir plus ses visites. Cet expedient brouilla le Saint Pere & l'Empereur en sorte que Constance jouit de quelques jours de treve : Mais Frederic étant un Prince opiniâtre, qui ne le rebutoit pas pour le premier obstacle, il s'avisa d'une contrebatterie au pouvoir du Pape. Il confondit Constance dans le nombre, & il se rendit le bienfaiteur declaré du Convent où elle étoit. Il ne se passoit aucune nuit où

Il ne fût honoré de quelque revelation celeste, qui lui aprenoit qu'il devoit augmenter ce Monastere. & Un Dorroir est commandé, une Chapelle est resolue ; la Superieure ne regarde plus l'Empereur que comme l'Ange Tutelaire de son Ordre : & le Saint Pere même donnant dans une apparence si specieuse, accable Frederic de louange, & blâme Constance d'avoir si mal expliqué les bonnes intentions de l'Empereur. Quand ce Prince se vit si bien justifié, il commença à presser Constance de prendre une derniere resolution. Les bâtimens faisoient des breches au Convent : il étoit au pouvoir de la Dame de lui accorder des conversations particulieres par cette voye, & il juroit de tout faire sa vengeance si on refusoit de satisfaire son amour. Constance le voyant si resolu crût qu'il faloit aporter le remede à un mal qui devenoit desesperé. Elle tombe d'accord d'une assignation nocturne avec l'Empereur Il entre dans le jardin par une des brêches, & les choses étant bien preparées & au dehors & au dedans, Constance se rend où Frederic l'attendoit. Elle lui fait un grand Eloge de la confiance, lui dit que c'est le chemin assuré de son cœur : & lui ayant juré qu'elle suivroit l'exemple qu'il lui donneroit, elle le conjura de lui rendre sa lettre & de vouloir bien tenir ses faveurs de sa pure volonté plûtost que d'une crainte indigne de lui & d'elle Tant que cette lettre sera dans vos mains Seigneur, ajoûta-t-elle, vous croirez toûjours n'obtenir que par elle ce que vôtre merite seul doit vous faire esperer. Cette imagination troublera La Relig.

La-Relig. vôtre joye. & je vous crois l'ame trop delicate, pour vouloir regner en Tyran sur un cœur où vous pouvez regner en Prince legitime. Rendez-moy cette lettre, je vous en conjure, je vous la demande au nom de ce que vous avez de plus cher, & je vous promets que ma reconnoissance suivra de si prés vôtre generosité, que vous n'aurez pas sujet de vous repentir d'en avoir été capable. Cette proposition deplut à Frederic; il vouloit obliger Constance à faire les premiers pas, & il disoit qu'elle devoit avoir la même confiance en sa parole qu'elle souhaittoit qu'il eût en la sienne : mais cette adroite fille sçut se plaindre avec tant d'art de l'injure qu'on faisoit à sa sincerité : elle étoit si touchante & l'Empereur étoit si amoureux, qu'il lui fut impossible de refuser la grace qu'on lui demandoit. Il tire cette lettre de sa poche, & il la lui remet entre les mais; mais il fut bien surpris de voir qu'elle fuyoit avec le papier, & qu'au premier pas qu'il fit pour l'atteindre il entendit crier par tout le Convent ? Au meurtre, au secours, on enleve Constance. Ce bruit étoit causé par les trois Compagnes apostées : Elles étoient tombées d'accord ensemble de cette alarme; & l'Empereur ne se défiant pas de cette ruse, voulut s'avancer vers la maison pour examiner, d'où ce bruit pouvoit venir; mais la confusion y étoit si grande, & ses gens qui du poste où ils étoient au dehors, entendoient retentir par tout les noms de Frederic & d'Empereur, lui persuaderent si fortement qu'il ne faisoit pas bon pour lui dans ce jardin, qu'il

en sortit en diligence & reprit le chemin de son Palais, si outré de rage pour le tour qu'on lui faisoit, que s'il avoit suivy les premiers mouvemens de sa colere, il auroit été mettre le feu au Monastere de Constance, afin de l'immoler elle & toute sa Communauté à son juste ressentiment. Mais ne se croyant pas le plus fort dans Rome en ce tems-là, il n'osa commettre cette violence, & puis il lui auroit été difficile de l'executer, car au premier bruit qui courut dans la Ville & au Palais d'Alexandre, qu'on enlevoit la Niéce de Sa Sainteté, le Monastere fut entouré d'un si grand nombre de soldats, qu'il eût été difficile de lui faire aucune insulte. Le Pape envoya un de ses Officiers s'informer des particularitez de cet attentat: Constance y donnoit des couleurs si aparentes, qu'il n'y avoit celui qui ne crût qu'elles étoient veritables. Elle disoit qu'on l'avoit tirée par force de sa Cellule, & transportée jusques dans le jardin, où on alloit la contraindre à passer par une brêche sans les cris de quelques-unes de ses Compagnes qui avoient entendus les siens & aperceu la violence qu'on lui faisoit. Cette fable étoit si bien inventée, & les indices contre l'Empereur étoien si aparens, que le Pape ne douta pas un moment qu'il ne fût l'autheur de cette entrepriſe. Constance s'étoit plainte de ses assiduitez il y avoit long tems: elle assuroit d'avoir entendu sa voix dans la mêlée; il étoit sorty de chez lui cette même nuit suivy de quantité d'hommes armez. Il avoit été même rencontré dans la ruë avec sa suite par quel- La Relig.

La Resig. ques-uns des gens du Saint Pere. Voila donc Alexandre au dernier excez de colere contre ce Prince temeraire. Il fait mettre sa Garde sous les armes, envoye investir le Palais Imperial, pour tirer vengeance de l'injure qui lui avoit été faite en la personne de sa Niéce Mais Frederic avoit prevenu sa diligence. Il s'étoit retiré avec sa maison à l'un des quartiers de ses Troupes, d'où il se plaignoit de l'attentat dont on l'accusoit, comme Alexandre se plaignoit du crime supposé. Ce fut de là que prit naissance cette fameuse guerre des Guelphes & des Gibelins qui a si long tems desolé l'Italie, & qui a divisé tous les Potentats de l'Europe. Le pretexte public de cette sedition fut le refus que le Saint Pere avoit fait à l'Empereur de l'Evêché de Ravenne pour le plus cher de ses Favoris: Mais le motif secret fut le mépris de Constance pour l'amour de Frederic; & cette passion s'étant tournée en rage par la piece que la fine None avoit faite au credule Empereur, on ne sauroit assez bien exprimer les effets que cette rage produisit. Rome pillée, le Pape contraint d'abandonner le Saint Siege pour chercher un azile en France; des Antipapes éleus, les foudres de l'Eglise lancez: Tout cela, dis je, ont été les suites funestes d'un amour si fatal: Mais de tant d'incidens fameux qui sont rapportez par les Historiens, peu de gens se sont avisez d'en attribuer la cause à l'amour L'ambition de Frederic & l'opiniâtreté d'Alexandre ont été accusées de ces desordres. On a blâme le denier d'une severité hors de propos: on a blâmé le premier d'une

convoitise criminelle pour les terres de l'Eglise : *super Aspidem & Basiliscum* d'Alexandre III. est marqué en lettres Capitales dans toutes les relations de ce tems-là ; mais il y a peu de memoires où on fait donné à l'Amant de Constance ce que l'Histoire attribuë au Protecteur de l'Anti-Pape Victor. Voila comme nous savons les affires du monde. Elles ont toutes diverses faces, & nous ne voyons jamais que celles qu'il plait à un Auteur de nous montrer. Mais sans craindre de nous écarter davantage du droit chemin, nous pouvons toûjours méler un peu d'amour aux incidens qui nous paroissent les plus éloignez de cette passion ; car à prendre bien les choses, il n'y a guére d'avanture, quelque tragique qu'elle paroisse, dont les Annales Galantes ne peussent devenir la Chronologie historique. Comme Constance étoit la cause secrette de la guerre, il étoit juste qu'elle aidât au Pape son Oncle à la soûtenir. Elle écrivit au Prince Henry toutes les violences que l'Empereur son pere avoit eu dessein de lui faire, & les remedes où elle avoit été contrainte de recourir pour les éviter. La jalousie a été de tout tems une maniere de pomme de discorde, qui n'épargne pas les unions les plus sacrées L'Empereur en avoit une violente pour le Prince son fils, tant du côté de la gloire que du côté de l'amour ; il voyoit que l'armée l'adoroit, & il attribuoit l'injure que Constance lui avoit faite, à la passion qu'elle avoit pour son rival ; de sorte que les mécontentemens secrets du Prince agissant comme de concert avec la mauvaise

La Relig.

disposition où étoit l'esprit de Frederic, ils commencerent à se garder avec méfiance, à cette défiance succeda l'aigreur, & enfin l'entiere desunion. Le Prince se retira auprés du Pape, qui ayant interdit Frederic, pour les attentas qu'il commettroit contre le Saint Siege, offrit au jeune Henry de le sacrer Empereur, bien que son pere fût encore vivant. A la verité il mit une petite condition à cet offre, ce fut d'épouser Constance de Sicile sa Niéce. Il disoit qu'il ne pouvoit se fier à la parole du Prince sans cette seureté. Mais en effet, c'est que les intrigues de cette fille commençoient à venir à sa connoissance, & qu'il en trouvoit la garde penible. Henry auroit bien souhaité que la generosité du Pape eût été entiere Il aimoit Constance avec passion ; mais comme chacun sait:

MAXIME IX.

A L'Aspect de l'Hymen il faut que l'amour cesse,
Le dégoût est un malcommun,
Et si l'on confondoit la femme & la maîtresse,
Trop d'états differents seroient unis dans un.

Le Saint Pere ne s'effraya point de cette Maxime, & moins encore de la difficulté d'accorder une dispense à une personne qui avoit quatre ans de Profession. Il falu que

le Prince Henry se soumît à cette necessité. La Relig.
Il voulut du moins se donner des compagnons, afin de se consoler de sa disgrace par celle des autres. Il proposa aux Amans des amies de Constance de suivre son exemple. Ils avoient été aussi amoureux que lui, il leur offroit des avantages considerables, & le Saint Pere étoit devenu si liberal de dispenses cette année-là, qu'il en auroit accordé au Convent entier de sa Niéce, si on le lui avoit demandé. Mais aucun des Camarades d'intrigue ne voulut devenir Camarade de Sacrement. Ils dirent au Prince que quand on étoit aussi accomply qu'il l'étoit, on pouvoit tout entreprendre sur la foy de son merite; mais que pour eux qui n'étoient pas si favorisez de la nature, ils ne pouvoient s'empêcher de craindre que les loix de l'hymenée ne fussent aussi aisées à violer que les regles du Convent; qu'on ne pouvoit prendre trop de seuretez sur une affaire si delicate; & qu'au pis aller, s'il faloit qu'ils se resolussent à faire un mariage si perilleux, il faudroit qu'il leur valût comme à lui la Couronne Imperiale d'Occident: Il ne trouva pas à propos de pousser sa charité pour les Nones, jusques à renoncer à l'Empire en leur faveur. Il les laissa dans leur Monastere deplorer à loisir l'ingratitude des hommes, & il franchit seul ce passage où ses Courtisans lui avoient fait envisager tant de difficultez. Il épousa Constance de Sicile, & fut sacré Empereur sous le nom de Henry VI. Un Abbé fameux de ce temps-là, qui est mort en odeur de saintetè, a proferé de grandes imprecations contre cette alliance

La Relig. ce : & en effet les malheurs qui l'ont suivie ont justifié ses Propheties, mais quoy qu'il lui ait plû de dire, tous les chemins qui menent à la premiere place de l'Univers sont toûjours tres-bons à tenir. Laissons le nouvel Empereur avec la nouvelle Imperatrice, & faisons une reveuë par le monde, pour voir si nous n'y trouverons point une avanture du siecle de celle-cy qui puisse achever nôtre Année Galante.

L'Adolescent. Iaques Roy d'Arragon, doüé de beaucoup de chasteté naturelle & d'une experience de seize années de vie, fut marié à cet âge à Eleonor de Castille, Tante du Roy qui regnoit alors dans ce Royaume, qui par le nombre des ans comme par l'inclination, étoit aussi savante en amour que son jeune époux étoit ignorant. Cette Princesse avoit une intrigue avec un Seigneur Castillan qu'elle aimoit passionnement. Elle lui avoit donné sa foy, & elle avoit accompagné ce don d'assez de sermens pour devoir craindre la justice du Ciel si elle les transgressoit. Elle fit donc tout ce qui lui fut possible de faire pour ne point épouser le Roy d'Arragon. Elle se jetta mille fois aux pieds du Roy de Castille, bien qu'il ne fût que son Neveu. Elle pleura, elle gemit, elle menaça de se laisser mourir de faim ; mais ses plaintes & ses prieres ne firent pas plus d'effet que ses menaces. Il avoit semblé bon au conseil de Castille & d'Arragon que ce mariage se fit : Éleonor eut beau s'y opposer, les Princesses de son rang sont des victimes de Politique, on ne consulte jamais l'inclination. La nouvelle Reine se voyant forcée à un Hymen

qui lui donnoit tant de scrupules, & qui lui causoit tant de repugnance, s'avisa d'un secret de Maîtresse constante pour se conserver son Amant. Elle gagna un vieux Medecin qui fit croire au jeune Epoux qu'il ne pouvoit être mary d'Eleonor, & qu'il y avoit des obstacles invincibles qui s'opposoient à la consommation de leur mariage. Le jeune Monarque qui n'étoit qu'à peine sorty de la premiere enfance, qui n'avoit jamais regardé de femme que la Reine sa mere, ou ses Gouvernantes, & qui avoit toûjours entendu dire que Eleonor étoit une Princesse tres-spirituelle, crut bonnement ce qu'elle lui disoit: & se souvenant d'avoir ouy souhaiter plusieurs fois qu'il donnât bien-tôt des successeurs à la Couronne d'Aragon; il comprit que s'étoit un grand malheur & une grande honte pour lui de ne pouvoir accomplir les souhaits de ses sujets. Cette reflexion le rendit si melancholique qu'il ne pouvoit souffrir la veuë de personne. Il demeuroit des journées entieres enfermé dans son cabinet. S'il alloit à la promenade il vouloit être seul, & lisant dans les Histoires des Royaumes quelle douleur les Rois avoient ressentie lors qu'ils n'avoient point eu d'enfans, & quels malheurs le deffaut d'heritiers attiroient sur les Etats qui en étoient privez. Ce jeune Roy qui avoit l'esprit au dessus de son âge, & qui aimoit ses sujets s'envisageoit comme étant déja l'objet de leur haine & de leur mépris. Ceux qui avoient le soin de sa conduite, le voyant changer d'humeur & de visage; lui faisoient souvent des questions pour tirer de L'Adolescent.

L'Adolescent. lui le secret de sa melancholie ; mais il ne leur répondoit qu'avec des soupirs : & la Reine le faisant fortifier de jour en jour dans l'erreur où elle l'avoit jetté, il fut le premier à proposer à Eleonor de vivre comme elle souhaitoit. Cette Reine avoit auprès d'elle une jeune personne nommée Therese de Bidaura, qui avoit de l'enjoüement & de la beauté, & à qui la personne du jeune Roy n'étoit pas si indifferente, qu'elle l'étoit à la Reine sa femme Elle étoit originaire de Castille : La Princesse Eleonor l'avoit amenée avec elle en Atragon ; & nôtre Therese ayant d'abord trouvé le Monarque fort à son gré, elle avoit étudié toutes ses actions, & elle faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour lui plaire. Elle inventoit des danses & des jeux avec ses compagnes pour divertir sa melancholie. S'il lui faisoit l'honneur de lui parler, elle lui disoit toûjours quelque chose qui le faisoit rire : l'Amour produisant d'ordinaire son semblable, Bidaure devint aussi chere au Roy d'Arragon, que le Roy d'Arragon avoit paru charmant à Bidaure. Il commença à lui faire de petites confidences de ce qu'il pensoit des Seigneurs de sa Cour. De ces confidences indifferentes il passa à de plus importantes ; enfin il lui découvrit le secret de son mariage, & comme il n'étoit le mary d'Eleonor que de nom, Bidaure fut surprise au dernier point d'un discours si peu attendu. Elle regarda le Roy fixement, comme pour chercher dans ses yeux la verité de ce qu'il lui disoit ; & ne voyant rien dans sa personne qui ne semblât l'accuser de mensonge, elle

osa bien l'assurer qu'on l'avoit trompé, & que ce qu'on avoit voulu lui persuader étoit une chimere. Helas ! dit le jeune Roy tristement, cette chimere n'est que trop réelle pour mon répos, mon Medecin fameux me l'a juré, Eleonor le confirme : Quel interêt auroit-elle à me faire cette tromperie ? elle en auroit fau contraire à me convaincre d'erreur. Bidaure faisant reflexion à ce que lui disoit le Roy, elle lui démanda le nom du Medecin qui l'avoit persuadé de son incommodité, & ayant appris que c'étoit un Castillan, qu'on savoit être à la disposition entiere de la Reine ; elle réva quelque tems, comme pour rappeller sa memoire, & puis se réveillant tout à coup, & frappant de ses mains l'une dans l'autre: Courage, Seigneur, dit-elle au Roy, courage, vous serez bien-tôt guery, car la cause de vôtre maladie est découverte. A ces mots elle lui dit ce qu'elle savoit des intrigues d'Eleonor avec le Seigneur Castillan. Comme toute la Castille les croyoit mariez secrettement, & se souvenant que le Medecin dont la Reine s'étoit servie pour jetter le jeune Roy dans son erreur, avoit été toute sa vie au service de l'Amant d'Eleonor ; Elle representa au Roy l'apparence qu'il y avoit que cette ruse fut inventée pour conserver la Reine d'Arragon à son veritable mary. Le Monarque étoit fort éclairé, comme nous l'avons déja marqué ; il voyoit de la vray-semblance à ce que Bi-

L'Adolescent

L'Adolescent. daure lui disoit, & il auroit donné la moitié de son Royaume pour être guery du mal dont il croyoit être malade. Il courut donc trouver Eleonor, & lui parlant du doute de Bidaure, comme d'une chose averée, il en tira sans beaucoup de peine l'aveu de la verité. Mais ce fut avec des protestations si fortes qu'elle n'auroit pû se dispenser d'en user de cette sorte sans violer tous les droits divins & humains, & avec des prieres si instantes de vouloir la proteger contre la Tyrannie du Roy son Neveu; que le jeune Monarque bien loin de lui vouloir du mal d'avoir abusé de sa credulité, de son peu d'experience, la loüa de la fidelité qu'elle avoit gardée à son Amant, & lui promit la protection qu'elle lui demandoit. Cependant Bidaure commençoit à joindre dans son cœur l'ambition à l'amour: elle n'avoit aspiré d'abord qu'au rang de Maîtresse; mais voyant que celui de la Reine d'Arragon alloit demeurer vaquant, elle comprit qu'elle parviendroit peut-être jusques à le remplir. Elle s'efforce de faire agir ses charmes à propos. Elle redouble ses soins & ses complaisances, & ayant reduit le Roy aux termes de lui demander quelques experiences de sa guerison, elle sceut se renfermer dans des bornes de bien-seance si étroites, qu'elle le mit comme de lui-même dans le chemin du Sacrement. Le Mariage d'Eleonor & de lui n'étoit point encore rompu; il est vray qu'il n'avoit jamais été consommé,

& que le Conseil d'Arragon avoit déja envoyé en Castille & à Rome pour en demander l'entiere dissolution : Mais les affaires de Roy à Roy ne se traitent pas en si peu de tems. La manie d'Eleonor pour son Amant pouvoit bien cesser ; & si une fois l'ambition & le bon sens eussent pris la place de l'amour, il auroit été plus facile de rompre son mariage pretendu avec le Seigneur Castillan, que celui qu'elle avoit contracté publiquement avec le Roy d'Arragon. On pouvoit donc dire qu'Eleonor étoit la femme de Jaques jusques à nouvel ordre de Sa Sainteté. Mais le Roy pressé par les charmes de Bidaure, ne crût pas devoir preferer cette formalité aux desirs de son jeune cœur. Il épousa cette fille secrettement : & comme ce Mariage étoit aussi blâmable qu'inégal, il mit dans ses conditions que jamais il ne seroit declaré. Cette proposition déplut à Therese, & elle fit tout ce qui lui fut possible pour la changer : mais voyant que le Roy étoit opiniâtre, elle jugea qu'il faloit toûjours accepter un Roy, à quelque condition qu'il se donnât. Voicy quelques-unes de celles qu'ils firent ensemble, qui peut être ne seront pas inutiles aux Lecteurs qui se trouveront dans une pareille conjoncture.

La Relig.

L'Adolescent.

ARTICLES DU Mariage Clandestin.

NOus Amans que l'Amour destine
Au Mariage Clandestin,
Promettons rareté de faveur clandestine,
L'abondance des mots dégoûte du festin.

D'aucun amour d'obeïssance
L'Epouse ne suivra les loix,
Et l'Epoux renonçant à sa toute-puissance,
En figure de dons recevra tous ses droits.

En cas qu'un jour l'Epoux pretende
Arracher au devoir un tribut de plaisirs,
Il permet à l'Epouse un fâcheux de commande,
Un obstacle à propos éguise les desirs.

S'il nous vient un dessein en tête
De quelque publication,
Nous en declarons la requête
Une pure tentation.

Comme

Comme femme discrete est rare. L'Ada-
De nôtre Hymen futur voicy le fonde- lescent.
ment,
S'il faut que par l'Epouse un jour il se
declare,
Il sera nul dés ce moment.

Ces Articles furent observez religieusement de la part du Roi d'Arragon. Son Mariage secret avoit tous les agrémens de la simple Galanterie, & n'en avoit pas les remords; & bien que le Mariage d'Eleonor avec lui fût rompu solemnellement, & elle laissée pour femme à celui à qui elle s'étoit donnée, jamais Therese de Bidaure ne pût obtenir du Roi de lui faire remplir la place vaquante. Elle eût le plaisir de ne la voir jamais remplie par aucune autre, & de mettre des enfans au monde qui étoient en passe de pouvoir regner quelque jour sur les peuples d'Arragon; mais elle n'eut pas le pouvoir de vaincre la résolution du Roi. Il s'étoit si mal trouvé du Mariage public, qu'il ne pouvoit se resoudre à renoncer à l'avantage du secret. Bidaure avoit beau mettre les Ministres dans ses interêts, & s'acquerir tous les devots du Royaume, le Roi ne répondit aux propositions qu'on lui faisoit que par cet Article:

Comme femme discrette est rare,
De nôtre Hymen voicy le fondement,
S'il faut qu'un jour il se déclare,
Il sera nul dés ce moment.

Mais c'est trop occuper nôtre loisir à une

L'Adolescent. avanture si sterile. La Chronologie nous conduit insensiblement à une Histoire plus divertissante, & il est tems de mettre l'Amour sur la Scene, sous la forme la plus plaisante qu'il ait encore empruntée.

Fin de la Deuxiéme Partie.

ANNALES GALANTES.

TROISIE'ME PARTIE.

TOUT le monde tombe d'accord, que la contrainte inspire le desir de la liberté, nous ne voulons rien si fortement que ce qui nous est interdit, & cependant on ne sauroit guérir certains maris de l'erreur de garder leurs Femmes. Les Italiens étant les époux les plus susceptibles de cette manie, sont aussi les plus sujets aux accidens qu'elle fait naître. On raconte des effets de la vengeance de leurs épouses, qui passeroient pour des prodiges dans les lieux où la captivité ne les authoriseroit pas. Mais le plus plaisant que l'Histoire ait jamais cité, c'est ce qui arriva entre les Dames Romaines, & les Fraticelles, ou Frerots. Ces honnêtes Messieurs étoient un nombre de jeunes gens, qui vivoient il y a prés de quatre-cent ans. De leur tems il étoit grande année de Galanterie dans la Ville de Rome, les Amans couroient les ruës toutes les nuits, on y faisoit des ton-

Les Fraticelles.

Les Fraticelles. *Fenêtres de Rome*

des devant les *Jalousies* les plus illustres ; & le bruit des proüesses amoureuses ayant donné l'alarme aux Maris soupçonneux, ils augmenterent le nombre des espions, en sorte que le commerce en fut absolument interrompu. Les jeunes gens dont nous avons parlé furent fort affligez de cette reforme, ils n'avoient eu aucune part au fracas que les autres Amans avoient fait, & il leur étoit fâcheux de patir pour l'indiscretion d'autrui. Voyant donc que l'éclat & la Galanterie declarée avoient été la cause du desordre, ils résolurent de traiter l'amour à la sourdine, & de sauver les apparences qui effarouchoient les Maris. Ils affecterent de vivre dans la retraite, ils étudierent un exterieur mortifié, & formant un nouvel Ordre de Religieux, sous le nom de Fratricelles ou Frerots ; ils furent bien-tôt si reverez pour la pieté apparente qu'ils pratiquoient, qu'on ne parloit plus d'eux que comme de nouveaux Anachoretes. Quelques Epoux des plus inquiets, & des plus mal partagez de chastes Epouses, eurent la curiosité de voir ces devots Personnages. Les gens travaillez du souci domestique font un grand usage des conferences pieuses, & trouvant la conversation des Fraticelles fort édifiante, il n'y en eut aucun qui n'esperât de leurs charitables remontrances l'entiere conversion des Epouses les plus coquettes. Ils avoient impatience d'être chez eux pour vanter la nouvelle institution, & les femmes regardant tous les pretextes de visites comme autant de pas vers la liberté, elles témoignerent autant de desirs de voir

les Fraticelles, qu'on en avoit de les leur montrer. Voilà donc nos Freres agreablement visitez, & les Maris tres contens des visites qu'on leur rendoit. Car pour établir leur nouvelle domination ils ne prêchoient que la fidelité à la foi conjugale, l'obéïssance des femmes envers leurs maris, & quantité d'autres préceptes tous fort utiles pour la tranquilité du ménage, & de grande édification pour Messieurs les Epoux : mais comme ce qui étoit bon à dire pour les uns n'étoit pas agreable pour les autres, ils exhortoient les Dames à venir les voir en particulier, *Afin*, disoient-ils, *de mettre la coignée à la racine des Arbres, & de travailler utilement à leur entiere conversion.* Ils n'eurent pas de peine à obtenir d'elles cette marque de leur deference ; elles aimoient bien mieux venir au Sermon que de ne sortir point, & les instructions secrettes des Fraticelles ne leur paroissant pas aussi difficiles à suivre que celles des Directeurs ordinaires, elles les recevoient avec docilité, & elles s'y soûmettoient sans repugnance. Voyez-vous, ma fille, disoit un jour le plus entendu des Freres à la plus aimée de ses Penitentes ; les apparences sont des filles de l'esprit prudent, qui ne coûtent rien à garder, & qui sont d'un usage merveilleux pour la societé civile. Quel plaisir trouvez-vous dans le desordre qui accompagne les soupçons d'un Mary ? Helas ! il est si aisé de le decevoir ; un petit baiser donné à propos, lui cache quelquefois la veuë d'une rougeur qui lui auroit donné mal à la tête. Un chagrin affecté en le quittant, l'oblige Les Fraticelles.

Les Fratic. à précipiter vôtre sortie. Car enfin toute femme est fragile, & nous ne prétendons pas que vous deveniez des marbres entre nos mains ; mais nous voulons vous accoûtumer à étudier si bien l'humeur de vos maris, que quoi qu'il vous plaise de faire, ils ne se plaignent jamais de vous. Aimez ce que vous trouverez aimable, écrivez des poulets, donnez des rendez vous, il n'importe, ce ne sont pas des choses qui soient criminelles, c'est la connoissance que vous en donnez qui fait le crime : & qu'ainsi ne soit, ne connoissez-vous pas la Seigora *Petronilla*, cette Dame qui loge au coin de *Via Appiana* ? Oüi sans doute je la connois, reprit la Penitente, mon mari me la propose tous les jours pour un exemple de vertu, & en effet c'est bien la plus sage personne qui soit dans Rome. Que vous êtes abusée, ma bonne fille, poursuivit ce bon Apôtre, elle a eu dix intrigues en sa vie dont je sai toutes les particularitez. Le Marquis *Cecles* a été son Galant deux ans entiers, c'est à son occasion que le brave *Brundivisi* a été tué ; l'argent qu'elle feint de donner aux pauvres, un *Sempher* de ses amis & des miens, le porte secrettement au Cadet *Ursines*, qu'elle commence à trouver à son gré ; & ce Pere à longues manches que vous voyez si souvent avec elle, a été un de nos Freres, que nous avons banni d'avec nous pour ses méchantes mœurs, & qui menage une avanture amoureuse avec elle, sur le pretexte d'avoir des conferences pieuses ensemble, mais l'hypocrite a du jugement. Elle déguise ses sentimens sous un exterieur

modeſte, elle accable ſon mary de careſſes elle affecte une complaiſance aveugle pour ſes volontez, & lui fait porter un reſpect profond par ſes domeſtiques. Voilà comme il faut ſe conduire avec les Epoux, & voilà comme je voudrois que vous fuſſiez faire, dût-il m'en coûter le bras droit, tant je me trouve épris d'une veritable charité pour vous. Des préceptes ſi judicieux ne pouvoient manquer de produire des effets éclatans dans toutes les familles diviſées. La femme la plus contrediſante devenoit un miroir de complaiſance, & on ne voyoit que troupes de maris qui venoient remercier les Fraticelles du repos qu'ils leur avoient procuré Quand les Freres virent leur reputation fort bien établie, ils commencerent à travailler pour établir auſſi leur felicité particuliere. Ils élûrent entre-eux un Superieur appelé Frere Conrard, homme d'eſprit & éloquent, dont la phiſionomie impoſoit au public, & qui metamorphoſoit ſon exterieur ainſi qu'il lui plaiſoit. Ce nouveau Superieur choiſit parmi les Freres vingt jeunes hommes des plus diſcrets & des plus agreables, & renfermant l'eſprit de l'Ordre dans ce petit nombre, il jetta les yeux ſur autant de Penitentes, & moitié par ſort, moitié par choix, il pourveut chaque *Freret* de ſa *Frerotte*. Ce chapitre ſecret étant ainſi diſpoſé, ils diviſerent le reſte de leur Congregation en deux ſeconds Ordres, dont l'un pleinement ignorant de ce qui ſe paſſoit, croyoit les Fraticelles auſſi devots en effet qu'ils témoignoient l'être en apparence, & s'occupant au ſoin domeſtique

Les Fratic.

Les Fratic. de la maison, apprêtoient les restaurans dont les favoris de Conrard se nourrissoient. Le troisiéme Ordre de cette Hierarchie terrestre étoit compolé d'un nombre de vieillards, qui n'étant plus capables de porter envie à la felicité d'autrui, & trouvant du soulagement aux miseres de leur ménage dans la magnificence des Freres, alloient de place en place faire l'éloge de leur sainteté, attirer de nouvelles Penitentes, & séduire quelque Notaire pour leur faire tomber en partage l'aubaine d'un Testament. Ces derniers Disciples étoient appellez les Confreres seculiers. Le Patron de la Confrerie étoit un nommé Hermâne, qu'ils qualifioient du titre de Bien heureux, & qui étoit le premier d'entr'eux qui se fût avisé de l'institution des Fraticelles. C'étoit dans cette même Confrerie que s'enrôloient les Penitentes Fraticellites; & comme cet Hermâne avoit été taché d'autant d'heresies dans sa croyance, que de déreglemens dans ses mœurs, les Fraticelles se servoient de son nom & de ses opinions, pour appuyer les fausses explications qu'ils donnoient à l'Ecriture, & les preceptes qu'ils alloient semant parmi les personnes credules. Un Ordre si bien imaginé ne devoit pas être sans Regle & sans Constitutions. Celle d'un Saint fameux dans l'Eglise furent proposées aux Freres Ignorans, & observées par eux avec beaucoup de rigueur, & les Freres privilegiez composerent une Regle particuliere dont voici quelques Fragmens, que nous avons recouverts avec beaucoup de peine des Bibliotheques curieuses de nôtre siecle.

Les Fratic.

REGLE, ET CONSTITUTIONS à l'usage des Fraticelles.

LE jeune homme appellé à la vocation de la vie Fraticellite s'éprouvera premierement lui-méme sur le secret, & sur la mortification exterieure. Puis ayant été livré à une seconde épreuve, entre les mains du Fraticelle choisi pour cet effet, il sera receu dans la Communauté secrete aux conditions cy-aprés deduites.

I.

D'aimer & honorer la Dame qui lui sera donnée à diriger, comme si elle éteit la chair de sa chair, *&* les os de ses os ; *car ceux que l'amour unit ne sont qu'une ame divisée en deux corps.*

II.

Il conservera l'honneur de cette femme par toutes les voyes possibles, soient-elles licites ou illicites, naturelles, ou contre la nature. Car le premier de ses devoirs, est de sauver les apparences contraires à la reputation de sa Communauté.

III.

Il entretiendra une union parfaite entre la Femme & le Mary, en sorte que la confiance de l'Epoux assure la felicité de l'Amant. La Prudence est le fondement solide d'un commerce amoureux & le cœur d'une femme est assez vaste pour contenir un amour permis & un amour défendu, sans que l'un embaraſſe l'autre.

Les Fratic.

IV.

Il ne prononcera jamais le mot d'Amour en public, si ce n'est sous l'apparence de l'amour divin. Le secret est le sel d'une intrigue, & c'est un sacrilege digne de mort, que de faire part des mysteres amoureux aux gens indifferens.

V.

Il aura toûjours deux langues dans la bouche, comme le souffleur de la Fable : il sçaura écrire de deux caracteres differens, & de deux stiles opposez, en sorte que de la même main dont il trace un point de meditation aux jeunes Freres, il puisse tracer un Madrigal à sa Maîtresse.

VI.

Il étudiera incessamment tous les mouvemens de son visage, & le changera comme s'il se démontoit : car les yeux dont on regarde la Maîtresse ne doivent être pris que pour elle, & il en faut de baissez vers la terre, ou de tendus vers le Ciel, pour tout le reste du monde.

Ces pieuses Constitutions furent gravées sur une table de cuivre, & appenduës dans la Chambre de Frere Conrard ; tant afin qu'il pût y changer quelque chose de son authorité privée (s'il le jugeoit à propos) que pour être celui de la Communauté qui avoit besoin de les reduire mieux en pratique. Aprés avoir mis un si bon ordre au dedans de la maison, on travailla à ce qui regardoit le dehors. Le soin du ménage occupoit les Dames une partie du matin : trop de gens observoient les Conferences de

l'aprés midi : il fut donc arrêté qu'on choi- Les
siroit la nuit pour s'assembler, & le pretex- Fratic.
te de ces veilles étant l'Oraison, les Maris les plus soupçonneux sollicitoient eux-mêmes leurs femmes à s'y trouver. De cette précaution, Frere Coard passa au denombrement des nouvelles Penitentes. Il trouva qu'elles excedoient de beaucop le nombre des Freres privilegiez. Cette surabondance de biens les embarassoit ; ils ne pouvoient vaquer à tout l'office de Directeurs qu'on exigeoit d'eux : il fut donc arrêté qu'on augmenteroit la Communauté ; mais les revenus étant mediocres, on jetta les yeux sur quelques Dames des plus riches & des plus éminentes de Rome, afin de tirer d'elles les secours necessaires pour soûtenir cette augmentation. Hortence sœur du Pape Boniface VIII qui occupoit alors le Saint Siege, fut la premiere sur qui les Freres dresserent leur intention. Elle étoit veuve & déja hors de la premiere jeunesse, mais elle ne laissoit pas d'être encore tres-bien faite ; elle étoit riche & liberale, & pour derniere qualité recommandable ; elle avoit un pouvoir absolu sur l'esprit du saint Pere, & les Freres esperoient obtenir des graces de lui par son moyen. Ils s'employerent donc tous unanimement à trouver le secret de l'entôler dans leur Confrerie. Cette Princesse avoit une sœur delait nommée Valentine qui étoit une plus zelées Penitentes de la Communauté : elle avoit beaucoup de simplicité, le nom de Dieu lui sembloit bien employé à quel usage qu'on le mît, & elle étoit échue au Frere Robert, le plus cher des mis de

Les Fratic. Conrard, & le plus capable de tenir la place qu'il occupoit, s'il arrivoit jamais qu'elle devinst vaquante. Frere Robert prend à tache l'innocente Valentine : il lui dit qu'il faut bien que la Confrerie du grand Hermâne ne lui paroisse pas aussi sainte qu'elle en fait semblant puis qu'elle n'a point inspiré à Hortence le desir d'en être. Qu'il s'étonnoit de voir qu'ayant un pouvoir si grand sur l'esprit de la premiere Princesse de Rome, & faisant profession d'être amie des Fraticelles elle ne l'avoit encore amenée à aucune de leurs assemblées ; & mêlant les flateries aux reproches, ainsi qu'il le jugeoit à propos, il mit l'esprit de cette femme dans une si bonne disposition, qu'elle avoit impatience d'être auprés d'Hortence, pour rendre aux Fraticelles le service qu'ils lui avoient demandé Elle cite leur nom dans deux ou trois discours où il n'étoit aucunement necessaire : quand elle sortoit d'auprés de la Princesse, c'étoit toûjours pour aller aux Fraticelles si elle rentroit dans sa chambre, elle revenoit de ce Convent ; toutes les heures qui sonnoient étoient quelques-unes de celles de l'observance des Freres, les choses les plus indifferentes avoient une relation avec cet Ordre, & rompant sans cesse la tête d'Hortence de ce nom de Fraticelles elle fit tant qu'elle l'obligea à lui demander qui étoient ces gens dont elle étoit si preoccupée. Ce qu'ils sont, Madame, reprit Valentine d'un ton d'exclamation, ce sont des Tableaux vivans de la Penitence, des miroirs de la vie Apostolique ; enfin c'est toute la devotion de la terre renfermée dans

un petit nombre de Religieux. Voilà bien des éloges, interrompit Hortence en soûriant. Ha Madame, poursuivit Valentine, on ne sauroit trop en donner à ces saints Personnages. Mais encore interrompit la Princesse, que font-ils de si extraordinaire pour meriter les loüanges que vous leur donnez? ils font un exercice de charité perpetuelle, repartit Valentine. Ils vont de famille en famille apaisant les desordres domestiques, calmant les scrupules de l'ame par des discours qu'on pourroit appeller Angeliques; & montrant des chemins si faciles à tenir pour aller au Ciel, qu'on n'a qu'à vouloir être sainte pour le devenir, Hortence étoit une personne de beaucoup de jugement, doüée d'une singuliere pieté Helas, ma fille, dit elle à Valentine, c'est en vain qu'on figure le chemin du Ciel facile à tenir, on n'y arrive point sans peines & sans travaux. Je ne suis pas encline à de grands vices, graces à Dieu, mais je ne trouve rien de si difficile à faire que de se sauver dans le monde. Quand je fais reflexion sur les preceptes de l'Evangile, & que je considere combien ils sont opposez aux actions les plus indifferentes des mondains, je vous avouë que je tremble, & qu'il n'y a que la misericorde de Dieu qui me rassure. Mon Dieu, Madame, reprit Valentine d'un air chagrin, j'en croyois autant que vous avant que d'avoir connu les Fraticelles. Les Confesseurs ordinaires m'avoient si bien embroüillé la cervelle avec leurs scrupules, que je croyois être damnée si-tôt que je faisois le moindre mensonge ou que j'écoutois une fleurette avec plaisir; Les Fratic.

Les Fratic. mais les Fraticelles savent bien guerir une ame de ces erreurs. Ils disent que le peché n'est que dans la loy : Non, dit Valentine, en se reprenant; ce n'est pas comme cela, c'est que la loi n'a été faite que pour le peché, qu'avant la loi le peche qui est peché n'étoit point peché : enfin je ne say comme ils arrangent cela, je ne saurois bien dire comme eux. Voyez-les vous-mêmes, Madame, au nom de Dieu, puis vous me ferez l'honneur de me dire ce que vous penserez d'eux. Horrence ne promit pas à Valentine pour ce jour-là de voir les Fraticelles. Elle disoit que naturellement elle n'aimoit pas les nouvelles connoissances, qu'elle avoit assez de gens pour voir occuper tout le loisir que ses affaires lui laissoient. Mais cette femme sçut la persecuter d'une telle sorte, & la Princesse étoit d'un temperament si doux & si complaisant qu'enfin elle obtint d'elle qu'elle verroit les Freres une fois en sa vie. Le jour pris pour cette visite, & Frere Conrard averty par Valentine de l'heure où elle devoit se faire : il ne faut pas demander s'il fit de son mieux pour relever sa bonne mine. Il prit une robe neuve, fit faire sa barbe, nettoya ses dents, décrassa ses mains, & allant au devant de la Princesse pour la remercier de l'honneur qu'elle leur faisoi, il n'oublia aucune des grimaces qu'il crut necessaires pour rendre sa harangue plus agreable. Il étoit un des hommes du monde le mieux fait : il avoit l'esprit insinuant, & il avoit attrapé le bel air de Bigoterie, comme un Courtisan attrape le bel air de la Cour. Horrence fut donc

fort satisfaite de sa vûë, & après les premiers discours la Princesse l'ayant prié de vouloir lui expliquer son Ordre : Madame, lui dit-il, nôtre Ordre n'a pour but que la charité : Nous étudions les défauts des hommes dans le silence, & dans l'esprit de compassion & nous tâchons à les corriger par de petits exemples familiers. Si le vice d'un mary est la jalousie, nous lui en faisons connoître l'inutilité par le nombre presque infini des Epoux soupçonneux, dont les soupçons n'ont servi qu'à les rendre plus miserables. Si le défaut d'une Dame est la coquetterie, nous lui representons plusieurs Coquettes que ce vice a précipitées dans le malheur & dans l'ignominie ; & comme nous avons remarqué par une longue experience, qu'il est plus aisé de détruire la nature par la nature, que d'élever une ame au dessus d'elle même par des raisonnemens surnaturels ; nous prenons des armes pour combattre le vice dans le vice, & c'est par le portrait du monde que nous reformons le monde. Mais, mon Frere, interrompit Horence n'entre-t-il point un peu de médisance dans cette conduite de direction ? car en citant les exemples d'autrui de cette sorte, vous déclarez les imperfections du prochain à ceux qui ne les savoient peut-être pas. Madame, reprit Conrard, il est quelquefois bon de faire un petit mal pour en retirer un grand bien: Lors qu'un homme ne connoit pas ses defauts dans sa personne, il faut les lui faire voir dans son prochain, où l'amour propre ne les lui deguise pas ; & pour peu que l'examen d'autrui ou le

Les Fratic.

Les Fratic. faſſe rabatre ſur lui même, on le fait convenir par ſa propre raiſon qu'il eſt honteux de pratiquer ce qu'il condamne dans les autres. Et ne pourroit-on pas, reprit la Princeſſe, le faire convenir de cette maxime par les preceptes de l'Evangile & par les exemples generaux, ſans entrer dans le détail des demonſtrations particulieres ? car ſur quel fondement qu'on établiſſe la publication des vices du prochain, je la tiens toûjours dangereuſe. Il y a de certaines Hiſtoires que l'imprudence des intereſſez a commiſes au public, ſur leſquelles on n'étoit pas obligé de garder de grandes meſures; mais celles qui ſont encore ſecrettes, ou qui ne ſont ſçûës que de peu de gens, croyez-moi, mon Frere, c'eſt une eſpece d'homicide que de les déclarer. Nous ménageons le tout prudemment, Madame, repliqua le Frere, & le ton que nous donnons aux choſes en change le ſens. Ce qui ſeroit une médiſance criminelle dans la bouche d'un mondain, paſſe pour une inſtruction charitable dans celle d'un homme en reputation de pieté. Le privilege de la devotion enferme de grandes permiſſions, & ſi cela n'étoit pas, Madame, comment un Directeur public pourroit-il manier tant d'ames differentes, & concilier tant de ſentimens oppoſez ? il faut bien qu'il lui ſoit permis de piller tantôt ſur la vertu & tantôt ſur le vice ce qu'il juge neceſſaire à l'accompliſſement de ſon deſſein. Quand un penitent ſe confie à l'integrité de ſes mœurs & à la connoiſſance qu'il a des preceptes divins, il faut l'épouvanter ſur la bonne opinion de luy me-

me, afin de le rendre docile. Il pourroit pratiquer la vertu dans sa plus haute perfection, qu'il faudroit lui dire qu'il est dans le chemin du vice, parce (comme remarque tres-bien nôtre grand Hermâne) que tout homme qui marche sans conduite d'un Directeur, est toûjours en danger de s'égarer, & ainsi pour accoûtumer le Penitent à se laisser conduire aveuglement, il faut soûmettre toutes ses connoissances à celle du dévot personnage qui le dirige. La soûmission aux ordres du Directeur, est un saint éscelavage qui ne laisse rien de libre à celui qui veut être dirigé: il faut qu'il croye sans voir, qu'il se laisse persuader sans entendre, qu'il obeïsse sans repliquer, Mais, Madame, plût à la bonté du Ciel que je puisse reduire en pratique avec vous les petits enseignemens que je prens la liberté de vous donner aujourd'hui: quelle joye extréme seroit-ce pour nôtre Ordre & pour le moindre de tous les Fraticelles vôtre tres-respectueux serviteur Frere Conrard, que de reduire à la sainte soûmission, dont je parle, la grande, l'éclairée, & la toute parfaite Princesse Hortence? Ha! que nous édifierions un riche Temple à la Vertu, sur le fondement de vos belles inclinations, & que l'accroissement d'une Plante si rare aporteroit de gloire à celui qui seroit assez heureux pour la cultiver. Frere Conrard faisoit ce qu'en commun Proverbe on apelle mordre à la grappe, quand il tenoit ce discours à la Princesse, Romaine. ses yeux petilloient d'un feu extraordinaire: son teint étoit animé d'un incarnat éclatant, & Frere Robert

Les Fratic.

Les Fratic. voulant le faire remarquer en cet état à la belle Hortence : Voyez, disoit-il, comme la charité transporte nôtre Superieur. Hortence ne put aprendre que cette legere partie de la Doctrine des Fraticelles pour ce jour-là : car elle avoit une affaire importante qui l'apelloit auprés du saint Pere ; mais quelques jours aprés elle eut une occasion d'en savoir beaucoup davantage. Il y avoit en ce tems-là un devot Personnage de l'Ordre de saint Dominique, qui est mort Archevêque de Florence, & qui a été une des plus grandes Lumieres de l'Eglise, il se nommoit Antonin, & bien qu'il ne fût pas encore arrivé au degré de perfection où il est parvenu depuis ; il avoit de si grandes dispositions à y parvenir, que la pieuse Hortence l'estimoit au dernier point. Il vint lui faire une visite quelques jours aprés celle qu'elle avoit faite aux Fraticelles, & la Princesse ayant accoûtumé de rendre compte à Antonin lors qu'elle le voyoit, de ce qu'elle avoit fait depuis qu'elle ne l'avoit vû ; elle lui dit comme elle avoit été aux Fraticelles ; & elle s'aprêtoit à lui raconter la conversation de Frere Conrard & d'elle : mais Antonin l'interrompant au premier mot : Pour Dieu, Madame, lui dit-il, ne voyez point ces gens-là ; ils ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent ; & je ne crois pas mourir sans les voir exterminez par tous les foudres de l'Eglise. Hé pourquoi ? s'écria la Princesse toute surprise : je ne leur ay rien entendu dire qui merite cette Prophetie. Ils ont une conduite de direction particuliere, & il entre peut-être autant d'in-

terêt que de charité dans le soin qu'ils prennent de pacifier toutes les familles de Rome. Mais Antonin ? à dessein de s'établir, n'est pas assez criminel pour attirer sur eux les foudres dont vous les menacez, & si nous examinons rigoureusement les Communautez les plus Regulieres, il n'y en a peut être guére que nous ne trouvassions tachées de ce défaut. Il est vrai, Madame, reprit Antonin, que l'avarice est devenuë un mal commun ; je la trouve detestable dans les gens consacrez à Dieu qui doivent s'abandonner au soin de la Providence, & pour qui ont été prononcez en particulier ces passages *de oyseaux du Ciel & des lys de la terre*; mais comme vous l'avez tres-bien remarqué, tant de Communautez sont sujettes à ce défaut, que je ne l'imputerois pas aux Fratricelles comme un vice particulier, si je ne les accusois que de celui-là. Mais, Madame, je les accuse de bien d'autres. Ils pratiquent une hypocrisie pernicieuse, qui cache l'amour d'eux mêmes sous un exterieur mortifié. Ces gens qui contrefont les Anacorettes, & qui souffrent qu'on les flate de ce titre, ne voudroient pas s'être refusée la moindre des commoditez de la vie : leur bouche ne s'ouvre que pour médire ; & sur le prétexte de combattre des vices qu'ils pratiquent en secret, ils nous découvrent impitoyablement toutes les foiblesses du prochain. A quoi est bonne cette ostentation de prieres nocturnes ? n'est-il pas de l'exemple qu'on doit au public de se trouver aux assemblées generales des Chrêtiens ? si on veut prier la nuit, qu'on prie en secret

Les Fratic.

Les Fratic. & en silence, & qu'on n'éveille point tout son voisinage pour avertir celui qui dort des veilles qu'on va faire. Les prieres de ces heures là ne sont permises qu'aux Religieux, ou aux personnes qui font profession ouverte d'être consacrées à Dieu, & ce ne peut être que par le motif d'une vanité criminelle que les Fraticelles assujettissent les femmes du monde à cet usage. Mais, interrompit Hortence, ces choses qui seroient abomnables si elles cachoient une méchante intention, peuvent en avoir une bonne. Pourquoi ne voulez vous pas que les Fraticelles soient en effet tels qu'ils se montrent en aparence : C'est parce, repartit Antonin, que ceux qui sont pieux veritablement, s'efforcent de cacher leur pieté, & que les Fraticelles s'efforcent de faire paroître la leur, Le caractere de la charité est simple & modeste : ne voyez vous pas avec quelle humilité le Fils de Dieu défendoit aux Lepreux nertoyez de dire qu'il les avoit guéris? Examinez la conduite des Fraticelles, suivent-ils cette voye du Seigneur ? au contraire ils font sonner la moindre de leurs actions comme un prodige ; ils apellent du nom de Conversion le pas le plus ordinaire vers la Penitence. A les entendre, il n'y a d'Hôpitaux soûtenus que par leur moyen; sans leurs soins & sans leurs prédications, tous les pauvres de Rome mourroient de faim : les familles les plus illustres seroient divisées, si leurs conseils ne les maintenoient dans l'union Hé ! Madame, à parler en vraye charité, qu'ay-je affaire de savoir que mes Freres sont durs aux necessitez

des pauvres, & qu'une telle & une telle étoit mal avec son mary : qu'ils faſſent le bien s'ils en trouvent l'occaſion, mais qu'ils ne ſe vantent pas de l'avoir fait, de peur qu'en apprenant le remede dont ils ont été contraints de ſe ſervir, ils ne m'apprennent la nature de la maladie. L'éloquence d'Antonin étant animée d'un zele veritablement Chrétien, & ſoûtenuë par l'eſtime qu'Horrence avoit pour ce grand homme, fit un effet admirable ſur l'ame de la Princeſſe. Elle repaſſa dans ſa memoire ce qu'elle avoit vû faire à frere Conrard ; combien ces diſcours étoient conformes à la vanité & à la détraction qu'Antonin attribuoit à cet Ordre; comme Frere Robert faiſoit obſerver les actions de ſon Superieur, & tombant d'accord que ſi ces Religieux étoient tels qu'Antonin les repreſentoit, c'étoit une choſe utile au bien de l'Egliſe que d'exterminer leur ſecte : elle promit au ſaint Homme de les examiner avec beaucoup de ſoin, & d'employer tout le credit qu'elle avoit ſur l'eſprit du ſaint Pere pour les perdre, ſi elle trouvoit qu'ils pratiquaſſent les vices dont il les croyoit capables. Antonin avoit un interêt particulier à la perte des Fraticelles que la Princeſſe ne ſavoit pas, & que ſa diſcretion l'empéchoit de lui déclarer. Ces hypocrites avoient ſeduit une ſœur qu'il avoit, & ſur le pretexte d'apaiſer quelques legers débats qu'elle avoit avec ſon mary, que le tems & la raiſon auroient apaiſez ſans l'aide de perſonne ; ils s'étoient impatroniſez dans cette famille, diſpoſoient des biens & des revenus comme de leur propre ; & gouver- Les Fratic.

Les Fratic. nant à leur gré l'esprit du mari & de la femme, ils attiroient sur eux les railleries de tous les gens de bon sens, & les murmures de tous leurs domestiques. Il est donc aisé de juger qu'Antonin ne laissa pas oublier à Hortence la promesse qu'elle lui avoit faite : il en pressa l'execution de tout son pouvoir, & la Princesse autant à sa priere que par un motif de pieté, voulant examiner la conduite secrette des Fraticelles, ne passoit presque pas un jour sans aller à leur Convent. Frere Conrard attribuant cette assiduité à une cause toute opposée à la veritable, cultivoit de son mieux ce commencement de bonne fortune. Il envoyoit des fleurs ou des fruits à la Princesse tous les matins : il n'y avoit aucune des Penitentes des Freres qui ne fût occupée à faire quelques petits ouvrages pour Hortence, ou qui à son défaut ne fist travailler toutes les Religieuses qu'elle connoissoit dans Rome. Toutes ces avances de respect & de soins officieux confirmoient la Princesse dans l'opinion qu'elle avoit conceuë d'abord, que les Fraticelles mêloient beaucoup de Politique à leur charité aparente : elle trouvoit même qu'il entroit une médisance délicate dans toutes leurs conversations ; mais elle ne remarquoit encore aucune des abominations dont Antonin ne cessoit de les accuser. Frere Conrard qui savoit que de l'estime d'Hortence dépendoit l'entier établissement ou la ruine des Fraticelles, ne s'ouvroit qu'à demi avec elle sur les erreurs dont il infectoit les autres. Mais enfin la Princesse leur ayant rendu assez de visites, pour leur

perſuader qu'elle étoit pleinement dans leurs interêts, & les neceſſitez du Convent preſſant Conrard de mettre la main à l'œuvre, il commença à loüer la beauté d'Hortence avec plus d'empreſſement qu'à l'ordinaire: il cherchoit des termes galans pour lui expliquer les myſtéres les plus ſérieux. Et un jour que la Princeſſe alloit en pelerinage à une Nôtre-Dame qui eſt à quelques milles de Rome, où elle avoit bien voulu permettre que Frere Conrard l'accompagnât, les Religieux étant fort reverez en Italie: les perſonnes de la ſuite de la Princeſſe crûrent devoir au Superieur des Fraticelles le reſpect de le laiſſer ſeul auprés d'elle. Cette commodité le tenta: il prit le paroſol d'Hortence des mains d'un Eſtafier qui le portoit, & il la ſupplia de permettre qu'il lui rendît ce petit ſervice. La Princeſſe y conſentit, & Frere Conrard ſe tenant treshonoré de ce conſentement; Certes, Madame, lui dit-il en forme de remercîment, on a raiſon de dire, que la Beauté eſt un rayon de la Divinité; car on ne voit point de perſonnes admirablement belles, qui ne ſoient auſſi infiniment bonnes. Il ſemble que ces deux choſes ſont inſeparables, & le Createur a ſi bien voulu faire connoître la complaiſance qu'il a priſe dans les belles Creatures, qu'il leur départ d'ordinaire les deux attributs qui lui ſont les plus propres. Hortence ſourit du compliment du faux Frere, & jugeant bien que cette conjoncture étoit propre pour éclaircir les doutes d'Antonia: J'avois crû juſques icy, reprit-elle, que la beauté des corps étoit une qua- Les Fratic.

Les Frere. lité dont Dieu ne faiſoit guére de compte. La rencontre de quelques Aſtres, ou la diſpoſition de la nature font les perſonnes belles ou laides; mais cette laideur ou cette beauté ſont ſi peu utiles à la gloire de Dieu, que nous voyons d'ordinaire que les plus belles femmes ſont les plus ſujettes à l'ingratitude envers le Createur. Qu'apellez-vous ingratitude envers le Createur? interrompit Conrard froidement. J'apelle ingratitude, reprit la Princeſſe, de faire ſervir les talens qui nous ont été donnez de Dieu pour manifeſter ſa puiſſance, au culte de ſes ennemis, comme le font tous les jours la plus grande partie des belles perſonnes. Ha! Madame, s'écria le Frere, que vous comprenez mal ce que c'eſt qu'ingratitude. Tant s'en faut que ce ſoit offenſer Dieu, que de ſe ſervir des talens qu'il nous a donnez, que le peu d'uſage qu'on en fait, eſt-ce qu'on peut apeller veritablement ingratitude envers le Createur. Car, comme dit tresbien nôtre grand Hermâne, pourquoy le Seigneur auroit-il crée la beauté ſi ce n'étoit pour plaire? & pourquoi auroit-il donné aux belles ce pouvoir de charmer, ſi c'étoit un crime que d'être charmé? La Princeſſe voyant le Frere Conrard en ſi belle humeur de cauſer, ne voulut pas luy faire une réponſe qui lui impoſât le ſilence, au contraire elle crût qu'il faloit profiter de cette occaſion. Mais, mon Frere, vous me citez ſi ſouvent vôtre Hermâne; je vous prie expliquez-moi bien ſa doctrine. Je ſay que vous la prêchez plus clairement à quelques autres perſonnes que vous ne me

me l'avez prêchée, & j'étois resoluë à me plaindre de cette reserve le premier jour que je me trouverois seule avec vous. Frere Conrard tressaillit de joye à cette curiosité de la Princesse : il y avoit long-tems qu'il l'attendoit à ce passage. Madame, lui dit-il, avec une allegresse qu'il ne pouvoit dissimuler, nous ne sommes ny reservez pour vous, ny vous ne manquez d'aucune des dispositions qui sont necessaires pour bien comprendre les secrets de nôtre doctrine ; mais le bien-heureux Hermâne a dit des choses si nouvelles : & il les faut écouter avec une soumission si profonde, que je doutois si vous voudriez bien vous assujettir à l'obeissance requise pour le bien entendre. Oüy, mon Frere, repartit la Princesse, & à ces mots s'asseyant au pied d'un arbre, où il y avoit un gazon ombragé : Mettons-nous là, poursuivit-elle, je suis lasse, & nous pourrons donner une heure à la conversation sans craindre de manquer de tems pour achever nôtre voyage. Frere conrard s'assit aux pieds d'Hortence, si transporté de joye, qu'à peine il pouvoit la contenir dans son cœur, & les gens de la suite de la Princesse s'étant assis quelques pas derriere d'où ils ne pouvoient entendre les discours du Fraticelle, il commença son Sermon de cette sorte. Les Fratic.

L'Amour est aussi naturel à l'homme que la vie. Le monde n'est fait & ne se soûtient que par lui, & cette Venus des Anciens, qu'ils pretendoient animer toute la nature, n'est autre chose que le desir qu'on

Les Eratic. *voit dans chaque Creature de s'unir à ce qui lui est propre. Ce desir degenere en instinct dans les animaux; il devient une pente naturelle vers le centre dans les choses inanimées, & il est la marque visible de l'ame dans l'homme. Il ne lui est pas plus naturel de dormir, de manger, & de faire les autres fonctions de la vie que d'aimer, & si l'amour est naturel aux gens du monde, que tant d'autres passions tirannisent & que tant d'occupations appliquent, combien doit-il l'être à nous autres, qui délivrez de l'activité continuelle des mondains, passons toute nôtre vie dans une bien heureuse oisiveté ? Nous sommes aujourd'huy ce que nous serons demain, aucune dignité ne nous donne d'envie, aucune crainte de manquer ne nous chagrine : si nôtre gourmandise est bornée, nôtre subsistance est assurée. Ha; Madame, est-il rien au monde de pareil à un Religieux, pour recevoir parfaitement les impressions de l'amour ? C'est cette disposition physique & morale, qui peuple le Ciel de Saints depuis si long-temps, car le Religieux se trouvant ce desir naturel d'aimer, que chacun apporte en venant au monde, ce desir n'estant point traversé par l'ambition, par la vangeance, & par tant d'autres passion, qui troublent le cœur des mondains; il aime de toute sa force, de toute son ame, de toute son application, comme saint Paul l'enseigne. Mais comme parmy les Animaux il y en a qui sont propres à la course, & d'autres à la charge; parmy les Religieux les uns sont propres à aimer d'une espece d'amour, & les autres*

d'une autre Le Religieux destiné à aimer Dieu abandonne son cœur à l'amour divin, & voilà ce qui a fait tant de Martirs, & tant de Confesseurs. Le Religieux qui n'est pas prevenu d'une inclination si violente pour le Ciel, s'éleve au Createur par la contemplation des creatures, & voilà ce qui compose la vocation des Fraticelles. Nous aimons Dieu de tout nôtre cœur, mais nous l'aimons répandu dans les choses d'icy bas; les commoditez de la vie nous font admirer sa bonté: Vôtre beauté, Madame, poursuivit le faux Frere en regardant Hortence avec beaucoup d'amour, me fait adorer sa toute puissance: quand je vois le charme qu'il a répandu sur vôtre personne, & dans vos actions je comprens qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse vous avoir creée si parfaite, & remontant ainsi au principe Eternel de toutes choses, par les effets naturels qui en sont émanez, je jouis pour ainsi dire des delices du Ciel, & des plaisirs de la terre, en même tems mon cœur se partage entre l'amour Divin & l'amour profane, sans sacrilege: & cherchant Dieu par tout & en tout, je puis dire que mon Hermane m'apprend à le trouver dans les choses qui semblent lui être les plus opposées Les Fratic.

Voilà une doctrine bien particuliere, reprit Hortence, & vous avez raison de dire qu'elle comprend de grandes nouveautez; mais mon Frere, comment l'accommodez vous avec la doctrine ortodoxe de l'Eglise? car il me semble que je la trouve tout contraire à celle que vous enseignez. L'Evangle nous

Les Fraticelles. apprend qu'il faut regarder cette vie comme un passage : le Fils de Dieu ne nous prêche autre chose que le détachement des creatures : il faut renoncer aux richesses, & aux parens pour le suivre : & vous autres Fraticelles, vous le trouvez au milieu de tout ce qu'il commande de faire pour arriver jusques à lui : faites moy comprendre ce secret, je vous en conjure Il est grand, Madame, repartit Conrard, & bien digne de la subtilité de vôtre esprit. Nous cherchons les desseins de Dieu dans tous ses ouvrages, & comme nous jugeons qu'il a eu dessein de créer l'homme heureux, puis qu'il l'a fait à son image, nous travaillons à establir sa felicité par toutes les choses qui peuvent la rendre parfaite. A la verité, comme tous les hommes n'ont pas esté capables de ce raisonnement, & qu'il y en a eu d'assez inhumains pour faire des loix & pour establir des maximes tres contraires à la felicité de la vie, Nous accommodons nôtre exterieur au plus grand nombre, & nous paroissons tels qu'il faut paroitre ; mais c'est toûjours dans la veuë d'établir nôtre bonheur: car nous envisageons l'estime publique, comme une des conditions necessaires à le rendre parfait. La Princesse ne crut pas avoir besoin d'écouter Frere Conrard plus long tems pour demeurer persuadée des crimes qu'Antonin avoit attribuez aux Fraticelles, le discours qu'on venoit de lui faire estoit rempli de tant d'erreur, & l'hypocrisie, dont le Frere estoit tombé d'accord en finissant, estoit si formelle, qu'il ne falloit rien y ajoûter, Elle se leva comme si elle avoit apprehendé que

le tems ne fût trop court pour achever son voyage, & dissimulant l'horreur qu'elle avoit conceuë des preceptes d'Hermâne, elle laissa concevoir de grandes esperances à Frere Conrard, qu'elle aloit devenir la plus zelée de ses Sectatrices. Mais certes, il estoit bien deceu dans son opinion. La Princesse ne fut pas si-tost revenuë à Rome, qu'elle alla trouver le saint Pere, & l'assurant avec toute la probité dont il sçavoit qu'elle estoit pourveuë, que les Fraticelles estoient des heretiques, & des impies qui cachoient une vie debordée sous un exterieur estudié, elle conjura instamment sa Sainteté, de faire interroger ces gens sur leur doctrine, & de remedier aux desordres qu'elle alloit apporter dans l'Eglise, si on ne se hastoit d'en arrêter le cours. L'accusation d'Hortence estoit importante, & elle avoit un grand pouvoir sur l'esprit du saint Pere, mais il estoit si prevenu à l'avantage des Fraticelles, que le credit de la Princesse échoüa contre cette prevention. Deux Officiers du Pape, des principaux de sa maison & des plus chers de lui, dont l'un estoit le Beau frere d'Antonin, avoient épousé deux femmes d'un âge qui n'assortissoit pas au leur. La sœur d'Antonin estoit une jeune personne tres belle, & tres-enjoüée, son mary estoit un Philosophe melancolique, qui estoit presque sexagenaire, & la sœur de cet homme à peu pres de son humeur, & d'un âge aprochant du sien, avoit épousé un jeune Chevalier Romain qui l'avoit prise pour son bien, & qui êtoit pourveu de beaucoup de mépris pour sa personne: la jeune épouse se plaignoit incessam- Les Fratic.

Les Fratic. ment des froideurs du vieux mary, & la vieille femme ne pouvoit supporter les mépris du jeune époux. Les Fraticelles trouverent le secret d'apaiser ce desordre, ils remirent la paix dans ces deux familles, où la guerre sembloit devoir être aussi longue que la vie des interessez ; & ce trait de prudence leur ayant acquis l'estime particuliere de ces deux hommes, ils avoient mis le saint Pere dans leurs interests. Il reprit donc Hortence aigrement de la facilité avec laquelle elle recevoit ces impressions desavantageuses, & lui défendant de parler jamais des Fraticelles qu'avec respect, il la mit dans une telle colere de voir son authorité balancée, qu'elle jura de n'avoir aucun repos qu'elle n'eût exterminé cette secte : elle redouble ses assiduitez aux prieres, & aux assemblées. Bien que le Frere Conrard n'osât encore lui faire part des mysteres secrets, qui se traitoient dans les conferences nocturnes, elle crût en voir assez pour deviner ce qu'elle ne voyoit pas : elle rendoit un compte fidelle à Antonin de ce qu'elle remarquoit, & tirant des aveus ingenus de Valentine, qui confirmoient ses doutes, elle n'attendoit qu'une preuve authentique de ce qu'elle sçavoit, pour se rendre dénonciatrice déclarée contre les Fraticelles, lors que le Frere Conrard la lui fournit. On estoit alors en ce tems de l'année où suivant la coûtume de Rome on va souhaiter longues années aux personnes de qualité, & on accompagne d'ordinaire ces souhaits de petits presens. Frere Conrard comme le plus regulier, & le plus empressé, fut des pre-

miers s'acquitter de ce devoir : Il envoya faire son compliment à la Princesse, & lui fit presenter de sa part un Portrait d'Hermâne, dont la bordure étoit travillée avec beaucoup d'Art & enrichie de pierres precieuses. Ce nouveau Saint du Paradis d'Epicure étoit vestu en Fraticelle, il étoit dépeint à genoux devant un Crucifix, le front couronné d'epines, & il tenoit une tête de Mort entre ses bras. Ces mots étoient écrits en gros caracteres au bas du Tableau. Les Fratic.

QUI L'APROUVE DOIT L'IMITER.

Antonin étoit auprés d'Hortence lors, qu'elle receut ce present, & la Princesse le regardant tendrement ; Voyez Antonin, lui dit-elle, comme ces hypocrites abusent des Tableaux de la Penitence, à quelles personnes ils les appliquent, & quels exemples ils nous proposent à imiter. Ceux qu'ils voudroient que vous suivissiez, Madame, reprit Antonin; mais il ne faut pas les laisser plus long tems dans la liberté de vous les proposer, il faut presser une perte si necessaire au bien commun de l'Eglise, & les momens que nous differons, sont autant de conjonctures favorables dont nous leur donnons les moyens de profiter. Je n'oserois vous dire ce que je découvre tous les jours de l'abomination de ces miserables: je ne veux pas imiter leur indiscretion en vous declarant des crimes que vous ne sçavez pas mais croiyez moy, Madame, il n'y a plus de menagement à garder dans cette affaire & vous répondrez à Dieu des Ames qu'ils

Les Fratic. corrompront depuis le moment que vous pourrez les perdre jusques à celui où vous les aurez perdus Mais Antonin, repartit la Princesse toute effrayée, puis-je faire autre chose que ce que j'ay déja fait? Je leur ay donné l'occasion de me déclarer leurs erreurs, je les ay raportées au saint Pere, & je les avapuyées de mon témoignage. Il faut faire plus encore interrompit Antonin: il faut faire des avances de confiance, qui attirent la leur, & si j'en suis crû, vous écrirez un remercîment à Conrard pour le present qu'il vous a envoyé qui l'obligera à vous répondre quelque galanterie, & qui le conduira insensiblement dans le piege où il faut tacher à le faire tomber. Cette proposition fit fremir la sage Hortence, elle enfermoit une espece de trahison dont son ame étoit incapable, & elle ne pouvoit se resoudre à voir une de ses lettres dans les mains de Conrard par quelque motif que ce fut; mais Antonin sceut si bien lui representer les neceſſitez qu'il y avoit d'arrêter le cours d'une secte si pernicieuse, & bien que la charité ne lui permist pas de lui dire tout ce qu'il sçavoit des assemblées des Fraticel. les, il lui en donna une idée si horrible, qu'elle prit la plume au même moment, & écrivit ces mots à Frere Conrard.

D'Où vient, mon Frere, que vous me proposez à imiter des mortifications & des exemples de penitence à suivre? est ce là le chemin de cette félicité que vôtre Hermâne nous promet; & ne dois-je pas vous accuser d'une défiance injurieuse, quand je

voy les marques visibles de vôtre estime si peu conformes à ce que je say de vos sentimens. Les Fratic.

Qui pourroit exprimer le ravissement de Frere Conrard à la reception de ce billet ? il fit des extravagances que les mondains les plus emportez auroient honte de faire, & ne voulant manquer cette occasion de declarer ce qu'il avoit dans le cœur ; il fit cette réponse à la Princesse.

VOus jugez mal des sentimens de mon ame, Madame, si vous croyez qu'elle puisse se déguiser avec vous. Penetrez les apparences qui vous abusent, & vous trouverez que c'est mon cœur lui même qui s'est dépeint dans le Tableau que vous avez receu.

Celui qui aportoit ce billet à la Princesse, avoit ordre de lui dire qu'elle passât une éponge moüillée sur le Tableau d'Hermâne, & comme Antonin avoit voulu attendre la réponse de Conrard, la Princesse & lui firent ce que le Frere avoit mandé de faire, mais ils furent bien surpris, de remarquer qu'à mesûre qu'ils frottoient le Tableau avec l'éponge, ils en changeoient la forme. L'Hermâne qu'il representoit n'étoit qu'en détrempe, & dessous cette figure il y avoit un amour couché sur un gazon, dont la tête étoit couronnée de roses, & qui au lieu de la tête de mort du penitent, embrassoit un panier de fleurs, autour duquel étoient écrites ces paroles :

Les Fratic. *Moins des jardins, que de mon cœur.*

Le mot d'Hortensia signifie chez les Italiens la Deesse du Jardinage, & ainsi ce panier de fleur faisant allusion au nom que la Princesse portoit, exprimoit une declaration d'amour tres juste & tres intelligible. Sans mentir, s'écria le pieux Antonin, lors qu'il eut fait cette remarque, voilà une galanterie bien fine, pour être d'un Moine. Il est aisé de juger que ce n'est pas son apprentissage; mais helas! poursuivit-il d'un ton plus serieux, il a dit plus vray qu'il ne pensoit, lors qu'il a mandé que ce Tableau étoit le Portrait de son cœur. Quand on regarde les actions des hypocrites en détrempe, ce n'est que croix & que mortifications; mais si on passe l'éponge de la penetration sur ces apparences trompeuses on découvre qu'elles cachent les vices les plus detestables. A ces mots il prit le Tableau & le billet des mains de la Princesse, & la supplia de trouver bon qu'il les portât à son Beau frere, afin de commencer par lui à détromper les gens préoccupez. Le zele d'Hortence la poussoit à faire voir ce Tableau au saint Pere plûtost qu'à aucun autre, comme étant celui qui devoit punir les faux Freres de leur hypocrisie; mais outre qu'Antonin ne croyoit pas le Tableau suffisant pour détromper sa Sainteté, il craignoit de faire tort au mary de sa sœur s'il declaroit son erreur sans lui avoir donné le tems de prevenir les reproches qu'elle meritoit. Cette precaution fut même utile à plus d'un usage; car le Beau-

frere trouva d'abord des raisons si apparentes pour défendre Frere Conrard, qu'il auroit rompu ce second coup comme le premier s'il avoit parlé en presence du saint Pere Ce qu'Hortence publioit des impietez de ces Freres, étoit, disoit-il, des points de doctrine qu'elle avoit mal expliquez : le Tableau étoit un emblême pieux, qui exprimoit que les veritables Penitens trouvoient des fleurs dans les mortifications les plus austeres. Les paroles qui étoient écrites autour du panier l'embarrassoient un peu; mais il asseuroit que Frere Conrard y donneroit un sens innocent si on le lui demandoit, & poussoit la patience d'Antonin à bout par cette opiniatreté. Mais, lui dit le saint Homme, voulez-vous que je vous fasse entendre Frere Conrard parlant d'amour à la Princesse Hortence & lui disant des choses directement opposées à la doctrine de l'Eglise ? Vous ne sauriez avoir fait cela, lui dit le Beau frere, le Superieur des Fraticelles est trop pieux & trop avisé pour être capable de cette faute. Mais enfin si je fais ce que je vous propose, poursuivit Antonin, que direz-vous ? je diray que mes sens me trompent, reprit le bon homme; ou s'il faut qu'ils ne me trompent point (ce que je ne croy pas possible) je diray que je suis enchanté presentement : car je vous avouë que je croirois plûtost n'être pas ce que je suis, que de croire Frere Conrard autre que ce qu'il doit être. C'est assez, repliqua le discret Antonin, laissez moy conduire cet affaire, & contentez-vous de garder le secret sur ce que je viens de vous

Les Fratic.

Les Fratic. declarer : je faisois un scrupule de publier ouvertement la honte de cette Communauté. L'habit qu'elle porte me forçoit à garder encore des mesures, & j'aurois voulu les attaquer sur quelques points de doctrine, sans découvrir le déreglement de leurs mœurs ; mais puis qu'on ne peut vous ouvrir les yeux que par un éclat que j'esperois d'éviter, & qu'au mépris du respect que vous devez à la sœur du saint Pere, vous vous declarez le Protecteur des gens qu'elle attaque ; il faut vous convaincre par vôtre propre connoissance. La Princesse est discrete & charitable, & par tout autre motif que celui de la charité même, j'aurois de la peine à la faire resoudre au fracas où vous la forcez ; mais quand je lui auray fait considerer l'interest que j'ay dans ce desordre, j'espere de la bonté qu'elle me témoigne qu'elle ne trouvera rien de trop difficile pour le faire cesser. Antonin tint religieusement à son Beau-frere ce qu'il lui avoit promis. Il vint voir la Princesse le lendemain, il l'assura que les Fraticelles corrompoient la plus grande partie des plus illustres Dames de Rome, sur le pretexte de leurs prieres nocturnes, qu'en feignant de leur aprendre la maniere de faire l'oraison; ils les détournoient dans des lieux particuliers, où ils les seduisoient par toute sorte de paroles flateuses & de preceptes heretiques ; & finissant cette relation par une remontrance, qu'elle étoit l'unique personne sur qui le Ciel jettoit les yeux, pour purifier le monde de l'infection de ces hypocrites ; il la conjura de ne pas trahir les des-

feins de Dieu, & de vouloir attirer Conrard à un rendez-vous, où il pût être convaincu de tous ses crimes à la fois. Cette priere effraya d'abord la pudeur de la Princesse, mais Antonin l'appuya de tant de raisons, qu'il fit consentir Hortence à ce qu'il souhaitoit. Elle commence donc à faire comprendre au Frere Conrard qu'elle avoit tresbien entendu le sens de son billet, que s'il étoit conforme aux sentimens de l'ame du Frere, il ne l'étoit pas moins aux sentimens de la sienne; & flatant l'erreur de cet homme par mille demonstrations de tendresses, qui auroient seduit la prudence même, elle obtint de sa confiance qu'il viendroit la trouver un soir dans sa chambre déguisé en Matrone Romaine. Elle exigea de lui ce déguisement, tant parce qu'il marquoit mieux la debauche du faux Frere, que par un reste de respect pour l'habit Religieux, qui ne lui permettoit pas de l'exposer aux suites de cette entrevuë. Cette mascarade parut d'abord suspecte au Frere Conrard: il ne pouvoit se resoudre à quitter son habit. Quelque Pelerin sans logement, le besoin d'aprendre la volonté d'un mourant, ou d'aller consoler une famille affligée, fournissoient des pretextes pour les sorties les plus indifferentes: mais la Princesse sçut si bien lui representer, que le nombre de ses domestiques étoit trop grand, pour lui permettre de cacher un Religieux une nuit entiere dans son Palais, s'il n'étoit déguisé sous quelque aparence qui détruisit le soupçon, qu'enfin il consentit au déguisement. Il auroit trouvé plus de sureté à voir la

Les Fratic.

Les Fratic. Princesse dans son Convent, & il ne manquoit pas des commoditez necessaires pour la voir à l'heure qu'il lui auroit plû de choisir ; mais elle feignoit exprés un mal de jambe qui fermoit la bouche au Fraticelle. Voilà donc le jour de l'assignation amoureuse pris & arrivé. Le Beau frere d'Antonin fut mis dans un cabinet proche du lit d'Hortence ; d'où on entendoit tout ce qui se disoit dans la ruëlle, & étoit accompagné de son camarade de prevention. La Princesse voulut attendre le Fraticelle dans son lit, afin de mieux lui persuader l'incommodité qu'elle feignoit, & Conrard étant bien aise de la trouver en cet état, loüa l'amour dans son cœur de cette favorable conjoncture. Hé bien, mon Frere, lui dit Hortence d'un air engageant, que direz vous de la tendresse que je vous témoigne ? n'avouerez-vous pas qu'elle est extrême, aprés ce qu'elle me force de faire pour vous ? Madame, lui dit Conrard, en se baissant respectueusement, je n'attendois pas moins d'une personne toute divine comme vous l'êtes, qu'une bonté infinie ; mais s'il est permis à vôtre plus zelé serviteur l'humble Conrard, de vous declarer des veritez que vous ne savez peut-être pas, vous n'êtes pas la seule Dame qui a eu de ces sortes de bontez pour lui : celles qui l'ont favorisé ne tenoient pas le rang que vous tenez, & n'étoient pas si parfaites que vous l'êtes, mais elles n'étoient pas sans merite & les charmes de leurs personnes auroient pû faire la felicité des Courtisans les plus fortunez. C'est dequoy d'autres gens que vous m'ont déja assurée,

reprit Hortence, & je vous avouë que cette consideration a beaucoup contribué à vous faire obtenir le rendez-vous que je vous donne. Si j'avois été la seule que vous euſſiez entreprise, j'aurois eu de la peine à me resoudre à faire ce que je fais, mais Valentine m'a protesté que j'avois tant de compagnes, que cette protestation a vaincu mes scrupules. La Princesse disoit vray, sans que Conrard s'en apperceût. C'étoit en effet ce que l'illustre Antonin lui avoit appris de la débauche des Fraticelles, qui l'avoit fait resoudre à les perdre par une voye si opposée à son humeur; mais pour ne pas commettre le nom de ce saint Homme, elle citoit celui de Valentine, & frere Conrard, sçachant bien que Valentine pouvoit découvrir beaucoup de leurs affaires, si elle le vouloit: il ne fit aucune difficulté d'avoüer à Hortence ce qu'il crût qu'elle sçavoit déja. Il est vray, Madame, lui dit-il en faisant l'agreable, que soit constellation, soit quelque petit merite dont j'oserois me vanter, il ne m'échappe guere de personne que je juge digne d'être retenuë. Mais comment faites vous pour les gagner? interrompit Hortence: car pour moy, je me suis renduë à vos soins, & aux marques de vôtre amour, mais il n'est pas possible que vous fassiez pour chaque femme de Rome en particulier ce que vous avez fait pour moy. Le loisir de vôtre vie n'y suffiroit pas, & vos revenus ne pourroient fournir aux presens que vous auriez à faire. Aussi est-il vray, Madame, reprit le Frere, que nous ne traitons pas

Les Fratic.

Les Fratic. tout le monde comme nous avons traité la Grande, l'incomparable Princesse Hortence : Mais Madame, ces petits secrets de nôtre Communauté pourroient se remettre à un autre tems. Non, mon Frere, reprit la Princesse, qui reconnut le dessein de Conrard, apprenez moy de grace toutes les ruses dont vous vous servez ; les mesures que vous gardez avec les maris, les suretez que vous prenez contre l'indiscretion, & la legereté naturelle de la plus grande partie de nôtre sexe. J'ay un desir extrême de sçavoir toutes ces choses ; & vous ne sçauriez jamais me donner une marque d'amour qui me soit plus agreable que l'effet de cette confiance. Si la Princesse Hortence avoit été une simple Dame Romaine ; elle auroit en vain témoigné de l'impatience de sçavoir les ruses des Fraticelles, Frere Conrard l'auroit contrainte à remettre cette conversation, mais on ne traite pas avec la sœur d'un Pape vivant comme avec une particuliere. Il falut qu'il obéît à ses ordres, quelque peine que cette obéïssance lui causât. Madame, lui dit-il, nôtre maxime generale, c'est de guerir les Dames des erreurs du Christianisme par les preceptes de nôtre Hermâne, & de leur ôter la crainte de perdre leur reputation par une reflexion sur l'interêt que nous avons à la conserver. Qu'on ôte à toutes les femmes ces deux considerations de Dieu, & de leur honneur : il n'y en a guere sur la terre, qui ne se resolût sans peine à faire l'amour : & quand nous en trouvons de plus difficiles, nous nous servons de moyens plus delicats.

Alors le Fraticelle pouſſant ſa confiance juſques aux particularitez les plus ſecrettes de leurs maximes galantes; il n'y eut maniere ingenieuſe de donner un billet, dont il n'apprit un nouvel uſage à la Princeſſe, preſent de bigot, dont il n'enſeignât l'art de le convertir en preſent de galanterie, couleurs de pieté qu'il n'appliquât à la débauche; & paſſant du denombrement des expediens, au dénombrement des perſonnes ſur leſquelles ils avoient agi, il mit les femmes des deux témoins ſecrets de la converſation, en tête des plus zelées pour leur Communauté. La Princeſſe fit un cry au nom de ces deux femmes. Si elle avoit ſceu qu'elles fuſſent dans le Catalogue des Penitentes des Freres, elle ſe ſeroit bien gardée d'expoſer Conrard à cette imprudence: mais la diſcretion d'Antonin ne lui ayant pas permis de lui faire cet aveu, elle ne connut le mal que lors qu'il n'étoit plus tems d'y remedier. Conrard la voyant ſi troublée; Vous voilà bien ſurpriſe Madame, lui dit-il froidement, croyez-vous ces deux Dames des Veſtales que vous faites un ſi grand cry, quand vous entendez leurs noms; Certes, elles nous ont donné beaucoup moins de peine que toutes les autres: l'une ſe plaignoit des tiedeurs d'un vieux mary; nous l'avons pourveuë d'un Directeur qui tâche de la conſoler: & l'autre ne pouvoit ſupporter les mépris de ſon jeune époux, nous avons trouvé un des nos Freres plus complaiſant à des deſirs que n'eſt ſon Coquet de mary. Hortence que cet éclairciſſement outroit de douleur, tant pour la con- Les Fratic.

Les Fratic. sideration d'Antonin, que pour les desordres qu'elle prevoyoit dans ces deux familles De grace, mon Frere, dit elle à Conrard ceſſez ce diſcours, il me fait fremir; vous, ne dites point vray, vous vous vantez de choſes que vous n'avez jamais faites: ces deux Dames ſont ſages j'en jurerois, & je regarde comme une offenſe mortelle envers Dieu, celle que je vous donne occaſion de faire. Ce retour ne pleut pas à Conrard: il voulut en prevenir la ſuite. Laiſſons Madame, dit-il à la Princeſſe, le bon Dieu ſur nos Autels, & dans le cœur des Elus, & ne le meſlons point dans les Myſteres amoureux:

Altri Tempi, Altri Cure:

Et alors pour faire valoir le Proverbe Italien, il alloit perdre tout reſpect pour Hortence: Mais les deux époux intereſſez ne pouvant ſupporter l'audace du Frere plus long tems, ſortirent du cabinet, & le ſaiſiſſant inopinement, Ah, ah Frere Conrard, lui dit le vieillard; c'eſt donc ainſi que vous faites pratiquer aux de Dames de Rome, la vertu que vous enſeignez à leurs maris. Le Fraticelle fut ſi ſurpris de la veuë, & de l'action de ces deux hommes, qu'il demeura comme s'il eût été frappé de la foudre. Il ouvroit les yeux ſans croire voir ce qu'il voyoit, un tremblement univerſel le ſaiſit, les jambes, la voix lui manquerent, & ne pouvant ny dire un mot en ſa défenſe ni faire le moindre effort pour eſſayer de ſe ſauver, il ſe laiſſa traîner comme un homme immobile dans une

chambre prochaine, où il fut gardé soigneusement jusques à l'heure où on pourroit venir le chercher. Il seroit inutile de raporter les reflexions douloureuses du faux Frere, je croy qu'il n'y a point de Lecteur qui ne les conçoive sans qu'on les lui dépeigne: Il se voyoit livré par une Princesse à laquelle il avoit confié des impietez dignes du supplice le plus cruel : les témoins qu'il jugeoit bien qu'on alloit produire contre lui étoient deux maris blessez en la partie la plus sensible des époux, & ce revers de fortune lui arrivoit dans le tems, où il esperoit d'en être le plus favorisé. Pendant qu'il s'abandonnoit à ces considerations avec des transports de rage, qui tenoient moins de l'homme que de la brute, la Princesse Hortence accompagnée du docte Antonin, & secondée de ces mêmes hommes qui autrefois avoient été les Protecteurs declarez des Fraticelles, alloit justifier au saint Pere les accusations qu'il avoit si mal receuës : les crimes de Conrard se pouvoient regarder comme averez, si-tôt qu'ils furent découverts ; on les savoit sur sa propre declaration, & les témoins qui le chargeoient étoient des gens irreprochables. Il fut donc mandé au même instant pour venir rendre compte de sa doctrine & de ses mœurs. Il pensa mourir de frayeur quand on lui fit ce compliment ; & jugeant que dans les affaires de cette espece on gagne beaucoup quand on differe, il supplia les envoyez du Pape de l'air le plus soumis qu'il pût prendre, de lui permettre d'envoyer querir un habit de Moine à son Convent ; mais outre

Les Fratic-

L'Adolescent. que la decoration de Matrone aggravoit le crime, ils la trouverent si plaisante, qu'ils ne purent s'empêcher d'en donner la veuë à sa Saintеté. Il fut donc conduit dans cet équipage au Palais du saint Pere. C'étoit une figure grotesque que de voir ce fameux Fraticelle, qui ne se montroit en public que revêtu *du sac* & le front couvert *de la cendre*, traverser la grande place de Rome metamorphosé de cette sorte. Ceux qui le conduisoient prenoient plaisir à manifester sa honte, en l'empêchant de couvrir son visage; & les passans voyant sortir le nez d'un Moine barbu du milieu d'un escoffion de Matrone. Est-ce là ce nouvel Apôtre? disoient quelques-uns, qui se vantoit de pratiquer la perfection de la vie Chrétienne. Voyez-vous l'hypocrite, disoient quelques-autres, qui fait l'Anacorete le jour, & qui rode la nuit en habit deguisé pour attraper la passade amoureuse. J'avois toûjours bien jugé, interrompit un qui faisoit le capable, qu'il n'y avoit que de l'ostentation dans la pieté de ces Freres. Suspendez vôtre jugement, reprenoit un autre qui étoit de plus facile croyance, c'est peut-être, par quelque motif de charité qu'il est déguisé de cette sorte. Ces diverses opinions accompagnerent le Frere jusques au Tribunal des Audiences: mais à peine fut-il interrogé que le peuple sçut ce qu'il devoit penser, car il fut convaincu de tant d'impietez & de tant de sacrileges, qu'il fut livré au supplice quatre jours aprés sa prise; la Secte des Fraticelles declarée Heretique, & tous leurs Sectateurs excommuniez, Hermâne,

leur Hermâne, auquel ils avoient attribué si fauſſement le titre de Bien heureux, fut deterré par decret du ſaint Pere, & ſes os brûlez en place publique. Cet acte de Juſtice remplit d'allegreſſe la pieuſe Hortence & le devot Antonin ; mais il ne fut pas approuvé de tout le monde. Les gens de l'eſpece des fraticelles donnent la ſubſiſtance à un nombre de libertins, qui tomberoient dans l'excez de neceſſité, ſi les vices & les vicieux étoient entierement exterminez. Quelques-uns de ces débauchez ſauverent la plus grande partie des fraticelles, & les conduirent à Lyon, où ils ont demeuré perdant tous les deſordres de l'Egliſe : & c'eſt, peut-être de cette ſource infectée que coulent les torrens de Bigoteries qui ſe débordent de ſiecle en ſiecle dans le monde. Aux Libertins ſe joignirent les Libertines. Les Penitentes qui avoient été abuſées veritablement furent bien aiſes de ſortir de leur erreur & ſe convertirent de bonne foy, comme fit l'innocente Valentine ; mais celles qui avoient feint de croire, afin de vivre comme ſi elles avoient crû, conceurent une douleur pour la perte des Fraticelles, dont les effets ne trouverent rien de ſacré Il faut que ç'ait été quelques unes de ces affligées qui ayent pris le ſoin de faire dreſſer un Epitaphe au Frere Conrard ; car nous en avons recouvert un qui ne peut avoir été fait que par Elles.

Les Fratic.

Les Fratic.

EPITAPHE.

Sous cette Tom'e icy repoſe
Un qui ne repoſa jamais,
Prevenant juſques aux ſouhaits;
Oſant plus en amour que l'amour même n'oſe,
En dix lieux differens jour & nuit agiſſant,
Soulageant ſeul tous les maris de Rome,
Je gagerois qu'aucun paſſant
Ne croira qu'icy gyit un homme.

Fin de la Troiſiéme Partie des Annales Galantes,

ANNALES GALANTES.

QUATRIE'ME PARTIE,

LA débauche eſt une eſpece de graine infernale qui provigne merveilleuſement ſur la terre. Un exemple de libertinage en attire mille ; & au lieu que la vertu ne défriche les vices qu'un à un par travail & par patience, le vice deracine les plantes de la vertu avec la viteſſe d'un torrent. La Secte des Fraticelles avoit paru tout à coup comme l'effet d'un enchantement. Son progrez avoit imité la viteſſe de ſes commencemens ; & il falut tous les ſoins de cinq des Succeſſeurs de Boniface pour l'éteindre. Il n'y avoit perſonne qui ne voulût faire une Secte à ſa mode, à l'imitation des Fraticelles : Mais entre ceux qui porterent ce deſir plus loin, Dulcin Prince des Lombards fut le plus ingenieux & le plus fertile en nouveautez agreables. Ce Prince vivoit douze ou quinze années après la condamnation des Fraticelles ; l'Etat Eccleſiaſtique étoit troublé de guerres & de Dulcin.

Dulcin. seditions, qui empêchoient le Saint Pere de veiller aux desordres du dehors : Et le siege de ces guerres ayant été long-tems dans la Lombardie, elle avoit été si dépeuplée d'habitans ; que Dulcin apportoit tous ses soins à la repeupler. Il fit des deffenses à toutes personnes, sur peine de la vie de garder le celibat passé la quatorzieme année de leur âge. Il contribuoit de son fonds aux mariages inégaux. Il accordoit de grands privileges aux Etrangers pour les attirer dans son Etat ; mais Marguerite sa femme, que l'Histoire surnomme la Voluptueuse, s'appercevant que cette nouvelle maniere de repeupler la Lombardie diminuoit les revenus du Prince, s'avisa d'un secret plus infaillible, & moins incommode pour le Souverain. Elle conseilla à Dulcin d'accorder une permission generale à ses sujets de changer de maris & de femmes, autant de fois qu'ils le jugeroient à propos. L'avis fut trouvé bon, & promptement executé ; & le Prince rafinant sur l'imagination de la Princesse, non seulement il fit l'Edit de divorce qu'elle lui avoit conseillé ; mais il promit asile & protection à tous les étrangers qui voudroient se servir du privilege. Cette declaration ayant été publiée dans tous les Royaumes de l'Europe, on ne voyoit que flotes de gens de toutes nations, & de tous sexes qui venoient s'établir en Lombardie, pour jouïr de la liberté du Païs. Il n'y avoit plus assez de Bled dans cette Province pour nourrir les nouveaux habitãs, bié qu'elle soit la plus fertile qui soit au reste du monde : Et cõme il est de la Politique d'un Souverain de donner l'exẽple de choses qu'il

qu'il commande, le Prince & la Princeſſe Dulcin
furent des premiers à reduire en pratique ce qu'ils faiſoient enſeigner aux autres. Mais comme ils eſtoient prudens & delicats, ils voulurent connoiſtre les gens qu'ils choiſiroient. Ils s'eſtablirent Juges de tous ceux qui demandoient la liberté du divorce. Dulcin interrogeoit les hommes ſur les plaintes qu'ils faiſoient de leurs femmes, afin d'apprendre par eux l'inclination de celle qu'il projettoit de mettre en la place de Marguerite; & Marguerite ayant le même intereſt dans l'examen des femmes, voulut être commiſe à juger de leurs mécontentemens. Dulcin n'eſtoit pas peu empeſché à bien juger des accuſations des maris. Il leur trouvoit à tous tant de raiſon, que leur ſincerité lui eſtoit ſuſpecte. Il ne pouvoit croire qu'il y eût un auſſi grand nombre de femmes incommodes qu'il en trouvoit dans cette recherche, & voyant que ſa femme eſtoit plus traitable encore que les autres bien qu'elle eût beaucoup de defauts, il craignoit d'être forcé de s'en tenir à ſon premier mariage, quelque deſir qu'il eût de proceder à un ſecond. Celles qui eſtoient belles eſtoient ou coquettes, ou mépriſantes; les laides eſtoient ſoupçonneuſes; les ſpirituelles eſtoient imperieuſes & opiniâtres; les ingenuës eſtoient peſantes: enfin toutes avoient quelque qualité contraire à la douceur de la ſocieté: Il ne conſideroit pas qu'on ne lui propoſoit que des imparfaites, & que les maris ſe trouvant contens de celles qui ne l'étoient pas, ne demandoient point le divorce avec elles. Marguerite n'eſtoit pas ſi em-

Dulein barraſſée à trouver ſon aſſortiment, ſoit qu'elle fût moins difficile à contenter, ou que Dulein eût des qualitez ſi communes, que tous les autres en euſſent de plus rares. Nôtre Princeſſe trouvoit dans tous les maris mécontens dequoy faire valoir le privilege; mais le Prince vouloit qu'elle l'attendiſt. Il aimoit mieux une nouvelle femme que l'ancienne; mais il trouvoit Marguerite meilleure que rien. La premiere femme qui fut amenée à noſtre Princeſſe eſtoit une jeune brune enjoüée, d'une démarche libre, & d'une phiſionomie ſpirituelle. Son habit eſtoit propre & agreablement inventé; ſes actions plaiſoient, & il eſtoit aiſé de remarquer qu'elle les faiſoit à deſſein de plaire. Paſſez, lui dit Marguerite, ſi toſt qu'elle la vit, il n'eſt pas neceſſaire de vous examiner pour ſçavoir de quoi vous vous plaignez. Vous voulez avoir des Amans, & vôtre mary ne veut pas permettre que vous en ayez; vous avez raiſon de le changer, les époux de ce caractere ſont incommodes, & vous devez en changer juſques à ce que vous en trouviez un qui ne contraigne point vôtre inclination. Helas, Madame, reprit la brune, mon mary ne me contraint point, & s'il faloit avoir des ſujets de ſe plaindre d'un époux pour joüir des privileges du changement, je ne ſerois point venuë dans vos Eſtats. Mon mari m'aime, il eſt jeune & bien-fait: il n'eſt point jaloux, & je ne manque ny de bijoux ny de parures. Hé pourquoy le changez-vous donc, interrompit Marguerite toute ſurpriſe, pour le plaiſir de changer ſeulement? Madame, reprit la femme en

soûriant, ne comptez vous pour rien le pou- Dulein
voir de rompre une chaine qui devoit m'attacher toute ma vie ; n'avez vous jamais veu de gens nourris de mets les plus delicats, se faire un ragoust d'un morceau de bœuf ? Sans mentir, repliqua Marguerite, nôtre sexe est admirable, & j'avouë que je ne croyois pas qu'il portast le caprice du changement si loin. Aprés cette reflexion, la Princesse des Lombards ordonna qu'on mist cette femme en tête des épouses mal contentes, & qu'on lui donnast le choix de tous les maris à pourvoir. De cet examen elle passa à celui d'une seconde. C'estoit une Blonde, fade & languissante dont la démarche negligée faisoit connoistre la paresse naturelle. Quelle plainte faites-vous contre vôtre mary ; lui dit Marguerite. Madame, reprit la froide Blonde, il m'aime trop, il veut incessamment me caresser, il ne me laisse point en repos. O Dieu ! s'escria l'Espouse de Dulein, qu'on oste promtement cette femme d'avec les autres, elle est de meschant exemple, & prenant le nom de l'Espoux sur ses tablettes, elle crût que c'estoit par cet homme qu'elle devoit commencer à establir la nouvelle loy du divorce. Elle avoit à peine fait cette resolution qu'on lui presenta une troisiéme Mécontente, dont la Phisionomie passionnée lui fit juger qu'elle se plaignoit d'un mal tout contraire à celui de la precedente. Vous estes jalouse, lui dit la Princesse, & vous quittez vostre mary parce qu'il est coquet. Plûst à Dieu, Madame, que vous eussiez bien deviné, reprit la femme, je ne serois pas si mal-heureuse

Dulcin que je le suis ; il n'y a rien de si commode qu'un mary coquet, il est toûjours propre & parfumé : il sort tout le jour, & la crainte qu'il a que vous ne penetriez dans ses affaires l'oblige à nous abandonner la conduire des nôtres : Mais helas le mien n'est pas de cette humeur, il ne sort de chez lui qu'aux Festes annuelles ; & jugeant de mon temperament par le sien, je ne fais jamais un pas sans qu'il me serve d'Ecuyer. L'epouse eut permission de changer de mary à l'heure même. Cette cause de divorce estoit une des plus legitimes qu'on pût alleguer ; & Marguerite continuant son office, il vint une femme sur les rangs, dont le sujet de plainte estoit tres nouveau, & tres bizarre. Son mary vouloit qu'elle fist l'amour, & elle ne pouvoit se resoudre à le faire. C'est donc que l'Amant qu'il vous propose, ne vous plaist pas, lui dit Marguerite. Ce n'est point cela, Madame, reprit la femme, car il me donne la liberté de choisir. Il dit que les femmes qui ont de l'honneur, sont de tels Dragons dans un menage, que pourveu que je n'aye plus cette qualité d'honneste femme, il lui est indifferent qui me la fasse perdre. Et en effet, Madame, j'avoüe qu'elle me rend un peu fiere, c'est un beau joyau que l'honneur ; & quand une femme peut dire je ne crains personne, elle est rarement vaincuë dans les disputes domestiqués : Mon mary dit donc, qu'il veut que je devienne coquette, & que les femmes sont plus dociles, quand elles ont quelques apparences à menager. Mais Madame, j'aymerois mieux mourir que de consentir à ce

qu'il souhaite ; j'ayme l'honneur, je ne veux rien faire qui l'offense, & je renonce plûtôt au mariage ; qu'au privilege de parler hautement & sans crainte, ainsi qu'une honnête femme doit faire. Marguerite trouva cette femme si ridicule, qu'elle fit signe qu'on l'ostast de sa veuë, sans daigner lui faire aucune réponse. Elle eut quelque raison de ne pas s'arrester long-temps à celle-là ; car elle étoit suivie d'une autre qui avoit tant de choses à dire, qu'elle consomma toute l'Audience. C'estoit une Françoise, originaire du Languedoc, mais si belle & si charmante, que la Princesse des Lombards ne la vit qu'avec admiration. Comment est-il possible, dit-elle, qu'un mary veuille changer une telle femme ? L'Estrangere ne répondit point à ce discours. Il y avoit tant de chefs compris dans cette accusation, qu'elle supplia Marguerite de permettre qu'elle racontast son histoire toute entiere. Elle n'estoit pas faite d'une maniere à être refusée. Marguerite accorda ce qu'elle desiroit, & l'Inconnuë prenant la parole, en langue Italienne qu'elle parloit comme sa langue naturelle, elle commença son discours de cette sorte. Dulein·

HISTOIRE DE NOGARET & de Mariane.

Le degout.

JE ne say, Madame, par où je dois commencer mon Histoire : le Portrait du Heros & de l'Heroine, qui est le Prelude ordinaire des Narrations, m'est interdit; car vous voyez comme je suis faite, & vous verrez le Heros quand il vous plaira, puis qu'il est dans la salle prochaine avec le Prince Dulcin. Je ne feray point aussi de Genealogie inutile, il doit vous être indifferent de savoir qui étoient mes Predecesseurs, pourveu que vous sachiez l'affaire dont il s'agit : je suis femme & je me plains de mon Mary. Ecoutez, s'il vous plait, le sujet de mes plaintes & jugez de mes raisons. Je suis de Montpellier, ville fameuse pour les belles personnes qu'elle produit, & je m'appelle Mariane Nogaret : un Gentilhomme assez voisin de nos quartiers, ayant eu quelques affaires à Montpellier, il me vit, & me trouva assez à son gré pour me dire qu'il m'aimoit. Cette confidence n'étant pas aussi terrible dans nôtre pais qu'elle l'est dans quelques autres, j'avouë franchement que je lui fus fort obligée de me l'avois faite. Les commencemens de nôtre intrigue ne furent pas de longue durée; car mon Amant fut apellé à la Cour de France pour des affaires peu importantes à mon Histoire; & le Roy Philippe surnommé le Bel, conceut tant de

bonne volonté pour lui, qu'il, l'arrêta auprés de sa personne Il m'avertit de sa nouvelle faveur, & pendant quelque tems j'eus sujet de croire qu'elle ne le forceroit pas à m'oublier. Il m'écrivoit souvent, ses lettres me sembloient assez passionnées ; mais la Cour ayant cela de propre, qu'elle ôte aisément la memoire des Provinces, insensiblement Nogaret devint plus paresseux de m'écrire, & à la fin il ne m'écrivit plus. Je passay deux années entieres sans recevoir aucune de ses lettres ; mais il peut y avoir trois ans ou environ, qu'ayant été envoyé par le Roy son Maître au Pape Boniface, qui étoit alors à Anagnie, il passa par le Languedoc, & soit par hazard ou de dessein, il vint à Montpellier. J'avoüeray sans vanité que j'étois en reputation d'être la plus belle fille qui fût en nôtre Province en ce tems-là, j'avois plus d'embompoint que lors que Nogaret m'avoit veuë le premier voyage, ma gorge & ma taille s'étoient formées, & Nogaret étoit devenu le Seigneur de France le plus accomply. Nous n'eumes donc aucune peine à rallumer nos premieres flâmes : je ne voyois rien en Languedoc de si parfait que Nogaret, & il me juroit qu'il n'avoit rien veu en France, ny en Italie, qui m'égalât, Le trait de legereté qu'il avoit fait à son premier voyage, me faisoit douter des protestations de celuy-cy : je me souvenois qu'il m'en avoit dit autant avant son départ, & qu'il l'avoit oublié si-tost qu'il m'avoit perdu de veuë ; mais il savoit donner des pretextes si specieux à son silence, & j'avois un desir si violent qu'il dît vray, que je Le degout.

Le dégout. l'aidois moy-même à me tromper. Sa fortune & son devoir le rappellant auprés du Roy il ne fit pas un long sejour à Montpellier ; mais il me donna sujet de croire que ce qu'il y laissoit alors étoit devenu beaucoup plus cher qu'il ne l'avoit été autrefois. Il m'écrivoit de tous les lieux où il passoit, il n'y avoit aucune mode à la Cour de France dont je n'eusse la premiere fleur ; & les bienfaits du Roy philippe l'ayant élevé dans un rang où il ne devoit pas craindre d'être refusé s'il me demandoit à mes parens ; il fit cette demande avec tant d'ardeur & avec tant d'avantage de mon côté que je lui fus d'abord accordée. Je fus menée à Lyon, où Nogaret vint me joindre, & le mariage ayant été celebré dans cette ville, mon nouvel Epoux me conduisit à la Cour, avec un équipage qui avoit de l'air d'un Triomphe plûtoſt que du train d'un particulier. Le Roy receut Nogaret avec de grandes démonstrations de joye ; la Reine me combla de presens & de caresses, & si j'avois le plaisir de voir Nogret effacer tous les jeunes Seigneurs de son âge, il avoit celui d'entendre loüer son choix par tous ceux qui me voyoient. Trois ou quatre mois se passerent de cette sorte, avec tant contentement pour l'un & pour l'autre que je ne puis penser à ce tems bien heureux sans soupirer de douleur de ce qu'il ne dure pas encore. Mais, Madame, ce que je vais vous dire est-il croyable ? Les premiers transports de nôtre joye étoient à peine passez, que les noms d'Epoux & d'Epouse nous devinrent insupportables. Nogaret augmentoit tous

les jours d'estime & de credit ; & je puis dire que l'air de la Cour ne diminuoit pas mes charmes. Si Nogaret n'avoit point été mon mary, j'aurois eu besoin de toute ma vertu pour ne l'aimer pas plus que je ne l'aurois dû ; & il avouoit que si je n'avois pas été sa femme, il seroit mort d'amour pour moy ; mais la necessité indispensable de nous aimer, nous donnoit des tentations continuelles de nous hair Nous ne pouvions demeurer une demie heure seuls sans nous ennuyer ; si le caprice ou l'habitude nous arrachoit quelques caresses, elles nous sembloient hors d'œuvre, & on auroit dit que ce n'étoit que pour nous acquiter d'une corvée que nous nous rendions les petits soins à quoy nôtre devoir nous obligeoit. Ce n'est pas que nous n'eussions un fonds d'estime l'un pour l'autre que rien ne pouvoit détruire. Nogaret vivoit avec moy avec beaucoup de respect & beaucoup d'honnêteté, & je serois morte mille fois plûtost que de manquer à ce que je lui devois. Mais nous nous regardions comme le bons amis, qui étant assurez l'un de l'autre, s'aiment d'une amitié tranquille, sans transport & sans empressement. Cette espece de bienveüillance donne aux femmes les ajustemens que leur rang demande à Messieurs les Maris, & met les Epoux à couvert de l'orage domestique. Mais ce n'est pas contentement pour des jeunes cœurs qui s'étoient attendus à quelque chose de plus fort. On voudroit que les commencements fussent durables ; & quand ce qui devroit être un effet d'amour n'est qu'un effet de politique Le dégout.

Le dégout.

ou de complaisance, le mariage devient un pesant fardeau pour les gens qui ont le cœur delicat. Cette reflexion nous rendant chagrins & inquiets, Sara Colomme l'un des amis particuliers de Nogaret, s'aperçût de ce changement. Cet homme est fameux dans l'Europe par ses irreverences envers le Pape Boniface ; Nogaret avoit fait le voyage d'Italie avec lui ; & outre la familiarité que ces sortes de voyages font naître entre les voyageurs, Colomne étoit un homme tres-aimable & tres-judicieux. Il presse mon Epoux de lui dire le sujet de sa melancholie, & l'assurant qu'il douteroit à jamais de son amitié s'il refusoit de lui donner cette marque de confiance ; il lui arracha l'aveu de son dégout pour moy. Vous êtes dégouté de Madame de Nogaret ; repera Colomne tout surpris : Hé, dites-moy de grace, connoissez-vous quelque femme au monde plus belle & plus digne de vôtre amour qu'elle l'est ? Ce n'est pas de sa beauté dont je me plains, repartit mon Epoux froidement, j'avouë qu'elle est grande, & qu'un autre qu'un mary la trouveroit parfaite : mais, mon cher de quel usage m'est cette beauté ? de quel usage ? reprit Colomne : Et pour qui voulez-vous donc qu'elle soit d'un usage commode si ce n'est pour vous ; ne mettez-vous point de difference entre une femme dégoutante & une bien faite ; & quand vous retrancheriez l'usage de l'Himeneé ou seul plaisir de la veuë, n'est-il pas plus charmant pour un Epoux de trouver chez soy à son arrivée une femme jeune & brillante, qu'une vieille & desa-

agreable ; Hé mon Dieu mon amy, reprit Nogaret d'un ton mépriſant, une femme eſt toûjours aſſez belle pour le peu qu'un mary la regarde. Quand un homme a de l'honneur, il vit avec la laide comme avec la belle, & il a de plus l'avantage d'aimer ce qu'il trouve de plus beau ailleurs, au lieu que quand on a une femme comme la mienne, il ſemble qu'on ait perdu le jugement quand on en veut aimer une autre. Les Dames vous renvoyent à vôtre femme, comme à ce que vous devez trouver de plus beau, & croyant qu'un Epoux regarde ſon Epouſe avec les yeux des gens indifferens, vous apelleriez Dieu & tous les Saints à témoins, que vous aimez une perſonne, que vous ne la perſuaderiez pas. Ha ! ſi j'étois le mary d'une telle, pourſuivit-il, en nommant la plus laide femme de la Cour. avec quel plaiſir dirois-je à Madame de Nogaret qu'elle eſt la plus belle femme du monde ; Elle me croiroit: car elle ſauroit qu'il eſt vray, elle m'auroit obligation de mes louanges, & peut-être qu'elle me recompenſeroit de les lui donner par quelques legeres faveurs : mais ſi je faiſois ce compliment à toutes les femmes de la Cour, elles croient que je raille ; car elles ſavent bien dans leur cœur que Madame de Nogaret eſt plus belle qu'elles. Cette converſation ſe faiſoit dans une ſalle où nous mangions d'ordinaire : il y avoit une grotte à côté de cette ſalle où j'étois entrée aprés le dîner pour me repoſer, de ſorte que j'entendois diſtinctement ce qui ſe diſoit. Je ne fus point ſurpriſe du commencement du diſ-

Le dégout.

Le dégout.

cours ; si on m'avoit demandé la verité de mes sentimens, j'aurois dit de Nogaret tout ce qu'il disoit de moy ; mais quand je l'entendis souhaiter d'être le mary de celle qu'il avoit nommée, je ne pûs m'empêcher de faire un éclat de rire. Colomne mit la tête dans la grotte pour voir d'où cet éclat étoit party, & me voyant assise sur une pile de carreaux un livre dans ma main, & le visage aussi tranquille que si je n'avois eu aucun interêt à ce qu'on venoit de dire. Sans mentir, dit-il en riant à son tour voicy la maison des miracles L'homme de France qui a la plus belle femme voudroit avoir la plus laide, afin d'avoir le plaisir de faire l'amour à la sienne. La femme du monde qui merite le mieux toute la passion de son mary, reçoit les asseurances de son dégout avec un éclat de rire; quelles gens êtes-vous donc? continuez-t-il en nous regardant fixement : Vous, dit il à Nogaret, puis que vous trouvez Madame vôtre femme si digne d'être aimée, que ne l'aimez vous ? entrez dans cette grotte & lui contez vos raisons. Helas ! interrompit Nogaret avec un souris délaigneux, il m'est si fort permis de lui dire tout ce que je voudray, que je n'ay plus rien à lui dire : Et vous recevez cet aveu en riant ? Madame, repliqua Colomne en m'adressant la parole. Pourquoy ne rirois-je pas? repris je sans m'émouvoir, la chose n'est elle pas assez plaisante pour me faire rire ? Oüy sans doute, reprit le Romain, j'avouë que les sentimens de vôtre mary sont dignes de la risée des gens indifferens ; mais, Madame, je ne croyois

pas que vous conservassiez ce caractere avec lui. C'est toutefois le meilleur que je puisse prendre, interrompis-je froidement : & puis, à dire vray, je suis si fort du sentiment de Nogaret sur tout cela, que je croirois faire une injustice de le blâmer. De grace, dit mon Epoux, en tirant Colomne par le bras, allons prendre l'air, vous avez tant de fois prononcé les noms de Mary & de Femme que vous m'avez donné la migraine. Ils sortirent en disant ces mots, & un moment aprés mon tailleur m'ayant aporté un habit d'une mode particuliere & que j'avois inventée, je me trouvay si bien dedans, que je voulus aller chez la Reyne pour me montrer. Je la trouvay dans la ruë qui alloit à une devotion où je n'étois pas en humeur de la suivre, & n'ayant pas rencontré deux ou trois Dames chez elle, j'allay attendre le retour de la Reyne dans le jardin du Palais. J'avois promis mon carosse à une de mes amies ce soir-là ; de sorte que je le lui envoyai si tôt que je fus dans le jardin ; & choisissant les endroits les plus reculez, je m'amusay à entretenir solitairement mes pensées. Mais, Madame, admirez le caprice de la destinée, j'étois seule, il n'y avoit aucune personne de mon train à la porte du jardin, j'étois masquée, & cette année 1310. on portoit les masques tres petits en France : par hazard mon mary & Colomne passerent proche du lieu où j'étois, & Nogaret voyant une femme d'assez bonne mine qui se promenoit seule dans ce jardin, il lui prit envie de l'acoster. Il n'avoit jamais veu l'habit dont j'étois vetuë, & il

Le dégoût.

Le dégout.

m'avoit laissée couverte d'un autre lors qu'il étoit sorty ; de sorte que n'ayant aucun soupçon de la verité, il debuta par un éloge tres-galant de ce qu'il voyoit de ma personne. Cette rencontre me parut singuliere, je voulus m'en divertir, je deguisay le ton de ma voix le mieux qu'il me fut possible, & contrefaisant la plaideuse de Province qui ne savoit aucune des particularitez de la Cour, je seconday si bien l'erreur de Nogaret, qu'il ne lui vint jamais dans l'esprit que je fusse autre que ce que je me disois être. Le voilà sur les loüanges & sur les protestations : il admiroit tantôt ma taille, tantôt la forme de ma gorge, mes cheveux étoient les plus beaux qu'il eût jamais veus, mes yeux, mon action, ce qu'il regardoit du bas de mon visage, tout l'enchantoit. Colomne avoit beau le tirer par la manche pour faire cesser une conversation dont il commençoit à craindre les suites, il ne pouvoit l'arracher d'auprés de moy, il vouloit me suivre au bout du monde ; & pour le trancher court, il sortit de ce jardin le plus amoureux de tous les hommes. Colomne regardoit cette manie avec compassion : j'entendois qu'il le conjuroit en Italien, que vous voyez que je parle assez bien, de ne pas s'amuser à une avanturiere, qui n'étoit peut-être rien moins que ce qu'elle paroissoit ; que Paris étoit tout remply de ces sortes de personnes qui faisoient les prudes & les innocentes, bien qu'elles en sçussent plus que ceux qu'elles interrogeoient, & qu'il se rendroit la risée de toute la Cour, si on découvroit qu'il

eût seulement parlé à cette inconnuë le tems qu'il y avoit qu'il lui parloit : mais Nogaret avoit l'oreille bouchée à toutes ces considerations. Il auroit juré sur ma mine que j'étois aussi sage qu'en effet je l'étois, & s'opiniâtrant à vouloir me remener chez moy pour aprendre ma maison ; j'eus besoin de tout le pouvoir que je commençois à avoir sur son esprit pour l'obliger à permettre que je me retirasse avec liberté. Je lui dis que j'avois un mary jaloux, qui ne souffroit point de gens tels que lui dans sa maison, que je jugerois de l'effet que j'avois produit sur son ame par la deference qu'il auroit pour mes volontez ; qu'il se contentât de penser que j'étois une femme reconnoissante, & que je saurois bien le recompenser un autre jour de la curiosité qu'il me sacrifieroit. Il se retira flaté de cet espoir, & moy ayant trouvé le secret de marcher sur le pied de Colomne, je lui fis signe que je voulois lui dire quelque chose. Il me suivit à un endroit que je lui marquay de l'œil, & Nogaret ayant trop de crainte de me deplaire pour l'accompagner, il l'attendit au bout de l'allée, tres impatient de savoir ce que je lui voulois dire. Colomne, lui dis je, lors que je jugeay que mon Epoux ne pouvoit nous entendre, je suis Madame de Nogaret. Il pensa faire un cry à ce nom, mais lui serrant la main : Taisez-vous, lui dis-je, cette intrigue icy est assez plaisante pour être poussée plus loin; cherchez un carrosse inconnu qui me reconduise chez moy, & venez me pren- Le dégour.

Le dégout.

dre icyle plûtôr que vous pourrez, nous nous rirons à loisir de ce qui vient d'arriver. Colomne retourne trouver Nogaret, si remply du desir de rire, qu'à peine pouvoit-il le surmonter. Il dit à mon époux abusé, que je m'étois enquise de sa maison, & des moyens dont il faloit se servir pour lui écrire, & l'ayant accompagné jusques à l'appartement du Roy, il s'échappa de lui adoitement, il prit le premier carosse de connoissance qu'il trouva dans la Cour, & il vint me chercher où il m'avoit laissée. Ce Romain étoit amy parfait de mon époux, & dans toute autre occasion que celle-là, je n'aurois pas obtenu de lui de faire une trahison à Nogaret, mais il auroit crû lui rendre un service considerable s'il avoit rallumé sa passion pour moy, & il regardoit cette galanterie comme un moy en innocent Si tôt que je fus dans mon appartement je quittay l'habit que j'avois, je deffendis à mes femmes de le laisser voir à personne, & de dire que je l'eusse porté: & reprenant celui que Nogaret m'avoit veu le méme matin, je consultay avec Colomne sur les moyens de faire durer nôtre Comedie. J'étois absolument insensible au mépris de mon mary, je ne m'attendois pas à le faire cesser par cette ruse: mais je trouvois l'histoire rejouissante & je voulois la pousser jusques au bout. Je ne me fusse pas avisée de l'inventer, mais puis que le hazard avoit été si ingenieux, je voulois le seconder. Colomne me fortifia dans cette pensée, & retournant trouver Nogaret, il lui dit autant de bien de moy qu'il lui en avoit dit de mal avant que

de me connoître. Sans mentir, lui disoit-il cette inconnuë que nous avons veuë dans ce jardin est bien faite, je ne voy rien icy qui égale sa bonne mine, & si ce que son masque nous a caché est aussi beau que ce qu'il nous a laissé voir, c'est la beauté du monde la plus parfaite. Nogaret l'embrassoit à cet aveu, comme s'il lui eût raporté quelque grand avantage, & le conjurant de lui aider à découvrir la Dame masquée, il lui avouoit qu'il n'avoit jamais été si amoureux qu'il l'étoit. Je fortifiay cette passion par deux ou trois entrevuës, où j'avouë que je faisois de mon mieux pour triompher de l'erreur de mon susceptible mary. Nous étions alors aux Carmantales, que nous appellons en France le Carnaval. Dans ce tems les François vont masquez par les ruës & dans les assemblées, & la paix ayant été conclue entre l'Etat Ecclesiastique, & le Roy Philippe environ dans cette saison elle fut plus remplie de divertissemens cette année là, que les autres. La maniere dont nous vivions Nogaret & moy ne nous permettoit pas d'être souvent de même partie, nous avions chacun nôtre societé à part; & quand il étoit sorty avec sa compagnie, je m'habillois d'habits qu'il ne pouvoit reconnoître, & ne menant avec moy que des filles, ausquelles je deffendois absolument de me nommer, j'alois le poursuivant d'assemblée en assemblée pour lui faire de nouvelles blessures. Le changement que le masque apporte à la voix, déguisoit la mienne d'une telle sorte que Nogaret ne me regarda jamais que comme l'Inconnuë du jardin; & dans cette

Le dégout.

Le dégout. qualité je ne disois pas une parole dont il ne parût enchanté. Il me conjuroit par tout ce qu'il pouvoit imaginer de plus pressant, de lui donner les moyens de me voir chez moi, mais le mary jaloux que j'avois cité en nôtre premiere conversation, me tiroit d'affaire là-dessus ; & quand de la proposition des visites, il se retranchoit à celle de me laisser voir seulement, je disois que je me defiois des gens de la Cour, que je voulois l'éprouver encore quelque tems avant que de me découvrir à lui, & que s'il s'opiniâtroit à me voir, ou, qu'il entreprît de me faire suivre, je changerois de maison le lendemain, & me cacherois si bien à l'avenir, qu'il pourroit me tenir pour perduë. Cette crainte le faisoit demeurer dans les termes où je voulois qu'il fût, mais pour le recompenser de sa soûmission, je lui donnois souvent de mes lettres, que Colomne faisoit copier & je prenois ses reponses. Je me souviens que ces lettres donnerent matiere à une bizarre avanture Nogaret en perdit une, & ce que je lui disois du mary supposé, lui faisant apprehender qu'elle ne fût trouvée par des gens suspects, il s'avisa d'une plaisante ruse pour éviter cet inconvenient. Il en fit faire plusieurs écrites de caracteres differens, & il les fit glisser dans les poches de tous les hommes de la Cour qu'il sçavoit être gens à bonne fortune. Je ne sçaurois vous representer Madame, combien cette plaisanterie apporta de trouble à la Cour. Tous ces billets étoient doux, & les autres emportez. Il y en avoit qui exprimoient de la jalousie, & du dépit, quelques

uns étoient des remercimens, mais presque tous donnoient des rendez-vous ; de sorte, qu'on ne voyoit autre chose aux promenades, que les galans à billets, qui venoient à l'assignation, qu'ils croyoient avoir receuë. Cela fit des querelles, & des divorces. On démêloit les intrigues pour deviner, si un tel billet n'étoit point d'un tel ou d'une telle, on cherchoit les experts en écriture, pour verifier les caracteres ; & à dire vray, si l'intrigue de Nogaret & de moy avoit été une vraye affaire, sa precaution n'auroit pas été inutile : car le billet fut trouvé par un de ces jeunes gens indiscrets, qui l'ayant veu sortir de la poche de Nogaret, & voyant qu'il parloit d'amour, me l'apporta, croyant comme je le pense qu'il tireroit quelque avantage de cette indiscretion. Je ris de bon cœur, quand je vis ce billet, & l'action de celui qui me le presentoit : je le remerciay de ce service, comme s'il avoit été fort important, & courant à la chambre de Nogaret ; Tenez, Seigneur, lui dis-je, en lui rendant le billet, & en contrefaisant la jalouse, ayez plus de soin une autrefois des lettres amoureuses que vous recevez : en voilà une qui est tombée de vôtre poche en bonne compagnie, & il n'est pas d'un homme aussi discret que vous l'êtes, de laisser courir dans le monde des lettres de ce caractere. Nogaret rougit à la veuë de cette lettre, mais la piece qu'il avoit faite lui fournissant un pretexte de dissimulation : Ce sera sans doute, reprit il froidement, quelques-uns de ces billets qu'on a pris plaisir à jetter dans les poches de tous les

Le dégout.

Le dégout

gens de la Cour ; & alors l'ouvrant comme s'il ne l'avoit jamais veuë, il y leut ces paroles.

OUY, mon Brave, je croy pouvoir être aimée. Je suis assez belle pour concevoir cette opinion, & ce n'est pas de mes charmes dont il faut me persuader. Je les connois mieux que vous ne le connoissez, mais je doute qu'on puisse aimer ce qu'on n'a jamais veu. Pour vous, il n'est pas extraordinaire que je vous aime, je sçay qui vous êtes, & je vous voy tous les jours à découvert, mais que sçavez-vous, si ce que mon masque vous a caché, ne vous dégouteroit point de ce qu'il vous a laissé voir ? Les femmes sont de grandes trompeuses, & peut être au moment que vous m'aimez avec tant d'ardeur sans me connoître, je vous serois la personne du monde la plus indifferente si vous me connoissiez bien.

Sans mentir, s'écria Nogaret aprés avoir lû cette lettre, voilà un billet bien galant, & que ce soit une feinte, ou que ce soit une verité, la personne qui l'a écrit doit être infiniment spirituelle. Je pensay éclater de rire à cet aveu de Nogaret ; mais n'étant point encore lassée de cet innocent divertissement, je me contraignis, & je lui dis sans m'émouvoir : Que trouvez vous de si extraordinaire dans cette lettre ? Ce que j'y trouve ? s'écria mon mary d'un ton d'exclamation : tout, Madame, le sens, le tour, l'expression, la delicatesse des pensées. Cer-

tes, repartis-je avec la même froideur, je ne voy rien que de tres-commun dans tout cela. Je ne me pique point de bien écrire. mais je gagerois que j'écriray une lettre comme celle-là quand il me plaira. Nogaret me regarda avec un mépris qui pensa me faire perdre contenance, & levant les yeux & les épaules, comme s'il eût eu compassion de ma vanité, il la trouva si injuste qu'il ne daigna m'honorer de sa réponse. Il sortit sans me dire mot, & il alla chercher son cher Colomne, pour lui faire le recit de ce qui s'étoit passé. J'eus souvent de ces sortes de regales pendant que le Carnaval dura, mais le voyant prêt à finir, & Nogaret me pressant tous les jours de soulager ce qu'il apelloit son martyre. Je me resolus à conclure cette Comedie en me laissant voir à lui, & lui donnay un rendez-vous en une maison de campagne qui étoit à une lieuë de la Ville, où je lui dis que j'avois obtenu permission de mon mary d'aller passer quelques jours. Il pensa mourir de joye quand il entendit ces paroles, il me serra la main avec un transport qui lui fit oublier qu'il me la meurtrissoit, & depuis le soir où je lui donnay cette assignation, jusques au jour où il devoit s'y rendre, il gouta si peu de repos qu'il m'en faisoit pitié. Il s'ennuyoit par tout, il changeoit de place de quart d'heure en quart d'heure. l'aprenois de ses gens qu'il ne dormoit plus : mais enfin ce jour tant souhaité arriva. Nogaret ne devoit se rendre au rendez-vous qu'aprés le Soleil couché, & cependant il entra dans ma chambre tout habillé avant que l'aurore fût

Le dégout.

Le dégout. levée. Je feignis d'être surprise de cette diligence & je lui demandai ce qui la causoit. J'ay un ordre du Roy à executer, me dit-il, qui m'oblige à me tenir prêt tout le jour pour le recevoir. Ce mensonge me fit sourire, & voulant mettre nôtre menteur en peine. Cet ordre vous empêchera-t-il de venir souper ce soir à une maison où j'ay promis de vous mener? lui dis-je, Oüy sans doute il m'en empêchera, reprit Nogaret precipitamment; car ce ne sera peut être que ce soir que je l'executeray. Hé quoy, repartis-je, vous vous habillez devant le jour, pour une affaire que vous croyez ne faire que cette nuit? Vous savez ma delicatesse, reprit mon dissimulé, sur ce qui concerne l'obéïssance que je dois à mon maître. J'aime mieux être prêt douze heures plûtôt qu'il ne faut que de me faire attendre un moment. Hé Seigneur, lui dis-je en prenant une de ses mains, soyez de ma partie, je vous en conjure, je ne suis pas accoûtumée à vous faire souvent des prieres semblables, mais je vous avouë que vous me mettez au desespoir si vous me refusez celle cy. Nogaret avoit conservé beaucoup de respect pour moy, quand sous le nom de la Provinciale j'avois voulu savoir ses sentimens sur sa femme; il m'avoit toûjours fermé la bouche, en me disant que c'étoit une chose sacrée pour leur intrigue: Je n'ay plus aucune passion pour elle, me disoit-il ingenuëment; mais je l'estime assez pour mourir plûtôt que de souffrir qu'on en dît du mal, & je croy que vous n'aimeriez pas à en dire du bien. Cet Epoux si moderé ayant donc à

me refuser une chose que je lui demandois avec tant d'instance, il colora ce refus de raisons les plus apparentes qu'il pût trouver: mais je ne me rebutois point, je lui faisois des caresses, j'y mêlois des reproches, je lui demandois cette complaisance comme la seule que je lui demanderois jamais. Helas ! je ne m'attendois pas à l'obtenir, je sçavois aussi bien que lui même ce qui l'obligeoit à me la refuser, mais je prenois plaisir à lui donner un peu d'inquietude pour le punir du mépris que je voyois qu'il avoit pour moy. Il partit donc pour son assignation amoureuse, malgré mes plaintes & malgré mes reproches, & pour ne donner aucune connoissance de sa route, il ne voulut pas prendre un cheval de son écurie, mais s'en faisant amener un de loüage, à un endroit détourné, il se mit sans aucune suite sur le chemin de la maison, que je lui avois marquée. Je l'y devançay de quelques heures: car outre qu'il avoit été obligé d'attendre la nuit, & que j'étois sortie aussitôt aprés midy, il luy arriva un accident assez fâcheux. Il étoit tres mal monté, & ses belles pensées l'occupoient si fort qu'il regardoit rarement où son cheval mettoit les pieds, il étoit tard, comme je vous ay marqué, & nous n'étions encore qu'au commencement de Carême : il se planta dans le milieu d'un bourbier, d'où il eut des peines extrêmes à se retirer. Si ce mal-heur fût arrivé à un amant ordinaire, il n'auroit pas été surprenant, l'amour prend souvent plaisir à se joüer ainsi de l'impatience des gens amoureux, mais de voir qu'il arrivoit

Le dégour.

Le dégout. à un mary, qui alloit en rendez-vous avec sa femme, & que cette même Dame qu'il poursuivoit avec tant d'ardeur sans la connoître, & qu'il alloit chercher au peril de plusieurs avantures fâcheuses, étoit tous les jours à sa disposition dans sa maison, c'étoit là le plaisant de l'avanture, & voilà ce qu'on peut dire qui n'étoit jamais arrivé. Le pauvre Nogaret se voyant dans une bourbe puante, qui commençoit à lui glacer les jambes, & se trouvant sur une maserte outrée, qui ne sentoit ny la main ny l'éperon, faisoit mille vœux secrets à l'amour pour obtenir de lui qu'il le tirât de ce vilain lieu. Il vouloit se jetter dedans, & essayer de se sauver à pied, mais outre que cette bouë étoit grasse & profonde, il n'avoit point d'habit pour se nettoyer: il perçoit les flancs de sa Rosse, il juroit, il murmuroit, mais il eût long-temps juré & murmuré inutilement, si l'officieux Colomne ne fût arrivé à son secours. Ce prudent homme jugeant bien que l'éclaircissement de Nogaret & de moy ne pourroit se faire sans quelque aigreur, venoit remedier par sa presence, aux suites que cette aigreur pourroit avoir. Nogaret le reconnût au clair de la Lune qui étoit levée, il lui cria qu'il vint à lui, & Colomne s'étant approché; Ha mon cher amy, lui dit-il d'une voix que la colere & le froid rendoit tremblante, tirez moy d'icy je vous en conjure, je n'en puis plus, & il y a deux heures que je suis dans ce bourbier. Colomne le reconnoissant, & le voyant dans cet état, pour une avanture, qu'il sçavoit qu'il meritoit si peu trouva cette rencontre

contre si plaisante, qu'il ne put répondre à son amy que par un grand éclat de rire. Comment, lui dit Nogaret tout en colere, c'est ainsi que vous me secourez dans les occasions où j'ay besoin de vôtre service? Et quel service voulez-vous que je vous rende? reprit Colomne en riant toûjours: je ne suis ny deffricheur, ny marinier, & il faudroit tous les outils de l'un & de l'autre pour vous arracher d'où vous êtes: que faites-vous dans ce lieu-là? qui vous y a amené? & comment courez-vous ainsi les chemins seul, sans équipage & sur une masette comme la vôtre? Nous répondrons à ces questions une autre fois, reprit Nogaret outré de dépit & de honte: il ne s'agit pas de cela presentement, tâchez seulement à me tirer d'où je suis, je vous en conjure. Colomne décendit de cheval, il prend la masette par la bride, crie, bat cette pauvre bête, & enfin il fait tant par ses travaux, qu'il la fait aprocher d'un endroit d'où Nogaret pût se jetter à terre. Quand il y fut, ils allerent ensemble à un village prochain, où mon mary se fit décrotter, & d'où Colomne envoya chercher une autre monture; car la masette étoit expirante, & l'impatience de mon Epoux ne lui permettant pas d'attendre que le cheval qu'on avoit envoyé querir fût venu, il prit celui de son amy, & vint à toute bride où il y avoit si long-tems qu'il se desiroit. J'étois au lit quand il arriva; car voyant l'heure de l'assignation passée & n'osant me commettre à retourner seule la nuit à Paris, je m'étois resoluë à demeurer en cette maison, étant

Le dégout.

Le degout.

bien assurée que je justifierois cette absence en tems & lieu. Le transport de Nogaret fut si grand lors qu'il se vit seul dans une chambre avec moy, qu'il ne s'avisa pas d'abord de faire aporter la lumiere proche de mon lit. Il se mit à genoux, & prenant une de mes mains, il la baisoit avec tant d'amour & tant de joye, que je craignois qu'il n'y succombât. J'avouë que je portay envie à son erreur, & que j'aurois eu beaucoup d'obligation au hazard, s'il avoit fait en ma faveur ce qu'il faisoit en la sienne : je n'aurois pas voulu commettre un crime, mais j'aurois bien souhaité que quelque enchantement pareil à celui de mon mary, m'eût fait trouver dans ses caresses le plaisir qu'il sentoit en me les faisant. Il se jettoit sur mon lit, il embrassoit mes genoux au travers de la couverture, & il me rendoit graces de la bonté que je lui témoignois, dans des termes qu'il étoit aisé de juger que l'amour lui dictoit. Mais quand aprés ces premiers momens de trouble & de transport, il vint à tirer entierement mon rideau, & que dans cette Inconnuë si tendrement aimée, il vit cette même femme qui lui étoit si indifferente : O Dieu s'écria t'il, ce n'est que ma femme, & se reculant de quelques pas, comme pour mieux s'éclaircir de son doute, il se laissa tomber sur un siege, si touché & si surpris de cette avanture, qu'il sembloit qu'il fût devenu immobile. Non, lui dis-je froidement, ce n'est que vôtre femme, vous voyez comme il est dangereux de s'abandonner à la conduire de son cœur ; vous n'auriez jamais soupçonné

le vôtre de l'erreur qu'il a commise, & Marianne vous est si indifferente sous le nom de Madame de Nogaret, que vous ne pouvez comprendre qu'elle vous ait charmé sous une autre forme. Je suis pourtant cette même Dame masquée qui vous prevint d'une inclination si violente, lors que vous la vites dans les Jardins du Palais. Cette taille, ces yeux, cette gorge, enfin toute cette personne si ardemment desirée, sans être connue de vous, est celle la même que vous regardez avec tant de mépris depuis que vous la connoissez. Je vous l'avois bien mandé dans le billet que vous perdites, que vôtre passion cesseroit si tost que vous me verriez. Je ne say si Nogaret pressé de ces reproches ne put les suporter plus longtems, ou si le dépit d'avoir été deceu augmenta l'horreur qu'il avoit témoignée pour ma veuë, mais il sortit de la chambre brusquement, & se faisant donner son cheval il reprit le chemin de Paris, aussi mal satisfait de son assignation amoureuse qu'il avoit crû devoir en être content. Colomne arriva un moment aprés le départ de mon Epoux; je lui racontay ce qui s'étoit passé à vôtre entrevuë, & j'appris de lui ce qui étoit arrivé à Nogaret dans son voyage. Je ne pus m'empêcher de rire quand je me le representay dans son bourbier; mais un retour de tendresse succedant à ce premier mouvement, je renvoyay Colomne aprés lui, craignant qu'il lui arrivât quelque nouvel accident. J'avois regardé cette intrigue comme un jeu, & j'esperois que Nogaret la regarderoit de même, mais je fus deceuë dans mon

Le degout.

Le dégout. opinion. Il eut une telle rage d'avoir été trompé qu'il ne m'a jamais pardonné cette tromperie. Colomne avoit beau lui representer que c'étoit le hazard qui l'avoit commencée, & que si l'un de nous deux avoit sujet de se plaindre des suites, c'étoit moy & non pas lui. Il répondoit à ces remontrances, que j'étois une dissimulée & qu'une femme capable de se déguiser de cette sorte, le seroit aussi des infidelitez les plus horribles, si elle entreprenoit de les faire. Voyant donc que je ne pouvois l'adoucir, je lui ay fait proposer de venir joüir du Privilege que vous accordiez à tous les Epoux mecontens. Le rang qu'il tenoit en France lui faisoit enviſager cette propoſition avec repugnance; mais les maris chargez de femmes qu'ils n'aiment pas, ne trouvent rien d'impoſſible pour s'en délivrer. Nous avons quitté nôtre patrie, nous voicy dans vôtre Cour. Mais, Madame, admirez la bizarrerie de mon étoile, la liberté où je suis de me separer de Nogaret, me fait trouver cette separation insuportable. De grace, ma grande Princeſſe poursuivit Marianne, en se jettant aux pieds de Marguerite; obtenez du Prince Dulcin, qu'il n'accorde point à mon Epoux la permiſſion que je say qu'il lui demande. Comme je l'ay imité dans son dégout, peut être suivra-t-il mon exemple dans mon retour. La neceſſité de nous aimer a fait naître nôtre antipathie, la liberté de nous hair doit rallumer nôtre paſſion.

Marianne ne se trompoit pas quand elle parloit de cette sorte. A peine sa prière finiſſoit, que Dulcin vint demander à Ma-

guerite de la part de Nogaret, ce que Marianne conjuroit Marguerite de demander au Prince de la Sienne. Cet Epoux & cette Epouse se reprient avec autant d'amour qu'ils s'étoient pris la premiere fois, & leur exemple ayant été suivi de beaucoup d'autres, ils ramenerent en France plusieurs femmes qui renoncerent au privilege du divorce, & qui publierent que le desir de changer cesse entierement si tost qu'il est permis de le faire. Ils agirent tous en gens de bon sens d'en user de cette sorte, ils auroient été contrains de faire par force ce qu'ils firent de leur propre volonté; car le Pape Clement V ayant été averti de ce qui se passoit en Lombardie, & ne trouvant pas cette nouvelle loy conforme à celle du Christianisme, leva une puissante armée, & l'envoya contre Dulcin, sous la conduite du Legat son Neveu. Le Legat le vainquit, & contraignit à renoncer à son erreur, & ira ses sujets du libertinage où ils commencoient à se plonger. Le dégout.

Ce fut un grand malheur pour le siecle où nous sommes,
Qu'un besoin que l'Himen auroit d'un tel secours,
Reconnois nombre de nos hommes,
Qui seroient, s'ils l'osoient, les Dulcins de leurs jours.

Pendant que Marguerite pleuroit les vices du Legat, & quelques Epoux craignant les suites de la guerre, se hâtoient ardemment de jour du Privilege. Dom

Dom Pedre. Pedre Roy de Castille s'apliquoit dans son Etat l'usage de la liberté qu'on détruisoit dans celui des Lombards. Il avoit envoyé des Ambassadeurs en France, pour demander en mariage Blanche, fille de Pedre Duc de Bourbon, parent tres proche de Philippe, dit de Valois, premier de cette race qui ait occupé le Trône de France. Les Castillans sont gens flegmatiques en fait de negociations; & ceux que Dom Pedre avoit employez à celle-cy, cherchant l'avantage du Royaume, plûtost que la satisfaction particuliere du Roy, ils furent si long tems à tomber d'accord de leurs conditions, que Dom Pedre se lassa de les attendre. Il étoit aussi violent que ses Ambassadeurs étoient temperez: quand il avoit envoyé demander Blanche, il n'avoit preparé sa patience qu'au tems qu'il faloit pour faire le voyage de Paris à Burgos, & voyant que ce tems étoit consommé, & qu'il ne savoit encore quand l'Epouse future partiroit, il s'avisa de soulager son inquietude par quelque leger amusument; car on appelle d'ordinaire de ce nom tous les commencemens d'une passion: on regarde comme un caprice passager ce qui fait souvent les plus grandes affaires de la vie, & croyant se joüer avec l'amour comme avec un enfant, on trouve que ses moindres égratignеures deviennent des blessures mortelles. Il en arriva de cette sorte à nôtre jeune Monarque. Il découvre sa pensée à Nugnez de Prode Grand Maître de l'Ordre de Callatrava, & le plus cher de ses Favoris. Les negotiations de l'espece de

celles-là, ne sont pas d'elles-mêmes fort honnorables, mais la confiance du Souverain les ennoblit. Il est toûjours beau d'entrer dans le secret de son maistre, quelque part qu'il lui plaise d'y donner. Nugnez se crût donc fort honnoré du choix que le Roy de Castille faisoit de lui, pour le servir dans sa galanterie, & pour s'acquiter dignement de cette commission, il s'occupa tout entier à chercher une maistresse à Dom Pedre. Cette recherche ne donne pas grande peine à ceux qui la font. On trouve aisément des Dames de bonne volonté quand on les demande pour un Roy : mais Nugnez ne s'accommodoit pas de tout ce qui s'offroit à sa rencontre. Il étoit aussi fidelle sujet, qu'adroit entremetteur, & ne voulant donner au jeune Roy que l'amusement qu'il desiroit, il avoit de la peine à trouver une personne assez jolie pour plaire, sans être assez parfaite pour engager Dom Pedre dans une grande passion. Il crût toutesfois avoir rencontré ce qu'il cherchoit en Marie de Padille, fille d'honneur de la Duchesse d'Albuquerque. Cette fille avoit de l'esprit & de l'enjoüement, elle étoit jeune & assez agreable, & bien qu'elle ne fust ny d'une, beauté ny d'un rang, à former aucun obstacle au futur Hymenée, elle avoit assez de charmes pour faire attendre la Princesse Blanche sans impatienter. Ce seroit charger nos Annales d'une circonstance inutile, que de rapporter icy les premieres démarches du Monarque vers la Demoiselle & de la Demoiselle vers le Monarque. Les Amans du rang de Dom Pedre, ne s'assujettissent pas aux loix du Ro-

Dom Pedre. man. Ils enleverent les cœurs de puissance absoluë, & ce n'est pas pour eux qu'ont esté inventées les declarations d'amour dans les formes. Nugnez dit à Padille : le Roy vous a trouvé à son gré, & Padille lui répondit; Que plaist-il au Roi de me commander? mais cette intrigue liée avec tant de promptitude & consommée avec tant de facilité, n'eut pas un progrez conforme à son commencement, mille qualitez propres à faire la felicité d'un Amant heureux dont les gens indifferens ne croyoient pas qu'elle fût pourveuë : l'enjoüement de son esprit animoit toutes ses actions, une complaisance flateuse supleoit au deffaut de l'extréme beauté qui lui manquoit, & la magnificence du Roy faisant éclatter une inclination naturelle qu'elle avoit pour la propreté; Dom Pedre trouva d'abord dans sa Maîtresse, ce que le Grand Maître avoit esperé qu'il n'y rencontreroit jamais. Il ne pressoit plus ses ambassadeurs de conclure, & le peu d'interest qu'il prenoit à leur retour, le lui faisant trouver precipité, à peine il avoit songé que la Princesse Blanche estoit partie de Paris, qu'on vint l'avertir qu'il faloit envoyer la recevoir sur les frontieres de Castille. Cette nouvelle le surprit autant qu'elle l'affligea. Il auroit souhaité pouvoir l'ignorer toute sa vie; mais le Mariage des Rois n'estant pas un jeu de theatre, il falut que Dom Pedre fist comme s'il avoit esté content. Il envoya Nugnez de Prade au devant de la nouvelle Reine, & marchant lui-même à sa rencontre jusques à trois journées de Burgos, il se resolvoit à sortir de ce menchant pas le

plus honnêtement qu'il pourroit ; mais l'amour qu'il avoit pour Padille ne s'accordoit pas avec cette resolution. Une absence de trois jours lui parut un siecle, il vouloit retourner auprés d'elle, il ne pouvoit se resoudre à consommer le Mariage avec Blanche & regardant le devoir legitime comme une infidelité envers sa Maîtresse, il laissa la nouvelle Reine comme il l'avoit trouvée, & il courut se consoler avec sa Padille des contraintes où il avoit esté assujetty. Lors que Nugnez de Prade apprit que le Roy commandoit son équipage pour retourner à Burgos ; il crût avoir mal entendu, il se rendit auprés de lui, & le trouvant prêt à monter à cheval ; Quoy Seigneur, lui dit-il tout surpris, vous voulez déja quitter la Reine vôtre Epouse ? Seigneur, songez-vous bien qu'il n'y a qu'un jour que vous estes avec elle ? Je ne sçay si c'est assez pour elle, reprit Dom Pedre froidement ; mais je sçay que c'est trop pour moy. Est-ce Seigneur, poursuivit le Grand Maître que vous ne l'avez pas trouvée telle que vous avez deu l'esperer, ou que mal instruite dans l'obeïssance qu'elle vous doit, elle : .... Non, Grand Maître interrompit le Roi brusquement, ce n'est rien de tout cela ; mais c'est que Dom Pedre de Castille n'est pas né pour Blanche de Bourbon. Ceux qui ont fait cet assemblage, ne nous ont pas connus l'un & l'autre, & pour le trancher court, elle peut reprendre le chemin de la France, si elle est venuë pour estre la femme du Roy de Castille : car elle ne m'est rien & elle ne me sera jamais que ce qu'elle Dom Pedre.

Dom Pedre. eſt aujourd'hui. Le fidelle Nugnez effrayé de cette reſolution ſitrouue ce qui luifut poſſible, pour en faire conſiderer l'importance à Dom Pedre: il lui repreſenta la puiſſance des Ducs de Bourbon, qui par l'avenement des de Valois à la Couronne de France, ſe voyoient alliez de fort prés à cette Royale maiſon; l'intereſt general de tous les Souverains dans l'affront fait à une Princeſſe ſi proche parente du plus puiſſant de tous les Rois, les mécontenemens du ſiege Apoſtolique pour la rupture d'un Mariage ſi ſolemnel; les murmures de ſon peuple; & le tort qu'il faiſoit à ſa propre gloire; mais toutes ces remontrances furent inutiles. Dom Pedre partit ſans daigner repondre aux ſages avis du Grand Maître, & il le laiſſa deteſter en liberté, le choix qu'il avoit fait de Padille pour eſtre la Maitreſſe du Roy. Ce fidelle Favory enviſageant d'une veuë les maux que ce procedé alloit attirer ſur la Caſtille, voulut en détourner le coup, en ménageant l'eſprit de la jeune Reine. Il étudie un diſcours éloquent pour excuſer le traitement que cette Princeſſe recevoit, & aprés l'avoir examiné avec ſoin & s'eſtre trouvé content de ce qu'il contenoit, il fait demander une audience à Blanche & il s'efforce de juſtifier Dom Pedre. Une maladie ſuppoſée avoit cauſé ſa tiedeur, quelques affaires d'Eſtat imaginaires ſervoient de pretexte à ſon départ; mais il n'avoit pas beſoin de prendre tant de peine. Blanche eſtoit une Princeſſe ſans experience, elle avoit eſté élevée dans un Monaſtere où on faiſoit un ſcrupule de lever les yeux, & elle croyoit

qu'il suffisoit d'avoir esté épousée par les Ambassadeurs de Dom Pedre, pour être la Reine de Castille. Quand Nugnez, s'apperceut de cette erreur, il en fut surpris : le Roy lui avoit fait comprendre qu'il n'avoit point consommé le Mariage, il s'attendoit avoir la Princesse mortellement offensée de ce mépris, & c'estoit sur quoi rouloit le fort de sa harangue: mais quoi qu'il pût dire pour s'expliquer clairement, quelque adresse qu'il employât pour tirer le secret de Blanche, sans perdre le respect qu'il lui devoit, il la trouva toûjours persuadée qu'elle étoit la femme de Dom Pedre, & elle rougissoit en l'avoüant, comme une autre femme auroit rougy des plus grands crimes. Une ignorance si profonde est rare dans une personne de l'âge de Blanche, & Nugnez ne put la considerer sans étonnement, à cet étonnement se joignit la pitié, & de l'un & de l'autre, il resulta une commencement d'amour qui eut depuis de funestes suites Blanche étoit jeune, elle avoit beaucoup de douceur, elle étoit Reine, & il ne lui manquoit que le desir de plaire pour être Belle. Voilà donc nôtre Grand Maître amoureux, alors qu'il s'y étoit le moins attendu, & de la personne du monde dont il apprehendoit le moins de le devenir. En effet, sa fidelité pour son Maître sembloit devoir fermer toutes les avenuës de son cœur à cette criminelle passion: jamais sujet n'avoit été plus zelé pour son Roy, il avoit donné mille marques d'un respect inviolable: Mais de quoy n'est point capable l'amour ? Nugnez trouvoit Dom Pedre:

Dom Pedre. des charmes dans l'ingenuité de Blanche, que Dom Pedre avoit regardez comme des deffauts ; il ne goutoit plus aucune joye qu'auprés de cette princesse, & le pretexte de remettre le Roy dans son devoir, fournissant au Grand Maître des occasions frequentes de longues conferences avec la nouvelle Reine, sa passion augumenta d'une telle sorte par ces entrevuës, qu'à peine il pouvoit la dissimuler. S'il eût consulté son cœur sur le succez de sa negociation il auroit fait tout ce qui lui auroit été possible pour ne pas y reüssir. De quelque maniere qu'il envisageât les mépris du Roy pour la Princesse de Bourbon, ils ne pouvoient être qu'avantageux à Nugnez de Prade. Premierement ils menaçoient la Castille d'une sanglante guerre, & à regarder le Grand Maître comme Ministre, cette menace lui devoit plaire. De plus ils fournissoient une occasion de flatterie aux Courtisans, dont un Favory pouvoit faire un usage merveilleux, & si sa Politique s'accommodoit de ce divorce, le Lecteur jugera facilement que son amour s'en accommodoit encore mieux. Mais comme cet illustre Castillan étoit plus veritablement honnête homme qu'Amant & sujet interessé, il fit autant d'efforts pour remettre le Roy dans son bon sens, qu'es'il n'avoit trouvé aucun avantage dans son extravagance. Il confere avec le Duc d'Albuquerque mary de l'ancienne Maîtresse de Padille, & l'amy particulier de nôtre Nugnez. Le malheur que le Duc avoit eu d'elever dans sa maison celle qui alloit devenir le tison fatal de la maison Royale de Castille,

le rendoit plus passionné pour les interêts de Blanche qu'aucun des Grands de Royaume. Ils vont ensemble trouver Padie, ils la prient comme ses amis d'employer le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit du Roy, pour l'obliger à traiter Blanche comme il le devoit; mais voyant que sous le titre d'amis ils n'étoient point écoutez, ils changent de caracteres: ils lui parlent avec authorité & il la manacent du ressentiment de toute la Castille, si elle n'arrête le cours d'une injustice dont elle étoit regardée comme la cause. Padille avoit de l'orgueil & de l'esprit, elle montra par la suite combien elle étoit irritée de cette menace; mais ne jugeant pas qu'il fût tems de faire éclater son ressentiment, elle promit au Duc & au Grand Maître de contribuer autant qu'elle pourroit à la satisfaction de Blanche. Elle se garda bien toutefois d'executer cette promesse, elle avoit trop d'orgueil & trop d'ambition pour faire des prieres si contraires à sa vanité & à ses esperances. Cependant les Castillans ne pouvant souffrir l'injure qu'on faisoit à leur nation, en violant une foy si solemnellement donnée par les plus considerables d'entr'eux, murmurerent hautement de cette injustice; les Grands se liguent & le peuple se cantonne, tout panche à la revolte dans le Royaume. Leonor Reine Doüairiere d'Arragon & tante de Dom Pedre, voyant le Roy son neveu dans ce peril, prend la liberté de l'en avertir. Elle avoit le courage grand, & l'Histoire la louë d'une éloquence au dessus de son sexe. Elle represente au Monarque

Dom Pedre.

Dom Pedre. l'etat pitoyable où il alloit reduire sa Couronne, s'il ne se resolvoit à garder au moins quelques apparences d'honnetteté avec sa femme; & le propre de l'éloquence étant de donner les couleurs les plus fortes qu'elle peut inventer aux maux qu'elle entreprend de faire craindre, Leonor sçut si bien dépeindre à Dom Pedre les malheurs dont il étoit menacé, qu'il crût déja en être attaqué. C'étoit un Prince violent, d'un naturel farouche, & à qui la posterité donne le surnom de Cruel Il envoya chercher Nugnez si tôt que la Reine sa tante fut partie, & aprés lui avoir exprimé son ressentiment contre les rebelles, avec une fureur dont le Grand Maître fut effrayé, il lui dit qu'il faloit ôter aux Castillans tout pretexte de revolte, en ôtant Blanche du monde: qu'il avoit resolu de la faire empoisonner, & que connoissant le zele & la fidelité que le Grand Maître avoit pour son service, il le choisissoit pour cette expedition. Si quelque favory bien amoureux à jamais receu de son Maître la commission de faire mourir sa Maîtresse, il comprendra facilement le desespoir de Nugnez à ce funeste discours. Il aimoit le Roy jusques à mourir mille fois plûtôt que de le trahir, & il aimoit Blanche avec une passion d'autant plus violente qu'elle étoit pure, & qu'il n'aimoit que pour aimer seulement. Quand il envisageoit Dom Pedre comme un grand Monarque qui l'honnoroit de ses faveurs les plus étroites, il croyoit ne pouvoir assez tôt obéïr à ses ordres. Quand il regardoit Blanche comme une Princesse innocente, qui ne meritoit

aucune de ſes infortunes. & qu'il aimoit ardemment, n'ne connoiſſoit rien de ſi ſacré qu'il ne deût immoler à la ſureté de ſes jours. Cette perplexité lui ôtant l'uſage de la parole, le Roy fut contraint de lui demander s'il étoit devenu muet depuis qu'il étoit entré dans ce cabinet. Plût au Ciel, Seigneur, replicua Nugnez que je le fuſſe devenu, je ſerois diſpenſé de répondre au diſcours le plus ſurprenant & le plus cruel pour moy que j'aye jamais entendu. Quoy, Seigneur, pourſuivit il en regardant le Roy fixement, vous voulez faire mourir une innocente Princeſſe, qui n'eſt coupable d'aucun crime, que de n'avoir pas le bonheur de vous plaire, & qui ſupporte cette infortune avec tant de ſoumiſſion, que ſa patience devroit faire ceſſer. Appellez vous du nom de ſoumiſſion, interrompit le Roy bruſquement, les partis ſecrets qu'elle forme dans mon Etat, & les remontrances dont elle me fait accabler tous les jours. Je ne puis ſortir de mon Palais que je ne ſois aſſailli des clameurs du peuple qui me demande ſa Reine. Les Grands de Caſtille m'importunent ſans ceſſe de leurs ſupplications. La Reine ma tante même, ne peut ſe diſpenſer de m'annoncer de méchantes Propheties. Voulez-vous que j'attende paiſiblement la revolte des mes ſujets? & d'être imprudemment expoſé aux effets de la brigue des François, j'abandõne ma vie à la fureur d'une femme irritée. Non, Seigneur, je ne veux pas cela, reprit Nugnez, je mourrois mille fois avant que de ſouffrir une penſée qui fût contraire à la ſureté de vos jours;

Dom Pedre.

Dom Pedre. & bien que je donnasse tout mon sang pour celui de la Reine, je suis pourtant prêt à le verser si vous me le commandez. Mais de grace, Seigneur, poursuivit le Grand Maître, en se jettant aux pieds du Roy, enviſagez les suites de ce commandement avant que de le faire. Blanche n'est point une de vos sujettes que vous ayez élevée au Trône par un effet de vôtre bonté : c'est une Princesse illustre par sa naissance, & par sa vertu, & parente tres proche d'un des plus grands Rois de l'Europe. Que pensez-vous que fasse ce Monarque & tous ses alliez, s'il vous soupçonne d'avoir ôté du monde une Princesse de son sang, qu'il vous a donnée pour vôtre femme. Encore si vous aviez gardé quelques mesures avec elle, on pourroit faire passer une mort violente pour une mort naturelle ; mais qui pensez-vous qui doute de la verité aprés le traitement que cette Princesse a receu de vous ? Il faudroit qu'on vous crût bien chery de la destinée, si on vous voyoit delivré d'une femme incommode si à propos, sans qu'on s'imaginât que vous eussiez contribué à sa mort que par vos souhaits. Croyez moy, Seigneur, il n'y aura personne qui ne soit persuadé que vous aurez joint les effets aux desirs ; & cette opinion étant bien établie comme elle le sera sans doute, jugez de l'effet qu'elle produira. Mais que feray-je donc interompit Dom Pedre, pour me garantir des perils où nôtre divorce m'expose ? car pour vivre honnêtement avec Blanche il ne m'est pas possible : J'ay une antipatie pour elle que je ne puis vaincre, toutes ses actions me dé-

plaisent, & j'aime Padille jusques à l'adoration: Si je n'avois que mon amour à vaincre, ou mon aversion à surmonter, je pourrois peut-être y parvenir; mais de les combattre l'une & l'autre en même tems, & non content de m'arracher une passion violente du cœur, entreprendre encore d'y placer, une personne que je hay naturellement: Non, Grand Maître, non, c'est ce que je ne sçaurois faire. Seigneur, reprit Nugnez, cela ne seroit peut-être pas si difficile à executer pour un autre qu'il est pour vous. Les apparences que l'Hymen exigent d'un mary prudent, n'ont rien d'incompatible avec une passion; mais puis qu'un accommodement que tant d'époux trouvent aisé, paroît impossible à vôtre Majesté, demeurez tout entier à l'heureuse Padille, vôtre volonté doit faire nôtre loy, & ce n'est pas aux sujets, à se revolter contre les desirs de leurs Souverains. Mais Seigneur contentez-vous de cette impunité, sans la porter jusques à disposer d'une vie que le Ciel ne vous a point soûmise. Mais interrompit le Monarque, d'un ton de colere, si je n'immole pas cette vie à ma sureté, je suis en danger de voir la mienne immolée au ressentiment des François. Pensez vous que cette Nation si puissante & si belliqueuse supporte le mépris que j'ay pour Blanche, sans faire aucun effort pour la venger. Et la vangeront-ils moins, Seigneur, reprit le Grand Maître, quand ils vous soupçonneront de lui avoir ôté la vie. Le genre de cette mort seroit doureux, repliqua Dom Pedre, & le mepris que j'ay pour Blanche ne l'est pas: & d'ailleurs on peut esperer de me contraindre à re- Dom Pedre.

Don Pedre. nir ma parole, tant que cette Princesse vivra, & on ne s'attendroit pas à la resuscíter si elle étoit morte. On s'efforce volontiers d'apporter des remedes aux maux qui sont encore en état d'être gueris, & on ne s'avise guere d'en chercher pour ceux qui sont desesperez. Enfin; Nugnez il ne faut point raisonner sur une chose resoluë, je veux me defaire de Blanche, & si vous me refusez vôtre assistance pour réüssir dans ce dessein, je trouverai quelques autres de mes sujets plus zelez pour mon service & moins scrupuleux, qui se tiendront honorez de recevoir cette commission de ma bouche. Nugnez voyant que le Roy s'emportoit, & craignant qu'en effet, il ne donnât ses ordres à quelqu'un plus disposé à les executer qu'il ne l'étoit, feignit de se rendre à son raisonnement: il lui promit de le deffaire de la Reine. Mais, Seigneur, ajoûta-t-il, permettez moy du moins de garder quelques mesures, ne precipitez point une affaire qui merite d'être digerée, Il faut chasser les François de ce Royaume, avant que rien entreprendre contre une Princesse de leur nation, il faut se servir du pretexte des brigues qu'elle forme dans l'état pour détruire l'estime que le peuple a pour elle; & enfin il faut donner une si grande apparence de justice à ce trepas, que quand on vous soupçonneroit de l'avoir causé, on ne puisse vous le reprocher. Dom Pedre goûta ce dernier avis de Nugnez, & se reposant sur lui du soin de cette affaire, il ne songea plus qu'à se plonger dans les delices avec sa trop aimée Padille. L'amoureux Nugnez fremissant d'horreur, & de crainte pour les discours que

le Roy loi avoit tenus, & jugeant avec raison, que s'il ne feignoit d'executer ses ordres severement, on en chargeroit sans doute quelqu'autre qui les executeroit avec plus de fidelité, il commença cette feinte par le bannissement general des François qui avoient suivy la Reine, il apprehendoit quelques entreprises secrettes de leur part, qui rendissent son indulgẽce funeste au Roy, ou qui devinssent fatales aux jours de Blanche : il donna des gardes à cette Princesse infortunée qui sur le pretexte de la garde de la part de Dom Pedre, avoient un ordre secret de veiller à sa sureté: & craignant incessamment que le Roy ne se lassât de ses remises & ne retranchât le cours d'une vie si chere au Grand Maître, il avoit fait une deffense expresse aux Gardes de Blanche de laisser approcher qui que ce fût de sa personne s'ils ne voyoient un billet de Nugnez. Ces soins charitables ayant une apparence contraire à leur motif particulier produisoient autant de haine dans le cœur de Blanche qu'ils devoient y faire naître de reconnoissance. Que vous ay-je fait, Nugnez, lui disoit elle un jour pour être l'objet d'une injustice que vous n'avez jamais pratiquée que contre moy. Tout la Castille parle de vous, comme du plus honnête homme qu'elle ait jamais eu. Vôtre pitié pour les infortunez, & vôtre respect pour mon sexe vous ont attiré l'estime de vos propres envieux, & vous vous dépouillés de ces qualités pour devenir le persecuteur d'une innocente princesse qui ne vous a jamais fait aucune injure & qui vous estimoit infiniment avant que vous vous fussiez déclaré le plus grand de ses en- Dom Predre

Dom Pedre nemis. Moy, Madame, reprit tristement Nugnez je suis le plus grand de vos ennemis! Equel autre nom voulez-vous que je donne, poursuivit la Reine, à un homme qui me retient prisonniere, qui fait chasser de ce Royaume les gens de ma Nation, & qui porte sa tyrannie à un tel excez, que mes filles même n'ont la liberté de m'approcher si elles pas s'avoüent de vôtre nom. Vous me direz, peut-être, que le Roy vous commande d'en user de cette sorte, mais je ne puis croire qu'il soit capable de cette injustice. C'est vous, cruel que vous êtes qui abusez de l'authorité qu'il vous a donnée, qui vous en servant contre une Princesse dépourveuë de tout secours, lui faites trouver la captivité où elle étoit venuë chercher un Throne. Mais encore un coup que vous ay-je fait? si je vous ai fait quelques offenses sans m'en être apperceuë ce que je ne croy pas, vôtre vengeance devoit être satisfaite de l'état pitoyable où je suis; & si je ne vous ay point offensé comment avez-vous la force de me traitter comme vous faites? Ces paroles penetroient le Grand Maître jusques, à l'ame, il ouvrit cent fois la bouche pour apprendre à Blanche les veritez qu'elle ignoroit, mais la fidelité qu'il devoit à son Maître, ne lui permettant pas de trahir sa confiance, il se contentoit d'affecter des actions dans le particulier qui détrompassent la Reine des fausses idées que les apparences publiques lui avoient fait concevoir: il lui faisoit tous les jours de petits presens de fleurs, de fruits ou d'essences: il lui faisoit entendre des voix & des instrumens en secret dans son appartement, pour

soulager l'ennuy de sa captivité. Il avoit soin de recouvrer des Tableaux & des oiseaux rares pour orner sa prison ; & comme il parloit tres-bien la langue Françoise, il faisoit souvent des Vers dans cette langue, qu'il lui presentoit pour la divertir. Ces petites complaisances ne pûrent être si secrettes qu'elles ne vinssent à la connoissance de Padille. La Reine avoit une fille auprés d'elle, nommée Jeanne de Castro, qui étoit ardemment aimée de Fernandez d'Hyvestrosa oncle de Padille : la fine Maîtresse aprenoit par cette voye tout ce qui se passoit dans la prison de Blanche, & jugeant par ce qu'elle sçavoit des sentimens du Roy, qu'il seroit mal satisfait des honnêtetez de Nugnez, elle crût avoit trouvé le secret de se vanger des menaces qu'il lui avoit faites autres fois. Elle conjure son oncle de mettre tout en usage pour tirer quelques éclaircissemens de l'intrigue de la Reine & du Grand Maître, car disoit elle à Fernandez pour le faire tomber dans son sens vous concevez bien que Nugnez, que les bontez du Roy ont élevé aux premieres dignitez de ce Royaume, ne s'exposeroit pas à desobéïr aux ordres d'un si bon Maître, s'il n'étoit pousse à cette desobeïssance par quelque grand interêt : il a sans doute des intelligences avec les François, qui sont prejudiciables à cet Etat, & nous sommes assez redevables aux bontez du Roy, pour rompre cette partie s'il nous est possible : Fernandez agissant sur les memoires de sa niece, presse Jeanne par ses lettres & par ses discours, de faire ce que Padille souhaitoit. Dom Pedre.

Dom Pedre. il l'accuse de peu de desir de lui plaire ou de deffaut d'intelligence quand il voit qu'elle fait languir son attente; & se servant du pouvoir qu'il avoit sur le cœur de cette fille, pour corrompre la fidelité qu'elle devoit à sa Maîtresse, il fait si bien qu'il tire d'elle ce Madrigal que Nugnez avoit fait à la loüange de Blanche, sans qu'elle s'y reconnût & que Jeanne Castro avoit pris dans les habits de la Reine en la mettant au lit.

Pour une Beauté ingenuë.

MADAIGAL.

Qu'il faut avoir peu de discernement,
Pour ne pas adorer une bouche ingenuë,
Qui découvre toûjours une ame toute nuë
Aux avides regards d'un curieux amant.
C'est ainsi que l'amour s'explique avec sa Mere,
C'est par de tels discours qu'on rend un homme heureux
Et l'ame innocente & sincere
Merite seule cy nos transports, & nos vœux.

Padille pensa mourir de joye à la veuë de ces Vers, Fernandez les expliqua en les lui donnant, & cette vindicative personne les presentant au Roy si tôt qu'elle le vit, elle empoisonna si bien cette innocente galanterie & donna des couleurs si noires à une passion toute pure, que si le Roy avoit suivi ses premiers mouvemens, il auroit envoyé poignarder Nugnez à l'heure même. Mais comme il l'a moit veritablement, & qu'il ne pouvoit oublier les services qu'il avoit rendus à l'Etat, il se

retint malgré son impetuosité naturelle. La Reine étoit alors dans le Château de Maqueda, place forte de Castille, où Nugnez pour l'ôter de la veuë de ses ennemis l'avoit fait renfermer. Le Gouverneur de ce Château étoit placé de la main du Grand Maître, & il avoit lieu d'esperer qu'il lui seroit fidele, mais il n'y a guere d'amitié & de reconnoissance à l'épreuve de l'authorité d'un Roi dont on est né le sujet. Dom Pedre envoye chercher le Gouverneur, lui ordonna de faire entrer secrettement des Troupes dans Maqueda, sans que Nugnez en eût connoissance : & flatant sa fidelité d'autant de promesses avantageuses qu'il menaçoit son indiscretion de supplices, il fit changer la Garnison du Château & n'y laissa que des gens dont il étoit assuré. Quand il eut apporté cette precaution au dessein qu'il avoit conceu, il fit épier le moment où le Grand Maître étoit avec la Reine, & voulant s'éclaircir par ses propres yeux du crime dont on accusoit son Favory, il se rend secrettement à Maqueda défend au Gouverneur sur peine de la vie de donner aucun avis de son arrivée au Grand Maître, & se faisant introduire par Jeanne de Castro, dans un cabinet proche de la chambre de la Reine, d'où cette fille avoit accoûtumé d'écouter les discours que lui tenoit Nugnez, il entendit que Blanche disoit, Encore si dans ces fleurs que vous me donnez, il y avoit quelque serpent caché, ou si elles renfermoient quelque qualité empoisonnée qui mît une prompte fin à mes souffrances, je dirois que vôtre cœur commence à s'adoucir : Mais je voy bien que ce present n'est qu'une de ces ci- Dom Pedre.

Dom Pedre. vilitez affectées, dont vous assaisonnez toutes les injures que vous me faites, & que vous ne pratiquez sans doute que pour m'ôter la foible consolation de me plaindre de vous en toutes manieres. Nugnez fut si touché d'un reproche qu'il meritoit si peu, que sa patience fut épuisée. Quoy Madame, dit-il à la Reine avec un ton de voix tout changé, vous aymeriez mieux recevoir du poison de ma main, que les petits presens dont je tâche de divertir vôtre tristesse? Ouy sans doute, reprit la Reine; car je regarderois le poison, comme un effet de vôtre sincerité, & je regarde tous vos autres presens, comme des marques de vôtre déguisement. Sans mentir, s'écria Nugnez outré de desespoir, j'ay donc bien mal servi vôtre intention: car j'ay exposée ma vie & ma fortune, & je les expose encore tous les jours, pour me defendre de vous donner ce même poison que vous souhaitez de moy: & alors son amour triomphant de sa fidelité & de sa resolution il commença à découvrir à la Reine la conversation qu'il avoit eüe avec le Roy, le secret d'une conduite qu'elle avoit si mal expliquée, & se trouvant engagé insensiblement à parler de son amour, il commença d'en faire la declaration. Mais Dom Pedre ne lui donna pas le loisir de l'achever, il fit crier aux armes par tout le Château, & entrant lui-même dans la chambre de Blanche, suivi des Officiers de la garnison, il fit poignarder Nugnez en sa presence. La Reine auroit eu la même destinée, si l'ombre d'intrigue qu'elle avoit eüe avec Nugnez n'eut fait juger au Roi qu'il auroit un pretexte de la perdre avec plus d'apparence de justice. Il la fit

resserrer étroitement dans le Château de Si- Dom
quença,& se reservant à la faire mourir dans Pedre.
les formes,il revint à Burgos aussi satisfait de
l'expedition qu'il venoit de faire,que s'il avoit
remporté une victoire fameuse. La vindicati-
ve Padille l'accabloit de loüanges pour cette
action. Fernandez se flattant de l'espoir qu'il
heriteroit de la place que le Grand Maître
avoit occupée dans l'esprit du Roy,ne rem-
plissoit son imagination que de dignitez émi-
nentes. Mais voyez ce que c'est que les pro-
jets de la prudence humaine: Dom Pedre qui
n'avoit jamais regardé Jeanne de Castro,
qu'avec des yeux charmez de Padille s'étant
trouvé dans une disposition propre au chan-
gement,lors qu'il la vit au Château de Mi-
queda, devint amoureux d'elle. Il avoit le
cœur susceptible & Jeanne étoit aimable,&
ce qui s'étoit passé dans la Castille, depuis
quelque tems,ayant mis le Cruel Dom pedre
en gout d'injustice & d'impunité: il ne regar-
da pas son Hymen avec Blanche cõme un obs-
tacle à ses nouveaux desirs, il gagna deux
Evêques de son Roiaume,qui declarerent que
le Mariage du Roi n'ayant pas été consõmé,
il pouvoit en contracter un autre sans scru-
pule,& sur leur seule authorité il épousa pu-
bliquement Jeanne de Castro. Il estaisé de ju-
ger que Padille,& Fernandez d'Hyvestrosa,
furent sensiblement touchez de ce Mariage
Cette ambitieuse Maîtresse qui n'avoit pû
souffrir l'ombre d'une Reine,sur le Trône de
Castille, le voyoit occupé par une Reine ab-
soluë,& cherie du Roi,& Fernandez qui flate
par les promesses de sa Niece, avoit été l'in-
strument secret de la mort de Nugnez,ne ré-

Dom Pedre. cüeilloit pour fruit de cette action, qu'un éloignement de la faveur & la perte d'une Maîtresse qu'il aimoit uniquement. Si cette Maîtresse eût été aussi sensible à la douleur de Fernandez que cet Amant auroit deu l'esperer, elle auroit refusé la couronne qu'on lui offroit, mais de ce tems là comme de celui-ci, on ne se piquoit plus de si grande constance; la gloire d'être Reine effaçoit la hôte d'être infidelle, & quoi qu'il plaise aux Amans de publier à l'avantage de l'amour, un Diadesme vaut mieux qu'une Couronne de Mirthe Cependant, l'infortunée Blanche regrettoit dans son Château la perte de l'amoureux Grand Maître, elle connoissoit, mais trop tard la difference qu'il y avoit entre sa captivité passée & sa captivité presente: & l'image de Nugnez, poignardé pour ses interêts, s'offrant sans cesse à sa memoire, lui causoit des remords si tẽdres & si pressans qu'à peine elle pouvoit les suporter sans mourir. Nous la laisserons former ses regrets en liberté & se preparer à recevoir sans repugnance le poison qui lui fut aporté quelque tems aprés, & nous dõnerons un peu de relâche à nôtre plume. Ce qu'il y a de fait de ces Annales est d'un premier trait, il doit être permis de se reposer aprés une course si rapide: aussi bien le reste du Regne de Dom Pedre de Castile, si rempli de meurtres, & de cruautez de toutes especes que je ne pourrois achever de le décrire sans tomber dans un Recit Tragique que j'ay toûjours soigneusement évité

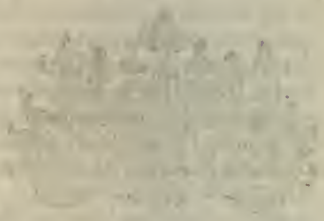
Fin de la IV Partie des Annales Galantes

ANNALES GALANTES DE MADEMOISELLE DE VILLEDIEU.

TOME SECOND.

A LYON,
Chez HILAIRE BARITEL, Libraire,
ruë Merciere à la Conſtance.

M. DC. XCVII.
Avec Permiſſion.



ANNALES GALANTES.

CINQUIE'ME PARTIE.

JEAN Paleologue Empereur de Grece, surnommé Calo, qui signifie beau, en langue Grecque, vivoit il y a deux cens ans ou environ. Son fils Emmanuël étant allé au secours de l'Empereur de Trebisonde leur allié que Mammomas Prince du Peloponese attaquoit à la tête d'une puissante armée, devint amoureux de l'Infante fille de cet Empereur. Il fait savoir son amour à Calo Jean. Ce pere qui aimoit son fils jusques à l'idolatrie, n'eut garde de s'opposer à son dessein. Il envoye des Ambassadeurs à l'Empereur de Trebisonde pour lui demander sa fille. Elle leur est accordée; Emanuël la fiance & la conduit à Constantinople pour y consommer la Ceremonie. Cette Princesse étoit aimée de ce même Mammomas qui faisoit la guerre à son pere; il l'avoit fait demander en mariage, elle lui avoit été refusée, & c'étoit ce refus qui lui

Calo-Jean.

Calo-Joan. metoit les armes à la main. Quand il apriſ qu'au refus on joignoit une preference, il va trouver Amurat II. Empereur des Turcs, dont il étoit allié, & qu'il ſavoit qu'il ne cherchoit qu'une occaſion de guerre avec les Grecs. Il le conjure d'appuyer ſes interêts. Amurat l'écoute favorablement ; ſa politique s'accommodoit avec cette priere. Il dépêche vers Calo-Jean, l'avertit que Mammomas a fait demander l'Infante qu'on accorde à ſon fils, lui repreſente que ce Prince étant allié de l'Empire Ottoman, il doit l'aſſiſter dans ſon entrepriſe, & qu'il regardera comme ſes ennemis tous ceux qui la traverſeront. Cette declaration étoit auſſi peu juſte que hors de ſaiſon. Emmanuël étoit preferable à ſon rival par ſa dignité, & l'Infante n'étoit plus qu'à deux journées de Conſtantinople : Mais la puiſſance du Turc étoit ſi redoutable, que l'Empereur Grec jugea devoir le ramener doucement. Il ſuſpend le mariage, envoye un Ambaſſadeur vers Amurat, pour lui repreſenter les droits de ſon fils ; & l'infante étant trop avancée pour retourner ſur ſes pas, elle fut amenée à Conſtantinople, où elle demeura comme en dépôt juſques à la fin de la negociation. Emmanuël parut deſeſperé à ce retardement de ſa felicité, il vouloit qu'on lui donnât des troupes pour aller combattre Amurat, il accuſoit ſon pere d'une déference indigne de ſon rang. Ses cris & ſes murmures furent inutiles, il falut qu'il prît patience. L'Infante qui l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée, n'oublioit rien pour ſoulager ſa longue attente. Elle lui laiſſoit voir dans ſes

yeux toute la tendreſſe de ſon ame : elle étudioit ſes regards, elle prevenoit les deſirs que ſa penetration lui decouvroit

Calo-
Jean.

MAXIME I.

C'Eſt là le remede ſuprême,
Contre l'ennuy d'un long engagement,
Pour guerir le plus tendre Amant
Il ne faut que s'aimer tout autant comme
il aime;
La tiedeur irrite ſes feux,
D'un deſir ſans effet on en voit cent renaître;
Mais ſi tôt qu'il ſe croit heureux,
Il ſent qu'il ſe laſſe de l'être.

Il en arriva ainſi au jeune Prince Emanuël. Il commença de s'accoûtumer à la felicité, elle ne lui parut plus deſirable dés qu'elle lui devint familiere ; il lui faloit le ſecours d'une partie de jeu, ou d'une grande aſſemblée, pour le retenir un jour dans la Chambre de ſa Maîtreſſe ; & lors que dans les promenades publiques la Princeſſe tâchoit à ſon ordinaire à ſe menager un entretien particulier, l'Amour avoit moins de part à cette commodité que la chute d'une caſcade, ou la forme d'une ſtatue L'Infante s'apercevoit bien de ce changement, mais quand on aime beaucoup, on ſe flate toûjours de la penſée d'être un peu aimé. Un jour que le Prince avoit été ſeul avec la Princeſſe deux heures entieres dans les Parterres du Palais, ſans lui parler d'autre choſe que

Cale-Jean. de pleurs & de plaintes : Serez-vous encore Floriſte long tems, Seigneur, lui dit elle en ſoûriant, & n'avez vous que ces ſortes de choſes à me dire ? Que voulez vous que je vous diſe, Madame, repartit le Prince, je ſuis épuiſé de fleurettes & de proteſtations. La Princeſſe rougit à cette reſponſe : mais croyant que le Prince vouloit l'éprouver; je ne donne pas dans tous les pieges qu'on me tend, Seigneur, lui dit elle & vous feindriez long-tems d'être indifferent, avant que je vous cruſſe capable d'indifference. Je ne le ſuis pas en effet, Madame, reprit le Prince, & je vous aime ſans doute autant que je ſuis capable d'aimer; mais, Madame, toutes choſes ont leur ſaiſon : les craintes & les empreſſemens ne ſont plus de nôtre caractere ; vous devez croire que je vous aime, & je ſay que vous ne me haiſſez pas. Vous ne me donnez aucun ſujet de jalouſie, & je fais peu d'actions dont vous ne ſoyez témoin. Dequoy voulez-vous que je vous rende compte ? Qu'ay-je à vous dire, & qu'avez-vous à me demander ? Quoy, Seigneur, interrompit l'Infante, il pourroit être vray que vous parlez ſelon vôtre cœur ? Vous ne trouvez pas dans vôtre tendreſſe un fonds inépuiſable de choſes obligeantes à me dire, & vous qui vous vantiez de ſavoir ſi bien aimer, vous ignorez que tout ce que ſe diſent les Amans a toûjours des graces nouvelles pour eux ? Vous parlez comme une Heroïne de Roman, Madame, repliqua le Prince en ſouriant, je prendrois un grand plaiſir à lire vos Maximes dans un Livre; mais j'en trouve la pratique incommode

Croyez moy, Madame, il faut aimer en gens de bon sens, prendre de l'amour ce qu'il a d'agreable & laisser ce qu'il a de penible ; les craintes, les émotions & les jalousies ont eu leur tems : il est juste que la confiance & la tranquillité ayent le leur. Ha! Seigneur, s'écria la Princesse douloureusement, vous ne m'aimez plus, cette confiance & cette tranquillité dont vous parlez, sont incompatibles avec le veritable Amour. Helas! poursuivit elle en versant des larmes, si vous êtes reduit aux tiedeurs des Epoux avant que je sois vôtre femme, que serez-vous quand nôtre mariage sera consommé ? Soit que le Prince ne fût pas assez endurcy pour voir couler les larmes de l'Infante sans compassion, ou que le titre d'Amant leger lui donnât encore quelque honte, il fit ce qu'il lui fut possible pour remettre le calme dans l'ame de sa Maîtresse : il la conjura de ne point se faire de chimeres contraires à son repos & lui protesta qu'il l'aimoit avec autant d'ardeur qu'elle pouvoit en desirer. Mais comme il étoit veritablement gueri, & que l'Amour a seul le pouvoir de se plaindre lui-même, il ne faisoit plus aucune action qui ne démentît ses paroles. Il devenoit galant & enjoüé avec les Dames ; les loüoit de beauté devant sa Maîtresse, & pour comble de tranquillité, il ne s'apercevoit ni des troubles qu'il causoit, ni de ce qu'il faisoit pour les causer. L'Empereur n'étoit pas si clair-voyant, ce n'étoit pas pour rien que la Nature lui avoit fait meriter le surnom de Calo, il avoit toûjours été aussi susceptible d'amour que ca- Calo-Jean.

C'le-Jean. pable d'en donner, & bien que l'Hiſtoire lui donne ſoixante ans en ce tems-là.

MAXIME II.

L'Age entreprend en vain de rendre un vieillard prude,
Qui s'enflâma peut s'enflâmer :
L'amour eſt un mal d'habitude,
Plus on aime, dit-on, plus on voudroit aimer.

L'Empereur envoya chercher ſon fils, & aprés lui avoir expoſé en forme de remontrances les froideurs qu'il témoignoit pour l'Infante, il lui demanda s'il avoit reconnu quelque défaut en elle, qu'il n'eût pas apperçu d'abord, ſi elle lui avoit fait quelque trahiſon, ou s'il jugeoit qu'elle lui en feroit à l'avenir : Non, Seigneur, repliqua le Prince, l'Infante eſt auſſi ſage que belle, & je n'ay aucun ſujet de me plaindre de ſes procedez Pourquoy donc mon fils, pourſuivit l'Empereur, ne l'aimez-vous pas autant que vous l'avez aimée ? C'eſt parce, Seigneur, repartit Emmanuël, qu'il n'y a rien d'eternel icy bas, ſçavez vous quelque choſe qui ne finiſſe point ſur la terre ? & pourroit-on me fournir un exemple d'une intrigue qui ait duré de la même force, pendant toute la vie d'un Amant ? j'avouë, interrompit l'Empereur, qu'il n'y a rien de ſi commun que les changemens en amour : mais mon fils, ces changemens ont leur cauſe, ou

dans la possession de la chose aimée, ou dans les charmes d'une nouvelle Maîtresse.

Calodan. Jean. Avez vous l'une ou l'autre de ces raisons à m'alleguer ? que que nouvel objet a-t-il charmé vôtre cœur, ou la complaisance de l'Infante a-t-elle porté vôtre amour jusques à ce degré, qui en est comme le periode, & aprés lequel il faut necessairement qu'il descende ? Non, Seigneur, interrompit le Prince, je n'ay aucunes de ces raisons à vous dire, l'Infante est sage, & je suis méme forcé d'avoüer qu'elle meriteroit d'étre plus aimée: mais, Seigneur, nul n'est maitre des sentimens de son cœur : & c'est avec aussi peu de fruit que d'injustice qu'une Maîtresse demande compte à un Amant de ses empressemens & de ses tiedeurs, comme on aime souvent malgré soy, on cesse presque toûjours d'aimer sans cause legitime. Il est toutefois inoüy, interrompit le curieux Empereur, qu'une passion se soit arrêtée de cette sorte au milieu de sa course ; il y a plus, ou il y a moins, vous aimez encore l'Infante, & vôtre indifference affectée n'est qu'un dépit amoureux, ou elle a epuisé vos desirs en la rassasiant. De grace, Seigneur, interrompit Emanuël, cessez de fatiguer vôtre penetration, je ne suis rien de tout ce que vous pensez, & je suis tout ce que je vous dis ; je n'ay plus les empressemens & les inquietudes que j'avois autrefois : mais c'est seulement parce que je ne les trouve plus de saison. Je me crois le maitre du cœur de l'Infante, elle n'a n'y intrigues, ni jalousies, je lui dis ce que je veux, je la vois quand il me plait, & sa possession,

Ca'o-Jean. m'eſt aſſurée : où prendrois-je des matieres de craintes & de ſoupçons ? Qu'ay-je à faire de compter les minutes, puis qu'il eſt toûjours l'heure où je puis parler à ma Maîtreſſe ? Dequoy ſerois-je jaloux quand aucun Rival ne me traverſe ? Oſtez à l'Amour tous ces mouvemens, il ne lui reſtera que ce qui me reſte. L'Empereur étoit tranſporté de joye à ce diſcours ; mais ce n'étoit pas encore aſſez, il craignoit un retour de paſſion dans ſon fils : Vôtre froideur ne durera pas, lui diſoit il finement, le cœur accoûtumé aux plaiſirs de l'amour, a de grandes peines à s'en paſſer, les tranſports ſecrets, les inquietudes amoureuſes, les craintes, les impatiences : enfin toutes les ſuites indiſpenſables de cette paſſion, occupent ſi agreablement une ame quand elles y habitent, que ſon oiſiveté l'ennuye quand elle l'abandonne. Au contraire, Seigneur, interrompit le tranquille Emanuël, je vous diray, s'il m'eſt permis d'être d'un avis oppoſé au vôtre, que ces effets de l'Amour qui ſont la violence de ſes commencemens, precipitent la gueriſon d'un Amant quand il commence à les regarder de ſens froid. Je ne ſay comme il a été poſſible que ma raiſon ſe ſoit diſpenſée aux extravagances que j'ay commiſes : j'ay honte de mes premieres erreurs, & je ſens bien que ce ſont elles qui fortifient ma Philoſophie. Ce n'eſt pas que je ne ſois reſolu d'épouſer l'Infante de Trebiſonde puis que je l'ay promis, & que je n'oſe même vous promettre que je vivray avec elle comme vous pouvez le ſouhaitter : Mais, Seigneur, ne m'engagez, s'il vous

plaît, qu'aux civilitez tiedes de l'Himenée; Calo-les ardeurs de l'amour ne sont plus de mon Jean.
caractere. C'étoit un point sur lequel l'Empereur n'avoit pas dessein de presser son fils, il le quittoit même pour moins; & formant son esprit sur ce qu'il venoit d'aprendre, il apoſte des gens auprés de l'Infante, qui alloient sans ceſſe lui disant, que l'Empereur n'avoit aucune des incommoditez de la vieilleſſe, qu'il surpaſſoit tous ſes Courtiſans en adreſſe & en galanterie, & qu'apparemment ſa vigueur feroit long-tems languir ſon fils dans l'attente de l'Empire. A ces diſcours ſemez comme au hazard, il en joignoit de plus poſitifs: le Prince ne donnoit plus de marque d'indifference à l'infante, dont l'Empereur ne la fiſt apercevoir; s'il la quittoit pour parler à quelques autres Dames, comme cela lui arrivoit ſouvent; On ne ſait plus aimer dans ce ſiecle, diſoit-il, de mon tems on eût regardé comme un crime la perte d'un moment qu'on auroit pû donner à ſa Maîtreſſe; on croyoit n'avoir jamais aſſez de tems pour lui dire tout ce qu'on penſoit. Croyez-vous alors-toit-il, quand Emanuël contrediſoit l'Infante, que dans mon ſiecle il eût été permis à un Amant d'être d'un ſentiment contraire à celui de ſa Maîtreſſe? Non certainement, elle avoit toûjours raiſon avec un homme amoureux; & ſi dans l'âge d'Emanuël j'avois fait une ſeule fois ce que je lui vois faire tous les jours, j'aurois paſſé pour le plus tiede de tous les Amans. Quoy! diſoit-il d'autrefois, Emanuël fait converſation avec des Dames en vôtre preſence; & pendant

Calo-Jean. cet éloignement je ne surprens point ses yeux cherchant les vôtres ? Croyez-moy, Madame, mettez ce jeune homme dans son devoir, sa felicité l'endort, & vous le perdrez si vous ne lui faites éprouver de tems en tems quelques quarts d'heures de prudente rigueur. La Princesse profitoit souvent des avis de Calo-Jean ; mais c'étoit sans aucun succez : Le Prince n'étoit plus sensible à cette espece de pierre de touche, il trouvoit toûjours l'Infante assez douce pour ce qu'il souhaittoit de sa douceur, & ses fierteez l'embarrassoient moins que ses caresses. Comme il étoit dans cette disposition, l'Empereur eut avis que Mammomas avoit seduit quelques Seigneurs d'une Province de l'Empire voisine du Peloponese, & les avoit obligez à la revolte : Il envoya le Prince Emanuël les remettre dans leur devoir, & pendant cette absence declarant à la Princesse ce qu'il savoit des tiedeurs du Prince pour elle, il sçut si bien lui representer la douleur qu'une femme delicate doit sentir, quand elle se croit méprisée de son mary, & lui peignit cette douleur si infaillible dans les discours que le Prince lui avoit faits, qu'insensiblement il s'apperçut qu'il avoit éveillé son dépit. Les lettres d'Emanuël secondoient puissamment les intentions de Calo-Jean : Elles ne contenoient que des relations indifferentes, ce qu'une bienseance indispensable y faisoit entrer d'amour, étoit tiede ou contraint. On eût dit que cet Amant redoutoit la vigillance de quelques jaloux ; il exprimoit ses desirs si foiblement, qu'il sembloit que la prudence

en retenoit la moitié. Un jour il s'oublia si fort dans ses tranquillitez, qu'il fit un Portrait avantageux de Mammomas à l'Infante, comme s'il eût oublié qu'il parloit d'un Rival, & d'un Rival encore qui l'avoit empêché de posseder sa Maîtresse C'en est trop, s'écria l'Infante quand elle leut cette lettre, le Prince lasse enfin ma douceur, & toute la Grece me la reprocheroit comme une lâcheté, si sachant l'air dont Emanuël me traite, elle n'aprenoit pas que j'ay sçu m'en vanger. Cette resolution ne fut pas si-tost prise qu'elle fut executée. L'Infante dit à l'Empereur ce même jour, que les tiedeurs du Prince avoient épuisé toute sa patience; qu'elle mourroit plutost que de l'épouser, & qu'elle alloit avertir l'Empereur son pere, qu'il devoit s'attendre à la voir immoler à la mort plutoft qu'à l'obeissance que le traité exigeoit d'elle. C'étoit à ce passage que l'Empereur l'attendoit : il loüe son ressentiment, lui proteste que le procedé d'Emanuël le touche autant comme elle-même, & lui disant qu'il auroit voulu être d'un âge à le reparer en sa propre personne ; il solicita si puissamment la vangeance de cette Princesse irritée, qu'elle prêta l'oreille à sa proposition. Elle écrit à l'Empereur de Trebisonde de concert avec Calo-Jean ; le paquet fut mis entre les mains d'un Agent fidelle à l'Empereur, & dont l'esprit égaloit la fidelité. Il faudroit pouvoir peindre Calo Jean tel qu'il étoit en ce tems là, pour bien exprimer au Lecteur tout ce que l'Amour est capable de faire faire à un homme de cet âge. Il épuisoit l'adresse des Officiers de sa Calo-Jean.

Calo-Jean. Chambre pour inventer des parures ; il ne consultoit plus que ses yeux sur le choix des couleurs qu'il vouloit porter, & passant des heures entieres en conversation avec son miroir : Que te semble Calo-Jean, se disoit-il à lui-même, de la figure que cette glace te represente ? ce teint n'a-t-il pas encore de l'éclat ? ces yeux ne sont-ils pas doux & bien fendus ? Ils ont un peu moins de feu que dans ma tendre jeunesse ; mais en amour la langueur fait souvent plus de progrez que la vivacité : Que dis-tu de cette taille & de cette jambe, de cette disposition ? poursuivoit-il en marchant quelques pas. Ha ! Calo-Jean, ce n'est pas sans cause que l'Infante de Trebisonde te prefere à ton fils ; tu vaux mille fois mieux que lui, & le choix de cette Princesse est plûtost un effet de son jugement, qu'une marque de son dépit. Pendant que l'Empereur amoureux se répandoit ainsi en complaisances pour lui-même, le Prince achevoit de reduire les rebelles au point où son pere les souhaitoit : & n'ayant plus rien qui le retinst sur la Frontiere du Peloponese, revenoit à Constantinople aussi tranquille qu'il en étoit parti. Il trouva la Princesse beaucoup plus froide qu'à l'ordinaire, & l'Empereur plus paré ; mais il ne fit aucune reflexion sur ce changement ; il étoit bien-aise de voir l'Infante prendre ses manieres, & il ne penetroit pas dans celles de l'Empereur. Il raconte ses exploits à sa Maîtresse, dans le même stile dont il s'étoit servi en lui écrivant : elle lui dit ironiquement, qu'elle lui étoit fort obligée du Portrait qu'il lui avoit fait de Mammomas,

qu'il faisoit honneur à ses charmes, & qu'elle ne croyoit pas avoir fait un captif si illustre, quand elle avoit soumis le cœur de ce jeune Prince. Notre Amant gueri prend cette raillerie au sens literal, & soutient tout ce que sa lettre avoit dit : Bonne maxime pour moderer l'excez du transport d'une Maîtresse au retour de son Amant. Le dépit de l'Infante croissoit d'heure en heure, & les affaires de l'Empereur alloient de mieux en mieux. Il ne manquoit pas de l'en remercier & par ses discours & par ses billets ; & croyant sa reconnoissance plus éloquente en Vers qu'en prose, il rapelloit l'ancien feu de son imagination pour entirer quelques rimes. Nos memoires ne nous les rendent pas du stile à la mode ; mais l'ardeur & la sincerité y tiennent la place de l'art & du genie. Un jour qu'il s'étoit surpassé pour exprimer l'idée de la felicité qu'il se promettoit ; la Princesse laissa tomberce papier devant le Prince sans y penser, il le ramassa, & contre sa coûtume, il voulut voir ce qu'il contenoit, mais l'Infante le reconnoissant ; Ne lisez pas cela, Seigneur, lui dit-elle, ce sont des vers amoureux. Emanuël sourit ; & ne croyant point ce que la Princesse lui disoit : Je suis assez de vos amis, reprit il, pour être vôtre confident. En disant ces paroles il acheva d'ouvrir le papier : l'infante mit encore la main sur l'écriture : Vous ne me croyez pas, continua-t-elle cependant je vous dis vray : Hé bien je vous croy interrompit le Prince froidement, c'est si vous voulez une declaration d'Amour : mais je veux voir, s'il vous plait, de quel air on se prend à vous

Calo-
Jean-

Calo-Jean. la faire : quel que soit l'Amant, il est un peu hardi, & il choisit mal son champ de bataille; à ce mot il retira le papier de dessous la main de l'Infante, & reconnoissant les caracteres de Calo Jean : Quoy, dit-il, en riant, c'est l'Empereur qui vous écrit des douceurs; voyons s'il se souvient encore de la maniere qu'il les disoit autrefois.

RONDEAU.

A l'aide d'un pauvre cœur
Déja consommé d'ardeur,
Pour une gente Pucelle,
Inutilement j'apelle
Le secours d'un sens majeur.

Le pauvret est sans vigueur,
Car cet objet enchanteur
D'une puissance immortelle,
A l'aide.

Mais si mon espoir flateur
Pouvoit n'être point trompeur.
Qu'un jour maître de la Belle,
Mon amour joüât prés d'elle.
Le Rôle de possesseur.
A l'aide!

Emanuël pensoit railler : & jusques à la lecture de ces Vers, croyant que l'Infante vouloit lui donner de la jalousie, il rioit dans son ame de cette tentative inutile. Mais quand il dit qu'en effet l'Empereur parloit d'amour à la Princesse, ce a lui déplut; il y a peu d'affaires dans l'Epire, dit-il d'un ton de mépris, puisque l'Empereur s'occupe

à ces sortes de bagatelles. Nommiez-vous des bagatelles autrefois, repliqua l'Infante, les marques que vous me donniez de vôtre passion! Ce n'est pas la même chose, reprit le Prince, j'étois amoureux, & Calo-Jean ne l'est pas. Il croit l'être plus que vous, repartit la Princesse, & je me flatte même de la pensée qu'il le sera plus long-tems. Emanuël croyoit toûjours que la Princesse railloit; mais cependant cette raillerie n'étoit pas sans gout: il va trouver l'Empereur, & lui montrant les vers qu'il avoit pris à l'Infante; De grace, Seigneur, lui dit-il, veüillez vous divertir à quelqu'autre chose qu'à écrire des vers amoureux à l'Infante de Trebisonde; je say que ce n'est qu'un jeu & que vous n'avez aucune intention de rien faire de serieux: Mais, Seigneur, cela pourroit l'accoûtumer à recevoir des vers de ce caractere de quelqu'autre: & vous savez qu'on ne peut trop prendre de precautions pour empêcher une jeune personne de s'aprivoiser avec le mot d'Amour. Ce soin me regarde, repartit l'Empereur sans s'émouvoir, je veilleray sur sa conduite, ne vous en mettez point en peine. J'avoue repliqua le Prince, qu'étant mon pere, la conduite de l'Epouse qui m'est destinée vous importe beaucoup; mais, Seigneur, cette inquietude est peu de chose en comparaison de celle que doit avoir un Epoux. Je say toutes ces differences, Emanuël, interrompit l'Empereur, & c'est pourquoy je vous dis que vous dormiez en repos. Quelque peu de vray-semblance qu'il y eût que l'Empereur fût amoureux d'une Princesse fiancée à son fils, le Prince connoissant le temperament de son

Calo-Jean.

Calo-Jean. pere, conceut de violens soupçons de la verité. Il retourne chez l'Infante en diligence, & sentant reveiller ses ardeurs passées à cette petite étincelle de jalousie ; Seroit-il possible, Madame, dit-il à la Princesse, que les vers que vous avez laissé tomber ; & que je vous ay pris, fussent faits serieusement ? Quoy Madame, vous voudriez écouter des propositions d'Amour de la part de mon pere? Je veux, repartit l'Infante, tout ce qui peut m'attacher à vos mépris ; vous en avez trop témoigné Prince, & ma patience ne seroit plus un effet de fidelité, ce seroit une bassesse sans excuse & sans exemple. Emanuël fut frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre. Je n'ay pas cru, Madame, dit-il à l'Infante tout troublé, que vous receussiez comme un mépris des marques de droite raison, & qui sont toûjours des suites infaillibles d'une intrigue declarée. Je vous regardois comme une femme forte, & je m'imaginois qu'il vous seroit plus doux de me prendre sur le pied d'un mary, même ayant que d'être ma femme, que d'avoir à changer de maniere aprés l'Hymenée : mais Madame, puisque vous n'êtes pas de mon sentiment, il faut vous servir à vôtre mode : revenez à moy & je reviendray à tout ce qu'il vous plaira, vous n'avez qu'à faire des loix, je les suivray toutes, Madame, hors celle de renoncer à vôtre possession. Le dépit est un trompeur, qui n'a jamais rien tenu de ce qu'il a promis. L'Infante étoit justement & veritablement irritée contre le Prince Emanuël ; il l'avoit mépriſée, il lui avoit donné mille marques d'être gueri de l'amour qu'il avoit eu pour elle autrefois, &

il avoit joints les discours aux actions; Cependant quand elle le vit repentant & soumis, & qu'elle se souvint qu'il étoit ce même Prince qu'elle avoit si tendrement aimé, sa colere se dissipa, elle oublia ce qu'elle devoit aux esperances de l'Empereur, & aux declarations qu'elle avoit faites à son pere & elle s'aprêtoit à renouer commerce avec le Prince sur nouvelles conditions, lors que Calo-Jean entra dans la chambre. Il avoit été averti de la visite d'Emanuël à l'Infante, & il n'ignoroit pas les retours dont l'Amour est capable. Je vous ay dit ce matin, dit il à son fils sierement, que vous ne vous donnassiez plus aucun soin de tout ce qui regarde cette Princesse, & que je m'en chargeois D'où vient, Emanuël, que vous veillez encore de si prés sur sa conduite? Je croyois, Seigneur, repartit le Prince sans s'émouvoir être en droit d'y veiller par vôtre ordre même, & par celui de l'Empereur son pere. Ces ordres furent donnez autrefois, reprit Calo-Jean, mais aujourd'huy ils ne subsistent plus. Vous m'avez dit vous-même que vous n'aviez aucune passion pour l'Infante, & que vous ne l'épouseriez que parce que vous l'aviez promis. Je sais trop bon pere pour vous contraindre à tenir cette promesse; je say ce que c'est que le mariage, tout ce qu'on peut faire est de bien vivre avec une femme qu'on aime; comment vivez-vous bien avec une que vous n'aimez pas? Le Prince voulut repartir & proteſter qu'il amoit la Princesse autant qu'il l'avoit jamais aimée: mais l'Empereur qui ne demandoit pas cette protestation, l'interrom- Calo-Jean.

Calo-Jean. pit: & lui commanda de sortir. Ce commandement lui sembla dur, il voulut y resister, la conversation s'échauffe: Emanuel dit quelques paroles qui n'étoient pas dans toutes les regles du respect; l'Empereur le fait arrêter. Cette rigueur rappella toute la tendresse de l'Infante, elle prie, elle presse, ses empressemens augmentoient le crime du Prince au lieu de le justifier: l'Amour joüe de son reste dans le cœur de la tendre Princesse: Elle se repentoit de s'estre repentie; elle ne vouloit plus entendre parler des pretentions de l'Empereur. Un Envoyé de Trebisonde arrive sur ces entrefaites: l'Empereur pere de l'Infante, avoit eu de la peine à consentir à l'echange; c'étoit un prince severe & dont les resolutions étoient inébranlables: Cependant l'adresse de l'Agent avoit prévalu; il permettoit à la Princesse d'épouser Calo Jean, mais c'étoit avec un ordre si exprés de ne plus rien changer à ce mariage, que la princesse n'osa jamais y contrevenir. Pour achever même de ruiner les affaires d'Emanuël, Mammomas ayant été soupçonné par Amurat d'avoir eu quelque intelligence avec un Prince de Transilvanie, qui refusoit de le recevoir pour Souverain, l'Empereur Turc abandonna ses interests, & laissa Calo-Jean dans la liberté de faire ce qu'il lui plairoit. Il épousa l'Infante de Trebisonde; elle témoigna vainement de la repugnance à ce mariage; son pere le vouloit, l'Empereur étoit absolu, & les Princesses de ce rang sont des victimes de Politiques & de bien seance, dont la nature auroit fort obligé la plus grande partie, si

elles les avoit fait naître sans cœur. Il se oit difficile d'exprimer la rage d'Emanuël à la nouvelle du mariage de son pere, on peut en juger par les effets qu'elle produisit Il s'échapa de sa prison, implora le secours d'Amurat, & le conduisant comme par la main jusques au Trône Imperial de Grece, donna le coup funeste à la ruine de ce florissant Empire. Il fut puni de cette phrenesie par l'ingratitude d'Amurat même, qui ne lui tenant aucune des paroles qu'il lui avoit données; lui fit achever ses jours miserablement privé de la veuë, & sans autre dignité qu'une place parmi ses Janissaires. Mais l'Empire Grec ne fut pas moins détruit pour cela; & cette Justice de Dieu qui vengea Colo-Jean des maux que la fureur de son fils lui avoit causez, ne l'a point encore vangé jusques à aujourd'huy de l'infidelité de leur commun Tyran. Colo-Jean.

L'ordre que nous avons observé jusques icy dans nostre Chronologie, nous conduit insensiblement aux incidens de la vie d'Amedée VIII. Duc de Savoye, que quelques-uns nomment Amé, si connu dans toutes les Histoires par le nom de l'Antipape Felix. Il estoit d'une complexion fort amoureuse; & comme il arrive presque toûjours que les Courtisans sont les signes des Princes; celles de ce Duc furent bien-tost authorisées par l'usage: Il estoit voluptueux, sa Cour devint une escole de volupté. On y distribuoit les Charges & la reputation sur le pied les proüesses, & l'amour y devenant la mesure du merite, les gens les plus susceptibles de cette passion, furent Amed. Duc de Savoye.

Amed. Duc de Savoye.

les mieux partagez des bonnes graces de leur Prince: par cette raison, & par quelques autres semblables, le Marquis de Savone en ocupoit le premier rang: Il n'estoit pas sujet du Duc, mais il estoit attaché à lui par tant de bienfaits; qu'il estoit de depositaire de ses secrets, le dispensateur de ses graces, & le compagnon de ses débauches Une nuit qu'ils alloient ensemble voir une Dame à quelques lieuës de Thurin, que le Duc aimoit, dont Savone ménageoit l'intrigue, ils s'égarerent dans un bois, qu'ils estoient obligez de passer, & se trouverent à une maison qui appartenoit au Comte de la Morienne: Ce Comte s'estoit banny volontairement de la Cour depuis plusieurs années; il avoit reçu une blessure au commencement du regne de nostre Duc, qui le privoit presque de la veuë; & ne jugeant pas avoir esté assez bien recompensé de cette perte il s'estoit retiré chez lui, où il vivoit dans une grandes solitude. Quelques affaires indispensables l'ayant appellé à sa maison proche de Thurin, il avoit esté oblige de venir y faire un tour & il y estoit arrivé quelques heures avant que l'égarement du Duc l'y eût conduit: lors qu'Amedée & son Favory apperceurent cette maison, ils resolurent de s'y reposer; ils estoient fatiguez de la longue veille, & il faisoit même un peu de playe. Le Marquis pousse le premier au galop, pour reconnoistre le terrain; mais quand il apprit que le Comte de la Morienne estoit dans cette maison, il revint dire au Duc qu'il falloit passer outre, & que ce Comte estoit un vieux Stoïque qui ne manqueroit jamais

jamais de faire des railleries de les voir à cette heure, & dans cet équipage : Il faut lui deguiſer mon nom, repartit Amedée, il a la veuë foible. Il ne vient point à la Cour depuis tres-long-tems, & je n'ay que quelques Gardes avec moy, qui n'ont aucunes marques de ce qu'ils ſont : Ha ! Seigneur, repliqua Savone, les Souverains ſont toûjours reconnoiſſables dans leurs Eſtats, un Portrait, la rencontre de quelque domeſtique qui vous aura vû paſſer dans les rues de Thurin, ce caractere de reſpect qui ſera dans les gens de voſtre ſuite, mille choſes enfin, apprendront au Comte de la Moriene que vous eſtes le Duc de Savoye. Cet inconvenient n'eſt pas ſi grand, interrompit Amedée, que celui d'eſſuyer la pluye, & de m'accabler de laſſitude. Si le Comte me reconnoit, j'en ſeray quitte pour quelques cenſures, qui ne parviendront pas juſques à mes oreilles ; & s'il ne me reconnoiſt pas, nous nous repoſerons quelques heures chez lui, & nous nous trouverons plus en eſtat aprés de pourſuivre noſtre amoureux voyage : En diſant cela, le Duc pouſſe à la maiſon du Comte, & commandant à ſes gens de ne pas ſe découvrir, il reprit le nom d'un de ces petits Princes, dont l'Italie eſt toute ſemée, ce n'eſtoit pas pour l'honneur du Duc ſeulement, que le Marquis de Savone opinoit à ne pas s'arrêter en cet endroit. Le Comte de la Moriene avoit une belle femme, parente du Marquis, dont la cronique rapporte qu'ils avoient des proximitez de plus d'une eſpece. Par un effet de la bizarerie de ſon mary, elle ne venoit jamais à la

Amed. Duc de Savoye.

Amed. Duc de Savoye.

Cour, mais elle se faisoit souvent des pretextes de voyages à sa maison d'auprés de Thurin, où le Marquis alloit la voir Il ne doutoit pas qu'elle n'y eust suivy le Comte; & connoissant l'humeur susceptible du Duc de Savoye, il craignoit qu'il ne trouvât la Comtesse trop belle. Le Comte de la Morienne ayant appris qu'un homme de qualité demandoit à le voir, & que le Marquis de Sevone, cousin de sa femme, estoit de la partie, vint en personne les recevoir. On leur servit ce que l'heure & le peu de tems qu'il y avoit que le Comte estoit arrivé, permettoit qu'on leur presentât; & pendant le repas, Amedée ayant dit qu'il alloit saluer le Duc de Savoye, & qu'il avoit mal pris le chemin de Thurin? Il faut sçavoir si le Duc est en cette ville, interrompit le Comte, avant que de vous y rendre, on ne le trouve guere souvent où on croit qu'il devroit estre; la volupté l'entraine en tant de lieux, où on ne s'aviseroit jamais de le chercher, qu'à moins d'avoir de bons batteurs d'estrade, il estoit difficile de le joindre. Vous ne connoissez le Duc que sur le rapport d'autruy, interrompit le Marquis precipitamment; vous l'avez si peu veu depuis plusieurs années, que vous ne pouvez juger de lui par vostre propre connoissance; si vous l'approchiez de plus prés, vous n'en parleriez pas de cette sorte. Il n'est pas necessaire de voir les Souverains pour les connoistre, repliqua le Comte, on juge d'eux par leurs actions, elles ont tant de témoins, que le bruit en parvient jusques aux endroits les plus reculez de leur Etat; & alors entou-

nant une longue censure d'Amedée & de son regne, il n'y eut murmure ni libertez témeraires qui n'échapassent à sa licence. Le Marquis ne pouvoit lui faire signe de se taire ; car le Comte ne voyoit pas assez clair pour s'appercevoir des signes qu'on lui faisoit. Le regale fut rare pour le Duc de Savoye ; & il est à croire qu'il n'y manquoit aucun assaisonnement. Les gens rassasiez des plaisirs sont eloquens lors qu'il s'agit d'en blâmer la pratique. La Comtesse entra comme ce Philosophe étoit en si beau train de philosopher ; & le Duc ne lui étant pas si inconnu qu'à la mechante veuë de son mary, il n'y eut satisfaction qu'elle ne lui fist de ce que l'erreur du Comte venoit de produire. Le Stoïque ne pouvoit se resoudre à feindre de s'en repentir ; il disoit que l'equipage du Duc de Savoye authorisoit tout ce qu'il avoit put dire, qu'il seroit à souhaitter pour ce Prince qu'il lui arrivât souvent de pareilles avantures ; & s'applaudissant de son imprudence comme de la plus belle action de sa vie, il falut toutes les remontrances du Marquis & toutes les prieres de la Comtesse pour le porter à demander un pardon. Il faisoit bien de se rendre si difficile, ce qu'on exigeoit de lui n'étoit bon à rien ; & le Duc trouvoit la Comtesse trop belle pour pardonner à son mary : Quand il fut sorti de cette maison, & qu'il se vit en liberté de dire ses sentimens : Ha Savone s'écria t il, que la Comtesse de la Moriene est charmante ! comment avez-vous pu vous empêcher de me vanter sa beauté ? & connoissant mon penchant pour

Amed. Duc de Savoye.

Amed. Duc, de Savoye.

les belles personnes ; pourquoy ne m'avez-vous point averti d'attirer cette belle Comtesse à la Cour ? Je ne me suis pas appercеu qu'elle y manquât, Seigneur, repartit le Marquis froidement : on y voit tant de Dames plus belles qu'elle, qu'on ne s'avise pas de l'y souhaitter. Vous dites interrompit le Duc brusquement, qu'il y a quelque chose en Savoye de plus beau que la Comtesse de la Morienne ? oüy sans doute, Seigneur, reprit Savone, & sans chercher plus loin, la Dame que vous allez voir est à mes yeux beaucoup plus parfaite. Vous ne savez ce que c'est que beauté, repartit le Duc, ou vous ne songez pas à ce que vous dites : il n'y a rien sur la terre de si beau que cette Comtesse, il faut que je la fasse venir à Thurin, la temerité de son mary me fournit un pretexte de le faire arrêter ; sa femme ne manquera pas de venir solliciter sa liberté : hâtons-nous d'aller mettre cet expedient en œuvre, je n'ay plus affaire chez la Dame où je voulois aller, la Comtesse de la Moriene occupe à present toute mon ame. Ces paroles furent autant de blessures mortelles pour le cœur de l'amoureux Savone. Il conjura le Duc de se souvenir que la Comtesse étoit sa parente, & de ne faire pas cette brêche à la faveur dont il l'honoroit : Qu'on croiroit à la Cour qu'il n'auroit plus aucun credit sur son esprit, si on voyoit traitter avec cette rigueur le mary d'une femme qui lui étoit si proche, Ce qu'il a dit de moy, repartit le Duc. doit le rendre odieux à tous ceux qui m'aiment : vous devriez être le premier à me

demander sa punition. Et d'ailleurs, Savone, le dessein que je vous confie ne doit pas alarmer les droits du sang dans vôtre cœur. Vous jugez bien que je ne veux pas faire de grands maux à la Comtesse de la Moriene ; je la tireray d'un desert où elle ne peut manquer de s'ennuyer beaucoup, je lui donneray le rang de tous qu'une femme d'esprit doit le plus ambitionner ; & si elle sait ménager sa fortune, ce que vous regardez comme malheur pour le Comte, sera l'établissement de sa maison. Comme le Duc le resolut il l'executa : il envoya prendre le Comte de la Moriene chez lui, il le fit conduire à une Tour où on mettoit les Prisonniers d'importance ; & pour joüir plus commodement des sollicitations de la Comtesse, il alla passer quelque tems dans son Château de Thonnon situé sur le Lac Leman, qui étoit sa Maison de plaisance la plus cherie. La prison du Comte de la Moriene fit un bruit terrible à la Cour de Savoye. Les sectateurs de sa severité blâmoient cet emprisonnement & le qualifioient du titre de violence & d'injustice. Quelques-uns des plus penetrans en soupçonnoient la cause veritable, & les gens sensez demeurant dans les bornes du respect, disoient que le Duc faisoit bien de punir les murmures de cet homme, qu'il faloit toûjours respecter la conduite de la Providence dans celle des Souverains ; que ce qui blessoit l'imagination de leurs sujets, avoit sa cause là haut qu'ils ne penetroient pas ; & que Dieu n'auroit pas soumis tant d'hommes qui lui sont chers à la puissance d'un

Amed. Duc de Savoye.

Amed. Duc de Savoye. seul, s'il ne prenoit le soin de le diriger. Cependant la Comtesse de la Moriene couroit à Thonnon comme le Duc l'avoit prudemment preveu. Le Marquis alla la recevoir, & pria ce Prince de trouver bon qu'il lui cedât son appartement. Quand elle y fut arrivée, hé bien, Madame, lui dit-il, vous voilà dans Thonnon ? la Cour va devenir vôtre sejour ordinaire ; ces deserts où mon amour vous trouvoit si bien, n'auront plus l'honneur de vous posseder, & les effets de vôtre beauté vous ont donné sur le Duc de Savoye, le pouvoir que vous n'aviez que sur le Marquis de Savone. Que dites-vous d'effets de beauté, repartit la Comtesse, & de pouvoir sur le Duc de Savoye? Sont-ce les marques qu'il nous donne de sa bien veuillance qui vous font soupçonner qu'il a de l'amour pour moy ? Ha Madame ! s'écria le Marquis vous ne savez pas ce qui se passe : le Duc est devenu amoureux de vous si-tost qu'il vous a veuë; le crime de vôtre mary n'est qu'un pretexte pour vous attirer icy, & ce n'est que pour vous rendre solliciteuse que le Comte de la Moriene est prisonnier.

MAXIME III.

TRes dangereuse Confidence,
Dont tous Amans se picquant de Prudence,
Doivent sagement s'abstenir :
C'est en amour une regle infaillible,

Qu'il faut toûjours feindre impossible
Ce qu'on voudroit qui pût le devenir.

Amed. Duc de Savoye.

La Comtesse ne crût point d'abord aux discours du Marquis de Savone, elle les regarda comme une terreur d'Amant delicat, à qui tout fait ombrage; & ne songeant qu'à l'affaire qui l'amenoit, elle supplia le Marquis de vouloir la presenter au Duc de Savoye. Ce Prince la receut severement, pour mieux joüer le rôle de Souverain offensé, & lui donna même sujet de dire au Marquis, qu'il avoit mal conjecturé, & qu'un homme amoureux n'estoit pas capable de cette rigueur. Mais quelques jours aprés l'ayant rencontré chez la Comtesse de Geneve sa sœur, il la mena sur une terrasse, comme pour lui en faire admirer la veuë. Le pretexte étoit bien trouvé, & cette veuë est assurement une des plus belles qui soient au monde; elle a pour premier objet le Lac Leman deux ou trois petits Villages, dont il est couvert, & de là s'estendant sur quelques montagnes dont les unes sont steriles, les autres plus favorisées de la nature, & qui toutes sont chargées de pelotons de neige; elle se rabat sur les ruines d'un Arc triomphal, qui semblent n'être demeurés dans ce paisage que pour y faire cette beauté La Comtesse ayant fait toutes ces remarques avec un discernement judicieux, fournit au Duc le pretexte qu'il cherchoit. Une Dame moins amoureuse de sa Province que vous ne l'estes, lui dit-il, trouveroit cette perspective plus agreable qu'e les allées de quelque bois soloitaire; mais, Madame, vous n'estes pas.

Amed. Duc de Savoye. de cet avis, & je gagerois que les Châteaux du Comte de la Moriene vous plaisent plus que celui où vous estes presentement. Je me trouve bien par tout où la fortune me mene, Seigneur, repartit la Comtesse, j'ay toûjours entendu dire qu'il faut se conformer à ses caprices pour les supporter sans agitation; ainsi Seigneur, comme jusques icy elle m'a fait connoître que je suis née pour les Châteaux du Comte de la Moriene, & non pas pour celui de Thonnon, j'avoüe à Vôtre Alteſſe qu'un de mes plus grands desirs, est d'obtenir d'elle un prompt retour à mes deserts Mais Madame, reprit le Prince, si cette même fortune vous faisoit quitter vos deserts pour la cour, appelleriez-vous de ses ordonnances, & cette docilité que vous avez pour demeurer chez le Comte de la Morienne ne l'auriez vous plus pour demeurer auprés du Duc de Savoye. Je ne me fais jamais de chimeres. Seigneur repliqua la Comtesse, je suis destinée à vivre avec le Comte de la Moriene, & non pas à l'honneur que vous me proposez: laissez-moy, s'il vous plaist, borner mes desirs à mon pouvoir. Vous ne sçavez pas vous-méme où ce pouvoir s'étend, Madame, interrompit le Duc, j'en connois les effets bien mieux que vous: & si vos desirs y sont conformes, vous aurez autant de joye d'avoir soûmis le Duc de Savoye à vos charmes, que vous avez eu de pouvoir en l'y soûmettant: Vous insultez à mon infortune Seigneur, repliqua la Comtesse en rougissant, & vous joignez la raillerie aux maux que la prison du Comte mon mary me prepare. Si vous dou

tés de ce que je dis, poursuivit le Prince, il faut vous en donner un témoin : & alors appellant Savone, qui se tenoit à quatre pas de là, si inquiet & si transporté de jalousie, qu'il fut cent fois prest d'interrompre la conversation. Il lui commanda de dire à la Comtesse ce qu'il sçavoit de son amour pour elle : S'il n'estoit pas vray qu'il l'avoit veuë, que cet amour augmentoit tous les jours, & qu'il n'y avoit rien qu'elle ne deût se promettre de sa violence. Il estoit douloureux pour Savone d'asseurer lui même sa Maistresse de l'amour de son Rival : Il fit aussi ce qui lui fut possible pour ne point donner ce temoignage ; il dit au Duc qu'il n'avoit pas besoin que personne confirmât ce qu'il disoit, que son seul aveu valoit toutes les authoritez. Non non, interrompit le Prince, ce n'est pas un Eloge que je vous demande, dites sincerement, & sans prologue ce que vous sçavez de mes sentimens, Ce commandement ne souffrant point de delay, il falut parler, & dire tout ce qu'il pleut au Duc de faire sçavoir à la Comtesse Ce discours se fit avec une contrainte qui devoit en justifier le Marquis, mais la Comtesse commençoit à le vouloir coupable, elle lui reprocha sa deference avec une aigreur sans égal. Vous deviez offrir au Duc, disoit elle ironiquement, de me livrer vous même à ses desirs, il ne vous manque plus que cet excez d'obeïssance pour faire dignement vôtre cour : vous m'avez porté les premieres nouvelles de l'amour d'Amedée; vos soupçons continuels m'assurent de sa perseverance, & afin qu'il ne puisse ignorer que

Amed, Duc de Savoye.

Amed. Duc de Savoye.

j'en sois informée, vous confirmez en sa presence ce que vous m'avez dit en particulier. Achevez, Marquis de Savone, Allez apprendre au Duc les moyens dont vous vous estes servy pour surprendre mon cœur, vous devez cette confidence aux bienfaits d'un si bon Maître. Le Marquis alleguoit plusieurs raisons en sa défense ; mais il n'avoit plus l'art de les faire recevoir : comme on est toûjours innocent quand on plaist, on est toûjours coupable quand on commence à déplaire. La Comtesse avoit entrepris que Savone fût criminel ; & pour achever de ruiner ses affaires, Amedée eut avis que l'Empereur Sigismond estoit à Lyon, & envoya le Marquis lui faire des complimens. Ce Duc lui devoit l'erection de la Savoye en Duché, qui ne portoit que le titre de Comté, avant le voyage de cet Empereur en France, en l'an 1416. Il ne pouvoit moins faire que de lui témoigner sa reconnoissance par ses actions de graces ; & cette commission estant une des plus honorables qu'Amedée pouvoit donner, il jetta les yeux sur son Favory pour la recevoir : il l'auroit acceptée avec joye dans une autre saison ; mais alors il la regarda comme le point fatal de sa disgrace amoureuse, il voulut exprimer ses craintes à la Comtesse & la conjurer de les rendre vaines ; mais elle, l'interrompât au premier mot? N'avez-vous point promis au Duc dit-elle d'un ton railleur, de venir m'annoncer de sa part qu'il a resolu de profiter de vostre absence ; & que c'est dans ce dessein qu'il vous fait partir? Je me souviens que quand vous m'apri-

tes son amour, vous coloriez ainsi cette declaration de quelques craintes, & je m'attens à vous voir lui servir de temoin à vôtre retour de tout ce que vous me dites à vôtre départ. Ha! Madame s'écria le Marquis, vous sçavez bien dans vôtre ame à quel dessein je vous declarai l'amour du Duc de Savoye, & à quel dessein je vous en fais apprehender les progrés. Je ne sçay rien, interrompit la Comtesse, sinon qu'imprudemment vous m'avez appris qu'Amedée m'aimoit, depuis vous avez confirmé ce discours devant lui, & qu'aujourd'hui vous prophetisez vôtre perte. Si je juge de la Prophetie, par ce qui s'est déja passé, cette perte pretenduë est concertée avec le Duc, & vous m'y preparez comme à une chose infaillible. Un Adieu si peu tendre ne devoit laisser le cœur de la Comtesse assez bien deffendu pour resister aux attaques du Duc de Savoye, aussi se laissa-t-il vaincre sans beaucoup de resistance; la crainte des discours du monde en fit tout le retranchement, & le Duc ne manquant ni d'expediens ni d'exemples pour dissiper cette legere frayeur, le Marquis trouva la capitulation fort advancée à son retour. Le Duc suivant sa coustume, lui fit l'honneur de lui confier ce grand secret; la Comtesse m'a fort conjuré de ne pas le declarer, adjoûta-t-il, & soit qu'elle vous croye severe sur la conduite de vos parens, soit qu'estant exposée à vous voir plus souvent qu'un autre, elle ne vueille pas se mettre en passe de rougir devant vous, elle témoigne vous apprehender plus que tout le reste de la Cour: mais mon cher

Amed. Duc de Savoye.

Amed. Duc de Savoye

Savone, vous estes bien mieux connu de moy, que de la Comtesse, & je vous derobois un trop grand plaisir, si je vous laissois ignorer que dans trois ou quatre jours, mes desirs seront pleinement satisfaits. Le Marquis fut si troublé de ce discours que son trouble pensa le trahir: vous dites, Seigneur, reprit-il que dans trois jour vous possederez la Comtesse de la Moriene, Oüy, repartit le Duc, & je la possederois déja si elle n'avoit prudemment jugé que pour authoriser mes visitez chez elle, il faloit feindre quelque maladie. Elle la feint au moment que je parle, mon Medecin a ordre de dire que sa vie est en danger, & ma sœur même attendrie de ce rapport, est la premiere à me dire que la Comtesse est malade de déplaisirs pour la prison de son mary, & que je devrois au rang & au merite de cette femme une visite de consolation, pour reparer en quelque sorte le mal que j'ay causé. Est-il possible juste Ciel? dit le Marquis, en répondant à sa pensée. D'où vient ce grand étonnement, interrompit le Duc, aviez-vous crust cette affaire si difficile, ou la Comtesse auroit-elle eu raison, quand elle vous a cru delicat sur la pureté de vostre sang; Non Seigneur, repliqua Savone, en revenant à luy; mais je croyois cette conquête aussi penible qu'elle est glorieuse, & dans la passion que j'ay pour vos interests, je ne puis m'empêcher d'admirer que la Comtesse vous coute si peu. Je trouve au contraire, qu'elle se fait assez valoir repartit Amedée: un Prince de mon rang & de mon âge, ne devroit pas trouver un me

ment de resistance. Quand le Ciel fait naître un homme Souverain, c'est pour regner sur tout ce qui l'approche & je suis bien resolu à l'avenir de mettre les Dames de Savoye sur un pied plus commode qu'elles ne le sont. Le Duc passa chez la Comtesse de Geneve en achevant ces paroles, & le Marquis alla se renfermer chez lui si transporté de rage, que je ne pourrois sans crime rapporter tous les desseins criminels qui lui passerent par la tête. Il vouloit aller trouver l'infidelle Comtesse, lui reprocher sa trahison. & s'il ne pouvoit en empêcher l'effet, la poignarder aux yeux mêmes du Duc: il vouloit l'enlever, il vouloit mourir. il vouloit pis encore; mais un reste de raison calmant toutes ces resolutions. il se tint à celle de delivrer le Comte de la Morienne, & de lui faire enlever sa femme Ce dessein est grand à exposer icy, mais l'execution n'en étoit pas si difficile qu'on pourroit se l'imaginer. Depuis que la Comtesse devenoit traitable on gardoit le Comte avec peu de soin: le Duc qui se connoissoit, & qui n'avoit fait arrêter cet homme que par une raison qui étoit prête à cesser, savoit bien qu'il ne le retiendroit pas long-tems en prison: il n'aimoit que jusques au but ordinaire de l'amour, & chez lui, comme dans la plus grande partie de son sexe, le degout suivoit de prés la pleine felicité. La Comtesse logeoit dans l'appartement du Marquis, & Thonnon étoit plutost une maison de plaisir qu'un lieu de d'efense. Le Marquis court à Thurin sur un pretexte d'affaires, il parle au Comte de la Moriene, l'avertit de ce qui

Amed. Duc de Savoye.

Amed. Duc de Savoye.

se passe, & lui faisant valoir le peril où il mettoit sa vie & sa fortune à sa consideration, ils convinrent ensemble des moyens qu'ils devroient prendre & de l'azile que le Comte choisiroit. L'Officier qui gardoit le prisonnier étoit une des creatures du Marquis, son credit lui en avoit acquis un grand nombre, & cet homme entr'autres lui devoit la vie & sa charge. Les choses étant donc si bien disposées à Thurin, le Marquis revient à Thonnon, il place des gens une porte de l'appartement qu'occupoit la Comtesse, qui donnoit dans un jardin d'où on pouvoit gagner le Lac; il donne ordre à ces gens d'ouvrir cette porte à un signal, dont ils étoient demeurez d'accord le Comte & lui; il prend soin de faire venir une barque prête. L'entrepriſe réüssit comme il le pouvoit desirer, le Comte fut tiré de sa prison, & introduit un soir secretement dans la chambre de sa femme; il lui dit qu'il étoit averti de bonne part que le Duc avoit de mauvais desseins sur sa personne; il feignit d'être persuadé qu'elle les ignoroit afin de ne pas l'épouvanter, & lui commandant de le suivre sans bruit, elle crut si bien reconnoître sur le visage du vieillard qu'il vouloit être obéi, qu'elle n'osa ni crier ni resister. Il la conduisit à la barque, & de là dans un Carosse bien escorté qui les attendoit au bord de l'eau, le Marquis avoit fait placer des relais de distance en distance. Quand il crut les fugitifs assez éloignez pour n'etre plus attrapez, il fut le premier à donner au Prince sa nouvelle de leur fuite. Je m'etois bien douté, lui disoit-il, que vo-

tre conquête vous couroit trop peu pour être asseurée, la Comtesse a feint de se rendre pour tromper vôtre défiance ; mais la ruse qu'elle est, ne paroissoit docile qu'afin de faire son coup sans soupçon, elle a tiré son mary de prison & elle s'est fait enlever par lui. Il seroit difficile d'exprimer la douleur d'Amedee à cette relation, il fit monter toute sa Maison à cheval pour courir aprés le Comte : Qu'on me l'amene mort ou vif ; disoit-il, ce temeraire, qui aprés m'avoir offensé si grievement, se sauve de mes prisons, vient forcer la maison où je suis pour en tirer une femme qui me tenoit lieu d'ôtage : il perira lui & tous ceux qui ont part à son crime, je ne pardonnerois pas à mon propre fils. De ces discours publics passant aux particuliers : Ne me trouvez vous pas bien malheureux, Savone, disoit ce Prince à son Favory de perdre cette femme la veille du jour où sa possession m'est assurée ? Demain, mon cher Marquis, demain mes desirs auroient été satisfaits, elle y avoit consenti, & nôtre moment étoit pris pour cette heureuse entre-veuë. Ne voyez-vous pas, disoit le Marquis, qu'elle n'y consentoit, que parce qu'elle savoit que ce consentement seroit inutile? Ha Savone ! s'écrioit le Duc, elle y consentoit de bonne foy ; je me connois aux mouvemens de visage, la Comtesse m'aimoit veritablement, & je jurerois qu'on l'enleve sans sa participation. Si vous aviez pu voir avec quelle tendresse elle recevoit les assurances de ma passion, me faisoit des sermens de la sienne. Ces paroles tou-

Amed. Duc de Savoye.

Amed. Duc de Savoye.

choient le jaloux Marquis jusques à l'ame, il avoit besoin de toute son ambition pour ne pas éclater, & si l'état où il voyoit son Rival n'eût moderé son dépit, il n'y avoit point d'extrêmité dont il n'eût été capable. Cependant ceux qui couroient auprès le Comte le joignoient, contre la pensée de Sovone: il étoit arrivé un desordre à l'équipage, le carosse avoit versé; & la Comtesse qui ne quittoit Thonnon qu'avec un regret extrême, avoit si bien contrefait la malade & la delicate, que toutes les frontieres étoient fermées au Comte, avant qu'il en pût joindre aucune: Ils furent arrêtez sur celles de Dauphiné, où le Comte avoit choisi sa retraite. Quand il apprit que les Gardes du Duc le cherchoient, il se retrancha dans son Hôtellerie, resolu d'y perir plûtôt que de se rendre. Ces gens qui avoient ordre de la ramener mort ou vif, ne l'épargnerent pas, ils le serrerent de si prés, qu'il perdit tout espoir de s'échapper, & les cœurs consommez dans une grande stoicité tenant un peu du barbare, le Comte prit une resolution digne de sa haine pour Amedée & de la ferocité de son humeur. Il poignarda la belle Comtesse, & se poignarda lui-même un moment aprés. Que le Lecteur s'imagine, s'il lui plait, le transport du Duc à cette triste nouvelle. Il fit & il dit des chose peu conformes à sa dignité, mais le dernier point de son desespoir fut d'apprendre que c'étoit le Marquis de Savone, ce Favory si cher, qui lui avoit fait cette trahison. Il étoit échappé des reproches au Comte pendant le voyage qui avoient fait

devinerla verité à la Comteſſe. Elle l'avoit écrite dans une tablette qui fut trouvée ſur elle aprés ſa mort, & qu'elle eſperoit faire tenir au Duc à la premiere occaſion. Ce Prince trahy fit pour ſatisfaire ſa vangeance, tout ce qu'une juſte fureur accompagnée d'un pouvoir abſolu peut faire executer. Il fit poignarder le Marquis, il confiſqua le Comté de la Moriene & le joignit à ſon Domaine; & cet accident l'ayant dégouté du monde, il laiſſa le Gouvernement de ſon Etat à ſon fils Charles, qu'il maria à la Princeſſe de Chipre, & ſe retirant dans la Solitude de Ripaille, il y demeura juſques à ſon exaltation à l'Anti-Pontificat. Pendant cette retraite il fit des memoires en forme de recollection, dont nous avons tiré cette avanture. L'Hiſtoire generale ſe contente de dire qu'Amedée eut quelque déplaiſir ſecret qui le contraignit à ſe retirer du monde, & n'entre point dans le détail de ce déplaiſir. Nos Annales Galantes ſuppléent à ſon defaut, comme elles ont fait en pluſieurs autre occaſions: elles porteroient même leur recherche plus loin, s'il leur étoit permis: Un Anti-Pape de l'humeur de ce Duc, eſt tout propre à nous fournir des maîtres rares: mais comme dit le Proverbe Italien, * Aux affaires du Ciel il ſuffit des Anges.

* *Al negocio del Cielo,*
Se haſtava gli Angeli.

Nous ſommes en traintde parler des effets impreveus de l'Amour, il faut ſatis faire les caprice de nôtre genie. Dom Pedro ou pour parler à nôtre maniere, Dom Pedre, Prince de Portugal, fils de Dom Alphonſe, étoit

* Agnes de Caſtro.

Agnes de Castro.

à peu prés contemporain d'Amedée; le Roy son pere s'étoit remarié en secondes nôces à une femme qui le gouvernoit absolument, Le Prince n'en obtenoit aucune grace qu'il ne deût à sa complaisance pour la Reine; & pour dernier excez de tyrannie, elle pretendoit le contraindre à épouser une fille nommée Leonor, qu'elle avoit eu de Jaques d'Arragon son premier Epoux. Cette Princesse étoit bien faite, & si Dom Pedre n'avoit pas regardé la necessité de l'aimer comme une Loy, peut étre qu'il l'auroit aimée; mais un Amour de commande nait difficilement dans une ame heroique. Dom Pedre avoit les inclinations grandes & le courage élevé, il ne pouvoit ployer sous les ordres de la Reine, & plus on vouloit lui donner de simpathie pour la Princesse Leonor, plus il sentoit d'aversion. Il avoit une Nourrice veuve du Marquis de Castro, qui avoit quelque pouvoir sur son esprit. Dans tous les pais delà les monts, on cherche autant la naissance dans les nourrices des Princes, que les qualitez naturelles: on craint que les inclinations ordinaires d'une femme de bas lieu ne se communiquent avec le lait; & je ne say si cette crainte n'est pas judicieuse. La Reine comble la Marquise de caresses & de presens, la conjure d'employer son credit auprés du Prince pour le porter à ce qu'on desiroit de lui; mais qui ne sait que le sort se plait à ruiner les desseins de la prudence humaine. Les moyens que la Reine avoit imaginez pour réüssir dans son entrepriſe y servirent d'obstacle. La Marquise avoit une fille nommée Agnes, qui étoit très jolie personne. Le Prince l'avoit regardée

sans attachement, tant qu'il ne l'avoit veuë qu'en passant ; mais la commission que la Marquise avoit receuë de la Reine demandant des entretiens f equens, cette femme attira si souvent Dom Pedre chez elle, qu'il devint amoureux d'Agnes. Ce qu'il avoit sucé du sang de la mere s'élevoit dans son cœur en faveur de la fille, & l'amour s'établissant sur une sympathie si naturelle, fut violent dés ses commencemens. Le Prince ne put le sentir sans le declarer : les termes dont il se servit n'offensoient pas la jeune Castro, comme il étoit aimable en sa personne, il n'eut aucune peine à mettre Agnes en disposition de l'aimer ; mais elle redoutoit l'humeur de sa mere. C'étoit une femme attachée par un veritable zele à la Maison Royale, elle n'auroit pas voulu voir monter sa fille sur le Trône aux dépens du moindre different entre le Roy, & son fils, & n'aiant pas d'ailleurs l'esprit confiant. Agnes étoit persuadée qu'elle regarderoit la passion de Dom Pedre d'un méchant cô é. Elle represente ces choses au Prince ; & bien que tres disposée à l'écouter favorablement. le conjure de ne plus lui tenir de pareils discours Ces sortes de conjurations sont toûjours sans effet : un Amant n'aime jamais plus que quand on pretend le convaincre qu'il ne devroit pas aimer. La passion du Prince augmente par cette difficulté ; mais pour l'acommoder à la prévoyance d'Agnes, qu'il jugeoit bien n'étre pas sans fondement, il resolut de feindre d'aimer la Princesse d'Arragon, avec cette condition toutefois, que tout ce qu'il seroit forcé de dire à Leonor seroit receu d'Agnes, comme s'il

Agnes de Castro.

Agnes de Castro,

le disoit à elle-même, & que les progrez qu'il feroit sur le cœur de la Princesse seroient mis en compte sur celui de la jeune Castro. Cette resolution prise & ces conditions arrêtées, Dom Pedre feint de se rendre aux conseils de sa Nourrice : Le Roy & la Reine charmez de ce changement avancent toute la Maison de la Marquise, & font mille presens à la jeune Agnes. C'étoit une gloire rare pour l'Amour de seduire par des Amans de cet âge la penetration de deux femmes habiles & interessées, & d'un Roy consommé dans l'art de regner ; mais ce qu'il y avoit de plus réjoüissant, c'étoit l'aveuglement de la Princesse d'Arragon, qui se trouvant assez aimable pour être aimée, & recevant du Prince les mêmes marques d'amour qu'il auroit données à la jeune Castro, s'il l'avoit osé, faisoit des loix de reconnoissance à sa Rivale sans y penser. Un soir qu'en la presence d'Agnes ce Prince demandoit un baiser à Leonor avec un empressement qui pensa le lui faire obtenir : Tout beau, Madame, s'il vous plait, s'écria la jeune Castro, vous ne songez pas à ce que vous faites il y a plus de gens que vous ne pensez qui prennent interêt à vôtre conduite, & vous répondrez de ma vertu si vous dispensez la vôtre à des choses indignes de son austerité. La Princesse qui ne savoit pas les conventions du Prince avec Agnes, lui demanda toute surprise, par quelle raison elle étoit garente de sa vertu ? Ne savez-vous pas, Madame, repartit Agnes, que les personnes élevées dans un rang eminent, doivent servir d'exemple à celles qui naissent au dessous ? Je vous regrade comme un

modele, & si j'avois un Amant, je croirois pouvoir faire impunément avec lui tout ce que je vous verray faire avec le Prince. Helas! vous le pouvez, repartit la Princesse ingenuëment, je ne blâme jamais dans les autres ce que je pratique, & je ne croy pas faire tant de chemin vers la complaisance, que je ne puisse être suivie de toutes les femmes. Le Prince n'avoit osé se mêler à cette conversation, il ne savoit d'abord ce qu'Agnes vouloit dire, & depuis qu'il l'eut compris, il craignoit de découvrir son secret en la contredisant : mais lors qu'il vit la question decidée si favorablement pour lui, par la bouche même de la Princesse, il fit un cry d'acclamation, la loüa de ce qu'il appelloit son équité, & depuis ce jour Leonor ne faisoit rien pour satisfaire aux ordres de la Reine que Dom Pedre n'exigeât de la tendresse d'Agnes : S'il recevoit un billet obligeant de la Princesse ; Voilà, disoit-il à la jeune Castro, comme Leonor pretend que vous écriviez à vôtre Amant. Si la Princesse lui donnoit un brasselet : Vous pouvez vous apréter Agnes, disoit le Prince, à gratifier vôtre Amant de cette faveur, la Princesse vous en fait la loi, & vous lui feriez une injure si vous refusiez de l'imiter. L'abusée Princesse confirmoit tout ce que le Prince avoit avancé, & Dom Pedre abusant de son erreur, lui faisoit impitoyablement prononcer des Arrêts contre-elle-même : mais ce jeu d'amour étoit trop divertissant pour être durable. Dom Pedre avoit fait des Vers pour Agnes sous le nom de Leonor, qu'il avoit resolu de donner en effet à la Princes-

Agnes de Castro.

Agnes de Castro.

se quand Agnes les auroit veus : Il oublia cette perniere resolution, & malheureusement ces Vers étoient tombez de la poche d'Agnes, & revenus à Leonor par des mains étrangeres avant que le Prince les lui eût donnez. Elle crut d'abord les avoir perdus & rappelloit sa memoire pour tâcher à s'en souvenir, quand le Prince vint la delivrer de cette peine en les lui apportant. Il les avoit trouvez dans ses habits en cherchant quelques autres papiers ; & croyant qu'il étoit toûjours tems de faire son present, il apportoit ces Vers à Leonor comme s'il n'eût fait que de les acherver. La Princesse rougit en les reconnoissant, & sachant par les gens qui les avoient trouvez qu'ils étoient sortis de la poche d'Agnes. Vous me feriez plaisir, Seigneur, dit elle au Prince froidement, de ne donner qu'à moy ce qui n'est fait que pour moy. Don Pedre assura Leonor qu'il lui avoit obeï par avance, & que ces Vers n'avoient été veus de personne. Cette perseverance acheva d'irriter la Princesse, elle passa dans la chambre de la Reine sa mere, & lui conta ce qui venoit de lui arriver. L'habile Reine y trouva des matieres de soupçon que le peu d'experience de Leonor n'avoit pas penetrées. Il y avoit un las d'amour aux Vers d'Agnes qui n'étoit pas à ceux de Leonor, & le nom de cette Princesse étoit écrit d'une autre écriture dans les uns que dans les autres. Il n'en falut pas davantage pour persuader la Reine de la verité : elle envoye chercher le Prince, lui dit qu'il s'adressoit mal pour conter ses douceurs, que la Marquise de

Castro & sa fille avoient trop bon sens pour contribuer à sa desobeïssance ; que c'étoit par ordre exprés du Roy que la jeune Agnes avoit feint d'écouter ses protestations, & que pour preuves de ce qu'elle disoit, Agnes avoit remis dans les mains du Roy ce même jour les derniers Vers qu'il avoit fait pour elle. Cette ruse réüssit comme la Reine pouvoit le souhaitter, le Prince rougit, & disant qu'il ne croyoit pas la jeune Castro capable de cette perfidie, il tomba tacitement d'accord de ce qu'on vouloit savoir. La Reine persuadée que la Marquise l'avoit trahie avertit le Roy de ses desseins ambitieux dont elle la soupçonnoit ; on deffend l'entrée du Palais à la mere & à la fille, & sur ce que Dom Pedre murmuroit de cette défense, on pousſa la rigueur jusques à lui interdire la liberté de les voir chez-elle. Ce jeune Amant connoissant alors le tour qu'on lui avoit fait, jura de s'en venger quelque jour, menaça la Reine en presence du Roy, & cessa de voir Leonor. Mais tout cela ne satisfaisoit pas la Marquise de Castro, elle étoit née pour la Cour, & ne pouvoit souffrir d'en être privée. Elle écrit à la Reine, lui proteste que les deux Amans l'ont deceuë la premiere ; & pour marque de ce qu'elle dit, promet de les épier, & de rendre un compte fidelle au Roy de tout ce qui se passeroit. Cependant le Prince ne pouvoit vivre sans voir Agnes, il ne manquoit pas de Confidens affectionnez qui rendoient les lettres & qui en retiroient des réponses. Ce soulagement seroit grand pour qui n'auroit pas été plus heureux, mais en amour toutes les

Agnes de Castro.

Agnes de Castro.

décentes sont des chûtes. Il s'avise que la maison de la Marquise de Castro donnoit sur les murailles d'un Parc qui joignoit les Parterres du Palais, & se souvint que l'appartement d'Agnes avoit ses veuës de ce côté là. Il avertit sa maîtresse de cette commodité, & se pourvoyant d'une échelle de corde, il sortoit tous les soirs de sa chambre quand ses gens étoient endormis, & se rendoit sans autre suite qu'un officier qui couchoit dans sa garderobe sous les fenêtres de son Agnes. Ils faisoient des conversations tendres, & si tendres même que le Confident des entrevenës jugeant qu'elles pourroient être plus heureuses pour son Maître, resolut de leur donner sa derniere perfection. C'étoit un vieux routier auquel il étoit passé plus d'une affaire par les mains. Il comprenoit que les desirs du Prince s'éteindroient en se rassasiant, & sachant que ses desirs déplaisoient au Roy, il jugea qu'il serviroit l'Etat & son Maître à la fois s'il pouvoit conclure les conferences. Il se munit d'une seconde échelle, la cache dans une palissade proche des fenêtres d'Agnes, & une nuit qu'il remarqua dans les discours de l'Amante, que la conjoncture étoit favorable pour les entrepriſes : Que sert Seigneur, dit-il au Prince, de perdre le tems en entretiens quand vous pouvez mieux l'employer ? Montez sa haut ajoûta-t-il en plantant son échelle, & contez vos raisons de plus prés. Le conseil étoit tentatif & la fenêtre étoit trop basse, le Prince fut aussi-tô au haut de l'échelle que l'officieux conseiller eut cessé de parler ; Agnes qui étoit sa-

ge

ge, & qui n'ayant pas préveu cette attaque, Agnes ne pouvoit la recevoir sans frayeur, gagne de Caune chambre prochaine, de cette chambre stro.
une salle, & d'une salle le degré. Le Prince la suivoit d'aussi prés qu'il pouvoit; mais comme il ne savoit pas les êtres de la maison, & que la fugitive avoit quelques pas d'avance, il y avoit toûjours une chambre entre lui & elle. La jeune Agnes aûroit sans doute accourcy la distance; elle commençoit déja à craindre que le Prince ne se blessât dans l'obscurité, & comme si le degré avoit été la borne de sa timidité, elle s'apprêtoit à revenir sur ses pas; mais elle en fut empêchée par sa mere & par la Princesse d'Arragon. La Marquise qui ne croyoit point les desirs du Prince legitimes, & qui jugeoit, quand ils l'auroient été, qu'il n'étoit pas en pouvoir de les executer, avoit tenu la parole qu'elle avoit donnée à la Reine. Elle avoit si bien épié les Amans, qu'elle avoit découvert leurs entretiens nocturnes; elle en avoit donné des avis fidelles, & Leonor se faisant un plaisir d'Amante outragée, de reprocher la perfidie au perfide; avoit obtenu de la Reine la permission de venir coucher secrettement chez la Marquise, & de faire ce qu'en commun proverbe on appelle, prendre le Galant sur le fait. A une apparition si peu attendue Agnes fit un cry, & voulut courir où étoit le Prince pour la lui épargner; mais sa mere l'arretant fierement la poussa vers une chambre prochaine. Il se fit un vent en ouvrant la porte de cette chambre qui souffla le flambeau de la Marquise: elle craignit que sa fille n'echapât

Agnes de Castro.

pendant cet intervalle, & voulant surprendre le Prince, qu'elle ne croyoit toutefois que dessous la fenêtre, elle saisit Agnes, & ne voulut point la quitter qu'on n'eût apporté de la lumiere. Leonor se fiant bien à la Marquise du soin d'arrêter la jeune Castro, se glisse sans bruit dans la chambre d'où elle avoit veu sortir sa Rivale. Le Prince y étoit parvenu à la clarté sombre d'un peu de Lune qui commençoit à se lever, & prenant Leonor pour celle qu'il poursuivoit, il se jette à elle, la serre entre ses bras avec toute l'ardeur d'un jeune homme fort amoureux : Ma chere Agnes, disoit-il à la Princesse, pourquoy vous dérobez vous à mes transports? n'en connoissez-vous pas toute la pureté? Je vous conjure Agnes, & je prens le Ciel à témoin de ce serment, que j'ay toûjours eu le dessein de vous mettre un jour la Couronne de Portugal sur la tête. Soulagez cette attente de quelque douceur, confiez vous à la foy d'un Amant qui vous adore : Vous n'ignorez aucun de mes sentimens, les tromperies que j'ay faites à Leonor, la maniere impitoyable dont je l'ay fait servir de couverture à mon amour pour vous, & le peu d'avantage que j'ay retiré de ses erreurs, vous ont montré mon ame toute entiere. La pureté des intentions du Prince le rendoit entreprenant, il interrompit ses discours de quelques petits emportemens, & il étoit si resolu de faire Agnes Reine de Portugal, qu'il eût sans doute anticipé sur l'ordre des tems ; si la Marquise ayant fait rallumer son flambeau, ne fût entrée dans la chambre. Il est difficile d'exprimer quel étonnement fut

le plus grand, on celui de la Princesse aux Agnes discours du Prince, ou celui de la Marquise de Cà la veuë de Dom Pedre, qu'elle jugea plus stro. heureux qu'il ne l'étoit; ou celui du Prince à l'apparition de la Princesse & de la Marquise. Ils furent quelque tems sans pouvoir parler; Mais enfin la vieille Castro recouvrant la parole la premiere, Quoy Seigneur, dit-elle au Prince, il peut être vray que vous soüillez ainsi l'honneur d'une femme qui vous a donné vôtre premiere nourriture; C'est là, Seigneur la recompense que je reçois de vous avoir élevé dans mon sein avec tant d'amour. Ha Seigneur aurois-je dû m'attendre à me voir traiter de cette sorte par le Prince Dom Pedre & par le fils du grand Roy Alphonse? J'étois donc la victime de tes passions secrettes, traître, ajoûta la Princesse, je te servois de commodité, & c'étoit pour aimer Agnes plus seurement que tu feignois d'aimer Leonor? Le Prince jugeant à cette seconde charge que la partie étoit trop forte pour être soutenuë, abandonna le champ de bataille, & regagnant son échelle en diligence, se déroba aux reproches de ces deux femmes irritées. Cette avanture fit tout le bruit à la Cour qu'on devoit attendre de la fureur de la Reine, & de l'empire qu'elle avoit usurpé sur l'esprit du Roy. Les promesses que Dom Pedre croyoit avoir faites à la jeune Castro, & que Leonor rapportoit, blessant l'autorité du Roy, il n'y eut sortes de reprimandes aigres qu'elles n'attirassent au Prince; les apparences d'amour dont il avoit abusé la Princesse d'Arragon, offensant le sang Royal dont

Agnes de Castro.

elle étoit sortie, poussoient les murmures & les menaces de la Reine jusques à l'excez: elle faisoit sonner les consequences de cet outrage, & vouloit qu'on le reparât par un prompt Mariage, ou qu'on lui permît de se retirer avec sa fille sur ses terres d'Arragon. La Marquise même que sa condescendance aux desirs de Leonor avoit remise en grace, tenoit sa partie, & demandoit un mary pour sa fille, disant qu'elle n'en devoit plus attendre que de la bonté du Roy aprés ce qui s'étoit passé. Le Prince se démêloit de tous ces embarras comme il pouvoit; il faisoit tantost le fier & tantost le soumis, menaçoit de tout entreprendre pour maintenir sa liberté, & cependant demandoit quartier pour obtenir quelque repos. Le Roy voyant que le desordre croissoit, & que plus on s'opposoit à la passion de Dom Pedre, plus elle sembloit violente, crût devoir en arrêter le cours par la mort d'Agnes. Elle mourut, disoit la Reine, de la petite verole, mais selon les meilleurs Autheurs, elle fut empoisonnée. Il est aisé de concevoir la douleur de l'amoureux Dom Pedre à ce tragique accident; il pensa se vanger sur tout ce qu'il soupçonnoit de l'avoir causé, & son pere étant mort dans cette conjoncture, ce fut de là que nâquit cette haine irreconciliable des Maisons Royales d'Arragon & de Portugal. Dom Pedre lui sacrifia dix années de guerre, & répandit tant de sang pour appaiser les manes de son Agnes, qu'il en auroit merité le surnom de cruel, si la douceur des suites de son regne n'avoit justifié les commencemens.

IL y eut une autre Agnes qui vivoit à peu près dans le même tems, qui n'eſt pas moins fameuſe dans l'Hiſtoire de France, qu'Agnes de Caſtro l'eſt dans l'Hiſtoire de Portugal. Elle étoit maîtreſſe de Charles VII. qui poſſeda la Monarchie Françoiſe depuis 1422. juſques en 1461. Les troubles qui ſont arrivez ſous ce Regne ne ſont pas de mon ſujet, aſſez d'Auteurs ont écrit l'uſurpation des Anglois & les proüeſſes de la Pucelle; je ne veux parler que des Galanteries de la belle Agnes. Le Dauphin de France, connu depuis ſous le nom de Louis XI. ſupportoit avec beaucoup d'impatience, le pouvoir que cette femme avoit acquis ſur l'eſprit du Roy ſon pere. Il n'agiſſoit que par ſes conſeils il lui donna le Comté de Pontieuvre, qui avoit été juſques alors l'appanage des cadets de la Maiſon Royale, & toutes les graces du Royaume paſſoient par ſes mains. Elle en faiſoit une grande part au Dauphin, & elle n'oublioit rien pour vaincre la mauvaiſe volonté qu'il avoit pour elle: mais les preſens du Roy avoient une qualité empoiſonnée pour le Prince, quand il les recevoit de la main d'Agnes. Il avoit tenté pluſieurs moyens de la detruire, dont aucun n'avoit réüſſi; Il s'aviſa d'un nouveau qu'il jugea plus infaillible: Il avoit un Favory nommé Chabannes Comte de Dammartin, qui étoit le jeune Seigneur de la Cour le mieux fait, il ſe met en tête de le faire aimer d'Agnes; il connoiſſoit l'humeur delicate de ſon pere, & il ne doutoit point qu'il ne perdît la Comteſſe, s'il la convainquoit auprés du Roy de quelque La Comteſſe de Pont.

La Comtesse de Pont.

infidelité. Il communique son dessein au Comte, & le conjure de n'y pas resister. Cette proposition lui sembla d'abord dangereuse. il demande au Prince quel secret il savoit pour le garentir de la colere du Roy, s'il arrivoit qu'il soupçonnât de vouloir seduire sa Maîtresse, Le sacrifice que vous lui ferez de cette conquête, répartir le Prince : Nous lui dirons que cette femme vous poursuit depuis tres-long-tems, que la crainte de vous rendre porteur de mauvaises nouvelles, vous a toûjours empêché de lui declarer l'infidelité de sa Maitresse,& que vous avez crû lasser ses poursuites par vos froideurs ; mais que vous appercevant que ce qui devoit éteindre son feu ne fait que l'irriter, vous croyez qu'il est de vôtre devoir de l'avertir de ce qui se passe. Prevenu comme il est de la probité d'Agnes, il doutera du rapport ; vous lui demanderez quelle preuve il souhaitte que vous lui en donniez, & alors toutes celles que vous aurez eues & que vous esperererez encore, deviendront des suites de ses ordres. A ces conditions Chabannes s'engagea à ce que le Prince desiroit de lui. Il avoit un valet de chambre nommé Ste Colombe, dont l'experience étoit éprouvée, il lui fait ouvrir la Scene avec Mortaing Demoiselle de la Comtesse & la cofidente de tous ses secrets. Ste Colombe contrefait le mourant & le passionné, il savoit ce rôle par cœur ; Montaing se picquoit d'humanité pour les souffrances d'autruy Il parvient enfin aux protestations & aux promesses, & la confiance de l'amante suit de prés les as-

surances de l'amant. Quand Ste Colombe vit les choses dans l'état où il les avoit demandées, il declare à Mortaing l'amour du Comte pour la Comtesse, & pour lui faire agréer la proposition de servir son maître; Vois tu, cher Mortaing, lui disoit il, outre l'utilité que nous pourrons retirer de ce commerce, c'est l'unique moyen d'entretenir le nôtre : tout se découvre tost ou tard, si ta Maîtresse vient à s'appercevoir de nôtre amour, ce qui ne peut manquer d'arriver, elle ne te pardonnera jamais ce qu'elle regarde à present comme un crime; car Mortaing, ce n'en n'est pas un que d'aimer un Roy, on n'en est que plus estimée des hommes, & je crois même qu'on n'en est guere plus coupable devant Dieu. Les Rois lui sont si chers que je pense qu'il reçoit bien tout ce qui lui vient de leur part; mais nous autres personnes du commun, nous ne devons pas esperer de joüir du Privilege des Grands, & nous n'obtiendrons jamais l'indulgence de la Comtesse, si nous ne la mettons sur le pied d'en avoir besoin pour elle-même Mortaing goute les raisons de Ste Colombe, & ce même soir en deshabillant sa Maîtresse, elle la met adroitement sur les portraits des gens de la Cour. Il n'y en eut aucun qui échappât à cette censure secrette : mais quand ils vinrent à celui de Chabannes: ha! pour celui-là, Madame, s'écria Mortaing, nous ne pouvons en dire que du bien; je ne vis jamais un homme si parfait, & je ne souhaiterois d'être belle & d'être grande Dame que pour l'aimer sans extravagance. Agnes

La Comtesse de Pont

La Comtesse de Pont.

n'étoit que trop bien persuadée de ce que lui disoit sa Demoiselle ; les belles qualitez de Chabannes n'avoient pas échappé à sa penetration, & il y avoit long-tems qu'elle lui faisoit des avances de minauderies ; mais comme les gens attachez à Monsieur le Dauphin, avoient peu de commerce avec les Maitresses du Roy, le Comte de Dammartin n'avoit point remarqué les pieges obligeans qu'on lui tendoit. Nôtre Comtesse en avoit conceu un dépit qu'elle prenoit pour une haine veritable, elle detourne la tête au nom de Chabannes, & interrompant l'éloge qu'en faisoit Mortaing : Ne nommez jamais cet homme devant moy, lui dit-elle, je le haï plus que la mort. Ces paroles imposerent un profond silence à nôtre intrigante, elle se retira dans sa chambre toute confuse, & le lendemain elle avoit impatience de voir Ste Colombe, pour lui dire de ne la charger plus de telles commissions. Ste Colombe vint apprendre à son Maître le mauvais succez de l'ambassade, le Comte en fut surpris, il ne se souvenoit point d'avoir rien fait qui eût dû lui attirer la haine de Madame de Pontieuvre, il ordonne à Ste Colombe d'obliger Mortaing à découvrir la cause de cette aversion. Mortaing fait une seconde tentative à la priere de son amant, mais elle ne réüssit pas mieux que la premiere : la Comtesse avoit regret à ses œillades perduës, elle ne pouvoit en pardonner la perte au Comte de Dammartin. Cette opiniâtreté le picqua, il n'étoit pas accoûtumé à la haine des Dames, il commence à faire par vanité ce qu'il n'avoit en

trepris que par condescendance aux volontez du Prince. Le Roy étoit alors à Tours où il avoit resolu de passer l'hyver. L'heureux acheminement à l'entier recouvrement du Royaume, mettoit la Cour dans une disposition à la joye, on n'y parloit que de plaisirs & de réjouissances : Madame la Dauphine fille du Roy d'Escosse & femme du Dauphin, étoit jeune & belle & aimoit les divertissemens ; la Reine sans vouloir rien de positif, vouloit tout ce que les autres vouloient ; & le Dauphin faisant tréve avec son inquietude naturelle, sur l'espoir de sa prochaine vangeance, étoit plus sensible à la joye qu'il n'avoit accoûtumé de l'être. Chabannes profite de ces conjectures favorables il dançoit bien, il avoit l'art de se mettre galamment, il attaque la haine pretenduë d'Agnes par tant de côtez qu'il la fit appercevoir que ce qu'elle croyoit une aversion veritable, n'étoit qu'un dépit obligeant. Le Comte fit cette distinction presque aussi-tost que la belle Comtesse, & par une ruse d'amant experimenté, il faisoit autant de pas vers la froideur qu'il remarquoit qu'on en faisoit vers l'empressement. Il connoissoit la foiblesse du sexe d'Agnes, il ne veut jamais rien si fortement que ce qu'on lui refuse : Quand il observoit que la Comtesse le regardoit avec attention, il tournoit le visage d'un autre côté, si elle le recevoit dans sa conversation & qu'elle la poussât sur l'amour pour pressentir les dispositions de son ame, il ne parloit que de la tiedeur de son temperament, & de la peine qu'il auroit à aimer quelque chose. Tant de ruses en

La Cõtesse de Pont.

La Comtesse de Pont.

rent leur effet, & un soir que toute la Cour étoit chez Madame la Dauphine, & que Chabannes à son ordinaire avoit évité plusieurs fois les regards de la belle Agnes, elle se cantonna proche d'une table sur laquelle il y avoit un miroir, & feignant de racommoder quelque chose à sa coëffure, elle lui demanda d'où venoit qu'il fuyoit ainsi les regards des Dames? je crains de vous montrer l'objet de vôtre haine, Madame, lui dit-il, & je respecte de vous jusques à vos injustices. Agnes rougit à cette réponse, & se souvenant de ce qu'elle avoit dit à Mortaing, elle avoit impatience d'être à son appartement, pour apprendre par quelle raison cette fille alloit ainsi redisant au Comte Dommartin ce qu'elle lui confioit. Elle la fit appeller si tost qu'elle fut rentrée, & lui reprochant la legereté de sa langue dans les termes les plus injurieux qu'elle pût choisir, elle lui commanda de lui dire naivement ce qui l'avoit obligée à cette foiblesse. Mortaing qui croyoit la haine de sa Maitresse pour le Comte aussi violente qu'elle la lui avoit témoignée, s'imagina d'avoir fait un grand crime en recevant les propositions de son amour. Elle se jette aux pieds de la Comtesse, & lui racontant ce que Ste Colombe lui en avoit dit, elle la conjura de lui pardonner la faute qu'elle avoit faite en l'écoutant, & lui jura qu'elle n'y retomberoit jamais. Il n'y a point de mal à cela dit Madame Agnes en se radoucissant, le crime est de me l'avoir celé; ne me faites plus de ces secrets là une autre fois, je veux savoir tout ce qui se passe dans ma maison

H-las! Madame, repartit Mortaing toute remblante, je n'osois vous en parler ; car vous me disiez que vous haïssiez si fort le Comte de Dammartin Oüy sans doute je le hai, repartit Madame de Pontieuvre, mais cela n'empêche pas que je ne sois bien aise d'apprendre qu'il m'aime, c'est un moyen d'exercer ma vangeance : demandez à son valet de chambre le progrez de cet amour & m'en rendez compte: sur tout gardez-vous bien de lui dire que je le demande, car il m'est de consequence qu'il l'ignore. Mortaing promit de garder le secret ; mais elle ne pouvoit rien cacher à Ste Colombe, Chabannes fut informé de tout, & quelques jours aprés s'étant trouvé d'un jeu chez la Reine. où les hommes alloient demander aux Dames un secret, & faisoient une galanterie en Vers sur le secret qu'on leur avoit dit, il vint demander celui de Madame de Pontieuvre. Quand on a tant d'égards la pour haine des gens, lui dit-elle on tâche à la faire cesser. Un homme prudent ne fait rien sans ordre, Madame, repartit Chabannes, mais je tiens le vôtre pour donné ? & sur cette pensée il fit des Vers que le Roy qui n'en savoit pas le veritable sens, fit mettre en air, & lui & toute sa Cour ne chantoient autre chose. Les voicy rendus à nôtre maniere d'écrire.

La Comtesse de Pontieuvre

CHANSON.

JE ne suis point Pilote temeraire,
Selon les vents, je mets ma Barque en mer,

La Comtesse de Pont.

L'Amant qui n'est pas seur de plaire,
Vainement se laisse charmer.
Il faut éviter quand on aime,
Les perils d'un cœur égaré,
Le prudent Laboureur ne seme
Que dans le champ bien preparé.

Le Dauphin qui s'estoit apperçeu que Madame Agnes avoit parlé bas au Comte, impatient de sçavoir ce qu'elle lui avoit dit, le mena faire un tour d'allée au clair de la Lune, pour le lui demander. Nous triomphons, mon Prince, lui dit le Comte en soûriant, la Dame est reduite à parler, il ne tiendra bien-tôt qu'à nous de lui répondre : Hâtez vous donc de le faire Chabannes, repliqua le Prince, je vous devray toute la tranquallité de mon ame, si je vous dois la perte de cette femme. Mais sur tout n'allez pas faire l'Amant respecteux, dites qu'aprés la declaration qu'on a faite de vous haïr, il faut de grandes preuves pour vous asseurer du contraire : demandez des lettres emportées, feignez qu'elles sont de vôtre gouſt, & pouſſez promptement l'intrigue à une assignation amoureuſe. Vous pouvez dire que vous ne demandez cette grace que comme une marque de confiance & jurer même si on veut, que vous n'en abuſez point. Il ne s'agit pas des faveurs de la Belle, il s'agit seulement de l'apparence de les obtenir A des conseils si instructifs, le Dauphin joignoit des occaſions favorables, il obligeoit la Dauphine à mettre la Comteſſe de ſes parties, afin, diſoit-il, de faire ſa Cour au Roy, & y conduiſant

Chabannes, il inventoit des pretextes specieux de separer la compagnie, en sorte qu'il se passoit peu de jours où il ne ménageât un entretien particulier entre Madame Agnes & le Comte de Dammartin. Ces commoditez produisirent un effet, auquel le Prince ny Chabannes ne s'attendoient pas: La Comtesse étoit une des plus belles personnes du monde, & le Comte étoit dans un âge où les rôles d'indifferent ne conviennent guere. Il s'apperceut qu'on ne se mocquoit point de l'Amour impunement, & ne pensant que feindre, il sentit qu'il disoit vray. Cette connoissance apporta un grand changement dans ses maximes, il devint discret alors qu'il avoit plus de matiere d'indiscretion, & le Prince n'apprenoit plus de lui que des cruautez de Madame Agnes. Mais d'où vient ce caprice? lui disoit le Dauphin, il me semble qu'elle alloit si droit au precipice que nous lui creusions, qui peut l'en avoir détournée? elle sans doute reconnu nôtre ruse, repliquoit le Comte; les Dames qui ont quelques affaire en leur vie, demêlent aisément les apparences de l'amour d'avec l'amour veritable: Cela est étrange, interrompit le Prince avec emportement, que cette femme n'ait jamais eu de fidelité que quand j'ay besoin qu'elle en manque; je say dix hommes de la Cour qui ne vous valent pas, qu'elle a honorez de ses faveurs: Ils avoient plus de merite ou plus d'amour que moy, repartit Chabannes en soutiant. Mais, mon Prince, poursuivoit-il finement, puisque vous avez tant d'asseurances de l'infidelité de la Comtesse, La Cõtesse de Pont.

La Comtesse de Pont.

quel besoin avez-vous que je me contraigne plus long-tems à feindre de l'aimer? l'intrigue qu'elle a euë avec un autre, ne seroit-elle pas aussi criminelle envers le Roy que si j'en étois le Heros ? ces gens là sont des lâches, reprit le Prince, ils n'osent declarer la verité, ils craignent d'échouer contre la faveur d'Agnes : & d'ailleurs tout le monde ne m'est pas propre pour cette confidence, vous êtes le seul homme à qui je puis la faire sans danger : il ne faut pas vous rebuter, mon cher Chabannes, le caprice de cette femme cessera. Le Comte promettoit au Dauphin de redoubler ses efforts : & en effet ; bien qu'Agnes ne lui parlât plus en compagnie, il ne s'épargnoit pas en particulier. Il avoit fait faire des habits de Page de toutes les livrées des gens considerables de la Cour : & s'avoüant tantôt d'un tel, tantôt d'une telle, il venoit presque tous les matins apporter lui-méme son pouler. Sous ce Regne de Charles VII. les gens de livrées n'étoient pas si jeunes qu'ils le sont aujourd'huy ; on ne prenoit point de valets de pied qu'ils n'eussent de la barbe. On lit en plusieurs endroits de l'Histoire, qu'on passoit des trousses au commandement, & ainsi la bonne mine du Comte de Dammartin n'avoit rien d'incomparible avec ses déguisemens. Un jour qu'il étoit vétu d'un habit des couleurs de Madame la Dauphine, & que suivant sa coûtume il étoit venu faire une commission supposée ; il s'étoit oublié auprés du chevet de Madame Agnes plus long-tems qu'il n'auroit du. Le Roy entra inopinement comme

il y étoit, & avec le Roy le Prince son fils. La Comtesse logeoit toûjours dans le même lieu où logeoit le Roy; il n'y avoit jamais qu'une anti chambre ou une galerie entre leurs appartemens, & pour éviter toutes entrepriſes, ſes Gardes gardoient l'un & l'autre, Le Roy venoit de recevoir un Courrier de Guyenne, qui lui apprenoit que les principales Villes de cette Province étoient reduites à l'béiſſance: il courut faire part de la nouvelle à ſa Maitreſſe, & le Dauphin ſe trouvant d'humeur complainſante l'accompagnoit à ſa viſite: il faiſoit obſcur dans la chambre, & Chabanne n'eut pas de peine à ſe dérober aux yeux du Roy; mais le Dauphin ayant entrevu ſes couleurs, & ſe trouvant chargé de la part de la Reine d'avertir la Dauphine qu'elle l'avoit miſe d'une partie pour aprés midy, appella le Page pour lui donner cette commiſſion. Agnes fremit à ce contre-tems; & en effet ſi le jour eût été plus grand, ou que le meſſage qu'on donnoit à Chabannes l'eût obligé à quelque replique, la Comteſſe & lui étoient perdus; mais heureuſement il en fut quitte pour une reverence. Il courut chez lui promptement pour y changer de decoration, & revenant chez le Roy il citoit à propos deux ou trois affaires qu'il diſoit avoir faites ce jour là afin d'ôter tout ſoupçon de ſa veritable occupation Le Dauphin le mena diner avec lui, & lui racontant la viſite qu'il avoit renduë à la Maitreſſe de ſon pere; ce recit le fit ſouvenir qu'il avoit trouvé Madame la Dauphine en deshabiller à ſon retour de chez le Roy. Il en-

La Comteſſe de Pont.

La Cõtesse de Pont.

voya lui demander si c'etoit ainsi qu'elle se preparoit à être de la partie de la Reine. Elle ne savoit dequoy on lui parloit, & fit dire au Prince son mary qu'elle n'avoit reçu aucuns ordres de sa Majesté. Il passe à l'appartement de la Princesse, & lui reperant ce qu'il croyoit lui avoit mandé, il ordonna qu'on cherchât le Page, & qu'on le châtiât de sa negligence. On n'avoit garde de lui obéir, aucun Page de sa Maison n'avoit été chez Madame de Pontieuvre, & la Dauphine assuroit n'avoit pas eu la pensée d'y envoyer. Voilà le Prince plus étonné qu'il ne le fut de sa vie ; il avoit veu un Page de ses livrées parlant à la Comtesse, il croyoit même se souvenir d'avoir entendu dire à cette femme que c'étoit Madame la Dauphine qui envoyoit savoir de ses nouvelles, & cependant ce Page ne se trouvoit point. Chabannes combattoit sa curiosité autant qu'il lui étoit possible ; il lui representoit qu'il ne pouvoit y avoit de mystere dans un Page qui s'étoit laissé voir au Roy & à lui & qu'il faloit qu'il eût pris d'autres couleurs pour les siennes ; mais le Prince étoit trop assuré de ce qu'il avoit veu. Il met des épions en campagne, ils n'y furent pas longtems sans avoir quelques lumieres confuses de la verité ; & un matin que Chabannes étoit enfermé avec le Prince dont il s'efforçoit de calmer la défiance, un Gentil homme de ceux qui étoient chargez de la découverte, étant entré dans le Cabinet. Le Page n'est plus un Page, Monseigneur, dit-il à Monsieur le Dauphin, il est devenu un Marchand de Dantelles ; & il

peut y avoir deux heures que dans cet équipage il est entré chez Madame de Pontieuvre. C'est peut-être un Marchand en effet, interrompit le Comte, que la relation intéressoit. Pardonnez-moy, Monsieur le Comte repartit le Gentil homme, c'est le même Page que Monseigneur vit il y a quelques jours vétu de ses couleurs dans la chambre de la Comtesse. Un Ecossois de la Garde du Roy que je connois, & qui ne manque pas d'entendement, étoit en sentinelle à la porte de Madame Agnes lors que ce Page y entra, il le trouva si bien fait qu'il le regarda avec attention, & le hazard ayant voulu que ce garde ait été ce matin au même poste, il s'est apperceu que le Marchand & le Page n'étoient qu'une même personne. Mais, interrompit le Prince, ce Garde qui a si bien reconnu le visage du Page dans celui du Marchand, ne connoit-il aucun homme de la Cour à qui ce visage ressemble? Non, Monseigneur, repartit le Gentilhomme, c'est un étranger qui n'est que depuis peu au service du Roy; mais il m'a promis d'examiner si soigneusement tous ceux qu'il verra, que sans doute il découvrira vôtre homme. Cette prediction fit trembler Chabannes, il la crut assez bien fondée. Il étoit remarquable par sa bonne mine, & il faisoit une figure éclatante à la Cour. Il s'étendit peu avec le Prince sur les reflexions, & s'étant contenté de tirer adroitement le nom de l'Ecossois de la bouche du Gentil-homme, il vint avertir Ste Colombe de ce qui se passoit, & lui dit qu'il n'épargnât rien pour y remedier. Ste Colombe étoit un homme penetrant, il ne

La Comtesse de Pont.

La Comtesse de Pont.

faloit dire qu'un mot pour lui faire comprendre une affaire. Il va chercher l'Ecossois à la Salle, il n'eut aucune peine à le trouver. Il invente une Genealogie Ecossoise qui les rendoit parens assez proches, ils font grande connoissance, & la premiere liaison de ces gens-là étant de boire ensemble, il les mene à un Cabaret où il avoit attiré des Soldats pour lui faire querelle: La chose s'execute comme Ste Colombe l'avoit projettée, le Garde est tué, & le conducteur de l'entreprise se tire de la mêlée si finement, qu'il n'est fait aucune mention de son nom. Quand le hazard se mêle d'être favorable, il ne fait rien à demy: Un des Soldats que Ste Colombe avoit employez à cette execution, avoit servy autrefois Monsieur de la Trimouille Favory du Roy. Quelques gens de cette maison qui avoient été ses camarades, passant par la ruë où le meurtre se faisoit, & remarquant plusieurs Gardes qui venoient au secours du mourant, crurent devoir deffendre leur ancien compagnon: cette rencontre rejetta le crime sur les gens de Monsieur de la Trimoüille, & fit conjecturer au Prince que c'étoit leur Maitre qui étoit le Heros de l'intrigue: Il étoit à peu prés de même taille que Chabannes, il avoit les cheveux noirs & bouclez comme lui; & bien que le Comte de Dammartin eût les traits plus beaux & le teint plus vif, leurs visages avoient assez de rapport quand on les voyoit dans l'obscurité. Monsieur le Dauphin alla donc se persuadant que c'étoit la Trimouille qu'il avoit veu déguisé en Page chez Madame Agnes; il le haissoit de cette haine genera-

le qu'il avoit pour tous les Favoris. Le voila transporté de joye d'avoir cette occasion de le confondre avec la Maîtresse de son pere; c'est la Trimoüille, c'est lui, disoit-il à Chabannes; j'ay quelques lumieres confuses qui me remettent son visage; & l'assassin de l'Ecossois par ses gens, est une conviction sans replique. Ce malheureux aura sans doute parlé, la Trimouille ayant tant d'interêts opposez à concilier, ne manque pas d'épions secrets; il aura sçû qu'il étoit en danger d'être découvert, & aura fait assassiner celui qui pouvoit le découvrir. Chabannes entroit fort dans ce sentiment; il feignoit d'admirer avec le Prince que ce fût le favory du Roy qui lui fit cet outrage. C'est toûjours l'ordinaire, reprit le Dauphin, les Grands sont souvent exposez à être trahis par leurs creatures; comme ils ne peuvent discerner si on les aime pour eux-memes ou pour leurs bien-faits, ils regardent comme des mouvemens d'affection ce qui n'est communement qu'un motif d'interêt. Le Dauphin étoit d'un tempera-ment violent, & sa haine pour les Favoris étoit impetueuse: Il ne crût pas avoir besoin d'autres preuves pour aller accuser la Trimouille; & quoy que Chabannes pût lui dire pour l'obliger à ne rien precipiter, il alla de ce pas avertir le Roy de tout ce qu'il croyoit savoir, Cette accusation n'eut aucun effet, il se trouva qu'aux mémes heures, où le Prince asseuroit que la Trimouille étoit entré deguisé chez la Comtesse, il étoit enfermé avec le Roy pour des affaires importantes. Cette circonstance dont le Roy ne pouvoit douter, lui faisant

La Comtesse de Pont.

La Cõtesse de Pont. recevoit l'avis de son fils comme un mensonge inventé pour perdre des innocens; il n'y eut reproches ny remontrances que le Prince ne fût contraint d'essuyer. Ce mauvais succez irrita son esprit, & augmenta sa curiosité. Il redouble ses perquisitions, & il passoit des nuits entieres à roder en personne autour de l'apartement d'Agnes. Un soir entr'autres qu'il faisoit le guet sur un degré dérobé, qu'on l'avoit asseuré, qui étoit la voye secrette des Amans heureux, il vit arriver un homme vêtu en Bourgeois, & chargé de livres, qu'à la lueur d'un flambeau qu'il faisoit passer exprés de tems en tems, il reconnut pour Chabannes. Il seroit difficile d'exprimer lequel fut le plus surpris à cette rencontre. Le Prince recula deux pas, & le Comte pensa tomber de son haut; mais comme il comprit qu'il avoit besoin de toute la presence de son esprit pour sortir de ce méchant passage, il fit un grand effort sur sa surprise. Silence, mon Prince, dit il au Dauphin, soyez sage, s'il vous plait, laissez moy joüer ce rôle icy comme je l'ay commencé, j'agis pour vos interêts, & je vous expliqueray ce mystere avec plus de loisir. Chabannes esperoit d'arrêter la violence du Prince par ce discours; & croyant avoir besoin d'un peu de sens froid pour inventer un mensonge specieux, il vouloit se menager le tems de se remettre? mais le prince ne se manioit pas de cette sorte, il avoit un penchant naturel vers la défiance. Chabannes l'avoit quitté il n'y avoit qu'un moment, qui ne lui avoit rien communiqué de son dessein, & son premier trouble l'avoit trahy. Les yeux du Prince

s'ouvrirent tout d'un coup ; mais le desir de La Cosse vanger suivant de prés le soupçon d'avoir mteſſe été trompé, il feignit de donner dans le de Pont. piege qu'on lui tendoit. Chabannes entra chez la Comteſſe, perſuadé que ſa ruſe avoit réüſſi, il lui conta ce qui venoit de lui arriver. La voilà deſeſperée, elle n'imaginoit aucune voye de ſortir de cet embarras. Cependant le Dauphin couroit à la chambre de ſon pere, il lui avoit paſſé mille reflexions par la tête dans un moment qui le perſuadoient de la trahiſon de Chabannes. De grace, Monſieur, dit-il au Roy, veuillez paſſer chez Madame Agnes, vous y verrez des preuves convainquantes de la fidelité qu'elle vous garde. Le Roy avoit ſoupé dans ſon lit ce ſoir-là, il venoit de la chaſſe où il s'étoit fort laſſé, & le ſeul de la Trimoüille étoit demeuré auprés de lui pour l'entretenir. N'eſt ce point encore la Trimouille, dit-il au Prince, en le lui montrant, qui eſt en bonne fortune avec elle? Non. Monſieur ce n'eſt pas la Trimouille, repartit Monſieur le Dauphin, & je lui fais excuſe de l'en avoir ſoupçonné ; mais daignez-vous éclaircir de la verité par vos propres yeux, & vous la trouverez ſurprenante. Le Prince ne vouloit nommer Chabannes qu'en preſence ; il lui avoit confié tant de ſecrets criminels en ſa vie qu'il redoutoit ſon indiſcretion, & il vouloit l'avoir perdu avant que de l'accuſer. Cette reſerve empéchoit le Roy de donner croyance au rapport de ſon fils : Il ne vouloit point aller chez ſa Maîtreſſe, il diſoit qu'il étoit aſſuré de ſa vertu ; mais la Trimouille qui cherchoit

La Co- depuis long-tems les occasions de se mettre
mtesse bien dans l'esprit du Dauphin, & qui se
de Pont. sentoit obligé de l'excuse qu'il venoit de lui faire, joignit ses instances aux siennes, & fit si bien que le Roy consentit à ce que son fils desiroit. Il se fit donner une robe de chambre, & ne voulant être suivy que du Prince & de la Trimoüille, il entra dans une petite galerie qui communiquoit de son appartement dans celui de sa Maîtresse. Les deux Amans avoient été si long-tems à raisonner sur ce qu'ils avoient à faire, que leur conseil n'étoit pas fini quand Mortaing qui étoit au guet, vint les avertir que le Roy paroissoit. La Comtesse fremit à cette nouvelle, & ne voulant point, quoy qu'il pût arriver, que Chabannes fût trouvé déguisé dans sa chambre, elle le fit glisser entre le chassis & les vitres d'une fenêtre, & Mortaing ayant fermé les volets & le rideau sur lui, le Roy trouva la Comtesse sans autre compagnie que quelques Livres qu'elle feignoit de visiter avec beaucoup d'attention. Qu'avez-vous fait de l'homme qui vous a apporté ces livres, Madame? lui dit le Dauphin d'un ton irrité. Avez-vous besoin de lui, mon Prince repartit Agnes, avec un sourire aussi tranquille que s'il eût été naturel. Oüy, Madame, j'en ay besoin, repliqua le Dauphin, & c'est lui que le Roy vient chercher icy; il faut donc le faire appeller, poursuivit la Comtesse, il ne doit pas être loin, & il étoit là il n'y a qu'un moment Le Dauphin avoit mis des sentinelles à toutes les avenuës de l'appartement de la Comtesse; il envoya demander s'il n'étoit sorty

perſonne, on l'aſſura que non. Nous n'irons donc pas loin en effet, dit-il en prenant lui-méme un flambeau, pour trouver ce que nous cherchons, l'oiſeau eſt encore au nid? & alors cherchant dans tous les coins de cette chambre il mit la Comteſſe dans des frayeurs ſans égales; mais voyant qu'il ne s'aviſoit pas de regarder où il auroit dû, elle ſe remit, & profitant des faveurs de la fortune; Voilà Sire, dit-elle au Roy, les ſuite! de cette haine que Monſieur le Dauphin me porte, & que je n'ay jamais pû vaincre; elle me ſuppoſoit la Trimouille il y a quelques jours, aujourd'huy elle m'en ſuppoſe quelqu'autre, & je m'attens qu'à une des fois on mettra chez moy ce qu'on a deſſein d'y trouver. Seray-je encore long-tems expoſée à ces perils Sire? pourſuivit-elle en verſant des larmes!, ſouffrez que je me retire, je vous en conjure par toute la bonté dont Vôtre Majeſté m'honore: je ne puis plus tenir contre la puiſſance & la mauvaiſe volonté du Prince vôtre fils: je le reſpecte autant qu'il me haït, & je mourrois avant que d'alterer vôtre tendreſſe pour lui. Agréez ma retraite, Sire, au nom de Dieu Non, Madame, s'écria le Roy touché juſques au cœur des larmes de ſa Maîtreſſe, vous ne vous retirerez point, mon fils apprendra à reſpecter ce qui m'eſt cher. Alors il lui commanda de ſortir, & de ne ſe preſenter devant lui que quand il le manderoit Le Dauphin trouva ce commandement injuſte, & l'Hiſtoire rapporte qu'il ſe diſpenſa à des choſes fort contraires au reſpect qu'il devoit à ſon pere; mais la Trimoüille appaiſa le

La Comteſſe de Pont.

La Comteſſe de Pont, desordre, en tirant le Prince de cette chambre. Le Roy voulut coucher avec ſa Maîtreſſe cette nuit pour la conſoler, diſoit-il, du déplaiſir qu'elle venoit de recevoir. Elle fit tout ce qui lui fut poſſible pour moderer cet excez de commiſeration : elle avoit mal à la tête d'avoir pleuré, & l'injure qu'elle avoit receuë la mettoit dans une aſſiette mal propre à la joye ; mais le Roy ne recevant point ſes excuſes, il falut qu'elle obeïſt, & que Chabannes demeurât entre ces vitres par un froid terrible, pendant que le Roy paſſoit la nuit commodement auprés de ſa Maîtreſſe. Je laiſſe à juger au Lecteur, comme l'avanturier ſe divertiſſoit ; il n'oſoit ni ſouffler, ni remuer, & le moindre éternuëment le mettoit en danger de la vie. La pitoyable Comteſſe fit ſes efforts pour abreger ſa peine : elle ſçut ſi bien feindre qu'elle étoit malade, que le Roy la quitta de tres-grand matin. Si-toſt qu'il fut party, Mortaing vint tirer le Comte de ſa Chaiſe, où il étoit ſi tranſi de froid & de crainte, qu'il en paroiſſoit demy mort.

MAXIME VI.

Mais il n'eſt froid ſi redoutable,
Qui ne cede aux ardeurs d'une Maîtreſſe aimable ;
En vain pour moderer les tranſports d'un Amant
La ſaiſon la plus rigoureuſe
Le prendroit pour l'objet de ſon dereglement.

Dés

Dés que l'amour travaille à son soulagement,
Un instant d'heure bien heureuse
Repare un siecle de tourment

Feliciane.

Quand le Comte fut duëment rechauffé & rassuré, ils convinrent la Comtesse & lui, qu'il diroit au Dauphin, qu'ayant trouvé une lettre qui donnoit un rendez vous chez Madame Agnes, à quelqu'un qui devoit être habille en Bourgeois portant des livres, il avoit pris la forme de l'amant pour démesler l'intrigue; mais qu'il avoit trouvé qu'elle n'estoit que d'une Demoiselle à un Escuyer, & qui estoit sorty sans rien dire, quand il avoit reconnu que l'avanture estoit subalterne. Chabannes estoit persuadé que le Dauphin ne recevroit point ce mensonge comme une verité; mais il faloit bien le payer de ce qu'on pouvoit, & c'estoit à faire à n'être plus de ses amis: L'embarras estoit seulement de tirer le Comte de chez la Comtesse sans être apperceu, car il ne doutoit pas qu'il n'y eust des épions à toutes les sorties. Mortaing s'avisa d'une Angloise, dont la taille estoit extraordinaire, qui blanchissoit Madame Agnes, elle va querir un de ses habits, feignant que c'estoit pour en avoir la façon. Elle l'ajuste sur Chabannes le mieux qu'il lui fut possible; & lui donnant une espece de coeffe de ce temps là, qui couvroit les femmes jusque à la moitié du corps, elle le fit passer par la garderobe, comme s'il eust esté celle qu'il representoit. Les espions du Prince n'avoient ordre d'arrêter qu'un homme; ils

La Comtesse de Pont.

n'examinerent point l'Angloise pretenduë, & elle sortit de chez le Roy sans faire aucune méchante rencontre ; mais allant à une maison de la Ville où Ste Colombe avoit ménagé une commodité pour les déguisemens, Chabannes fut apperçû d'un homme, qui aprés avoir un peu consideré sa démarche & son habit, se mit à crier A moi, voicy ce que je cherche. A ce cry trois ou quatre gens armez, se jettent sur le Comte, qui n'estoit pas en estat de se deffendre : on le prend, on l'embarque sur la riviere de Loire, & on commande au Batelier de la traverser en diligence. Nôtre Amant travesti ne sçavoit si c'estoit comme Chabannes, ou comme l'angloise qu'on l'arrêtoit, & n'osant dire ce qu'il estoit, de crainte qu'on ne le prist pour ce qu'il n'étoit pas, il ne levoit point sa coëffe. Un des gens de Madame Agnes ayant veu par hazard cet enlevement, & reconnoissant l'habit de la Blanchisseuse vint donner l'alarme à l'appartement de la Comtesse. Le recit se trouva faux en apparence ; car l'Angloise estoit dans la garde-robe ; mais Madame Agnes comprenant la verité, crût que c'estoit le Dauphin qui avoit commis cette violence. Elle ne douta point que son Intrigue ne fust découverte, & ne pouvant se resoudre à soûtenir les premiers reproches du Roy, elle monte dans un carosse, suivie de Mortaing, & court chercher un azile dans un Monastere. Le Roy apprenant cette nouvelle, s'imagina qu'elle estoit un effet de la perquisition du soir precedent : Le voilà outré de colere contre le Prince son fils. Le Dauphin protestoit en vain, qu'i

n'estoit coupable d'aucun mensonge ; plus il entreprenoit de se justifier, & plus il aigrissoit l'esprit du Roy. Ses amis lui conseillerent de s'absenter pour laisser passer cet orage. Il prit le chemin de Dauphiné, & disent quelques-uns, beaucoup plus content de la Trimoüille qu'on ne l'eût osé penser. Cependant Chabannes revenoit paisiblement. dans sa maison, l'homme qui l'avoit enlevé estoit mary de l'Angloise dont le Comte avoit les habits : cette femme l'avoit quitté sur le pretexte vray ou faux d'un mauvais traitement. Le mary n'estoit point content du divorce, & n'osant violer l'azile que sa femme avoit choisi, il l'épioit tous les jours dans la ruë, resolu de l'enlever, comme il crût l'avoir fait en la personne de Chabannes. Quand le Comte s'apperceut de son erreur, aux reproches qu'il lui faisoit, il découvrit son visage. Le mary détrompé par cette veue, demanda pardon de sa mépr ise, & remena la Comte à la maison Bourgeoise où il alloit, quand on l'avoit arrêté. Chabannes y changea d'habit, & revint chez le Roy, sçavoir ce qui s'y passoit : Il fut tres surpris de l'apprendre, & dépeschant Ste Colombe à Madame Agnes en diligence, il fit plus sur son esprit par ce message, que les instances du Roy n'avoient pû faire : elle sortit de son Couvent, & revint à la Cour plus puissante qu'auparavant : mais elle ne joüit pas long-tems des avantages de son retour, elle mourut quelques jours aprés. Les causes de sa mort ne furent pas trouvées naturelles, & la retraite impourveuë de la Trimoüille auprés de

La Comtesse de Pont.

La Comtesse de Pon.

Monsieur le Dauphin en ce temps là fit soupçonner qu'il avoit contribué à cette mort. Le bon Charles en fut si touché, qu'il ne vouloit recevoir aucune consolation: Chabannes en pensa mourir de douleur: mais les bonnes graces du Roy le consolerent. Il occupa la place que la Trimoüille laissa vacquante, & s'y maintint jusques à la mort de ce Monarque. Il est aisé du juger qu'il ne fust pas si favorisé du Prince qui parvint à la Couronne, il fut arrêté avant qu'il lui fût possible de se sauver, & le Dauphin devenu Loüis X I. en auroit fait un sacrifice à sa nouvelle dignité, s'il n'eust évité son ressentiment, en se sauvant de la Bastille où il estoit prisonnier. Je renvoye le Lecteur à l'Histoire, pour s'informer de tous ces incidens. Les Annales Galantes ne sont que des traits remarquables, & n'ont point de suite reglée.

Fin de la cinquiéme Partie.

ANNALES GALANTES.

SIXIE'ME PARTIE

ENVIRON le même tems dont nous venons de parler, la femme d'un Marchand Espagnol qui trasiquoit au Levant, ayant été prise par de Corsaires, & son mary tué dans le combat, elle fut venduë à l'un des premiers Seigneurs d'Afrique, qui faisoit sa demeure ordinaire à Thunis. L'Afriquain devint amoureux de son esclave, & la trouvant trop vertueuse pour tourner cette passion sur la simple commodi é, il fut contraint de l'épouser. Il en eut une fille, que du nom de sa mere il fit nommer Feliciane. La mere & l'enfant lui firent aimer la nation Espagnole : il permit que la femme en apprît la langue à la jeune Feliciane, comme sa langue naturelle; & quand il venoit quelques Espagnols considerables en Barbarie, le pere de Feliciane les faisoit loger chez lui, & leur rendoit tous les bons offices dont il se trouvoit capable. Alphonse Ribeiro, fils de Dom Garcie Rebeiro natif d'Alcantara, vint à Thunis pour traiter de la rançon de son frere aîné qui voyageant en Grece avoit été pris par des Pira- Feliciane.

Feliciane. tes, & échangé avec quelques esclaves de Barbarie. Alphonse étoit trop jeune encore pour être chargé en chef d'une negociation de cette importance : il n'en faisoit que les honneurs ; un vieux domestique de son pere en ménageoit les interests. Il fut receu chez le pere de Feliciane, non seulement comme un Espagnol, mais comme un homme tres-cher à la femme de l'Afriquain : Elle l'avoit veu naître, & avoit passé ses premieres années dans la maison de Dom Garcie. La jeune Feliciane & le Castillan se trouverent prevenus d'une violente inclination l'un pour l'autre : la nature avoit pris plaisir à preparer les voyes de l'amour Alphonse ressembloit si parfaitement à l'Afriquaine, & l'Afriquaine au jeune Alphonse, qu'on auroit pû les méconnoître, si leurs habits n'avoient marqué la différence de leur sexe & de leurs personnes.

MAXIME V.

L'Amour n'a pas besoin de cette ressemblance,
Pour trouver l'art d'unir deux cœurs,
Ses capricieuses ardeurs
Par leur secrete violence,
Font de tous les temperamens
De bizarres assortimens.
L'ame par la nature est en vain garentie
En mille occasions l'amour a sçû prouver,
Que tout devient pour lui matiere à sympathie,
Quand il fait tant que d'en vouloir trouver.

Feliciane voyant donc son Portrait dans Alphonse, comme Alphonse voyoit le sien dans Feliciane, ils s'aimerent aussi-tôt qu'ils se virent : leurs regards, leurs manieres, les mouvemens de leur visages, tout prévenoit en eux l'office de leur langue ; ils parvinrent diligemment aux promesses reciproques. La simpathie est une ajusteuse d'avantures, qui fait beaucoup de chemin en peu de tems, Grande allegresse pour l'Amour ! il faisoit tous les honneurs de la fête, il étoit le Sacrificateur & la divinité ; mais la liberté de l'aîné Ribeiro vint troubler le mystere mal à propos. Alphonse fit ce qui lui fut possible pour ne point retourner en Castille ; il n'y eut curiosité d'homme de son âge dont il ne pretextât le desir, mais le frere fut inexoroble, & il falut le suivre à la Patrie Ce ne fut pas sans de grandes promosses de la part d'Alphonse, de mourir, ou de revenir bien-tôt, & de sinceres assurances de la part de Feliciane, de ne fausser jamais la foy qu'elle donnoit à son amant. Leur adieu fut tendre & douloureux ; l'excez de l'amour étoit encore de saison, car il a son tems comme les autres choses, & il est aussi fatiguant pour les desirs rassasiez, qu'il est agreable pour les desirs naissans. Alphonse party, & Feliciane fort impatiente de son retour, plusieurs mois se passent sans qu'elle reçoive aucunes nouvelles du Castillan Il aborde, des vaisseaux Espagnols à la côte de Barbarie, & quelques Marchands d'Alcantara se trouverent chargez de Presens de la part de Dom-Garcie pour la mere de Feliciane, mais point

Feliciane.

Feliciane. de lettres ni de commission pour la fille. Cette negligence l'effraya, elle crut être trahie; & le premier effet de cette opinion étant toûjours de vouloir reprocher le crime au coupable, elle gagne un Patron de Biscaye, & lui persuadant qu'elle veut passer en Espagne pour se faire Chrêtienne, elle tire parole de lui qu'il la meneroit au port de Cartagene. Cette partie faite, & l'heure de l'embarquement arrivée, Feliciane prend un des habits d'Alphonse, qui étoit demeuré par hazard dans sa maison, & se pourvoyant de quelques chaines d'or, elle se rend à la barque du Biscayen. La mer & les vents furent favorables à nôtre Amante; elle aborde sans accident à Cartagene; elle y fait acheter un cheval & prenant un guide elle se met sur le chemin d'Alcantara. Elle demandoit des nouvelles d'Alphonse dans tous les lieux où elle passoit; on ne le connoissoit point dans quelques-uns, on ne savoit où il étoit dans quelques autres: mais enfin il se trouva une vieille Hôtesse de Tolede, qui dit à l'Afriquaine travestie, qu'on attendoit tous les Ribeiros dans cette Ville dans peu de jours, qu'elle le savoit d'une de ses voisines chez qui cette famille logeoit, & que cette même voisine lui avoit dit que Dom Garcie venoit assister au mariage de son jeune fils avec une Hypolite de la Cueva, qui passoit pour la plus belle fille de Castille. Ces paroles percerent Feliciane jusques à l'ame; elle ne s'étonna plus de ce que son Amant étoit si paresseux de lui écrire, il avoit bien d'autres affaires. Elle resolut de l'attendre à Tolede, & se

faisant nommer Felician, sa taille & sa jambe soutenoient si bien son déguisement, qu'il ne fut soupçonné de personne. Elle étoit belle, & le sexe dont elle empruntoit les apparences, rendoit sa beauté plus rare: elle ne sortoit jamais de son Hôtellerie sans recevoir quelque compliment où elle ne savoit que répondre. Un soir qu'elle se promenoit dans une des places de Tolede, & que suivant sa coûtume elle avoit été importunée de plusieurs propositions inutiles une Dame voilée vint la tirer par le bras, & lui fit signe de la suivre. Feliciane, ou si vous voulez Felician, crut que c'étoit encore quelques-unes de ces Amantes dont elle étoit contrainte de trahir les esperances, & dans cette pensée elle voulut tourner ses pas d'un autre côté, mais la Dame l'arrêtant; Sois moy, perfide Alphonse, lui dit-elle, suis moy, ou je te perdray. Ce nom d'Alphonse reveillant la curiosité de Feliciane; elle suit la Dame voilée jusques à une chambre où il y avoit des flambeaux. L'Espagnole leve son voile, & montrant un visage d'une beauté singuliere; D'où vient, Alphonse, lui dit-elle, que vous me contraignez à ce stratagême pour avoir une conversation avec vous; quelles raisons avez-vous de déguiser vôtre nom sous celui de Felician? pourquoy vous cachez vous à Hypolite de la Cuëva? enfin quel mystere est celui-cy, & quelles raisons avez vous de le faire? Feliciane comprit par ce discours que c'étoit sa Rivale que le sort livroit entre ses mains, & bien resoluë à ne lui faire pas de quartier; Ce mystere est plus Feliciane.

Feliciane. grand encore que je ne puis vous le dire, Madame, repartit-elle froidement, je voulois m'épargner la dureté de vous le declarer moy même, & c'eſt pourquoy je vous évite depuis quelques jours: mais Madame, puiſque vous me forcés à l'avoüer, je ne puis accomplir nôtre Hymenée. Dom Garcie arrive vainement à Tolede, la foy que vous attendez de moy eſt donnée à une autre perſonne il y a long tems. Comment, s'écria Hypolite toute ſurpriſe, ta foy eſt donnée à une autre? O ouy, Madame, pourſuivit Feliciane, une Dame d'Afrique, qui ne vous cede ni en naiſſance, ni en amour & qu'un homme qui l'aimeroit trouveroit qu'elle ne vous cede point en beauté, a receu cette foy que vous demandez. Hé! pourquoy donc parjure, interrompit Hypolite, as-tu été ſi osé que de me la promettre? Je ſuis homme, Madame, repliqua Feliciane, & qui dit homme, dit leger: vôtre beauté m'a fait oublier pour un tems ce que je devois à mon Afriquaine; mais je reviens à ma premiere, paſſion, & puis qu'il faut tout vous dire je mourray plutoſt que de manquer à la foy que j'ay donnée: Ha traitre! s'écria la deſolée Hypolite, j'ay toûjours penetré dans ton cœur au travers de tes deguiſemens, je remarquois une contrainte dans tes actions qui me ſembloit démentir tes paroles, tu ſais que je te l'ay dit mille fois. Mais: pourſuit-elle avec tranſport, tu ne te vanteras pas d'avoir ſurpris le cœur d'Hipolite de la Cuëva impunément; ce que ma tendreſſe ne doit plus eſperer; il faut que ma vengeance l'obtienne. Alors apeſ-

lant des gens, & leur ordonnant de se saisir de Feliciane, qu'elle croyoit être Alphonse, elle courut à la chambre de son pere, & lui raconta ce qui venoit de lui arriver. Le Seigneur de la Cuëva loüe la colere de sa fille; il fait garder Feliciane soigneusement cette nuit, & le lendemain il la fit conduire dans une étroite prison. Un Magistrat qui avoit les marques d'une grande authorité vint l'interroger. Elle commença à vouloir changer de langage, & dit qu'on la prenoit pour un autre; mais le rapport d'Hypolite, & le témoignage de plusieurs personnes qui assuroient qu'elle étoit Alphonse, prevalant sur ce qu'elle pouvoit dire, la voilà prête à être condamnée d'épouser Hypolite, ou de perdre la tête. Elle aimoit quasi autant la mort que de guerir sa Rivale de la jalousie qu'elle lui avoit causée; mais jugeant que ce qu'elle ne feroit point, Alphonse même le feroit, elle écrit à Hypolite, lui mande que bien loin d'être Alphonse, elle est la Dame Afriquaine dont elle lui a parlé, & que si elle veut prendre la peine de venir à sa prison, elle s'éclaircira par ses propres yeux de la verité qu'elle lui declare. Cette lettre fut mise entre les mains du Concierge, avec priere de la rendre à Hypolite. Il s'en chargea sans scrupule, il la croyoit un effet du retour de l'Amant rebelle, & il savoit que la famille de la Cuëva ne souhaittoit rien tant que de voir Alphonse faire son devoir sans y être contraint. Mais par hazard le Comte d'Arrevalo confident de cet Alphonse de Castille qui disputoit la Couronne au Roy Heury, faisoit ce jour-là son entrée

Feliciane.

Feliciane. dans la Ville de Tolede en qualité de Gouverneur ; le Concierge voulut voir cette magnificence, & s'engageant dans la foule, il y perdit la lettre dont il étoit chargé. Elle fut ramassée par un des Officiers du Comte, qui trouvant ce qu'elle contenoit aussi bizarre que nouveau, voulut en faire part à son Maître. Le Gouverneur trouva l'avanture singulière, & fut curieux d'en apprendre les particularitez. Il fit dire au Seigneur de la Cuëva, qu'il vouloit connoître du different qu'il avoit avec Alphonse Ribeiro, & sur ce pretexte faisant amener la prisonniere, il lui dit ce qu'il savoit de son Histoire, & la pria de lui raconter ce qu'il n'en savoit pas. Elle satisfit sa curiosité, elle étoit si resoluë de s'opposer au Mariage d'Alphonse avec Hypolite, & elle croyoit ce mariage si prest à conclure, qu'elle ne jugeoit pas devoir faire un grand mystere de ce que tout le monde alloit savoir. Il en arriva autrement toutefois ? le Comte d'Arrevalo, qui par un penchant commun à sa Nation, étoit susceptible d'impressions amoureuses, trouva l'Afriquaine fort à son gré : il comprenoit que s'étoit rendre un grand service aux familles de la Cuëva & de Ribeiro, que de leur épargner la veuë de cette personne, & imaginant d'ailleurs beaucoup de plaisir à avoir une belle Maîtresse en chambre, dont aucuns parens ne lui demanderoient compte, il fait enlever Feliciane, & la fit conduire à un Château qu'il avoit à quelques journées de Tolede. Cet enlevement fit un bruit terrible dans cette Ville. Les parens d'Hypolite soupçonnoient Dom Garcie de l'avoir

fait faire. Dom Garcie au contraire, qui croyoit trouver Alphonse en bonne intelligence avec Hypolite, & qui venoit pour les faire épouser, fut bien surpris d'apprendre des nouvelles si éloignées de ce qu'il prétendoit. Il demandoit son fils au Seigneur de la Cuëva ; comme le Seigneur de la Cuëva le lui demandoit : Le Gouverneur attendoit Alphonse pour demêler cette intrigue, mais Alphonse ne paroissoit point ; & le Comte jugeant qu'il ne pouvoit dire ce qu'il savoit, sans dire ce qu'il vouloit taire, resolut de garder le silence, & laissant les interessez raisonner à leur maniere, se rendit au lieu où Feliciane avoit été conduite. On lui avoit donné des habits de femme, & des Duegnes pour la servir. Le Comte ne la trouva pas moins charmante sous cette figure que sous celle d'un Seigneur Castillan. Il lui explique ses intentions, & lui disant qu'il étoit injuste qu'une si belle Dame ne fût servie que par un Amant sans foy, il lui offrit de reparer en sa personne l'injure que l'Amour lui avoit faite en celle du jeune Alphonse. Feliciane fremit à cette declaration : elle dit au Comte qu'elle le remercioit de ses offres, qu'elle n'étoit venuë en Espagne que pour chercher Alphonse, & qu'elle le supplioit de la laisser dans la liberté de le trouver. Le Gouverneur ne voulut point combattre cette fierté ouvertement, il vouloit gouter sa felicité sans trouble. Il fait des presens magnifiques à l'afriquaine, elle ne les accepte qu'avec mépris ; il lui montre les raretez de son Château, elle n'en paroit point touchée ; il se resoud à avoir un peu

Feliciane.

Feliciane. de patience. Il retourne à son nouveau Gouvernement, & laissant un de ses Neveux nommé Dom Fernand auprés de l'Afriquaine, il lui ordonna de veiller à la garde de sa personne, & de faire en sorte par ses conseils qu'il la trouvât traitable à son retour. Il mettoit l'intrigue en bonne main pour la faire reüssir. Dom Fernand n'avoit pas été moins sensible aux attraits de Feliciane que le Comte son Oncle, il l'aimoit éperduëment en secret: Quand il se vit le maitre de sa destinée; il commence à lui rendre des soins qui n'étoient point du devoir de sa commission, il soupiroit, il révoit, il s'émancipoit même jusques à faire des peintures ridicules du Comte, & gliſſant dans ses discours, que s'il avoit de l'amour pour Feliciane, ses pensées seroient plus innocentes, que celles de son Oncle, il ne fut pas longtems sans faire comprendre à l'Afriquaine ce qu'il avoit dessein de lui dire. Tous les Amans hors Alphonse, étoient également odieux pour elle, les desirs legitimes ne sauvoient Dom Fernand de rien, & elle avoit aussi peu de penchant pour l'Hymence que pour la simple Galanterie; mais jugeant prudemment qu'elle se feroit un rempart du Neveu contre l'Oncle & de l'Oncle contre le Neveu, elle feint de prêter l'oreille aux propositions de Dom Fernand, & elle seme quelques complaisances à propos. Une femme d'esprit contente à peu de frais un homme dont elle est aimée. Voila Dom Fernand satisfait de sa bonne fortune Feliciane obtient de lui qu'il la laisseroit échapper, avec promesse toutefois qu'elle l'atten-

droit sur la Frontiere d'Arragon, où il de- Feliciavroit l'aller joindre dans peu de jours, pour ne de là passer en France. Il auroit bien voulu l'accompagner; mais Feliciane lui representoit qu'il faloit qu'il demeurât auprés du Comte pour empêcher qu'on ne suivît sa veritable route, & pour faciliter par là son évasion. Le projet meurement examiné; & les choses necessaires pour l'executer diligemment recouvertes, Feliciane reprend sa figure de Cavalier, monte sur un cheval que Dom Fernand lui donne, & se dérobant à la vigilance des Duegnes, part un matin de sa seconde prison, pour aller chercher un azile sur la foy de l'amour & des Estoiles. Dom Fernand met une corde à la fenêtre de la chambre où elle couchoit, pour faire croire qu'elle s'étoit sauvée par là, il feint d'être inconsolable de sa fuite, & pour mieux jouer son rôle, se met à sa quête, comme s'il eût eu bien envie de la trouver. Un moment aprés qu'il fut party Alphonse vint demander à reposer une heure dans cette maison. Il avoit ses raisons de ne pas loger dans les Villes, & connoissant la magnificence du Comte d'Arrevalo, il ne doura point qu'un étranger de sa mine ne fût bien receu dans un lieu qui lui appartenoit; il ne se trompoit pas: On le receut humainement, on ordonna qu'on lui servît à manger, & l'appartement dont Feliciane venoit de partir étant ouvert, & à la bien-seance du Majordome il y fit entrer le nouvel hote. Il y avoit un portrait de Feliciane dans cet appartement qui lui ressembloit fort. Dom Fernand lui avoit demandé cette faveur: Elle

Felicia-ne. étoit de celles dont elle vouloit bien flatter ses esperances ; & le Comte ayant envoyé des Peintres à son Château pour y peindre une galerie, le Neveu du Gouverneur avoit satisfait son desir par ce moyen. Alphonse fut surpris à la veuë de ce Portrait, comme on peut se l'imager. Feliciane étoit habillée à l'Espagnole, & cet habit la déguisoit un peu ; mais cependant elle eût été reconnoissable à des yeux moins penetrans que ceux d'un Amant. Il voulut sortir pour demander à quelqu'un ce que c'étoit que ce Portrait, & par qu'elle avanture il étoit-là ; mais dans son trouble il prit une porte pour une autre & au lieu d'entrer dans une Salle qui conduisoit au degré, il se trouva dans un petit cabinet orné de Tableaux, dont les compartimens du lambris étoient tout couverts de las d'amour, de cœurs navrez, & de doubles. FF. Ces Chiffres augmenterent son étounement ; & pour achever de le pousser à bout, il vit une tablette ouverte sur une table, où il crut remarquer de l'écriture de Feliciane, il la prit & leut ces Vers.

MADRIGAL.

IL est ingrat, il est parjure,
Rien ne peut égaler l'injure
Qu'il fait aux amoureuses loix ;
Mais il sçut me plaire autrefois :
Foibles ressentimens cessez votre murmure.

Je dois toute ma haine à qui m'a pû trahir; Feliciane.
Mais je l'ay trop aimé pour le pouvoir haïr.

Au bas de ce Vers il y avoit écrit en gros Caracteres

PROFESSION DE FOY AMOUREUSE,

Ce titre promettoit des articles rares & divertissans; mais apparemment Feliciane n'avoit pas eu le loisir de les écrire, quand ils auroient été écrits, Alphonse étoit si troublé, qu'il ne pouvoit plus en faire la lecture. Il décend le premier degré qui se presente à ſespas; ce degré aboutissoit à la chambre des Duëgnes, & par hazard la Gouvernante de toutes avoit pris medecine ce jour là, & étoit encore au lit. C'étoit une vieille qui plioit sous le fais des années, & cependant quand elle vit un homme, elle fit un cry, & cacha son visage sous la couverture, comme si sa vertu eût encore été dans la saiſon des perils. Alphonse s'excusa sur le degré dont il ignoroit l'issuë de ce qu'il la surprenoit dans cet état, & lui demanda si elle ne sçavoit point où le Comte d'Arrevalo avoit pris un Portrait de femme, qui étoit dans une chambre assez proche de là. Est ce le Portrait de Feliciane; repartit la vieille en se cachant toûjours Oüy, reprit Alphonse precipitamment, c'est de celui la dont je parle. Dom Fernand son Neveu l'a fait faire sur celle qu'il repreſente, répondit la

Feliciane. Duegne. Et où eſt cette perſonne; interrompit Alphonſe. La Duegne étoit fort affligée de la fuite de Feliciane ; elle trouvoit la pratique bonne ; elle ne pouvoit pardonner à l'Afriquaine, de l'avoir fait ceſſer, & le courroux de ces ſortes de perſonnes va rarement ſans un peu de médiſance. Elle court le monde, repliqua-t-elle malicieuſement; elle a demeuré deux mois dans cette maiſon, où le Comte d'Arevalo la faiſoit traiter, comme ſi elle avoit été la premiere Dame de Caſtille ; mais voulant ſans doute plus de liberté, & n'étant pas accoûtumée à ſe contenter d'un ſeul Amant, elle s'eſt ſauvée cette nuit par une des feneſtres de ſa chambre. Je ſoupçonne fort Dom Fernand d'avoir contribué à cette évaſion : je m'apperçois il y a long tems qu'ils ſe vouloient beaucoup de bien; & quand je vis qu'il la faiſoit peindre, j'euſſe juré des-lors que le Comte ſeroit trahy. Comme la vieille achevoit ces paroles, deux ou trois autres Duegnes entendant d'une chambre prochaine qu'on parloit dans celle-là, vinrent voir ce que c'étoit. Elles n'eurent pas jetté l'œil ſur Alphonſe, qu'elles le prirent pour Feliciane ; l'un lui témoigne la joye qu'elle a de ſon retour ; l'autre lui reproche la peur qu'elle leur a donnée. Alphonſe comprit leur erreur & leur dit qu'elles le prenoient pour un autre ; mais elles remarquant qu'il ſe preparoit à ſortir, & ne pouvant croire que ce qu'elles voyoient fût autre choſe que Feliciane, ſe jetterent ſur le jeune Ribeiro & criant ; à l'Aide, elles le firent arrêter malgré les proteſtations qu'il faiſoit qu'il n'étoit point Feliciane. Sur ces entrefaites

le Comte d'Arrevalo arrive; il avoit appris Feliciades premiers qu'il avoit rencontré la fuite ne.
de Feliciane, & apprenant en fuite ce qui se passoit dans la chambre des Duëgnes, il y courut pour y mettre ordre. Que vous ay-je fait Feliciane, dit-il au jeune Ribeiro qu'il prit d'abord pour l'Afriquaine, qui vous ait obligé à vous travestir pour vous échapper de chez moy; Je vous ay aimée; je l'avoüe; mais Feliciane, je vous demande à vous même si cette passion a eu quelques effets qui ayent dû vous contraindre à cette meramorphose. Des discours soûmis ont été jusques icy les seuls interpretes de mon cœur: Je ne vous ay rien laissé deviner que de respectueux, je n'ay rien exigé que de permis; Je vous tiens depuis deux mois dans ma maison, sans avoir abusé de mon pouvoir, & vous avez renfermé mon amour dans les bornes de la plus exacte bien-seance: pourquoy me fuyez-vous Feliciane; encore un coup que vous ay-je fait? Si le jeune Ribeiro n'avoit point eu de conversation avec la vieille Duëgne, ce discours sortant de la bouche même de son Rival, auroit pleinement dissipé ses soupçons mais ce n'étoit plus le Comte qui lui tenoit au cœur, c'étoit Dom Fernand. Je ne suis pas celle que vous pensez, Seigneur, dit-il au Comte; Je sçay que je lui ressemble assez pour authoriser vôtre erreur; mais si la Nature a mis cette ressemblance sur nos visages, le Ciel a formé nos ames bien differentes: la sienne est aussi déloyale que la mienne est fidelle, & la parjure qu'elle est me trahit avec autant d'ingratitude, que j'en témoigne en ne la trahissant pas, de

Feliciane. Comte ayant eu le loisir d'examiner Alphonse, pendant qu'il parloit, reconnut en effet quelque difference entre lui & l'Afriquaine. Il étoit plus grand, ses trais étoient un peu plus marquez, & il commençoit à avoir de la barbe. Il comprit donc que ce devoit être Alphonse, & ne l'ayant pas plûtôt regardé comme tel, qu'il le regarda comme un Rival aimé de Feliciane; il le fit resserrer étroitement, envoya avertir le Seigneur de la Cueva de sa prise, & jura qu'il mourroit; ou que le jeune Ribeiro épouseroit Hypolite. Cependant Feliciane se sauvoit sans sçavoir ny quelle route elle tenoit, ny dans quel lieu elle trouveroit un azile. Elle n'osoit plus se journer en Castille, elle ne pouvoit se resoudre à retourne en Barberie, elle vouloit encore moins se rendre au lieu que Dom Fernand lui avoit marqué. Elle prenoit à droit, où on lui avoit dit de prendre à gauche; & à gauche où elle auroit dû prendre à droit, & craignant également de s'egarer, & de ne s'égarer pas, elle marchoit dans une perplexité qui ne se peut exprimer. Il ne faut pas demander si elle fit bien des imprecations contre l'ingrat qui la mettoit dans cette peine, si elle crût haïr l'infidelle autant qu'elle detestoit son infidelité, & si en se repentant d'avoir aimé, elle fit plûsieurs resolutions de n'aimer plus. Tous ces mouvemens sont les effets ordinaires du dépit & de la jalousie, & jamais Amante en l'état où étoit alors Feliciane, n'a manqué de les sentir. Comme elle étoit au plus fort de ces tristes reflexions, & qu'ayant entré dans un bois, dont elle ignoroit les issuës, elle éto

en danger d'y passer le reste de cette jour- Felicia-
née, & consequemment la nuit, elle fut ne.
rencontrée d'un Cavalier, qui aprés l'avoir regardée à deux fois, vint à elle comme pour l'aborder. Elle étoit si prévenuë de crainte, qu'oubliant qu'elle étoit travestie, elle crut que cet homme étoit un nouvel adorateur de ses charmes, & prit le galop pour l'éviter : Mais le Cavalier lui criant; arrêtez, Seigneur Alphonse, c'est vôtre fidele Mandoce, la fit revenir à elle-même, & la rendit curieuse. Elle resolut de profiter de la rencontre : Je ne te connoissois pas, dit-elle au passant finement, hé bien que fait la belle Hypolite ; Hypolyte, Seigneur, repartit Mandoce, n'a point voulu recevoir vôtre lettre : elle dit que vous êtes un traître, dont le nom même lui est odieux, qu'elle ne poursuivra point vôtre mort, & qu'elle est encore assez genereuse pour être bien aise que vous soyez sauvé; mais que vous ne soyez plus assez hardy pour abuser de sa simplicité, si vous ne voulez que sa juste fureur éclate une seconde fois. J'ay voulu lui faire expliquer ce discours où je ne comprenois rien ; mais mon ignorance a passé dans son esprit pour un artifice ; elle m'a menacé de me faire arrêter, & de tirer de moy, à force de tourmens, vôtre retraite, & le lieu où je devois vous rejoindre. Je n'avois pas osé te de l'en informer, & il me sembloit qu'elle parloit comme si elle eût été tentée de me le faire dire : Cette menace m'a fait sortir de Tolede en grande diligence, & je vous conseille de vous en éloigner aus-

Feliciané. si, car sçachant ce qui se passe dans vôtre ame, je vous avertis, Seigneur, qu'il ne fait pas bon icy pour vous. En achavant ce discours, Mandoce remit entre les mains de Feliciane, qu'il croyoit son maître, la lettre qu'il apportoit, Feliciane la prit, & avançant trois pas, pour cacher à Mandoce le trouble que cette lettre lui causoit, elle l'ouvrit, & y leut ce qui suit.

VOus avez trop de merite, Madame, pour être plus long-tems l'objet d'une feinte passion Tout mon cœur est à une autre, & je ne puis plus obtenir de ses veritables sentimens qu'il se contraigne d'avantage. Vous m'appelerez traitre & parjure; Mais, Madame, ce n'est que pour ne pas meriter ces noms que je m'expose à les recevoir. Accusez les soupçons de Dom Garcie d'un procedé qui ne m'est pas naturel. Je ne pouvois me dérober à sa vigilance, qu'en feignant d'avoir de l'amour pour vous, je souhaiterois que cette feinte fût devenuë une verité, afin de rendre justice à vos charmes: Mais, Madame, les sentimens du cœur ne dépendent point de nous pardonnez au mien une faute qu'il ne peut s'empêcher de commettre, & si vous êtes genereuse, plaignez moy sans me haïr.

Il n'y eut aucun mot de cette lettre qui ne fût un salutaire contrepoison pour la jalousie de Feliciane; & comme si son bon genie avoit apprehendé que l'oubly de ces noms n'eût encore laissé quelque venin dans son ame: Mandoce reprenant la parole, l

n'eſt pas queſtion de tant réver, dit-il, le tems vous preſſe ; & puis que vous êtes enfin reſolu de retourner en Afrique, il faut vous hâter de vous rendre au Port le plus proche. Vous n'avez que ce qu'il vous faut de loiſir pour arrêter un vaiſſeau avant qu'on mette à la voile ; & je vous diray de plus, que j'ay entendu murmurer je ne ſay quoy par des gens qui ont mangé dans mon Hôtellerie, qui me fait craindre pour vôtre perſonne. Ils diſoient que vous étiez arrêté, & que le Comte d'Arrevalo juroit de vous faire épouſer Hypolite : je vois bien que ces gens ſe trompoient ; mais ces ſortes de bruits ne valent rien. Croyez-moy, Seigneur, ſauvons nous d'icy, cette Hypolite eſt en colere, & elle vous jouera quelque mauvais tour. Feliciane ne pût ſe contenir à cette derniere aſſurance de la fidelité de ſon Amant ; elle rendit graces au Ciel de l'avoir tirée de ſon erreur, & ſe nommant mille fois heureuſe & trop heureuſe Feliciane ; elle conjura Mendoce de lui dire où elle pourroit trouver Alphonſe. Mandoce fut ſi effrayé de cette demande, qu'il penſa prendre la fuite. Il regardoit Feliciane tout éperdu, & la prenant toûjours pour ſon Maître, il lui demanda tout tremblant, s'il perdoit la raiſon. Non, Mandoce, lui dit Feliciane, je ne la pers pas, au contraire je la recouvre. Alors elle lui dit ſon nom, & lui raconta qu'elle étoit venuë en Eſpagne pour y chercher Alphonſe, ce que Mandoce avoit entendu dire à ſon Maître de la reſſemblance parfaite qui étoit entre Feliciane & lui, le perſuada bien-tôt de la verité. Il

Feliciane.

Felicia-ne. loüa le Ciel de ce que leur voyage étoit accourci, & conduisant l'Afriquaine où le jeune Ribeiro l'avoit assuré qu'il le trouveroit ce même soir : il lui raconta, chemin faisant, que le frere d'Alphonse avoit eu quelque soupçon de leur intrigue avant que de partir d'Afrique, qu'il en avoit averti Dom Garcie à son retour, & que le bon homme ayant surpris des lettres, par lesquelles Alphonse assuroit Feliciane qu'il iroit bien tôt la trouver, il l'avoit fait observer de si prés, qu'il ne faisoit plus un pas dont son pere ne fût averti ; qu'ennuyé de cette persecution, & persuadé qu'il ne pourroit se dérober à la vigilance de Dom Garcie s'il ne la decevoit, il avoit feint d'aimer Hypolite de la Cuëva, qui étoit allée voir une de ses Tantes à Alcantara ; que Dom Garcie croyant que ce fût tout de bon, avoit conclu avec le pere d'Hypolite ; & qu'Alphonse avoit été contraint de signer le Contract ; mais que quelques jours aprés il s'étoit sauvé & rendu chez un de ses amis qui lui avoit fourni de l'argent pour retourner en Afrique, où il étoit prêt d'aller, & où il seroit déja, si la saison avoit été propre pour ce voyage. Ces discours ou de semblables entretinrent Feliciane jusques au lieu où elle esperoit trouver Alphonse, & où elle le trouva en effet, Mais, helas ! ce ne fut pas dans l'état où elle le desiroit. Le Comte d'Atrevalo ayant receu nouvelle que le Comte de Benevent grand Seigneur de Castille & l'un de ses meilleurs amis, venoit le voir à sa maison, avoit apprehendé qu'Alphonse ne se sauvât pendant le desordre qu'une

qu'une grande compagnie peut causer, & voulant absolument s'assurer la possession de Feliciane, en forçant ce Rival d'épouser Hypolite, il le faisoit conduire à une Forteresse qui n'étoit qu'à une journée de là sur la Frontiere de Murcie. Le prisonnier étoit parti tard de chez le Comte & n'avoit pû joindre son gite, il avoit fallu l'arrêter en chemin, & par hazard cette couchée étoit la même qu'Alphonse avoit assignée à Mandoce pour venir le trouver: ce même hazard avoit voulu que Dom Fernand, revenant de sa recherche pretenduë, s'étoit aussi rendu à cette maison. Feliciane le vit arriver au travers des vitres de sa chambre, & sa veuë pensa lui faire prendre la fuite: Mais une nouvelle pensée lui venant tout d'un coup, elle envoye Mandoce dire à Fernand que Feliciane lui vouloit parler, & ordonne au domestique d'Alponse de le conduire dans une petite cour, où elle avoit remarqué qu'une des fenêtres de sa chambre repondoit. Mandoce s'acquite de sa commission. Dom Fernand vient tout transporté sous la fenêtre où Feliciane l'attendoit: Mon cher Dom Fernand, lui dit elle le plus bas qu'il lui fut possible, le ciel vous envoye encore une fois à mon secours; j'ay été reprise: c'est moy qu'on mene sur la frontiere de Murcie, le Comte d'Arrevalo croit que je suis Alphonse; mais ne vous laissez pas decevoir à la ressemblance: je suis Feliciane, & pour vous le prouver: Voilà, dit elle, en lui jettant des tablettes, voilà ce que vous me donnâtes en partant du Château du Comte: vous y trouverez encore la route Feliciane.

Feliciane. que vous y avez écrite, sauvez moy, si vous pouvez. Elle se retira aprés cette priere, comme si elle eût eu peur d'être écoutée ; & Dom Fernand courant du même pas travailler à la liberté du prisonnier, qu'il croyoit Feliciane, dit à celui qui le conduisoit, que le Comte l'envoyoit occuper sa place, & qu'il retournât en diligence au Château, qu'on y avoit besoin de lui. Cet homme qui connoissoit Dom Fernand pour le neveu chery de son Maître, ne fit aucune difficulté de lui obéïr : il monte à cheval à la pointe du jour, & court où les ordres de Fernand l'envoyoient. Quand Dom Fernand le vit party, il fait appeller l'escorte il la disperse par divers commandemens, poste les uns dans un lieu, envoye occuper des passages à quelques autres, & puis courant au lit d'Alphonse : Sauvons-nous, Feliciane, lui dit il, toutes choses sont disposées pour nôtre fuite ? Nous irons à Carthagene, qui n'est pas éloignée d'icy, & de là nous passerons en Barbarie ; mais il faut vous hâter les momens sont precieux. Alphonse connut bien qu'on le prenoit pour ce qu'il n'étoit pas : mais il ne vouloit point détruire une erreur qui lui rendoit la liberté. Il s'habille promptement, suit le neveu du Comte. Ils montent à cheval sans bruit, & prennent le chemin de Carthagene. Le jour n'étoit pas encore formé quand ils partirent, & ils allerent d'abord un train qui ne leur permettoit pas de se parler. Mais lors que Dom Fernand se crut hors de danger d'être attrapé : ma chere Feliciane, dit il à son Rival, en passant un de ses bras au-

tour de son corps, nous voilà enfin delivrés de la tyrannie du Comte d'Attrevalo : il ne troublera plus nôtre felicité ; & graces à l'avis que vous m'avez donné, nous trouverons en Barbarie le repos que nous n'eussions osé esperer en Castille : Mais, ma chere, apprenez moy comment vous avez été reprise ; comment vous avez déceu mon Oncle, & par quel bonheur vous trouvâtes hier le secret de me parler. Alphonse ne comprenoit qu'une partie de ce discours; mais c'étoit assez pour lui faire connoître que celui qui lui parloit étoit son Rival, & ce même neveu du Comte qui avoit tiré Feliciane des mains de son Oncle la premiere fois. Cette connoissance le transporta de jalousie & de fureur : il se jette à un des pistolets de Dom Fernand, & donnant de l'éperon à son cheval pour s'écarter quelques pas Tu mourras, dit-il au neveu du Comte, ton sang me vangera de la perfidie de mon ingrate. Dom Fernand fust si surpris de cette action, qu'il la prit d'abord pour un songe. Il se regardoit, il regardoit Alphonse, il lui sembloit que son Rival étoit sa Maîtresse, il se trouvoit Dom Fernand ; & ne pouvant accommoder toutes ces choses, il demandoit au jeune Ribeiro, tout hors de lui-même, s'il perdoit le sens, ou s'il le reconnoissoit: Je ne te connois que trop bien, répartit Alphonse ; mais c'est toy qui ne me connois pas : deffens-toy seulement, ou je previendray ta deffense. Feliciane & Mandoce arriverent comme Alphonse achevoit ces paroles : Ils avoient épié le moment du départ de Dom Fernand,

Feliciane.

Feliciane. & l'avoient suivi à la trace ; arrête, Alphonse, s'écria l'Afriquaine, en se mettant entre ces deux Amans, n'attaque pas la vie d'un homme à qui tu dois ta Feliciane. Ces paroles, & la veuë de Feliciane ouvrant les yeux de Dom Fernard, il connut qu'il étoit déceu : il se souvint de la ressemblance qui étoit entre Alphonse & l'Afriquaine, & concluant que c'étoit son Rival qu'il avoit delivré, il voulut se jetter sur lui ; mais Mandoce & Feliciane s'y opposerent : demeurez, Dom Fernand, lui dit l'Afriquaine, vôtre fureur seroit icy sans effet : Je ne doute pas qu'il ne soit douloureux pour vous de delivrer un Rival pensant delivrer une Maîtresse, & que vous n'ayez un grand remors d'avoir deux fois trahi vôtre Oncle, quand vous considerez que le fruit de cette trahison est de rendre Feliciane à son Alphonse ; mais on a son étoile en amour comme en autre chose ; vous n'étiez pas né pour être plus heureux en galanterie, je vous en plains, & prie l'Amour qu'il vous en console. Quant à moy c'est ce que je ne puis faire, je suis au jeune Ribeiro, & je ne puis être qu'à lui. Elle poussa son cheval en achevant ce mot, Alphonse & Mandoce la suivirent : Cet Amant jaloux avoit été prêt à prendre la fuite à la veuë de Feliciane, tant l'opinion qu'il avoit de son infidelité la lui rendoit odieuse ; mais Mandoce l'ayant joint, l'avoit conjuré de ne pas se laisser tromper à l'apparence, & l'assuroit que sa Maîtresse étoit innocente. Ce qu'elle dit à Dom Fernand confirma le rapport de Mandoce, Alphonse la suivit, beaucoup

plus amoureux & plus content qu'il ne l'étoit quand elle l'avoit abordé, Dom Fernand voulut s'opposer à leur fuite, ou au moins ne les pas quiter; mais le premier lui fut impossible; & quant au second, le trouble où il étoit ne lui permettant pas de bien conduire son cheval, il le poussa sur une roche où les quatre jambes lui manquerent. Les deux Amans heureux ne jugerent pas qu'il fût de leur charité d'aller lui aider à se lever. Ils se rendiren à Carthagene, & de-là passerent en Afrique, où la sincerité des intentions d'Alphonse, fit oublier au pere & à la mere de Feliciane, ce que leur fille avoit fait en sa faveur. Toute la famille de Ribeiros fut bien-tôt contrainte de suivre leur exemple. La fureur du Comte d'Arrevalo fut si grande, lors qu'il apprit que les deux Amans étoient arrivez en Barbarie heureusement, que non content d'exercer sa rage sur son neveu qui fut poursuivi & tué par ses ordres, il l'étendit sur tout ce qui touchoit la personne d'Alphonse. Il persecuta Dom Garcie avec une opiniâtreté, qui aprés lui avoir couté la meilleure partie de son bien, & la vie de son fils aîné, le força de chercher son azile auprés du cadet: de là vinrent ces divisions du Royaume de Castille, qui le fit changer de tant de Maîtres en moins de trente ans, & qui attirerent enfin l'excommunication du Saint Pere sur le Comte d'Arrevalo. Nous le laisserons faire penitence, & nous continuerons nos Remarques sur les traits Galants de l'Histoire, Feliciane.

L'art d'aimer eſt un doux talent,
Hereditaire en certaines familles,
En meres ayant eu le cœur tendre & ga-
lant,
Font rarement ſeveres filles.

Jeanne ſupp. de Caſtille

Je crois qu'aucuns Lecteurs n'ignorent ce que l'Hiſtoire d'Eſpagne raporte de Leonor, femme de Henry IV Roy de Caſtille, ſurnommé l'Impuiſſant. Cette Princeſſe ayant une intrigue ſecrette avec le Comte de la Cuëva, chef de cette même famille dont nous venons de parler, & depuis Duc d'Albuquerque ne voulut point ſe donner les peines que les autres femmes ſe donnent pour cacher leurs intrigues à leurs maris. Elle fit de la ſienne une affaire d'Etat; & le Roy Henry perſuadé qu'il tenoit à lui que ſa femme n'eût des enfans, & paſſionné pour en avoir pria Leonor amiablement de vouloir bien lui en donner un. Elle témoigna d'abord de l'horreur pour cette propoſition, afin d'avoir le plaiſir de s'en faire preſſer: Le Roy lui donna ce Regale, il la preſſe, il la prie, & ſon choix ayant ſuivi celui de la Reine, le bon Monarque conduiſit de ſa main le Comte de la Cuëva juſques à la couche Royale. L'avanture ſe conſomma avec pleine licence, & de cette rare union nâquit cette Jeanne appellée par les Hiſtoiriens, Suppoſée de Caſtille, qui fut avouée de Henry, & qui diſputa ſi long tems cette Couronne à la fameuſe Iſabelle, Ayeule de l'Empereur Charles Quint. Ce ſeroit renverſer les loix de la Nature & de

la Galanterie, que de donner une vertu farouche à une fille dont l'origine étoit si peu chaste ; il faut tâcher à la rendre digne de la naissance dont sa mere l'avoit favorisée. Elle n'avoit que seize ou dix sept ans, lors que Louis XI. Roy de France, & le même dont nous avons parlé comme Dauphin, dans les Galanteries de la belle Agnes, envoya l'Evêque d'Alby la demander en mariage pour le Comte de Guyenne son frere. Le Comte de Boulogne étoit Ambassadeur particulier du Comte de Guyenne, & avoit un plein pouvoir de faire en son nom tout ce qu'il jugeroit à propos : il lui sembla bon de faire l'amour à la jeune Princesse. Il étoit bien fait & galant, & la Nation Françoise n'est jamais si brillante, que quand elle éclate au milieu d'une Nation étrangere. L'Infante de Castille ne voyoit rien à la Cour du Roy Henry de si magnifique & de si propre que nôtre Comte François : Elle ne pouvoit s'empêcher de lui témoigner son admiration pour nos manieres ; & le Comte tranchant du Politique, & disant à Monsieur d'Alby qu'il étoit à propos de gagner les inclinations de la Princesse pour reüssir dans leur Ambassade, attendu le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de sa mere, & la mere sur celui du Roy ; il alloit incessamment l'entretenant de la liberté avec laquelle on faisoit l'amour en France. Il y avoit peu que Charles VII. étoit mort, la severité du Regne de Louis n'étoit pas encore bien établie. Il ne lui parloit que des licences du Regne precedent ; à l'entendre on eût dit que le nombre des belles qualitez Jeanne Sapp. de Cast.

Jeanne Supp. de Cast.

des Dames se mesuroit par celui de leurs conquêtes, & il assuroit la Princesse qu'on passoit en France pour manquer d'esprit ou de beauté, quant à son âge, on n'avoit pas fait deux ou trois essais de Galanterie. Le Princesse jalouse de la reputation de ses charmes, fit connoistre au Comte qu'elle seroit bien aise d'avoir de cette espece de merite à la Françoise, dont il lui faisoit le tableau. Pour premiere leçon, il la fit peindre en petit par la permission de la Reine; pour envoyer, disoit-il, son Portrait au Comte de Guyenne; mais quand il fut fait; il en fit tirer une copie, qui fit seule le voyage, & il retint l'original pour lui, Voila, disoit-il, à la Princesse, comme en usent les habiles personnes de nôtre Cour, elles prennent des pretextes honnestes de tout ce qu'elles font. L'apparence est toûjours hors de censure, mais elles se reservent l'intention secrete, & ce seroit avoir l'imagination trop sterile, que de la renfermer dans les bornes d'un dessein unique. Des leçonns si judicieuses trouvant un naturel bien disposé, y firent tant de progrés en peu de mois, que la Princesse auroit commencé sur les avis de son Maître. La Castille étoit alors troublée par les pretentions de l'Infant Alphonse, frere d'Isabelle, & neveu de Henry, qui sans droits legitimes (disent les Historiens) pretendoit à cette Couronne. Les Grands de l'Estat s'efforçoient d'accommoder ce different. Le Marquis de Villena soûtenoit les pretentions d'Alphonse, & le Duc d'Albuquerque celles de Henry. La jeune Princesse se fit une

politique de mettre le Marquis dans des interests, que l'adveu de Henry rédoit les siens; Elle met les leçons du Comte de Boulogne en pratique & le Marquis de Villena esperant de tirer quelques lumieres de la bouche de Jeanne, qui seroient utiles aux droits d'Alphonse, prevint les desseins obligeans qu'on faisoit sur son cœur. Ils entrent en commerce de regards : s'il croit entendre les yeux de l'Infante, les siens ne parlent pas moins intelligiblement. Il n'estoit plus question, que d'expliquer ce langage; il y avoit un Jardin dans le Palais, reserre pour la promenade de la Reyne, & de sa fille dont aucun homme n'avoit l'entrée permise ; la Princesse y prenoit le frais tous les soirs sans autre suite qu'une Couvernante que le Comte de Boulogne avoit aprivoisée, & quelques filles qui ne l'aprochoient que quand elle leur ordonnoit : Le Marquis trouve le secret de s'introduire dans ce Jardin, il attend l'heure que la Princesse avoit accoûtumé d'y venir, & la suivant de l'œil entre des palissades de cyprés, qui formoient un labyrinthe, il se montre à elle, lors qu'il jugea qu'il en étoit temps. La Princesse fut surprise de voir un homme dans cet endroit, & son premier mouvement fut de se retirer : mais le Marquis l'ayant conjurée de l'entendre un moment, l'Infante se laissa fléchir On ne parle pas d'amour à des filles du Roy, comme à des personnes du commun, la raison d'Estat est toûjours l'étandart qu'arbore un Amant habile Le Marquis ne manqua pas à suivre cette regle : il expose à la Princesse le pouvoir absolu qu'il

Jeanne supp. de Castille.

Jeanne supp. de Castille

a de traiter des differens d'Alphonse avec Henry lui represente qu'il lui est aisé de mettre en tête de traitter son mariage avec l'infante; & remarquant l'effet que cette ouverture produisoit sur l'esprit de l'infante, il lui declare son amour pour elle, & lui dit que ce sera par son indulgence pour cet amour qu'elle l'engagera dans ses interests. La Princesse prit un caractere digne des lecons du Comte Francois : elle fit la severe, sans toutefois étouffer l'espoir du Castillan; son cœur, disoit-elle, preferoit l'amour de la vertu à toutes les dignitez de la terre; mais elle étoit reconnoissante, & un grand service pouvoit beaucoup sur son ame. Au milieu de cette conversation la Princesse crut entendre marcher derrier une palissade contre laquelle elle étoit appuyée, & elle fremit à ce bruit, bien que la Reine n'eût pas fait profession d'une vertu trop austere, & suivant la maxime des femmes Galantes, elle étoit ennemie déclarée de la Galanterie d'autruy. La princesse craignant donc d'avoir été apperceuë parlant seule avec un homme, ne fit qu'un saut du lieu où elle étoit jusqu'à la porte qui donnoit de son appertement dans ce jardin. Le Marquis à son exemple, se sauva en diligence. Celui qui causoit leur fuite ne vit que leur ombre : c'étoit le Comte de Boulogne, qui ayant remarqué cette promenade, avoit gagné un des Portiers, & s'y rendoit dans le même dessein qui y conduisoit son Rival Il avoit autant de peur d'être découvert qu'il en causoit à ceux qu'il faisoit fuir. Il se cacha quand il les entendit, & ce

soupçonnant rien de la verité, il leur donna tout le loisir dont ils avoient besoin pour se sauver. Quand il jugea par le profond silence qui suivit leur fuite, qu'il pouvoit avancer sans peril, il prend le chemin des fenestres de la Princesse, qu'il savoit qui donnoient sur le jardin, resolu d'y heurter, & de se menager, s'il étoit possible, quelques momens d'entretien particulier; mais il fut surpris d'une pluye d'orage, qui lui fit juger que la Princesse ne pourroit ni sortir, ni mettre la teste à la fenêtre, il se retira tout chagrin de ce mauvais succez. En marchant il trouve quelque chose sous ses pieds, qui lui sembla être une mule de femme: en effet c'étoit une de celles de l'Infante, qu'elle avoit laissée tomber en courant & qu'elle n'avoit osé ramasser, tant elle étoit pressée de se retirer. Le Comte ramasse cette mule, & comprenant que la Dame qui l'avoit perdue devoit avoir de grandes raisons de fuir, puis qu'elle ne s'étoit point arrêtée à la chercher, il conclud que le bruit qu'il avoit oüy n'étoit pas sans mistere, & sentit quelque curiosité d'en aprendre la cause. La mule trouvée étant necessaire à ce dessein, il la serre precieusement & se retire chez lui. Quand il y fut, il examine le patin, il en trouve la broderie assez riche & la forme fort agreable, il envoye un de ses gens qui avoit de l'entendement, s'informer chez tous les Ouvriers de la Ville, pour qui cette mule avoit été faite. C'étoit pour une jeune Catalane nommée Elvire, qui étoit fille d'honneur de la Princesse, & qui ayant l'art d'inventer galamment des manieres de Jeanne Sapp de Castille.

Jeanne supp. de Castille.

chaussure avoit souvent le plaisir de voir l'infante les porter. Le Comte de Boulogne ignorant le second destin de la mule trouvée s'arrête au premier, & comme l'intrigue de la princesse étoit plus glorieuse qu'utile, il ne lui sembla pas qu'elle fût incompatible avec un peu d'amour pour la Catalane. Elle lui avoit paru jolie dés son arrivée en Castille, & si l'honneur d'avoir les premices d'un cœur Royal, joint à quelques desseins secrets sur la confiance du Comte de Guyenne, n'avoient sollicité ses desirs pour l'Infante, Elvire auroit eu ses premiers hommages. Il se réjouït dans son ame de trouver les voyes si bien preparées. Les Amans de passage n'ambitionnent pas le premier rang & les conquêtes les plus aisées sont les plus desirables pour eux. Il bâtit sur le fondement d'un rendez-vous déja donné, & jugeant de la servérité d'Elvire par ce qu'il croyoit en savoir, la premiere occasion qu'il trouva, fut à son sens une occasion favorable. Il prit celle d'une Comedie chez la Reine, aprés l'aquelle il y eut une collation où les Ambassadeurs furent appellez. Il cantonne Elvire proche d'un balustre, & feignant de lui demander l'explication des peintures d'un lambris qu'il trouvoit admirables : Ce n'est pas de ce lambris dont il s'agit, belle Elvire ; lui dit-il à demy-bas, il n'est que le pretexte de nôtre conversation. Je vous aime, & je n'ay pû trouver le moyen de vous le dire qu'aujourd'huy. Je scay que j'attaque une place déja surprise ; mais les François sont accoûtumez à deposseder les usurpateurs : Je

n'ignore aucune de vos affaires, ce fut Jeanne moy qui vous fis partir du jardin de la Reine il y a quelque tems en si grande diligence, & j'ay la mule que vous y perdites: je n'ay dit cette avanture à personne, & ne la diray jamais qu'à vous; mais, belle Elvire, ma discretion merite quelque grace, recompensez la, s'il vous plait. Elvire étoit une jeune personne glorieuse, dont l'ame étoit fiere, qui n'avoit ni ne vouloit avoir d'intrigue, & pour qui la Nature avoit fait liberalement ce que les loix & l'éducation ont souvent bien de la peine à faire. Vous vous adressez mal, Seigneur, dit-elle au Comte froidement, cherchez d'autres matieres à vos Romans, les Fables ne sont pas de mon gout. Elle prononça ces paroles avec tant de severité, que tout hardi qu'étoit le François, il en fut surpris. Cependant comme il croyoit être assuré qu'Elvire n'étoit pas si terrible qu'elle vouloit le paroitre, cette sortie ne fit que redoubler l'ardeur de l'attaque; il cherche les yeux d'Elvire dans tous les lieux où il lui étoit permis de la voir; il fait naitre des occasions honnêtes de lui faire de petits presens; il donna des concerts aux filles de la Princesse & trouva le secret de faire savoir à Elvire par un billet, qu'ils n'étoient faits que pour elle. Plus il s'empressoit, plus la Catalane étoit tranquille, Elle le traitoit de visionaire, quand il osoit lui parler de jardin & de rendez-vous: & alors que pour ne point la pousser à bout sur ce qu'il remarquoit qui ne lui plaisoit pas, il se retranchoit dans la feinte de croire son cœur tout neuf, & la

Supp de Cast.

Jeanne Supp. de Cast.

supplioit de le lui donner en cette qualité. Elle lui disoit naïvement qu'elle ne vouloit point d'affaires, & qu'elle étoit ennemie de tout commerce. Il croyoit toutefois avoir des preuves du contraire ; & si la Catalane ne le trompoit pas, sa prevention le decevoit. Il voulut savoir positivement laquelle des deux étoit mensongere : il n'avoit gagné qu'un des Portiers du jardin ; il les gagna tous ; il apprend que le Marquis de Villena y étoit entré le soir que le Comte de Boulogne y avoit trouvé la mule. Il envoye chercher l'ouvrier qu'il avoit faite, il le questionne lui-même ; cet homme assure qu'il l'a faite pour Elvire. La fierté de la Catalane perd le peu de credit qu'elle commençoit d'acquerir. Le Comte la soupçonne d'artifice. & croyant faire un acte meritoire de convaincre cette rusée, il resolut de la prendre sur le fait. Bien qu'il eût tous ces desseins en tête, son intrigue avec l'Infante n'en alloit pas moins son train. Il lui parloit autant qu'il le pouvoit, il lui écrivoit tous les les jours ; il avoit trouvé cent moyens de le faire ; tantôt le billet étoit coulé dans une espece de confiture seche, dont je croy que ce fut lui qui nous donna l'usage à son retour ; car on en avoit en France sous le nom *Scorsonere*. D'autres fois il faisoit venir des galanteries à la maniere de nôtre Cour, & glissoit une lettre dans celles que la Princesse trouvoit à son gré. Il fut même assez ingenieux pour faire faire un Buse de feuillages d'or sur un émail bleu, dont le dedans étoit creux ; & la Princesse feignant de lui en montrer l'ouvrage, ou jouant

à des jeux où ce Base paroissoit necessaire, Jeanne recevoit des Billets dedans, & souvent les honoroit de ses réponses. Elles étoient aussi favorables qu'au commencement, & hors certains droits de bien veillance qu'il vouloit bien reserver aprés le succés de l'Ambassade ; il se croyoit aussi gratifié qu'autresfois, mais il se trompoit tres-fort. Le Marquis avoit fait comprendre à l'Infante, que le mariage d'Alphonse étoit plus avantageux pour elle, que celui du Comte de Guyenne ; & la Princesse traittant les Ambassadeurs sur le pied de l'établissement qu'ils lui faisoient esperer, celui du Prince de Castille occupoit le premier rang de son cœur. Le Marquis l'avoit veuë par son ordre dans le même jardin où il l'avoit veuë sans son ordre dez la premiere fois ; & comme il n'avoit pas des desseins aussi sinceres de la marier à l'Infant, que le Comte de Boulogne en avoit de la marier au Comte de Guyenne ; l'histoire médisante rapporte, que le Marquis usurpoit beaucoup plus sur les droits pretendus du Prince Castillan que le Comte n'avoit usurpé sur ceux du Prince François. Un soir que pour continuer ses pirateries, il étoit dans le jardin de la Reine, où la Princesse avoit promis de venir le trouver sans autre suite, qu'une Gouvernante qui se piquoit de complaisance ; le Comte de Boulogne, qui avoit des épions fidelles en campagne, fut averty de l'arrivée du Marquis. Il se rend dans le jardin par la porte qui étoit à sa disposition, & ne s'attendant pas à moins qu'à surprendre Elvire en mensongne avec

Sipp. de Castilie

Jeanne supp. de Cast.

il se glisse derriere la palissade d'un cabinet, où son Jardinier gagné l'assura que le Marquis estoit entré. Il faisoit obscur ce soir là, & la Princesse & Villena parloient fort bas ; mais le Comte ne laissa pas d'entendre le sifflement de leur langue. Il fait le tour du cabinet, & s'y jettant brusquement, : Hé bien ! Madame, dit il à l'Infante, vous ne voulez point d'affaire, ce sont fables que les rendez vous du jardin, & la mule perduë, vous n'aimez point le Marquis de Villena; & vous estes par temperament, ce que les plus vertueuses sont par vertu. Une partie de ces choses convenoient à la Princesse, & si le Comte avoit sçu veritablement à qui le discours s'adressoit, ses interests connus & secrets le mettoient en droit de lui parler de cette sorte : Mais l'orgueil du sexe & du rang de l'infante ne permettoit point d'aveu pacifique. Elle dit au Comte, qu'elle le trouvoit bien hardy d'entrer dans une conversation où il n'estoit pas appellé, qu'elle avoit ses raisons de parler en secret au Marquis, dont le Roy son pere estoit content, & dont elle ne devoit compte qu'à lui, ou à la Reine : qu'il se retirât promptement, s'il ne vouloit qu'elle perdist le respect pour sa dignité, comme il avoit perdu celui qu'il lui devoit. Il seroit difficile d'exprimer l'etonnement du Comte de Boulogne, quand il reconnut la voix de l'infante ; il crût se tromper, & l'interrompit tout éperdu ; Quoy Madame, lui dit-il est c'est vous qui estes dans ce Cabinet Oüy, c'est moy, repartit l'Infante imperieusement : Et ce Cavalier, poursuivit le

Comte eſt le Marquis de Villena ? Oüy, interrompit le Marquis, je ſuis le Marquis de Villena, & je parle à l'Infante pour des affaires qui regardent l'Eſtat. Je vous demande pardon, Madame, repliqua le Comte avec autant de ſurpriſe que de froideur; je ne croyois pas trouver le Marquis en ſi bonne compagnie, je prendray des meſures plus juſtes une autre-fois, & puis que le reſpect que je vous dois eſt expoſé à des incidens ſi impreveus, je le tiendray en garde ſur tout. En diſant cela, il ſortit, & laiſſa l'Infante dans une inquietude ſans égale. Elle n'en diſoit pas la veritable cauſe au Marquis, cette eſpece de ſincerité ne fut jamais en uſage; mais la vertu ſcrupuleuſe dont la Reine décoroit ſes vieilles années, fourniſſoit aſſez de pretéxtes de deſeſpoir à la Princeſſe. Elle écrivit au Comte ſi toſt qu'elle fut rentrée dans ſa chambre, & bien qu'elle continuât à tourner le rendez-vous ſur les troubles de Caſtille. Elle lui témoignoit une douleur ſi tendre des ſoupçons qu'il en avoit conceus, qu'il falloit être l'Infante même pour ne croire pas cette douleur veritable. Cette Lettre tomba malheureuſement entre les mains du Marquis de Villena. La Princeſſe avoit les noms de ſes Amans ſi preſens à la memoire, qu'elle les confondit & penſant prononcer celui du Comte de Boulogne, elle prononça celui du Marquis. Le Meſſager ne penetra pas plus avant que ce qu'il entendoit: il n'y avoit point de deſſus à la lettre; il la porta ſans autre reflexion à celui que l'Infante avoit nommé ſans y penſer. De tels meſſages ſont

Jeanne Supp. de Caſt.

Jeanne Sipp de Cass.

pour l'ordinaire incompatibles avec le sommeil des Amans. Le Marquis passa la plus grande partie de la nuit à rêver au gracieux Poulet, il ne douta pas un moment de l'erreur. Le Comte étoit si bien figuré, que sans être son rival, on pouvoit aisément le reconnoître. Voilà le Marquis aussi jaloux qu'irrité : Il se representa la maniere dont le Comte avoit parlé à la Princesse. Bien qu'elle fût respectueuse, elle avoit un caractere familier ; il en tira deux ou trois consequences aussi justes que douloureuses, & resolu de les apuyer d'une conference avec le Comte, il alla le voir si tôt qu'il fut habillé. Le Comte venoit de recevoir un billet de la Princesse, adressant au Marquis, comme le Marquis en avoit receu un le soir precedent, adressant au Comte. Elle avoit appris le destin de son Envoyé, elle vouloit le reparer, s'il étoit possible, & dans ce dessein, elle conjuroit le Marquis de se rendre à un Monastere où elle alloit dîner ce jour là, & où elle esperoit de trouver la liberté de l'entretenir. Les fautes des domestiques ont un enchaînement qu'on ne peut ni prevenir ni justifier. La Princesse avoit fait une reprimande si aigre au porteur de la lettre, de ce qu'il l'avoit renduë au Marquis de Villena, & lui avoit dit avec un transport si confus, que ce qu'elle écrivoit étoit pour le Comte de Boulogne, qu'il appliquoit ce mot d'écriture au billet comme à la lettre, & vint le remettre entre les mains du Comte François, qui le lisoit encore quand le Marquis entra, & Villena voyant sortir celui qui l'avoit apporté, &

le reconnoissant pour le même qui lui avoit donné la lettre du soir precedent; Ce officier de l'Infante, dit-il au Comte, n'a prevenu mon zele que d'un moment, je venois vous rendre ce qu'il vous a dit sans doute qui vous appartient. Il ne m'a dit qu'une chose où je prens tres-peu d'interê, repliqua le Comte froidement; il m'a donné avis que la Princesse de Castille va diner aujourd'huy dans un Monastere de cette Ville; vous qui avez plus d'affaire à traiter avec elle, que je n'en ay, & qui choisissez des lieux secrets pour vos entretiens, vous pouvez profiter de l'avertissement. Le voilà, poursuivit-il, en lui presentant le billet, le nom du Marquis étoit inseré dedans: Ainsi le Comte ne faisoit aucune scrupule de le rendre à son adresse. Ha! vrayment, dit le Marquis en souriant apres l'avoir leu, la rencontre est singuliere; l'Infante ne veut pas que nous ayons rien à nous reprocher, & j'aurois trop d'avantage sur vôtre honnêteté, si je vous avois rendu la lettre qu'elle vous a écrite, sans que vous eussiez eu le même present à me faire. Il la lui remit entre les mains en achevant ces paroles. Le Comte la leut, & continuant de parler aprés. La Princesse prend une peine inutile, dit-il, je suis trop peu sage pour la perdre, & trop peu credule pour être deceu. Mais, Seigneur Marquis, ajoûta-t'il, oseroit on vous demander depuis quel tems vous êtes en possession des bonnes graces de cette Princesse? car je ne crois pas que vous ayez envie de m'en faire un secret aprés ce que je say: Je vous crois resolu à

Jeanne Sipp. de Cast.

Jeanne Supp. de Castille

la méme indiscretion, repartit le marquis; je ne suis pas plus ignorant sur vos affaires que vous l'étes, sur les miennes; & la Princesse n'est pas digne qu'on garde des mesures avez elle aprés l'air dont elle nous traite. Ces deux Amans irritez & prevenus d'une passion trop commode pour avoir des effets funestes, se firent une sincere confidence de tout ce qu'il leur étoit arrivé & resolurent de se vanger, en ne souffrant point que la Princesse épousât aucun des Princes dont ils ménageoient les interêts. Il n'eurent pas le plaisir de cette vengence; l'Infant Alphonse & le Comte de Guyenne étant morts en ce tems-la, & le Roy de Castille les ayant suivi de prés, la destinée de l'Infante la conduisit en Portugal, où elle ne manqua pas sans doute, à mettre ses Maximes en pratique. Mais je n'ay pû réeouvrer de memoires fidelles du reste de ses intrigues: Ce que je say seulement, c'est qu'aprés plusieurs avantures, un rayon de la Grace la confina dans un Monastere de sainte Claire, où elle finit sa vie exemplairement. Le Comte de Boulogne qui connoissant le bon naturel de la Princesse, regardoit l'inspiration du Ciel comme un dépit amoureux, communiqua son idée à tant de gens, qu'il l'a fait passer jusque à nous. Je la rends comme je l'ay receue, & trouvant nôtre sixiéme Partie des Annales suffisamment remplie, je me hâte de passer à la septiéme.

Fin de la Sixiéme Partie.

ANNALES GALANTES.

SEPTIE'ME PARTIE.

Les Princes Dervis.

ISMAEL usurpateur de l'Empire des Perses sur le Prince Imirse, petit fils d'Usun Cassan, avoit deux fils jumeaux, dont l'aîné se nommoit Seach Caly, & le second Chasan Helif : le Sophy destinoit le premier de ces Princes à une sœur d'Imirse nommée Imirsile, qu'il avoit fait élever dés son enfance dans des sentimens conformes à ce dessein ; & comme ce mariage affermissoit son usurpation, il l'avoit resolu dans ces festins Royaux si fameux en Perse, où c'est un crime digne de mort que d'appeller des Decrets qui s'y prononcent. Les Grands du Royaume prevenus dés long-tems en faveur de cette aillance, l'avoient approuvée, & la peine attachée à l'infraction de cette Loy, surmontant la repugnance que la Princesse auroit pû conserver pour le sang de son Tyran ; on n'attendoit que la fin d'une negociation secrette, avec quelques Provinces fidelles à leur

Les Princes Dervis.

Prince legitime, pour accomplir ce mariage; mais ce n'étoit pas le suffrage des peuples qui devoit étre demandé, c'étoit celui de l'Amour, il ne connoit de loix que les siennes; le Prince Caly savoit en vain celles de l'Etat, son cœur ne pouvoit s'y soûmettre : Il aimoit éperduëment une de ses parentes nommée Zurie, & cette passion estoit d'autant plus violente qu'elle estoit secrette. Il fit ce qui lui fut possible pour combatre cette inclination; mais sentant qu'elle augmentoit par la resistance, il envoye chercher son frere & lui confie son amour & son desespoir. Il ne pouvoit choisir un Confident plus zelé, outre l'union parfaite qui estoit entre ces Princes: Chasan aimoit ardemment la Princesse Imirsile : il n'avoit osé lui declarer sa passion; car il la trouvoit trop digne de regner, pour lui proposer un sujet pour époux, & il sçavoit que l'ordre de la Nature destinoit l'Empire à son frere. Quoy ! Seigneur, s'écria-t-il, quand le Prince lui declara qu'il ne pouvoit aimer Imirsile, on vous donne la Perse, & vous n'acceptez pas ce present ? J'en connois toute la valeur, mon cher frere, repartit Caly ? mais je suis attaché à Zurie par des liens si forts, que je ne puis les rompre. Je suis forcé d'avoüer qu'Imirsile est plus belle; & je conçois bien que la Politique voudroit que je l'épousasse. Mais mon frere, je n'ay pas si tost fait cette reflexion, qu'il s'éleve je ne sçay quel mouvement dans mon cœur qui s'oppose à mon esprit. Ma volonté ne sçauroit se porter à ce que ma raison lui commande, la beauté d'Imirsile éblouit

mes yeux sans émouvoir mon ame; & tout ce que je tâche en vain de sentir pour elle, je le sens pour Zurie naturellement & sans effort. Vous trouverez plus de gens, interrompit Chasan, qui sentiront pour Imirsile, ce que vous sentez pour Zurie, que vous n'en trouverez qui traverseront vôtre passion. Rien sur la terre n'est si parfait, que la Princesse de Perse. Ha! mon cher frere, s'écria le Prince, en embrassant Chasan je croy vous entendre, vous aimez sans doute Imirsile, & le sort ne m'a fait qu'un mal, où lui-même a preparé un remede: Seroit il possible qu'en me dérobant à un devoir qui m'est odieux, je serviſſe un frere si cher? Il n'est que trop possible que j'aime Imirsile, repartit Chasan, & cet amour est aussi vieux que ma raison. Mais, Seigneur, de quoi cela vous guerira-t-il? Vous devez vous resoudre à la mort ou à épouser la Princesse de Perse. Ismaël est severe, il craint la revolte d'un peuple usurpé, dont les inclinations tendent toûjours vers leurs Princes legitimes; Il ne voudra point authoriser la desobeïſſance des Perses par la tolerance de la vôtre, & je m'asſûre qu'il la puniroit en vous, comme dans le moindre de ses sujets; Que vous sert donc que j'adore la belle Imirsile? vôtre infortune diminüera-t'elle par là la mienne, & vous croirez-vous moins miserable, parce que je le seray comme vous? Il faut tâcher à ne l'être ny l'un ny l'autre, repartit Scach. Caly le Sophy est âgé, & je ne croy pas qu'il se hâte de conclure le mariage d'Imirsile, & de moy: Il a une guerre fâcheuse sur les bras, qui ne lui permet pas de son-

Les Princes Dervis.

Les Princes Dervis.

ger si tost à cette grande feste : profitons du present, & laissons l'avenir dans la disposition du Ciel. Alors il proposa au Prince Chasan de faire l'amour sous son nom à la Princesse de Perse. Nous n'aurons pas de peine à nous ménager des commoditez, adjoûta-t-il, nous sommes de même taille, & nous avons le son de la voix tout semblable, abandonnons nous à la conduite de l'Amour. Quelques jours aprés que cette resolution fut prise, les Princes trouverent une occasion d'en faire l'essay : le Prince Imirse s'estoit retiré auprés de Bajazet. II Empereur des Turcs, qui lui faisoit esperer de le remettre sur le Trône de ses peres. Campson, Sultan d'Egypte, ennemy declaré de Bajazet, estant bien-aise de faire une diversion des Troupes qui pouvoient marcher contre lui, envoya Thoman Bey, qui lui succeda depuis à la Monarchie, offrir son alliance au Sophy, & le conjura d'unir leurs interests. Cette offre estoit trop avantageuse à Ismaël, pour n'estre pas acceptée, il receut l'Ambassadeur avec beaucoup de magnificence, & pour faire quelque chose que l'Egiptien pût s'appliquer en particulier, la Cour de Perse invanta des Danses à l'Egiptienne, qu'on danseoit masqués & vestus à la maniere d'Egipte. Ce déguisement fournissant aux Princes la commodité dont ils avoient besoin, ils firent faire des habits tout semblables, & Caly cedant le pas à son frere, & lui rendant tous les respects qui pouvoient le faire passer pour l'aîné, se ménagea la liberté d'estre auprés de Zurie pendant que Chasan rempliſſoit sa

place

place auprés d'Imirsile. La Princesse de Perse trouvoit ce faux Caly beaucoup plus passionné que le veritable, il lui exprimoit son amour dans des termes que la sincerité de Caly ne lui permettoit pas de choisir ; & l'une des conditions de cette feste estant de faire de petits larcins pendant qu'elle dureroit, Chasan receut avec tant de transport ceux que le hazard lui permit de faire, que la Princesse en fut surprise. Je croy lui dit-elle en soûriant, que l'habit que vous portez a quelque proprieté secrette pour vous rendre amoureux ; vous ne me l'avez jamais paru qu'aujourd'huy, & je disois encore hier au soir à la Princesse Zurie, vôtre cousine ; que si vos froideurs continuoient je serois la premiere à me soûmettre à la rigueur des loix, plûtôt que de vous voir obeïr au Sophy avec tant de repugnance. Le mystere est si fort de l'essence de l'amour, Madame, repartit Chasan, que les Amans ne peuvent rien dire de passionné sans son ayde ; Ce n'est point l'ordre du Sophy qui m'attache auprés de vous presentement, ce sont les desirs de mon ame, & je pourrois estre un autre que Caly, sans que vous ny mon pere pussiez vous en appercevoir Cette supposition anime mon ardeur, je me persuade que c'est à moy seul que vous devez ce que je fais, & mon cœur agissant par ses propres mouvemens, & sans contrainte, c'est l'amour qui vous parle par ma bouche, & ce n'est plus le Decret du Sophy qui me fait parler. Mais cet amour est-il plus contraint dans mon cabinet, reprit Imirsile, ou dans tel autre lieu qu'il vous plaist de choi-

Les Princes Dervis.

Les Princes Dervis, fit, que dans la confusion de cette grande assemblée ? si nous étions de ces Amans, à qui les occasions de se parler sont interdites, ou dont les actions sont éclairées par des témoins incommodes, je ne serois pas surprise qu'il vous faluſt un déguisement pour me dire que vous m'aimez ; mais par l'ordre de celui à qui la nature & ma fortune nous ont soûmis, vous pouvez m'assurer de vôtre amour toutes les fois que vous le desirez ; tous les lieux vous sont propres, & vous avez le choix de toutes les expressions, d'où vient donc que vous m'avez laissé remarquer tant de tiedeur dans vôtre ame jusqu'à ce moment. Le Prince auroit peut-être eu de la peine à répondre à cette seconde question, si la fin de l'assemblée ne l'avoit tiré de cet embaras. Ils coururent son frere & lui proche dune feneſtre, comme pour y respirer un peu d'air, & revenant sans masque, Scach Caly fut obligé de donner la main à Imirsile pour la reconduire à son appartement ; mais ce fut avec une froideur si peu conforme aux discours qu'elle avoit entendus, qu'elle ne pouvoit assez admirer cette difference. Le Sophy qui croyoit que c'estoit son fils aîné qui avoit entretenu cette Princesse, s'étant apperceu que celui qu'il prenoit pour le second, avoit toûjours été auprés de Zurie, s'imagina qu'il en étoit amoureux & cette alliance ne lui deplaisant pas ; Chasan, dit-il à ce Prince le lendemain, je sçay les sentimens secrets de vôtre cœur la tendresse paternelle est penetrante, & j'ay vû ce que vous ne croyez peut être pas m'avoir montré. Je pourrois

me plaindre à vous de ce que vous n'avez pas consulté ma volonté ; Mais je suis bon pere, & je pardonne ce manque de respect à une passion dont je say par mon experience, que les gens de vôtre âge ne sont pas toûjours les maîtres. Chasan ne fit pas reflexion d'abord à ce qui pouvoit causer l'erreur du Sophy, il crût au contraire qu'il avoit reconnu à quelques gestes lors qu'il étoit auprés d'Imirsile, & que preferant la satisfaction de ses enfans à la rigueur des loix, il ne vouloit pas contraindre l'inclination des Princes, Seroit-il possible, Seigneur, s'écria-t'il, que vous fussiez cet effort d'amour paternel ? Oüy, mon fils, je le fais, repartit Ismaël, & je vous donne ma parole inviolable, que le jour même où le Prince vôtre aîné épousera la Princesse de Perse, vous épouserez vôtre cousine. Sa cousine, Seigneur, repera Caly qui étoit present à cette promesse. Oüy, poursuivit le Sophy, je m'apperçûs hier au soir qu'il lui parloit comme à une personne qui ne lui est pas indifferente, & bien que je deusse avoir d'autres desseins pour lui, je les feray ceder à la bonté que j'eus toûjours pour mes enfans. Il fut à propos que le Sophy entrast dans son cabinet, en achevant cette parole : le trouble des Princes l'auroit éclaircy de ce qu'ils avoient resolu de lui celer : Ils se retirerent dans leur appartement si confus & si affligez, qu'à peine ils pouvoient retenir leurs murmures. Quoy ! disoit Chasan, ce n'est pas assez pour satisfaire à la cruauté de mon destin que j'aime dés mon enfance une princesse, dont je n'ose esperer la possession. Il faut encore qu'on m'en

Les Prieces Dervis

Les Princes Dervis.

donne une, que je ne puis, ny que je ne dois aimer ; C'eſt peu qu'on veüille me priver de Zurie, ajoûtoit Caly, on pretend me contraindre à épouſer Imirſile ; & mon frere, un frere que j'aime autant que moy même, va devenir l'homme du monde que je devray le plus haïr ? Quoy ! Zurie ſera poſſedée par Chaſan, & c'eſt Chaſan qu'il faut que je regarde comme le raviſſeur de tout mon bien. Il ne le ſera point, Seigneur, reprit le jeune Prince, je ne puis aimer qu'Imirſile, & je n'épouſeray jamais Zurie, Vous l'épouſerez, mon frere, interrompit le deſeſperé Caly, ſi vous pouviez concevoir le charme ſecret dont elle enchante les cœurs des gens qui l'approchent, la douceur de ſon eſprit ; la tendreſſe & la probité de ſon ame, l'air engageant qu'elle fait donner à toutes ſes actions. Ha ! mon frere, vous ne verrez jamais cette Princeſſe avec un peu d'aſſiduité, que vous n'en ſoyez amoureux. Je crains bien plutoſt, repliqua Chaſan, que vous ne ceſſiez de l'aimer, ſi tôt que vous regarderez Imirſile avec plus d'attention. Vous éres à couvert de ce peril, interrompit le Prince Caly, j'ay déja fait l'eſſay des charmes d'Imirſile, & je ſay qu'ils ne peuvent rien ſur mon cœur ; mais vous, mon frere, qui n'avez ſoutenu aucun combat contre ceux de Zurie, le premier où vous vous expoſerez ſera mortel. Apres s'étre long-tems tourmentez de cette ſorte, ils paſſerent enſemble à l'appartement d'Imirſile, la Princeſſe Zurie étoit avec elle ; & ſi l'amour eût osé diſpoſer des places, les Princes euſſent bien ſçu com-

me ils devoient les chosir. Mais Zatie craignant pour la vie du Prince qu'elle aimoit, ne vouloit pas souffrir qu'il lui parlât en particulier devant la Princesse de Perse ; & Chasan redoutant la severité d'Imirsile n'osoit déclarer son amour à visage découvert. La contrainte qu'ils se faisoient, pour ne pas suivre le penchant de leur cœur, étoit peinte sur leurs visages. Zatie remarquoit celle de Caly. & l'en consoloit par toutes les œillades favorables que l'Amour pouvoit se ménager. Ces regards obligeans augmentoient l'inquietude & la distraction de Caly, & la Princesse de Perse croyant que ce Prince si distrait & si tiede croyant même qu'elle avoit trouvé si ardent & si appliqué le soir precedent, lui faisoit des reproches où il ne savoit que répondre. Ils passerent l'aprés midy dans cette fâcheuse occupation ; mais le soir étant venu, les Princes espererent de l'obscurité les faveurs que le jour leur refusoit. Ils proposerent la promenade aux Princesses elles approuverent la proposition : Ils descendirent tous quatre dans le jardin ; Seach Caly menoit Imirsile, & Chasan alloit à marcher à Zatie; le Prince se tournoit de moment en moment, pour examiner si les charmes de Zatie ne produisoient point l'effet qu'il en apprehendoit, Il lui sembloit remarquer aux actions de son frere, que ses propheties étoient fausses, & tant qu'ils furent en lieu découvert, ses soupçons furent supportables ; mais quand ils eurent attappé les allées sombres, & qu'il ne pouvoit plus voir ce qui se passoit, perdit toute confi-

Les Princes Dervis

Les Princes Dervis.

deration. Il l'aimera s'écria-t-il, sans songer à ce qu'il disoit, il ne pourra jamais s'en défendre. De qui parlez vous ? interrompit Imirsile en pressant la main de Caly Le Prince fut fâché de s'être trahy luy même, & faisant un grand effort pour se remettre ; je parle de mon frere, Madame, repliqua-t-il Il dit toûjours qu'il n'y a point de beauté capable de toucher son cœur, je ne veux pas qu'il ait cet aventage sur ma foiblesse ; & j'ay prié la Princesse ma cousine de tâcher à le rendre amoureux. Voudriez-vous bien que nous écoutassions si elle reüssit dans son entreprise ? En disant cela, il rangea la Princesse contre une palissade, & se mit auprés d'elle. Il faisoit obscur dans cette allée en plein jour, il ne devoit pas y faire clair lors qu'on ne voyoit presque plus par tout ailleurs. Chasan & Zurie passerent proche du Prince & d'Imirsils sans les appercevoir, & Caly entendit que son frere disoit à la Princesse; c'est cela même qui fera quelque jour un de nos plus grands plaisirs, ma cousine. L'avanture declarée est insipide, & l'Amour n'est jamais si bien dans son centre que quand personne ne se défie de son sejour. Chasan disoit ces paroles à propos de sa passion pour la Princesse de Perse, dont il faisoit alors confidence à Zurie; mais la jalousie de Caly ne les lui fit pas recevoir de cette sorte : il les donna un sens conforme à ses soupçons ; cette idée troublant son jugement, courut sur les pas de son frere, & laissa Princesse sans Ecuier, Quand Chasan entendit marcher derriére lui, il demanda q

Les Princes Dervis.

c'étoit. Caly se fit bien tôt connoître, il sépara son frere de Zurie brusquement, & lui disant qu'il avoit assez long-tems rempli cette place; il lui fit comprendre que la main d'Imirsile étoit vaquante. Chasan courut chercher la Princesse de Perse, pour jouer auprés d'elle le rôle de l'Egiptienne; il la trouva fort irritée de la maniere dont Caly venoit de la quitter. Elle avançoit vers le bout de l'allée, à dessein de se joindre ses femmes & de se retirer dans son appartement: Chasan l'arresta par sa robe, & lui demanda le sujet de sa retraite. Vous n'avez pas besoin de moy icy Seigneur, dit-elle, en tirant sa robe des mains de Chasan, & en redoublant son pas. Le jeune Prince comprit bien que Caly avoit fait quelque trait d'Amant de Zurie, & voulant le reparer s'il étoit possible; Ma belle Princesse dit-il à Imirsile en continuant de l'arrester, ne me traitez pas avec cette rigueur, s'il vous plait, je suis incapable de concevoir un desir qui vous offense; si sans y penser j'ay fait quelque chose qui vous ait déplu, me voicy prest à mourir pour vous satisfaire. Cette soûmission de Chasan, qu'Imirsile croyoit Caly, calma un peu son dépit: elle n'aimoit ce Prince que parce qu'elle croyoit devoir estre sa femme; mais elle étoit glorieuse, elle savoit bien qu'elle meritoit toute l'ardeur d'un Amant, & ne pouvoit supporter les indifferences de Caly. Elle en fit des reproches à celui qu'elle prenoit pour luy, qu'il trouva trop forts pour ne partir que de colere. Vous interessez mon amour plus que vous ne pensez, Madame, lui dit-il, quand vous luy

Les Princes Dervis.

laiſſez voir tout vôtre courroux : il eſt trop violent pour n'avoir qu'une cauſe ordinaire: Vous aimez, Princeſſe, & le dépit ſi peu moderé ne va jamais ſans beaucoup d'amour. Ne vous flatez point de cette imagination, interrompit Imirſile, je ne vous aime qu'autant que j'y ſuis forcée par les loix du Sophy. Avant ce decret irrevocable qui m'engage à vous épouſer, je vous regardois comme ſi vous n'euſſiez jamais eſté, & par un aveugle inſtinct dont j'ignore la cauſe, ſi j'avois conſulté mon cœur, le Prince Chaſan l'auroit plus touché que vous. Chaſan, Madame ? s'écria le Prince Oüy, repartit Imirſile, Chaſan a des manieres dont je m'accommoderois mieux que des vôtres: il a plus de complaiſance pour mes volontez, & je me ſens un penchant ſecret à lui vouloir du bien. Ha ! Madame, interrompit le Prince, ne reſiſtez point à ce penchant, je vous en conjure. Chaſan m'eſt cher à l'égal de moy-même, ſes avantages ſont les miens, je ſens tous ſes deſirs, je prens part à toutes ſes joyes, & je ne puis être heureux que de ſon bon-heur. Je ne vous dis pas cela pour vous obliger à faire cette declaration, interrompit la Princeſſe : je ſay à quoy les loix de Perſe m'engagent; & la ſympatie que j'ay pour vôtre frere, ne me fera pas hazarder ma vie pour me donner à lui ; je ne ſay même ſi ce don lui plairoit, nous n'avons jamais parlé de ces ſortes de choſes lui & moy, mais je ſuis bien aiſe de vous faire comprendre que c'eſt ma gloire ſeule qui s'irrite de vos mépris. Trouvez un ſecret pour m'affranchir de la tyrannie où le decret d'Iſmaël me ſoumet ; rende

moy à moy-méme, & aprés cela disposez de vous comme il vous plaira, je n'y prens aucun interest ; mais tant que je seray dans l'engagement où on m'a mise, je pretens qu'il soit reciproque, & n'y faire aucun sacrifice dont vous ne soyez de part. Ce discours tirant Chasan de conversation malgre lui, il falut qu'il soutint le personnage de Caly pendant le reste de la promenade ; il demanda pardon de ce qu'il n'avoit point fait, il fit des prieres & des protestations : Elles avoient le vray caractere de l'amour, & cette passion n'étant jamais plus prodigue de faveurs que dans les racommodemens, Chasan obtint de la Princesse une bague qu'elle portoit au doigt, & qu'elle lui donna avec promesse, qu'en quelque conditiõ qu'il la sommât de sa foy au nom de cette bague, elle le recevoit pour son époux. Le Prince Caly tiroit à peu prés les mêmes asseurances de la chere Zurie ; elle ne pouvoit, quoy qu'il lui dît de se resoudre à exposer un Prince si bien aimé à la severité d'Ismaël : Mais l'Amour ayant inspiré à cet Amant la pensée d'une fuite dans quelque azile, elle l'avoit approuvée, & elle lui avoit promis que quand ils se verroient reduits à cette necessité, elle s'y soumettroit sans scrupule. Ces favorables esperances calmerent l'inquietude des deux freres, & ils passerent cette nuit plus tranquillement qu'ils n'avoient passé les cinq ou six precedentes : mais leur sommeil étoit un trompeur, qui ne les enchantoit pendant que ques heures, que pour rendre leur douleur plus sensible à leur r veil. Le Prince Imirie ayant été averti des desseins

Les Princes Dervis.

Les Princes Dervis.

qu'Ismaël faisoit sur la personne d'Imirsile, & ne pouvant accorder cette alliance avec la juste haine qu'il avoit pour l'Usurpateur de son Trône, resolut de tout entreprendre pour empêcher l'accomplissement du mariage. Le Sophy tenoit alors sa Cour dans la ville de Xiras Capitale de la Province de Perse. Cette Ville conservoit une fidelité pour son Prince, que toute l'autorité d'Ismaël ne pouvoit détruire : Imirse envoye des Agents secrets vers les principaux habitants, leur represente la douleur qu'il auroit s'il voyoit son sang confondu avec celui de son mortel ennemi, & les conjure de lui aider à prevenir cette honte par l'enlevement d'Imirsile. Les Agents sçûrent si bien s'acquitter de leur commission que la nuit même qui suivit la promenade dont nous venons de parler, la Princesse de Perse fut enlevée, & avec elle la Princesse Zurie, qui malheureusement pour Caly, étoit demeurée à coucher avec Imirsile. Cette expedition s'étoit faite sans beaucoup de bruit ; les Princesses logeoient dans un quartier du Palais assez éloigné de l'appartement du Sophy ; les executeurs de l'entreprise avoient été introduits par les femmes mêmes des Princesses, qui étoient parentes ou le alliées des Chefs du parti, & le Prince Imirsile les ayant chargez d'un ordre exprés de sa main que sa sœur ne pût méconnoître, il n'y eut que les cris de Zurie à éviter, qui furent plutost étouffez qu'elle ne fut bien éveillée On met les Princesses dans un chariot qui les attendoit : on les mene hors de la Ville par une porte dont on étoit assuré, & leur faisant

prendre la route du Texel en diligence, elle y furent receuës par Imirsile, & par le Sultan Selim fils de Bajazet II. qui commandoit au nom de son pere dans toute la grande Phrygie Il est aisé de s'imaginer le desespoir des deux Princes amoureux aux tristes nouvelles de cet enlevement, ils montent à cheval suivis de toute la Cour, pour tâcher à decouvrir la route des ravisseurs : ils ne la sçurent que quand ils ne pouvoient plus les joindre; ils en parurent inconsolables, & leur amour ne demeurant pas dans les bornes de la simple douleur, ils resolurent de se rendre auprés de leurs Princesses, & de tenter toutes les voyes possibles pour les tirer de captivité. Ils prenent l'habit & l'aparence de certains nouveaux Dervis de la Secte de Scaydar, fameux Cõmentateur de l'Alcoran, dont ils étoient décendus & se dérobant secretement aux soins du vieux Ismaël, ils prénent la route de la grande Phrygie. Ils ne firẽt pas beaucoup de chemin sans apprendre des nouvelles de ce qu'ils cherchoient : Le Sultan Selim étoit devenu amoureux d'Imirsile si tost qu'il l'avoit veuë, & Imirsile n'étoit pas moins passionnée pour Zarie, leur amour éclatoit par des magnificence si publiques, qu'elles n'étoient ignorées de personne. Nos Amans Dervis fremirent à ce rapport, & precipitant leur marche, il parvinrent bientost à une demy journée de Cibotis, dite autrefois Apamie, où le Sultan Selim faisoit son sejour. Ils choisirent leur habitation dans un desert voisin du fleuve Meandre ; une grotte arrosée de deux ou trois sources murmurantes leur fut presentée par

Les Princes Dervis.

Les Princes Dervis

le hazard, comme s'ils l'avoient fait faire de commande. Ils eurent soin d'envoyer chercher par ceux de leurs gens qu'ils avoient été contraints d'amener, les choses dont ils avoient besoin, & faisant semer dans les Villes prochaines le bruit de leur haute vertu, ils ne demeurerent pas longtems dans leur desert sans y être visitez de tous les bigots de Mahomet. Ils n'entretenoient cette sainte compagnie que la vanité des choses de la terre, & du plaisir solide qu'on trouve dans la contemplation de celles du Ciel. C'est une maxime generale que les faux devots sont toûjours plus éloquens que les veritables, leur esprit n'est plein que de lui, même, l'humalité des bonnes ames, la meditation sur les mysteres qu'on traite, & cette simplicité Evangelique, qui est le caractere inimitable de la vraye pieté, ne derobant rien à la richesse de leurs expressions, elles sont toutes fortes & persuasives. Nos feints Dervis joignant donc à l'hypocrisie un tres grand esprit naturel, firent d'abord un progrés parmy les habitans du Texel qui parvint jusques aux oreilles du Sultan Selim. On ne parloit des nouveaux Saïdars, que comme des fils aînez du Prophete, & par une hyperbole ordinaire en pareilles occasions, plusieurs personnes assuroient eux avoir vû faire des miracles, qui ne les connoissoient que sur le recit de quelque visionnaire prévenu ou sur la relation de leurs emissaires secrets. Cette haute reputation arrivant toute l'estime du jeune Sultan, il envoya des presens aux Dervis pretendus, & les conjura de le

recommander à leur Prophete Ils le lui promirent, mais pour les presens ils les refuserent, disant qu'ils avoient renoncé à toutes les mondanitez de la terre, &. qu'ils n'avoient plus de commerce qu'avec les Anges. Cette réponse émeut la curiosité de Selim, il fit partie avec le Prince Imirse pour aller visiter les Dervis. Les deux Princes furent avertis fidellement de ce dessein, ils avoient des épions dans Ciboris qui observoient jusques aux moindres demarches de leurs rivaux: ils étudient la contenance qu'ils devoient tenir. & Selim étant arrivé à leur grotte, ils sçurent si bien la decorer de tout ce qui pouvoit le persuader de leur sainteté, que le meuble le plus commode qu'il y trouva, fut un instrument à déchirer la peau. L'inventaire effraya les deux curieux, ils craignoient de profaner un lieu si sacré; & les Princes secondant leur erreur; Enfans cheris de nôtre grand Prophete, leur dit Caly, approchez-vous sans scrupule des humbles serviteurs de l'Eternel, c'est pour vous seuls que nous sommes envoyez en cette Province, & c'est le soin charitable que le Ciel prend de vôtre conduite, qui vous a donné le desir de nous visiter. Ecoutez Sultan Selim; écoutez Prince Imirse, les Astres vous regardent d'un œil de courroux vous avez un grand penchant à suivre leur maligne influence; Nôtre divin Prophete vous a jugez digne d'être guidés par lui dans un passage si dangereux, & nous sommes les interpretes sacrez de ses adorables intentions. A ces mots d'adorables, de sacrez interpretes, & de guides deleguez

Les Princes Dervis.

Les Princes Dervis

du prophete si reveré, le Sultan Selim & le Prince Imirse s'inclinerent profondement & protestant qu'ils recevroient avec autant de soumission que de foy, les decrets divins qu'il plairoit aux Scaydars de leur prononcer, ils ses suplierent humblement de vouloir commencer l'exercice de leur mission. Les feints Dervis jugerent qu'ils falloit faire les difficiles pour mieux affermir la credulité de leurs Rivaux. Les misteres du Ciel ne s'expliquent & ne se reçoivent pas avec si peu de preparation, dit Chasan, il faut des prieres & des austeritez pour ouvrir les sacrez reservoirs des graces celestes: Vous avez le cœur plein de desirs mondains, comment voulez-vous que les inspirations divines y trouvent leur place? Commencez à nettoyer ce vase des souilleures dont il est taché, puis nôtre grand Prophete le remplira des salutaires écoulemens qu'il vous reserve. L'amour, la haine & l'ambition troublent vôtre ame, efforcez vous de la calmer, excitez-vous à la tranquillité, privez-vous de la veuë de ces objets que vous savez qui émeuvent vos passions; nous ne vous les nommons point, car nous avons eu revelation que vous devinerez tout ce que nous ne jugerons pas à propos de vous dire. Mais, Princes, nous n'ignorons aucunes de vos plus secretes pensées; & quand vous serez dignement preparez à recevoir nos enseignemens, nous vous dirons des choses surprenantes. Allez vous mettre en état de meriter la bonté dont le Ciel vous favorise, & venez nous retrouver quand vous jugerez que vos ames seront dans l'as-

ficte où nous les demandons, Les feints Dervis remettroient leurs Rivaux à une seconde conversation, tant pour concerter ce qu'ils avoient à dire, que pour ne se rendre pas suspects d'un dessein premedité; & cette remise produisant l'effet qu'ils en avoient attendu, le Sultan mesura l'importance des avis qu'il esperoit, par la difficulté qu'on faisoit de les lui donner. Il crut devoir tirer de ces saints Personnages des instructions salutaires pour la conduire de toute sa vie: Ces gens ont une communication étroite avec le Ciel, disoit-il au Prince Imirse, l'excellence de leur vertu brille dans leurs actions, & on remarque un caractere de pieté sur leur visage, qui semble y avoir eté répandu par la main même du divin Prophete: Imirse tomboit d'accord des remarques de Selim, & projettant l'un & l'autre de bien user du pretê: que le Ciel leur faisoit en ces hommes admirables, ils envoyerent leur rendre compte des preparations qu'ils apportoient à une seconde visite, & leur demander s'ils les croyoient suffisantes. Les Princes travestis leur manderent que non: ils avoient envoyez leurs épions aux nouvelles; ils tiroient adroitement des gens qui venoient les voir, des lumieres necessaires à leurs desseins; ils vouloient se ménager le loisir de faire toutes leurs informations & se contentoient d'enjoindre sur tout à leurs Rivaux de se priver de la conversation des femmes, abusant même du pouvoir que la qualité de Directeur leur donnoit. Il n'y eut sorte d'authorité qu'il ne leut plût d'exiger de leurs penitens; ils

Les Princes Dervis.

Les Princes Dervis.

les firent jeuner, ils les firent veiller; ils porterent leur malice jusques à des épreuves plus fortes; Mais enfin se croyant pleinement éclaircis de ce qu'ils vouloient savoir ils cesserent leur secrette persecution. Et le jour d'une seconde conference étant arrêté, les Princes abusez se rendirent à la Grotte des Dervis. Le courroux du Ciel commence à s'appaiser, leur dit Chasan, sitost qu'il les vit, nos instantes prieres & vos œuvres pieuses ont adouci la rigueur de cette sentence que les Astres sembloient prononcer contre vous; Et afin que vous ne croyiez pas que nous parlions par nous-mêmes: Ecoutez ce qu'il a plû à nôtre grand Prophete de nous reveler, Vous Sultan Selim, dit-il au Prince Turc, en le tirant à part, Vous avez attiré la colere divine sur vôtre tête par une envie secrette contre le Sultan Machmut vôtre frere. vous auriez voulu lui être preferé au Gouvernement d'Amasie; vous n'avez pas reüssi; dans ce dessein & le dépit que vous en avez conceu vous a obligé à lui susciter une plainte des peuples de cette Province qui lui a coûté la vie. Ne vous dis-je pas vray, Seigneur, poursuivit Chasan Le Sultan fut contraint de confesser ce crime, il l'avoit effectivement commis, & faisant plusieurs autres aveus semblables, il confirma au fond Dervis tout ce que leurs perquisitions secrettes lui avoient fait soupçonner. Le Ciel justement irrité contre vous d'une action si detestable, poursuivit-il, vous a fait aimer une Princesse de Perse qui devoit causer vôtre ruine: Elle étoit resolë, & nôtre grand Prophete nous envoyoit vous

en donner avis ; mais vos prieres & les nô- Les
tres commencent à le fléchir. Il fut homme Princes
comme vous, & bien que cette humanité Dervis.
fût soutenuë par des qualitez toutes divines, il sait où la foiblesse de nôtre nature peut vous porter Faites venir icy cette Princesse, qu'elle soit suivie de peu de gens ; car nous n'aimons point à nous communiquer aux mondains, & pour toute autre raison, que pour accomplir les desseins du Prophete, nous ne consentirions pas à lier un entretien secret avec des femmes : Mais nous savons nôtre ordre, & ce n'est que pour l'executer que nous sommes en cette Province. Le Sultan écoutoit le Prince travesty avec un respect & une admiration qui penserent le déconcerter ; il avoit une peine extréme à maintenir sa gravité : Caly n'étoit pas exposé à une épreuve moins forte, il étoit entré avec Imirse dans le détail de toutes les affaires. Ce Prince lui avoit declaré ingenuement les particularitez de l'enlevement des Princesses, nommé les gens de son intelligence dans Xiras, & découvert quantité d'autres choses importantes au nouveau Sophy. Le feint Dervis les lui arrachoit en lui persuadant qu'il les savoit, & qu'il n'en demandoit l'aveu que comme une marque de sa soûmission pour les volontez du Prophete, & passant des matieres d'Estat aux matieres d'Amour; Vous aimez la Princesse Zurie, lui disoit-il la pure science dont nous sommes douez, nous avoit appris cet amour avant même qu'il fust né : Mais, Prince, vous trouverez de grandes difficultez dans cette entrepriſe;

Les Princes Dervis.

cile ne plait pas au divin Prophete, & vous lui feriez un sacrifice infiniment agreable, si vous surmontiez cette passion : Ha ! Saint homme, interrompit Imirse, il m'est impossible de la surmonter, si quelque chose avoit pû la vaincre, ç'auroit été la rigueur de cette Princesse : elle est insensible à toutes mes peines, elle reçoit mes offres avec un mépris desesperant c'est sans doute, repartit Caly, qu'elle a le cœur prévenu en faveur de quelque autre personne. Le Sultan Selim n'auroit il point touché son ame, il est jeune, il est bienfait, il a de justes esperances au Trône Ottoman, & je crois remarquer dans les constellations, que ce Prince trahira la confiance que vous avez en lui. S'il doit me trahir, repartit Imirse, ce n'est pas en cette occasion ; il est amoureux de ma sœur jusques à la folie, & la Princesse que j'aime n'a pas moins d'indifference pour tout ce qui l'approche que pour moy. Je la crois toutefois d'un temperament à aimer, repliqua le faux Dervis : elle est née sous une étoile qui n'a pas accoûtumé d'influer des inclinations si tiedes, & j'oserois vous promettre que je lui trouverois un endroit sensible dans le cœur, si je l'avois entretenuë aussi long-tems qu'il y a que je vous parle. Hé de grace saint homme, interrompit Imirse, veüillez donc l'entretenir, s'il vous plaît, je la conduïray à cette grotte quand vous me l'ordonnerez; elle ne fera aucune difficulté de s'y rendre, elle a déja une curiosité extrême de vous voir, & quand je lui dépeignois vôtre personne il y a quelques jours, je remarquois une

émotion sur son visage, dont je ne l'avois jamais trouvée capable. Je loüe son zele, reprit Caly, & ce desir pour voir les personnes de pieté, est une heureuse preparation à leur ressembler. Le Ciel ne fait pas ces graces à tout le monde, & je connois par là que Zurie est chere au divin Prophete; cette connoissance obtiendra de moy l'acte de charité que vous en souhaitez. Mais il faut que ce soit promptement, car les jours qui nous ont esté donnez pour communiquer avec les hommes, sont tout prêts d'expirer, il est tems que nous quittions la compagnie des profanes, pour n'avoir plus de commerce qu'avec les divines Intelligences. Le credule Imirse fremissoit d'un saint effroy aux paroles du feint Dervis & liant la partie pour le lendemain, Selim fit trouver bon à Chasan qu'Imirsile accompagnât Zurie. Les Princes dormirent peu la nuit qui préceda cette heureuse entreveuë; la joye de Caly lui causoit des transpotes incompatibles avec le somme il, & la crainte qui s'emparoit de l'esprit de son frere, ne lui laissoit prendre aucun repos. Il apprehendoit de trouver l'ame d'Imirsile prévenuë de quelque bonne volonté pour le Sultan; il étoit bien fait, & le peu d'amour que cette Princesse avoit pour Caly, faisoit aprenhender à Chasan que Selim n'eût trouvé la place mal défenduë. Il n'avoit osé s'en informer à son Rival, il craignoit de n'être pas le Maître de son trouble à une question si delicate, & remettant à s'en éclaircir par la bouche même de sa Princesse, il se preparoit à cet éclaircisse- Les Princes Dervis.

Les Princes Dervis

ment avec des émotions qui ne se peuvent exprimer. Les deux Amans deceus n'étoient guere plus tranquilles : l'esperance est une passion inquiete, qui donne souvent plus d'agitation qu'un sincere desespoir. Ils avoient proposé les voyages aux Princesses à leur retour, elles l'avoient approuvé, & particulierement Zarie, & qui trouvant les portraits qu'on lui faisoit des Dervis, tres-conformes aux deux fils d'Ismaël, avoit de violens soupçons de la verité. Elle étoit habillée avant le jour, pressant Imirsile d'en faire autant, elles arriverent à la grotte des Princes plutôt qu'ils n'avoient osé les attendre. Leurs nouveaux Amans avoient voulu les accompagner; les Dervis l'avoient bien préveu, mais ils esperoient lever cet obstacle par le respect qu'on leur portoit. Ils s'étoient affeublez d'un bonnet à longue queuë dont le bout étoit ramené sur le visage, en sorte qu'il en cachoit la plus grande partie. Cette coëffure étoit, disoient-ils, leur équipage de pieté, quand ils étoient contraints de parler à des femmes : Chasan fit signe à Imirsile de le suivre au pied d'un rocher où il avoit resolu de tenir conference ; Caly détourna Zarie sous quelques arbres ; & afin que le Prince Turc & son amy ne les empêchassent de rien, ils leur donnerent des prieres Turques qu'ils leur ordonnerent d'aller faire au fond de la grotte, pour obtenir du Prophete un heureux succez à leurs entrepriſes. Les commodes Rivaux obeïrent ; ils étoient si prevenus de la saintetè des Dervis qu'ils auroient porté leur soumission plus loing, si on l'avoit sou-

haité. Chasan ayant fait asseoir Imirsile sur un endroit du rocher qui étoit revétu d'un peu de mousse, & se tenant de bout vis à vis d'elle, afin de cacher son visage aux gens de la suite du Sultan, qui étoient rangez autour de la grotte : J'ay de grandes merveilles à vous annoncer, jeune Princesse, lui dit-il en changeant sa voix autant qu'il le pouvoit, je say des choses de vous que vous ne savez pas vous-même ; mais comme la naïve declaration de nos sentimens secrets est le canal ordinaire des graces celestes, meritez par cet acte de soumission les biens que j'ay pouvoir de vous départir : dites-moy sincerement ce que vous avez senty pour Sach Caly, ce que vous avez senty pour Chasan Helif, & ce que vous sentez à present pour Sultan Selim. Vous êtes surprise, ajouta-t-il, voyant qu'Imirsile changeoit de couleur, de me trouver si bien informé de vos affaires, mais Princesse, les gens honorez de la communication familiere avec le Ciel, n'ignorent rien de ce qui se passe sur la terre. Je say que vous avez eu un penchant secret pour Chasan, que vous avez découvert à Caly même, ce certain soir que vous vous promeniez dans les jardins du Palais de Xiras, & qui, si ma memoire ne me trompe, devança la nuit de vôtre enlevement ; Voyez si je suis savant sur ce qui vous regarde, & veuillez m'épargner la peine de vous en dire davantage. Helas ! reprit Imirsile toute surprise, je n'ay rien à vous dire de plus, vous savez tout le secret de mon ame, quand vous savez mon inclination secrette pour Chasan. J'avouë que cette sympatie est née avec moy. Je

Les Princes Dervis.

Les Princes Dervis.

l'ay combattuë avec assez de fruit, quand j'ay crû qu'il étoit de mon devoir de la combattre, il n'a jamais tiré de ma bouche l'aveu que je vous fais, mais s'il faut vous dire ingenument l'état de mon ame, cette inclination se fortifie de jour en jour; j'aime beaucoup plus Chasan en Phrigie qu'en Perse, & par un caprice de l'Amour que je ne conçois pas, l'absence augmente en moy ce qu'elle détruit communement dans toutes les autres personnes. Vous n'aimez donc point Selim? interrompit l'heureux Chasan. La Princesse ne répondit à cette question que par un geste dédaigneux, qui disoit plus qu'un discours fort éloquent. Je suis pleinement satisfait de vôtre sincerité, belle Princesse, repartit le feint Dervis, & pour la recompenser par une agreable nouvelle, apprenez Imirsile que Chasan vous aime mille fois plus que vous ne l'aimez. Ce fut lui qui vous parla sous le nom de son frere pendant le Bal des Egyptiens; ce fut lui, qui laissant Caly auprés de Zaïre le soir de la promenade du jardin, appaisa vôtre colere avec des paroles si tendres; ce fut à lui que vous donnâtes cette bague, qui lui engage vôtre foy par des sermens si sacrez; & en un mot, c'est lui qui renonçant aux plaisirs de la Cour de son pere, & mépriſant les perils où il seroit exposé s'il étoit reconnu, vous parle dans ce moment sous le nom & sous la figure où vous me voyez. Le Prince pouvoit confier ce secret à Imirsile sans scrupule, l'aveu qu'elle venoit de lui faire, le mettoit à couvert de toute indiscretion. Ce n'avoit pas été sans raison qu'il avoit

pris le soin de cacher le visage de la Princesse : les changemens que ce discours y causa, ne pouvoient être reparez que par cette precaution ; Elle rougit, elle se troubla, elle fut prête à crier, & à prendre la fuite ; mais le danger où le moindre éclat mettoit Chasan, retenant cette impetuosité elle demeura comme immobile dans le lieu où elle étoit assise : Chasan profitant de cette perplexité, tira la bague d'un endroit de ses habits où il l'avoit mise, & découvrant son visage, la Princesse y remarqua tant d'amour, que quand ses yeux, & la veuë de sa bague ne l'auroient pas convaincuë, elle auroit bien jugé qu'il n'y avoit que le faux Egyptien & l'Amant de la promenade, qui pouvoit la regarder avec tant de passion Elle blâma le Prince du peril où il s'exposoit, le conjura d'en sortir, & lui demanda comme il avoit pû faire pour tromper le Sultan & le Prince Imirse. Il lui rendit compte en peu de mots de tout ce qu'elle vouloit savoir, lui declara l'amour de Caly pour Zurie, leurs avantures comme Princes de Perse, & leurs avantures comme Dervis ; & conclud par une priere de flater l'espoir de Selim, afin que cette complaisance le persuadant du credit des Dervis auprés de Dieu, permît aux Princesses de les visiter quelquefois. La conversation de Caly & de Zurie ne fut d'abord ni si serieuse, ni si sincere, elle avoit reconnu le Prince si tôt qu'elle l'avoit vû, sa taille, sa voix, & plus que tout cela, cette émotion secrette d'un cœur veritablement touché, lui avoient annoncé que c'étoit son cher Caly qui parloit

Les Princes Dervis.

Les Princes Dervis.

à elle ; mais voulant le punir de ce qu'il étoit si bien maître de son transport : il n'étoit pas necessaire, devot Personnage, lui dit-elle, que le Prince Imirse me fist venir icy pour le sujet qui m'y amene, soit que vos prieres ayent operé miraculeusement, ou qu'il y ait un periode pour la fierté comme pour les autres choses ; cet endroit sensible de mon cœur que vous l'aviez assuré de trouver, y est tout trouvé. J'aime le Prince de Perse, & je suis prête à faire tout ce que son amour peut raisonnablement exiger de moy. Je suis surpris, interrompit Caly tout émeu, que ce changement soit si prompt ; j'ay quelques secretes revelations qui m'avoient aisuré que vôtre passion pour le Prince Seach Caly, defendoit vôtre ame plus opiniâtrement contre les ardeurs du Prince Imirse. Elle l'a défenduë en effet, repartit la malicieuse Zurie, & puis que vous savez tout, je ne crains pas de vous avoüer que j'ay fort aimé le Prince dont vous me parlez ; mais l'absence d'un Amant, & les assiduitez d'un autre, font de terribles metamorphoses dans le cœur des femmes. Le Prince déguisé fit une exclamation à ce discours, qui fit juger à la Princesse qu'elle avoit poussé sa malice assez loin. Elle sourit, & regardant le Prince jaloux d'un air à dissiper tous les soupçons : Remettez-vous, Seigneur Dervis, lui dit-elle, vous avez peu de communication avec le Ciel, puis que vous savez si mal les affaires de la Terre : Appellez vôtre bon genie à vôtre secours, & vous apprendrez de lui que Zurie n'aimera jamais que son cher Caly, que la figure de

Dervis

Dervis ne peut le cacher à son cœur, & qu'en tous habits, comme en toutes rencontres, il la trouvera toûjours la même. Le Prince connoissant son erreur à ces paroles, fit mille tendres reproches à sa Princesse de la peine où elle l'avoit mis : ils convinrent ensemble qu'ils se menageroient de concert quelques autres conferences. Il lui declara des desseins que la proximité qui étoit entre Imirsile & Imirse, n'avoit pas permis à Chasan de confier à cette Princesse, & allant tous interrompre la meditation des Amants de la grotte, ces Princes abusez trouverent leurs prieres si efficaces en apparences, qu'ils ne pouvoient assez admirer le pouvoir que les Dervis avoient dans le Ciel. Les Princesses flattoient leur espoir de mille assurances frivoles ; Zaïre ne se retranchoit plus que sur le desir de faire la paix entre Ismaël & Imirse ; Selim promettoit de porter Bajazet son pere à s'entremettre de cette affaire, pourveu qu'on lui donnât Imirsile ; la Princesse feignoit d'y consentir, & on ne manquoit pas de faire souvent des voyages à la grotte des Dervis, pour les prier de recommander cette affaire au divin Prophete. Les Amans abusez étoient toûjours du pelerinage ; & c'étoit un regale admirable pour leurs Rivaux, que d'abuser de leur credulité pendant qu'ils parloient d'amour à leurs Maîtresses. Leurs discours en étoient plus passionnez, & si leur intrigue eût été sur un pied plus parfait, il ne faut pas douter qu'une faveur obtenuë dans ces occasions n'eût été d'un gout singulier. Les feints Dervis soutenoient leur caractere

Les Princes Dervis.

Les Princes Dervis. avec une adresse sans égale ; ils ne mangeoient plus que la nuit, afin de persuader les esprits simples qu'ils observoient un jeune perpetuel. Le Prince Turc admiroit ce don du Ciel ; il écrivit au Sultan son pere un éloge si avantageux pour leur saintetè, que Bajazet les envoya visiter de sa part: ils refuserent de voir l'Envoyé, disant que ce jour-là étoit un de ceux où ils ne communiquoient point avec les hommes, & les Princesses mêmes étant venuës pour leur parler, ils leur firent dire la même chose. Mais ce n'étoit pas pour rien qu'ils se privoient d'une veuë si chere, ils avoient seduit quelques-uns des principaux Habitans de la Ville d'Antalie, residence de Caragose Beglierbey de la Natolie. Scach leur prêchoit qu'il avoit receu du Ciel une épée merveilleuse pour établir un nouveau Regne en Turquie, que Bajazet n'étoit plus qu'un trone inutile, & que les crimes de Selim avoient irrité le Ciel contre sa race : il savoit ces crimes dont il parloit, de la bouche propre du jeune Sultan ; il les exposoit aux Natoliens avec emphase, & ne leur promettant rien moins que des richesses inestimables pour cette vie, & des felicitez incroyables pour l'autre, s'ils vouloient contribuer à l'établissement de ce nouveau regne, il les fit consentir à ce qu'il souhaitoit. Ils arrêterent avec lui qu'ils lui ouvriroient leur Ville, & qu'ils prendroient les armes pour maintenir la Secte des Scavdars. Ce Traité se faisoit dans l'endroit du Desert le plus reculé, lors que les Dervis donnerent une marque éclarante de leur saintetè, ca re

fusant de voir l'Envoyé de Bajazet. Le jour pris pour leur entrepriſe, & toutes choſes preparées pour y reuſſir, ils manderent au Sultan Selim, qu'enfin le moment étoit venu, où le divin Prophete touché de la violence qu'ils ſe faiſoient en converſant avec les mondains, les retiroit de cette ſujettion, qu'ils alloient dans un Deſert inconnu à toutes les perſonnes engagées dans les voluptez du ſiécle, & qu'on ne parleroit plus d'eux qu'aprés leur mort ; qu'avant leur départ ils avoient obtenu du Ciel par grace ſinguliere, de lui reveler tous les ſecrets dont ils ne lui avoient touché que la ſuperficie, qu'il eût la bonté de venir à leur grotte, d'y conduire les deux Princeſſes auſquelles ils vouloient annoncer les dernieres volontez du Prophete ; mais qu'il n'amenât que le moins d'eſcorte qu'il lui ſeroit poſſible, parce que la veuë du grand monde leur faiſoit horreur. Le Sultan donnant ſans aucun ſcrupule dans le piege qu'on lui tendoit, prit le chemin de la grotte, ſuivy des Princeſſes, du Prince Imirſe, & de huit ou dix hommes armez ſeulement. Les Princes Perſans étoient en embuſcade ſur leur paſſage à la tête de trois ou quatre cens de leurs nouveaux Sectateurs, qu'ils avoient diviſez par pelotons, pour prevenir les avis dangereux, & qui ſe raſſiant à un ſignal dont ils étoient convenus, fondirent ſur le Sultan, qui ne s'attendoit rien moins qu'à cette rencontre. Les Princeſſes furent enlevées, & conduites par leurs veritables Amans dans la Ville d'Antalie, où les Princes étoient attendus. Ils en chaſſerent le Beglierbey,

Les Princes Dervis.

Les Princes Dervis.

firent passer au fil de l'épée tout ce qui s'opposoit à leur dessein ; ils sçurent joindre tant de troupes à celles que leurs fausses predictions leur avoient déja données, & mirent tant de Villes dans leur party, que secondez par Ismaël, qui fut d'abord averty de ce qui se passoit, ils soutinrent la guerre plusieurs années contre les descendans d'Osman. Ils gagnerent trois grandes batailles, tuerent trois Bassas, & ce qui leur fut plus agreable, possederent tranquillement leurs Princesses, que la mort d'Ismaël & d'Imirse, qui arriva dans ce tems-là, laissa en pleine disposition de leurs volontez.

Dom. Sebast.

Dom Sebastien Roy de Portugal, animé à la ruine des Maures par un zele plus chrétien, que prudent, passa en Afrique à la tête d'une puissante armée l'an 1580. Le pretexte de cet armement étoit l'oppression de Muley Mahomet, Roy de Maroc & de Fez, que Muley Moluc, dit autrement Abdelmelec son oncle, vouloit déposseder de ses Royaumes, prétendant qu'ils lui appartenoient. La verité, & la justice étoient pour Abdelmelec : mais les Partisans de la Religion Chrétienne étoient pour Muley Mahomet. Il avoit donné sa parole d'embrasser la Foy Catholique, si on le maintenoit sur le Trone ; & cette promesse l'emporta sur les autres considerations dans l'ame du zelé Sebastien : il arme, il sollicite tous les Princes Chretiens, il passe en Afrique ; & je veux croire avec tant d'Autheurs graves, que le seul motif de la Foy l'y conduisoit ; mais l'Amour se met souvent des parties, où il est

le moins appellé. Muley avoit une fille nommée Xerine, qui pour être née d'une Grecque, étoit plus blanche que les Afriquaines ordinaires : Elle étoit belle autant qu'on le peut être, & la Galanterie Grenadine n'étoit pas encore éteinte dans les Maures de ce tems-là. Dom Sebastien ne peut se défendre de tant de charmes : il étoit accordé avec Marie de Portugal sa cousine, il devoit l'épouser à son retour, & outre qu'il l'avoit fort aimée avant que de connoître Xerine, ce mariage étoit important au repos du Portugal. Dom Sebast

MAXIME IV.

Mais en Amour les grands obstacles
Sont des appas pour les desirs.
Le Dieu se plaît à faire des miracles,
Et fuit les tranquilles plaisirs;
Tout ce que la raison trouveroit legitime,
Est l'appanage de l'estime :
L'Amour n'y prend aucune part;
Faut il commettre une injustice?
Renoncer au bon sens & suivre le caprice,
L'Amour leve son étendart.

Dom Sebastien étant d'un rang & d'un merite à ne pas redouter la rigueur de Xerine, lui fit bien tôt connoître ce qu'il souhaitoit pour elle. La Princesse trouvoit le Monarque fort à son gré, l'ambition soûtenoit cette bienveillance. Elle receut la de-

Dom Sebast. claration d'amour qu'il lui faisoit, comme une personne qui ne s'en effarouchoit pas, & promettant à Dom Sebastien de se faire Chrétienne, comme il lui promit de trahir les esperances de Marie en sa faveur; l'Amour fut si ingenieux à prevenir les remords de cette legereté, que le Roy de Portugal crût faire un acte meritoire en quittant sa premiere Maîtresse. Voila les nouveaux Amans dans une union aussi étroite que tranquille. Dom Sebastien confioit à Xerine ses pensées les plus secrettes; & la Princesse lui laissoit voir toute la tendresse dont elle recompensoit cette confiance: ils vécurent de cette sorte pendant le tems qu'Abdemelec ne fit la guerre que pied à pied; mais ce Prince ayant contraint Muley de donner bataille dans la pleine de Tamista les Roys de Maroc & de Portugal y furent tuez, & avec eux un si grand nombre de Noblesse Portugaise, qu'à peine il en resta quelques-uns pour porter ces tristes nouvelles. Xerine perdant à cette défaite les Couronnes de Maroc & de Fez, & l'esperance de celle de portugal, fut transportée d'une douleur qui passoit jusques au desespoir; Elle se rendit un peu avant le jour à la plaine de Tamista, sans autre suite qu'une esclave Chrétienne nommée Laure, qui savoit tous ses secrets, & resoluë de s'immoler de sa propre main sur le corps du Roy qu'elle aimoit; elle le cherchoit parmi le nombre affreux des morts & des mourans dont le champ de bataille étoit couvert. Quelques blessez qui avoient encore un reste de connoissance, lui apprirent l'endroit où il

avoit combattu : elle y court toute furieuse, & croyant avoir rencontré le Monarque dans la personne d'un jeune Portugais, qui lui ressembloit parfaitement, elle jette un grand cry, & se met en devoir d'executer sa funeste resolution ; mais cet homme ouvrant les yeux au cry de Xerine, & le jour étant alors tout formé, elle connut qu'il n'étoit pas mort. Elle passe d'une douleur sans bornes à une joye qui pensa lui couter la vie, & se faisant aider par Laure, l'amour augmenta si bien ses forces naturelles, qu'elle tire le Portugais d'entre les morts, & le traine au bord du fleuve Mucazen, qui côtoye la plaine où la bataille s'étoit donnée. Quand elle fut dans cet endroit, elle visite ses playes, les bande avec tout ce qu'elle pût rencontrer ; & envoyant Laure à une maison qu'elle appercevoit au bord du fleuve, cette fille en fit venir des gens pour porter le blessé en lieu de seureté. Il y en avoit peu pour lui dans le Royaume ; le succez de la bataille mettoit Abdemelec en possession des Couronnes qu'il pretendoit ; & comme les engagemens de Dom Sebastien avec le party de Muley, rendoient sa mort necessaire au repos du nouveau Roy ; Xerine craignoit autant pour la vie de son Amant, que pour sa liberté, s'il tomboit entre les mains du vainqueur. Elle le fit mettre dans une barque, & gagnant l'embouchure du Mucazen, qui n'étoit pas éloignée, elle prit terre dans une Isle qui separe la bouche du fleuve, & où il y a quelques habitations. Elle avoit des pierreries sur ses habits ; les femmes de Dom. Sebast.

Dom. Sebaſt. qualité d'entre les Maures en ſont ordinairement toutes couvertes ; elle en donne aux gens qui l'avoient aſſiſtée, & les conjurant d'aller lui chercher des Chirurgiens au lieu le plus proche, ils amenerent le ſecours dont le bleſſé avoit beſoin. Ses playes ne ſe trouverent pas dangereuſes, la perte du ſang pouvoit ſeule faire craindre pour ſa vie ; ſa perplexité étoit grande à la veuë de ce qu'on faiſoit pour lui, il ſe voyoit plaint & ſecouru d'une des plus belles Perſonnes du monde, dont l'habit marquoit la qualité ; & il ne pouvoit concevoir par quelle raiſon cette femme, qui lui étoit inconnuë, prenoit tant d'intereſt en ſa vie. Il voulut s'en informer, mais on lui ferma la bouche, lui diſant en Portugais (que la Princeſſe avoit appris pour plaire à Dom Sebaſtien) qu'il n'étoit pas en état de parler, & qu'on lui rendroit compte de tout quand ſa ſanté le permettroit. Ces ſoins augmentoient ſon étonnement, il demandoit de tems en tems quand on l'éclairciroit de ſa deſtinée. Le moment étant venu où on pouvoit le faire ſans danger, Xerine s'approcha de ſon chevet : Enfin, Seigneur, lui dit-elle, je commence à concevoir une eſperance certaine de vôtre gueriſon ; le Ciel n'a pas voulu priver les Portugais de leur Roy, & il s'eſt ſervy de vôtre Xerine pour conſerver la vie à ſon cher Dom Sebaſtien. Le bleſſé connut l'erreur de la Princeſſe à ce diſcours, mais il ne jugea pas devoir l'en tirer ; au contraire il fit ſes efforts pour l'affermir ; il en prevoyoit des ſuites trop agreables pour ne pas les ménager. Il fait mille remercimens

passionnez à la jeune Princesse, & la conjure de lui apprendre comment elle l'a tiré d'entre les morts. Elle lui en fait le recit; il apprend par cette narration la naissance de Xerine, & ses engagemens avec le Roy de Portugal. Il fait de son mieux pour en jouer le personnage; il pouvoit le faire impunement, il ressembloit au Roy mort; & Xerine apprit par des gens qu'elle avoit envoyez aux nouvelles, que Dom Sebastien s'étoit noyé en se sauvant, & que son corps n'avoit point été trouvé. Elle crut cette verité une erreur, comme elle croyoit son erreur une verité, & ne promettant rien moins que d'être dans peu Reine paisible de Portugal, il n'y eut soins obligeans & promesses engageantes qu'elle ne crût de voir à cette juste pretention. Le Portugais se trouvoit assez de cœur & d'esprit pour soûtenir le caprice de la fortune: il comprit aux discours de la Princesse, que Muley Boabdelia, Prince du sang Royal de Maroc, avoit été fort amy du vray Roy de Portugal. Il le fit avertir que le Monarque n'étoit point mort, & que s'il vouloit se rendre à l'Isle de Mocazen il apprendroit de ses nouvelles, Muley part en diligence de ces extremitez de la Province d'Hoscole, où il s'étoit retiré pour éviter la tyrannie d'Abdelmelec, & se faisant conduire par l'Envoyé de Xerine. où on l'assuroit qu'il trouveroit Dom Sebastien, il fut deceu par la ressemblance comme la Princesse l'avoit été. On ne voit rien de plus surprenant dans toutes les Histoires que la perfection de cette ressemblance. Elle s'éten- Dom Sebast.

Dom Sebast. doit jusques aux marques naturelles que Dom Sebastien avoit en quelques endroits du corps. Muley ne doutant donc point que celui qu'il voyoit ne fût le vray Roy de Portugal, lui témoigne une joye extrême de sa vie, & lui apprit que Henry son oncle, Cardinal de Portugal, & frere de Dom Jean dernier mort, avoit été éleu en sa place, du consentement des peuples. Cette nouvelle effraya l'ambition du faux Sebastien, il craignit de ne pouvoir aisement deposseder le vieil Henry du Trône dont il s'étoit emparé; Muley fut de son opinion: ils convinrent qu'il faloit ménager quelques-uns des principaux de ce Royaume, & les obliger de maintenir les droits de leur Monarque avant que de l'exposer à la politique du nouveau Roy. Muley offrit à Xerine & à son Amant une retraite dans Hoscote, où il s'étoit assez bien fortifié, pour ne craindre pas d'en être chassé. Ils tomberent d'accord qu'on ne publieroit la vie de Dom Sebastien, que quand il seroit en état de remonter sur le Trône; mais pour authoriser ce que la Prince avoit fait en sa faveur, Muley lui fit connoître qu'avant toutes choses, il devoit épouser Xerine. C'étoit un des effets de la ressemblance dont Sebastien disiroit autant de gouter le fruit; il étoit charmé de la beauté & de l'amour de cette Princesse; il satisfit aux desirs de Muley avec autant de joye que de promptitude, & tant que la possession fut victorieuse du dégout, Sebastien se trouva le plus heureux de tous les hommes; mais si-tost que ce trouble feste eut pris son

avantage, la negociantion secrette de Portugal lui sembla trop lente, & il resolut d'aller en personne travailler à ses affaires. La tendre Xerine combatoit cette resolution par les caresses les plus ardentes que l'Amour pût lui inspirer : Je vous aime bien sans Couronne, lui disoit-elle ? à quoy vous est-elle necessaire ; faites toute vôtre felicité d'être aimé de moy, comme je fais la mienne d'être aimée de vous, & vous n'aurez plus de souhaits à former. Quoy ! Madame, disoit le faux Monarque, vous croyez qu'il soit possible à un Prince né pour regner, & qui a gouté des douceurs d'une puissance absoluë, de passer sa vie en homme privé ? Ha ! Madame, vous n'avez pas consideré ce que c'est que d'être Roy, ou ma satisfaction ne vous est guére chere, puis que vous me faites des propositions si peu recevables. Hé bien, je ne vous les fais plus, Seigneur rapartit Xerine ; J'avouë que vôtre ame est trop grande pour être bornée aux occupations ordinaires : Mais rendez la même justice à la mienne, souffrez que j'aille vous aider à recouvrer cette Couronne, où vous n'auriez plus aucune part sans mes soins. L'Afrique, l'Asie, l'Europe, tout m'est égal, pourveu que je sois avec vous, ne me refusez point le plaisir de vous suivre, vous le devez à mon amour ; & si j'étois assez malheureuse pour trouver quelque chose de plus puissant sur votre ame que cette passion, vous me devez la gloire de contribuer au retablissement d'une authorité où vous n'avez de pretentions que Dom Sebast.

Dom Sebaſt. par moy. Ces tendres conſiderations paſſoient pour des reproches dans l'eſprit du dégouté Sebaſtien, il s'en offenſoit, & ce caprice irritoit Xerine. Ils ſe broüilloient, & ces broüilleries lui fourniſſant le pretexte qu'il cherchoit, Xerine fut avertie qu'il ſe preparoit à repaſſer en Europe; Elle fit des Vers pour le rappeller ſi tendres & ſi preſſans, qu'il faut être un Amant raſſaſié pour les lire ſans émotion. Il daignoit à peine jetter les yeux deſſus, & il y en eut quelques-uns qui ne furent decachetez que long-tems aprés ſon retour en Portugal. Il avoit trouvé l'Amour ſi favorable en Afrique; qu'il crût devoir le prendre pour guide de toutes ſes entrepriſes. Il ſavoit les ſecrets de Dom Sabaſtien, comme s'il l'avoit été. Ce Prince en avoit fait une entiere confidence à Xerine, & le faux Sebaſtien les avoit tirez adroitement de la bouche de la Princeſſe en feignant d'aimer à lui entendre raconter les marques qu'elle avoit receuës de ſon amour. Redites moy de grace, Madame, lui diſoit-il ce que vous avez trouvé de plus touchant dans mes procedez; je voudroits bien ſavoir par où je plais davantage, afin de faire ſouvent ce que j'ay fait avec ſuccez. La Princeſſe lui diſoit ingenument que c'étoit le ſacrifice de Marie de Pourtugal; & d'autant plus, ajoutoit-elle, que cette Princeſſe eſt belle, qu'elle vous aime fort, & que nous m'avez avoüé que vous l'aimez tant que de me connoitre: & ce que je, vous ay dit des ſecrets de l'Etat, Madame reprenoit-il, ne m'en avez-vous pas ſçu bon

gré; cette espece de confidence est la plus obligeante qu'un Roy puisse faire. Xerine avouoit qu'elle en étoit fort reconnoissante; & faisant le détail de ce que le Roy de Portugal lui avoit dit de plus important, elle découvroit au Monarque supposé les affaires les plus secrettes de cet Etat. Armé d'une precaution si necessaire, il prend la route d'Italie. Il savoit que la Princesse de Portugal accordée à Dom Sebastien, avoit été mariée depuis sa mort à Alexandre Farnese Duc de Parme, & qu'elle en étoit veuve. Les gens du caractere qu'il avoit copiés n'ignorent aucunes de ces sortes de nouvelles. Il se rend à Parme, & faisant dire à la Duchesse qu'un Gentilhomme Portugais lui apportoit des nouvelles qu'il ne pouvoit dire qu'à elle, il fut introduit par son ordre jusque à son Cabinet. Elle venoit de recevoir un Courrier de Lisbonnes qui lui apprenoit la mort du Cardinal Henry, & elle se preparoit à demander la Couronne qu'il laissoit vaquante, pour Rainucio Farneze son fils, qui descendant par sa mere de l'Infant Edouard, tiroit son origine d'Emanuël Chef de cette tige Royale. Plusieurs autres pretendans faisoient la même demande: Catherine sœur de Marie, exposoit les droits de Theodose de Bragance son fils: Emanuel-Philibert Duc de Savoye, y pretendoit de par Beatrix de Portugal sa mere. La chose alloit même jusques à Catherine de Medicis Reyne de France, bien que d'une branche fort éloignée; & plus que tous le Pape Paul IV. pretendant cette Couronne comme fief du S. Siege, vou-

Dom Sebast.

Dom Sebast. loit confondre en ſa perſonne les droits de tous les Concurrens. Les Etats du Royaume étoient convoquez pour regler ce grand different; & la Ducheſſe de Parme ayant l'eſprit plein de toutes ces choſes, crut que le faux Sebaſtien né oit le phantôme de veritable, qui venoit l'avertir de ce qu'elle avoit à faire. Elle fit un cry, & courant à l'autre extremité du Cabinet tout éperduë, elle fit cõnoitre au Roy pretendu, qu'elle le prenoit pour une ombre. Quoy, Madame, lui dit-il ſans s'émouvoir, Dom Sebaſtien vous fait peur? il attendoit une meilleure reception pour le prix des peines qu'il a ſouffertes en venant vous trouver. Le trouble de la Ducheſſe augementant à ce ſon de voix, elle ne pouvoit ny parler ny remuer de ſa place. Remettez-vous, ma chere couſine, pourſuivit le faux couſin d'un air paſſionné, je ne ſuis point un phantôme; je ſuis le méme Dom Sebaſtien que vous honoriez autre fois de vôtre bien-veillance, & je reviens auſſi plein de vôtre idée, que je l'étois lors que je partis pour l'Afrique. La Ducheſſe ſe remit un peu à ce diſcours; & ſouffrant que Dom Sebaſtien aprochât, elle avança la main quoy que tremblante; vers celle du pretendu Monarque? le touche, le conſidere, ſes ſens l'aſſurent que ce qu'elle voit & ce qu'elle manie eſt veritablement un homme. Ha! Seigneur, dit-elle d'une voix foible, d'où ſortez-vous? où vous étes-vous gardé ſi lon-temps & par quel miracle revenez-vous parmy les hommes? Quand vous ſerez en état de m'entendre, reprit Sebaſtien, je vous raconteray ce que vous voulez ſçavoir: Remet-

tez-vous de vôtre frayeur, croyez que je suis reellement le Roy de Portugal, & si Vous ne me reconnoissez à ma taille, ma voix aux traits de mon visage, reconnoissez-moy aux marques d'amour que vous devez voir dans mes yeux. Je suis toute remise, Seigneur, repliqua la Princesse en lui presentant un siege, & en se mettant auprés de lui: j'avouë que vôtre veuë m'a causé un effroy dont je n'ay pas été la maîtresse; mais, Seigneur, il se dissipe. Racontez-moy de grace promptement à quel miracle nous devons vôtre vie & vôtre retour. A l'Amour, Madame, repartit Sebastien, une passion qui me fit toucher vôtre cœur m'étoit trop favorable pour ne pas me defendre de tous accidens. Alors il lui raconta comme il avoit été tiré d'entre les morts par Xerine, son sejour dans l'isle de Mucazen, & en suite dans Hoscore; mais il cacha soigneusement à la Duchesse, que Dom Sebastien eût aimé Xerine avant cette action. Il disoit que cette Princesse s'étoit épriſe d'amour sans aucune esperance. Je n'avois garde de lui en laisser concevoir, ajoûtoit-il je vous avois donné ma foy, & je fuisse mort avant que manquer à vous la tenir. Il continuoit à dire que Xerine appuyée par Muley Boabdelin, Prince du Sang Royal de Maroc, lui avoit fait toutes les persecutions imaginables, pour obtenir qu'il la preferá à la Princesse sa cousine, qu'elle lui avoit appris son mariage avec le Duc Ferneze, & qu'il lui avoit donné de grandes tentations de representailles; mais qu'ayant appris son veuvage peu de temps après, il s'étoit

Dom Sebast.

Dom Sebast. échapé de sa prison,& venoit ramener à ses pieds ce Prince si amoureux, & qui s'étoit flaté de la pensée d'etre si bien aimé Mais lui disoit la Duchesse, comment ne m'écriviez-vous point? J'ay fait plusieurs Lettres reprenoit il, mais sans doute Xerine, qui attendoit de mes infortunes ecqu'elle n'osoit esperer de mon retablissement, a donné des ordres pour empêcher que ces lettres ne parvinssent jusques à vous. Ma captivité étoit fort étroite, on me traittoit en Amant aimé; mais on ne me donnoit aucune liberté qui pût me délivrer de ce titre, la Duchesse de Parme transporteée de joye au recit d'une constance si bien figurée, fait autant d'excuses que de civilitez à celui qu'elle croyoit le Roy son cousin. On lui donne unappartement digne du nom dont il se paroit, il eut bien-tôt un équipage proportionné à l'erreur de la Duchesse, & elle lui fournit des gens entendus pour deputer aux Etats de Portugal. Cette députation y causa une surprise qu'il est aisé de s'imaginer. On envoye six des principaux de l'Assemblée dont quelques-uns avoient été Ministres de Dom Sebastien, pour reconnoître le Monarque; leurs yeux les assurent que c'est lui, ils lui font des questions où ils croyoient que Dom Sebastien seul pût répondre. Il étoit instruit de tout par Xerine;l'Amour avoit fait une de ses transformations ordinaires, de l'ame du Roy de Portugal en celle de la Princesse de Maroc, & par un effet de ce même Amour, l'ame de Xerine étoit passée dans le faux Sebastien.Les Ambassadeurs convaincus qu'il n'y

avoit que Dom Sebastien au monde qui pût leur repondre comme celui-cy leur répondoit, rendant témoignage aux Etats qu'il est effectivement leur Roy : Les interessez les accusent de mensonge, protestent qu'ils se sont laissez gagner, & demandent que ce Dom Sebastien se presente en personne à l'Assemblée des Etats generaux, pour y être interrogé dans toutes les formes. Les gens affectionnez à la memoire de Dom Sebastien, ne jugeoient pas qu'il y eût seureté pour lui dans cette demande ; l'Etat se divise, on appelle Royalistes ceux qui se declarent pour le Roy, & Ligueurs, ceux qui appuyent les Princes. Pendant ces desordres, celui qui les causoit demeuroit toûjours à Parme, attendant qu'il y eût une armée en campagne pour ses interêts, à la tête de laquelle il pût demander ce qu'il devoit lui appartenir. Il devoit la vie à Xerine ; il avoit été parfaitement aimé d'elle, & l'avoit aussi parfaitement aimée. Mais la Duchesse de Parme mettoit les Princes d'Italie dans ses interêts ; & quand on se mêle de vouloir être Roy, la raison d'Etat marche à la tête de toutes les autres : Il sacrifioit sans scrupule sa reconnoissance à son ambition ; & mettant les leçons de tendresse qu'il avoit receuës de la belle Xerine, en usage contre elle-même, il s'en faisoit un fonds de complaisance & de delicatesse, où tout le cœur de la Duchesse étoit contraint de ceder. Elle l'aimoit pour sa personne, plus encore que pour son rang : elle devenoit jalouse sans savoir sur quel fondement elle établissoit sa jalousie ; ces mouvemens ne vont jamais sans beaucoup de curiosité : un soir que le faux. Dom. Sebast.

Dom. Sebaſtien lui aidoit à marcher le long des
Sebaſt. bords d'un canal, qui fait une des plus grandes beautez du Palais des Farneſes, elle vit ſortir un Ruban de ſa poche, qu'elle jugea être celui d'un porte lettres, dit en Italie un *Cartero*; elle le tira doucement, & le ſerrant ſans que le feint Monarque s'en apperçût, elle avoit impatience d'être à ſon appartement pour voir ce que le *Cartero* renfermoit. Elle ne pouvoit mettre la main ſur aucune choſe qui fût plus propre à juſtifier ſa ſecrette inquietude. C'étoit un reſte des Lettres & des Vers de Xerine, que le faux Dom Sebaſtien avoit trouvez ce matin-là dans une Caſſette qu'il avoit apportée d'Afrique, & qu'il avoit pris à deſſein de les brûler. Une viſite de la Ducheſſe l'avoit empêché d'executer cette reſolution; & la promenade ayant ſuivi cette viſite, le *Cartero* étoit demeuré dans ſa poche, d'où la curieuſe Ducheſſe l'avoit tiré. Elle leut d'abord deux ou trois billets, qui ſembloient n'être qu'une aſſurance du ſacrifice que le feint Monarque diſoit lui avoir fait de Xerine. Cette Princeſſe ſe plaignoit de n'être pas aſſez bien aimée, & faiſoit quelques reproches d'ingratitude à ſon infidelle Amant: Mais comme elle n'avoit pas toûjours eu ſujet de ſe plaindre, il y avoit des Lettres de remercîment, comme de reproches. Elles étoient toutes écrites en Portugais, & il y en avoit une entr'autres qui étoit encore cachetée, que la tendre Xerine avoit envoyée à ſon ingrat quelques jours avant ſon départ d'Hoſcote, & qui contenoit des Vers ſi tendres, ſur un démêlé qu'ils avoient eu

:nſemble, que je na'y pû les rendre qu'en Dom.
Elegie. Sebaſt.

ELEGIE.

Est ce donc un Arrêt prononcé par l'amour,
Que nôtre emportement ſoit un mal ſans retour ?
Cette pente des ſens, cette douce habitude.
Qui doit rendre l'abſence & ſi longue & ſi rude,
Et qui ſemble à mon cœur répond e encor du tien
En faveur de nos feux n'entreprent-elle rien
Mon couroux n'attend pas cette attaque ſecrette,
Et dés l'inſtant fatal que ma langue indiſcrete,
A ton éloignement oſa bien conſentir,
Je ſentis que mes pas couroient la démentir.
C'eſt peu de te chercher dans ces lieux d'allegreſſe.
Où le ſort complaiſant aux vœux de ma tendreſſe,
Te livra tant de fois à mes ardens ſouhaits;
Je te cherche ſouvent où tu ne fus jamais.
Comme depuis ce jour où ma fierté vaincuë,

Dom Sebast.

Fit de tout mon orgueil un hommage à ta veuë.
Il n'eſt aucun endroit où je ne penſe à toy:
Il me ſemble que tous doivent te rendre à moy
Par tout où ſans deſſein ma tendre réverie.
Laiſſa comme en depot ton image cherie,
On me voit demander ce gage precieux,
Et tout ſemble d'abord le montrer à mes yeux.
Un ſonge, un bruit confus, une chimere vaine.
Me paroiſſent mon Roy, que l'Amour me ramene.
Je cours où me conduit ce ſeduiſant eſpoir,
Et nommant de ton nom tout ce que je crois voir,
Viens te rendre aux deſirs d'une Amante fidelle.
(M'écriay-je) reviens où tant d'amour t'appelle,
Abandonne ton cœur à ces raviſſemens,
Qui ſuccedent toujours au depit des Amans.
Eprouve avec quel art une rupture feinte,
Sait ranimer l'ardeur parle tems preſque éteinte
Le couroux des Amans n'eſt permis par l'Amour,
Que pour les preparer aux douceurs d'un retour.

Ce discours si pressant où mon erreur m'engage, Com. Sebast.
Des Zephirs vagabons seront-ils le partage?
Non, sans doute, l'Amour les porte jusqu'à toy,
Et tes propres desirs te le tiement pour moy:
J'entens ce doux concert que forment nos deux ames;
Ton cœur répond au mien & tes feux à mes flâmes,
Tu me cherches déja pour finir nos débats,
Laisse faire à l'Amour, il guidera tes pas;
Il te fera trouver dans mes tendres alarmes,
Mille nouveaux transports & mille nouveaux charmes.
Mes yeux reparoîtront aussi brûlans d'ardeur,
Qu'ils l'étoient quand par eux tu lisois dans mon cœur,
Et pour jouir enfin d'un bien pur & suprême.
Tu m'aimeras, mon Prince, autant comme je t'aime.

Il n'en sera rien, s'écria la Duchesse de Parme, en achevant de lire ces Vers, je donneray de bons ordres pour rendre tes esperances vaines. Mais helas! reprenoit-elle, en repassant les yeux sur les endroits qui donnoient une idée plus forte du bon-heur de Xerine, je crains bien qu'il ne soit trop

Dom. Sebast. tard, Elle relisoit l'Elegie, & s'arrêtant à ces Vers:

C'est peu de te chercher dans ces lieux d'allegresse,
Où le sort complaisant aux vœux de ma tendresse,
Te livra tant de fois à mes ardens souhaits.

Cette expression n'est point d'une Amante mépriſée, continuoit-elle; S'il est vray que tu le sois, il ne l'est pas moins, que tu ne l'as pas toûjours été.: Cette pensée lui representaot Dom Sebastien leger & parjure, & craignant les suites d'une inconstance, dont elle voyoit des marques si fatales en la Princesse de Maroc, elle se laissa surprendre à la plus violente douleur qu'elle eut jamais ressentie. Le faux Dom Sebastien entra dans son Cabinet comme elle faisoit ces tristes reflexions il s'étoit apperçu de la perte de ses Lettres; & craignant l'accident qui lui étoit arrivé, il venoit s'éclaircir de ses soupçons. Il n'eut pas besoin de beaucoup d'adresse pour tirer cet éclaircissement, il reconnut d'abord l'écriture de Xerine, & mettant la main sur la Lettre en. Vers qui étoit dessus les autres: Vous êtes bien peu charitable, Madame, dit-il à la Duchesse, d'étaler ainsi les folies d'une Princesse dont le rang & l'aveuglement meriteroient plus de compassion: Cachez de grace ses extravagances, je suis confus qu'elles soient parvenuës jusques à vous & j'avois mis ces Letters sur moy à dessein de les cacher

pour jamais aux yeux de toute la terre. Elles ne vous ont pas toûjours été si odieuses, Seigneur, repartit la Ducheſſe, & si je juge bien de leur caractere, je dois à vôtre legereté ce que je croyois devoir à vôtre conſtance. Ce n'eſt pas à l'amour que vous eutes pour moy, Seigneur, que vous ſacrifiez la Princeſſe de Maroc, c'eſt au dégout de celui que vous avez eu pour elle; & alors lui montrant les Vers qu'il tenoit: Liſez, Seigneur, ajoûta-t'elle, liſez la maniere dont Xerine s'exprime, & aprés cela daignez me dire comme vôtre retour doit s'appeller. Les Vers dont nôtre Elegie rapporte le ſens, étoient tendres & touchans, ils devoient trouver quelques traces de ſenſibilité dans un cœur ſi ſenſible autrefois; mais il n'y a point de dureté ſi impenetrable que celle qui ſuit une grande paſſion. Sebaſt en ne daigna s'arrêter un moment à la conſideration des Vers de Xerine, & tournant toutes ſes penſées ſur les moyens d'appaiſer la Ducheſſe de Parme: Je n'ay jamais aimé la Princeſſe de Maroc, Madame, lui dit-il, elle ſe l'eſt imaginé, & que cette imagination lui ait inſpiré les Vers que vous venez de lire; c'eſt une vanité commune à la plus grande partie de ſon ſexe, où je n'ay contribué que d'une civilité indiſpenſable. Mais, Madame, il ne m'eſt pas poſſible de me flater de cette opinion au ſujet de vôtre Mariage avec le Duc de Parme, c'eſt une choſe de fait que vous ne pouvez excuſer. Ne me reprochez point mon Mariage pour authoriſer vôtre legereté, Seigneur, interrompit la Ducheſſe, les Dom. Sebaſt.

Dom. Sebast. femme de mon rang sont soumises à des bien-seances dont aucune passion ne peut les affranchir. Je vous croyois mort, & tout le Portugal sait que je n'avois jamais veu le Duc Alexandre quand je l'épousay : Mais, Seigneur, vous me saviez vivante, vous auriez fait par choix, ce que je n'ay fait que par devoir ; & si vôtre cœur a été touché pour Xerine, il seroit non seulement coupable d'une infidelité ; mais il s'en seroit fait une habitude. Dom Sebastien fit ce qui lui fut possible pour effacer cette idée : il tâcha de persuader à la Duchesse, que pourveu qu'on trouve les gens à leur retour comme on les trouvoit avant leur départ, il ne se faut jamais informer de ce qui s'est passé dans leur absence. La Duchesse ne gouroit point cette maxime, elle alloit promenant sa jalousie de chimere en chimere, & pour les rectifier toutes. Xerine arriva à Lisbonne en ce temps-là. Cette Princesse ne recevant aucune marque du souvenir de son infidelle, & apprenant par la renommée ce qui se passoit en Portegal, avoit obtenu du vieil Muley qu'il la menetoit éclaircir les doutes des Portugais. Elle les éclairciſſoit en effet, mais en donnant des assurances qui paroissoient convainquantes, que le faux Sebastien étoit le veritable ; elle apprenoit aussi que ce Monarque étoit son Epoux. Il fut à propos que cette nouvelle le trouvât party de Parme quand elle y arriva ; s'il y avoit été, la fureur de la Duchesse lui seroit devenuë funeste, mais heureusement il s'étoit rendu à la tête des troupes que ses Partisans avoient mises sur pied. Les droits

droits de Xerine estoient incontestables, elle avoit esté promise à Dom Sebastien par le Roy de Maroc avant la bataille de Tamista; ce n'estoit point à la seule reconnoissance que la Duchesse de Parme devoit attribuer la trahison de son Amant ? Il avoit aimé sa Rivale avant qu'elle crû lui avoit sauvé la vie ; & celui qu'on prenoit pour lui, avoit épousé cette Princesse dans toutes les formes, à la Province d'Hoscore ; Ce mariage ne pouvoit mesme recevoir l'obstacle de la difference des Religions, car Xerine avoit promis de se faire Chrestienne, & avoit tenu cette promesse si tost qu'elle avoit esté sur ses terres de Portugal. Qui pourroit exprimer la rage de la Duchesse de Parme, quand elle apprit toutes ces choses ? S'il n'y avoit eu qu'une faute à pardonner, l'Amour l'auroit peut-estre fléchie ; Mais les voyes de reconciliation estoient interdites, & ce qui rendoit son dépit plus juste, le faux Sebastien avoit obtenu d'elle mille faveurs innocentes, que ce fâcheux succés, rendoit criminelles. L'Amour fit en elle ce qu'il fait dans la plus grande partie des femmes : Elle passa d'une extremité à l'autre ; & sa haine se mesurant sur sa tendresse passée, elle envoya declarer aux Estats que le Portugais estoit un imposteur, qu'elle s'en estoit apperceuë à plusieurs contradictions où elle l'avoit surpris ; & prerextant un voyage en Portugal, du dessein d'obtenir cette Couronne pour le jeune Farnese son fils, elle vint en personne à Lisbonne, pour fuseiter des ennemis à son perfide. Sa fureur estoit plus clairvoyan-

Dom. Sebast.

Dom Sebast. te que sa tendresse ; & il est constant que ce Dom Sebastien demandoit un Thrône, qui ne luy appartenoit pas ; mais la Duchesse n'agissoit point sur ce fondement : la jalousie seule lui inspiroit le desir de se venger ; & pour dernier motif de desespoir elle trouva la Princesse de Maroc si belle, qu'elle ne pût s'empescher d'excuser en secret le crime qu'elle vouloit punir. Cette reflexion la rendit plus animée, elle enrageoit de n'avoir pas raison d'enrager. La Princesse s'apperceut bien de tous ces mouvemens. Je voy bien ce que c'est, Madame, disoit-elle un jour à la Duchesse de Parme, vous ne voulez pas que Dom Sebastien soit le vray Roy de Portugal, parce qu'il ne peut plus vous faire part de cette Couronne ; mais, Madame, je veux justifier l'infidelité qui vous anime contre lui, en vous faisant connoître le caractere de mon ame. Employez vostre credit pour lui faire rendre son Royaume, retractez vous de ce qu'un injuste ressentiment vous a fait avancer, & je consens que ce Prince tienne la parole qu'il vous avoit autrefois donnée, j'aime bien mieux le voir regner, & pouvoir me flatter en secret que me devant la vie & la Couronne, il m'aime plus dans le fond de son cœur, que celle qui veut les luy ravir, que de le posseder tranquillement, & de pouvoir craindre qu'entre mes bras il ait sujet de regretter quelque chose. Des sentimens si genereux estant portez par la voix publique, jusques au Camp du faux Sebastien, rappelolient dans son cœur l'amour que son ambition avoit étouffé, Il s'estoit avancé avec les Troupes liguées en sa faveur

jusques sur la Frontiere de Portugal, qui se- Dom.
pare ce Royaume de celui d'Oriedo : il fut Sebast.
obligé de soûtenir une bataille à ce passage;
& combattant pour faire Xerine Reine, au-
tant que pour se faire Roy, ce desir rendit sa
valeur si inconsiderée, qu'il se fit prendre
prisonnier. On le conduisit à Lisbonne, où
ses Concurrens ne parloient pas de moins,
que de punir sa temerité par un supplice
ignominieux. La défaite de Tamisla n'avoit
pas esté si generale, qu'il ne fût resté quel-
ques personnes de marque, pour rendre
compte de la destinée de leur Roy. tous
asseuroient l'avoir suivy jusques au fleuve
Mucazen, quelques-uns l'avoient vû noyer,
& plusieurs avoient couru le danger d'en fai-
re de mesme, en taschant de le sauver. Ce
rapport n'estoit pas conforme à la verité
dont Xerine faisoit foy, elle avoit trouvé le
faux Sebastien dans le corps de la bataille,
& ce qui faisoit le plus contre luy, les té-
moignages que la Princesse rendoit des ha-
bits du blessé, n'avoient aucun rapport avec
les habits que les Officiers du Roy de Por-
tugal asseuroient lui avoir donnez le jour
de la bataille. Cependant la nature s'estoit
pleuë à mettre une ressemblance si parfaite
entre le Monarque & le Sujet, & ce caprice
estoit si bien soutenu par l'esprit & par la
hardiesse du Roy supposé, qu'on ne sçavoit
que resoudre, plus on examinoit cette affai-
re, plus on la trouvoit épineuse C'estoit
un crime punissable, que de refuser la Cou-
ronne au Roy legitime, ce n'en estoit pas
un moins grand, que de la donner à un
Usurpateur. La mort fixa ces irresolutions,

Dom. Sebaſt. soit que les Politiques regardaſſent l'union de Dom Sebaſtien avec les Maures comme une alliance dangereuſe pour le Portugal, ou que la Ducheſſe de Parme voyant les Eſtats balancez en faveur du faux Sebaſtien, ne trouvât rien d'illicite pour empeſcher le triomphe de ſa Rivale Ce Roy ſuppoſé mourut dans ſa priſon, & laiſſa de grands ſoupçons que ſa mort avoit eſté avancée. Il voulut voir Xerine avant que d'expirer, & ce dernier moment eſtant une pierre de touche admirable, pour éprouver les artifices de la vie, il avoüa, dit-on, à la Princeſſe de Maroc, qu'il n'eſtoit point le Roi de Portugal, & la conjura de ne faire aucune entrepriſe contre le Monarque qu'on éliroit aprés ſa mort. Cette declaration eſtoit neceſſaire au repos de ſa conſcience: car Xerine avoit un fils de lui qui auroit pû cauſer de grands deſordres. Il ne pût faire un aveu ſi terrible ſans de grandes marques de remords: Je vous ay trompée de plus d'une maniere, Madame, dit-il à la Princeſſe, je ne me reproche que foiblement la tromperie qui m'a rendu voſtre époux: Je me reprocherois bien plus, de ne l'avoir point eſté, pouvant l'eſtre, que je ne me croy coupable d'avoir accepté cette gloire: Mais, Madame, ce qui me fait mourir deſeſperé, j'ay ceſſé pendant un temps de vous aimer, & pour l'eſpoir d'une Couronne que je n'obtiens point, & que mille accidens pouvoient me ravir aprés l'avoir obtenue, j'ay eſté tout preſt à renoncer à un cœur que toutes les Couronnes de la terre ne ſçauroient dignement payer, ne vous accablez

point d'un remords inutile, interrompit la genereuse Princesse, j'aimois la personne de Dom Sebastien plus que l'éclat dont elle estoit envi onnée : J'ay crû trouver cette personne en vous, & les charmes qui m'avoient touchée, n'ont rien perdu de leurs privileges, pour n'estre pas placez dans un Monarque; j'avoüe que je ne les aurois pas remarquez dans un homme du commun ; mon courage & ma naissance ne m'eussent permis d'arrester les yeux que sur ce que je croyois un grand Roy. Mais enfin, mon erreur me fut chere, elle me l'est encore, toute funeste qu'elle devient à mon repos, & le caractere d'Epoux est si sacré pour une femme, qui a veritablement de la vertu, qu'il efface toutes les taches dont il pourroit être accompagné. Tâchons à vaincre vôtre mal, mon cher Prince, pardonnemoy ce nom, Fortune ? adjouta-t'elle en levant les yeux au Ciel, tu le devois à celui à qui je le donne : Arrachez-vous à la mort, s'il vous est possible, poursuivit-elle, nous nous ferons peut-être un destin plus tendre & plus tranquille en Afrique, que celui que le sort nous a refusé en Portugal Le mourant fut si touché de cet excés de generosité, qu'il ne pût le suppositter sans mourir ; Il expira dans les bras de la trop passionnée Xerine, & son ame pensa suivre celle de son Amant. Cet homme avoit abusé d'une erreur outrageante du rang de la Princesse, & l'inconstance dont ce crime avoit esté suivy, estoit plus injurieuse encore que la premiere offense; mais Xerine avoit aimé veritablement le faux Dom Sabastien; Dom Sebast.

Dom Sebast. & quoy qu'il plaise aux Dames vindicatives de soutenir, on ne hait jamais ce qu'on aime de tout son amour. On se plaint de l'Etoile, on en deteste l'influence, & on se hait souvent soy-mesme d'avoir si peu de discernement ; mais cette haine ne va point où on voudroit bien la faire aler : Les idées d'un homme vrayment aimé doivent estre sacrées ; Le ressentiment ne peut les attaquer sans sacrilege ; & quand il se trouve des fureurs qui voilent cette loy, c'est bien souvent que l'ame qui s'en trouve coupable, se cherchoit elle-mesme dans l'objet aimé, & n'aimoit pas pour aimer seulement. Xerine executa religieusement les dernieres volontez du faux Sebastien; elle se retira en Afrique si tost que sa douleur le lui permit. & ne traversa d'aucun obstacle Theodose de Braganee, qui fut élevé sur le Trône de Portugal Je ne croy pas que le Lecteur me demande un plus grand éclaircissement de cette Aventure, ie le donne plus étendu qu'on ne l'avoit vû dans aucuns Historiens. & je m'assure qu'il y en a beaucoup qui croyent avoir feuilleté tous les memoires du siecle dont je parle, à qui la Princesse de Maroc n'est connue que par les Annales Galantes.

Fin de la septiéme Partie.

ANNALES GALANTES.

HVITIE'ME PARTIE.

MAHOMET III. eut trois differens mâles de trois Sultanes differentes : Mustapha qu'il fit mourir de son Regne, Iacaya dont ie prerens écrire l'Histoire, & Achmer qui lui succeda à l'Empire : La mere de Jacaya étoit Chrétienne, & les magnificences du Serrail n'avoient pas étouffé les sentimens de la Religion dans le cœur de cette femme. Elle feignit de se trouver mal, un Medecin complaisant à sa feinte lui ordonna d'aller changer d'air à Magnesie. Elle obtint la permission de mener son fils à ce voyage, & ayant fait courir le bruit qu'il étoit mort de la petite verole qu'il eut en ce tems-là, elle fit enterrer un autre enfant à sa place, & confia celui cy à un Eunuque qui lui étoit fidelle. L'Eunuque le transporta en Grece, où il le remit entre les mains de l'Evêque de Thessalonique ; ce bon Prelat le baptiza, & le fit élever avec beaucoup de soin jusques à l'âge de quinze ou seize ans. A cet âge il Iacaya.

Iacaya. prit un leger deſir à l'Eunuque qui ſavoit le ſecret de ſa deſtinée, de lui en faire confidence. Le poids d'un ſecret eſt une grande charge pour les gens de ce caractere ; & pour parler en termes Poëtiques, ce fardeau les incommoderoit dans la Barque de Caron. Voila donc le jeune Prince informé de ſa naiſſance, & tres deſireux de ſavoir ce qu'on diſoit de lui par le monde. Il ſe déguiſe en Derviſe, & ſe dérobant aux ſoins du bon Eſclave, il s'achemine ſecretement vers les principales Villes de Grece. Pluſieurs murmuroient contre la prematurité de ſa vocation, & le croyant tel qu'il paroiſſoit : C'eſt dommage, diſoient les Dames, que ce jeune homme ſe ſoit donné à Dieu de ſi bonne heure. Etant arrivé à Scopea, il apprit la mort de l'Empereur ſon pere, il ſçut auſſi que Muſtapha n'étoit plus au monde, & qu'ainſi la Couronne Othomane auroit dû être ſur ſa tête, ſi la fauſſe nouvelle de ſa mort ne l'avoit fait tomber ſur celle de ſon cadet. Le zele de la Sultane ſa mere lui parut alors indiſcret : il étoit dans un âge où on eſt plus ſenſible aux dignitez de la terre qu'à l'eſperance de celles du Ciel. Il paſſe en Aſie, où il ſavoit que quelques Baſſas s'étoient revoltez contre le nouvel Empereur : il ſe fait reconnoître à eux pour le fils de Mahomet, ſe met à la tête des troupes que ces rebelles avoient aſſemblées & marche contre les Lieutenans d'Achmet. Un Autheur Romaneſque ne manqueroit pas à lui faire conquerir ſon Trône, il lui appartenoit de droit, & il fit tout ce qu'un homme de courage doit faire

pour soutenir de justes pretentions ; mais Iacaya.
comme malgré sa brovoure le sort ne decida pas en sa faveur, qu'il fut défait, blessé, & qu'il eut beacoup de peine à se dérober à la poursuite de ses ennemis ; je reserve la licence de broder l'Avanture pour quelques incidens où l'Histoire me soit moins opposée. Bien que ce revers affligeât sensiblement nôtre jeune Sultan, il ne détruisit pas entierement ses esperances : Les droits du Sang trouvent toûjours des Protecteurs, & les Etats sont remplis d'esprits seditieux qui embrassent avec chaleur tous les pretextes de revoltes colorez d'une apparence de justice. Le Bassa Druis tres puissatn à la Porte, & amy secret des Bassas d'Asie, voulut les relever de leur chûte ; il fait venir Jacaya à Constantinople, déguisé en Religieux Persan. les Conferences des Ligues sont ouvertes, les mesures se prennent pour arracher Achmet du Trône & pour y placer Jacaya. On peut dire qu'il avoit déja le pied sur le premier degré ; mais le jour méme qu'on avoit destiné pour l'entrepriſe, le Bassa Protecteur fut découvert, & il ne resta plus aucun espoir au Prince Turc que dans une prompte fuite. Il se met à la suite d'un Ambassadeur Polonois qui retournoit auprés du Roy son Maître, & se baptisant lui-méme du titre de *l'Esperance*, il suivit cet Ambassadeur jusques à Cracovie. Le dessein de ce jeune Prince étoit de se découvrir au Roy de Pologne, & lui demander une retraite dans sa Cour ; mais il entendoit dire des choses de lui-méme pendant le voyage qui combattoient cette resolution. Ses interests étoient assez

Iacaya. grands, & son Histoire assez singuliere pour entrer dans toutes le conversations, les uns disoient que Iacaya étoit mort, les autres qu'il s'étoit retiré auprés de l'Empereur Chrêtien. Chacun faisant le politique à sa maniere, & raisonnant sur les maux que cette retraite pouvoit attirer à celui qui la favoriseroit, ils faisoient comprendre au Prince deguisé qu'il ne faloit pas tenter l'azile inconsiderement. Il resolut de prendre les avis secrets de ses amis avant que de rien hazarder, & demeurant dans sa condition presente jusques à ce qu'il eût receu les réponses de ses Protecteurs, il se rendit si complaisant aux volontez de son Maitre, qu'il fut bien-tost son Domestique le plus chery. Dans cette qualité il fut le confident d'une intrigue que le Seigneur Polonois avoit avec une Dame de Transylvanie nommée Merzale, que les guerres de sa Province avoient obligée de se refugier à la Cour de Pologne. Cette Dame étoit tres-belle; la liaison qui étoit entre elle & le Polonois rouloit sur l'utilité plutost que sur l'inclination, & elle étoit pourveuë d'un de ces temperamens équitables, qui rendent justice aux faveurs de la nature dans quelque objet qu'elles se rencontrent. La condition apparente de Jacaya n'effaçoit pas la bonne mine dont il étoit pourveu, & la beauté de Merzale étoit de celle qui feroient oublier un devoir plus Religieux que celui du fils de Mahomet envers le Maître qu'il servoit. La Dame & le feint *l'Esperance* commencerent à ne se faire pas un grand obstacle des engagemens differens qu'ils avoient avec le Polo-

nois. Metzale souffroit que le Prince de- Jacaya.
guisé fist des railleries en la presence, de l'âge & de la maniere d'aimer de son Maître pretendu ; il prit la liberté de lui faire de petits presens mysterieux, sur le pretexte d'étreines ou d'offrande au jour de sa naissance, & aprés plusieurs regards donnez & receus de part & d'autre, Jacaya croyant s'être apperceu qu'il étoit parvenu au terme de pouvoir parler sans temerité, fait une Lettre où il expose ses raisons, & s'en rendant lui-même le porteur, il la donne à Metzale à la place d'une autre du Polonois, qu'il avoit ordre de lui rendre. La Transylvaine étoit sur un Balcon où elle prenoit le frais lors que le feint *l'Esperance* lui apporta ce poulet. Voicy Madame, lui dit-il en l'abordant, une nouvelle où vous ne vous attendez peut-estre pas : Si elle vous est agreable, j'attens un grand present de vôtre magnificence ; si elle ne vous l'est pas, le mépris que vous en ferez en sera la punition. Metzale prit le papier que Jacaya lui presentoit, & l'ouvrant elle y leut ces paroles.

JE suis un Messager d'Amour, Madame, ce titre ne doit pas vous surprendre, il y a long-tems que je le prens auprés de vous : Mais jusques icy je ne vous ay offert que des vœux que l'âge rendoit tiedes, & peu dignes de vous être presentez ; & aujourd'huy je vous offre une passion aussi ardente que sincere, & une estime aussi empressée que solide : La main d'où part cette offrande vous semblera d'abord suspecte

Iacaya. *de sacrilege ; mais, Madame, ne vous laissez pas decevoir par l'apparence, c'est une trompeuse, donnez-vous la peine de penetrer ce qu'elle vous cache, & vous trouverez qu'il n'y a point de rang où l'Esperance ne puisse élever ses desirs.*

Le trouble qui paroissoit sur le visage de Metzale pendant qu'elle lisoit cette Lettre, exprimoit au Prince déguisé celui de son ame : Elle changeoit de couleur de ligne en ligne, & son cœur lui faisant souhaiter ce que sa raison l'empéchoit de pretendre, elle se preparoit à de grandes questions, mais elle n'eut pas le loisir d'enfaire aucunes, car une femme de qualité de la Cour entra dans ce moment, Elle composa son visage le mieux qu'elle pût, & sortant du Balcon pour aller à la rencontre de cette femme ; Vous direz à vôtre Maître, dit-elle à Iacaya, que quand j'auray examiné le diamant dont cette Lettre me parle, je lui en diray mon avis ; ce qui m'en a paru jusques icy ne convient pas à ce qu'on m'en mande. Il ne faut pas que cela vous étonne, Madame, reprit Iacaya. la pierre est mal mise en œuvre ; & le Marchand dit, comme vous avez pû le voir, qu'il faut penetrer plus loin que l'apparence pour le bien priser. Nous verrons ce que c'est, reprit Metzale, en faisant signe à Iacaya de se retirer ; je ne sors point demain tout le jour, apportez-le moy à l'issuë de mon diner. Iacaya sortit aprés ce rendez-vous, & la Dame Polonioise qui avoit entendu ce discours, n'ignorant pas l'intrigue de Metzale avec le Seigneur Polo-

nois, crut que ce Diamant étoit quelque Iacaya. nouveau present de sa part. Elle ne témoigna rien de ce soupçon à Metzale, l'amitié qu'elles avoient l'une pour l'autre n'alloit pas jusques à cette confidence. Elles parlerent de jupes, de nouvelles indifferentes, & de la disposition du tems; mais comme la plus grande partie des femmes ont moins de franchise entre-elles qu'entre sexes differens, elle ne fut pas si reservée avec le Polonois; elle alla ce même jour à une promenade où elle le trouva; elle fit approcher son carosse du sien, & se panchant sur la portiere: Que faites-vous icy? lui dit-elle en riant, on vous attend pour vous recompenser de vôtre nouvelle liberalité. Vôtre Officier Turc a fait son mieux pour le faire valoir; quand il auroit été le Marchand du diamant il n'auroit pû en dire plus de bien, Le Polonois ne comprit rien à cette Enigme. il voulut le faire expliquer; mais quelques carosses l'ayant croisé il ne put rejoindre la Dame: il courut chez Metzale pour lui raconter son avanture. La Transylvaine sourit à ce recit, & affectant une tranquillité qu'elle n'avoit pas; Sans mentir, dit-elle, cette femme est bien simple. Ce railleur de l'Esperance m'a apporté une Lettre de vous apres midy; il fait toûjours le plaisant quand il me parle de votre passion: il dit que vôtre cœur est une pierre de prix, dont une Reine se tiendroit honnorée. Cette Dame est survenuë comme il me tenoit ce discours, & elle l'a pris au pied de la lettre: Voyez, je vous prie, dequoy les sottes sont capables, & combien on est malheureuse d'être dans

Lucaya. la necessité de les voir. Le Polonois ne prit pas l'excuse de Metzale comme elle l'avoit espéré, il y avoit long-tems que son procedé avec le feint l'Esperance lui déplaisoit. Pour Dieu, Madame, lui dit-il, n'accoutumez point ce garçon à se familiariser avec vous de cette sorte. Ces gens-là ne sont pas nez pour soûtenir une grande generosité; & ce qui n'est en nous qu'une pente naturelle, passe chez eux pour une preference qui les rend insolens. Pourquoy laissez-vous entrer un homme de ce caractere dans le détail de vos affaires? S'il vous apporte mes Lettres, & qu'il me rende vos réponses, j'ay pris mes mesures pour trouver des seuretez dans ce ministere; mais n'étendez point ses fonctions plus loin. Metzale ne pût entendre traiter avec tant de mépris un homme qu'elle commençoit à aimer, sans s'efforcer de le défendre, Elle dit au Polonois qu'il ne connoissoit pas le tresor qu'il possedoit en l'Esperance; que c'étoit un domestique qu'on ne pouvoit assez estimer. Ce discours confirma les soupçons du Polonois, il ne put s'empêcher de les faire paroître; Metzale les trouva injurieux, la conversation s'échauffa, & les Amans se brouillerent. Le Polonois étoit un routier, il avoit en plus d'une querelle d'Amour en sa vie-& & il savoit toutes les differences d'une colere à une autre colere. Il ne douta pas que celle de Metzale ne fût fondée sur un peu d'infidelité, Il chassa l'Esperances si tôt qu'il fut chez lui, & il lui fit dire, comme par maniere d'avis charitable, que s'il entroit jamais chez Metzale, il recevroit un mau-

vais compliment à la sortie. C'étoit-là juste- Iacaya.
ment le secret pour fortifier l'inclination de Merzale. Elle apprit par une excuse que Jacaya lui fit faire de n'aller pas la trouver, ce que la jalousie de son Amant avoit executé; & ce qui auroit été une complaisance blâmable devenant un pitié legitime, l'heure indue se trouva une necessité sans consequence. Jacaya fut introduit dans sa chambre, quand elle crut que tout son monde étoit retiré: Il n'y eut parole obligeante que sa tendresse ne dictât à sa generosité; elle étoit au lit, & les femmes naturellement belles le sont plus en cet état que parées. Iacaya se sentit pressé d'expliquer tout ce que Metzale avoit trouvé d'obscur dans sa Lettre; il lui apprit sa naissance, son amour pour elle, & il alloit lui exprimer les desirs secrets de son ame dans des termes dignes de son ardeur; mais la narration fut interrompue au plus bel endroit. Le jaloux Polonois avoit conceu quelques soupçons de la verité: Tous les valets de Merzale étoient à sa disposition, il leur fait savoir ce qu'il desiroit de leur zele. Ceux qu'on croyoit les plus endormis se trouverent les plus éveillez, & à peine Jacaya étoit dans la chambre de la Belle que le Polonois en fut averty. Il court en diligence accompagné de deux ou trois de ses gens. La surprise de Metzale fut grande à la veue de cette compagnie, elle demanda au Polonois ce qui le rendoit si hardy que de venir chez elle à cette heure, & s'il avoit acoûtumé de lui rendre des visites lors qu'elle étoit retirée. Ne vous justifiez point à vôtre

Iacaya. nouvel Amant, reprit le Polonois d'un ton de mépris je n'ay pas dessein de lui per suader que vôtre porte ne soit ouverte à des heures indues, & je renonce à la vanité d'une conquête qu'un valet partageroit avec moy. En achevant ce mot il ordonna aux gens qu'il avoit amenez de se saisir de Jacaya, qu'il ne croyoit être que l'Esperance; mais par bon-heur pour l'Esperance, il se trouva être le fils de Mahomet. Il se jette au Cimeterre du Polonois, le lui arrache, & se mettant en état de s'en servir, fit juger à son ancien Maître que ce n'étoit pas une chose aisée que d'executer ses ordres. Metzale effrayée de cette action, & craignant pour un homme, dont la naissance justifioit ce qu'elle sentoit, saute de son lit toute éperdue, & crie au secours. Un envoyé de Toscane qui logeoit proche de chez elle, & qui se retiroit d'ordinaire fort tard, entendant ces cris, courut en apprendre la cause: Jacaya reconnut l'envoyé de Toscane, pour l'avoit veu plusieurs fois dans les rues. Il lui demande sa protection, & pour l'obtenir, il lui apprend en peu de mots qu'il est ce même Prince Otaman dont le nom faisoit tant de bruit par toute la terre. Le Toscan avoit déja reçu des avis secrets que Jacaya étoit en Pologne déguisé. Le Prince parloit d'une maniere à persuader ce qu'il disoit; & bien que le Polonois traitât la relation de conte fabuleux, & conjurât le Toscan de la recevoir de cette sorte, l'Envoyé ne jugea pas devoir en croire un homme si interessé. Il se chargea de la personne de Jacaya jusques au lendemain; où il le conduisit au Roy pour examiner la verité.

Elle se trouva telle que le Prince l'avoit Iacaya.
dite ; il avoit toutes les declarations de la Sultane sa mere, de l'Eunuque, & de l'Evêque de Thessalonique ; il avoit quelques lettres des Bassas d'Asie, qu'ils lui avoient écrites depuis peu sous le nom de l'Esperance, & pour lever tous scrupules, il y avoit un Chaoux d'Achmet à la Cour de Pologne, qui avoit été envoyé aux Bassas revoltez lors que Iacaya étoit avec eux, qui le reconnut. Ce témoignage du Chaoux étoit irrecusable, & si la brigue du Polonois irrité n'eût combattu la bonté du Roy son Maître, Iacaya auroit trouvé auprés de ce Monarque l'azile & la protection dont il avoit besoin ; mais cet homme outré de rage & de jalousie, dressa tant de pieges au Prince Turc, qu'il ne jugea pas devoir y demeurer exposé plus long-tems. Il avoit essuyé deux ou trois assassinats, on le rendoit suspect au Roy, il n'avoit pas si tost détruit une calomnie, qu'il s'en élevoit une autre. Il conjura l'Envoyé de Toscane de le délivrer de cette persecution, en lui ménageant une retraite auprés du Grand Duc. Le Toscan, s'acquitta de cet acte de generosité avec autant de zele que de succez. Iacaya partit de Pologne & prit le chemin de Florence : Ce ne fut pas sans de grands regrets de Metzale ; mais il falut qu'elle prît patience : les intrigues du caractere de la sienne sont sujettes à ces sortes de revolutions. Le Grand Duc receut le Prince avec beaucoup de bonté ; on lui assigna de grandes pensions, les mécontens secrets de l'Empire Turc, secondoient la liberalité

Iacaya. Grand Duc, & la perſonne de Jacaya étant trés-parfaite, il fût bien-tôt l'amour & l'admiration de cette Cour. Bien qu'elle ne ſoit pas auſſi galante que quelques autres de l'Europe, les Dames ſont belles naturellement ſous ce climat: Iacaya ne vit aucune Florentine qui n'effaçât ſans peine l'idée de Metzale. Il fit d'abord le galant univerſel, mais ne trouvant pas cette eſpece de galanterie capable de remplir ſon cœur, il fixa ſes deſirs ſur une jeune perſonne nommée Angelique de Stroſſi, qui paſſoit pour la plus belle fille de toute la Toſcane. Elle n'avoit point de mere, & le Marquis de Stroſſi ſon pere, ayant été aſſez heureux en amour autrefois pour ſe deffier de la vertu des Dames, étoit l'Argus continuel de la jeune Angelique. Elle ne ſortoit jamais que pour l'Egliſe, ou pour quelques Fêtes dont ſon rang ne lui permettoit pas de ſe diſpenſer, & dans ces ſortes d'occaſions elle étoit conduite par une vieille veuve ſa parente qui ne la perdoit jamais de veuë. Iacaya ſoûpira donc aſſez long-tems ſans pouvoir trouver le moment favorable d'expliquer ſes ſoûpirs, il s'efforçoit de rendre ſes regards intelligibles, mais Angelique étoit trop jeune encore pour entendre ce langage. Un ſoir qu'il ſe faiſoit un feu d'artifice dans la grande Place de Florence, en ſigne de réjoüiſſance de ce que la Ducheſſe avoit eu un fils, & qu'Angelique voyoit ce feu des fenetres du Palais avec toutes les Dames de la Cour, le Duc ayant appellé le Marquis, pour lui demander ſon avis ſur le jeu de l'artifice qu'il entendoit parfaitement, &

quelques affaires ayant obligé la vieille parente d'Angelique de se retirer pour un instant, Iacaya crut devoir profiter de cette heureuse rencontre. Il s'approche de la jeune Stroffi, & lui montrant une fusée volante qui faisoit un grand bruit en retombant ; Ainsi font les desirs des Amans, Madame, lui dit-il, la contrainte où on les a retenus les fait éclater dans les suites, & ce qu'on ne diroit qu'aprés des années entieres de service, semble permis si-tôt qu'on trouve l'occasion de le dire. Je vous aime, Madame, & je vous aime éperduëment. Je say quelles precautions le respect exige d'un Amant pour cette declaration: Mais, Madame, si j'employois autant de tems à ménager la bien-seance, que j'en ay passé sans pouvoir trouver la conjoncture, je mourrois sans doute avant que vous sçussiez mon secret. La jeune Stroffi fut si troublée de ce discours, qu'elle n'eut pas la force d'y répondre, & d'ailleurs elle n'en auroit pas eu le loisir; car la vieille parente s'étant apperceuë de la conversation, vint la troubler en diligence. Le Prince jetta souvent les yeux sur Angelique pendant le reste du soir ; ou pour mieux dire, il les y eut toûjours attachez: il lui trouva le contenance mal assurée, elle baissoit les yeux si tôt qu'il la regardoit; mais il lui sembla qu'il y avoit plus de la timidité que d'aigreur dans ses mouvemens. Aprés le feu il y eut un souper magnifique, & ensuite un Bal. Le Prince Turc prie Anglique à dancer, & lui donna toutes les marques d'attachement que la delicatesse du vieux Marquis lui permit; il

Iacaya.

Iacaya. ne s'apperceut point qu'Angelique, ni que que ce fût de la compagnie, l'eut approché d'assez prés pour avoir mis quelques choses dans ses poches, & toutefois lors qu'il fut retiré à son appartement, il trouva une Tablette où il y avoit quelques lignes Italiennes écrites, dont le sens contenoit ces paroles Françoises,

On pardonne au feu trop long-tems renfermé l'impetuosité & l'ardeur; mais on lui deffend le bruit & l'éclat.

Le Prince Ture sentit tout le transport qu'un homme amoureux doit sentir à la lecture de ces mots. Il ne douta pas qu'ils ne fussent une réponse à sa déclaration d'Amour; & toute glorieux de ce qu'elle avoit été receue si favorablement, il passa une nuit pleine de belles esperances. Le lendemain il alla à la Messe à l'Eglise où il savoit qu'Angelique alloit d'ordinaire, il y vit une Matrone qui lui marcha sur le pied, & qui lui fit signe de la suivre hors de cette Eglise. Il obéit au signal. La Matrone lui demanda s'il n'avoit pas trouvé des Tablettes dans ses habits. Il ne savoit d'abord s'il devoit l'avoüer craignant de commettre Angelique inconsiderément: Mais la vieille remarquant son embarras; Répondez sincerement, lui dit-elle, c'est moy qui ay coulé ces Tablettes dans vos poches, & l'avis qu'elles contiennent vous a été donné par moy: Je suis la Nourrice d'Angelique, j'étois hier derriere elle lors que vous lui parlâtes, je vous donne parole de conduire vos affaires à une

heureuse fin, pourveu que vous soyez aussi discret qu'on le desire, & que vos intentions soient droites. Quelque soulagement que Iacaya trouvât dans la découverte d'une Agente si entenduë, il fut fâché d'apprendre qu'Angelique n'avoit encore aucune part à la reponse qu'il avoit receuë, & il en temoigna son déplaisir à la vieille. Ne vous inquietez point, lui dit-elle, reposez vous sur mon zele, je veux vous servir, & il y a long-tems que je prepare une vengeance a l'injuste severité du Marquis. Sa fille n'est pas née si belle pour passer sa vie dans une chambre, & nous autres Gouvernantes de beautez pareilles, nous ne sommes considerables que par l'adresse que nous témoignons à faire valoir le talent. Iacaya tomba d'accord de ce que disoit la vieille; & secondant l'approbation du don d'une tres-belle bague qu'il portoit au doigt, il mit si bien cette femme dans ses interêts, qu'elle porta ce même jour une Lettre à Angelique, & lui en rapporta la réponse. Elle ne contenoit encore qu'une priere de n'écrire plus; mais quoy qu'il plaise à une Dame de mander, elle fait toûjours un grand pas quand elle écrit. La Nourrice faisoit fort valoir ses soins, & en promettoit la continuation. Ils eurent un succez favorable; le commerce des Lettres s'établit, & les stiles commencerent à devenir conformes. Les choses étant en cét état, la Grande Ducheſſe voulut regaler les Dames à la maison du Pratolin, qui est un des plus beaux lieux de plaisance que le Duc de Toscane ait auprés de Florence. Angelique & son convoy furent de la Iacaya,

Iacaya. partie : & par hazard le Marquis de Stroſſi s'étant attaché de converſation avec Iacaya, ce jeune Prince, moitié par vengeance, & moitié par l'eſpoir de profiter de ſa malice, ſçut paſſer ſi adroitement de diſcours en diſcours, & promener le vieillard d'allée en allée, qu'il le mit hors d'haleine. La Ducheſſe étoit alors dans un Salon d'ouvrage ruſtique, qui eſt bâty dans l'endroit le plus ſolitaire du bois du Pratolin ; quatre petits Cabinets voutez accompagnent ce Salon. La Cour laſſée de la promenade ſe repoſoit, partie dans le Salon avec la Ducheſſe, & partie dans les Cabinets. Le Marquis fut du nombre des derniers, il entra dans un de ces Cabinets qu'il trouva vuide, & comme il étoit accablé de laſſitude & fort échauffé d'avoir trop parlé, il ne fut pas ſi-tôt en repos qu'il s'aſſoupit. Iacaya le laiſſa dormir tranquillement, & paſſant où étoit la Ducheſſe, il cherchoit de l'œil ſon Angelique pour tâcher à profiter de la conjoncture. Il ſçeut par quelques gens de la Cour auſquels il le demanda, feignant que c'étoit ſans deſſein, qu'elle étoit dans un des Cabinets avec ſon Argus de feſte : Il envoye un Gentilhomme de ſa ſuite dire à la vieille parente, que le Marquis la demandoit dans l'autre extremité du bois, & ſachant que ſa ruſe avoit réüſſi, il alla remplir la place qu'il venoit de rendre vaquante. La jeune Stroſſi rougit quand elle vit le Prince Turc, & voulut d'abord ſe retirer ; mais un mouvement ſecret qu'elle ne pût vaincre, la fit demeurer malgré elle : Iacaya s'apperceut de ſon trouble, & tâche à le ſeconder ; il

parle, il promet, il presse, ses desirs étoient Iacaya. violens, & sa passion fort éloquente. Le Cabinet où cette Scene se passoit, respondoit à celui où étoit le vieux Marquis, & par l'effet de cet Art si commun dans toutes les maisons du grand Duc, & dont on voyoit autres fois une preuve dans le Palais que la Reine Marie de Medicis a fait bâtir à Paris, ce qu'on disoit à l'un de ces Cabinets, étoit porté à l'autre sans être entendu par ceux qui étoient sous le corps de la voûte. Ce transport de voix de l'angle d'une voute à un autre, n'est point un incident Romanesque inventé à propos pour dénoüer mon intrigue, il n'y a qui que ce soit qui ait voyagé en Italie, qui n'assure qu'il y a plusieurs endroits du Pratolin bastis de cette maniere, & avant qu'on eût fait un mur de refand dans une des chambres voûtées du Palais d'Orleans; cet effet d'Architecture y étoit remarquable. Le Marquis de Strossi étant donc dans un lieu d'où il entendoit distinctement ce que le Prince Turc disoit à sa fille, le desir de connoitre l'heroïne de l'intrigue, dissipa d'abord son sommeil: Il prête l'oreille attentivement, & entendant les promesses dont Iacaya accompagnoit ses propositions. Ainsi disent toûjours les Amans, disoit-il entre ses dents; je sçavois ce role par cœur autrefois, & je l'ay repeté à plus de six Belles en ma vie, mais les femmes sont bien sottes de s'y fier, Iacaya pressant toûjours, & Angelique ne se trouvant pas disposée à lui accorder les faveurs qu'il lui demandoit, le Marquis entendit qu'elle répondoit: Non,

Iacaye. Iacaya, je ne puis me resoudre à la complaisance que vos desirs voudroient exiger de moy; Je sens bien que je vous aime autant que je suis capable d'aimer, & je vous avoüeray mesme, qu'il y a eu de certains momens où j'aurois souhaité me trouver avec vous dans la liberté où je me trouve; mais, Prince le peril m'effraye, & il semble que je ne me suis trouvée foible dans le tems où je ne pouvois rien pour vous, que pour ménager ma force à present que je puis quelque chose Mais, Madame, reprit le Prince Turc avec impetuosité, les momens que ces reflexions vous font perdre en combats hors de propos, ne se recouvreront peut-être jamais. La ruse donc je me suis servy pour éloigner vôtre vieille parente, ne peut subsister long-tems, vôtre pere s'éveille peut-être au moment que je parle: de grace, ma chere Angelique, ne donnez point aux raisonnemens, des instans qui ne sont faits que pour l'amour. Le Prince s'animant par ses propres discours, auroit sans doute surmonté les scrupules d'Angelique mais son nom que Iacaya avoit prononcé; ayant appris au Marquis le secret de l'intrigue, il fit un si grand cry, qu'il rompit toutes les mesures de nôtre Amant. La jeune Stroffi ne fit qu'un saut du lieu où elle étoit, à celui où étoit la Ducheſſe; & le Prince Turc ignorant l'artifice qui avoit apporté le cry du Marquis iusques à lui, crût qu'il avoit été entendu, & se retira dans le plus épais du bois, outré de rage pour le succés de son entrepriſe. Le vieux Marquis avoit crié sans y penſer, & auroit juré que ce cry ne lui étoit

étoit pas échappé ; de sorte que remarquant le silence profond qu'il avoit causé, & ne s'étant pas apperceu de ce qui le faisoit naître, il l'attribua à des effets tout contraires. Les gens de cet âge & de cette humeur, font rarement des jugemens favorables. Le vieux Marquis donnant à l'excés de l'amour ce qui n'appartenoit qu'à la crainte, courut au Cabinet tout transporté, & s'il y avoit trouvé ce qu'il croyoit y trouver, il est constant qu'il se seroit porté à de grandes extremitez ; mais heureusement il n'y trouva que la vieille parente qui l'ayant cherché inutilement par tous les endroits du Bois, rentroit dans le Cabinet où elle avoit laissé Angelique, au moment que le Marquis y rentroit aussi. Le bon homme irrité, lui demanda tout furieux, pourquoy elle avoit quitté sa fille ; & elle lui demanda toute en colere, pourquoy il prenoit plaisir à la faire promener, sans necessité, par toutes les allées du Pratolin. Ils se rendirent compte de leurs raisons ; & ce qu'ils se dirent augmentant les soupçons du Marquis, il vouloit aller poignarder sa fille aux yeux de la grande Duchesse. Mais la prudente Vieille s'opposa aux effets de ce premier mouvement : Elle representa au Marquis que le passé étoit un mal irreparable, & qu'il étoit impossible d'empêcher qu'il n'eût été, qu'il falloit l'abandonner à la destinée, & ne songer plus qu'à pourvoir à l'avenir. Je say bien, ajoûta-t-elle, que la naissance de Jacaya le met au dessus des Loix qui pourroient contraindre les particuliers ; & quand même il voudroit bien Jacaya.

Iacaya. s'y soûmettre, je n'ignore pas encore, que les Princes ont toûjours une raison d'Etat en poche, pour ne pas tenir dans leur rétablissement, ce qu'ils ont promis dans leur disgrace: Mais le mariage le plus casuel, sera meilleur que ce que vous croyez, qu'il y a dé a entre le fils de Mahomet & vôtre fille: Employez vous serieusement à faire un de ces mariages dont nous parlons: & bien loin de perdre Angelique par un éclat infructueux, cachez si bien vôtre ressentiment, qu'une confiance affectée avance le moment de vôtre satisfaction. Le Marquis approuva les conseils de la Vieille parente; il fit un effort sur sa colere pour composer son visage; & rentrant dans le lieu où étoit toute la Cour, il sceut si bien se contraindre ce jour là, & quelques autres suivans, qu'il dissipa entierement la crainte de nos deux Amans. Ils recommencerent à s'écrire comme ils faisoient auparavant; & la Nourrice qui conduisoit l'intrigue, remarquant aux discours secrets d'Angelique que la timidité seule l'empêchoit de satisfaire les desirs du Prince Turc, crût qu'elle feroit un tour digne de son adresse si elle livroit l'innocente Angelique à quelque rendez vous où elle n'eût point consenty. Elle voyoit que sa pudeur lui faisoit desapprouver tous les guet-à-pans de l'Amour; mais elle esperoit que les effets du hazard seroient plus heureux. Cette esperance long-tems digerée & Jacaya bien instruit de ce qu'il avoit à faire, nôtre intrigante trouva moyen de faire accommoder les fenêtres d'une sale basse qui étoit sous l'appartement d'Angelique, en sorte que

les grilles de bois appellées *Jalousies* en ce Jacaya.
pays-là pouvoient s'ôter & se remettre facilement. Ces fenêtres n'étoient qu'à hauteur d'appuy, & elles donnoient sur une ruë détournée où il passoit tres peu de monde. La Nourrice se plaignit que la chaleur incommodoit Angelique dans sa chambre, & il fut trouvé bon par la Vieille parente, qu'on la changeroit d'appartement. La Salle étant proposée & acceptée, le jour fut pris pour ce délogement, & le Prince Turc averty de ne pas laisser perdre cette occasion. Il assûra la Nourrice par un Billet qu'il se trouveroit à l'assignation, & par les soins continuels que le Marquis apportoit pour sçavoir ce qui se passoit, ce Billet tomba entre les mains du pere. Il étoit sans suscription, & disoit seulement que Jacaya ne manqueroit pas de se trouver à onze heures du soir au lieu qu'on lui avoit marqué. Voilà nôtre Marquis persuadé que la chasse alloit donner dans les toiles : Il envoye querir un Juge de Police, & un Notaire : il les met dans une chambre où ils eurent ordre de se tenir prêts pour executer tout ce qui dépendroit de leur ministere, & le Marquis ne se voulant fier qu'à lui-même de l'office d'espion, se mit en sentinelle dans un petit Cabinet, basty en forme de guerite, d'où il pouvoit remarquer tout ce qui entroit & sortoit dans sa maison L'heure marquée dans le Billet de Jacaya étant venuë, le Marquis entend un coup de siffler dans la ruë qu'il prit d'abord pour un signal ; & en effet, à ce coup de sifflet le Portier ouvre doucement, & introduit dans la cour, une personne

Jacaya. couverte d'une mante à l'Italienne, qui la cachoit depuis la teste jusques aux pieds. Le Marquis ne douta point que ce ne fust Jacaya, & deplorant dans son ame le malheur des gens de qualité, d'estre exposez à l'infidelité des Domestiques; il conduit la figure de l'œil jusques à une galerie qui répondoit à la chambre d'Angelique, & dont ses femmes seules avoient l'entrée permise. Le phantôme heurte, on luy ouvre, il n'y a lieu si secret où son coup de sifflet ne luy donne l'entrée. Le Marquis croit en avoir assez vû, il fait appeller son Juge, & son Notaire, se met à leur teste tenant une bougie à la main, & faisant le moins de bruit qu'il pût pour ne pas perdre sa proye: il parvient à la faveur des ordres secrets qu'il avoit donnez, jusques au chevet du lit de sa fille. La lueur de sa bougie, & le bruit qu'il faisoit en marchant, quoy que tres petit, ayant frappé les yeux & les oreilles de la jeune Angelique, elle se cache la teste sous la couverture, & oblige ce qui estoit à ses costez d'en faire autant. Le Marquis ouvre le rideau, il voit deux corps dans ce lit, il dit au Juge de faire sa charge; & tirant un poignard qu'il avoit apporté exprés pour ce dessein, il s'écrie qu'il faut mourir, ou qu'il faut épouser sa fille. A ces mots, de mort, de Juge & de poignard, Angelique se jetta de son lit en bas toute éperdue, & se sauvant dans un petit Cabinet qui étoit dans sa ruelle, elle s'y barricade avec tout ce qu'elle pût trouver. Le Marquis n'ayant pas autant de besoin de cette partie de sa proye, que de l'autre, la laisse

é happer, & se reserve pour celle qui luy reste. Le Juge, le Notaire, & quelques Domestiques apostez, se saisissent de ce qui étoit demeuré dans le lit; on l'en tire, ou pour mieux dire, on l'en arrache; mais le Marquis fut bien surpris de trouver que ce n'étoit que la Nourrice de sa fille: Il s'écrie que ce n'est pas là ce qu'il cherche, & demandant Jacaya, il jure de tout tuer, si on ne luy dit où il est. La vieille Nourrice comprenant par là le sujet du desordre, prit son ton de Matrone & demanda au Marquis d'un air severe, si c'étoit dans la chambre d'Angelique qu'il s'alloit chercher un homme à cette heure là. Il étoit vray comme le Billet l'avoit appris au Vieillard, que Jacaya devoit être cette nuit dans l'appartement d'Angelique; mais quelques Gentilshommes de Province estant venus voir le Marquis de Strossi ce jour-là, on les avoit mis coucher dans la salle destinée à l'entrevûë, & on avoit differé jusques au lendemain à y faire décendre la jeune Strossi. La Nourrice estoit sortie avant midy pour avertir Jacaya de ce contre temps, afin de colorer sa sortie, elle étoit allée voir une de ses parentes qui étoit malade, où elle avoit esté jusques à l'heure que le Marquis l'avoit vû rentrer. Comme elle connoissoit l'humeur soupçonneuse de son Maistre, elle n'avoit voulu revenir à la maison, que lors qu'elle l'avoit crû retiré, afin d'éviter les questions curieuses qu'il faisoit à toutes les personnes qui sortoient ou qui entroient. Elle avoit prié le Portier de luy ouvrir à son signal comme il l'avoit fait, & c'estoit elle seule Jacaya.

Jacaya. que le Marquis avoit veu dans sa cour & dans la galerie qui aboutissoit à la chambre de sa fille. La fausse vieille étant donc bien asseurée qu'on ne trouveroit pas le Prince Turc où on le cherchoit, fit au Marquis tous les reproches qu'elle auroit été en droit de lui faire si elle avoit été veritablement innocente. Elle fit appeller le Portier, pour témoigner que c'étoit elle qui étoit rentrée. Elle voulut qu'on envoyât chez la malade où elle avoit été, pour sçavoir s'il n'étoit pas vray qu'elle venoit d'en sortir; & poussant l'audace jusques à envoyer chez Jacaya, qu'on trouva dormant tranquillement dans son lit. Elle mit le vieux Marquis dans la plus grande confusion, où il se fût trouvé en sa vie. Cette Histoire fit un bruit terrible à la Cour de Toscane, quelques Dames qui portoient envie à la beauté d'Angelique, & qui peut-être avoient fait dès desseins secrets sur le cœur du Prince Turc, commencerent le conte à leur maniere: Jacaya se tuoit de protester que c'étoit une vision du vieux Marquis, & qu'il n'avoit jamais eu aucune habitude avec cette fille; Mais le bon homme voulant justifier son bon sens, & montrer que l'âge n'avoit rien diminué de son jugement, racontoit à tout le monde ce qu'il avoit entendu au Pratolin; & prétendoit qu'il faisoit l'action d'un homme de grande raison, quand il montroit qu'il en avoit eu de faire tout ce qu'il avoit fait. Voilà donc la pauvre Angelique devenuë le joüet de toute la Cour; & bien que dans le

fonds elle fût innocente, elle servit d'un exemple fameux, que sur le fait de la reputation, les apparences sont quelques fois aussi dangereses que la chose même. La Maison des Strossi est puissante en Italie; les parens d'Angelique voyant le tort que le Prince Turc faisoit à leur parenté; & l'ambition de Jacaya ne lui permettant pas d'apporter à cette affaire, les remedes publics qu'on auroit souhaité de lui, firent une si forte brigue au conseil du grand Duc, qu'ils contraignirent ce pauvre Prince à chercher un azil auprés du S. Pere. Mais la rage des Strossis ne respectant point la Sainteté du Protecteur, ils dresserent des parties secrettes contre la vie qui le chasserent entierement d'Italie, & l'obligerent à venir en France avec le Duc de Nevers, nouveau Duc de Mantoue, dont les sujets refusoient de le recevoir dans son Etat. La Cour de France étoit alors la plus belle qu'on eût jamais veue: Le mariage du jeune Roy Louis XIII. avec l'Infante d'Espagne, servoit de matiere nouvelle à la magnificence de la Reine Marie de Medicis & ce siecle étoit si fort celui de la beauté, qu'on n'a jamais veu tant de belles femmes vivre ensemble que sous ce regne là. Le Duc de Mantoue ayant été l'introducteur du Prince Turc en France, voulut être son patron auprés des Dames: Il lui proposa de le mener chez les plus belles & les plus éminentes en dignité; Mais le Prince l'arrêtant au premier mot de cette proposition; De grace, Monsieur le Duc, lui dit-il, laissez-moy oublier qu'il y ait des Dames au mon- Jacaya.

Jacaya. de : Je trouve celles de cette Cour admirables, mais il me suffit de les regarder chez le Reyne, comme j'y regarderois une belle peinture, & je ne les verray point chez elles, s'il vous plaist. Comment vous ne les verrez point ? repeta le Duc tout surpris, quoy vous croyez pouvoir être dans une Cour aussi galante que celle-cy, & ne pas y voir les Dames ? Ha ! mon cher Prince, Paris n'est pas Constantinople, il faut voir les Dames en France, ou s'exposer à tout ce que leur mépris & leur colere ont de plus cruel &. vous ne sçauriez croire combien la haine de ce sexe est dangereuse pour un homme de vôtre âge & de vôtre naissance: Vous ferez le Turc en Turquie mais il faut faire le François dans ce Royaume. Je ne dois point être regardé comme un turc, reprit Jacaya froidement, je suis sorty si jeune de ma patrie, que je n'ay contracté aucune de ses habitudes : J'ay passé mes premieres années en Grece, où on vit avec assez de liberté ; la Cour de Pologne n'est pas austere, & poursuivit-il en soûriant, si on en croit les visions du Marquis de Stroffi, je n'ay pas sujet de me plaindre de la severité d'Italie. Mais, Monsieur le Duc, je ne veux point aimer en ce pays icy ; & pour ne m'exposer pas à un peril que j'ay couru plusieurs fois avec beaucoup de danger, je vous repete encore que je ne verray point vos Dames, je suis trop vôtre amy, repartit le Duc, pour ne pas vaincre cette opiniatreté ; vous passeriez icy pour un homme sans merite, si vous ne voyez pas les femmes : Le peril que vous craignez pour vôtre cœur, n'est

pas si grand que vous vous l'imaginez, & le nombre de belles embarrasse sur le choix. On n'a pas si-tôt donné son cœur à une qu'on croit le devoir à l'autre, cette incertitude sauve une ame des suites d'une grande passion; & quand il pourroit être qu'elle en fût surprise, l'Amant d'une Dame Françoise ne court que les risques ordinaires de l'Amour. Alors n'écoutant plus les raisons du Prince Turc, il le traîna presque par force chez deux ou trois Dames de ses amies: & entre autres, chez une Ambassadrice de Savoye, qui estoit une tres-agreable personne, & qui parloit merveilleusement Italien. Mais quelques peines que ces Dames daignassent prendre pour bien recevoir Jacaya, elles n'en tirerent pas la moindre parole obligeante: Il baissoit les yeux comme un Novice de deux jours, il ne répondoit que par monosyllabes. Les amies du Duc lui firent de grands reproches le lendemain, de leur avoir amené en France un homme de cette espece; Il les trouva toutes assemblées chez l'Ambassadrice où elles joüoient en attendant la promenade. De quel innocent vous estes-vous chargé? dirent-elles au Duc si-tôt qu'elles l'apperceurent: il ne sçait pas dire un mot, & il n'ose regarder une femme entre les deux yeux; que faites-vous de cet homme? & à quel usage pouvez vous le mettre? Hé! mon Dieu, reprit le Duc en soûriant, il n'est rien moins que ce qu'il vous paroist: Il a souvent entendu dire que les Dames Françoises raillent volõtiers aux dépês des pauvres étrangers; & comme il ne sçait pas vôtre langue parfaitement, & qu'il est encore mal instruit. Jacaya.

Jacaya, des intrigues de la Cour, il craint de commettre son jugement. Mais tel que vous le voyez, si vous pouviez l'attacher à vôtre char, je doute que vous ayez jamais triomphé d'un plus illustre captif. Ha ! vrayement, interrompit une des ces Dames d'un ton moqueur, il faut que je cede cette gloire à une Venus qui est à ma tapisserie: car il n'a regardé qu'elle pendant qu'il a été dans ma chambre. Je crois, ajoûta une autre du même ton qu'un petit Amour qui est à la ruelle de mon lit, est le Rival de vôtre Venus, car le Prince Turc l'a honoré de quantité de regards favorables; pour moy dit l'Ambassadrice en riant, je n'ay ni Venus ni Cupidon, qui ait merité l'attention du nouvel amy de Monsieur le Duc de Mantouë, les compartimens de mon Parquet ont été seuls trouvez dignes de ses œillades obligeantes; & bien qu'il m'ait fait une visite tres-longue, qu'il fit un grand jour dans ma chambre, & que je lui aye parlé une langue qu'il entend mieux que la Françoise, je gagerois qu'il ne sait si je suis blonde ou brune, grande ou petite & qu'il se souvient à peine que je sois l'Ambassadrice de Savoyer A vôtre aise, Mesdames, repartit le Duc en riant à son tour, donnez de vôtre mieux sur le pauvre Etranger, le procedé est charitable & digne de vôtre sexe; mais je vous proteste que vôtre discernement prend le change pour cette fois & que le Sultan Jacaya est un des hommes du monde qui a autant d'esprit, & qui l'a le plus galant Hé ! Monsieur le Duc, s'écrierent toutes les femmes presque toutes à la fois, faites-

nous l'honneur de nous dire à quels iours il le montre. A tous les momens du jour, repliqua le Duc, pourveu qu'il ne soit point avec des femmes. Il vous apprehende trop pour parler devant vous; mais si vous voulez que nous convenions d'un lieu où je puisse le faire parler, sans qu'il croye être écouté que de moy, je m'assure que vous ferez amande honorable à son merite. La partie fut trouvée bonne à faire, & arrêtée pour le lendemain. On choisit la Maison du Marechal de Bassompierre, où il y avoit quantité de lieux propres à se cacher. Un Cabinet qui terminoit l'un des bouts de la terrasse qui donne sur la riviere, fut destiné pour le lieu du rendez-vous; & les Dames s'étant rendues dans ce Cabinet à l'heure marquée, le Duc de Mantoue mena Jacaya dans un endroit d'où elles pouvoient l'entendre. Après quelques discours indifferens sur la situation de cette maison, où il sembloit aux Curieuses que le Sultan tenoit assez bien sa partie, le Duc s'arrêtant tout court & regardant Jacaya avec un soutis malicieux. Voicy un lieu, lui dit-il, où malgré la beauté que vous y remarquez, je crois qu'on vous verra rarement, car il est toûjours plein de Dames. Le Maréchal de Bassompierre à qui il appartient, est un homme passionné pour le beau sexe, il veut qu'on ouvre sa maison à tout ce qui a la figure de femme; & comme elle est belle, & à la porte de Paris, c'est un grand hazard si à l'heure qu'il est il n'y a point quatre ou cinq Dames cachées dans quelque lieu solitaire. Je n'ay plus rien à craindre de leur Iacaya.

Jacaya part, repliqua le Prince en souriant à son tour les visites que vous me fites faire il y a quelques jours, seront mon preservatif contre leurs charmes; & aprés la maniere dont je me metamorphoseray devant celles que je vis, je suis trompé si elles ne me fuyent avec autant de soin que je les éviteray. Il est vray, ajoûta le Duc, que vous serez bien ridicule, s'il m'est permis de dire ce mot: Je le trouvois encore plus qu'on ne me l'a trouvé, reprit Jacaya, & quand je songe au personnage que j'ay joüé, je ne sçay comment j'ay eu la force de le faire. En effet, répondit le Duc, il ne vous étoit pas naturel. Helas non! poursuivit le Sultan avec un soupir, je ne suis rien moins qu'indifferent pour les Dames, & distrait en leur presence: au contraire, je suis né susceptible & passionné pour ce sexe. Je ne vois point de femme agreable qui n'attache mes yeux avec plaisir, & qui ne me cause une émotion secrette que je ne saurois bien définir. J'aime ardemment, j'aime avec delicatesse, je me donne à tout ce que j'aime; & je ne crois de plaisir sensible dans la vie, que celui d'aimer & d'être aimé. Mais jusques icy l'Amour a semblé incompatible avec la seureté de mes jours, & avec la juste ambition dont j'ay l'ame possedée: il rompt toutes mes mesures, il me chasse de tous mes aziles; & je n'ay pas si-tôt l'ombre d'une intrigue, qu'il semble que toutes les constellations malignes se declarent contre moy. Ne faites donc plus de ligues contre ma tranquillité, poursuivit-il en souriant; car enfin je suis resolu

de n'aimer jamais rien, & je penſe que je Jacaya.
rompray avec vous, ſi vous m'expoſez encore au danger d'aimer quelque choſe. Vous ſortez de l'embaſcade en aſſez bonne ſanté, repartit le Duc d'un ton railleur; Et Madame l'Ambaſſadrice diſoit hier plaiſamment, que vous ne ſaviez comme elle étoit faite. Elle me fait tort, interrompit le Prince en rougiſſant un peu, jamais une femme auſſi bien faite qu'elle l'eſt, n'a échapé aux remarques de mon cœur, & je m'oſe même vous avoüer toutes les impreſſions qu'elle y a laiſſée. Quoy! repliqua le Duc d'un air ſurpris, il peut être vray que la beauté de Madame l'Ambaſſadrice vous ait touché? Hé! j'aurois juré que vous n'aviez pas aſſez jetté les yeux ſur elle pour la reconnoître d'avec une autre. Monſieur le Duc, interrompit Jacaya, vous êtes un malicieux, vous en voulez à mon cœur, & je penſe que vous êtes gagé de l'Amour pour lui tendre des pieges: Ne m'engagez point à vous faire le portrait de Madame l'Ambaſſadrice, il faut toûjours craindre de parler de ce qu'on ne veut pas conſerver dans ſa memoire; mais qu'il vous ſuffiſe que je ſay tres-bien comme elle eſt faite, & que le luſtre de ſes beaux cheveux noirs, la vivacité de ſes yeux, la majeſté de ſa taille, cet air engageant & ſpirituel, qui eſt répandu ſur toute ſa perſonne, ſa belle bouche & ſes belles dents n'ont été remarquez d'aucun homme du monde mieux que de moy. Je ſay même plus, je ſay que la nature a pris plaiſir à joindre en elles les bras & la gorge d'une femme graſſe avec la taille d'une maigre. Les Dames qui

Iacaya. n'avoient point de part à l'éloge que faisoit Jacaya, trouverent à propos de l'interrompre ; elles sortirent du Cabinet, & criant au Duc de Mantouë : Pardon, Monsieur le Duc, nous nous dédisons, le Prince Turc est aussi galant que vous nous l'avez dépeint, elles firent comprendre à Jacaya la trahison qu'on lui avoit faite, il la reprocha au Duc par un regard significatif, & autant pour rendre le guet-à pan inutile, que pour desaccoûtumer son amy de lui faire de semblables pieces, il tourna le dos brusquement, & se fit remener chez lui, quelques efforts que les Dames fissent pour le retenir. Ce procedé fit d'abord faire de grands éclats de rire; Venez, venez crioient-elles en riant au Prince qui fuyoit, nous vous promettons sauve garde de nos charmes; ne craignez rien pour vôtre cœur, nous savons le secret de le mettre en pleine seureté. Le Prince avançoit toûjours vers son caroſſe sans témoigner entendre ce qu'on lui disoit : L'Amassadrice qui étoit enjounée naturellement, & qui suivant l'inclination de son sexe, ne pouvoit s'empêcher de se sentir obligée au Prince Turc du portrait avantageux qu'il avoit fait d'elle, dit à ses compagnes de promenades, que cela étoit honteux pour elle, qu'un homme eût la force de les fuir de cette sorte, & que si elle en étoit crue, elles le feroient repentir de son audace Le conseil fut d'abord approuvé ; aucune de ces personnes n'en vouloit au cœur de Jacaya, elles étoient chargées de plusieurs dont elles ne savoient que faire; mais elles trouvoient rejoüissant

d'embaraſſer le Prince étranger. Le Duc de Mantoue leur promit de les ſervir dans leur deſſein; il ne croyoit pas manquer à l'amitié qu'il avoit promiſe au Sultan, quand il le livroit à trois ou quatre des plus belles femmes du monde, qui prioient qu'on le leur livrât. Jacaya n'entroit plus chez la Reine ſans eſſuyer l'attaque de quinze ou vingt œillades affectées; les Dames de la ligue ſe donnoient le mot pour l'engager tour à tour dans une converſation particuliere, & le pretexte qu'elles prenoient rendant leur empreſſement une plaiſanterie, ce n'étoit plus une liberté hors d'uſage, que de voir une femme de qualité prier le Sultan de l'accompagner à la promenade, ou de l'entretenir quand elle étoit ſeule, Hé! Meſdames, leur diſoit-il un jour plaiſamment, ayez quelques égards pour le droit d'azile, & laiſſez mon cœur en pleine frâchiſe. Vous ne voulez point en faire un bon uſage, je connois déja les Dames Françoiſes; leur unique foible eſt la vanité. Dans le Païs d'où je viens on eſt de bonne foy, on ne dit que ce qu'on penſe; & quand on penſe quelque choſe, on ſe picque d'œconomie ſur les démarches: les Dames ſeroient bien fâchées d'en perdre aucune; mais dans cette Cour, la Deeſſe la plus religieuſement adorée eſt l'aparence. Grande liberté, grande douceur: La ſocieté eſt non ſeulement permiſe; mais commandée, & quand de ce qui ſeroit Tout dans un autre lieu, on veut retirer quelques utilitez dans celui cy: on trouve que ce Tout n'eſt rien. Quartier, Meſdames, quartier pour un pauvre Etran- Iacaya.

Jacaya. ger. Les Dames Françoises furent genereuses, & jugeant qu'elles s'étoient divertties assez long-temps de ce qu'elles n'avoient regardé que comme un simple divertissement; elles commencerent à laisser vivre le Sultan à sa mode. Mais l'Ambassadrice fut moins indulgente, il lui sembloit que la maniere dont Jacaya demandoit quartier, étoit toute propre à ne le point obtenir. Elle le trouva aux Thuileries avec le Duc de Mantouë; Oseroit-on, Seigneur, dit-elle au Sultan, en passant proche de lui, pretendre à l'honneur de vous avoir pour Ecuyer? Non, Madame, repartit Jacaya froidement, vous êtes trop belle aujourd'huy, & en achevant ce mot il faisoit une reverence, à dessein de se retirer; mais le Duc l'arrêtant par le bras: il ne sera pas dit, interrompit-il, que vous fassiez ainsi rougir vos amis de vôtre incivilité pour les Dames. Monsieur le Duc, reprit le Prince en affectant un air mécontent, je ne m'accommode point de vos manieres d'agir, & si vous me mettez en colere, j'aimeray Madame l'Ambassadrice. Le Duc de Mantouë rougit à cette menace, sans savoir pourquoy il rougissoit. Il fut réveur pendant le reste de la conversation, & menant le Sultan souper avec lui, il ne pût s'empêcher de lui demander, s'il étoit bien vray qu'il eût resolu d'aimer l'Ambassadrice de Savoye. Cette resolution n'étoit pas encore bien prise; mais le Sultan qui vouloit se divertir à son tour, & qui remarquoit que le Duc lui faisoit cette demande avec quelque trouble, fut bien aise d'avoir cette pe-

tite occasion de se venger. Oüy sans doute, Jacaya. dit-il d'un air serieux, j'ay resolu de l'aimer, ne trouvez-vous pas qu'elle soit digne d'être aimée? Ce n'est pas de son merite dont il s'agit, repartit le Duc, la question est de savoir si vous en serez aimé. Et si je l'étois déja, poursuivit le Prince Turc que diriez-vous? Je dirois que vous n'êtes pas mal-heureux; reprit le Duc de Mantouë. Lisez ces Vers, repartit Jacaya en tirant des Tablettes de sa poche. Le Duc les ouvrit & leût ces paroles.

Tout ce qu'on voit au monde de charmant,
Est de l'amour le tendre ouvrage;
La Terre aime, la Mer soupire incessamment,
Et le Ciel porte écrit dans son doux mouvement.
Tout ce qu'on voit au monde de charmant,
Est de l'Amour le tendre ouvrage.

Que veulent dire ces Vers? poursuivit le Duc aprés les avoir leus. Tournez la feüille, repartit le Sultan, je satisferay vôtre curiosité quand vous aurez tout leu. Le Duc fit ce que Jacaya lui disoit, & continua de lire ce qui suit.

Cet oyseau qui va voltigeant
Du mirthe à l'épine sauvage;
Et de l'épine au Tilleul ombrageant,
S'il avoit comme nous la raison en partage,

Iacaya. *Que diroit-il dans son ramage?*
Que diroient ces concerts qu'il forme nuit & jour?
Sinon, Halje brûle d'Amour.

Les Taureaux qu'on mène à l'herbage,
Par leurs affreux mugissemens,
Expriment moins les transports de leur rage,
Que leurs tendres emportemens;
Les ruisseaux par leur doux murmure
Nous apprennent qu'il faut aimer,
Voudrois-tu seul dans la nature,
Porter un cœur qu'on ne puisse charmer?

Ne trouverez vous pas, dit le Prince Turc au Duc de Mantouë, quand il eut achevé de lire, qu'on se resoudroit à aimer pour de moindres sollicitations. J'avouë, reprit le Duc que celles cy sont pressantes; Mais, Sultan, parlez moy sincerement; est-ce Madame l'Ambassadrice qui vous invite de cette sorte à renoncer à vôtre indifference? Vous êtes étrange avec vos questions, interrompit le Prince en souriant, ne suis je pas assez indiferet, sans que vôtre incredulité affectée me le rende davantage? Si dans ce moment le Duc avoit dit au Sultan qu'il aimoit l'Ambassadrice, Jacaya eût surmonté sa naissante inclination, il étoit encore tems: Mais il rendit feinte, pour feinte, & dit au Sultan qu'il se réjouissoit de sa bonne fortune. Cependant on n'en peut exprimer l'effet que cette malice de Jacaya produisit dans l'ame du Duc de Mantouë. Il ne s'étoit

point apperceu, jusques à ce moment, qu'il aimât l'Ambassadrice, mais quand il examina le dépit secret qu'il avoit de croire que le Sultan en estoit aimé, il ne douta point que ce depit ne fût l'effet d'un commencement d'amour. Il passa la nuit entiere à detester l'ignorance de sa passion, & se representant ce qu'il avoit fait pour lier l'intrigue qui le desesperoit, il ne pouvoit assez s'estonner de ce caprice de la destinée. Il alla le lendemain chez l'Ambassadrice, si-tôt qu'elle fut visible, & il la trouva traduisant en François quelques endroits du *Pastor fido*. Cette Dame aussi charitable que spirituelle; prenoit plaisir à donner au Sultan l'intelligence des Vers François, par celle des Vers Italiens que Jacaya entendoit parfaitement. C'étoit dans ce dessein qu'elle avoit donné au Prince les premiers fragments, dont ses tablettes estoient remplies; & si le Duc avoit rappellé sa memoire, il se seroit souvenu en les lisant, que le sens en estoit mot pour mot dans la Scene de *Silvio*, & de *Linco*; mais la nouvelle jalousie du Duc le troubloit si fort, qu'il ne fit pas cette remarque. Est-ce encore Jacaya, Madame, dit-il à l'Ambassadrice d'un air picquant, qui occupe vostre veine Poëtique? Ouy, repartit l'Ambassadrice, sans penetrer la maniere dont le Duc prononçoit ces paroles, comment sçavez-vous que c'est pour luy que je fais cet effort de genie. Jacaya n'est pas doué d'assez de discretion, repartit le Duc pour laisser ignorer à ses amis les faveurs qu'il reçoit des Dames. Helas! repliqua l'Ambassadrice en soûriant, les faveurs qu'il Jacaya.

Jacaya. reçoit de moy sont communes entre tous les gens de merite que je connois, & qui ne sçavent pas les langues que ie sçay. J'ay trouvé qu'on me faisoit un plaisir extréme à mon arrivée en cette Cour, quand on me perfectionnoit dans la langue Françoise je tasche de faire la mesme faveur au fils de Mahomet ; Il ne reçoit pas de cette sorte les effects de vostre bonté, Madame, interrompit le Duc, & alors il apprit à l'Ambassadrice tout ce qui s'étoit passé entre le Prince Turc, & luy. Il croyoit l'irriter par cette confidence, & l'obliger à bannir Jacaya de chez elle. Mais cet avis produisit un effet contraire. Jacaya étoit un des Princes du monde le plus accompli, & nôtre Piedmontoise avoit trop de penetration, pour ne pas connoitre tout le merite du Sultan. Elle garda toutesfois les bien seances usitées dans ces sortes d'occasions, elle se plaignit hautement de la vanité de Jacaya; & affectant de passer auprés de lui sans le salüer, elle persuada au Duc de Mantouë, qu'elle estoit veritablement irritée. Il s'embarqua sur cette apparence ; son amour devint si violent, qu'à peine il pouvoit en cacher les effets. Le Sultan, qui sans croire avoir dit vray s'appercevoit que sa menace devenoit effective, ne s'épargnoit pas pour avancer ses affaires ; Apprenez moy, Madame, dit-il un jour à l'Ambassadrice, ce qu'il faut faire pour meriter vôtre bien veillance ; Je me suis tenu dans un respect qui alloit jusques à la timidité : Ce caractere ne vous a pas plû, vous avez eu la bonté de vous expliquer pour m'en faire prendre un autre.

Je tâche à vous obéïr, je vous cherche avec beaucoup de soin, je vous parle autant que je puis ; & si j'osois croire que vous écoutassiez favorablement ce que j'aurois à vous dire, je vous dirois de grandes choses : Vous devenez froide si tôt que je parois empressé ; & comme si vous n'aviez envie d'entendre les gens que quand ils ont resolu de se taire, vôtre curiosité cesse si-tôt que je m'apreste à parler. Ma curiosité n'alloit pas jusques à entendre dire au Duc de Mantouë, que vous estes bien avec moy, repartit l'Ambassadrice froidement : Quoy ? Madame, interrompit le Prince Turc, Monsieur de Mantouë vous a fait cette confidence Oüy, sans doute, il me l'a faite, poursuivit la Piedmontoise il est trop de mes amis, pour ne pas m'avertir de vôtre indiscretion. Il est fort des miens aussi, Madame, repartit Jacaya, le service qu'il me rend en est une marque signalée : Je n'osois l'attendre de lui, & ce n'estoit qu'à l'avanture, que je lui declarois le secret de mon cœur. Mais il en a fait un tres-bon usage, voici bien des ceremonies épargnées : Vous sçavez que je vous aime sans que je vous l'aye dit, je vais employer à me faire aimer de vous tout le temps que j'avois destiné pour vous persuader mon amour, L'Ambassadrice trouva cette declaration d'amour si singuliere, qu'elle n'eut pas la force de garder son serieux, elle fit un éclat de rire. Il y auroit des Amans poursuivis le Prince Turc, qui jugeroient mal de cet épanchement de joye, mais je ne suis pas de leur opinion, il est toûjours plaisant de divertir ce qu'on

Jacaya.

Jacaya. aime ; & puis que les assûrances de mon amour vous réjoüissent, c'est un régal que je vous donneray souvent. Comme il le promit il l'executa ; Quand il voyoit l'Ambassadrice serieuse. Reprenez vôtre belle humeur, Madame, lui disoit-il, je ne vous aime pas moins que quand les assûrances de mon amour vous faisoient rire de si bon cœur. Si elle étoit guaye, comme elle l'étoit presque toûjours : Mes affaires vont bien, lui disoit Jacaya, vous voyez sans doute ma passion écrite dans mes yeux, vous voila dans cette même assiette où je vous trouvay quand je vous en parlay la premiere fois. L'Ambassadrice s'efforçoit autant qu'elle pouvoit, de prendre un air severe ; mais sa severité ne pouvoit tenir contre les manieres du Prince Turc : elle s'accoustuma insensiblement à lui entendre dire qu'il l'aimoit, & cette habitude en fit naistre une autre, dont le Sultan eut sujet d'être encore plus content. Le Duc de Mantouë prenoit trop d'interest à ce qui se passoit, pour ne pas en démesler le secret : il s'ingera d'en dire son sentiment à l'Ambassadrice, sans toutesfois lui declarer le motif qui le faisoit agir. Elle receut ses avis comme une plaisanterie ; & lui rendant des feintes, pour les veritez qu'il debitoit, elle le tourna en ridicule, de ce qu'il regardoit cette intrigue comme une affaire serieuse. Il voulut parler plus intelligiblement, & donner à ses avis charitables, le caractere qui leur appartenoit, son amour ne fut pas plus heureux par cette voye, que par celle de sa jalousie. Ha! lui dit l'Ambassadrice en soûriant, vous ne

copiez point bien le Prince Jacaya, il sem- Jacaya.
ble à vous voir, que vous parliez sincerement. Je prétens aussi m'exprimer de cette sorte, Madame, reprit le Duc, & la passion que vous m'avez inspirée, est à mon sens l'affaire la plus serieuse que je puisse traiter. Ce personnage ne vous convient point: Monsieur le Duc, interrompit la Piedmontoise, je sçay que vous joüez la Comedie, & si je prenois vôtre feinte pour une verité, je vous prierois de vous souvenir de ce que je suis; mais je ne donne pas dans un piege si grossier. Dequoi vous aviseriez vous de m'aimer? mes charmes sont-ils augmentez depuis deux ans que vous y estes exposé sans peril? Vous raillez, Monsieur le Duc, mais permettrez moy de vous dire que vous ne raillez pas assez delicatement pour un homme d'esprit. Et alors voyant entrer le Prince Turc, Venez, Seigneur, lui dit-elle en riant, venez un peu me dire des douceurs devant Monsieur de Mantouë, afin de lui apprendre son rôle: Il y a deux heures qu'il tasche à vous imiter, mais il ne sçauroit y parvenir. Je ne suis point en humeur aujourd'hui de vous dire des douceurs, Madame, reprit le Sultan, vous m'avez regardé ce matin à la Messe, d'un air qui me glace pour le reste du jour, je n'ay pû découvrir un seul mouvement de tendresse dans vos yeux. Hé! dites-moy de grace, est-ce assez qu'ils soient brillans pour contenter un Amant? & pensez vous qu'ils ayent satisfait à leur tâche, quand ils ont ébloüy un miserable? Je veux y voir de l'amour; ou je renonce à leur empire? & quand les miens

Jacaya. leur disent ; J'aime plus qu'on n'a jamais aimé, je pretens qu'ils repondent, Ma tendresse ne doit rien à la vôtre. S'il ne tient qu'à cela, reprit l'Ambassadrice, que Monsieur de Mantouë reçoive une leçon, je vais vous regarder comme il vous plaira. Fais-je bien ? poursuivit-elle en le regardant tendrement. Ha ! je vous reconnois, beaux yeux, dit le Sultan, vous voilà disposez à m'entendre ; & alloit dire plusieurs choses touchantes, mais le Duc de Mantouë qui ne se divertissoit pas du spectacle, l'interrompit en sortant brusquement. Jacaya lui trouva la physionnomie si changée, qu'il craignit qu'il ne fût malade ; il pria l'Ambassadrice de permettre qu'il le suivît ; il ne pût le joindre que chez luy. Le Prince Turc lui demanda ce qui avoit pû l'obliger à se retirer sans rien dire, & l'assûra que l'Ambassadrice estoit fort inquiete pour sa santé. Le Duc qui estoit plein de sa passion, ne répondit point au compliment du Sultan ; mais le regardant avec des yeux où la rage & la douleur estoient naïvement dépeintes ; Le sort en est jetté, s'écria-t-il, je l'aime, mon amour ne s'est tenu caché si long-tems, que pour éclater avec plus de violence, & je periray mille fois plûtost que de souffrir un Rival aimé. Jacaya crût que son Amy entroit en quelque frenaisie, & lui prenant le bras pour tâter son poux ; Que dites-vous de Maistresse & de Rival ? lui dit-il, vous prend il quelque fiévre chaude ? oubliez-vous que c'est moy qui vous parle ! Non, Prince, reprit le Duc d'un air plus moderé. Je ne vous connois que trop bien ; vous estes

l'Amant

l'Amant chery de l'Ambassadrice de Savoye, mais il faut vous resoudre à m'arracher la vie, ou à renoncer à vos pretentions, Quoy? interrompit le Sultan tout surpris, vous aimez Madame l'Ambassadrice? C'est peu de dire que je l'aime, repartit le Duc, je l'adore, & il faut me la ceder ou mourir. Jacaya confus de cette avanture, comme on peut se l'imaginer, se laissa tomber sur le premier siege qu'il rencontra, & s'appuyant du coude sur une table, il se mit à resver profondement à sa destinée. Il aimoit veritablement l'Ambassadrice de Savoye, cette passion avoit commencé par un jeu, & en conservoit même les apparences; mais dans le fonds, elle étoit une affaire tres-serieuse. Il avoit une ame sensible, & capable d'un grand attachement: à regarder la chose de ce biais, il luy étoit absolument impossible de renoncer à son amour; d'un autre costé, il devoit une reconnoissance infinie à l'amitié du Duc de Mantouë, il l'avoit garenty des poursuites opiniâtres des Sforcy; il lui avoit donné tous les secours dont il avoit eu besoin, & il n'avoit d'appuy en France que par lui. Amour! cruel Amour, s'écria t'il avec un soûpir, me seras-tu toûjours funeste? helas! poursuivit-il en s'adressant au Duc, je prévoyois le malheur qui m'arrive; & si vous m'aviez laissé dans la liberté que je vous avois demandée, je ne me le serois pas attiré: N'aviez-vous point d'autre moyen de rompre avec moi, que de me rendre vous-même vôtre Rival; Je veux croire que mon amitié vous lasse, & je n'en suis pas surpris, les malheureux sont souvent Jacaya.

Jacaya. exposez à ce dégoût de leurs amis ; mais n'estoit ce pas assez de me le faire connoître, sans joindre à cette infortune les suites d'une passion infructueuse ? Ne me demandez point compte de ce que j'ay fait, interrompit le Duc de Mantouë, je ne l'ay pas sçeu moy même, & j'aurois juré que je n'aimerois jamais l'Ambassadrice : Un moment avant que je sçusse que vous en êtes aimé, mon amour s'est declaré aux approches de ma jalousie, j'ay trouvé que j'aimois, en apprenant que vous aimiez ; & comme il y a long-temps que cet amour est secretement dans mon ame, ce qui sembleroit ne devoir être que ses commencemens, est son extréme violence. Je ne suis point las de vôtre amitié, je vous offre encore la mienne aussi pure, que vous l'avez toûjours éprouvée ; Mais, mon cher Sultan, acheptez la de quelque complaisance pour mes desirs ; les Dames sont legeres, & vous serez peut-être forcé de faire un jour par vengeance, ou par degoût, ce que je vous conjure de faire aujourd'huy pour l'amour de moy. Le Prince Turc ne pouvoit gouter cette proposition ; & tout ce que sa reconnoissance, & sa politique purent obtenir, ce fut qu'il feroit ses efforts pour se vaincre Il s'absenta quelques jours pour ce dessein, & feignant de vouloir aller visiter les Maisons Royales, & les autres lieux agreables d'autour de Paris, il fit plusieurs parties avec quelques Seigneurs de la Cour. On ne sçait si dans ces parties le Duc de Mantouë luy fit dresser des embuscades ou si le desespoir de trouver l'amour si fatal à ses des-

seins l'avoit fait resoudre à se retirer dans quelque partie du monde ; où cette passion fût inconnuë ; mais il est constant qu'il disparut comme s'il eût été quelqu'une des Matamorphoses de la Fable, & qu'on n'a jamais pû découvrir ce qu'il étoit devenu. Le Duc de Mantoüe n'en fut pas plus heureux L'Ambassadeur mourut en France, & sa femme ayant été obligée de se retirer en Savoye, les affaires du Duc l'appellerent dans un autre endroit de l'Italie, & ne luy permirent pas de s'abandonner aux desirs de sa passion. Jacaya.

Fin de la huitiéme Partie.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amez & feaux Conseilliers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Prevosts, leurs Lieutenans, & tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra salut : Nôtre bien amé CLAUDE BARBIN Marchand Libraire de nôtre Ville de Paris Nous a tres-humblement fait remontrer, qu'il lui auroit esté mis és mains un Livre intitulé *Annales Galantes*, qu'il desireroit imprimer & donner au public, s'il nous plaisoit lui accorder la permission, & icelle interdire à toutes autres personnes, pendant le temps qu'il lui sera accordé, requerant nos Lettres à ce necessaires. A CES CAUSES, desirant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & octroyé, permetons & octroyons par ces Presentes, de faire Imprimer ledit Livre par l'un des Imprimeurs du nombre des reservez en tel Volume, Marge, & Caracteres, & autant de fois que bon lui semblera, & icelui vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de sept années à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois : Faisons tres-expresses defenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de

le faire imprimer, vendre & debiter en aucun lieu de nôtre Royaume, sans le consentement de l'Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de trois mille livres d'amande, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, laquelle amande payable sans depost, le tiers à Nous, le tiers à l'Hospital general de nôtre Ville de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant; à condition qu'il sera mis de ces Exemplaires dudit Livre en nôtre Bibliotheque, un en celle de nôtre Chasteau du Louvre & un autre en celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le sieur Seguier, auparavant que de l'exposer en vente. Si vous mandons, que du contenu en ces Presentes faſſiez jouïr & user l'Exposant, & ceux qui auront droit de lui pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empeschemens à ce contraires. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre un Extraict des Presentes, elles soient tenuës pour bien & duëment signifiées; & au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis faire pour l'execution des Presentes tous Exploits necessaires sans demander autre permission: CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. DONNÉ à S. Germain en Laye le vingt. quatriéme Octobre, l'an de grace mil six cens soixante neuf, & de nôtre regne le vingt-sept. Signé par le Roy en son Conseil.

DALENCE'.

CONSENTEMENT.

SUr la Requisition de FRANÇOIS Roux, Maître Imprimeur de cette Ville, à ce qu'il lui soit permis de reimprimer le Livre intitulé, *Annales Galantes*, attendu que le Privilege accordé pour sept annés à Claude Barbin est expiré, Veu ledit Privilege du 24. Octobre 1669.

Je consens pour le Roy à la Permission requise. A Lyon le 16. Avril. 1694.

VAGINAY.

PERMISSION.

PErmis d'imprimer. A Lyon ce 16. Avril 1694.

DE SEVE.

LES HEROS ILLUSTRES EN GUERRE ET EN AMOUR

Par [illegible] de VILLEDIEU.

[illegible] en 12. 2 Volumes.

TOME PREMIER.

AUGMENTEZ.

Contenant ASTERIE *ou* TAMERLAM, *&* TAMERLAM *&* ORIXENE.

A LYON,
Chez BARITEL l'aîné.

M. DCC. XII.
AVEC PERMISSION.

LES
HEROS
ILLUSTRES,
ENGUERRE

CE n'est pas rendre un mediocre office aux Lecteurs d'avoir joint l'utile à l'agréable ; les Livres de la Galanterie sont à la verité de jolis amusemens, mais ils ne forment pas assez l'esprit pour pretendre y trouver de quoi y apprendre & à raisonner, j'ai donc trouvé le moyen de rendre la lecture de la plûpart des Ouvrages de Mademoiselle de Ville-Dieu profitables, en y ajoûtant des Descriptions Hi[illegible]es des Païs, Lieux, Etats & [illegible] elle parle dans ces Ouvra[illegible] les jeunes gens qui les liront y trouveront non seulement des instructions pour bien vivre parmi le beau Sexe, des leçons pour apprendre à faire l'Amour dans les justes regles de l'Art ; mais aussi des recits cours, mais aisez & utiles qui leur apprendront à connoitre divers endroits qu'ils ne trouveroient que dans plusieurs livres. L'on a pratiqué ces Observations dans les deux Volumes des *Nouvelles & Galanteries Chinoises*, dans les deux autres *des Avantures & Galanteries Romaines*, & dans les *Annales de la*

Grece, &c. au reſte le Libraire qui donne ou reſtituë au Public tous les Ouvrages de l'illuſtre Mademoiſelle de Ville-Dieu en 20. volumes le fait pour ſatisfaire à la Galanterie dont il a toujours été un zelé partiſan, & un aſſez bon connoiſſeur en Geographie pour en parler certainement.

Comme l'Hiſtoire des grands Hommes ne donne jamais du dégout, je donne en abregé, mais réels & véritable les principales actions de Tamerlam, c'eſt un petit morceau d'hiſtoire qui inſtruira pendant que les autres divertiront. L'hiſtoriete qui ſuit ne fera pas moins de plaiſir. Des perſonnes qui ne veroient rien de ſi haut que leurs naiſſance, n'étoit que leur merite eſt encore plus élevé, ont montré la ſatisfaction que leur a donné cet Ouvrage par les différentes lectures qu'elles en ont faites, le grand nom dont on a permis de l'honnorer ſuffit pour juſtifier ce que je dis: celà remplit fort bien le titre des Héros illuſtres en Guerre & en Amour, on ne pouvoit pas trouver deux ſujets plus convenas-

bles ni plus aisés à concilier ensemble, qu'un fameux Tamerlam, & un grand Prince de Condé, nom qui seront toujours venerables à la posterité.

ASTERIE
OU
TAMERLAM.
NOUVELLE.

PREMIERE PARTIE.

C'EST avec raiſon qu'on repreſente l'image de la Fortune ſur une boule qui ne peut avoir d'aſſiete ſolide, puis qu'elle eſt le principe de toutes les revolutions. L'antiquité fournit de fameux exemples de ſes caprices; la naiſſance des Monarchies, l'élevation des hommes mediocres aux premieres dignitez; la chûte

d'une infinité de Rois, & la décadence des Empires, ſont autant d'ouvrages de ſon inconſtance. Mais comme l'eſpace de pluſieurs ſiecles peut avoir aporté quelque alteration à la verité, il faut jetter, les yeux ſur des incidens moins éloignez, & voir dans les infortunes de Bajazet, avec quelle ſouveraineté elle diſpoſe à ſon gré des deſtinées.

Bajazet étoit de l'illuſtre ſang d'Othoman; ſa naiſſance l'avoit élevé à l'Empire des Turcs, & ſa vertu éfaçoit la gloire de quatre grands Princes qui l'y avoient precedé. Il avoit preſque ſoûmis l'Europe, & intimidé l'Aſie. Ses Loix étoient reverées dans les plus belles parties du monde; & jamais le nom ne s'acquit une renommée plus glorieuſe.

Tamerlam Empereur des Tartares arrêta le cours de cette proſperité. Il étoit d'une naiſſance obſcure; mais s'étant placé fierement par le ſecours des armes, ſur un Trône où d'autres n'étoient montez qu'en tremblant; ſon heureux deſtin ſurmonta celui de Bajazet, il triompha de lui, & dans le

tems qu'il regardoit l'Europe & l'Asie comme des conquêtes faciles, il desola son païs, rendit sa famille errante, & le mena captif à Samarcande qui étoit la ville cherie de Tamerlam, parce qu'il l'avoit faite bâtir. La femme & la fille de Bajazet partagerent sa disgrace; la premiere mourut peu de tems aprés: mais la seconde étant ou plus courageuse, ou d'un temperament plus robuste, resista mieux aux attaques de la Fortune, & devint l'admiration des Tartares, comme elle l'avoit été de tous ceux qui l'avoient vûë dans le Palais de son pere.

Themir, fils aîné de Tamerlam, fut des premiers à ressentir l'efet de cette admiration; il avoit un pouvoir absolu sur l'esprit de son Pere; il en avoit abusé jusques à bannir de la Cour par ses mauvais traitemens Adanaxe, appellé autrement le Prince de Tanais son jeune frere, & il avoit cultivé cette bienveillance par mille cruautez contre l'infortuné Bajazet; c'étoit lui qui avoit immolé presqu'à sa vûë l'aîné & le plus cher de ses fils, ruïné la fameuse ville

de Sebaſte, tiré la Princeſſe Aſterie ſa fille du Palais de Burſe, & abandonné ſans pitié tout l'Empire de ce malheureux Prince à la violence des Tartares.

L'amour le punit de tant d'inhumanitez ; ſon cœur tout barbare qu'il étoit, fut touché des charmes d'Aſterie, il aprit malgré lui l'uſage des ſoupirs ; & comme ils avoient été prévenus de trop grands outrages pour être favorablememt écoutez, la rage de ſe voir mépriſé par une Princeſſe courageuſe, le jetta dans le deſordre & dans le deſeſpoir.

Il étoit d'un temperament violent, & quand il eût été capable de ſentimens plus moderez, la Princeſſe n'en inſpiroit point de mediocres. Il parla dés qu'il ſe ſentit preſſé de parler, & ce fut avec tant d'audace, qu'Aſterie ſe vit ſoûmiſe à une nouvelle perſecution, plus douloureuſe pour elle que toutes les autres. Elle répondit aux diſcours amoureux de Themir avec une fierté dédaigneuſe qui le mit ſouvent dans le dernier emportement. Il s'imagina que Bajazet, dont le malheur n'avoit point abaiſſé le courage, fortifioit cette

averſion ; & par une nouvelle injuſtice le faiſant ſeparer de ſa fille, il fut enfermé dãs une priſon éloignée du Palais, & Aſterie gardée dans ſon apartement avec plus de precaution qu'à l'ordinaire.

Ce procedé irrita la haine de la Princeſſe, elle s'emporta plus qu'elle n'avoit jamais fait, & Themir en devint plus furieux. Il fut voir Bajazet dans ſa priſon, & tâcha par ſes prieres & par ſes menaces à ſe le rendre favorable ; mais n'ayant fait qu'une tentative inutile, il eut recours à l'aveugle amitié de ſon pere, & lui exagerant ſa paſſion & les ſuites qu'elle pourroit avoir, il alarma ſi bien ſa tendreſſe, qu'il le reduiſit au point de tout entreprendre pour le ſatisfaire.

Il fut donc à l'apartement d'Aſterie, reſolu de ne rien épargner pour la flêchir. Il lui fit des offres, des prieres, des reproches, & la trouvant conſtante à mépriſer ſes dons & ſes injures, il en devint lui même ſi furieux, qu'il ſe fit un point d'honneur de la vaincre, & qu'il lui dit d'un ton abſolu, que ſi elle perſeveroit dans ſon obſtination, il

ſçauroit bien l'en faire repentir en la perſonne de ſon pere.

Ces paroles porterent une mortelle frayeur dans l'ame de la Princeſſe. N'envelopez point Bajazet dans une reſiſtance où il n'a aucune part, lui dit-elle, en verſant un torrent de larmes ; le juſte refus que je fais d'épouſer le meurtrier d'Ortobulle mon frere, ne m'a été inſpiré que par mes legitimes reſſentimens; & s'il merite quelque punition, c'eſt moi ſeule qui dois la ſouffrir. Laiſſez naturellement achever les jours de Bajazet, ils ne peuvent pas être de longue durée, & n'aportent point de trouble à la tranquillité de vôtre fils ? C'eſt ſur ma vie ſeule que vous devez exercer vôtre vengeance, & c'eſt contre moi que toutes choſes vous ſollicitent. Non, non, repliqua Tamerlam, je ſçai mieux choiſir mes victimes ; & puis que pour le malheur de mon fils ſes jours ſont attachez aux vôtres, vous vivrez, mais vous vivrez pour voir expirer dans les ſouffrances ce pere qui vous eſt ſi cher ; & vous ne vous vanterez pas d'avoir impuné-

ment mépriſé l'alliance du plus grand Prince de la Terre. Il ſortit en achevant ces mots, & la triſte Princeſſe demeura demi pâmée dans les bras de ſes femmes qui eurent beaucoup de peine à la faire revenir de ſa foibleſſe.

La cruauté de Tamerlam n'en demeura pas à des paroles ; Aſterie eut ordre le lendemain d'aller à la priſon de Bajazet, & de le diſpoſer à la mort, ou à un mariage avec Themir. Quel choix ! pour une fille qui aimoit cherement ſon pere, & qui deteſtoit cet indigne Amant. La vûë de Bajazet ne lui avoit point été permiſe depuis qu'on les avoit ſeparez ; elle l'avoit ſouvent demandé, & elle auroit donné la meilleure partie de ſon ſang pour l'obtenir, mais la fatale condition qu'on y avoit miſe la lui rendoit alors inſuportable. Elle refuſa de marcher, & penſa de ſe faire faire violence, mais enfin venant à penſer que ce refus avançoit peut-être les jours de ſon pere, elle obéit, & ſe laiſſa conduire baignée de larmes, où on la voulut mener. Elle y trouva l'Empereur Turc ſi changé, qu'elle

receut ſes embraſſemens ſans pouvoir prononcer une parole. Bajazet lui demanda quel retour avoit obligé le Tyran à lui permettre de le voir. C'eſt le comble de ſes cruautez Seigneur, lui répondit Aſterie, c'eſt le dernier efet de ſes injuſtices; & c'eſt enfin ce qu'il y a au monde de plus douloureux pour nous. Elle lui expliqua lors en peu de mots le triſte miſtere de ſa viſite, & lui ôtant toute eſperance que Tamerlan pût être fléchi, elle lui fit bien connoître qu'il n'y avoit plus de milieu entre une mort honteuſe & cruelle & le mariage qu'on deſiroit.

Bajazet ſoûpira pluſieurs fois pendant ce diſcours, & tantôt jettant ſur la princeſſe des regards pitoyables, d'autres fois en lançant de dédaigneux ſur quelques Tartares, qui par l'ordre de leur Empereur l'avoient accompagnée. Il faut que Tamerlan juge de mes ſentimens par les ſiens, lui dit-il, s'il ſe perſuade que je ſois capable de trahir le ſang & la memoire de mon fils, en vous uniſſant avec ſon bourreau; Non, mon cher Ortobulle, ajoutat-il, en

tournant ſes yeux mouillés de quelques larmes vers le Ciel, vôtre ombre ne rougira point d'une action ſi peu digne de celui qui vous avoit donné la vie; Vous jugés bien, ma fille, pourſuivit il, que la mienne m'eſt odieuſe, & que dans le deplorable état où je ſuis reduit, je ne ferai pas un grand ſacrifice aux Manes d'Ortobulle, & à vôtre repos, quand je l'abandonnerai à la cruauté de mes ennemis; mais Aſterie, je vous dirai plus, & ces miniſtres des lâchetés de Tamerlam qui vous accompagnent peuvent le lui raporter: quand ce mariage me rendroit ma premiere fortune, & que j'en eſperois des felicites auſſi tranquilles que ma deſtinée a été inconſtante, ſi fidelle au ſouvenir de mon fils, & jaloux d'une gloire que toutes les proſperités du Tartare ne ſauroient obſcurcir, je reſiſterois à ce qu'il exige de nous avec le méme courage dont vous me le voyés refuſer, ainſi Seigneur, interrompit la Princeſſe, vous voulés une mort qui m'expoſera à tout ce que l'on peut imaginer de plus

funeſte ? Songés que pour mon deſeſpoir je pourrai vous ſurvivre : que la foibleſſe de mon ſexe ne permet ni la fuite, ni les entrepriſes : que je demeurerai toujours captive de Tamerlam, & victime des emportemens de Themir: Et que par pitié vous devés vôtre conſervation aux perils dont je ſuis menacée. Songés vous-même, reprit l'Empereur, que vous deviendriés complice de tous mes malheurs, ſi vous me forciés à prolonger des jours que la cruauté de mon ſort n'a déja rendus que trop longs : Penſés qu'aprés la perte d'un Empire, & de la liberté, il y a plus de lâcheté à ſuporter ſes diſgraces, qu'à s'y voir ſacrifié ; & au lieu d'exciter une indigne pitié que ma gloire deſavoüeroit, ſouvenés-vous que vous ſortés du plus illuſtre ſang du monde, & regardés ma mort comme une action qui couronnera toutes celles de ma vie. Il vous reſte des freres, que peut être la bonté du Ciel regardera pitoyablement. Mon trépas ſufira pour calmer ſon courroux, & vous en recevrés des aſſiſtances, qui vous empecheront

de succomber sous les maux que vous redoutés. He ! Seigneur, répondit Asterie, attendons-les ensemble ces secours, je n'en veux point si vous ne les partagés avec moi : Vous voulés donc épouser Themir, interrompit froidement l'Empereur, vous voulés que l'ombre d'Othoman vous reproche le honteux mélange du sang de Tamerlam avec le sien ? Je veux que vous viviés, Seigneur, s'écria douloureusement la princesse, ou je veux mourir avec vous. A ces paroles les forces lui manquerent, on fut obligé de l'emporter au Palais sans avoir rien conclu, & quoi que Bajazet fût sensiblement touché de sa douleur, il la vit partir sans changer de resolution, & se contentant de faire des vœux au Ciel pour elle, il attendit la mort avec cette intrepidité, qui est le partage des grandes ames.

Ceux qui avoient été témoins de la visite d'Asterie en firent un fidele recit à Tamerlam & à Themir, & n'oublierent ni l'obstination ni la fierté des reponses de Bajazet. On fit encore quel-

ques efforts auprés de lui, & auprés de la Princesse pour en obtenir le consentement qu'on desiroit, mais enfin voyant que plus on les pressoit, & plus ils temoignoient de fermeté, le Prince Othoman fut tiré de sa prison & conduit dans une place où l'on executoit ordinairement les criminels. Tout ce qu'il y avoit de Tartares qui faisoient profession de la vertu, detesterent cette action, Axalla Favori de Tamerlam, & renommé par le bruit d'une valeur extraordinaire, fit tous ses éforts pour l'empêcher; mais sa faveur ceda au pouvoir que le Prince avoit sur l'esprit de son Pere, & le malheureux Bajazet fut indignement conduit à l'Echafaut où il devoit perdre la tête.

Quelque considerable que fût sa personne on n'avoit observé aucun respect pour la Majesté Imperiale; il marchoit au suplice comme le moindre de tous les hommes, & n'étoit distingué que par sa fermeté. & un air de grandeur que tous ces malheurs n'avoient point éfacé. Il étoit triste, mais tranquille; & si ses yeux avoient quelque langueur,

elle ne tenoit rien de la crainte ou de la foiblesse. Les maisons étoient desertes, tout le peuple couroit à grands flots vers la Place ; & cette confusion ayant obligé un Cavalier qui arrivoit à Samarcande, d'en demander la cause à quelques habitans ; il ne l'eut pas si tôt apriſe, que poussant son cheval vers le lieu de l'execution, il se fit un passage malgré la foule ; & parvint au pié de l'Echafaut sur le point qu'on alloit terminer les jours d'un des plus grands hommes du monde. Ses cris & son nom suspendirent le funeste coup : Arrêtés, s'écria t'il, c'est Adanaxe, c'est le fils de Tamerlam qui vous le commande. Ce Prince étoit fort aimé des Tartares, & ils avoient été affligés de son départ. Ils solemniserent son retour par des cris d'allegresse. Il s'arrêta peu à les écouter, & priant les Officiers de milice qui assistoient à cette action, d'attendre qu'il eût vû l'Empereur avant que de passer outre. Il courut au Palais, où il surprit agreablement ceux que son absence avoit affligés, & particulierement Axalla qui l'avoit toûjours passionement aimé.

Quelque diference que Tamerlan eût visiblement mise entre ses deux fils, le merite d'Adanaxe disputoit dans son cœur contre l'inclination naturelle qu'il avoit pour Themir, sa vuë inesperée lui causa une joie qui le toucha jusques aux larmes. Le Prince recut ses embrassemens à genoux, & demeurant dans cette posture soûmise : Seigneur, lui dit-il, vous revoyez à vos pieds un temeraire, qui seûr de vôtre bonté vous vient demander une grace de la derniere importance. Ce n'est point le pardon d'une absence que vous n'aviez pas approuvée, je consens d'en être puny ; mais, Seigneur, c'est la vie de Bajazet pour laquelle je viens à genoux soliciter vôtre generosité. C'est un ennemy d'un nom fameux & d'un sang illustre, qui n'est plus en état de vous nuire, & dont la perte precipitée feroit tort à vôtre reputation. Songez, Seigneur, qu'on est heureux d'être en état de faire des graces de cette espece, à des personnes qui ont regné glorieusement, & qui ne sont abaissez que par le caprice de la fortune. Considerez

que de toutes les vertus des Roys la clemence eſt la plus loüable; & au nom d'un fils qui vous en conjure, ſignalez la vôtre en faveur d'un grand Empereur malheureux.

Les paroles du Prince de Tanaïs n'étonnerent pas moins Tamerlam que ſon retour l'avoit touché : il ne pût s'empêcher de louer dans ſon ame la generoſité de ſon fils ; mais l'importance de ſa demande balançoit ce mouvement, & le faiſoit demeurer irreſolu. Si c'étoit pour lui quelque choſe de bien perſuadant, que de voir à ſes pieds un fils digne d'eſtime, & que l'incertitude où il avoit été pour ſa vie lui rendoit encore plus cher, Bajazet mépriſant, & rebelle à ſes deſſeins, ſoutenoit ſon indignation. Vous deviez me laiſſer goûter le plaiſir de vous revoir, dit il au Prince, ſans y mêler le chagrin de me demander une choſe qu'il eſt impoſſible que je vous acorde, Bajazet, n'a que trop merité la mort où il eſt condamné, c'eſt un captif inſolent, dont rien ne peut moderer l'arrogance, qui ne prononce mon nom qu'avec mépris,

& qui ne menageroit pas ma vie, s'il avoit sur elle le pouvoir que j'ay sur la sienne Je l'ay long tems épargné, mais ma patience est à bout, j'ay tant de raisons qui authorisent ce que je fais, que je serois blâmé d'imprudence ou de foiblesse, si je ne le faisois pas. Quelques raisons qu'il vous plaise d'alleguer pour le perdre, Seigneur répondit Adanaxe, vous en avez encore plus pour lui pardonner; l'exemple que vous laisserez à la posterité, le plaisir qui revient d'une bonne action, & vôtre gloire qui seroit interessée à faire perir un grand Prince que le sort a livré entre vos mains, doivent triompher de toutes les autres considerations. Songez, Seigneur, que Bajazet s'est veu il n'y a pas long tems ce que vous êtes presentement, que le sort des armes est capricieux, qu'il pouvoit faire pour lui ce qu'il a fait pour vous, & que si vous êtes hors d'état de craindre, vous avez des fils qui peuvent un jour avoir des vainqueurs, & implorer la même grace que je vous demande; ne donnez donc point d'exemple d'inhu-

manité, & faites quelque reflexion sur l'incertitude de l'avenir.

Tamerlam fut émeu des pressentes raisons du jeune Prince de Tanaïs, il repassa dans son esprit les circonstances du sort de Bajazet, ce qu'il avoit été, ce qu'il étoit; & songeant qu'étant passé lui-même d'une fortune mediocre au plus éclatant état de la vie, il pouvoit par quelque retour tomber dans l'abysme de mal heur où il voyoit son ennemi. Vous m'avez vaincu Prince, dit-il à son fils; la tendresse que j'ay pour vous l'emporte sur mon ressentiment, & dans un jour où le Ciel m'envoye un fils que j'avois pleuré, il est juste que je vous accorde quelque chose qui marque que j'en suis reconnoissant. Que Bajazet vive, j'y consens; mais mon fils tâchez de vaincre son orgueil: Fléchissez, s'il est possible, une injuste Princesse que la condition de captifve, mes prieres, mes offres, l'amour & les soûmissions de Themir, n'ont pû faire consentir à l'épouser: Et si vous êtes aussi sensible à ma satisfaction, que je le parois à la vôtre,

faites que le consentement de Bajazet pour ce Mariage, soit le prix de la vie que vous lui rendez. Adanaxe comprit par ce discours que l'amour de Themir pour Asterie avoit porté Tamerlam à la cruauté qu'il avoit voulu commettre, & tout consolé de ce qu'elle lui avoit été suggerée, il courut en arrêter l'éfet.

Il monta lui-même sur l'Echaffaut où Bajazet attendoit constamment sa destinée, & le saluant avec autant de respect, que si Bajazet eût été sur le Trône Othoman, Recevez, Seigneur, lui dit-il, ce service d'un homme, qui tout heureux qu'il s'estime de vous le rendre, voudroit au prix de son sang ne vous l'avoir point rendu, & qui donneroit mille vies comme la sienne, s'il les avoit, pour vous faire oublier qu'on l'ait mis dans la necessité de vous donner une si honteuse marque de l'estime & de la consideration qu'il a pour vous.

Adanaxe étoit si bien fait, & prononçoit ces paroles avec une action si tendre & si genereuse, que Bajaze fut plûtôt charmé de sa veüe que de la

vie qu'il lui conservoit. Il le regarda avec toute l'attention qu'on peut donner à une chose extraordinaire ; & comme son mal heur n'avoit point alteré son esprit : Quoy que la vie me soit à charge, lui dit-il, & qu'elle prolonge des maux que je serois bien-aise de voir cesser, je la reçois de vous sans aucun chagrin, & l'état où je suis ne m'empêche pas d'être sensible à cette obligation, la vertu éclatante que vous faites paroître, m'interesse déja dans ce qui vous touche, & je me fais une consolation de vous avoir fourny le moyen d'en donner de si belles preuves. Allons, Prince, poursuivit-il, en lui tendant la main, retournons de l'Echaffaut à la Prison, & suivant jusques au bout les ordres du Ciel, vous me reverrez, Asterie, ajoûta t'il en essuyant quelques larmes que le souvenir de la Princesse arracha de ses yeux, vous me reverrez, si vôtre tendre amitié pour un mal-heureux Pere, ne vous a point été funeste.

Pendant que le peuple applaudissoit par ses cris à la generosité d'Adanaxe,

& au salut de Bajazet, on le remena dans sa prison, & le prince de Tanais ayant mis ordre à tout ce qui la pouvoit adoucir, retourna au palais. Il y trouva Themir qui lui fit un accüeil plein de froideur, & qui marquoit encore des restes de cette vieille haine qui avoit obligé Adanaxe à s'éloigner de la Tartarie. Il eut du chagrin de la trouver si opiniâtre, mais comme il ne prétendoit pas faire un long sejour à Samarcande, étant appellé ailleurs par de puissantes raisons, il resolut de souffrir encore quelque tems les injustices de son frere; & aprés avoir passé une partie du soir auprés de Tamerlam, il se retira à son apartement avec Axalla, tout plein de joye d'avoir arraché Bajazet à un trépas si ignominieux.

Ils ne furent pas plûtôt sans témoin qu'ils se parlerent avec liberté, il y avoit eu de tout tems une étroite liaison d'amitié entre eux, & quoi que l'âge d'Axalla fût déja avancé, il avoit une douceur d'esprit qui le rendoit sociable avec tous âges, & qui ne lui donnoit pas moins d'agrément dans le commer-

ce de la vie, que sa valeur le rendoit redoutable dans les combats. Adanaxe lui fit une infinité de questions, & sur la guerre, & sur tout ce qu'il pouvoit ignorer, Axalla lui en fit le détail, & lui donna de l'horreur pour les actions inhumaines de Themir, particulierement pour la mort du jeune Ortobulle, qu'il avoit cruellement massacré de sa main, aprés un combat où ce jeune Prince avoit fait des actions immortelles, & dont il sortoit si blessé qu'il auroit dû attendre du secours d'un ennemi genereux, plûtôt que la mort qu'il avoit receuë.

Adanaxe fremit de cette barbarie, & des discours de la guerre passant à ceux de l'amour, Axalla qui avoit du respect pour Asterie, & qui la voyoit quelquefois, fit une éloquente Peinture à Adanaxe, de tous les charmes qui la rendoient aimable. Elle en avoit tant, & Axalla les peignoit si avantageusement, qu'il fut surpris de ne voir dans le Prince aucun mouvement de curiosité, & qu'il le blâma de trop d'indifference pour les Dames. Vous vous trompez Axalla, reprit le Prince de Ta-

naïs en soûpirant, ce sexe n'a que trop d'empire sur moi, & mon cœur pourroit vous parler plus juste que ma bouche sur la sensible épreuve que j'en ai faite. Ce n'est ni le mépris, ni la crainte des charmes d'Asterie qui m'empêche d'être curieux de la voir ; j'honore la beauté par tout où elle se trouve, & je suis trop prevenu d'un autre objet, pour redouter celle de cette Princesse, mais je ne veux point presenter à ses yeux le fils d'un homme qui vouloit arracher la vie à son Pere il n'y a qu'un moment, & le frere du meurtrier d'Ortobulle. Je veux, s'il m'est possible, pendant le peu tems que je serai à Samarcande : agir avec quelque utilité pour son repos, & tâcher avant que de la voir, d'éfacer par mes services ce que les noms de Tartare, de fils de Tamerlam, & de frere de Themir, peuvent avoir d'odieux pour elle. Quoi ? Seigneur, répondit Axalla, vous êtes à peine dans ces lieux, que vous parlez d'en partir, & nous n'avons pas goûté la joye de vôtre retour, qu'il faut songer à la douleur de vôtre départ ? Quand vous

vous en saurez les raisons, repartit Adanaxe, vous conviendrez qu'elles sont legitimes, & qu'il est necessaire pour mon repos que je parte de Samarcande. Vous savez, Seigneur, répondit Axalla, l'interêt passionné que j'ai pris toute ma vie à ce qui vous touche, il me donne beaucoup d'impatience d'aprendre ces raisons dont vous me parlez, & je vous serois infiniment obligé si vous vouliez m'en dire quelque chose. Je le puis facilement, poursuivit le Prince, nous sommes seuls, & ce recit ne sera pas long. Alors reprenant les choses d'un peu plus loin.

HISTOIRE DU PRINCE ADANAXE.

VOUS n'ignorez pas, dit-il à son ami, ce qui m'obligea de quitter la Tartarie, les emportemens de Themir contre mes actions les plus innocentes, l'indulgence que l'Empereur avoit pour ses procedez, & la crainte que j'avois de ne les pouvoir pas toûjours suporter sans en venir à des éclats fâcheux. Tout cela, dis-je, est connu de vous comme de moi-même; & me fit enfin resoudre à chercher chez des Etrangers une vie plus heureuse que celle que je passois dans mon Païs.

Je partis sans suite de Samarcande, cachant mon veritable nom soûs celui

d'Arsane,& n'ayant dessein de m'arrêter qu'aux endroits où je pourrois acquerir quelque gloire, je visitai toute l'Asie sans trouver les occupations que je cherchois. Je passai ensuite en Europe que je sçavois moins tranquille, & j'y arrivai dans le tems que les forces de Bajazet alloient fondre sur l'Empire de Grece. Je sçavois bien que Tamerlam avoit une invincible haine pour les Othomans,que tous les Tartares étoient dans des sentimens semblables, & quoi que je les trouvasse, pour ne rien faire qui pût m'être un jour reproché, je me jettai dãs le parti de l'Empereur Paleologue qui faisoit tête aux Turcs du côté de la Thrace, pendant que ses deux fils Andronic & Emanüel défendoient d'autres Provinces. Mon coup d'essai fut favorable à ma reputation, & sans vouloir passer pour Heros, je puis vous dire, Axalla,que mes actions signalerent le nom d'Arsane. L'Empereur me donna plusieurs marques de son estime,& s'étãt trouvé dans un peril dont je le dégageai il fit éclater la reconnoissance qu'il avoit de ce service, & ne voulut plus

permettre que je m'éloignasse de lui
Les succez furent peu diferens dans les deux armées, tant que la saison permit les combats, mais l'Hyver s'avançant, il falut donner quelque relâche aux Troupes; le Turc se retira dans son Païs, & le Paleologue reprit le chemin de Constantinople, où ses fils eurent ordre de le venir trouver. Nous y arrivâmes cepandant un mois avant eux, la Cour y étoit agreable, l'imperatrice, outre ses deux filles Eudoxe & Leonide, en avoit auprés d'elle plusieurs autres considerables par leur naissance, & belles à surprendre les yeux. Les miens en furent ébloüis sans en être touchez, & le Ciel qui me reservoit à d'autres suplices, rendit en cette occasion l'amour impuissant. Le reconnoissant Empereur faisoit obligeament mon éloge à tout le monde; & tout inconau que j'étois à Constantinople, j'y pris un rang peu different de celui que je devois tenir. Comme la guerre n'étoit pas prête à se terminer, j'étois bien aise de passer quelque tems à cette Cour, y recevant mille honnêtetez de l'Em-

pereur, des Princeſſes, & des plus conſiderables d'entre les Grecs.

Quelques jours aprés nôtre arrivée l'Empereur receut nouvelles que les Princes avoient défait un Parti, & pris quantité de Priſonniers; mais ce qui moderoit la joie de ce bon ſuccés, c'eſt qu'il y avoit entre ces Priſonniers une femme ſi belle, qu'on diſoit qu'Andronic en étoit devenu paſſionnement amoureux. Paleologue qui connoiſſoit l'humeur peu traitable de ſon fils, & qui n'ignoroit pas qu'il n'avoit nulle moderation quand il vouloit quelque choſe, craignit les ſuites de cette paſſion, & ſi tôt qu'Adronic & les Priſonniers furent arrivez, il trouva que cette crainte n'étoit que trop ligitime. Quand le bruit de cet amour étoit venu juſques à nous, j'avois blâmé la foibleſſe du cœur du Prince, & l'inégalité de ſon choix, mais Axalla, j'en fus puni par le même ſort, & je n'eus pas plûtôt jetté les yeux ſur celle qui l'avoit vaincu, qu'une ardeur naiſſante me fit connoître que je l'étois moi-même. Oüi, Axalla, ce que n'avoient pu toutes les

beautez de la Grece, fut executé dans un moment par une Inconnuë. La fatigue d'un grand voyage, & la douleur de sa captivité ne la rendirent pas moins belle à mes yeux. Son abattement me paroissoit une langueur toute charmante, & l'indifference que dans cet état elle témoignoit pour faire des conquêtes, la rendoit à mon gré plus digne de tout conquerir. Plusieurs cœurs suivirent les traces du mien, & Neris, c'est ainsi que s'apelloit la Captive, fut bien tôt le charme de tous les Courtisans de Paleologue, & l'objet de la jalousie de toutes les Dames Grecques.

Dés que je sentis mon amour, & que je fus hors d'espoir de le vaincre, je songeai à la cõcurence d'Andronic. J'étois un Inconu, il étoit fils de l'Empereur & pouvoit tout pretendre où je ne devois rien esperer; mais comme ce n'est pas toûjours le credit & la fortune qui font le bonheur des Amans, & que la disposition des cœur & l'amour en décident, je me resolus à cacher le mien, & je crus faire plus de progrez par cette discretion, que par un éclat

qui eût pu m'éloigner de l'admirable Neris.

Vous concevez-bien Axalla, que cette contrarieté ne me donnoit pas une legere peine : ma passion commençoit à s'augmenter chaque jour, & mon esprit partagé entre la necessité de me taire & celle de parler ne sçavoit à laquelle ceder, & fuyoit par raison ce qu'une violente inclination le forçoit à chercher malgré lui. Mes yeux oublioiét quelques fois toutes ces circonspections; & quand par hazard ils rencontroient ceux de Neris, ils lui disoient beaucoup de choses ; mais soit qu'elle ne les entendît pas, ou qu'elle craignît de les entendre, ces muets entretiens étoient courts, & n'étoient pas frequens

Cependant Andronic conjuroit l'Empereur par toutes les suplications qui pouvoient persuader un pere d'acorder Neris à son amour. L'inégalité du rang étoit, disoit il, recompensée par le merite de Neris, & outre sa beauté qui étoit surprenante, elle avoit tant de charmes dans l'esprit & dans l'humeur, que le Prince se croyoit autorisé à faire

publiquement cette demande. L'Empereur connoissoit tout les avantages de Neris; il avoit même beaucoup d'estime pour elle, & dans son ame il ne condamnoit pas absolument Andronic : mais envisageant des alliances plus utiles pour le bien de l'Empire, & les malheurs dont la Grece étoit menacée ne pouvant être évitez que par l'appui d'une puissance qui s'opposâ aux forces Othomanes, il tâcha de faire entrer son Fils dans ses raison de politique; & ne l'en voyant pas capable, il lui défendit en Pere absolu de lui parler jamais de ce mariage. Cette défense irrita l'orgueil d'Andronic; il répondit à l'Empereur en des termes peu respectueux, & dés-lors brigna pour se mettre en état de ne dépendre que de lui même. Il avoit deux mois que toutes ces choses se negocioient, & prés de trois que les Princes étoient à Constantinople, sans que j'eusse encore parlé à Neris qu'en conversation generale. Les occasions de l'entretenir en particulier étoient difficiles à trouver, & je n'osois les chercher ouvertement. Le

hazard m'en offrit une à quoi je ne m'attendois point, & dont vous jugez bien que je ne manquai pas de profiter.

Je me promenois un matin dans les jardins du Palais, où souvent j'allois réver à mon avanture, & je cherchois pour cela les endroits les plus solitaires. Je trouvai Neris dans les moins frequentez, & outre l'agreable surprise que me causa sa veuë, j'en eus encore de la voir dans ce lieu, & à cette heure: Axalla. qu'elle étoit belle! & que je me trouvais transporté? Son tein avoit cette fraîcheur que l'on a quand on sort du sommeil: La negligence de ses habits offroit aux yeux mille beautez qui étoient ordinairement cachées. Et le trouble qu'elle eut quand elle me vit, lui donna je ne sçai quelle timidité qui me rendoit plus amoureux & plus hardi. Je ne sçai si elle s'en apperceut, ou si la bienseance seule lui fit juger qu'elle devoit se retirer, mais elle l'eût fait si je ne l'eusse arrêté. Ha! belle Neris, lui dis-je, n'emportez point avec vous tous les agrémens de ces lieux; & souffrez qu'un malheureux

étranger joüisse par vôtre presence de ceux qu'il ne s'attendoit pas d'y trouver ; Neris parut étonnée de mon discours, & baissan modestement la vûë. Une miserable captive, dit-elle, n'est que propre à contribuer aux agrémens d'aucuns lieux ; & vous perdriez dans une conversation languissante un tems que vous pouvez mieux employer. Plût au Ciel, Madame, repliqua je, que j'y pusse donner tout celui de ma vie, & que vous le voulussiez permettre, je ne chercherois point ailleurs une satisfaction que vous seule pouvez me donner. Cet empressement seroit nouveau, répondit elle fort negligemment, & vous auriez quelque peine à me persuader que vous en eussiez tant, pour ce qui jusques ici m'a paru vous être indifferent. J'avouë, repris-je, sans oser penetrer ce qui faisoit parler Neris, que j'ai affecté une froideur bien opposée à mes veritables sentimens. J'ai été sensible à vos charmes belle Neris, & quoi que je vous aye paru jusqu'ici indiferent, je vous avoüerai neanmoins, qu'il n'est personne au

monde capable d'une plus grande tendresse que moi, & dont le cœur vous soit plus devoüé que le mien. Il n'y en a point qui soit si veritablement à vous, & bien que vous paroissiés en faire peu d'état, il n'y en aura jamais qui entreprit pour vous ce qu'il est capable d'entreprendre. J'ai caché soigneusement ce que je vous découvre, pour ne pas m'exposer à la fureur d'un Rival qui à Constantinople est plus puissant que moi, que je craignois qu'il fût assés pour m'en interdire le sejour: Mais aujourd'hui que le sort me permet de vous parler sans témoins, souffrés que je n'explique, Madame, & que je vous dise que sous l'Inconnu que je parois, vôtre condition soit peut-être aussi heureuse avec Arsane, qu'avec un fils d'Empereur de Grece. Pendant que je parlois, les yeux de Nerés étoient fixement attachés sur les miens, & malgré sa retenuë je connus par sa rougeur, par son silence, & par une timide joie qui enfin parut sur son visage, qu'elle cherchoit la verité de ce que j'avois dit. Il falloit aimer ardemment pour pene-

trer toutes ces choſes ; je n'en perdis aucune circonſtance, & m'en faiſant une heureuſe aplication, j'en devins & plus éloquent & plus hardi. Je pris le tems du ſilence de Neris pour lui raconter la naiſſance de ma paſſion, je lui en fis une peinture ſi ſincere, que je commençai à la lui faire croire Elle ne m'en dit rien alors ; car l'arrivée de quelques perſonnes l'obligea de ſe retirer : Mais ſes regards me le laiſerent croire, & je me flatai de la penſée que quand on a l'art de perſuader, on n'eſt pas éloigné de celui de plaire.

Depuis ce tems mes yeux ſe concerterent moins, Neris s'accoûtuma à leur langage, & quelquefois même les ſiens dans ſa ſurpriſe me diſoient des choſes aſſez obligeantes. J'eus en ſuite pluſieur moyens de relier la converſation du Jardin, & je parlai d'une maniere ſi tendre, que je mis Neris en état de ſouffrir mon amour. La premiere marque qu'elle me donna de ſon eſtime fut la confidence de ſes ſentimens ; elle m'avoüa qu'elle avoit pour Andronic une averſion naturelle que ſon rang &

sa fortune n'étoient pas capable de combatre, & que quand il seroit en possession du Thrône de Paleologue, il n'en seroit ni plus cher à son cœur, ni plus agreable à ses yeux. Je répondis à Neris, que je craignois que cette aversion ne fût generale pour tous les hommes, & elle me fit entendre par un soupir dont sa modestie me déroba la moitié, que dans son cœur le sort d'Andronic ne decidoit pas de celui des autres. Je fis tous mes éforts pour pousser les choses plus loin, & savoir quelle étoit sa fortune; mais tout ce que j'en pût aprendre, c'est qu'elle étoit née dans le fonds de l'Afrique; d'une condition assez illustre, qu'elle avoit été prise par des Pirates, & vendë en suite à ceux qu'Andronic avoit fait prisoniers.

Ma passion devenoit tous les jours plus violente, & je souhaitois ardemment de la témoigner à Neris par quelque grand service; mais cela étoit dificile dans une Cour étrangere où je n'avoit aucun pouvoir. Le destin surmonta cette dificulté, & vous allez

aprendre une avanture que vous n'auriez jamais devinée.

La préoccupation d'Andornic sembloit augmenter par la resistance qu'on y faisoit, & l'Empereur ne sachant plus quel remede y aporter, crût qu'il falloit essayer l'absence, & priver le Prince d'un objet qui devenoit funeste au repos de l'Etat. Il n'avoit point de pretexte specieux pour executer publiquement ce dessein, & je ne sai même quand il en auroit eu, si connoissant l'humeur violente de son fils il eût osé s'en servir. Il resolut donc de faire enlever Neris secretement, & de lui donner l'entiere liberté de se retirer où elle voudroit.

Il lui étoit aisé d'executer cette entreprise, & les Souverains ne manquent pas de gens: qui sans examiner ce qu'on leur commande, se portent aveuglement à ce qu'on souhaire. L'ordre fut donné & l'heure prise, on tira Neris de son apartement environ vers la mitié de la nuit, & lui faisant traverser les grands jardins du Palais, on la conduisoit à la Mer qui les borde, & où on devoit

trouver un vaisseau prêt a faire voile vers le premier port dépendant d'un autre Prince.

Neris est naturellement fort moderée, & ne s'emportoit ni à des cris, ni à des éforts indecens. Mais comme elle croyoit que ses ravisseurs étoient employez par le Prince, elle les menaçoit de l'autorité de l'Empereur, & leur representoit l'injustice qu'ils commettoient en la personne d'une captive indéfenduë. Ces paroles parvinrent jusques à un endroit où souvent je donnois à la promenade la meilleure partie de la nuit, je distinguai la voix de Neris, & comprenant qu'on lui faisoit violence; Non, Madame, dis-je, en menaçant l'épée à la main ses ravisseurs, on ne vous enlevera point à mes yeux, & quoi que je sois seul à vous défendre, je le ferai peut être avec assés de succés pour faire repentir ces temeraires de leur entreprise. Ces gens se moquerent de ma menace, & se separant pour m'opposer une partie de leur troupe, pendant que l'autre acheveroit d'emmener Neris, ils se prepa-

roient à continuer leur chemin. Mais Axalla on ne connoit point de peril quand il s'agit de sauver ce qu'on aime. Je renversai deux de ces gens à mes pieds des deux premiers coups que je donnai, & me faisant jour jusques à Neris, je coupai d'un revers le bras d'un homme qui la tenoit, & lui donnai la liberté de se sauver à la course par le milieu du jardin. Ces gens, dont l'ordre étoit de l'enlever, & non pas de m'ôter la vie, me quitterent pour courir aprés elle, & par ce moyen me tirerent d'un peril où j'aurois infailliblement succombé. Je les suivis, & les forçant à tourner leurs armes contre moi, je m'étois déja fait faire deux profondes blessures, quand quelques Gardes de l'Empereur, attirez par les cris de Neris accoururent à mon secours, & me reconnoissant pour un Etranger consideré de leur Maitre, contraignirent mes ennemis à prendre la fuite. Ils n'auroient eu que faire de fuïr, s'ils avoient osé se découvrir, ils étoient porteurs d'un ordre bien signé, mais on leur avoit recommandé

le secret jusques à ce qu'ils fussent en Mer, & ils jugerent qu'il valoit mieux informer l'Empereur de ce qui se passoit, que d'hazarder un éclat qu'ils avoient ordre d'éviter.

Je perdois tant de sang je n'avois plus la force de me soûtenir, je me laissai tomber aux pieds de Neris demi évanoüi. Mais ma foiblesse ne m'empêcha pas d'entendre les plaintes obligeantes qu'elle faisoit contre la destinée & l'affliction avec laquelle elle s'accusoit de mon malheur. Elle voulut elle-même tacher d'arrêter mon sang, mais le plaisir que je sentois de voir Neris prendre cette peine, le fit sortir avec plus d'abondance, & pensa me coûter la vie. On m'emporta dans mon apartement, & Neris fut ramenée dans le sien par Andronic, qui étoit accouru au bruit de son enlévement. Il me plaignit, protesta qu'il puniroit les auteurs de cet attentat; & Neris ignorente de la verité en demanda le lendemain justice à l'Empereur en son nom, & au mien. Il devoit ou la faire, ou justifier publiquement sa con-

duite, & n'osant prendre ce dernier parti, par la crainte qu'il avoit des emportemens de son fils. Il envoya un de ses principaux Officier me declarer les secret de l'entreprise, & me temoigner la douleur qu'il avoit de ce qu'elle m'étoit devenuë si funeste : Le même Officier avoit ordre de conferer avec moi sur les moyens d'imposer silence à Neris, d'étoufer cette affaire. Elle croit vous être obligée, me disoit cet homme, & deferera sans doute à vos avis. Conseillez lui de ne rien aprofondir, & lui faites comprendre, que peut-être un plus grand éclat attireroit des suites fâcheuses.

Je savois ce que je devois dire à Neris, & n'étoit pas capable de lui rien deguiser, mais pour avoir un pretexte de la voir sans donner des soupçons, je promis de faire ce que souhaittoit l'Empereur, & cela me valut plusieurs visites de la belle Neris.

Elle me raconta comme depuis son accident, Andronic redoutant quelqu'autre la pressoit fort de l'épouser, & l'assuroit qu'il avoit un moyen de

faire ce mariage malgré l'Empereur. Vous pouvez vous imaginer les conseils que je lui donnois, & quels discours l'amour me mettoit à la bouche. Mes prieres & mes protestations la rendant plus contraire aux desirs d'Andronic, rendroient aussi la passion de mon rival plus impetueuse. Elle dégenera en fureur, & un jour entr'autres aprés des propositions plus pressantes encore qu'à l'ordinaire, il lui fit connoitre qu'elle avoit tout à craindre de la violence, & qu'il se lassoit de n'employer que des prieres & des soûmissions. Je commençois alors à quitter la Chambre, & j'allois rendre mes premiers devoirs à l'Imperatrice, lorsque je trouvai Néris sortant de l'apartement des Princesses, & que je connus à l'émotion de son visage, que son ame étoit agi ée d'un grand trouble. Le Prince venoit de lui faire les menaces dont je vous ai parlé : Elle en avoit le cœur glacé de crainte, & les yeux plains de larmes : Que vous est-il arrivé ? Madame, lui dis je, vos yeux m'annoncent quelque chose de

funeſte pour mon amour, & ſi mes ſoupçons ſont juſtes, tout foible & tout étranger que je ſuis dans ces lieux, je ne laiſſerai pas d'y faire redouter ma vengeance. Il m'eſt aiſé de juger de ce que vous feriez, parce que vous avez déja fait, me répondit Neris, mais Arſane, toute vôtre generoſité ne peut pas empêcher qu'Adronic ne me perſecute. Il continuë à vouloir que je l'épouſe, & pretend uſer de ſon pouvoir, s'il ne trouve pas ſon amour ſufiſant. He ! Madame, interrompis-je tout émû, comment recevez vous cette pretention ? Comme une perſonne, pourſuivit Neris, qui n'imagine rien de plus cruel que de s'engager pour jamais avec un homme qu'elle n'aime pas. Ha ! Madame, continuai-je, vous n'y ſerez donc jamais engagée, confiez vous à la parole & à la conduite d'un Prince qui en tout autre lieu que Conſtantinople, ne cederoit ni au fils de l'Empereur de Grece, ni à aucun autre Prince du monde. Venez, Madame, prendre ailleurs une qualité plus conforme à

vôtre merite, que celle de captive. La Mer & mon courage nous ouvriront des chemains, pour vous conduire ; ou dans les lieux de vôtre naissance, dans des retraittes à couvert des entrepriſes d'Andronic, ne craignez rien de mon amour, il eſt extrême, mais mon reſpect ne l'eſt pas moins, vous aurez en moi un Guide paſſionné à qui vôtre perſonne eſt ſacrée, & un défenſeur qui ſacrifiera ſa fortune & ſa vie à vôtre ſeureté. Neris m'écoûtoit avec tendreſſe, & me témoignoit par ſes regards la reconnoiſſance de ſon cœur ; mais je ne la perſuadois pas, & je crus que mon veritable nom auroit plus de force que mes paroles. Je lui apris, & j'aurois bien de la peine à vous exprimer le trouble où la mit cette declaration.

Elle me regarda long-tems comme ſi elle ne m'eût pas connu, rougit, ſoûpira, demeura interdite ; & toutes ſes actions me marquerent l'embarras que donne une grande ſurpriſe. Elle m'aſſura cependant, que perſuadée de la verité de mon diſcours, elle auroit

une reconnoiſſance de mes offres qui dureroit autant que ſa vie ; mais que plus je lui devenois conſiderable, & moins elle vouloit hazarder un ſi grand Prince. Je n'oubliai ni ſermens ni prieres, pour vaincre ſes ſcrupules, & l'obliger à fuïr de Conſtantinople, mais tous mes éforts furent vains. Elle m'allegua des raiſons de bien ſéance, auſquelles de peur de lui déplaire je fus contraint de ceder ; & me quittant comme ſi elle eût aprehendé d'être à ſon tour vaincuë. Ne vous attachez point à mes malheurs. Seigneur, me dit-elle, le ſort ne vous diſtingueroit peut être pas de Neris, & vous pourriez tomber dans des diſgraces qu'elle ſeroit au deſeſpoir de vous avoir cauſées.

Je voulus la ſuivre pour la ſuplier de ne s'arrêter point à cette crainte, & d'être aſſurée que dans quelque lieu où la fortune la conduiſit, je ſerois inſeparablement attaché à ſes pas ; mais l'Imperatrice qui traverſoit le lieu où nous étions pour aller à la promenade, m'aperçût, &

m'ayant apellé m'obligea de la ſuivre.

Cependant Andronic ne s'endormoit pas ; il avoit en quelque ſorte découvert la cauſe de l'enlevement de Neris, & ſe croyant tout permis contre un Pere qui vouloit le priver de la vûë de ſa Maitreſſe Il pratiqua un aſſez bon nombre de jeuneſſe emportée, & fit un ſoûlevement dangereux. L'Empereur y aporta tous les remedes qu'il pût, & je fus aſſez heureux pour ne lui être pas inutile. Andronic fus pris, & joignit la honte d'être vaincu, à celle d'avoir attenté à la Courone & à la vie de ſon Pere. Les gens de bon ſens & d'experience étoient d'avis de le laiſſer en priſon le reſte de ſes jours ; mais le Prince Emanuël qui eſt d'un naturel admirable s'opoſa à ce deſſein, & quelques avantages qu'il pût eſperer de l'infortune d'Andronic, il menagea ſi bien l'eſprit de l'Empereur, qu'aprés le premier feu du reſſentiment, il recent le pardon du rebéle, & lui promit d'oublier ſon crime.

Il eut sujet de se repentir de cet excez de clemence, Andronic n'avoit parû soumis que pour obtenir sa liberté, & si-tôt qu'il l'eut obtenuë, il fit un nouveau Parti, qui, comme vous l'avez sçû, a mis l'Empire de Grece à la veille de sa ruïne. Je ne pûs guere prendre de part à ces desordres, j'y en avois eu dans les premiers, comme je vous l'ai dit; mais à peine ceux-ci commençoient d'éclore, que Neris disparut de Constantinople, sans qu'il fût possible de découvrir ni la cause de son départ, ni le lieu où elle avoit choisi sa retraitte. J'accusai d'abord l'Empereur de l'avoir fait enlever une seconde fois, & outré de douleur je lui fis l'aveu de mon amour, & je le conjurai de m'aprendre, où je devois chercher ce qu'il me déroboit : mais il me protesta qu'il n'en avoit aucune connoissance. Je ne pouvois tourner mes soupçons sur Andronic, car il paroissoit desesperé, & faisoit de cet accident le principal pretexte de sa revolte

revolte. Je n'avois donc plus d'eſpoir que dans ma propre recherche, & je me preparois à la faire par tous les lieux de la terre ; mais je fus ſurpris d'une fievre violente qui me fit languir prés de deux mois à Conſtantinople. L'Empereur les avoit employez à donner la chaſſe à ſon indigne fils, & à le reduire à fuïr inconnu on ne ſait où Le Prince Emanuël prit le commandement de l'Armée, je l'honorois fort, j'aurois pris plaiſir à l'accompagner, ſi j'avois eu l'ame plus libre ; mais le ſouvenir de Neris m'occupoit ſi fort, que je ne pouvois plus faire autre choſe qu'aller à ſa quête. Je partis de Conſtantinople aprés avoir rendu graces à l'Imperatrice, & je m'embarquai pour aller en Afrique, où, ſelon ce que Neris m'avoit dit, j'eſperois avoir de ſes nouvelles. Je ne vous dirai point combien de fois la mort s'eſt offerte à mes yeux, & quels perils j'ai couru, tantôt batu de la tempête, & d'autres fois attaqué des Pirates : Combien j'ai vû de

Païs presque inconnus aux hommes, & mille circonstances de mon voyage trop longues à raconter, il suffit que vous sachiés que je n'ai rien apris de Neris, & que l'absence n'a servi qu'à augmenter mon amour. Aprés quatre années de courses inutiles, je repassai en Asie, j'apris les grandes revolutions qui étoient arrivées, la décadence de l'Empire Othoman, & la captivité du redoutable Bajazet; je vous avoüe, Axalla, que je ne pus me défendre de le plaindre, & que connoissant l'humeur de Tamerlam j'aprehendai ce qui est arrivé, & ce que j'ai été assés heureux pour empêcher. Cette idée me fit fremir, & tout injuste que l'Empereur avoit été pour moi, l'amour permit encore quelque chose à la tendresse paternelle. Je pris le chemin de Samarcande, où je suis arrivé assez à tems, pour remedier à un malheur dont je ne me ferois jamais consolé. Voila un recit en peu de mots, mais fort sincere de l'état de

ma vie ; & vous pouvez juger, Axalla, si vous avez quelquefois senti le pouvoir de l'amour, s'il est quelque repos pour moi tant que la perte de Neris durera.

Le Prince de Tanaïs ayant cessé de parler, Axalla lui dit pour sa consolation, tout ce qu'il crut capable de faire quelque impression sur son esprit. Il étoit tard quand ils se separerent, & les inquietudes d'Adanaxe s'étant reveillées par le recit qu'il venoit de faire il en passa la nuit avec beaucoup plus d'agitation.

Cependant la Princesse Asterie avoit vivement ressenti la joie du salut de Bajazet, le secours qui lui avoit donné partoit d'une main bien chere, & le Prince ignorant son bonheur, n'avoit garde de prevoir que la fille de l'Empereur des Turcs, étoit la même personne qu'il avoit aimé sous le nom de Neris dans la Cour de Paleologue, & qu'il aimoit encore avec une passion si violente. Le bruit du retour d'Adanaxe n'avoit

pas plûtôt frapé les oreilles de la Princeſſe Othomane, que toute ſa douleur en avoit été ſuſpenduë. Elle aimoit ce jeune Prince autant que ſa vertu pouvoit le permettre, il avoit tendrement occupé ſon ſouvenir, & elle ne pût aprendre ſans tranſport qu'il avoit été preſervé des accidens d'un ſi long voyage; mais quand on joignit à cette nouvelle, le ſervice qu'il venoit de lui rendre en la perſonne de Bajazet, ſa joie devint ſi forte, qu'elle ne pût demeurer enfermée dans ſon cœur. Elle croyoit qu'il la connoiſſoit pour Neris, & ſon retour dans Burſe avoit fait trop d'éclat pour n'avoir pas été publié en Grece. Elle ſe flata de la penſée qu'il l'aimoit toûjours, puiſqu'il venoit lui en donner une ſi grande marque, & envoyant chercher Axal'a, qui comme il a été marqué, lui rendoit des frequentes viſites. Elle lui témoigna une reconnoiſſance extrême pour le Prince, & ſe plaignit tendrement à lui de ce qu'il ne lui ayoit pas donné les

moyens de lui dire elle-même ce qu'elle penſoit là deſſus. J'ai ſi bonne opinion du caractere de vôtre ame, Madame, repartit Axalla, que j'ai prevû vôtre reconnoiſſance avant que d'en voir les éfets, & que j'ai voulu obliger le Prince à faire ce que vous ſouhaittez.

Mais comme il a une honêteté ſans exemple, il ma témoigné quelque repugnance à preſenter à vos yeux un Prince qui ne peut être innocent à vôtre régard, puis qu'il eſt fils de Tamerlan, & frere de Themir, Aſterie pâlit à ces paroles, & y donnant une cruelle explication, elle s'imagina que les interêts du ſang avoient entierement étouffé ceux de l'amour, & que Neris n'avoit plus de charmes pour Adanaxe depuis qu'il la connoiſſoit pour la fille de Bajazet. Elle donna toutes fois un autre pretexte à ſon émotion, & le reſte de cette converſation ſe paſſa en civilitez generales, mais quand Axalla ſe fut retiré. elle appella une fille qui

l'avoit suivie dans toutes ses disgraces, & qui n'ignoroit aucune de ses pensées. Ha ! Xaïre, lui dit-elle, que viens-je d'apprendre ? helas ! c'est en vain que je me flattois d'avoir part au retour d'Adanaxe, & que j'esperois le revoir avec ces mêmes transport qu'il m'exprimoit à Constantinople. Il ne s'est employé pour mon Pere que par generosité, Neris n'a point eu de part à cette avanture, bien loin de s'en faire un merite auprés de moy, & d'en attendre quelque recompense, il ne vient point me voir, & prefere les devoirs de fils de Tamerlam, à ceux de l'amoureux Arsane. Helas ! Xaïre, que ma foiblesse est criminelle, & que l'exemple qu'il me donne seroit bon à suivre si je pouvois l'imiter. J'avois dans mes mal-heurs la consolation de croire qu'il n'y avoit point contribué, ils m'en étoient moins douloureux, & dans un tems où le Ciel m'avoit tout ôté, je me flattois de la pensée qu'il me restoit un cœur, que je n'estimois

pas moins que l'Empire de Bajazet. Je le perds, Xaïre, ce cœur tant estimé, & que je payois de tout le mien, Adanaxe ne veut point dementir la cruauté du sang de Tamerlam; & plus barbare que nos Tirans, il cause à la triste Asterie une infortune que toutes les cruautez de l'Empereur des Tartares n'auroient pû seules lui causer. J'en merite la peine par le criminel souvenir que j'ay conservé d'un homme qui ne m'avoit montré qu'une tendresse inconstante, & par la lâcheté qui me force encore à ressentir si vivement sa legereté.

Xaïre interrompit la Princesse pour tâcher de la consoler, & lui dit tout ce qu'elle croyoit capable de la faire douter de son infortune, ou de rapeller son courage; mais elle ne l'écouta guere, & livrant toute son ame a son erreur, elle faisoit mille reproches au jeune Prince, pendant que possedé du desir de trouver sa Neris, il s'apprêtoit à faire une seconde course par toute

la terre, & pouvoit à peine accorder à sa generosité quelques jours de séjour à Samarcande.

Themir l'y avoit veu arriver avec fureur, & ne pouvoit l'y souffrir sans en donner des marques. Il s'étoit flatté de l'esperance de ne le revoir jamais, & voyant qu'il n'étoit revenu que pour arracher une victime à sa vengence, il pressoit Tamerlam de faire executer les conditions ausquelles il avoit accordé au Prince la vie de Bajazet, ou de le renvoyer sur l'Echaffaut dont on l'avoit fait décendre.

Tamerlam poussé par le discours de son fils, & solicité par sa propre cruauté, ordonna au Prince Adanaxe d'aller voir l'Empereur Turc, & d'employer le credit qu'une étroite obligation devoit lui donner auprés de lui, pour en obtenir Asterie. Quoi qu'Adanaxe fût persuadé qu'il ne flèchiroit point l'esprit de Bajazet, il devoit cette obeyssance à Tamerlam. Il fut donc à la prison du Pere d'Asterie, resolu de fai-

re honnêtement tous ſes éforts pour l'adoucir, & pour lui faire conſiderer qu'aprés tout, la qualité d'Imperatrice des Tartares n'étoit point mepriſable pour une Princeſſe captive.

Quoy que la vie fût à charge à Bajazet, le ſervice qu'il avoit receu du Prince de Tanaïs, avoit fait en lui tout l'éfet qu'il pouvoit faire ſur une ame reconnoiſſante. Il n'avoit point de ces aveuglemens barbares qui ôtent le prix aux biens faits, & les confondent avec les injures. Ce n'étoit point de la main d'Adanaxe que partoient les coups de ſon mal-heur; il ne le connoiſſoit que par un ſervice conſiderable, & il receut ſa viſite avec plaiſir. Seigneur, lui dit Adanaxe aprés leurs premieres civilitez, ſi le Ciel avoit ſecondé mes vœux je vous aurois rendu mes ſoûmiſſions dans un lieu plus digne de vous que celui-ci, mais puis que ma bonne volonté eſt impuiſſante, & que malgré tous mes ſouhaits vous êtes encore priſonnier

la terre, & pouvoit à peine accorder à sa generosité quelques jours de séjour à Samarcande.

Themir l'y avoit veu arriver avec fureur, & ne pouvoit l'y souffrir sans en donner des marques. Il s'étoit flatté de l'esperance de ne le revoir jamais, & voyant qu'il n'étoit revenu que pour arracher une victime à sa vengence, il pressoit Tamerlam de faire executer les conditions ausquelles il avoit accordé au Prince la vie de Bajazet, ou de le renvoyer sur l'Echaffaut dont on l'avoit fait décendre.

Tamerlam poussé par le discours de son fils, & solicité par sa propre cruauté, ordonna au Prince Adanaxe d'aller voir l'Empereur Turc, & d'employer le credit qu'une étroite obligation devoit lui donner auprés de lui, pour en obtenir Asterie. Quoi qu'Adanaxe fût persuadé qu'il ne flèchiroit point l'esprit de Bajazet, il devoit cette obeyssance à Tamerlam. Il fut donc à la prison du Pere d'Asterie, resolu de fai-

re honnêtement tous ſes éforts pour l'adoucir, & pour lui faire conſiderer qu'aprés tout, la qualité d'Imperatrice des Tartares n'étoit point mepriſable pour une Princeſſe captive.

Quoy que la vie fût à charge à Bajazet, le ſervice qu'il avoit receu du Prince de Tanaïs, avoit fait en lui tout l'éfet qu'il pouvoit faire ſur une ame reconnoiſſante. Il n'avoit point de ces aveuglemens barbares qui ôtent le prix aux biens faits, & les confondent avec les injures. Ce n'étoit point de la main d'Adanaxe que partoient les coups de ſon mal-heur; il ne le connoiſſoit que par un ſervice conſiderable, & il receut ſa viſite avec plaiſir. Seigneur, lui dit Adanaxe aprés leurs premieres civilitez, ſi le Ciel avoit ſecondé mes vœux je vous aurois rendu mes ſoûmiſſions dans un lieu plus digne de vous que celui-ci, mais puis que ma bonne volonté eſt impuiſſante, & que malgré tous mes ſouhaits vous étes encore priſonnier

je viens vous offrir tout ce qui pourra contribuër à rendre ce séjour moins affreux. Seigneur répondit Bajazet ; de la maniere que je goûte la vie il m'importe peu dans quel endroit je la passe, & tous les lieux me sont égaux dans les états de Tamerlam. Ne croyez pas Seigneur, que cette indifference s'étende jusques à ce que je vous dois, & diminuë quelque choses des obligations que je vous ay. Je n'en oublie ny la valeur, ny la maniere, ny les circonstances, & je vous proteste que ma plus grande peine est de ne vous en pouvoir pas marquer mes veritables ressentimens. J'ay si peu fait, Seigneur, repliqua le Prince de Tanaïs, en comparaison des reparations que je vous devois, que cela ne merite pas vôtre souvenir ; mais comme rien au monde n'est si toûchant pour ceux qui aiment & qui connoissent la gloire, que de voir un homme tel que vous dans le fers, je voudrois tant faire de choses, que mes intentions peussent passer pour des

éfets; Si vous aviez quelque ſoin du repos de ceux qui entrent ainſi dans vôtre infortune, Seigneur, vous devriez être plus pitoyable pour vous-même, & ſonger aux moyens qui vous ſont offerts pour ſortir de ce lieu. Pardonnez-moy ſi connoiſſant vôtre juſte averſion pour Themir, joſe encore vous le propoſer pour la Princeſſe vôtre fille. Dans un tems plus heureux je ne ferois point cet outrage à la haine qui vous anime; mais la preſſante neceſſité de vos affaires, les craintes continuelles où vous mettez Aſterie, tout ce qui vous menace, & ce qui peut arriver, ſont autant de fortes raiſons qui m'obligent à vous en parler. Je ſçay que l'on accuſe Themir de beaucoup, de défauts, & je ne puis deſavoüer qu'il ne ſoit coupable à vôtre égard; mais Seigneur, l'amour qu'il à pour la Princeſſe peut le rendre plus raiſonnable, ce ne ſeroit pas le premier que cette paſſion auroit changé, & ce qui parle plus en ſa faveur que tout ce qu'on

y peut ajoûter, c'eſt qu'il n'y a rien à quoy par la conſideration de Themir on ne puiſſe obliger Tamerlam. Je ſçay, Seigneur, qu'il eſt difficile de ſe vaincre ſur des matieres de cette importance, mais que ne peut point le courage de Bajazet? Si je ſçavois d'autres moyens de vous tirer d'icy, je ne vous propoſerois pas ceux-là. He! plû ôt-au-Ciel, qu'au mépris du repos de Themir & de ma propre vie je puſſe imaginer une autre voye, je ne balancerois pas à la choiſir. Mais, Seigneur, il n'y a que celle de conſentir au mariage d'Aſterie, & c'eſt ſurquoy je vous conjure de faire reflexion.

Prince, répondit froidement Bajazet; je ne doute point que vous ne ſerviſſiez avec chaleur tous ceux qui pourroient toûcher vôtre pitié, puis que j'en ay fait une experience ſi convaincante; mais je ſuis ſurpris & affligé, qu'aprés m'avoir traité en Prince, & donné quelque eſtime aux actions de ma vie,

vous me regardiez comme l'eſclave de Tamerlam. Ne jugez pas de mes ſentimens par mes mal-heurs, il n'eſt point de chaines qui me faſſent oublier mon nom, & point de ſuplices qui abbaiſſent l'ame d'un Prince qui a donné des Loix à l'Empire Othoman, & fait la deſtinée de pluſieurs autres. Vous ne ſçavez peut-être pas que ce Themir que vous m'offrez pour gendre, eſt l'hauteur de tous me maux; que ſa criminelle main fit couler lâchement à mes yeux, le ſang d'un fils que j'aimois uniquement, d'un fils dont les vertus promettoient un bonheur ſans fin à ma vie, & que je vis expirer par ſes coup ſans le pouvoir ſecourir. Ha! Seigneur, ſi vous me croyez quelque fermeté, jugez par les larmes que ce ſouvenir m'arrache, juſques à quel excez va mon déplaiſir. C'eſt un des plus ſanglans outrages de Themir, mais ce n'eſt pas l'unique; Burſe pillé, Sebaſte détruite, mes enfans fugitifs, ma femme accablée ſous les rigueurs de

ſa captivité : la Priſon d'Aſterie, la mienne, & les traitemens que j'ay receus, ſont autant d'outrages de ſes fureurs, Hé ! vous voudriez, Seigneur, que je renonçaſſe à ma haine en faveur d'un ennemy qui l'a ſi bien meritée ? Non non, que Tamerlam garde ſes droits, & qu'il me laiſſe la liberté de mon cœur ; c'eſt une conſolation pour mes malheurs de ſonger que cette liberté ne peut m'être ravie, & que je puis ſans remords & ſans ſcrupule, ſouhaitter de voir la Tartarie innondée d'Ennemis impitoyables. Samarcande abandonné aux feux & au pillage, Themir ſervir de victime aux fureurs d'un peuple mutiné, & Tamerlam ſuivre le char d'un vainqueur auſſi peu genereux que lui. Ma franchiſe eſt peut-être trop grande, mais Seigneur, je ne ſçay point diſſimuler ce que je penſe, & cette même ſincerité m'oblige à vous aſſeurer ſi le Ciel étoit favorables à mes deſirs, je ne ferois pas moins vôtre fortune, que pour ma vengeance, j'ay une

estime veritable pour vôtre merite, & un cœur sensible aux obligations que je vous ay. J'en ay trop moi-même à vôtre bonté, Seigneur, reprit Adanaxe, d'élever si haut des services si peu considerables; & je puis vous repondre avec la même franchise, qu'il n'y a rien que je ne vouluſſe faire pour la meriter. Mais, Seigneur, faut il que je renonce à l'esperance d'obtenir quelque chose de vous? Consultez encor la neceſſité du tems, & faites vous violence pour éviter les funestes évenemens qui pourroient suivre vos refus. Le present me met hors d'état de redouter l'avenir, interrompit Bajazet, & l'on n'a rien à craindre quand on n'a plus à menager qu'une vie dont la longueur fait le suplice. Mais, Seigneur, pour ne pas me reprocher d'avoir mépriſé vôtre negociation, & vous faire connoitre combien ce qui me vient de vôtre part m'eſt cher: que Themir me rende la liberté, qu'il me laiſſe joüir des debris de ma fortune

avec quelque égalité, qu'en un mot il suive l'exemple de vos generositez, & alors j'écouterai ses propositions mais un cœur comme le mien ne fait rien ; accorder quand je suis dans les chaines, & j'ai l'ame trop ferme pour donner à la moindre de mes actions l'apparence d'une lâche contrainte.

Adanaxe trouva quelque chose de si heroïque dans les discours de Bajazet, qu'il n'eut plus la force de répondre ; il l'assûra seulement qu'il feroit tous ses éforts pour porter l'esprit de Tamerlam à lui accorder la liberté qu'il demandoit ; & en éfet, il alla du même pas trouver l'Empereur son Pere, & il n'oublia rien de ce qui pouvoit amener les choses à ce point ; mais la proposition n'en fut pas receüe, ni même écoutée.

Quoi, lui dit Tamerlam, quand par un sentiment peu être trop humain, je consens que Themir épouse la fille de Bajazet captif, je ne lui fais pas une assez grande grace ; il pretend me donner des Loix dans mon

Empire, & veut une liberté qui m'a coûté tant de milliers d'hommes ? Non ; non, cette lâche complaisance me couvriroit d'une honte éternelle, & toute l'Asie demanderoit compte d'un prisonnier si important : Qu'il perisse puis qu'il le veut, & que Themir pour se rendre heureux se serve des droits de la victoire. Nous les avons trop negligez, & le fier Bajazet se prevaut des marques de nôtre foiblesse. Adanaxe fremit de cet Arrêt ; & bien que Tamerlam fût resolu de le faire executer, & défendi même au jeune Prince d'y apporter la moindre resistance, il ne peut s'empecher de faire encor quelques prieres inutiles : Mais enfin, on lui ordonna si absolument de le suivre qu'il y fut contraint, & qu'il se retira dans son apartement, aussi touché du malheur de Bajazet, que s'il eût sceu l'interêt secret qu'il y devoit prendre.

Cependant Asterie entroit dans la chambre de cet illustre prisonnier. Adanaxe leur avoit obtenu la liberté de se voir, il disoit que ces entrevûës pouvoient servir à faire reüssir sa

negociation ; & la Princeſſe ayant appris que le Prince avoit eu une longue conference avec l'Empereur Turc, en venoit ſçavoir le ſujet.

Ha ! ma fille, lui dit Bajazet dés qu'il la vit, que vous venez à propos pour ſoulager un ſurcroit de douleur que je viens de recevoir. Le Prince Adanaxe à qui je dois la vie, & qui m'a prévenu pour lui d'une ſi haute eſtime, ſe joint à nos Tyrans pour me perſecuter, & vient de me dire des choſes, qui de ſa part me ſont plus cruelles que tout ce que pourroient inventer Tamerlam & Themir. Adanaxe vous perſecute, Seigneur, interrompit languiſſament Aſterie. Il le fait d'une maniere ſi honnéte, pourſuivit Bajazet, qu'en apparence je n'ai aucun ſujet de m'en plaindre ; il me parle en faveur de Themir, & ſemble ne me le propoſer que pour moyenner ma liberté. Mais tout bien conſideré, c'eſt toûjours attenter ſur les juſtes mouvemens de ma haine, & cet attentat m'eſt plus douloureux

venant d'un homme à qui j'ai obligation, que s'il ne partoit que de mes irreconciliables ennemis.

La Princesse étoit si touchée du discours de Bajazet, qu'elle ne sçavoit comment y répondre. Elle soûpiroit, elle répandoit malgré elle quelques larmes; & l'Empereur Turc leur donnant une explication qu'elles ne meritoient pas. Mais ma fille, poursuivit il, en la regardant fixement, je vous trouve bien attendrie, n'auriez-vous point oublié ce que vous devez aux ressentimens de vôtre Pere, & au sang d'Ortobulle, & le Prince Tartare ne me seroit-il point venu parler à vôtre priere? A ma priére? juste Ciel, s'écria la triste Princesse: Ha! Seigneur, que vous penetrez mal les sentimens de mon ame & que je suis peu capable de faire parler Adanaxe en faveur de Themir. Vous me charmez, ma fille, ajoûta Bajazet, quand vous me faites cette protestation. Faites-vous en une Loi indispensable, & comme peut-être ne nous laissera-t'on

pas toûjours la liberté de nous entretenir, écoutez attentivement ce que je vais vous dire, quelque violence où on se porte contre moi, enviſagez la ſans foibleſſe ; preferez mes ordres à tout ce que l'amour paternel pourroit inſpirer, & genereuſe à mon exemple, donnez vôtre vie avec la mienne s'il eſt neceſſaire, plûtôt que de trahir mes juſtes reſſentimens contre Themir.

La Princeſſe n'eut aucune peine à promettre à l'Empereur ſon Pere ce qu'il exigeoit de ſon obeïſſance ; l'amour des intereſſé du Prince de Tanaïs, l'avoit touchée d'une veritable tendreſſe. Elle n'avoit pû ſe défendre d'aimer un homme qui meritoit ſi bien ſon amour ; & faiſant une cruelle experience que quand il le meriteroit moins, elle ne pourroit l'arracher de ſon cœur, elle ſe retira chez elle ſi accablée de douleur, & ſi remplie de dépit qu'elle penſa ſe porter à quelques actions indignes de ſa moderation, & de ſon courage. Elle fit apeller

Xaïre, à qui elle fit le recit de ce que Bajazet venoit de lui apprendre, & l'accompagnant de mille reproches pour l'infidelle pretendu, elle causoit tant de pitié à la fille qui l'écoutoit, qu'elle paroissoit aussi affligée qu'elle même. Il est infidelle, cet Arsane, lui disoit-elle, qui sembloit si peu capable d'infidelité; il trahit ses sermens & mes esperances, & non seulement il oublie l'amour qu'il avoit promise à Neris, mais il veut de ses propres mains la livrer dans celles d'un indigne Rival! Ha Xaïre, le lâche sexe que celui des hommes, qu'il est funeste au nôtre; & qu'on est malheureuse & peu experimentée, quand on prend quelque confiance en tout ce qu'il nous dit. Xaïre ne lui répondit que par des pleurs qui se méloient à ceux de la Princesse, mais le sort leur preparoit de plus legitimes sujets de douleur, & elles auroient deu reserver ces larmes pour une occasion plus pressante.

Bajazet étoit le Maitre des mou-

vemens de ſon ame, & empêchoit qu'ils n'éclataſſent par aucune action contraire à ſa conſtance ; mais il ne pouvoit empêcher l'impreſſion qu'ils faiſoient ſur ſa ſanté. La viſite du Prince de Tanaïa l'avoit extrêmement émeu ; celle d'Aſterie avoit augmenté cette émotion, & tout cela ſuccedant aux preparations d'un indigne ſuplice, & d'une longue ſuite d'ennuis, le fit tomber dans une maladie dont il ne ſentit pas plûtôt les atteinte, qu'il jugea qu'elles ſeroient mortelles. S'il en fut touché, ce ne fut que de joie ; & le cours du mal n'ôtant rien à ſa raiſon, il s'aperçut avec plaiſir par la diminution de ſes forces, que ſes ſouffrances étoient prêtes à finir. Il languit cependant pluſieurs jours ; mais ſe ſentant à l'extrêmité il fit appeller Aſterie ; & la Princeſſe remarquant ſur ſon viſage les preſages infaillibles de ſon trêpas en fut ſi ſaiſie de douleur, qu'il s'en falut peu qu'elle ne tombât dans le méme état. Le mourant Empereur fit

ſes éforts pour la conſoler ; il lui ordonna de recevoir les aſſiſtances du Prince de Tanaïs, comme de la ſeule perſonne qui pouvoit lui en donner de genereuſes, & dés-intereſſées, & voulant engager ce Prince à ne pas tromper ſa confiance, il l'envoya ſupplier de venir juques à la priſon. Le Prince n'auroit pas attendu cette prieres, s'il n'avoit apprehendé de l'incommoder ; il y ſatisfit en diligence, & Bajazet lui tendant les bras : La mort pitoyable va m'affranchir de la tyrannie de Tamerlam, Seigneur, lui dit-il, & je ſens qu'un prompt trépas va lui dérober le plaiſir de me faire de nouvelles perſecutions, ou d'exercer ſa generoſité, s'il en devenoit capable. Je me verrois ſans trouble à ces momens tant ſouhaités, ſi je ne craignois qu'ils deviennent funeſte à l'infortunée Aſterie, & que n'ayant plus la fermeté de ſon Pere pour la ſoûtenir, elle ne tombe dans un malheur plus redoutable pour elle que la mort la plus hon-

teuſe. Soulagez-moi de cette crainte, Seigneur, & me promettez, s'il vous plait, de proteger une déplorable Princeſſe, qu'à ma mort je dépoſe entre vos mains. La captivité, la mort, & les autres caprices de la fortune n'avoient encore pû rendre Bajazet ſupliant; mais l'amour paternel a plus de force que toutes ces choſes, & vous me voyez vous demander avec des larmes de défendre Aſterie contre les violences de Themir. Elle eſt ſage & courageuſe, mais elle eſt jeune & fille: Promettez-moi, Seigneur, que vous en aurez pitié, & que vous conſidererez en elle les reſtes d'un ſang précieux qui vous devra toute ſa gloire, s'il vous doit un genereux ſecours contre la violence de ſes Tyrans.

Adanaxe étoit ſi touché du diſcours de Bajazet, qu'il ne pouvoit retenir ſes larmes; il n'auroit pas balancé à lui donner toutes les paroles qu'il pouvoit exiger, s'il n'avoit apprehendé d'être trop foible pour

tout les tenir : Et cette impuiſſance le rendant reſervé, Bajazet tout genereux qu'il connoiſſoit ce Prince, ſe laiſſa ſurprendre à quelque défiance, & fit apeller la Princeſſe pour eſſayer de déterminer Adanaxe par ſa preſence, ou pour lui donner des ordres plus précis encore que ceux qu'elle avoit receus. Elle avoit bien ſçu que le Prince de Tanaïs étoit avec l'Empereur ; & flotant entre le deſir ſecret de le revoir, & la colere qu'elle croyoit qu'il meritoit, elle avoit paſſé le tems de la converſation de Bajazet dans une agitation qui ne peut être bien dépeinte Elle en avoit encore des marques ſur le viſage, & les pleurs, qu'elle verſoit pour la maladie de ſon pere, avoient troublé ſes yeux, & fait pâlir ſon teint ; mais le changement ne la rendit point méconnoiſſable aux yeux du Prince Tartare, il avança trois ou quatre pas à ſa rencontre ; & ſa ſurpriſe ne lui permettant pas de faire davantage de chemin, il demeura immobile, &

ne se trouva plus capable dans ce moment que de quelques regards languissans. Il prononça ensuite le nom de Neris plusieurs fois, avec tant de marques d'amour, qu'Asterie fut presque certaine de son erreur, & demeura aussi foible qu'Adanaxe. L'Empereur Turc les regardans l'un & l'autre avec autant d'étonnement que de sensibilité, s'aprétoit à leur demander ce qui les reduisoit en cet état, quand il en fut empêché par l'arrivée du Prince Themir.

Il avoit peut-être esperé que l'excez du mal rendant Bajazet plus foible, le rendroit aussi moins courageux, & venoit faire un dernier éfort pour vincre sa fierté; mais elle sembla s'augmenter par la vûë de Themir. Et Bajazet s'imaginant que ce Prince venoit tyraniser ses derniers momens, fut si saisi de colere & d'horreur, qu'il tomba dans de mortelles convulsions. La Princesse courut a lui toute éfrayée; & le Prince de Tanaïs faisans un éfort

sur lui-même pour secourir un homme qui lui étoit devenu si cher, envoya chercher tous les Medecins de Tamerlam; mais leur Art fut inutile. Bajazet ne donna plus de signes de vie que par des régards, qui tous mourans qu'ils étoient, exprimoient encore l'horreur qu'il avoit pour Themir; & expirant dans les bras de l'affligée Asterie, elle pût reprocher à Themir que sa visite avoit avancé de quelques momens la mort de l'infortuné Bajazet.

Elle ne lui cacha pas ce nouveau sujet de ressentiment; & forçant des sanglots qui s'opposoient au passage de sa voix. Acheve, Barbare, lui dit-elle, expose moi encore quelque tems à ta vuë: & par cet excez de ta cruauté, joins la malheureuse Asterie à l'Empereur son Pere, & au Prince Ortobulle. Ces paroles ayant touché le Prince Adanaxe jusques à l'ame, il voulut conjurer Themir d'y devenir sensible à son tour, & d'accorder aux l'arme d'Asterie quelques heures de

solitude. Mais Themir haïssoit trop son frere, & l'avoit trop favorablement distingué par l'Empereur Turc & par sa fille, pour recevoir patiemment ses conseils. Je ne m'attendois pas, lui dit-il fiérement, à recevoir des leçons de vous : j'ai peine à comprendre le motifs de cet égarement, & j'en punirois l'audace sur l'heure si je n'y remarquois des circonstances que je veux examiner avant que d'en faire la punition. Adanaxe ne se trouva pas alors en humeur souffrante ; & depuis qu'il connoissoit Asterie pour Neris, il trouvoit des qualitez en Themir qui le dispensoient de sa moderation passée. Ce qui seroit une audace dans un autre, repliqua-t'il, change de nom dans le Prince de Tanaïs, & si jusques ici le respect que je dois à l'Empereur m'a contraint à quelques égards ; ce même respect m'oblige à defendre en ma personne l'honneur de son sang, & à vous empêcher d'y faire aucun outrage. Themir fremit à des paroles

ſi fieres ; & ſans Axalla qui entra heureuſement , la preſence de la Princeſſe n'auroit pas eu le pouvoir d'empêcher les deux freres d'en venir aux mains; mais cet illuſtre Favori c'étant ſervi du pouvoir qu'il avoit ſur l'eſprit d'Adanaxe pour l'obliger à ſortir , & l'extréme affliction où étoit Aſterie ayant enfin contraint Themir de la laiſſer en repos , ce different fut ſuſpendu , & Axalla courut en avertir l'empereur , afin qu'il employât ſon autorité pour l'apaiſer entierement.

Mais d'autre côté , le ſuperbe Themir ne fut pas plutôt au Palais qu'il fit chercher Odmar ; c'étoit un homme qui avoit été Gouverneur du Prince de Tartarie , dont l'eſprit étoit pernicieux l'humeur barbare , & qui lui avoit inſpiré par une dangereuſe éducation ces violences & ces fureurs qui le rendoient capable de tant de cruautez , & tourné ſes ſentimens avec tant de ſoin , que quand il eût été de ſon ſang , ils n'euſſent pas été plus ſemblables à

ceux d'Omar comme il poſſedoit ſeul la confidence de Themir, fut dans les conſeils d'un homme ſi capable de lui en donner de conformes aux emportemens où il étoit alors, que ce Prince chercha à ſe remettre du trouble qui le poſſedoit, pendant que l'affligée Aſterie donnoit des larmes en abondance à la mort de ſon pere, dans ſon apartement du Palais où on l'avoit ramenée, & qu'Axalla qui avoit trouvé l'Empereur occupé ne put lui parler des Princes, & demeurant par ſon ordre auprés de lui, priva Adanaxe des conſolations que pouvoit lui donner le Prince, & de lui aprendre la verité de ſon avanture, & la reconnoiſſance d'Aſterie pour Neris.

ASTERIE
OU
TAMERLAM.
NOUVELLE.

SECONDE PARTIE.

LES premiers conſeils que Odmar donna à Themir, aprés avoir apris de lui ce qui s'étoit paſſé dans la priſon de Bajazet, ce fut de penetrer par quels ſentimens le Prince de Tanaïs avoit paru ſi ſenſible à ſa perte, à & la douleur d'Aſterie, & ſi fier dans ſes réponſes ; & fai.

ſant comprendre à Themir que ce pouvoit bien être l'Amour, il inſinua dans ſon cœur une haine que ſes premiers ſoins avoient fait naître contre le jeune Prince, avec une jalouſie violente.

D'abord ils paſſerent à la recherche; & comme rien ne leur étoit difficille, le lendemain on fit venir tous ceux qui avoient ſervi Bajazet dans ſa maladie; & la moindre promeſſe d'un Prince qui pouvoit tout, leur fit avoüer qu'avant l'arrivée de Themir, l'Empereur Turc & Adanaxe s'étoient embraſſez pluſieurs fois; qu'à la veuë d'Aſterie le Prince de Tanaïs avoit paru dans une ſurpriſe extraordinaire, & l'avoit apellée pluſieurs fois d'un autre non que le ſien. Il n'en faloit pas d'avantage pour perſuader des eſprits ſoupçonneux, que la connoiſſance de la Princeſſe & d'Adanaxe n'étoit, non ſeulement pas nouvelle, mais qu'il y avoit une particuliere liaiſon entr'eux. Dans la premiere rage de Themir il ne ſon-

geoit qu'à poignarder ſon frere aux yeux d'Aſterie, mais Odmar dont la cruauté étoit plus prudente, lui fit concevoir qu'il faloit perdre cet Ennemi avec plus de ſeureté, & moins d'éclat.

Themir déferoit trop aux avis d'Odmar pour ne s'y rendre pas; & de peur que le Prince de Tanais n'eût quelques moyens de voir la Princeſſe, il ſongea à prendre les ſeuretez qui l'en pouvoient empêcher; s'étant rendu chez l'Empereur, il lui dit, qu'Aſterie n'ayant plus rien à craindre pour ſon pere, & pourroit bien ſonger à la fuite, & qu'il étoit important de redoubler ſa Garde & de ne lui laiſſer voir perſonne. Tamerlam conſentit à cette nouvelle précaution, & laſſa Themir Maître de la choſe, qui commanda auſſi-tôt à un Officier d'aller augmenter la Garde d'Aſterie, & d'interdire l'entrée de ſon apartement à tout autre qu'à lui. L'Officier obéit; mais comme il aprochoit de la chambre de la Princeſſe, il trouva Adanaxe

qui venoit de joindre Axalla sur le point qu'il en sortoit ; la veuë des Gardes fit douter le Prince de la verité; il demanda cependant le sujet qui les amenoit en ce lieu ; & l'ayant apris, sa premiere colere leur pensa être funeste. Il portoit déja la main à son Cimeterre ; mais le prudent Axalla lui representant la necessité où il étoit de laisser un libre cours à la faveur de Themir par l'impuissance de s'y opposer avec succez , & qu'il perdroit par un éclat de cette nature , tous les moyens de servir la Princesse auprés de l'Empereur,qui tout passionné qu'il étoit le considerоit assez pour lui accorder quelque chose. Adanaxe le crut , & se contenta de soûpirer ; il aloit instruire Axalla de son secret avec Asterie ; n'en ayant point encore trouvé le tems , & du dessein où il étoit d'aller exagerer à Tamerlam les cruautez qu'on exerçoit contre une Princesse illustre & malheureuse, lors qu'il vit avançer Themir , que l'impatience de sçavoir si l'on exe-

cutoit ſes ordres, avoit fait marcher ſur les pas des Gardes ; ils ſe regarderent avec des yeux qui n'avoient rien des freres ; & Themir prenant la parole d'une maniere mépriſante. Avez-vous conſolé Aſterie de la mort de Bajazet, lui dit-il ? & pouvons-nous eſperer que la reconnoiſſance qu'elle vous doit, l'obligera à ſatisfaire les volontez de l'Empereur & mes deſirs. Vos deſirs s'expriment par des violences ſi outrageantes pour une ame genereuſe, reprit Adanaxe, que j'ai peine à croire qu'ils ſoient favorablement écoutez ; & les negociations qu'on entreprend pour vous, ſont aſſez mal fondées pour deſeſperer d'y réüſſir. Les ſoins que vous prenez de les expliquer, répondit Themir, ſervent beaucoup à les rendre inutiles, & je vous ai des obligations dont je ſuis fort inſtruit ; nous pourrons quelque jour en parler plus ouvertement, ajoûta-t'il, avec un regard furieux ; cependant je vais ſçavoir de la Princeſſe ce que vous avez fait pour moi. A ces mots

il passa chez Asterie, & Axalla éloigna le Prince de Tanaïs, de peur qu'au retour quelques discours plus aigres ne les fissent passer plus avant.

Je vous laissai auprés d'Asterie, lui dit Adanaxe quand ils furent dans un autre lieu ? Vous sortez encore de chez Elle, n'avez vous point aporté quelque soulagement à sa douleur, & s'y abandonne t'elle toûjours avec le même emportement. Je ne l'ai guere entretenuë, reprit Axalla ; mais, Seigneur, puis que vous voulez parler d'Asterie, preferablement à ce que nous pourrions dire de Themir, souffrez que je vous fasse apercevoir que vous étes bien sensible à ses malheurs, & que le scrupule que vous faisiez de la voir, n'a guere tenu contre les premiers momens de sa vûë. Ha ! mon cher Axalla, répondit le Prince ; ce n'est pas d'aujourd'hui que cette venuë a fait son éfet sur mon cœur ; & pour vous aprendre en un mot la plus surprenante chose que vous ayez jamais attenduë ; Asterie que vous vo-

yez à Samarcande, est la même Neris à laquelle je me donnai entierement dans la Cour de l'Empereur de Grece. Quoi ! Seigneur, interrompit Axalla ? il peut être vrai ? & la fille de Bajazet avant sa derniere captivité avoit éprouvé les malheurs d'une premiere Helas ! répondit Adanaxe, il n'est que trop certain pour mon repos ; Oüi, Axalla, c'est le pere de Neris dont Tamerlam a causé toutes les infortunes ; je suis de ce sang qui lui est si injustement odieux, & ce qui porte ma douleur à la derniere extrêmité, j'ai fait tous mes éforts pour la livrer au Barbare Themir ? & elle peut me soupçonner d'avoir preferé une lâche complaisance pour les desirs de mon pere, à la fidelité que je lui devois

Axalla ne pouvoit revenir de sa surprise, & tout autre que le Prince auroit eu peine à lui persuader ce qu'il venoit d'entendre ; mais sa sincerité ne lui laissant aucun doute d'une verité si extraordinaire, &

enviſageant les deſordres que cette avanture alloit cauſer dans la Maiſon Imperiale de Tartarie. Ha ! Seigneur, dit-il au Prince avec douleur, que cette Neris eſt funeſte aux Etats où le ſort l'a conduite, & qu'elle va cruellement vanger Bajazet des rigueurs de ſa captivité. Ne ſongeons point aux vengeances qu'elle peut exercer ſur les enfans de Tamerlam, repondit Adanage, & ne penſons qu'à lui faire connoitre les veritables ſentimens d'Arſane : Si je ſuivois mes tranſports, j'irois chercher à ſes pieds la mort ou ma juſtification ; mais je ne ſuis pas moins reſpectueux qu'elle eſt fiere ; ma veuë la troubleroit peut-être, & je cherche la tranquilité de ſa vie : Voyez-la donc, je vous conjure, vous connoiſſez preſentement nos interêts ; menagez ceux de l'amoureux Adanaxe ; les larmes de Neris ne m'ont point caché ſa colere, & ſoit qu'elle me regarde comme fils de Tiran ou comme un Amant indigne d'elle, il eſt cer-

tain qu'elle me fuit.

A quoi que Axalla ſe pût expoſer en prenant le parti d'Adanaxe, étant plus genereux que politique, il lui promit de faire tout ce qu'il ſouhaitoit. Le Prince en reprit quelque eſperance; mais elle fut cruellement trompée, quand Axalla lui aprit, qu'ayant été pour voir Aſterie, on lui avoit refuſé l'entrée de ſon apartement. Cette indignité à un homme comme lui étoit outrageante, mais il comprit d'abord que c'étoit un éfet des precautions de Themir, & des conſeils d'Odmar; & ce qu'il put faire alors: ce fut d'exhorter le Prince à la patience; mais il ne peut l'empêcher d'aller ſe plaindre à l'Empereur des ſeveritez qu'on avoit pour Aſterie.

Seigneur, lui dit-il, Bajazet eſt mort; il ne reſtes plus dans vos fers qu'une jeune Princeſſe, que ſon rang & ſon ſexe devroit diſpenſer d'en ſentir la peſanteur; cependant Seigneur, aprés le trepas d'un pere qu'elle aimoit, dans un tems où

elle n'eſt capable que de larmes ; ſa Garde eſt redoublée ; elle eſt reduite à chercher de la conſolation dans ſa ſeule douleur, & l'on prend des ſuretez cruelles, comme ſi elle pouvoit troubler vôtre Empire, ou vous arracher vos Conquêtes; & quelle opinion ce traittement donnera-t'il des Tartares au reſte de la Terre ; Seigneur, on nous croit des Barbare, n'a-t'on pas raiſon : un peu plus de douceur donneroit des idées plus avantageuſes de Nous, & la Princeſſe Aſterie auroit moins à ſouffrir & à ſe plaindre. Je ne pretens point qu'Aſterie ſoit tirannisée, répondit Tamerlam, & je ne croi pas qu'un Vainqueur qui l'a deſtinée à ſon Fils, donne des idées deſavangeuſes de clemence. Vous connoiſſez ſa haine pour Themir, & ce qu'elle eſt capable de lui faire entreprendre pour l'éviter, c'eſt cette conſideration qui m'a fait ſouffrir les précautions qu'il a priſes ; ſi elle étoit moins fiere, je vous diroit de la voir & d'agir auprés d'elle, mais

vous êtes fils de Tamerlam, & cela suffit pour l'empêcher de vous écouter. Le Prince vouloit répondre à son pere, & peut-être lui auroit-il fait connoitre ce qui le rendoit si sensible à la captivité d'Asterie, mais l'Empereur ne lui en donna pas le tems; & sortit pour quelques affaires. Adanaxe vid bien qu'il n'aporteroit aucun changement à l'état des choses, & se retira l'esprit troublé de mille funestes imaginations.

Dans les mesures que l'artificieux Odmar avoit fait prendre à Themir auprés de l'Empereur, on n'avoit point parlé d'Adanaxe, afin qu'on ne crût pas que c'étoit une suite de sa haine & de leurs premiers démélez, & Odmar même qui s'étois toûjours ménagé à l'égard du Prince de Tanais afin de sauver les aparences, n'y parut en aucunne maniere, & se contenta de faire agir secretement le poison dangereux dont son esprit étoit rempli. Il cherchoit tout ce qui pouvoit l'éclarcir du commerce d'Asterie &

xe, & fit si bien par ses soins, que deux domestiques seduits lui aprirent qu'ils s'étoient connus dés Constantinople, & qu'Adanaxe n'avoit parcouru des lieux si éloignez où ils l'avoient suivi que pour la chercher. Odmar ravi de cette nouvelle assûrance, confirma Themir que son frere étoit son Rival, & redoubla un courroux dont il arrêta les éfets par les mêmes raisons qui ont été dites.

Plus de deux mois se passerent de de cette sorte, Themir persecutoit toujours Astérie qui menoit une vie conforme à sa douleur, Adanaxe languissoit éternellement, & l'Empereur laissoit aller le cours des choses au gré d'un fils qu'il adoroit.

Une nuit qu'Adanaxe ne pouvoit trouver le repos, il passa de son apartement sur une grande terrasse qui regnoit par toute la face du Palais de Tamerlam; la chambre de la Princesse y communiquoit, & ce fut pour s'en aprocher du moins qu'il choisit ce lieu pour passer ces

momens d'inquietudes : La Lune étoit extremement claire, & le Prince de Tanais étoit à peine apuyé sur une baluſtrade qui bordoit la terraſſe, que tournant la tête au bruit de quelques ſoûpirs qu'il entendoit prés de lui, il vit une femme qu'il connut bientôt pour la Princeſſe ; ſes gardes moins ſeveres que leurs Maîtres lui laiſſoient cette liberté, elle ne s'en ſervoit que pendant la nuit, & elle avoit auſſi peu d'envie de ſe faire voir, que l'on prenoit des ſoins pour empêcher qu'elle ne fût vûë : Elle ne méconut point Adanaxe, & prevenuë de ſon erreur elle ſe mit en état de s'en éloigner, mais le Prince ne lui en donna pas le tems : Il s'avanca vers elle, ſe jetta à ſes pieds, & l'arrêta par une amoureuſe violence, quelques éforts qu'elle fit pour ſe deméler d'entre ſes bras : Il eſt vrai que ſon cœur ne défera pas entierement à ſes reſſentimens ; qu'un mouvement plus puiſſant que le dépit ſe rangeant du côté d'Adanaxe, modera

un courroux qui ne peut tenir contre l'imperieuſe force de l'amour, & laiſſa triompher l'innocente joie de voir une perſonne cherement aimée apres une abſence ſi longue. Le Prince voulut parler cent fois ſans pouvoir trouver d'expreſſions; ce ſilence fut regardé d'Aſterie comme un remords, & quoi qu'elle ſe ſentît diſpoſée à lui pardonner s'il étoit veritablement repentant, ne lui voulant pas d'abord témoigner ſa foibleſſe : Quels tranſport vous ramenent aux pieds d'Aſterie, lui dit elle, eſt ce en faveur de Themir que vous vous portez à cette ſoûmiſſion, & venez vous comme à l'infortuné Bajazet, me demander ma main pour le meurtier de mon frere; Ce proche redonna quelque eſpoir au Prince de Tanaïs; & comme la jalouſie n'eſt pas une marque d'indifference, il jugea que ſi elle étoit veritablement cauſe du courroux d'Aſterie, il ne devoit pas le croire invincible. Je ne viens point à vos pieds comme un protecteur de

Themir, Madame, reprit il ; c'eſt mon amour que l'abſence & le tems n'ont point diminué qui m'y ramene, & ſi j'ai demandé la fille de l'Empereur des Turcs pour le fils de Tamerlam, j'ignorois qu'Aſterie étoit mon adorable Neris. Vous ne le ſaviez point, interrompit la Princeſſe, vous avez donc été le ſeul dans la Cour de Paleologue qui l'aye ignoré ; mon retour dans Burſe fit aſſez d'éclat pour être publié, & je ſuis aſſeurée qu'il n'y eut point d'habitant de Conſtantinople qui n'aprit que Neris étoit fille de Bajazet ! He croyez vous, Madame, repliqua le Prince, que vôtre perte me permit d'attandre tranquillement à Conſtantinople les éfets dont elle devoit être ſuivie ; penſez vous qu'Adanaxe qui avoit tâche de vous faire comprendre de quelle maniere il étoit à vous, pût apres vôtre départ vivre en repos dans une Ville où vous l'aviez ſeul arrêté ; Ha ! Neris, que cette penſée eſt injurieuſe, & que vous avez mal compris le carac-

tere de mon amour, si vous en avez été capable, accablé de vôtre absence, je ne trouvai point d'azile pour mon desespoir, je le portai avec l'ardeur inseparable des Amans passionnez sur des Mers inconuës, & par les Deserts de l'Afrique, & sans être intimidé de mille morts qui s'ofroient tous les jours à mes yeux, j'ai demeure errant & guidé par ma seule douleur jusques au moment où le destin m'a ramené auprés de vous cependant vous m'avez accusé d'attendre lâchement de vos nouvelles dans le Palais de Paleologue, & dans cette pensée vous m'avez peut être haï. Q[illegible]oi interrompit encore une fois Asterie, il est possible que vous n'ayés eu aucunne connoissance de la verité de mon sort. Non, Madame, poursuivit Adanaxe, je n'ai rien sû qui n'ait entretenu mes erreurs; à peine eûtes vous disparuë, qu'un prompt saisissement mit ma vie à sa derniere extremité; & j'étois encore languissant de cette maladie quand je m'embarquai pour vous chercher par tous

les lieux du monde. Souvenez-vous, cruelle Asterie, de la confidence que vous me fistes, & jugez si je devois chercher à Burse ce que je croyois en Egypte; en Mauritanie, en Ethiopie, ou en quelqu'autre lieu de l'Affrique; Pouvois je m'informer de la fille de Bajazet, pendant que je courois aprés une Affriquaine? & pouvois je enfin étre dans la tiedeur dont vous m'avez soupçonné, puisque je vous donnois sans reserve tous les momens de ma vie, & toute la tendresse d'un cœur que vous ayez outragé par vos défiances;

La Princesse écoutoit la justification d'Adanaxe avec toute la satisfaction que peu produire la certitude d'un bien que l'on souhaitoit, & que l'on n'esperoit pas. J'avoüe, lui dit elle, quand il eut cessé de parler, que mes soupçons ont été injustes; mais, Seigneur, considerez si je pouvois moins donner à l'aparence, j'étois persuadée que vous me deviez connoître, dans un tems où tout fils de Tamerlam, & tout

frere de Thhmir que vous étiez ; je ne voyois en vous qu'un Prince que je cherissois, qu'un homme en qui le sang de nos Tirans ne me faisoit point d'horreur ; vous revenez à Samarcande, vous servez veritablement Bajazet, mais vous refusez de me voir, & m'allez demander à mom Pere pour un Barbare que j'ai mille raisons de detester ? n'étoit-ce pas assez pour allermer ma tendresse, pouvez vous vous plaindre de mon ressentiment, si vous en considerez la cause, & l'indifference en cette occasion, n'eût-elle pas été plus injurieuse pour vous, que le courroux que je n'ai pû cacher ; Oüi, Madame, répondit le Prince, vous aviez trop de raisons de me regarder en coupable, & j'en ai mille d'être éternellement reconnoissant de vos bontez ; mais ma Princesse, ne dois-je point craindre que ces grands évenemens qui ont étonné toute la terre, ces larmes & ces souffrances que les miens vous ont causée, les outrages que vous en avez reçûs, & la persecution où

vous êtes encore exposée, & cette naissance que je dois à Tamerlam ne changent ma destinée, & ne m'empêchent de trouver dans Asterie l'adorable Neris. Seigneur, poursuivit-elle, Asterie sera toûjours pour vous ce que fut l'esclave de Paleologue, & elle vous doit même assez pour ne pas vous cacher que vous avez eu autant de part à ses larmes, que les coups de la fortune qui en autorisoit le cours. Que les morts, les prisons, & la ruïne d'un glorieux Empire, ont cedé quelquefois à d'autres souvenirs; & je vous avoüe même dans le moment que je vous parle; que toute ma douleur est suspenduë par la joie de vous retrouver tel que je l'ai souhaitté. Que je serois ingrat, s'écria le Prince, si je ne sacrifiois pas ma vie entiere à la reconnoissance que je dois à vos bontez; & que ne dois-je point faire pour me rendre digne de la glorieuse estime de ma Princesse! Je suis persuadée que vous meritez plus, pour-

autrefois sortir de Samarcande, je suis un Amant passionné qui défend ce qu'il aime contre les entreprises d'un Rival audacieux, je saurai bien soûtenir par mon courage la glorieuse ambition de vous meriter, & quand il s'agira de ce prix il n'est point de perils qui puissent intimider Adanaxe.

Le Prince auroit poussé cette conversation plus loin, si Asterie, qui craignoit qu'il ne fût surpris, ne lui eût ordonné de se retirer; mais ce ne fut point sans se promettre de s'aimer malgré ce qui s'opposoit à leur amour; Adanaxe passa le reste de la nuit dans une joie qu'il n'avoit point ressentie depuis longtems; il n'avoit plus rien à souhaitter du côté d'Asterie, & si Themir l'embarassoit, ce n'étoit pas un assez grand chagrin pour balancer le plaisir de se croire tendrement aimé de la Princesse; mais pendant qu'il goutoit toute la douceur de cette pensée, le sort lui preparoit d'autres traverses.

Themir ne doutoit pas qu'Adanaxe ne fût son rival ; & par les avis qu'Odmar avoit tiré de ses domestiques, & les autres circonstances de la prison de Bajazet : Mais comme les soins d'Odmar prevoyoient à tout, & qu'il avoit un nombre de creatures qui veilloient pour eux, il apprit l'entreveüe de la terrasse, & deux Amans qui croyoient n'avoir eu que la nuit & l'amour pour témoins de leur entretien, avoient été veux & écoutez : Themir en soupira de rage, Odomar en parut furieux ; & aprés avoir consulté longtems ce qu'ils jugerent de plus à propos, ce fut de laisser faire à Adanaxe quelque entrepriſe plus convainquante, afin de demander raison à l'Empereur : Mais Odmar, poursuivit Themir, pourquoy lui laisser le tems de m'outrager davantage, ce qu'il a fait ne suffit il pas ; Non, Seigneur, adjoûta Odmar, & tout ce que vous pourriez faire presentement ne rétabliroit ny vôtre repos, ny la seureté de vô-

tre amour ; mais pressez l'Empereur de vous rendre maitre d'Asterie, puisque vous voulez vous unir à elle. Hé ! que ferons-nous d'Adanaxe, interrompit le cruel Themir ? ce que nous en ferons, Seugneur ? repondit Odmar, ce que font les Princes bien sensez des choses qui les inportunent de sa destinée, elle sera digne de son audace. Et bien, poursuivit Themir, je m'en repose sur vous, & vais demander à l'Empereur les dernieres seuretez pour mon amour.

Themir sortit à ces paroles pour trouver Tamerlam ; mais comme il entroit dans la terrasse où le Prince de Tanaïs avoit entretenu Asterie ; il l'apperçeut à un des bouts ; la veuë d'Adanaxe & du lieu où il pretendoit en avoir receu un outrage si recent, redoubla sa fureur, il oublia les leçons d'Odmar, & se figurant que son frere ne cherchoit qu'à voir la Princesse, il s'avança vers lui avec precipitation. Le jeune Prince l'évitoit prudemment con-

noissant ses emportemens ; & Themir l'ayant remarqué , arrêtez , luij dit-il , & rendez compte des raisons qui vous font chercher ma captive , & des complots secrets que vous avez tramez cette nuit avec elle. Parlez avec plus de respect d'une grande Princesse dont vous voulez faire vôtre épouse , reprit Adanaxe en le regardant fierement , & songez que vous demandez des éclaircissemens à un homme qui ne vous en doit ny n'est d'humeur à vous en donner. Quoi , s'écria Themir , vous me bravez aprés m'avoir offensé , & vous pretendez que mon ressentiment vous épargne ! J'ay tant souffert de vôtre orgueil , poursuivit Adanaxe , que je suis dispensé d'y déferer Hé qui vous met en droit de commander à un homme sur lequel vous n'avés pour tous avantages que le nom d'ainé , comme si vous étiez son maitre ou son Empereur ? Je ne dois m'expliquer qu'en t'immolant à ma vengeance , interrompit The-

mit en mettant l'épée à la main, & je me dois ce sacrifice par trop de raisons : Un coup pesant suivit les paroles de Themir, il attaignit Adanaxe à l'épaule, qui évitant le second se mit en état de se défendre, & l'auroit fait d'une maniere funeste pour Themir si Axalla & plusieurs illustres Tartares, attirez par le bruit qu'ils avoient fait ne se fussent jettez entre eux. Themir fut assez lâche pour porter un coup au Prince de Tanaïs dans les bras de ceux qui l'arrêtoient ; mais voyant qu'il étoit impossible de contenter sa haine : Vôtre zele indiscret ôte une victime à mes ressentimens, que je dois à l'Empereur, dit il à ceux qui l'en empêchoient. Il s'éloigna d'eux à ces mots, & Adanaxe prenant la parole : Vous ne voudriés pas, poursuivit-il, lui laisser prevenir l'Empereur sans me donner la liberté de m'aller défendre. Nous vous y suivrons s'il vous plait, Seigneur, reprit Axalla. Allons donc, continua le Prince, qui arriva au

prés de Tamerlam aussi tôt que Themir. D'abord les yeux de l'Empereur furent frapés du sang qui sortoit des blessures du jeune Prince, & il ne lui étoit pas si peu cher qu'il le pût voir sans émotion. Quel sang coule sur vos habits, Adanaxe, lui dit-il; C'est le mien, repondit froidement le Prince de Tanaïs. Comment, poursuivit l'Empereur avec des regards qui exprimoient sa colere, y a t'il quelqu'un à Samarcande qui ose porter les armes jusques à vous? Oüy, Seigneur, interrompit le violent Themir, il y a des personne qui lui donneront la mort si vous ne l'Empêchez, en le faisant punir comme il merite, de m'outrager audacieusement. J'ay mille raisons de m'en plaindre; il m'a fait des offences secretes; & quand j'ay prerendu m'en expliquer, il ne m'a répondu qu'avec mépris, & a même tiré l'epée contre moy. Pour mes discours, repondit Adanaxe, ils ont été beaucoup plus moderés qu'ils ne devoient, & à l'é-

gard de l'action j'ay crû que je pouvois defendre une vie où l'Empereur a la bonté de prendre encore quelque interêt.

Tamerlam connut alors avec chagrin, que ses fils vaincroient malaisement la forte anthipatie qui les desunissoit, puis que six ans d'absence n'y avoient apporté aucun changement. Quoi que dans son ame il condamnât Themir, & rendit justice à la retenuë d'Adanaxe, il aimoit le premier d'une maniere à lui sacrifier toute son équité. Et voulant les porter à la reconciliation : Le Ciel, leur dit-elle, ne vous a-t'il assemblez que pour vous faire une guerre qui lui est odieuse ? Ne vous verray je jamais dans cet heureux état d'amitié, qui feroit la douceur de vôtre vie & mon repos ? Sera-t'il toûjours troublé par vos divisions ? Adanaxe, dit-il au jeune Prince, faites quelque chose pour me plaire ; témoignez à Themir que vous vous repentez de l'avoir outragé. Et vous, poursuivit-il s'a-

dreſſant à l'autre, recevez la ſoûmiſſion de vôtre Frere comme vous le devez. Non Seigneur, interrompit Themir, ſur le point qu'Adanaxe reſolu de ſacrifier ſon reſſentiment à l'Empereur, lui alloit obeir, point de pardon pour lui, qu'il n'ait connu par la vengeance que vous me devez, qu'on n'offenſe point impunement celui qui à l'avantage d'être vôtre fils aîné. Quelques diſpoſitions que l'Empereur des Tartares eût de favoriſer Themir, ce procedé lui fit de la peine. Je punirois ſans doute Adanaxe s'il étoit criminel, reprit-il; mais je ne vois pas qu'il le ſoit pour avoir défendu une vie que vous attaquiez ſans conſiderer qu'il eſt mon fils comme vous; & que ſi les droits de la naiſſance vous donnent quelques avantages, cela ne devroit produire aucune difference entre vous dans mon cœur: Ne me donnez donc pas le chagrin de vous voir rebelles à mes volontez; Soûmettez-vous-y Prince, puiſque je vous l'ordon-

ne. Je suis au desespoir de ne pouvoir pas être aussi obeissant que je le devrois, poursuivit Themir ; mais Seigneur, le crime d'Adanaxe aura d'étranges suites. Vous devez à mon repos, & peut-être à ma vie, ce que je vous ai demandé ; Vous me refusez, je connois par là que je suis moins heureux que je n'avois pensé, & que ma perte ne vous est pas importante. Il sortit à ces mots, & Tamerlam qui l'aimoit plus que toutes choses, ne laissa pas (quoy qu'il apprit la verité de ce qui s'étoit passé par plusieurs bouches sinceres, & par Axalla, en qui il avoit une entiere confiance) d'ordonner à Adanaxe de faire toutes les avances pour se reconcilier avec son frere. Si Asterie est reconnoissante, ajoûta-t il, vous avez un moyen assuré d'apaiser le ressentiment de Themir ; le farouche Bajazet n'est plus en état de lui imposer des Loix ; parlez pour vôtre frere, tâchez de vaincre une repugnance injuste : Elle doit vous

eſtimer & vous croire, aprés ce que vous avez fait pour elle ; & ſi vous la fléchiſſez en faveur de Themir, vous l'engagerez à l'amitié & à la douceur, & me procurerez un repos dont il eſt impoſſible que je joüiſſe tant que je vous verray desunis.

Le Prince de Tanaïs n'étoit pas diſpoſé à l'obeïſſance qu'on exigeoit de lui : Elle avoit dans ſon cœur d'invincibles obſtacles ; & voyant l'Empereur arrêté au bonheur de Themir, il ſe retira d'auprés de lui, reſolut de mourir plûtôt que de voir Neris au pouvoir d'un Rival qu'elle haïſſoit mortellement.

Mais pendant que par les ſoins d'Axalla, qui l'avoit ſuivi, on apliquoit quelque remede à ſa bleſſure, Themir ne reſpiroit que la vengeance ; la perte d'Adanaxe l'occupa uniquement depuis qu'il eut quitté l'Empereur, & il n'avoit pas moins d'envie d'immoler ſon frere à l'implacable averſion qu'il avoit pour lui, que de ſe rendre maître d'A-

sterie malgré toutes sortes de droits & de raisons. Tamerlam ayoit mis une espece d'égalité entr'eux qui le desesperoit, & dans sa fureur son Pere méme n'étoit pas à couvert de l'horreur de ses projets. Il oublia que Tamerlam n'avoit jamais eu de foiblesse condamnables que pour lui, & tout ce qu'il avoit fait d'injuste ou d'emporté, étoit un pur éfet de sa complaisance aveugle. Le Prince de Tanaïs l'avoit impunément offensé; il ne pouvoit digerer cet outrage, & ce fus dans les bras de son cher Odmar qu'il en alla chercher de cruelles consolations. Je suis trahi, Odmar, lui dit-il, Adanaxe triomphe de la foiblesse de l'Empereur, & il n'est plus pour moi ce qu'il étoit autrefois. Je croyois qu'il sufisoit de me plaindre pour étre vengé, que Tamerlam abandonneroit ce Rival aux seuretez de mon repos; mais je suis la victime du côté de l'Amour; & si je lui donne le tems de gagner un esprit qui balance déja entre nous, je pourrai bien l'é-

tre auſſi de celui de la Nature. Mais, Odmar, il faut qu'il periſſe, que tout ſon ſang ſoulage mon deſeſpoir & aſsure mes pretentions. Hé bien! il perira Seigneur, interrompit Odmar avec cette fureur qui ſuit ordinairement la reſolution des grands crime, & nous ſacrifierons à vôtre repos une Victime qui lui eſt ſi bien deuë Bravons une ingrate Captive, & portons, s'il le faut, vôtre vengeance juſques à Tamerlam. Faignez, & me laiſsez le ſoin du reſte; il faut qu'Adanaxe ſuccombe ſous les moyens que j'imagine, & que cet amour qui traververſe le vôtre, ſoit l'inſtrument de ſa perte. Je veux le rendre ſuſpect à l'Empereur, le faire attenter à ſon Trône & à ſa vie, & l'enveloper dans les horreurs d'un crime auquel je ne ſuis pas en peine de donner des aparences. Tamerlam eſt jaloux de ſa gloire, & de l'autorité ſouveraine. Adanaxe mourra odieux à ſon Pere, ſa perte paroitra legitime, vous jouïrez de la tran-

quillité qu'elle vous peut aquerir ; & si l'Empereur par une inconstance inouïe le potege & vous abadonne, vous éclaterez alors, la revolte vous sera permise, & peut-être quelque chose de plus. Mais mon Prince, poursuivit Odmar, voyant que Themir palissoit, vous changez de couleur, on vous reduit au desespoir, & la Nature se fait encore entendre. He ! songez qu'Adanaxe est aimé de l'ingrate Asterie, & qu'il peut encore usurper le pouvoir que vous avez aquis sur l'esprit de l'Empereur, pour vous animer à une vengeance legitime.

Ces funestes conseils, qui flatoient la fureur de Temir, remirent quelque calme dans son ame. Il resolut de feindre de l'obeïssance pour les volontez de Tamerlam, pendant qu'Odmar trameroit ses artifices ; & prenant dans la suite pour un sincere retour, il oublia les chagrins que leur démélé lui avoit causez.

Mais pendant que Themir, dont

la jalousie soûtenoit la cruauté, cachoit sous des aparence indifferentes de funeste intentions, la Princesse Asterie en avoit de secrets pressentimens : Elle n'ignoroit pas dequoi l'impitoyable Prince de Tartarie étoit capable ; & dans le tems qu'Odmar travailloit à l'execution de ses horibles desseins, elle trembloit pour le Prince qu'ils menaçoient. Dabord la joie d'avoir retrouvé Adanaxe fidéle, s'étoit fait ressentir sans trouble : Mais se representant ensuite à quels perils son amour l'exposoit ; helas ! disoit-elle, si le Prince de Tanaïs ne revenoit à Samarcande que pour servir de Victime aux cruautez de Themir, pourquoi s'est-il justifié ; Rien ne m'attachoit à la vie, tant que j'ai douté de son cœur ; mais il est innocent, & ma tendresse aujourd'hui me rend sensible à tout ce qui l'intereſſe. Ha! Themir, épargne son sang, si tu as quelque consideration pour mes jours, ou du moins achéve tous tes crimes par le trépas d'Asterie.

La Princesse ne faisoit pas ses plaintes sur de legeres conjectures. Themir n'étoit pas assez moderé pour observer exactement le silence qu'Odmar lui imposoit ; & la colere l'emportant quand il étoit auprés de la Princesse, il lui donnoit par ses menaces de grands soupçons de quelque funeste entreprise.

Le tems fit éclater ses intentions, Odmar donnoit des ordre qui étoient fidelement executez, & l'on travailloit incessament à rendre le Prince de Tanaïs suspect à l'Empereur. Le foible qu'il avoit pour Themir, n'étoit pas le seul dont il étoit capable ? tout ce qui concernoit son autorité l'inquietoit, & il en étoit jaloux d'une maniere extraordinaire. Odmar avoit trouvé de ces ames que l'espoir de la fortune rend propre à tout ce qu'on en veut faire, & fit donner plusieurs avis à Tamerlam, qui bien qu'assez conformes, venoient de differens endroits. Sa qualité de Gouverneur du Prince Themir, & les charges importantes

qu'il poſſedoit, le mettoient en credit parmi les Tartares ; & ayant cabalé toute ſa vie, & diſpoſé par une longue prevoyance tout ce qui pouvoit lui être utile ou agreable, il lui avoit été facile de tramer ces perfidie, & de gagner des eſprits de la nature du ſien. Enfin par ſes ſoins empoiſonnez, on jetta dans l'eſprit de Tamerlam ce premier trouble qui ſoûmet la Raiſon de la Verité aux foibleſſes de la crainte. L'un lui diſoit, qu'Adanaxe en ſon abſence avoit eu de coupables intelligences avec Bajazet : Un autre, qu'étant paſſionément amoureux de ſa fille, il n'étoit revenu à Samarcande que pour le retirer des fers : Qu'il avoit tenté pluſieur fois la fidelité des Gardes du prince Othoman, pour le laiſſer ſauver : Qu'il favoriſoit ſes fils, dans le deſſein d'en venir chercher la vengeance : Qu'il entretenoit pour cela des brigues ſecretes parmi les Tartares, & qu'une guerre inteſtine, jointe à la premiere furie des Turcs raſſemblez

par les Fils de Bajazet, pouvoit produire de grands changemens dans son Empire A ces fausses conjectures, on ajoutoit des raisonnemens sur le grand empressement qu'Adanaxe avoit eu de sauver Bajazet du suplice, sur les soins qu'il avoit pris d'adoucir les incommoditez de sa prison: On rapeloit encore dans l'esprit de l'Empereur les emportemens de douleur que le jeune Prince avoit témoigné à la mort de Bajazet, son entreveuë de nuit sur la terrasse avec Asterie; le démêlé qu'il avoit eu contre Themir, & enfin tout ce qui pouvoit être mal interpreté pour l'innocent Prince de Tanaïs. Tamerlam qui avoit méconnu Themir dans une occasion semblable, n'eut aucuns égards pour Adanaxe, incapable de rien examiner, il envoya chercher Odmar, lui dit tout ce que le perfide savoit beaucoup mieux que lui; & apres plusieurs menaces, que le cruel Tartare écoutoit avec transport contre le jeune Prince, il lui ordonna d'aler s'asseurer de la

perſonne d'Adanaxe, & de le conduire au fort de Samarcande. Pardonnéz-moi, Seigneur, lui répondit le diſſimulé Odmar, ſi je vous ſuplie de me diſpenſer du commandement que vous me faites ; Tout criminel qu'eſt le Prince de Tanaïs c'eſt le fils de mon Empereur, & le frere d'un Prince illuſtre que j'ai eu l'honneur d'élever ; & je ne me ſens point aſſez fort pour lui aller annoncer ſa diſgrace. J'ai de l'horreur pour ſes deſſeins, & de la pitié pour ſa jeuneſſe, Vous étes Pere, Seigneur, faites quelque éfort en faveur de ſa jeuneſſe, & tâchez de vous moderer s'il eſt poſſible. L'infidelle parloit de cette ſorte, bien perſuadé que Tamerlam étoit trop préoccupé de ſa crainte pour l'écouter. Quoi ! Odmar, lui dit-il, vous m'exhortez à une indulgence qui me coûteroit peut-êfre l'Empire & la vie ; vôtre pitié eſt injuſte, & je ne ſaurois punir trop ſeverement l'ambitieux Adanaxe : Je ne veux

point cependant vous contraindre ; & Calib, ajoûta-t'il, en voyant entrer un Officier de ſes Grandes, ſe chargera de la commiſſion que vous refuſez. En ſuite, il donna ſes ordres à Calib, qui étant à peu prés du caractere d'Odmar, fut incontinent à l'apartement du Prince de Tanaïs avec une partie des Gardes de l'Empereur.

Il étoit ſeul quand Calib arriva, Axalla le venoit de quitter; ſon amour, ſa juſtification & ſon démêle avec Themir avoit fait pendant pluſieurs heures le ſujet de leur entretien, & il penſoit encore à tout ce qu'ils venoient de dire, lorſqu'il vit entrer Calib. Que voulez vous, lui dit le Prince; qui ne le connoiſſoit guere, & qui ſur le bruit commun ne l'eſtimoit pas aſſez pour ſouhaitter qu'il lui rendît des ſoins ? Vôtre épée, Seigneur, reprit Calib, que l'Empereur vous ordonne de me rendre, & de nous ſuivre dans le Fort de Samarcande. Comme je ne ſuis pas accoutumé à l'honneur des viſi-

tes de Calib, répondit Adanaxe, j'ai bien jugé qu'il ne venoit en ce lieu que pour me faire quelque compliment extraordinaire : Ne verrai-je point l'Empereur, continua-t'il, & ne m'aprendrez-vous rien de mon crime ? Mon ordre n'eſt que de vous conduire au Fort, Seigneur, repliqua Calib : Et pour l'éclairciſſement que vous me demandez, je n'entre point dans les ſecrets de mon Maître. C'eſt en uſer diſcretement, ajoûta le Prince : Tenez, Calib, voici l'épée que vous me demandez, il n'eſt point de tems où le nom de l'Empereur ne me faſſe rendre les armes ; allons au Fort où vous me devez conduire, ſi j'en reviens je pourrai me ſouvenir que vous y aurez été mon guide & n'oublier pas non plus vôtre diſcretion. Calib ne répondit point à ce diſcours, parce qu'Adanaxe ſortit à même-tems. Il falloit traverſer la grande terraſſe pour ſe rendre dans une des cours du Palais, où le chariot qui devoit porter le Prince at-

tendoit. Asterie étoit apuyée sur une fenêtre de sa chambre, & pensoit au Prince de Tanaïs, lors qu'elle le vit sans armes au milieu des Gardes de Tamerlam. Quoi qu'elle se le fût déja representé mille fois en cet état, sa surprise ne fut pas moins grande; elle fit un cry, le Prince tourna les yeux de son côté, & la vit défaillante dans les bras de Xaire. La nouvelle de sa disgrace l'avoit beaucoup moins êfrayé que cet accident, il fit tout ce qu'il pût pour obliger Calib à lui permettre de s'aprocher de la Princesse; mais soit par crainte ou par cruauté, le Tartare n'y voulut jamais consentir, & il falut marcher sans remise au Fort, où il fut enfermé. Aussi-tôt qu'il y fut, on redoubla encore les Gardes d'Asterie; & outre la douleur de savoir son Amant prisonnier, elle fut privée de ses nouvelles, ne voyant que Themir de tout ce qu'il y avoit de gens a Samarcande.

La captivité du Prince de Tanaïs fit un bruit considerable dans la Cour

Cour de Tamerlam ; il étoit generalement aimé, on plaignoit hautement sa destinée, & entre les personnes raisonnables, il y en eut peu qui ne rendissent justice à sa vertu : Mais on ne pouvoit rien pour lui, & le zele de ses amis lui étoit inutile contre les ordres & le courroux de l'Empereur. Le genereux Axalla comme le plus persuadé de l'innocence d'Adanaxe, étoit le plus sensible à son malheur : Il ne voyoit nulle aparence de détromper un Pere foible, amoureux de sa fortune, & prevenu par des imposteurs qui connoissoient son humeur & ses craintes, & avoient agi avec seureté. Il fut trouver l'Empereur cependant, mais il lui ferma la bouche dés qu'il voulut parler du Prince ; & jugeant qu'il risquoit à se rendre suspect, & à perdre la liberté s'il parloit davantage à un homme qui ne connoissoit point alors la raison, il se retira avec douleur. Et comme il ne craignoit d'être disgracié, que par-

ce qu'il seroit entierement hors d'état de servir Adanaxe, ils s'employa à menager les esprits des plus honnêtes gens de la Cour, afin de former un parti qui pût parler en faveur d'Adanaxe, & travailler à sa justification, & d'inspirer avec le tems quelque tendresse dans le cœur de Tamerlam.

Cependant Themir triomphoit, les projets d'Odmar avoient des commencemens trop heureux pour n'attendre pas des suites pareilles; l'Empereur ne vouloit écouter que les conseils de sa colere & de son erreur, & la perte du Prince de Tanaïs paroissant infaillible à ceux qui l'avoient tramé, son barbare frere en goutoit d'avance toute la douceur; & plein d'un espoir qui le flatoit si agréablement, il fut chez Asterie, qu'il trouva dans un état conforme à sa douleur. Mais malgré sa tristesse & ses larmes (plus charmante qu'elle ne lui avoit jamais paru.) A la veuë de Themir ses yeux qu'un grand abatement rendoit lan-

guiſſans, parurent animez de colere ; elle étoit ſur un lit de repos, & prenant la parole ſans quitter ſa place : Venez-vous, lui dit-elle, vous venter de la priſon d'Adanaxe, comme d'une nouvelle marque de vôtre cruauté ? Il n'eſt coupable que pour avoir eu pitié des malheurs de Bajazet ; & comme cette compaſſion doit me faire prendre interêt en lui, vous auriez dementi vos fureurs à mon égard ſi vous l'aviez épargné. Je devrois avoir fait ce que vous me reprochez, répondit l'injuſte Prince de Tartarie, & ce Rival merite aſſez ma haine, puiſque je lui dois vôtre averſion. Vous ne la devez qu'à vos crimes, interrompit Aſterie, aux ſentimens barbares qui vous y font trouver tant de douceur, à la mort d'Ortobulle, au trepas de ma Mere, à la perte de Bajazet, à ma captivité, & à tous vos indignes traittemens. Ainſi, Madame, repliqua Themir, vous m'imputez tous les évenemens du ſort, & je ſuis en-

core coupable de ce qu'Adanaxe conspire contre l'Empereur ? Je ne m'en justifierai plus ; mais craignez que ma patience ne s'épuise, la fierté ne trouve pas toûjours des ames soûmises, & aprés avoir tant souffert de vôtre ingratitude, je pourrai bien me servir de mes droits. J'entends tes menaces, poursuivit la Princesse ; mais puisque je n'ai plus rien à craindre pour Bajazet, elles n'ont rien qui me puisse éfrayer : Songe que le Ciel met quelquefois des bornes à son courroux, qu'il n'est pas toûjours sourd aux prieres des infortunez, & qu'il lui reste encore des foudres pour la punition des tyrans. Il faut donc vous faire éprouver, répondit Themir, jusques où on peut aller sans son secours, & commencer à me servir plus utilement de mon autorité, je me lasse de tant de lâches égards, & dans peu vous consentirez à ce que je veux, ou vous serez hors d'état d'y aporter aucun obstacle. Il sortit en achevant ces terribles pa-

roles ; & bien qu'elles euſſent jetté la terreur dans l'ame de la Princeſſe, le départ du Barbare fut un ſoulagement pour elle, & lui laiſſa la liberté de chercher des conſolations dans ſa conſtance, contre tous les maux dont elle étoit accablée.

Axalla & ſes amis travailloient inceſſament à faire ceſſer le plus preſſant, il avoient examiné avec tant de ſoin les momens de quelque retour de tendreſſe dans l'ame de l'Empereur pour ſon jeune fils, qu'enfin ils commencerent à le trouver capable d'écouter ce qu'on lui pouvoit dire en ſa faveur, ce fut alors qu'ils le conjurerent fortement de faire une reflexions ſolide ſur la conduite d'Adanaxe, quelque ſeverité qu'il voulût avoir, il ne trouva pas une de ſes actions qu'il pût condamner ; ſa moderation dans les indigne traitemens de Themir, ſa ſoûmiſſion pour les ordres de l'Empereur, & particulierement pour le dernier qu'il en avoit reçû, lui repaſſant dans la memoire, il com-

mença de craindre d'avoir agi avec trop de precipitation ; & se la reprochant comme un défaut d'amour paternel, il se trouva dans une de ces inquietudes qui procedent ordinairement le repentir. Il étoit aussi prompt à revenir qu'à s'irriter ; incapable de lui même de se porter à de grands maux, mais sujet à une credulité qui lui faisoit prendre souvent des chimeres pour des veritez, & les Avis empoisonez des flateurs pour un zele sincere, ces sortes d'humeurs vont presque toûjours d'une extrêmité à l'autre, & Tamerlam y passa si favorablement pour le Prince de Tanaïs qu'il ne pouvoit se consoler de s'être si fort emporté. Je suis bien cruel, disoit-il dans ces reflexions, de condamner Adanaxe sur des discours que je ne lui donne pas le tems de combattre : Ces accusateurs ne peuvent-ils pas lui imposer, ou s'être trompez, & sa justificatron est-elle impossible ? Foible Prince, continua-t'il, examine avec plus de

tranquillité les procedez de ce fils, que tu veux immoler à tes craintes, & peut être à tes erreurs ; songe qu'un Prince élevé sur le premier Trone de l'Asie, doit prevenir les accidens avec plus de moderation : As-tu veu Adanaxe dans les Troupes de Bajazet pendant cette absence qui t'en a privé : la renommée qui publie tout; t'a-t-elle apris quelque chose de lui dont tu te puisse plaindre ; & dans l'extrêmité où Bajazet étoit reduit quand Adanaxe arriva à Samarcande. Peux-tu trouver quelque apparence que son retour fût concerté avec le Prince Othoman, ou avec sa fille? Il ne le vid que par tes ordres, & obtint sa vie par des raisons fort utiles à ta gloire, & ausquelles il étoit impossible de ne te rendre pas. Ces mêmes raisons qui t'ont convaincu, deviennent aujourd'huy des crimes ; tu veux lui faire porter la peine de t'avoir persuadé d'être genereux : Non, Tamerlam ne deviens point la fable, ou plûtôt l'horreur de l'Univers ; par cette action cher-

che l'innocence de ton fils & non pas sa perte ; & s'il est amoureux de cette beauté fatale au repos de ton sang, contente-toy de desesperer sa tendresse en donnant Asterie à Themir.

Ce changement de l'Empereur parut bien-tôt aux amis, & aux persecuteurs du Prince de Tanaïs. Odmar en fut desesperé, & ne douta point que les soins d'Axalla n'y eussent beaucoup contribué. Il auroit bien voulu le perdre avec Adanaxe ; mais quelque ingenieuse que fût son envie, elle ne put rien prendre contre la gloire d'Axalla, & il fut obligé de borner ces fureurs à chercher les moyens qu'il croyoit les plus propres pour empêcher la justification d'Adanaxe.

Pendant ce tems-là, Tamerlam revenoit toûjours, & chercha entre tous ceux qui l'approchoient, celui qu'il devoit choisir pour l'envoyer examiner le Prince de Tanaïs, & apprendre de sa bouche d'où & comment il connoissoit Bajazer & Asterie ;

aprés avoir long tems balancé ce choix, il s'arreta sur Talmis qui tenoit un rang considerable auprés de lui, il avoit de l'esprit & de la probité, Tamerlam sçavoir qu'Adanaxe l'estimoit, & Talmis paroissant plus propre qu'un autre à s'aquiter dignement de cet employ, receut l'ordre de l'Empereur, & l'executa avec autant d'équité que de zele. Il alla trouver le jeune Prince, & l'abordant avec tout le respect qu'il devoit au fils de son Empereur, il le supplia de trouver bon qu'il lui fît les question dont il étoit chargé : Adanaxe satisfait de sa soûmission ; lui dit ingenument tout ce qu'il avoit appris à Axalla, & ensuite sa surprise quand à la mort de Bajazet il avoit renconnu Asterie pour Neris. Talmir instruit de la verité en apprit toutes les circonstances à l'Empereur, & les appuya de raisons si fortes pour l'innocence du Prince, que Tamerlam en fut à demi persuadé ; toutes fois il voulut voir si la Princesse, & Adanaxe, diroient les mê-

mes choſes. Il fut chez elle le lendemain au matin ; & aprés s'être excuſé de l'heure qu'il avoit choiſie : Madame, lui dit-il, je ne ſuis point en droit de me flatter de la penſée d'obtenir une grace de vous ; cependant je viens vous en demender une dont dépend toute ma tranquillité. La Princeſſe crut que Tamerlan venoit encore l'importuner pour Themir ; & dans cette penſée le regardant fierement. Il n'eſt pas vrayſemblable en éfet, reprit-elle, que vous pretendiez une choſe, où la mort de Bajazet n'avoit pû me faire reſoudre. Ce n'eſt pas auſſi ce qui m'amene, pourſuivit l'Empereur, je viens ſeulement vous demander comment Adanaxe vous eſt connu, quelles liaiſons Bajazet eut avec lui, quelles intrigues il put encore avoir avec vos freres, & je vous jure qu'Adanaxe, fût-il convaincu de milles attentats, vôtre aveu ſera ſa grace, & que je ſacrifieray mes plus juſtes reſſentimens à vôtre ſincerité, quoi que la Princeſſe n'eut pas de foy pour

les discours de Tamerlam, elle ne hazardoit rien à dire la verité, elle lui fit le même recit que le Prince avoit déja fait à Talmis ; & si elle passa sur sa tendresse, il étoit aisé de connoître que c'étoit par modestie. Il suffit, Madame, lui dit l'Empereur quand elle eut cessé de parler ? je vous tiendray parole, & vous ouvrez la prison d'Adanaxe : Vous lui rendez justice, répondit Asterie, & son innocence est assez manifeste pour vous obliger à le mettre en liberté.

Ces éclaircissemens conformes calmerent une partie des inquietudes de Tamerlam. La sincerité de la Princesse éclatoit dans ses yeux, Talmis ne lui étoit point suspect, & il ne lui restoit plus qu'à confondre les accusateurs d'Adanaxe, l'Empereur étoit prêt de les envoyer chercher, lors qu'il vid entrer Odmar ; la feinte compassion qu'il avoit témoignée pour le malheur du Prince de Tanaïs, fit croire à Tamerlam qu'il auroit de la joye des apparences de sa justification.

Odmar, lui dit-il, la pitié que vous témoignez pour mon fils, & dont je me plaignois étoit juſte, toutes choſes me perſuadent qu'il n'eſt point coupable, & vous avez paru aſſez touché de ſon infortune, pour en apprendre avec plaiſir une ſi heureuſe iſſuë. Ce coup penſa accabler le perfide Odmar; mais comme il étoit l'homme du monde qui ſçavoit le mieux diſſimuler, il cacha ſon trouble, & témoigna qu'il étoit ſenſible à cette revolution. Il demanda même à l'Empereur ce qui la cauſoit, & par quels moyens il avoit connû l'innocence du Prince. Tamerlan lui en fit obligeament le recit; & continuant à le traiter avec la même confiance: Il faut, ajoûta-t-il, que ceux qui ont cauſé la diſgrace d'Adanaxe lui ſoient confrontés, & que leur ſuplice venge ſa gloire, s'il ne ſe trouve coupable d'aucun crime? faites-les chercher, Odmar, ils vous ſont connus, & je veux examiner moy même la ſource, & le cours de

cette calomnie, Seigneur, repondit Odmar, une recherche si prompte pourra bien les éfaroucher, faisons les choses avec plus de mistere, & si vous me voulez croire ne témoignez rien de ce que vous pensez, un mot suffiroit pour les allarmer, & la fuite vous en pourroit dérober la vengeance, j'auray soin de les assembler, & de les conduire icy sur d'autres pretextes, donnez moy seulement le tems d'y travailler, & cependant gardez contre le Prince Adanaxe toutes les apparences de vôtre premier courroux. Cette precaution parut raisonnable à l'Empereur, il embrassa Odmar, & lui laissant la conduite de cette affaire, il mit un obstacle à l'éclaircissement qu'il souhaittoit.

Des qu'Odmar se fut retiré, il donna un libre cours à sa rage; & aprés avoir examminé tout ce qui pouvoit broüiller les choses, & rendre les accusations vrays-semblables, il vid de tous côtés tant d'ambarras, & si peu de seureté

qu'il estima ne pouvoir rien faire de mieux que d'éloigner les Dénonciateurs. Comme ils n'avoient agy que par ses ordres, il eut bien tôt pris cette précaution, ils sortirent de Sarmacande la méme nuit, & leur ayant donné le tems d'avancer leur fuite, il fut retrouver l'Empereur avec un chagrin si bien concerté qu'il parroissoit naturel. Je l'avois bien prevû, Seigneur lui dit-il, qu'il ne falloit qu'un mot pour rendre vos intentions publiques, & traverser vôtre entiere satisfation; j'ay cherché vainement ceux que je m'étois chargé de vous amener; ils ont disparû, & l'on n'en a pas trouvé un seul à Samarcande. He! bien, répondit l'Empereur, cette fuite est convaincante pour l'innocence d'Adanaxe, s'il étoit coupable, ses ennemis auroient attendu sans rien craindre l'évenement de cette affaire: Cependant Odmar, il faût mettre tant de monde sur leur trace que nous en puissions aprendre des nouvelles. Oüi, Seigneur,

poursuivit l'infidelle Tartare, & c'est à quoi je vais travailler soigneusement. Il fit en éfet partir beaucoup de personnes, mais il savoit bien les faire marcher par des chemins opposez à ceux qu'il faloit tenir, & dans un tems méme où il n'y avoit plus de moyen de joindre des imposteurs. Tout cela ne se passoit point secrettement, les amis du Prince de Tanaïs en étoient dans la joie, & Axalla qui s'étoit menagé par la seule cosideration d'Adanaxe, vit qu'il étoit tems alors d'achever son bonheur, & se rendit auprés de Tamerlam pour l'en solliciter; l'Empereur n'y resista point, & lui ordonna d'aller au Fort en tirer le Prince. Cette Loi fut bien douce pour un homme qui l'aimoit aussi tendrement qu'Axalla, il l'accepta avec transport; & aprés avoir encore demeuré quelques momens auprés de l'Empereur pour lui ôter tout ce qui pouvoit lui rester d'inquietudes, il courut vers son chers son cher Adanaxe. Bien que le Prince ne dût rien

attendre de funeſte de la part d'Axalla ; il avoit l'eſprit rempli d'idées fâcheuſes ; Faut-il mourir, mon cher Axalla, lui dit il en l'embraſſant, & venez-vous être compagnon de mon infortune ? Non, Seigneur ; répondit Axalla, je viens vous aporter la liberté que vôtre ſeule vertu, & la juſtice de l'Empereur vous ont renduë. Il lui aprit alors le changement de ſa condition, l'impuiſſant éfort qu'on avoit fait contre lui ; & le Prince incertain des ſuites que cela pourtoit avoir, n'en parut point émû, il marcha vers le Palais en s'informant d'Aſterie, & il eut la joie de connoître par les acclamations du peuple qu'il avoit é é auſſi ſenſible à ſa priſon, qu'il l'étoit à ſa liberté.

En abordant l'Empereur il ſe jetta à ſes pieds ; cette action le fit rougir de confuſion, & ſoûpirer de repentir, Adanaxe, lui dit il aprés l'avoir embraſſé je n'ai rien fait contre vous que je ne pretende reparer, & comme je ne doute plus que les crimes dont on vous accuſoit ne ſoient ſupoſez, je vous aurois déja vengé de ceux qui les

ont inventez, s'ils ne s'étoient dérobez à mon courroux ; enfin on m'a ouverts les yeux sur vôtre innocence, j'en ai crû ma tendresse ; & vous devez aussi une partie de vôtre justification à la Princesse Asterie, vous pouvez l'en aller remercier, & juger du retour de mon amitié par ce premier éfet de mon indulgence. Adanaxe rougit au nom de la Princesse : Tamerlam n'eut pas de peine à expliquer cette émotion : & aprés avoir apris de la bouche du Prince les mêmes choses que Talmis lui avoit raportées : Vous avez un Rival en Themir, lui dit-il, dont les pretentions sont apuyées de mes promesses, & que je ne puis me défendre de proteger contre vos feux, quoi que je sache que vous avez l'avantage d'un plus long service, & de la reconnoissance de la Princesse ; mais Adanaxe ne pouvez-vous point vous vaincre, & par un éfort genereux . . . Ha ? Seigneur, s'écria le Prince, si j'étois infidelle à Asterie, je pourrois le devenir pour vous ? Qui peut trahir l'amour, n'a gueres d'égards pour la

Nature, & je me rendrois digne de vos chaînes si j'étois capable de faire le moindre éfort pour rompre celles de la Princesse.

Comme le jeune Prince achevoit ces paroles, Themir entra; sa pâleur exprimoit son desespoir, & les regards qu'il jettoit sur Adanaxe annonçoient mille funeste- resolutions. Tamerlam ne fit pas semblant de les remarquer, & lui demanda s'il venoit prendre part à la joie de son frere; Il ne répondit point, & l'Empereur par sa complaisance ordinaire, ne voulant pas le presser davantage, se contenta de faire au Prince de Tanaïs les caresses qu'il lui devoit, & de proteſter tout haut qu'il n'y avoit point de punitions ausquelles ceux qui l'avoient injustement accusé, ne se dûssent attendre.

Dés qu'Adanaxe eut la liberté de se retirer, il profita de celle que l'Empereur lui avoit donnée de voir Asterie, & les jaloux regards de Themir n'eurent rien d'assez puisant

pour l'en empêcher. Il seroit difficile de dire lequel des deux fut plus sensible au plaisir de se revoir : Le silence & les soûpirs sont les premieres marques de ces sortes de joies, & l'on en dit plus par un trouble amoureux, que par une conversation bien reglée. Que les yeux d'Adanaxe avoient d'éloquence dans ce moment! & que ceux de sa Princesse étoient attentifs à les écouter. Il s'étoit entrant jetté à ses pieds ; & aprés y avoir é é assez de tems sans qu'elle eût la force de l'en faire lever : Enfin, Madame, lui dit-il, le grand mistere de mon amour est feu de l'Empereur ; cette connoissance n'a point empêché ma liberté, & je viens vous rendre graces de me l'avoir procurée. Quel plaisir de me voir à vos pieds, & de ne le devoir qu'à vous ; Vous ne me devez rien pour avoir rendu justice à une verité qui vous étoit utile, interrompit la Princesse, & quand je naurois pas dû ce témoignage à vos services, mon cœur m'auroit forcée de vous

le rendre. Pourrois-je oublier sans la derniere ingratitude, que vous ayez prodigué vôtre sang pour Neris, traitté une malheureuse inconuë en Princesse, couru les Mers & la Terre pour me chercher, & donné tant de soins genereux à l'infortuné Bajazet, Vous contez pour beaucoup des services qui sont de peu d'importance, repliqua Adanaxe : Mais moi, ma Princesse, que ne vous dois-je point ; de soufrir à vos pieds le fils de Tamerlam, & le frere de Themir ; Je ne confonds point les vices de Themir avec vos vertus, reprit Asterie, ni vos services avec les outrages qui m'ont été faits, & si je haïs vôtre frere comme un homme digne de ma haine, je vous aime, Seigneur, parceque vous meritez d'être aimé, & que Bajazet ne m'a point imposé de Loix contraires aux sentimens de mon cœur. Vous voyez cependant que mes frayeurs n'étoient que trop bien fondées, & vous ne devez point douter que le malgeur dont vous sortez, ne

soit un ouvrage du Prince de Tartarie ; prenez dans la suite du tems plus de precautions contre lui ; faites comprendre à l'Empereur que c'est Themir qui vous veut perdre. Helas ! Madame, repondit le Prince, l'Empire que mon frere a sur l'esprit de Tamerlam, ne laisse aucunne facilité à ce que vous dites, on ne peut l'accuser sans devenir suspect auprés de l'Empereur, & ce seroit me détruire moi même que de témoigner le moindre soupçon contre lui. Et que ferez-vous donc, poursuivit Asterie ; Je vous adorerai, ma Princesse, interrompit tendrement Adanaxe, & ce soin remplira toutes les occupations de ma vie. Vôtre fidelité m'est chere, reprit elle, mais dans l'occasion presente elle ne me sufit pas, & si vous m'aimez, il faut songer à vous conserver. Et que voulez vous faire vous-même, Madame, ajoûta le Prince ; Je veux, repliqua Asterie, mépriser Themir jusques à mon dernier soûpir, rendre par ma resistance toutes ses preten-

tions inutiles ; & quand je ne le ferois pas pour moi-méme , croyez que je le ferois pour vous. Ha ! Madame, s'écria le Prince de Tanaïs dois je craindre quelque choſe aprés cette glorieuſe aſſeurence ? Helas ! Seigneur , repondit Aſterie , cette aſſeurence toute ſincere qu'elle eſt , peut'elle quelque choſe contre les fers , les poiſons , les impoſtures , & enfin contre tous les autres moyens dont Themir ſe veut ſervir pour vous perdre ? Ma tendreſſe vous rend-elle immortel ; Et pour vous aimer ſuis-je plus certaine de vôtre vie ? Donnez-moi la ſatisfaction de vous voir défier de toutes choſes , & je vous tiendrai conte de ce que vous ferez pour vous mettre à couvert de vos ennemis. Ouy, Madame, pourſuivit Adanaxe , je vous obeirai , j'aurai ſoin de ma vie : s'il eſt poſſible , les deſſeins qu'on peut former contre moi , & je ne n'oublierai rien pour me mettre en état de meriter les bontez de ma belle Princeſſe.

Enſuite de ces diſcours, & de quelques autres ſemblables, Adanaxe qui depuis qu'il connoiſſoit Neris pour Aſterie, n'avoit point trouvé le tems de lui demander ce qu'il ignoroit de ſes avantures ? brûlant d'impatience de le ſavoir, la conjura de lui en faire le recit, elle y conſentit volontiers, & prit la parole en ces termes.

HISTOIRE
DE LA
PRINCESSE
ASTERIE.

QUAND Andronic défit les Turcs qui m'escortoient, j'allois de Burse à Sebaste trouver ma Mere, qui dévoit y passer l'hyver avec l'Empereur ; nos Trouppes étoient du côté de la Trace, Bajazet avoit des desseins sur Constantinople, & l'on ne croyoit pas que dans l'hyver les fils de Paleologue, hardis par le peu d'empechement qu'ils trouverent, s'avanceroient dans l'Asie mineure ; ils nous trouverent, & je cachay mon nom sans

sans sçavoir dans quelles mains j'étois tombée ; mais ayant apris celui d'Andornic, & ensuite les sentimens qu'il avoit conçeus pour moy, je m'en fis un soin particulier ? & par l'aversion naturelle que je me sentis pour lui & par la crainte de voir Paleologue aprouver l'amour de son fils, , & d'être la victime d'une paix entre les deux Empires, mon secret fut heureux, l'Empereur de Grece ne voulut point authoriser une alliance inconnuë, & apparament inégale ; & j'en eus une joye sensible, parce que ma haine pour Andronic augmanta dès que je vous eus veu. Je m'apperçus du penchant que mon cœur avoit pour vous par le chagrin que je ressentois, quand je vous voyois rendre des soins trop assidus aux Princesses de Grece ; & le tems & vos procedez m'avant assûrée de vôtre cœur, je rougissois quelquesfois en songeant que j'étoit fille de Bajazet, & que lors que je refusois avec mépris les veux d'Andornic, j'écoutois avec plaisir ceux d'un in-

connu ? mais cette confusion n'avoit point de suites qui ne vous fussent favorables. Je ne vous dis rien de ma veritable naissance, non pas par défiance, mais par scrupule, j'étois bien aise de sçavoir si vous n'aymiez que ma personne, mais je le fis par raison, quand vous m'eûtes appris la vôtre ; je n'ignorois pas la haine de Tamerlam pour les Othomans ; & craignant que ses sentimens ne passassent jusques à vous, je vous fis un secret dont je croyois assez payer la reserve par les foiblesses que je me sentois pour vous. Je commençois cependant à ne pouvoir me taire & je vous aurois infailliblement tout appris si Andronic eût differé de quelques jours le dessein qu'il meditoit depuis le mauvais succez de son entreprise de Constantinople. Mais il me fit enlever lors que je le craignois le moins, & ces gens mieux concertez que ceux de l'Empereur, m'embarquerent dans un Vaisseau qui nous porta avec beaucoup de diligence jusques à une

maiſon forte & ſolitaire, dont il s'étoit aſſuré. J'accuſay d'abord l'Empereur de ce ſecond enlevement, mais je fus detrompée quand Andornic reduit à la fuite par le mechant ſuccez de ces infidelles entrepriſes contre ſon Pere me vient trouver dans le lieu où j'étois ; je craignis tout des violences d'un eſprit deſeſperé, & pour lui inſpirer plus de reſpect qu'il n'en pouvoit avoir pour une inconnuë : je lui dis que j'étois fille de l'Empereur des Turcs : cette nouveauté lui parut avantageuſe pour lui, & crut que me rendant à Bajazet il pourroit non ſeulement m'obtenir, mais trouver des grandes facilitez à conquerir l'Empire de ſon Pere, en lui promettant de le partager avec moy :

Il me fit donc connoître ſon deſſein, & me pria de le conſiderer comme un éfet de la paſſion qu'il avoit de me plaire : vous pouvez bien penſer que l'eſperence de retourner aupres de Bajazet me fit reſoudre à quelque complaiſance : Enfin nous

arrivâmes à Burſe, & nous y fûmes receus avec toute la joye & la ſatisfaction que pouvoit inſpirer à l'Empereur, & à ma Mere, le retour d'une fille qu'ils aimoient ſi tendrement, & dont ils avoient tant pleuré la perte.

On fit au Prince Grec des honneurs extraordinaires ; mais quand il expliqua ſes intentions à Bajazet, & qu'il le vid fort éloigné de les favoriſer, il devint furieux, & en vint aux reproches & à des menaces qui n'eurent que de trop funeſtes éfets. Il partit bruſquement de Burſe, & marcha vers l'Armée de ſon Pere, qu'il trouva repouſſée par la valeur du Prince Ottobulle qui commandoit la nôtre en l'abſence de l'Empereur, juſques à la vuë de Conſtantinople. Il fit ſa paix par mille ſoûmiſſions & par mille ſoupleſſes ; il lui conta ſon avanture : & voyant les Grecs affoiblis de toutes les manieres, ce fut luy-même qui brigua en cette rencontre le ſecours des Tartares. Tamerlam ſol-

licité par Andornic, & jaloux de la gloire de Bajazet qu'il hayſſoit, aſſembla toutes les forces de l'Aſie, & porta par tout l'horreur, & la deſolation. Enfin ce Tamerlam fameux par nos diſgraces, & connû par nos infortunes, brûla nos Villes ſans pitié, immola nos peuples, & mit par ce fatal bon heur qui le ſuivoit, un Prince qui s'étoit veu ſur le point de partager preſque le monde avec le reſte des Souverains dans cet état deplorable où il a ſuccombé.

Pendant le cours de tant de maux, mes douleurs ne m'otoient point le ſouvenir d'Adanaxe, & le ſoint de m'en informer. On me confirma votre abſence, & perſuadée que vous deviez avoir appris ce que j'étois, je crûs que vous ne vous éloigniez de Tamerlam, que pour éviter de combatre mon Pere, & cette penſée ſeule me donna quelque conſolation. Enfin, Seigneur, Burſe, fut pillée aprés Sebaſte, Themir nous tira du Palais, & nous fit faire ce voyage de l'Aſie, où l'on nous vid ſuivre le Char de

ce cruel vainqueur, & qui coûta la vie à ma Mere. Nôtre captivité precedа celle de Bajazet de quelques jours, & je lui ay oüy dire plusieurs fois qu'accablé d'une douleur mortelle aprés le malheur d'Oriobolle que Themir avoit massacré à ses yeux, & la perte de la derniere bataille, ayant pour tous restes de ces avantages passés le cheval qui le portoit, errant sans espoir, & sans dessein par des deserts inconnus, il trouva un Berger qui goûtoit en repos au bord d'un ruisseau, le plaisir de chanter des airs champêtres sur un Chalumeau : l'Empereur le regarda long tems en admirant la douceur de sa condition, & soupirant ensuite ! O trop heureux Pasteur, lui dit-il, que ton sort est digne d'envie, de n'avoir à passer que des jours que la funeste ambition ne traverse point ! les disgraces de Bajazet ont dequoy servir de matiere à tes Chansons, & tu pourrois dire desormais sur de pitoyables tons : Prince infortuné, tu ne reverras plus la delicieuse Sebaste, n'y

ton cher Ormonde. Ce Pasteur touché de la veuë & des paroles de l'Empereur, lui offrit sa cabane : mais cette retraite ne lui servit pas long tems, & Themir par ses recherches lui donna bientôt le sort que nous avions eu. Ce discours finit par des larmes. Adanaxe se repentit de les avoir causées : & aprés avoir employé encore quelques momens à les essuyer, il se retira pour retourner chez l'Empereur.

Cependant Olmar flatoit les chagrins de Themir par l'espoir d'un crime plus heureux, & lui promit la perte d'Adanaxe avec de fortes asseurances, & lui conseilla de presser Asterie pour la derniere fois. Seigneur, dit-il à l'Empereur deux jours aprés, je suis presentement dispensé de tout ce qui m'a fait jusques icy surpporter les mépris d'Asterie, vous trouverez bon que je passe par dessus ses volontez pour me rendre heureux ; car, Seigneur je ne crois pas que vous vouluſſiez autoriser Adanaxe à traverser mes

pretentions, & sur tout à l'égard d'Asterie, que je peux appeller ma conquête par le sang qu'il m'en a coûté pendant qu'il vous abandonnoit. Je n'ay assurément nulle intention de vous preferer Adanaxe, répondit l'Empereur & vôtre amour est en liberté de se satisfaire. Mais, mon fils, êtes vous bien resolu d'épouser une fille qui ne peut vous aimer, qui vous regardera comme son Tyran dans ses plus doux momens, & deviendra le suplice de vôtre vie. L'Inde, la Chine, l'Egypte, l'Arabie ont des Princesses qui nous procureroient des alliances avantageuses, & qui ont de la beauté, si l'on en croit la renommée : Vous vous feriés un bonheur plus tranquille, & la fille de Bajazet se verroit punie par un mépris qu'elle se repentiroit d'avoir merité. Non Seigneur, reprit Themir, je ne veux point d'autre bonheur que celui que je vous demande. Hé bien, ajouta Tamerlam, donnés encore quelques jours à son deüil. Seigneur,

interrompit Themir, Asterie ne sera pas moins fiere avec le tems, & c'est le perdre inutilement. Je ne vous le prescris pas bien loin, poursuivit l'Empereur, & vous arés toute mon autorité. Themir ceda à l'Empereur, & par une soumission affectée, le mit en état de s'en loüer. Il ne s'amusa point à languir aux pieds d'Asterie, & Adanaxe l'inquietant plus que son amour, il ne fit la Cour qu'à Odmar, qui lui conseilla de laisser au Prince de Tanaïs la facilité de voir la Princesse pour quelques jours, afin de l'en priver pour jamais.

Adanaxe n'étoit point inquieté des soins de former de funestes entreprises, & donnant tous ses desirs à son amour, un mot obligeant de la Princesse le touchoit plus que la possession d'un Empire n'auroit pû faire.

Il avoit passé un soir chés elle avec autant de douceur que s'il n'avoit eu ni rival ni ennemis, & la venoit de quiter avec la joie que

peut gouter un Amant aimé, lorsqu'elle entendit crier dans le Palais, le Prince de Tanaïs est mort. Rien ne pouvoit exprimer ce que ressentit Asterie à ces cris pitoyables ; Adanaxe sortoit d'avec elle, elle n'avoit pas eu le tems de se deshabiller depuis leur separation, & on publioit son trépas ; une pâleur mortelle succeda à son étonnement, & une longue foiblesse fit croire à ses femmes qu'elle étoit expirée.

Les cris augmentoient dans le Palais ; Tamerlam en fut éfrayé, & Axalla desesperé de la cruelle destinée du june Prince, courut au lieu où étoit le corps massacré, (c'étoit au pié d'un petit escalier qui conduisoit à l'apartement d'Asterie) il l'embrassa tout sanglant qu'il étoit, mais la clairté de plusieurs flambeaux qu'on aporta lui fit connoitre que le mort étoit Themir, & non pas Adanaxe. Si la joie d'Axalla fut grande ? Quelle surprise fut celle d'Odmar en voyant ses cheres esperance dans l'état où il avoit crût

le Prince de Tanai. L'Empereur étoit accouru à cet endroit, & témoignoit par ses transports combien la perte d'un fils si tendrement aimé, alloit être cruellement vengée. Adanaxe s'y rendit en même tems, & touché du sort de Themir, quelque dispensé qu'il fût de plaindre, ha, Seigneur, dit-il à Tamerlam, quel que soit le meurtrier de mon frere il ne mourra que de ma main. C'est moi, interrompit Olmar d'une voix éfroyable, c'est moi qui ai donné à l'infortuné Themir le destin que je te preparois; & quand j'ai crû ta mort certaine, je l'ai moi même publiée par mes cris. Je t'avois vû passer chés Asterie; & meditant ta perte depuis longtems, je t'attendois pour t'immoler, & surprendre agreablement Themir par le bruit de ta mort; mes premiers desseins n'ayant point eu d'efet, je ne confois qu'a moi bas l'execution de ce dernier: Mais la fortune a bien trahi mes intentions, & Themir qui dans l'aparence m'avoit devancé avec de

pareilles, est tombée sous l'horreur de mes coups. Odmar par oit comme un desespéré qui ne devoit son malheur qu'à ses crimes, & voyant que l'étonnement où son discour mettoit tout le monde, lui laissoit le tems de le poursuivre : Themir fut méchant par mes soins continua-t'il, trouvant dans son ame des dispositions conformes à mes desirs, j'en cultivai soigneusement la malignité, il m'étoit tout, & je voulois le voir regner. Mais, Tamerlam, ne t'étonne point d'une passion si aveugle, & rends justice à la Nature : Themir étoit mon fils, & dans les premiers jours du tien, ton absence pendant la guerre de la Chine, & le sejour de ton Epouse à Cambalu, favorisant mon ambition, j'en fis heureusement le change : Ton jeune Prince mourut naturélement dans l'exil où je l'avois envoyé, & mon fils joüissans de sa place, auroit sans moi regné sur les Tartares : il ignoroit son sort, & j'avois mis toute mon

adreſſe à te le rendre cher, & à lui faire haïr Adanaxe, que je regardois comme le ſeul obſtacle qui me pouvoit troubler. Cependant aprés les precautions de tant d'années, & des idées ſi flateuſes, je deviens ſon bourreau, & m'en prive inhumainement : Ce ſont des éfets de l'inconſtante Fortune, elle demande encore une Victime, celui qui n'a point tremblé en perçant le cœur de ſon fils, ne doit pas épargner le ſien. A ces mots il s'enfonça un poignard dans le corps : & ſe jettant ſur celui du faux Themir il y expira en un moment. La mort & les dernieres paroles d'Odmar furent de nouveaux ſujets d'étonnemens : Tamerlan ne pouvois revenir d'avoir laiſſé tout l'Empire de ſon ame à un impoſteur, qui lui avoit fait commettre tant d'injuſtices, & qui avoit cauſé la perte de ſon veritable fils. Cette effroyable avanture qui juſtifioit ſi bien le Prince de Tanaïs, obligea l'Empereur à lui faire une reparation publique du paſſé:

& ne pouvant demeurer davantage dans ce lieu inondé d'un sang odieux, il se retira à son apartement : & le genereux Adanaxe aprés avoir ordonné qu'on donnât la sepulture à ces corps malheureux, retourna chez la Princesse, ne doutant point que le bruit de sa mort ne l'eut alarmée.

Il la trouva encore dans sa premiere foiblesse. Juste ciel ! s'écria-t'il en la voyant en cet état, ne joüirai-je jamais d'un bien sans traverse : ces larmes, & le nom de la Princesse qu'il repeta plusieurs fois commencerent de ce faire entendre. Asterie ouvrit enfin les yeux, & les portant sur Adanaxe : Ha ! Seigneur, lui dit-elle, est-ce vous que je vois ? Oüi, Madame, reprit le Prince. Themir a eu le sort que l'on me preparoit, Orrobulle est vengé, je suis sans Rival, vous n'avez plus de persecuteur ; & pour ma plus grande joie ce Themir odieux à ma Princesse par des raisons si justes, n'étoit point du sang d'Adanaxe. Le Prince de Tanaïs qui

voyoit que la joie redonnoit des forces à Asterie, lui aprit la verité de toutes choses, & comme il avoit évité la mort en passant par la terrasse.

Le reste de la nuit se passa dans la confusion, Asterie voyoit sa tendresse innocente. Le Bourreau d'Ortobulle n'étoit point frere de son Amant, & elle goûta plus tranquillement qu'elle n'avoit jamais fait, le plaisir de s'en voir aimée.

Il semble que cette avanture eût ôté à Tamerlam un air de fierté qui le faisoit regarder avec tant de crainte, & que Themir eut emporté toute sa severité dans le tombeau; il avoit plus de tranquilité dans les yeux, de douceur sur le visage; & tous ceux que les soins d'Olmar, & ses complaisances pour Themir avoient éloignez de son estime, en receurent alors de nouvelles asseurances.

Comme Adanaxe seul l'occupoit alors, il ne songeoit plus qu'à son bonheur. Il fut voir Asterie,

lui témoigna une douleur sincere des malheurs qu'il lui avoit causez, lui donnant toutes les Conquêtes qu'il avoit faites dans les Etats de son Pere pour en disposer comme elle voudroit, lui offrit la Couronne des Tartares avec Adanaxe. Cet offre n'avoit rien qui pût déplaire à la Princesse, elle aimoit le Prince de Tanaïs, Bajazet l'avoit estimé, & elle ne crût pas outrager sa memoire en l'épousant; mais comme il lui restoit des Freres, elle fit connoitre à l'Empereur qu'elle ne pouvoit disposer d'elle sans leur aveu. Cette raison lui parut équitable, & il fit partir Alizane & Calixte, deux illustres Tartares, pour les aller chercher. L'impatience d'Adanaxe en murmura un peu, mais il fallut ceder à la Princesse: on trouva les fils de Bajazet sur les debris de l'Empire Othoman, qui rassambloient avec l'aide de leurs voisins quelques forces suffisantes pour macher contre Tamerlam. Les Lettres d'Asterie, & la Conquêtes ren-

duës terminerent ce dessein : Ils ne songerent plus qu'à relever le Trône de Bajazet, que Mahomet le plus jeune de ces fils, remit quelques années aprés la mort des autres dans sa premiere splendeur. Les Tartares retournerent contens de leur negociation ; l'amour d'Adanaze fut autorisé, & l'Hymen d'Asterie en recompensa la fidelité dans la Ville de Samarcande, où ils passerent d'heureux jours, aprés y avoir veu finir toutes leurs peines.

Fin de la seconde Partie d'Asterie.

TAMERLAM-
ET
ORIXENE.

ON a bien vanté des Heros depuis la naissance du monde ; mais aucun n'a mieux merité de l'être que Themir qui fut surnommé Tamerlan. Ceux qui ont voulu obscurcir la gloire de sa naissance, & les merveilles de sa vie ne pouvoient être que des ennemis jaloux : & son nom est du nombre de ceux qui ne doivent jamais mourir.

Og pere de Themir étoit frere de Jeochu Empereur de Tartarie. Il avoit eu pour son apanage cette portion de l'ancienne Scythie, qui

eſt au de la du mont Imaus bornée par le fleuve Jaxarte, par la mer Caſpie, par le mont Caucaſe, & par le Deſert de Lop. La prudence d'Og y fonda un Royaume tres-conſidarable, & pour laiſſer aprés lui des monumens dignes d'un Prince qui décendoit de Chingis le plus renommé Conquerant de l'Aſie, il fit bâtir la ville de Samarcande où les ſciences & la politeſſe fleurirent en peu de tems. Tout y étoit magnifique, & la paix y maintint une heureuſe abondance.

Ce fut là que naquit Themir d'Og & d'une Princeſſe Indienne, Zaphire vint au monde trois ans aprés, & la Reine mourut en accouchant.

Og qui étoit un Prince excellent en bonté chercha ſa conſolation dans ſes enfans. Il étoit fort uni avec l'Empereur des Tartares. Leurs interêts ne ſe diviſoient jamais, & leurs volontez ſe trouvoient conformes en toutes choſes.

Themir & *Zaphire* furent des

prodiges d'esprit, de beauté & de vertu : & Orixene fille unique de Jeochu devint l'admiration de toute la terre. C'étoit un de ces amas de charmes qu'on regarde comme des miracles. Une sagesse parfaite, & un esprit sublime accompagnerent tant de dons exterieurs. Jeochu l'aima cherement. L'Imperatrice Barcée en fut idolatre, & tous les cœurs se porterent naturellement à aimer Orixene.

Jeochu avoit des grandes qualitez, mais il n'étoit pas exent de foiblesses : & quoi que l'Imperatrice eût du pouvoir sur son esprit, des favoris ambitieux le possedoient encore davantage. Marzonte que quelques succés avantageux avoient signalé, quoi que né dans une condition assez obscure s'insinua auprés de lui, & s'intrigua dans les grandes affaires avec un adresse qui poussa sa fortune bien loin. Cubalis Prince du sang de l'Empereur, fondé sur des droits legitimes suivant le cours de sa raison agissoit

avec moins d'artifice ; mais comme la concurence eſt une ſource de jalouſie, ces deux hommes qui ne pouvoient être amis, cherchoient ſouvent à ſe détruire. Ils avoient chacun un fils, celui de Cubalis qui s'appelloit Armetzar portoit par la volonté l'Empereur le titre de Prince de Tanaïs : & celui de Marzonte nommé Calix poſſedoit d'autres dignitez. L'humeur des peres forma celle des enfans. Cubalis étoit doux & modeſte. Le jeune Armetzar parut tel que lui. Marzonte n'ayant que de l'orgueil & de l'audace, Calix qui ne degenera point l'imita parfaitement. Le rang que Marzonte & Cubalis tenoient, étoit peu different : & ſi l'avantage d'être de la famille Imperiale donnoit quelque degré d'honneur à l'un que l'autre n'avoit pas, des charges éminentes ſuppléoyent à ce deffaut. Calix fut élevé dans l'eſprit de ne rien ceder au Prince de Tanaïs : & quoi qu'ils partageaſſent l'honneur d'etre ſoufferts dans les divertiſſe-

ments de la Princeſſe, ne s'eſtimant point, ils ne purent jamais s'aimer. L'Imperatrice qui mépriſoit Marzonte n'oſoit neanmoins mal-traiter Calix ; mais Orixene moins politique ſuivoit le penchant d'une averſion naturelle qu'elle avoit pour le fils de Marzonte, & mortifioit ſouvent ſa vanité.

Les veües de Marzonte n'étoient pas d'une petite étenduë, embraſſant des eſperances auſſi vaſtes que ſes deſſeins, étoient hardis. Il penſa pour ſon fils à la Princeſſe de Tartarie, & bien loin de reprimer les deſirs d'un jeune inſenſé, il l'appuya de toutes ſes forces dans une entrepriſe temeraire, & tout à fait oppoſée au reſpect qu'il devoit à la fille de ſon Souverain.

Le Prince de Tanais pouvoit plus legitimement aſpirer à la gloire de ſervir Orixene ; mais une diſcretion raiſonnable ne lui permit pas d'y penſer. Comme il étoit parfaitement bienfait & infiniment genereux, il avoit autant de part

dans l'estime de la Princesse que Calix y en avoit peu : & elle lui donnoit hautement la préference en toutes sortes d'occasions. Marzonte & son fils en furent indignez ; & l'on vit bientôt naître du mépris des uns & de la fierté des autres, un torrent de haine qui se grossit par des ruisseaux de sang. Le superbe Marzonte poussa la sagesse de Cubalis à bout. On vit des troubles affreux dans une ville paisible que la presence de l'Empereur devoit rendre sacrée. Deux partis qui se déclarerent prirent les armes. Celui de Cubalis qui étoit les plus juste fut suivi de la victoire ; mais la faveur de Jeocha dedommagea Marzonte de l'opprobre d'avoir été le plus foible. On accusa le Prince de Tinais de causer ces desordres. Il fut banni. Cubalis mourut de quelques blessures que sa douleur rendit incurables : & le brave Amurzar desesperé de cette perte chercha un azile chez le Roi de Zicatai, où il fut parfaitement bien

receu. Son merite étoit déja connu. Themir qui l'aima d'abord cherement murmura contre la foiblesse de Jechu, & detesta l'insolence de Marzonte. Og asseura le Prince exilé qu'il ne perdoit rien en s'aprochant de lui & ce traitement plein de bonté consola le Prince de Tanais d'une disgrace qu'il avoit si peu meritée ; & Zaphire qui étoit toute charmante enchaina fortement son cœur.

Plus on vit Armerzar à Samarcande, & plus on eut d'affection pour lui. Zaphire étoit d'une humeur douce ; mais naturellement portée à la joye & tout ce qui pouvoit divertir lui plaisoit extrêmement.

La Cour se trouva fort grosse chez elle. Quelques jours aprés l'arrivée d'Armerzar, on parla de plusieurs choses differentes : & la Princesse changeant tout d'un coup de discours, nous nous arrêtons, dit-elle agreablement, sur des sujets bien ordinaires, & il me semble que nous ferions mieux de démander au Prince de Tanais des nouvelles particulieres de

la

la Princeſſe de Tartarie, pourveu que cela ne rappelle pas quelque ſouvenir fâcheux dans ſon eſprit. Il n'y a gueres de choſes au monde, Madame, répondit Armetzar; qui meritent autant qu'Orixene d'occuper ſouvent vos penſées: & ſi vous la connoiſſiez comme je la connois, vous y ſongeriez peut-être toûjours. Mais, Seigneur, pourſuivit Zaphire, ſe peut-il que toutes les merveilles qu'on en dit ſoient veritables? On en peut jamais en dire aſſez, Madame, continua le Prince; & je croi que vous êtes la ſeule au monde qui puiſſe lui diſputer quelque choſe. Vous me voulez punir par une flaterie outrée, repliqua Zaphire en ſouriant de vous avoir contraint à parler de la fille d'un Prince injuſte. La Princeſſe de Tartarie, repartit Armetzar, n'a point de part aux injuſtices de ſon pere, & ſi quelque choſe peut égaler le plaiſir que je prends à parler d'elle c'eſt, Madame, celui de vous voir. Ah? Seigneur, interrompit Zaphire, vous

pouſſez trop loin vos comparaiſons : & cet excez de flaterie ne me peut donner qu'un excez de confuſion. Ma ſœur, dit Themir, il ne faut point ſe plaindre d'un mal qu'on s'attire : & vous vouliez bien être flatée, quand vous avez donné lieu à un homme auſſi galand que le Prince de Tanais de vous parler d'Orixene. Vous vous trompez, reprit Zaphire en rougiſſant : & ſi j'ai ſouhaité qu'on fiſt juſtice à la Princeſſe de Tartarie, je n'ai point pretendu qu'on me diroit des douceurs exceſſives. Je ne penſe pas, Madame, ajoûta le Prince de Tanais qu'on vous puiſſe jamais rien dire qui aproche de ce que vous meritez. Ah ! changeons encore la converſation, s'écria la Princeſſe de Zacatai, ou je rougirai de maniere à n'oſer lever les yeux d'aujourd'hui. Ce ne ſera pas un malheur pour ceux qui oſent vous regarder, reprit Armetzar, & leur vivacité eſt ſi dangereuſe, qu'il eſt bon que vous les baiſſiez quel-

quefois. En verité, Seigneur, continua la Princesse en riant, si j'avois l'authorité de mon pere, je pense que je vous bannirois de Samarcande, comme vous l'avez été de Cambalu; & vous paroissez si déterminé à me faire une guerre malicieuse, que je me sens bien du pechant à devenir vôtre ennemie. Seigneur, ajouta Themir je ne courrai pas le même danger que Zaphire en vous priant de nous faire le portrait d'Orixene sans flatarie. Hé; si vous en alliez devenir amoureux sur ce recit, répondit la Princesse, vous seriez pour le moins aussi puni que moi, puis que vous auriez de l'amour, des rivaux & par consequent de la jalousie. Il n'importe, repartit le Prince, puis que nous avons passé si avant, il faut s'exposer au danger. La Princesse Orixene, Seigneur, répondit Armetzar, n'est pas si facile à prendre que vous pensez: & mes forces sont petites pour vous en donner une juste idée; Mais voyez, con-

tinua-t-il en ouvrant une boëte de portrait la copie imparfaite d'un original inimitable. Themir regarda d'abord ce que le Prince de Tanais lui préſentoit : & la veüe d'Orizene le frapa de telle maniere, qu'il demeura long-tems ſans parler. Zaphire parut interdite de voir un portrait d'Orixene entre les mains d'Armetzar, & le ſilence regna pluſieurs moments au milieu d'une aſſez grande aſſemblée. La Princeſſe Zacatai curieuſe d'examiner ce que Themir regardoit avec tant d'aplication le lui demanda pluſieurs fois, ſans qu'il pût ſe reſoudre à le ceder : & ce ne fut pas ſans peine qu'il paſſa dans les mains de Zaphire. Elle n'eut pas moins d'étonnement que ſon frere ; mais leurs penſées furent trés-differentes. Celles du Prince étoient accompagnées d'un certain trouble qui lui faiſoit plaiſir : & celles de la Princeſſe ſe trouvoient mêlées de beaucoup d'inquietude.

He bien ! Madame, lui dit le Prince de Tanais que trouvez vous d'Orixene ? qu'elle a trop de charmes pour une mortelle, reprit Zaphire avec un air chagrin, qu'on ne peut la voir sans admiration, & que vous ne deviez pas nous montrer sa painture, si vous n'aviez dessein de persuader que vous vous êtes mocqué de moi en me comparant avec elle. Cette comparaison est fort judicieuse ; repartit Armetzar, & il me semble, Madame, que je puis la soutenir toute ma vie, sans choquer le respect que je vous dois. Ma sœur, ajoûta Themir en revenant comme d'un assoupissement, nous n'aurons point de dispute ensemble ; & quoi que vous meritiez d'être compté entre les premieres beautez du monde, j'avouë qu'Orixene me paroît plus belle que vous. Ah ? Seigneur, s'écria le Prince de Tanais, vous n'étes point sincere, ou vous avez déja des yeux d'Amant pour Orixene. Le Roi qui entra

interrompit cet entretien. Themir demanda le portrait pour le regarder à son aise. Zaphire fut plus prompte à le ceder à son frere qu'à le rendre à Armetzat, ainsi le Prince de Zacatai l'emporta.

Dés qu'il fut seul, il abandonna ses yeux au plaisir d'une vûë qui lui étoit déja bien chere, & pendant que son cœur avaloit cet agreable poison, Axalla Genois de naissance & Chrêtien de Religion, qui étoit nourri auprés de Themir, & parfaitement aimé de ce Prince, le surprit dans une si douce occupation. Seigneur, lui dit il, vous vous enfermez pour vous faire du mal, & au lieu d'éviter un objet qui vous a blessé, vous donnez à sa puissance dangereuse le secours de la solitude. Je ne suis plus à moi-même. Axalla, répondit le Prince : j'avouë que le portrait d'Orixene a fait un effet sur moi, qui ne me laisse ni force ni raison. Vous devriez pourtant reprit Axalla, conserver de l'une & de l'au-

tre, puis que le Prince de Tanais ne peut avoir le portrait d'Orixene sans en être aimé, & que c'est peut-être le sujet de ses grands demeslez avec Calix. Que je le haïrois, si cela étoit, repartit Themir ! mais non Axalla, Armetzar n'a point l'air d'un Amant absent; mais, Seigneur, poursuivit Axalla, se peut-il qu'une chose inanimée vous donne déja tant d'amour, & ne vous trompez-vous point sur vos sentiments ? Je ne puis pas me tromper, repliqua le Prince : & lors que l'on soupire, que l'on souhaite, & que l'on voit bien qu'il faut renoncer au repos, il me semble qu'on aime éperdûment, & il me semble aussi, répondit Axalla, que vous destinez vôtre belle jeunesse à d'autres usages. Vous avez dit souvent que la gloire ne devoit avoir de rival dans vôtre ame. Voudriez vous donc y renoncer ; Non Axalla, interrompit Themir, je n'y renonce pas, & mon attachement pour une belle

Princeſſe n'a rien d'incompatible avec le deſir de me rendre fameux : au contraire l'eſperance de meriter Orixene l'augmenteroit, s'il étoit foible : & ſi j'eſpere à la ſervir, je n'aſpire pas moins à me rendre digne d'elle; mais ſi Armetzar a déja touché ſon cœur, répartit Axalla, aurez-vous la cruauté de vous ſervir contre lui des Armes qu'il vous a prêtées. S'il étoit aimé d'Orixene, continua Themir, quoi que l'on eût pû faire, il n'auroit jamais abandonné la Tartarie : & un homme qui a beaucoup de courage & d'amour, ne renonce point à des faveurs qui lui ſont aſſurées.

Pendant que le Prince de Zaca ai s'entretenoit de cette ſorte avec Axalla, Zaphire n'étoit pas tranquille. Elle avoit autant de penchant à ſe perſuader que le Prince de Tanais étoit amoureux d'Orixene, que Themir en témoignoit peu. Pourquoi cette penſée me fait-elle tant de peine, diſoit-elle à une fille, qui ne lui étoit point

ſuſpecte ! Quel interét dois-je prendre au Prince de Tanais , ſi ce n'eſt celui de la proximité du ſang? Il ne m'eſt preſque pas connu : & je ſonge inceſſamment à lui. Ce ſouvenir frequent m'importune : & je voudrois qu'il fût encore à Cambalu. Vous n'êtes pas ſi mauvaiſe que vous dites , répondit cette fille , & depuis que j'ai l'honneur d'être auprés de vous , ie ne vous ai point trouvé tant de diſpoſition à la rigueur. Que vous a-t-il pû faire pour deſirer qu'il s'expoſe aux attentats de Calix ; Le trouble qui vous agite , ne peut venir que de vôtre cœur : & la ſeule incertitude de l'état du ſien cauſe vôtre peine. Vous étes peut-étre jalouze. Moi ? Zelaine , interrompit la Princeſſe en rougiſſant , moi ? je ſerois jalouze : & de qui je vous prie? Vous vous connoiſſez mal en paſſions : & je n'ai pas eu aſſez de commerce avec Armetzar pour tomber dans une pareille extravagance. Helas ? Madame , reprit Zelaine ,

l'amour naît avec tant de promptitude, & par des mouvements si subits, qu'on le connoît à peine lors qu'il est déja bien enraciné. Vous me croyez donc folle, repliqua Zaphire, & selon vôtre conclusion, je suis plus malade que je ne pense. Vous devez mieux sçavoir que moi ce qui se passe dans vôtre ame, ajoûta Zelaine; mais Madame, s'il vous reste un peu de la santé que nous entendons, vous n'êtes pas sans danger de la perdre bien-tôt. Vous raisonnez si mal, répondit Zaphire, que je ne veux plus raisonner avec vous, ou plûtôt, Madame, repartit agréablement Zelaine, je raisonne si juste que je vous ferme la bouche. Taisez vous donc, poursuivit la Princesse, d'une maniere un peu languissante: & ne me dites plus rien, si vous n'avez quelque chose de meilleur à me dire.

Le Prince de Tanais d'autre côté avoit l'esprit plein de Zaphire. Il en étoit passionnément amoureux.

& il voyoit peu d'aparence qu'on la voulût donner à un Prince fugitif. Ces considerations lui firent passer une fâcheuse nuit. A peine étoit-il jour que le Prince de Zacatai entra dans sa Chambre. Je vous raporte le portait d'Orixene que j'ai peut-être trop gardé pour vôtre repos, lui dit il : & si vous êtes un Amant impatient, vous devez avoir murmuré contre moi. Mon repos, Seigneur, répondit Armetzar, ne depend point du portrait d'Orixene : & quoi que je respecte infiniment l'Original, vous pouvez garder la copie, sans que je m'inpatiente. Quoi ? reprit Themir, vous aimés la Princesse de Tartarie : & la vûë de son portrait vous est indifferente. Je ne vous ai pas dit que j'en fusse amoureux, poursuivit le Prince de Tanais. Plût au Ciel ajoûta Themir, que vous eussiez d'autres engagements : & veüille aussi le Ciel continua Armetzar, donner vos affections à une Princesse que je croi seule digne de vous. Le merite d'Orixene ne

peut être comparé qu'à celui de Themir : & l'on peut dire que ce seroit deux merveilles ensemble. Vous me flattez, Armetzar, poursuivit le Prince de Zacatai ; mais quoi qu'il en soit, je dois vous avoüer que j'aime déja ardemment Orixene : & pourvû que vous n'en soyez point amoureux, la concurence de Calix ne me troublera pas. Non, Seigneur, repartit Armetzar, je ne suis point amoureux d'Orixene, mais je ne sui pas sans amour. Axalla qui entra dit au Prince de Zacatai, que le Roi venoit de recevoir des Lettres par lesquelles il aprenoit que les Moscovites menaçoient la Tartarie : & qu'il falloit joindre les forces du Zacati à celles de Jeochu pour s'opoſer à ces dangereux ennemis. Themir se rendit aupres du Roi son pere, dés qu'il eut apris cette nouvelle. Vous m'avez demandé plusieurs fois de quoi vous occuper glorieusement, lui dit Og : les Moscovites envieux de nos longues prosperitez, cherchent à nous

troubler, & l'Empereur des Tartares arme puissamment pour les repousser. Mettez-vous à la tête de mes armées, & marchez contre une nation audacieuse, qui pretend nous assujetir. Vous aurez pour vos Lieutenants Odmar & Calibrons, deux consommez dans l'art militaire. Vôtre courage est élevé, & aiant eu le fameux Alhacem pour maître, rien ne vous doit paroitre difficile. La joye du Prince parut immoderée. A ce discours il se jetta aux piés du Roi, pour le remercier de la grace qu'il lui faisoit. Elle me coûte cher, poursuivit Og en soupirant. Il faut que je me prive en mêmes tems de vous & de Zaphire. L'Imperatrice Barcée me la demande; & je demeurerai seul avec de cruelles inquietudes. Themir qui esperoit beaucoup du voiage de Zaphire à Cambalu, l'apuia de toute sa force, mais, Seigneur, souffrez que ce soit moi qui la conduise. Je ne suis point connu de Jeochu: il me semble qu'il est necessaire que je le voie, & nous aurons du tems assez

Le Roi de Zacatai consentit au desir de son fils : & on ne songea plus qu'à partir.

Armetzar qui aimoit deja ardemment ne pouvoit songer à s'éloignier de Zaphire, & n'osant paroître à Cambalu, son mailleur parti étoit de suivre l'armée de *Zacatai*. Zaphire se trouvoit dans un certain desordre qui la privoit d'une partie de sa raison, & le Prince de Tanais contraint de profiter du tems, ne se vit pas plûtôt seul auprés d'elle, qu'il songea à lui declarer sa passion. La Princesse lui en facilita le moien. He bien ! Seigneur, lui dit-elle, le Roi m'envoye à Cambalu. J'y verrai souvent Orixene, que voulez-vous que je lui dise de vôtre part ? Je vous estime assez pour desirer de vous servir : & vous ne devez pas craindre que je vous trahisse. Quoi que j'honore parfaitement la Princesse de Tartarie, repondit le fils de Cubalis, ce n'est point auprés d'elle que je vou-

drois me servir de vôtre faveur : & elle me seroit beaucoup plus necessaire aupres de la Princesse Zaphire. Hé ! avez-vous besoin que je me sollicite, repondit-elle en souriant, puis que je m'offre à vous servir. Si vous ne m'expliquez cette Enigme, je ne la demêlerai jamais. Il est pourtant facile de la comprendre, reprit le Prince : & mon malheur seul la peut rendre obscure. Zaphire qui devient plus intelligente par les régards d'Armetzar, que par ses paroles, fût assez embrassée, Si vous ne m'en voulez pas dire davantage, poursuit-elle, il faut croire que vous en avez de bonnes raisons. He ! Madame, interrompit le Prince de Tanais, ne voyez-vous pas que je vous aime & que je vous aimerai éternellement ? Vous vous trompez, Armetzar, répondit Zaphire ; & vôtre cœur étoit destiné à Orixene. C'est Zaphire que j'adore, ajouta-t'il & si vous doutez de cette verité, vous me rendrez bien malheureux. Si mon cœur avoit tenu aux charmes d'O-

rixene, Marzonte, Calix, ni Jeochu lui-méme n'auroient pû me chaſſer de Cambalu. J'etois libre, lors que j'arrivai à Samarcande : & c'eſt auprés de vous ſeule que j'ai apris à devenir tendre. Vous me mettez, repartit Zaphire ; dans le plus étrange embaras, où j'aie de ma vie été. Si je ſuis ſage, je dois vous paroître irritée, & ſi je ſuis foible, vous m'en eſtimerez beaucoup moins. Que vous dirai-je donc Armetzar .... ce que vous ſentez, Madame, interrompit le Prince. Vous n'avez point d'autre oracle à conſulter que vôtre cœur. Je ſens que je ne ſuis pas raiſonable ; repliqua Zaphire en baiſſant les yeux : & je m'aperçois bien que je vous ai trop fait parler. Themir qui vient voir la Princeſſe s'apercevant de leur émotion, ne douta point de l'amour d'Armetzar. Il lui en fit agreabrement la guerre. Il en coûta un peu de confuſion à Zaphire. Le Prince de Tanais en devient plus hardi : & avant qu'ils ſe ſeparaſſent, il lui fut aiſé de juger

que les plus grandes difficultez étoient surmontées.

Le Roi de zacatai voulu que la Princesse sa fille parût à Cambalu dans toute la magnificence qui convenoit à sa dignité : & comme Themir étoit le Chef de son escorte, on n'a jamais rien veu de plus superbe.

Le Prince de Tanais proscrit à la cour de Jeochu, n'osoit y retourner sans exposer sa vie : & zaphire qui s'y interessoit déja autant qu'à la sienne, n'avoit garde de permettre qu'il la suivit ; mais elle ne put l'empecher d'entrer dans la Tartarie, & ce ne fut qu'à la veuë de Cambalu, qu'il s'éloigna pour joindre Odmar & Calix, qui conduisoient l'Armée de zacatai, sur les frontieres de Moscovie en attendant Themir.

Le Prince & la Princesse furent receus à Cambalu avec des honneurs extraordinaires. La beauté d'Orixene n'effaça point celle de zaphire ; mais Themir, que la veuë d'un

portrait avoit touché si vivement, receut des coups bien plus puissants par celle de l'Original. Il vit Calix, ce Concurrent temeraire, que l'indulgence de Jeochu laissoit esperer; & quand il n'auroit pas aimé Orixene, cet audacieux Rival lui paroissoit toûjours digne de mépris.

l'Empereur qui fut charmé des belles qualitez de Themir, & de zaphire, leur fit une reception pleine de tendresse. L'Imperatrice n'en témoigna pas moins: & les caresses d'Orixene, quoi que differemment partagées satisfirent également le frere & la sœur. Calix parut fort empressé aupres de Themir, qui sans lui faire d'incivilité, répondit froidement à ses defferences: & Marzante ennemi du Merite, regarda celui du Prince de Zacatai avec une maligne jalousie, & ne lui rendit que les honneurs qu'il devoit indispensablement à son rang.

Dés le soir de leur arrivée, il y eut une grande assemblée chez

l'Imperatrice. Themir n'y regarda qu'Orixene, & zaphire quoi qu'absente du Prince de Tanais eut toujours son image devant les yeux, detestant Marzonte & Calix, qui privoient la cour de Jeochu de son principal ornement. Orixene qui la conduisit à son apartement, se plaignit avec beaucoup de douceur de la voir si languissante en des lieux où elle avoit été tant souhaitée & si impatiemment attenduë. Aurions-nous le malheur de vous avoir deplû en vous attirant ici, lui dit-elle obligeamment? & trouvez-vous auprés de l'Empereur quelque chose qui vous chagrine; Vous me connoissez si peu, répondit zaphire, que vous pouvez me faire un peu d'injustice, sans qu'il me soit permis de m'en plaindre, puis que je vous trouve à Cambalu. Les suites d'un voyage que j'ai fait avec plaisir, ne manqueront pas de m'être agreables: & pourveu que vous m'acordiez vôtre amitié; je n'aurai rien à souhaiter. Elle vous est bien seurement

acquiſe, repartit Orixene en l'embraſſant : & je vous conjure de ne me point refuſer la vôtre, qui ne peut que me rendre fort heureuſe. Les deux Princeſſes qui ſe ſeparerent de cette ſorte, ſe coucherent en même tems ſans pouvoir trouver le ſommeil.

Le Prince de Tanais qui devoit chercher l'Armée pour ſa ſureté fut moins ſoigneux de l'interêt de ſa vie que de la ſatisfaction de ſon cœur, & negligeant tout ce qui étoit contraire à ſa paſſion, il s'aprocha de Cambalu à la faveur des tenebres : & il ne lui fut pas difficile de s'y cacher. Quoi qu'il connût parfaitement la generoſité de l'Imperatrice & les bontez de la Princeſſe, il ne voulut pas paroître devant elles. Ses deſſeins ſe bornoient à voir Zaphire. Il étoit fort aimé d'un des Principaux Officiers du Palais : & ce fut à lui ſeul qu'il ſe voulut confier. Alibah, lui dit-il, le voiant effrayé, ne vous étonnez pas de ce que je fais : je ne

viens point auprés de vous pour commettre vôtre amitié, en vous engageant dans la vengeance des injures que j'ai receües. Jeochu que je veux respecter malgré sa rigueur ne protegera peut-être pas toûjours mes ennemis : & c'est uniquement l'amour qui me conduit : alors il dit son secret à Aliban, & cet homme affectionné lui promit de le servir, quelque peril qui pût menacer sa fortune, pourveu qu'il voulût le croire & moderer des impatiences qui ne devoient pas l'obliger à se precipiter.

L'Empereur ne fut pas plûtôt levé, que Themir se rendit auprés de lui suivi d'Axalla & de plusieurs autres personnes considerables. Jeochu lui parla d'abord de la guerre. Vous sçavez, lui dit-il, que nos forces sont toutes prêtes, & que Marzonte les commande. Vous devriez en être le Chef ; mais cette expedition est de consequence : & vous commencez à porter les armes : ainsi, Themir, il nous faut

un General experimenté. Seigneur, repondit il, avec une noble fierté, le Roi mon pere qui me connoit, n'a point craint que je fisse honte aux Tartares : & je ne pense pas qu'il pretende que je serve sous Marzonte, puis qu'Odmar & Calib qui en sçavent asseurément plus que lui, ont ordre de m'obeir. Pour vôtre armée, Seigneur, vous étes libre d'en faire les honneurs à qui bon vous semblera : & en conduisans nos sujets, je ne disputerai aux vôtres que la gloire de vous bien servir. Je ne doute point, poursuivit Jeochu avec quelque confusion, que vos actions ne repondent dignement à la bonne opinion que j'ai de vous ; mais comme les succez de la guerre sont toûjours incertains, si la fortune nous étoit contraire, on pourroit m'accuser d'imprudence, & rejetter sur vôtre jeunesse des malheurs qui ne viendroient pas de vous. Je ne trouve rien à dire contre vôtre conduite, Seigneur, reprit Themir ; mais permettez-moi de vous representer

que Marzonte & Calix ; ſont comblez de vos faveurs , pendant qu'un Prince qui a l'honneur d'étre de vôtre ſang , ſe voit expoſé à la honte de l'exil. Je vois bien, interrompit Jeochu avec un ſouris forcé ; qu'Armetzar n'a pas été inutile à Samarcande ; & qu'il vous a inſpiré du mépris pour les meilleurs apuis de mon thrône. La fidelité de Marzonte m'eſt connuë , & je n'ignore pas les ſecrettes pratiques de Cubalis. Sa naiſſance le rendoit trop fier : & ſon fils né avec la méme ambition , traine à ſa ſuite la punition que l'un & l'autre ont meritée. J'ai aſſez d'ennemis étrangers pour n'en ſouffrir point de domeſtiques. Quelques unis que ſoient nos interêts , il eſt juſte que vôtre autorité vous demeure : & en la conſervant ſur vos peuples vous trouverez bon , que les miens obeïſſent à Marzonte que j'ai fait Chef de mes Armées. Oüi , Seigneur , continua Themir , chagrin de cette preoccupation , veüille le Ciel que

Marzonte juſtifie l'équité de vôtre choix en faiſant auſſi bien ſon devoir que Themir.

En quittant l'Empereur, le Prince fut chez l'Imperatrice : & en ſuite il paſſa à l'apartement d'Orixene, ou Calix étoit déja. Ne menageons plus les heures ni les bienſéances, dit le Prince de zacatai à la Princeſſe de Tartarie. La liberté que je prends ne ſeroit pas excuſable, ſi je devois demeurer longtems à Cambalu ; mais nous en partirons bien tôt : & cette importunité ne peut être de longue durée. Seigneur, répondit Orixene, les Princes de la maiſon Imperiale de Tartarie qui regnent par eux-mêmes, & qui ont le merite que vous avez, peuvent faire legitimement ce que l'audace & l'indiſcretion font faire à d'autres. Ces paroles furent auſſi douces à Themir que Calix les trouva ameres. Si l'honneur que j'ai d'apartenir à l'Empereur, repliqua le Prince, me donne quelque privilege, il ne me diſpenſe pas d'être diſ-

cret : & & il n'eſt point d'états ni de droits qui permettent de s'émanciper avec la Princeſſe de Tartarie. Vous êtes trop modeſte, Seigneur, ejoûta Orixene en ſouriant, & vous ſçavez bien que pouvant tout prétendre, rien de ce qui eſt raiſonable ne vous doit être deffendu. Vous perfectionné une victoire que yôtre portrait avoit commencée : & je n'aurois point quitté nos troupes, ſi le deſir de vous voir ne m'avoit attiré ici. Ah ! Seigneur, interrompit la Princeſſe, c'eſt Armezar, ſans doute, qui vous a montré ma peinture. Il la tenoit de l'Imperatrice, & il me ſemble qu'il a manqué de prudence en produiſant ſans mon aveu une choſe dont je n'ai jamais favoriſé perſonne. Son crime n'eſt pas grand, repartit le Prince ; & j'eſpere en obtenir le pardont de vôtre bonté. Pour vous avoir veüe, & pour vous adorer, faut-il qu'un ami, qui m'eſt cher, ſoit expoſé à vôtre colere ; mais, Seigneur, repondit Orixene en baiſant les yeux, pourquoi vou-

lez-vous traverser le plaisir que j'ai de vous connoître en me donnant des sujets de chagrin ; Vous avez veritablement aupres de nous des privileges que les autres hommes ne doivent pas esperer ; mais je n'en ai point qui me licencient à écouter paisiblément ce que vous venez de me dire. J'aimerois mieux mourir que de vous deplaire, poursuivit Themir : mais Madame, j'aimerois mieux mourir aussi que de me taire. Pour vous venger d'une offense forcée, vous n'avez qu'à me laisser partir desesperé : & vôtre rigueur me sera plus ennemie que toutes les forces des Moscovites. Hé ! que vous dirai-je, Seigneur, repondit la belle & timide Orixene ? Permettez-moi de vous aimer, ajouta le Prince. On ne se plaît point à être hay, reprit-elle. Je crainds les ennemis ? mais je crainds encore plus ma foiblesse : & vous remarquez peut-être assez que je n'en suis pas exempte. Zaphire qui entra tira Orixene de l'embaras où elle étoit :

& le deux Princesses furent ensemble chez l'Imperatrice où elles demeurerent le reste du jour.

Cependant Calix répandoit dans le sein de son pere la rage que le mepris du Prince de Zacatai lui causoit. Son mérite les épouvantoit : son rang mettoit une extreme difference entre eux : & il n'étoit pas facile de faire contre lui ce qu'ils avoient fait contre le Prince de Tanais. Le genie de Marzonte fertile en malignité s'épuisa vainement à chercher les moyens de perdre Themir : il ne pouvoit, sans faire un grand éclat : & tout le credit qu'il avoit à cela, ne suffisoit pas pour une pareille entreprise contre un Prince souverain, neveu de l'Empereur, & qui donnoit autant d'amour aux personnes vertueuses que Calix leur inspiroit d'aversion. Aprés mille projets détruits par l'Impossibilité de les executer, Marzonte voyant sa malice entraînée par un grand nombre de difficultez insurmontables resolut d'atendre du tems le secours dont ses detestables intentions avoient

lez-vous traverſer le plaiſir que j'ai de vous connoître en me donnant des ſujets de chagrin ; Vous avez veritablement aupres de nous des privileges que les autres hommes ne doivent pas eſperer ; mais je n'en ai point qui me licencient à écouter paiſiblement ce que vous venez de me dire. J'aimerois mieux mourir que de vous deplaire, pourſuivit Themir : mais Madame, j'aimerois mieux mourir auſſi que de me taire. Pour vous venger d'une offenſe forcée, vous n'avez qu'à me laiſſer partir deſeſperé : & vôtre rigueur me ſera plus ennemie que toutes les forces des Moſcovites. Hé ! que vous dirai-je, Seigneur, répondit la belle & timide Orixene ? Permettez-moi de vous aimer, ajouta le Prince. On ne ſe plaît point à être hay, reprit-elle. Je crainds les ennemis ? mais je crainds encore plus ma foibleſſe : & vous remarquez peut-être aſſez que je n'en ſuis pas exempte. Zaphire qui entra tira Orixene de l'embaras où elle étoit :

& le deux Princesses furent ensemble chez l'Imperatrice où elles demeurerent le reste du jour.

Cependant Calix répandoit dans le sein de son pere la rage que le mepris du Prince de Zacarai lui causoit. Son mérite les épouvantoit : son rang mettoit une extreme difference entre eux : & il n'étoit pas facile de faire contre lui ce qu'ils avoient fait contre le Prince de Tanais. Le genie de Marzonte fertile en malignité s'épuisa vainement à chercher les moyens de perdre Themir : il ne pouvoit, sans faire un grand éclat : & tout le credit qu'il avoit à cela, ne suffisoit pas pour une pareille entreprise contre un Prince souverain, neveu de l'Empereur, & qui donnoit autant d'amour aux personnes vertueuses que Calix leur inspiroit d'aversion. Aprés mille projets détruits par l'Impossibilité de les executer, Marzonte voyant sa malice entraînée par un grand nombre de difficultez insurmontables resolut d'atendre du tems le secours dont ses detestables intentions avoient

obliger. Armetzar, ajoûta Orixene, vous ne pouvez demeurer ici sans nous faire mourir de frayeur. Ignorez vous à quels esprits nous avons à faire ; Tout ploye sous Marzonte. Les tems pourront changer. Fuyez, je vous conjure, Themir vous suivra de bien prés : & vous aurés la liberté de l'entretenir sans contrainte. Vous m'étes plus cruelle que Marzonte, Madame, repartit le Prince de Tanais : & vous precipitez sans necessité un depart qui pourroit bien se differer. Permettez moi du moins ; Madame, de proteſter à la Princesse Zaphire que je l'aime avec une ardeur infinie. He ? Seigneur, dit Zaphire, ne perdez point des moments, dont vos ennemis peuvent profiter, à me dire des choses que le trouble où je suis m'empêche d'écouter. Obeissez à la Princesse, & mettez-vous en repos, si vous voulez que nous soyons tranquilles. Armetzar fut alors contraint de se retirer pour obeir aux Princesses

mais Marzonte qui veilloit toûjours depuis l'arrivée de Themir erroit secretement dans le Palais, & voyant sortir Armetzar de chez Zaphire à une heure, où les hommes en devoient être bien éloignez, l'arrêta de son authorité & fit assez de bruit pour éveiller l'Empereur qui envoya d'abord le Prince de Tanais en prison malgré les prieres de l'Imperatrice. Cette violence éclata bien-tôt, Themir l'aprit avec douleur : les Princesses s'en affligerent, & Marzonte fit executer les ordres de Jeochu avec une rigueur digne des plus farouches Scythes. il connoissoit le foible de l'Empereur & n'oubliant rien de ce qui pouvoit allarmer son ame timide, il n'eut pas de peine à lui persueder qu'Armetzar ne revenoit en Tartarie que dans le dessein de le perdre, & que selon toutes les aparences, le Prince de Zacatai n'ignoroit pas ses intentions, puis que Zaphire le recevoit dans sa chambre, dans un tems où personne ne

devoit la voir. Jeochu même s'imagina qu'Orixene étoit de cette intelligence, & lors que Themir entra dans sa chambre, toute sa fureur éclata. Vous venez donc en Tartarie pour proteger un seditieux sous ombre de me rendre service, lui dit-il. Ne donne-t on des aziles à Samarcande que pour soutenir mes ennemis dans leurs crimes ? & pousse-t-on la perfidie jusques à troubler la paix de ma maison, en revoltant ma propre fille contre moi ? Je n'ai point envié le Zacatai, ny traversé mon frere dans sa domination. Vous trompez bien mes esparances ; mais la vie d'Armetzar me vengera de ses attentats : & dans peu de moment il ne sera plus en état de m'inquieter.

Themir laissoit parler Jeochu sans l'interrompre, quoi qu'il eût mille choses à lui dire. La douleur de voir Orixene injustement accusée lioit sa langue, & lui ôtoit presque la raison. Il voyoit tant de maux presents, & si peu de moyen

de les éviter que sa douleur étoit excessive. Seigneur, dit il enfin, je ne vous dirai point : que j'ignorois qu'Armetzar fût en Tartarie; mais trés certainement je ne le croyois point à Cambalu. C'est un égarement d'Amant, & non pas une entrepriſe de scelerat. Quoi ! s'écria impatiemment Jeochu, il ose aimer Orixene. Non, Seigneur, repliqua Themir, l'exemple du presomptueux Calix l'a rendu plus sage. C'est Zaphire qu'il cherche & qui pour être fille de Roi, ne peut, ni ne doit s'offenser des services d'un Prince de vôtre sang. Je n'amene point à Cambalu des forces qui puissent attaquer les vôtres. Le Prince de Tanais n'y possede plus rien, puis que vous lui avez tout ôté : & quand nous aurions autant de malignité que Marzonte, cent hommes qui composent ma suite tiendroit peu contre ces millions de sujets qui vous environnent. J'aime Armetzar pour ses belles qualitez ; mais j'ai de l'horreur pour ses vices: & je n'en disputerai jamais le patta-

ge à la baſſeſſe de Marzonte & de Calix, ces deux peſtes de vos Etats qui terniſſent toute vôtre gloire. Leur inſolent orgueil creuſe des abîmes ſous vos pas. Je n'ai point été inſtruit à l'école de la perfidie ; mais je vous declare hautement, que je ſuivrai la fortune du Prince de Tanais, & que j'abandonnerai tout aux irruptions des Moſcovites, plûtoſt que de me ſeparer d'un Prince qui n'eſt expoſé à voſtre colere que, parce qu'il aime ma ſœur. Faites-moi donc conduire dans ſa priſon, & couronnez la joye de Marzonte par ce double triomphe de ſa lâcheté. Ie ne vous deſtine point de fers, répondit l'Empereur : & je dois prendre ſoin de voſtre vie, quoique vous menagiez peu mon repos, & que vous inſultiez mes amis. Allez contre les Moſcovites, & ne vous mêlez point de la deſtinée d'Armetzar. Je ſçai bien, Seigneur, pourſuivit Themir, que Marzonte vous demande cette illuſtre victime, & qu'il n'en veut pas de moins

nobles que du sang de Chingis mais il seroit innoüi que le Successeur d'un tel Heros voulut faire de pareils sacrifices à la passion d'un Ministere barbare. C'est ma sureté qui le demande, poursuivit l'Empereur, & lors qu'on épargne des criminels, on est responsable de la suite de leur crimes.

Le Prince de Zacatai connut bien par cet aveugle endurcissement qu'Armerzar étoit menacé d'une violente tempéte, & que rien d'humain ne la pouvoit clamer. L'Imperatrice se fit rebuter plusieurs fois. Orixene n'osoit parler; mais Zaphire qui aimoit tendrement, & que Themir laissoit agir, sortant dans ce besoin pressant des bornes ordinaires de sa retenuë, se fit conduire à l'apartement de Jeochu. Seigneur, lui dit-elle avec beaucoup d'asseurance, lors que je vins à Cambalu pour vous obeïr, je ne m'attendrois pas d'y voir perir le Prince de Tanais à ma consideration. Vostre Empire sera-t il plus étendu & mieux affermi, quand vous aurez éteint une

vie dont j'aurai à me reprocher éternellement la perte. Armetzar ne songe qu'à vous servir, & vous l'accusez de vouloir vous perdre. Ceux qui le calomnient sont bien plus dangereux que lui, & j'ose dire que, puis qu'il m'aime, & que je ne le haï pas, il est incapable de lâcheté. Ie sçai bien que je fais une action determinée ; mais, Seigneur, outre qu'elle n'est pas tout à fait opposée à la modestie, l'interêt d'Armetzar qui ne cherche que moi au travers des perils de vostre haine, doit me rendre excusable, & il me semble que l'on peut s'oublier un peu dans une pareille occasion. Vous avez une éloquence bien impetueuse, Madame, repondit froidement l'Empereur, & si l'on en juge par les aparences, le Ciel ne vous a pas donné un cœur insensible. Les filles qui n'ont point de mere sont sujettes à plus d'un malheur ? & leur conduite n'est pas toûjours fort loüable. Quoi ! vous osez prendre le parti d'un homme,

quand ce nom seul vous devroit faire rougir ? A peine vous connoissez-vous que vous foulez aux piés les maximes de la bienseance. De qui que vous teniez ces instructions, on peut dire qu'elles sont tres mauvaises : & si Orixene vous imitoit, je la priverois pour jamais de mon amitié. Reglez donc mieux vos affections, & laissez moi disposer de mes ennemis. Alors voyant entrer l'Imperatrice, consolez Zaphire, qui craint de perdre Armetzar, Madame, lui dit-il, & sur tout prenez garde que vostre fille ne tombe pas dans les mêmes égarements. Barcée alloit repondre, mois Jeochu qui s'enferma dans son cabinet ne lui en donna pas le tems. Zaphire étoit outrée du traitement qu'elle venoit de recevoir : l'Imperatrice travailla inutilement à la consoler. Marzonte qui ne respiroit que le meurtre, vouloit porter Jeochu aux dernieres extremitez ; mais tout preoccupé qu'étoit ce Prince, il considera qu'il étoit dangereux, & même cruel de faire perir Armetzer aux yeux de Themir. Marzonte combatit ce relâ-

chement par ſes artifices ordinaires ? & pendant cela Zaphire ſe plaignoit à Orixene de la dureté de Jeochu, mais la Princeſſe ne pouvoit que ſe plaindre elle-même, & répondoit ſeulement par des larmes.

Themir dans ce deſordre ne laiſſoit pas d'entretenir Orixene de l'ardente paſſion qu'il avoit pour elle, & de faire de grands progrés ſur ſon cœur. Calix qui les examinoit ſoigneuſement, s'aperçut bien-toſt de l'amour du Prince ; & des complaiſances de la Princeſſe. La jalouſie ſe mêla à ſes autres paſſions, & le rendit capable de toutes ſortes d'excez, ſans que le moindre mouvement de vertu pût le retenir.

Cependant il falloit ſonger à la guerre. Les Moſcovites s'avançoient dans la Tartarie avec des puiſſances formidables : & comme ils avoient à faire à de redoutables ennemis, leurs Provinces s'épuiſerent de Soldats. Ils étoient mêmes unis avec les Polonnois, & avec ceux de Hongrie qui leur fourniſſoient de bonnes

troupes sous des chefs aguerris, & ce furent ces fortes raisons, qui ramenerent l'esprit de Jeochu, & qui mirent des barrieres à la furie de Marzonte. l'Empereur aprés de longues reflexions commença de sentir quelques remords, & de s'apercevoir que Cubalis & Armetzar ne paroissoient coupables que parce qu'on les avoit noircis, & qu'il commenceroit une guerre importante sous de funestes auspices, s'il faisoit mourir le Prince de Tanais pour des considerations qui prenoient leur source dans la haine de Marzonte. Il ne se rendit pas d'abord à des mouvements genereux. Les pernicieuses maximes de Marzonte leur disputerent encore assez long-tems la victoire, mais enfin aprés avoir bien balancé; il se determina tout d'un coup à conserver Armetzar, & crut qu'il suffisoit pour satisfaire Marzonte, de lui laisser l'honneur de commander les Tartares. Cet homme imperieux ne fut pas peu surpris de voir que le fruit de ses

artifices s'en alloit en fumée, & que le Prince de Tanais seroit mis en liberté. Sa haine implacable vouloit que par un dernier effort, il fît lui-même l'office de Juge & de Bourreau, mais une politique necessaire l'arrêta, & pendant qu'il fulminoit en secret contre l'inconstance de l'Empereur, ce Prince entretenoit Themir. Me répondez-vous d'Armetzar, lui dit-il; & voulez-vous vous charger de sa conduite? Tout rebelle qu'il est, je le mettrai en liberté, & je ne veux point vous donner lieu de vous plaindre de moi. Seigneur, repondit le Prince de Zacatai avec une joye extréme, je suis si persuadé de la sagesse du Prince de Tanais, que je ne balance point à me rendre responsable de ses actions. Il sera sans doute d'un grand secours pour nos armées, puis que son courage égale son zèle; qu'il parte donc avec vous, poursuivit Jeochu, & qu'on ne parle plus du passé. Je lui pardonne tout en vostre faveur: & je veux qu'il joüisse à

l'avenir des biens de ſon pere. Themir aprés avoir remercié l'Empereur, fut lui-même tirer ſon ami des fers, & il le conduiſit au Palais aux yeux de Marzonte & de Calix, qui en murmurerent tout-bas, craignant encore de plus fâcheux revers pour leur fortune.

Dés qu'Armetxar vit l'Empereur, il ſe jetta à ſes piez, & lui témoigna un ſenſible deplaiſir de l'avoir offenſé. Jeochu attendri par ſa preſence, l'embraſſa fort obligeamment, en lui diſant qu'il ne devoit pas regreter ſon exil, puis qu'il avoit acquis le Cœur de Zaphire, & l'aſſeurant en même tems qu'il mettroit ſa fortune en état de ſoutenir dignement le rang que la Princeſſe de Zacatai devoit tenir dans le monde.

Ce changement donna une parfaite ſatisfaction à tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à Cambalu. L'Empereur fut l'annoncer à l'Imperatrice qui s'en rejoüit avec lui : & il fit à Zaphire des careſſes qui

dissiperent agreablement la douleur qui lui avoit été causée, & la belle Orixene fut aussi regardée de son pere avec des yeux beaucoup plus doux. Tout brilloit au Palais. La Cour n'y avoit jamais été plus belle, ni plus grosse : & quoi que Marzonte & son fils ne parussent pas, à peine s'en apercevoit-on. Zaphire avoit un peu de honte, de s'être si librement expliquée à l'Empereur ? mais elle ne s'en repentoit point : & le Prince de Tanais charmé de ce qu'elle avoit fait, lui montra tant d'amour qu'elle se trouva bien payée.

Marzonte qui voyoit par une metamorphose surprenante, l'Empereur fortement resolu à favoriser Armetzar, vomissoit des torrents d'injures contre son Souverain : & so audace n'épargnoit pas même le Ciel : ce qui le rendoit plus violent & plus insensé, c'est qu'il étoit devenu amoureux de Zaphire. Cette ame de bronze n'avoit pas été impenetrable à l'amour, & s'étoit

soumise sous un joug qu'on ne pretendoit pas lui imposer. Ce terrible rival du Prince de Tanais sentit puissamment augmenter la forte envie qu'il avoit toûjours euë de le perdre. Themir ne fut pas exent de sa haine : & il suffisoit d'avoir de la vertu pour lui déplaire infiniment. Zaphire ignoroit cette indigne conquéte, & elle mépriſoit si fort Marzonte, qu'elle ne s'apliquoit guere à le regarder. Enfin cet homme detestable, & s'il faut dire generalement detesté conduit par une foule de passions immoderées, fut trouver l'Empereur, & l'abordant sans retenue & sans respect, je viens d'aprendre, Seigneur, luit dit-il, que vous voulez courir à vôtre perte, & qu'Armetzar est plus libre que jamais à Cambalu. Si vous comptez nôtre interét pour rien, devez-vous oublier le vôtre, & l'avantage de tenir un Prince criminel sous vôtre puissance ; étoit il si petit que vous ayez dû y renoncer ? Il vous en coûtera peut étre

cher : & la couronne de Tartarie paroît assez belle à Themir pour avoir envie de la posseder. Ces liaisons étroites avec Armetzar parlent assez ; & ses amours si bien concertez mettent leurs affaires en beau chemin. C'est mon zéle & ma raison qui parlent, Seigneur, écoutez les, si vous voulés. Je fais toûjours mon devoir : & je ne puis sans douleur vous voir passer en un instant d'une juste colere à une foible douceur. Jeochu qui étoit preparé aux plaintes de Marzonte, l'écouta sans emotion, & lui répondit sans aigreur. Vous avés tort de vous emporter, Marzonte, lui dit-il. Vous voyez que je vous aime toûjours, puis que je souffre vos reproches. Puisque vous voules que je me justifie, j'ai à vous dire, que je n'ai rien fait que je ne dûsse faire. Le malheur de Cubalis qui m'a peut-étre rendu mépriſable demandoit une reparation : & pour tout dire ne me sentant plus ce cœur de rocher que vous avies en-

durci, je me trouve heureux de pouvoir faire oublier au Prince de Tanais que j'ai eu pour lui de l'injustice & de la cruauté. A l'égard de Themir, je ne crains point ses attentats : & il est né trop genereux pour chercher de nouvelles grandeurs par la voye des crimes. Mais, Marzonte, afin de vous ouvrir mon ame toute entiere, sachés que je lui destine l'Empire de Tartarie avec Orixene : & je ne pense pas pouvoir mettre l'un & l'autre en de plus dignes mains. He ! que deviendra donc Calix, s'écria l'impatient Marzonte ; vous ne lui aviés pas défendu d'esperer, vous devés lui défendre vous-méme, interrompit Jeochu : & il falloit étre bien temeraire, étant ce qu'il est pour oser aspirer à l'unique heritiere du premier Souverain de l'Asie. La téte de vôtre fils est elle assez auguste ? & ses épaules sont-elles assez fortes, pour soutenir le poids d'une couronne Imperiale, & d'une couronne assez pesante,

pour accabler de plus grands hommes que lui ? Revenez-donc, Marzonte, comme je suis revenu de mon aveuglement. Engagez moi par vôtre soumission à ne vous point retrancher mes faveurs : & allez à la tête des Tartares chercher à vous couvrir de gloire par l'éclat de vos actions. Ces dernieres paroles furent prononcées d'un ton de maitre : & Marzonte qui ne connoissoit point Jeochu vit bien que tout alloit changer. Il ne pouvoit se resoudre à s'éloigner de Zaphire, & renonçant à la guerre, quoi qu'il eût assez de courage, vôtre Majesté m'a si bien fait connoitre mon devoir, Seigneur, dit-il à l'Empereur avec une tranquillité aparente, quoi qu'il fût plein de trouble & de confusion, que je serois veritablement ennemi de moi-même, si je ne me soumettois pas entierement aux volontez de mon Empereur. J'avoüe que la tendresse paternelle m'avoit aveuglé, mais je vois clair presentement : & je ne

veux plus d'autre parti ny prendre d'autre soin que celui de veiller pour la sureté de vôtre personne. Ainsi, Seigneur, disposez de l'emploi dont vous vouliez m'honorer. Le Prince Themir doit être General des deux Armées : & il nous suffit de garder Cambalu ou vous demeurez, Calix, qui pourroit s'égarer demeurera auprés de moi, si vous le trouvez bon : & je craindrois qu'il ne vécut pas à l'armée avec le Prince de Tanais comme vous souhaitez qu'il y vive.

L'Empereur entendant parler Marzonte de cette sorte, & ne voyant rien sur son visage qui dem'entit ses paroles, fut bien aise qu'il renonçât volontairement à des avantages dont il n'avoit pas eu dessein de le priver. Je suis ravi que vous demeuriés ici, lui dit-il. J'en aurai plus de repos, & vous n'y perdrés rien de vôtre fortune, ni de vôtre reputation. Armetzar & Stucan commanderont à nos Tartares sous Themir, puis qu'il n'y

aura point d'autre General que lui. A ces mots Jeochu tendit la main au dissimulé Marzonte qui sçut donner un air de satisfaction à la plus violente colere qui eût jamais été. En quitant l'Empereur il fut faire des leçons à Calix, & il n'eut pas de peine à se rendre habille dans l'art de feindre. Il lui fit comprendre qu'en demeurant à Cambalu, il leur étoit facile de se rendre maitres de tout; & flatant cet esprit altier par de nouvelles esperances, tout parut calme: il n'y eut que les Amants qui devoient s'éloigner qu'on vit mélancoliques. L'Imperatrice n'empêchoit point Orixene d'écouter Themir depuis qu'il étoit aprouvé de l'Empereur, qui lui avoit hautement promis sa fille à la fin de la guerre: & rien n'importunoit Armetzar auprés de Zaphire. On vit des jeux publics à la maniere des Tartares. Les Princes y signalerent leur adresse. Celle de Calix n'y parut pas fort remarquable, mais aprés ces plaisirs le jour du depart arriva. L'amour

L'amour étoit alors dans tout son feu, & quelque envie que Themir & Armetzar eussent de se rendre fameux, l'absence leur parut cruelle. L'Empereur protesta publiquement que Themir seroit au retour l'Epoux de la Princesse Orixene, & que Zaphire feroit le bonheur d'Armetzar. Sur des fondements si aprouvés les cœurs tendres se lierent encore plus étroitement. Madame, disoit Themir à Orixene avec des esperances qui me rendent le plus glorieux de tous les hommes; mais Calix demeure auprés de vous. Comme les intentions de l'Empereur lui paroissent aussi contraire qu'elles vous sont favorables, répondit la Princesse vous ne devés pas vous inquieter. Calix me verra si peu, & me trouvera si chagrine, qu'il se guerira peut-être bien tôt; mais vous, Seigneur, je ne vous souhaite pas la méme santé, & puis que l'Empereur me permet de disposer de mon affection en vôtre faveur, je desire & je le desire ar-

demment que vous me conſerviez la vôtre. Themir dit alors tout ce que ſa paſſion lui inſpira de plus tendre, & aprés avoir baiſé la main de la Princeſſe, il joignit Armetzar qui s'étoit ſeparé de Zaphire de la méme maniere : & l'un & l'autre ayant pris congé de l'Empereur & de l'Imperatrice ſortirent de Cambalu quelques moments aprés avec une ſuite magnifique, & prirent le chemin de l'Armée.

Les Moſcovites n'avoient déclaré la guerre aux Tartares que parce qu'ils envioient leur proſperité : & cette nation naturellement cruelle n'épargna ni les terres, ni les Peuples, & répandit une effroyable deſolation par tout. Ils conduiſoient plus de cent mille hommes de pié & preſque autant de Cavalerie, Moſcovite, Polonoiſe & Hongroiſe. Ils avoient pour chefs des Princes renommez, mais tout cela n'étonna point Themir qui de ſon côté étoit accompagné de braves ſoldats, & d'illuſtres Ca-

pitaines. Du côté des Tartares on distinguoit le Prince de Tanais, Stucan, Aleran, avec mille autres, & entre ceux du Zacatai, Themir, Axalla, Haly, Odmar, & une infinité de leurs semblables.

La premiere bataille qui se donna fut sur le rivage de la riviere de Maspha. Le Prince de Russie fils de l'Empereur de Moscovie commandoit l'Amée de son pere : & l'ordre fut exact des deux côtez. Themir harangua ses soldats avec une éloquence admirable. Ils manquoient d'experience, le calme de leurs Provinces les ayant endormis, mais les discours & les exemples de Themir les rendirent invincibles. Il se precipita dans le peril avec une fermeté intrepide : la prudence d'Odmar & de Hali l'en tirerent souvent ; mais malgré leurs craintes il passoit comme un foudre dans les lieux les plus dangereux. Le Prince de Tanais qui le suivoit de prés l'imita courageusement. Il ne se presenta point d'o-

ſtacle que leur valeur n'abatit auſſitôt. Les ennemis plierent : la terre fut couverte de morts. Le champ de bataille & le bagage demeurerent aux Tartares avec une multitude de priſonniers : & jamais une victoire ne fut plus glorieuſe & plus achevé que celle de Themir. La perte des Tartares fut mediocre ; & celle des Moſcovites exceſſive, Le brave Hali perdit la vie en cette occaſion : & l'on put juger de la douleur de Themir par la dépenſe qu'il fit aux funerailles de ce grand homme. La gloire du Prince fut d'autant plus grande, qu'il avoit à faire à de vaillants ennemis, & il parut ſi modeſte dans ſes avantages, qu'on eût dit qu'il n'y avoit point de part. Aprés avoir remercié le Ciel de cet heureux ſuccez, & depéché des courriers à Cambalu & à Samarcande, il fit marcher les Troupes victorieuſe du côté de la Moſcovie. Le debris de l'Amée Moſcovie avoit paſſé la riviere de Nifort pour ſe faire un rampart : &

ce fut là que l'Empereur consterné de ses pertes resolut d'envoyer demander la paix à Themir. Quoi que le jeune Prince fût vainqueur & triomchant, il en receut les propositions sans orgueil, paroissant aussi humble que les vaincus. On fit des traitez sans difficulté. Themir ne les vit pas plûtôt conclus qu'il prit le chemain de Cambalu au milieu des aclamations publiques ; mais l'infidelle Marzonte & le jaloux Calix leur preparoient de cruelles traverses. Ils ne pouvoient souffrir les honneurs qu'on lui rendoit, sachant qu'il revenoit avec l'espoir d'épouser Orixene, & que Zaphire étoit promise au Prince de Tanais. Leurs perfidie fit naitre de nouveaux obstacles, & par les pernicieuses intelligences de Marzonte le Roi de la Chine se déclara ennemi des Tartares. Ainsi les Soldats de Themir n'eurent pas le tems de se reposer & tout amoureux qu'il étoit, il falut marcher du côté de la Chine, & chercher cette prodi-

gieuſe barbarie qui ſepare ces Empires : & le Prince de Zacatai n'en étoit pas éloigné, lors qu'il aprit que Marzonte & Calix aprés avoir ſecretement cabalé ſe trouvoient maitres d'un parti qui menaçoit la vie de l'Empereur & la liberté des Princeſſes. Il en falloit bien moins pour arêter la courſe de Themir : & quoique la carriere fut belle, laiſſant l'Armée aux ſoins de Stucan, d'Omar & de Calib, aprés en avoir detaché un corps choiſi, il reprit avec Axalla le chemin de Cambalu, où il ſe paſſoit d'étranges choſes.

On n'a jamais veu deux hommes porter ſi loin la perfidie & l'inſolence que Marzonte & Calix. La gloire de Themir les mit au deſeſpoir, & ne menageant rien, il hazarda tout pour ſe rendre maitre de la Tartarie. C'étoit aſſez que Jeochu eût donné de ſi belles eſperances à Themir & au Prince de Tanais pour s'attirer leur haine : & l'amour les rendoit plus fiers &

plus indomptables. Il n'étoit pas surprenant que Calix dans un âge peu avancé se laissât conduire à ses passions ; mais Marzonte qui avoit vieilli dans les grandes affaires n'étoit pas moins foible que son fils : & pour acquerir Zaphire il étoit capable de sacrifier son maitre, sa Patrie, & la juste reconnoissance qu'il devoit aux bontez de Jeochu. S'il cacha d'abord ce prodige, ce fut pour le manifester avec plus de succez : & Calix même suivant l'exemple de son pere importuna moins Orixene, & donna lieu de croire qu'il avoit corrigé sa temerité. Les Princesses n'avoient point d'autres allarmes que celle de la guerre des Chinois. L'Empereur trompé par la feinte soumission de Marzonte se fioit à lui plus que jamais, & par sa facilité ordinaire il lui fourniſſoit des armes pour le perdre.

Marzonte ayant eu l'adresse d'empêcher les Princes de revenir à Cambalu, quand la paix fut con-

cluë avec les Moſcovites, voyant que les forces de Tartarie & de Zacatai étoient bien avancées du côté de la Chine, & que les Princes impatients de terminer cette affaire n'arrivoient pas regulierement, il fit ſonner le bruit que Themir étoit dangereuſement malade, & peu de jours aprés qu'il étoit mort. Cette nouvelle funeſte mit tout en larmes : & Marzonte voyant les eſprits conſternez acheva de les intimider : exagerant ce qu'on devoit craindre des Chinois qui ne ſongeoient qu'à les exterminer. Jeocu timide naturellement ne ſe vit plus environné que de perſonnes épouvantées ou qui feignoient de l'être. Il dépêcha pluſieurs couriers pour l'Armée que Marzonte fit arrêter, & ſi l'on ignora à la Cour le veritable état de Themit, il ne put être informé de ce qui s'y paſſoit. Il s'avança cependant avec une rapidité extrême, & toutes les precautions de Marzonte ne purent parer ce coup. The-

mir étoit déja à deux journées de la ville capitale, lors que le traitre en fut averti. Il ne perdit pas coûrage : & comme rien ne pouvoit aller à l'Empereur que par son moyen, il lui dit que tout étoit perdu : que les Chinois avoient deffait l'armée Tartare, & que forçant les passages les plus difficiles, n'ayant plus Themir en tête, ils devoient être dans peu à la veuë de Cambalu. L'Empereur ne douta point de son malheur. L'Imperatrice ne fut pas plus incredule. Orixene & Zaphire occupées à plurer Themir, s'abandonnoient à leur douleur, & Marzonte trouvant en Jeocu toute la facilité qu'il souhaitoit le tourna aisément comme il voulut. Vous n'êtes point en seureté à Cambalu, Seigneur, lui dit-il. Cette ville sera le theatre le plus affreux de la fureur des Chinois. N'attendez point les fers qu'ils vous preparent, & sauvez les Princesses de leurs violences : puis que Themir est mort, ils vaincront les

autre ſans peine. Fuyez donc, puis que vous y êtes contraint, pendant que nous hazarderons nos vies pour arrêter les progrés de ces barbares. He ! de quel côté tourneraije : répondi Jeochu ? Où pourraije cacher ma honte, & enſevelir ma douleur ? Quel endroit de mon Empire tiendra contre des Vainqueurs inſolents, ſi Cambalu ne leur reſiſte pas ? Quincei, Seigneur. repartit l'infidelle, Quincei que nous avons fortifié pour le beſoin, & où toutes les Puiſſances de l'Univers ne vous ſurprendroient pas.

Marzonte avoit fait travailler ſi ſecretement, & avec une dépenſe ſi prodigieuſe à cette place, qu'une ſituation favorable rendoit d'ailleurs inacceſſible, qu'à parler humainement, il l'avoit renduë imprenable. L'Empereur conſentit à s'y retirer. Les Princeſſes y furent conduites par Marzonte, pendant que Calix avec une Armée qui n'étoit afoiblie ni par des courſes, ni par des combats s'avança vers

Themir, pour lui fermer le passage.

Marzonte profitant des terreurs de l'Empereur executa son lâche desseins, en les enfermant dans une place dont il étoit seur, sous pretexte de les servir, mais quel fut le desespoir des Princesses, lors qu'elles se virent separées de l'Imperatrice, & veritablement captives de Marzonte qui ne mit auprés d'elles que des personnes aussi pernicieuses que lui. Elles étoient dans une forte Tour, environné de larges & de profonds fossez: & Marzonte aprés s'être asseure de la famille imperiale, songea à rejoindre son fils, afin de mieux achever ses crimes. Il ne put se resoudre à partir sans voir Zaphire qui ne sçavoit pas encore son plus grand malheur. Toutes moderées qu'étoient les deux Princesses, elles éclaterent en injures, lors que Marzonte les aprocha. Il n'en fut point emeu; & prenant fierement la parole, vous n'êtes pas si à plaindre que vous

penſez, leur dit-il, & pour avoir un peu moins de liberté, vôtre fortune n'en ſera pas plus mauvaiſe. Marzonte ſçait défendre ce qu'il protege, & il n'eſt point capable de ſouffrir que vous tombiez dans l'eſclavage du Roi de la Chine. Au reſte, quoi qu'il paroiſſe, ce n'eſt point ici une priſon c'eſt un azile que les Chinois ni les Parthes ne peuvent violer : & où la Princeſſe Orixene doit entrer en quelque conſideration, de ce qu'elle doit aux ſervices conſtans de mon fils. Pour vous, Madame, ajoûta-t il en s'adreſſant à Zaphire, aprenez une verité qui doit vous faire trouver mon procedé moins étrange. Je vous aime avec violence, & je vaux bien Armetzar. Si je fais quelque démarche qui vous deplaiſe, je me trouve exempt de la honte d'avoir porté ma miſere chez nos voiſins : & je ſuis maitre d'une aſſez belle fortune, pour n'ôter point d'éclat à la vôtre. Peu s'en falut à ce diſcours inſolent, que l'irritée Zaphire ne ſe jettât ſur Marzonte : & ſi

la moderation d'Orixene ne lui eût apris à ne rien faire d'indecent, elle auroit donné quelque marque emportée de sa juste indignation. Monstre, dit-elle, traitre à ton Prince & à tes Princesses, de quel front viens-tu nous insulter aprés nous avoir rendues tes esclaves ? Moi ! t'avoir donné de l'amour Ah ! je deteſterois mes yeux : & je les condamnerois à pleurer éternellement pour effacer la honte de te plaire. Songe que tu es le deshonneur des hommes, & l'horreur de la vertu. Crains les foudres qui doivent t'accabler, si le Ciel veut paroitre juste. Les Chinois & les Nations les plus farouches me feroient moins de peine que toi, & je me jetterois de bon cœur entre leurs bras pour t'éviter. Allez, Marzonte, ajoûta Orixene, allez achever vôtre ouvrage, & laissez-nous du moins la douceur de nous plaindre en liberté. Je ne dois que des mépris à Calix. Il suffit qu'il soit de vôtre sang pour le rendre

odieux à toute la terre : & quand ſes vices ſeroient inferieurs aux vôtres, ſa naiſſance ſeroit toûjours accompagnée de tâches que rien ne pourroit effacer. Quoi que vous ſoyez puiſſant & que nous nous voyons ſoumiſes, je ſuis perſuadée que vous ne triompherez pas. Il eſt impoſſible que vos lâches attentats demeurent impunis : & quand les ſecours humains nous manqueroient, nous avons peut-être aſſez de courage pour trouver en nous-mémes des remedes aſſeurez contre vos forces, & contre voſtre malignité. Comme je ne ſuis pas fort timide, repartit le Tartare, ces menaces ne m'allarment point : & quoi que vous me traitiez cruellement, je ne laiſſerai pas de travailler pour vous. A ces mots il ſe retira & partit de Quincei, aprés avoir donné tous les ordres qu'il crût neceſſaires pour la ſeureté de ſes captifs. Les Princeſſes pleurerent en abondance ; mais elles pleurerent bien plus Themir que leur état preſent,

quelque triſte qu'il fut. On ne leur permit point de voir l'Empereur & l'Imperatrice, qui gemiſſoient de leur coſté, connoiſſant alors parfaitement Marzonte, qui étoit le plus mepriſable de leurs ſujets. Quelle funeſte extremité pour les premieres perſonnes de l'Aſie, de ſe voir ſoumiſes à un ſi redoutable ſcelerat ; Ce fut alors que l'Empereur comprit que par ſa bonté exceſſive, il s'étoit creuſé un abîme de maux. L'Imperatrice qui avoit toujours deteſté Marzonte ne pouvoit s'empecher quelque moderée qu'elle fût de faire des reproches à Jeochu, mais il étoit ſi accablé, qu'elle ne les pouſſoit pas bien loin.

Cependant Calix étoit à la téte d'une armée de Rebelles autour de la grande ville de Cambalu, vers laquelle Themir s'avançoit. Le pere & le fils qui aprirent ſa marche, ſe joignirent pour rendre leurs forces plus redutables en les uniſſant : le Vainqueur des Moſcovites ne pou-

voit être mepriſable aux Tartares revoltez : & toute l'audace de Marzonte ne rendoit pas les ſoldats qu'il avoit ſeduits intrepides. La crainte que le grand nom de Themir inſpiroit, jointe aux remords qui ſuivent l'infidelité dans des ames qui conſervent quelque reſte de raiſon, affoiblirent l'Armée de Marzonte, ſans diminuer ſa fierté. Il étoit aſſuré de Quincey : il y tenoit d'illuſtres Otages & quels que puſſent être les évenements de la guerre, il ne ſe croyoit pas ſans reſſource. Ainſi pouſſant ſa deſtinée & ſe voyant encore beaucoup plus fort que Themir : qui n'avoit auprés de lui qu'un detâchement de l'Armée que Stucan, Odmar & Calib menoient vers la Chine, il ſe prepara au combat dans l'eſperance de vaincre ſans peine. Jamais le Soleil n'a éclairé des batailles où l'animoſité produiſit des effets ſi violents. Les Tartares ſe precipiterent ſur les Tartares & les ondes du Poliſangi rougirent bien-tôt de leur Sang,

Themir apelloit Marzonte & Calix, Armetzar en faiſoit autant, mais les indignes rebelles qui vouloient triompher par la ſupercherie ſçavoient bien ſe couvrir de leurs troupes. Les Princes de Zacatai & de Tanais, forts de leur propre valeur; enfoncerent tout ce qui voulut reſiſter & apres pluſieurs heures de combat, les rebelles tournant le dos chercherent leur ſalut en foule dans Cambalu, dont ils étoient maîtres. Marzonte méme s'y retira plein de rage, & laiſſa le champ de bataille aux Princes vainqueurs, qui ne heſiterent point à inveſtir la ville. Pendant qu'ils preparoient un ſiege de cette importance. Marzonte à la faveur de la nuit ſe retira avec ſon fils à Quincey, & quoi qu'il fût bleſſé faiſant une diligence incroyable, s'y rendit ſans obſtacle, & ſe crut dans cette retraite en état de reſiſter à toutes les puiſſances de l'Univers. Comme l'artifice étoit ſon meilleur ſecours, il fit planter aux portes de Quincey de

longues pieces de bois, sur lesquelles on mit plusieurs têtes d'hommes, publiant par son ordre que c'étoient celles de Themir, d'Armetzar & d'Axalla, quelle veüe pour Jeochu & pour les Princesses; Orixene tomba évanouïe, & Zaphire plus vive & plus emportée, tâchoit se donner la mort, & y auroit peut-être reüssi, si ses femmes ne l'eussent arrêtée. Ses transports augmenterent encore; lors qu'elle vit entrer Marzonte & son fils. Calix touché de l'état d'Orixene qu'il aimoit veritablement, fut sur le point de lui dire, que Themir étoit vivant & vainqueur; mais Marzonte qui s'aperceut de sa foiblesse, lui dit qu'il ne meritoit pas d'être heureux & que sa tendresse devoit produire d'autres effets. He bien? Madame, dit ce lâche ennemi à Zaphire, malgré vos menaces & vos imprecations, ce même Ciel que vous vouliez armer pour nôtre ruine se declare en nostre faveur; & vos yeux peuvent voir d'ici les marques de

noſtre victoire. Oui, barbare, répondit la belle Princeſſe, & tu perfectionnes cruellement l'horreur que je dois avoir pour toi. Ce ſpectacle eſt digne de ton ame deteſtable. Que ne me laiſſois-tu mourir avec des idées moins affreuſes? Monſtre d'ingratitude & de rigueur, joüis ſi tu le peux du fruit de tes lâches travaux, & n'agrave point mes peines infinies par ta preſence odieuſe. Comme je ne travaille que pour vous, reprit-il, il eſt juſte que vous partagiez mes biens & mes maux. Le cœur & la main de Marzonte repareront toutes vos pertes, acceptez les ſans vous y faire contrainere, puis qu'un Epoux tel que moi vaut bien un frere & un Amant. Toi; interrompit elle, toi; qui couvert de leur ſang & d'une origine mepriſable ne peux te vanter que d'infamie, tu pretends à Zaphire, & à Zaphire que tu rends malheureuſe. Je ne te tendrai la main que pour te poignarder: & toutes les violen-

ces du monde ne seroient pas capables de me faire souffrir l'horreur de la nature & la peste du genre humain. He bien ; poursuivit Marzonte , si vous ne voulez pas m'épouser , je trouverai d'autres moyens pour me satisfaire. C'est moi qui suis aujourd'hui Empereur des Tartares ; Jeochu n'en est que l'ombre , & vous m'obeirez malgré vous. Il s'éloigna en achevant ces paroles , & commença son detestable dessein par faire emporter Orixene dans une autre chambre. Zaphire s'y voulut inutillement opposer. Elles furent separées & la Princesse de Zacatai se crut perdue. Elle poussa des cris douloureux qui redonnerent assez de force à Orixene pour lui répondre par des semblables. Elles n'avoient que des choses épouvantables devant les yeux. Aucune esperance ne leur restoit , ignorant ce qui se passoit à Cambalu où il faut retourner pour chercher les Princes.

Aprés la fuite de Marzonte & de

Calix, les troupes rebelles se dispersèrent dans un tel desordre qu'il fut facile à Themir de forcer les portes de la ville, mais quel fut son desespoir & celui d'Armetzar, lors qu'ils n'y trouverent point l'Empereur & les Princesses aprés une perquisition exacte. Un seul homme qui fut surpris & qui sçavoit les secrets de Marzonte leur aprit que depuis long-tems, il avoit travaillé à rendre la ville de Quincei imprenable, qu'il avoit épuisé ses thrésors par cette prodigieuse depense, & que c'étoit en ce lieu qu'il tenoit la famille imperiale captive. La premiere chose que fit Themir ce fut d'envoyer un ordre à Stucan, Odmar & Calib de faire téte aux Chinois jusques à ce qu'il les pût joindre : & remassant une partie de ses soldats & de ceux de Marzonte qui demanderent grace, il marcha ver Quincei si plein de trouble & d'impatience qu'à peine trouvoit-il sa raison. Vous voyez ? disoit-il à son cher Axalla,

combien l'indulgence de Jeochu nous attire des maux. Orixene eſt expoſée à toute l'inſolence de Calix, & nous ne ferons peut-être que de vains effort contre les tirans. Vous cherchez à vous tourmenter, Seigneur, repondit Axalla. Quelque méchant que ſoit Marzonte, il ne permettra pas qu'on offenſe la Princeſſe aux yeux de l'Empereur, & vos terreurs ſont les effets d'un amour trop ardent; Axalla, repliqua triſtement Themir, & peut-on en avoir jamais aſſez pour Orixene? Vous ne parlez point de la Princeſſe vôtre ſœur, continua Axalla, & vous laiſſez ce ſoin au Prince de Tanais. Comme elle n'a point d'Amant à Quincei, pourſuivit Themir, qui ignoroit la paſſion de Marzonte, je la crois moins expoſée à la perſecution qu'Orixene. Hé que ſçavez-vous, Seigneur, dit Axalla, ſi Marzonte ne l'aime pas; Penſez vous que la ſeule complaiſance qu'il a pour ſon fils l'ait pû porter aux excez que nous voyons?

Marzonte a trop d'orgueil pour avoir de l'amour, repartir Themir, & quand on a vielli dans la fierté, on y perſevere toûjours.

En parlant de cette ſorte ils s'avançoient vers Quincey, & le premier objet qu'ils decouvrirent, ce furent les têtes que Marzonte avoit fait expoſer à la veuë du public. Comme les Princes ne ſçavoient que trop de quoi cet homme étoit capable; ils fremirent à une aparition ſi terrible, Mais Marzonte qui fut bien-tôt averti de leur arrivée ſongeoit à leur donner d'autres frayeurs. Comme l'amour qu'il avoit pour Zaphire ne l'avoit point depouillé de ſa ferocité, jamais une vertu perfaite ne fut miſe à de plus terribles épreuves que celle de la Princeſſe de Zecatai. Calix qui avoit le champ libre auprés d'Orixene ne la ménageoit guerre mieux. Vous m'avez tant fait ſouffrir, lui diſoit il, quoi que je me fuſſe douné à vous, qu'il eſt juſte que vous ſouffriez un peu, mon deſſein n'eſt

pas de vous rendre malheureuse. Je n'ai point dessein de vous ôter la vie ni l'Empire. En vous associant à ma destinée vous ne perdrez rien de vos avantages ; mais puis que vostre pere a change , ne trouvez pas mauvais que je cherche ma fortune par moi méme. La Princesse étoit si abatue qu'elle n'avoit pas la force de parler. Deux sources de larmes qui couloient de ses yeux auroient donné de la compassion à tout autre qu'à Calix ; mais nourrit à l'école d'un barbare que rien ne touchoit & paitri d'un sang detestable , il regardoit sans émotion ce que nul autre n'auroit pû voir sans pitié. Laissez moi lui dit enfin la belle , & desolée Orixene , laissez-moi , source fatale de miseres , & ne rendez pas mes derniers moments desesperez par une vûe que je deteste. Qu'avez-vous fait de l'Empereur , de l'Imperattice & de Zaphire ? Qu'est devenu Themir , & par quelle implacable fureur en avez-vous privé le monde ? Je

vous les rendrai tous, quand vous m'aurez rendu le repos, poursuivit-il. Pour Themir & Armetzar, les corbeaux s'en repaissent presentement : & ils ne meritoient pas une meilleure fortune. Quoi lâche s'écria la Princesse, tu as le front de te vanter d'un crime capable de faire pâlir le Soleil. Soule-toi de mon sang, puis que tu as répandu celui de Themir. Quoi : après l'avoir sacrifié, tu abandonne son corps aux bêtes farouches. Etes-vous de bronze pour nos vœux, juste Ciel : ou ne sont ils pas assez purs pour aller jusques à vous ? Orixene fut si saisie dans ce moment que ses forces l'abandonnerent. Elle tomba dans les bras d'une de ses femmes, où elle demeura plusieurs heures sans connoissance.

L'Empereur & l'Imperatrice ne souffroient guere moins. Le premier se repentant d'avoir élevé un colosse d'orgueil qui l'accabloit, se voyoit vrivé de ses honneurs, & traité en esclave : ignorant que The-

mir & le Prince de Tanais fussent vivans & ne sachant ce qu'Orixene & Zaphire étoient devenus. Barcée pleuroit auprés de lui, & rien de ce qui les aprochoit ne cherchoit à les consoler.

Comme les issues de Quincey étoient inaccessibles, les Princes ne pouvoient que soupirer à la veüe de tant de difficultez. Leurs troupes arrivoient à grands flots; mais il étoit inutile de former un siege contre des ennemis qui avoient si bien pris leurs mesures. Marzonte s'étoit muni d'hommes, d'armes, de vivres, avec une telle abondance qu'il faloit des années pour les consumer, & la nature qui avoit formé des Roches impenetrables autour de Quincey, lui prêtoit des secours plus puissants que toutes les armées du monde. On avoit veu de la Chambre des Princesses & de celle de l'Empereur les têtes qu'il vouloit faire passer pour celles de Themir & d'Armetzar, & l'on vit aussi à leur place l'étendard impe-

riel arboré. Ce signal qui ne pouvoit venir d'un parti ennemi, redonna quelque rayon d'espoir à Jeochu, & comprenant que l'infidelle Marzonte pouvoit l'avoir trompé, il ne fit presque point de doute que Themir & Armerzar ne vêcnssent encore, & ne fussent méme aux portes de Quincey.

Dés le commencement de la revolte Marzonte avoit envoyé solliciter l'Empereur de Moscovie de se lier d'interêt avec lui ; mais ce Prince genereux ayant horreur d'une telle proposition chassa les Envoyez de Marzonte, leur disant fierement que, s'il faisoit passer des troupes en Tartarie, ce seroit pour punir les rebelles. Marzonte n'étoit pas de ceux qui avoient porté les armes contre les Moscovites. Et trouvant cette raison qu'il n'avoit pas manqué d'alleguer d'un grand poids, il fulmina contre cet Empereur qui le rebutoit, & il ne songea plus qu'à passer de crime en crime.

Le Prince Themir se voyoit au-

prés de ce qu'il aimoit sans pouvoir l'affranchir. Il avoit beau faire veiller, & veiller lui-même pour surprendre quelqu'un qui sortît de la ville tout y demeuroit, & Marzonte n'avoit garde de permettre qu'on vit la campagne.

Aprés avoir langui plusieurs jours dans d'extrêmes impatiences, Themir dit fortement à Axalla qu'il vouloit perir ou forcer Quincey. Armetzar paroissoit dans la même resolution, & rien ne les en pouvoit detourner. Helas ! leur disoit le prudent Axalla, vous voulez tenter l'impossible. Il ne s'agit ici ni d'hommes ni de chevaux, ni de courage même. Vous ne sçauriez changer ce que la nature trop liberale donne à la perfidie de Marzonte. Voyez cet amas de rochers, ces fortifications surprenantes & ces travaux perfectionnez qui nous arrêtent. Comment surmonterons-nous ces obstacles ? He bien ! Axalla, s'écria Themir. Ie mourrai en le tentant, & je n'abandonnerai point.

ſans faire quelques efforts des perſonnes ſi illuſtres & ſi cheres. Aprés cela il ne ſe donna plus de repos. Son armée groſſiſſoit à tous moments, mais c'étoit peu contre la ſituation de Quincey. Il mit cependant tout en travail, & avec des peines prodigieuſes la force & la perſeverance ouvrirent quelque voye à l'eſpoir. Heureuſement il ſe trouva des endroits où les roches moins dures ſe coupoient plus facilement. Themir ſçût profiter de cet avantage : aucun de ſes hommes ne fut inutile, ni le jour ni la nuit, & ce que l'on croyoit impenetrable fut percé inſenſiblement. Les ſoldats excitez par l'eſperance du butin qu'on leur deſtinoit tout entier, ſe firent enfin un chemin difficile à la verité, mais qu'on ne laiſſa pas de ſuivre. Themir & Armetzar s'y precipiterent des premiers, pendant qu'Axalla mit l'Armée en état de faire ſon devoir.

Marzonte qui ne s'attendoit pas que Themir dût faire des choſes ſurnaturelles, ne ſongeoit qu'à

perſecuter les Princeſſes : mais quand il vit les rochers ouverts, ſa rage penſa l'étouffer. Son premier mouvement fut d'embrazer la ville & de confondre les cendres de ſes ennemis avec celles de l'objet qu'il aimoit. Peut-être qu'il auroit executé cette funeſte reſolution, ſi les aſſiegeans lui en euſſent laiſſé le loiſir : mais comme le paſſage s'élargiſſoit à tous momens, les troupes entrerent en plus grand nombre & ouvrirent bien-tôt les portes au reſte de l'Armée. Calix n'en vit pas plûtôt la ville inondée, qu'il en ſortit pour rallier quelques Tartares qui étoient aux environs de Quincey. Mais Marzonte vit bien qu'il faloit perir & ſe retranchant dans la Tour où il tenoit les Princeſſes, il entra où étoit Zaphire d'un air furieux : puis qu'il faut que je meure, lui dit il, vous mourrez auſſi, & Armetzar ne vous poſſedera jamais. A ces mots il leva le bras ſans épouvanter la Princeſſe. Frape, lâche ! lui dit-elle, perce un cœur qui

hait ta perſonne, & qui deteſte ton infamie. J'aime mieux ta haine que ton amour, & tu m'obligeras plus en me donnant la mort qu'en pretendant que je vive pour toi. Marzonte qui vouloit couronner tous ſes crimes par une action effroyable alloit enfoncer ſon épée dans le ſein Zaphire, lors qu'il receut un coup ſur la tête qui le fit tomber ſans ſentiment. C'étoit Armetzar que l'heureuſe deſtinée de Zaphire avoit conduit ſi à propos pour punir Marzonte. Quoi! Madame: dit-il à la Princeſſe, ce cruel en vouloit à vôtre vie. Oüi, Seigneur, reprit-elle, & il me l'auroit ſans doute otée, ſi vous ne fuſſiez pas arrivé; mais par quel prodige êtes-vous à Quincey, vous que l'on ne croyoit plus au monde, & de quelle maniere avez-vous pu forcer des lieux qui paroiſſoient inacceſſibles? C'eſt le deſir de vous affranchir qui nous les a ouverts, Madame, reprit le Prince de Tanais. Helas! ajouta-t-elle, qu'eſt devenu

Orixene ? Que fait l'Imperatrice ? Où est l'Empereur ? Je n'ai songé qu'à vous, reprit Armetzar, Themir a soin du reste. Allons les joindre & sortons, s'il vous plait, de cet indigne lieu. Comme le Prince vouloit donner la main à Zaphire, Marzonte qui n'étoit qu'étourdi se releva, & courant à Armetzar en haussant le blas avec une impetuosité inconsiderée, il alloit le fraper : mais Armetzar lui passa son épée dans le corps, & purgea par ce coup la terre du plus méchant de tous les hommes.

Themir avoit trouvé Orixene : il lui dit tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, & elle lui répondit de même. Enfin, Madame, ajoûta-t-il vous n'êtes plus esclave, & Jeochu regnera paisiblement. Oui ; Seigneur, reprit elle, & ces biens sont l'ouvrage de vôtre admirable valeur. C'est celui du Ciel, Madame, répondit Themir, il y a certainement du miracle dans la prise de Quincei : & à

parler humainement, c'étoit une chose impossible. Le Prince alloit poursuivre, lors que Zaphire & Armetzar entrerent : & les deux Princesses, aprés s'être mille fois embrassées voulurent aller chercher l'Empereur & l'Imperatrice qu'ils trouverent bien-tôt : & ce fut alors que les larmes de joye furent répandües en abondance. Themir & Armetzar qu'on croyoit morts revenoient vivants & couvers de gloire. Marzonte étoit puni. Calix fuyoit le peuple, & les Soldats imploroient la clemence de Jeochu : & le Calme fut bien tôt rétabli en des lieux où l'on avoit veu tant de trouble. Barcée embrassoit Orixene, & Zaphire. Jeochu faisoit aux deux Princes des caresses proportionnées aux services qu'il en avoit receus. Comme il connoissoit la generosité de Themir, il le pria instamment de faire un exemple memorable de Calix : & le Prince lui répondit avec beaucoup de soumission qu'il lui obéiroit en toute

choſes. Axalla vint ſaluer l'Empereur, & on envoya Cangi vers Cambalu avec quatre mille hommes pour obſerver Calix, & pour tenir la ville dans l'obéiſſance de Jeochu. Il trouva que tout y étoit aſſez paiſible, & pluſieurs hommes d'authorité avoient chaſſé & exterminé le reſte des Creatures de Marzonte. Calix avec les debris de ſon parti, s'étoit porté en des lieux, où il manquoit de vivres, prétendant ſe prevaloir de la defenſe de pluſieurs rivieres qui ceignoient ſon armée, & qui étoient difficiles à paſſer : mais ceux qui avoient ſurmonté tant d'obſtacles en mépriſerent de ſi petits.

Cangi n'eut pas plûtôt informé la Cour de l'état des choſes que l'Empereur, l'imperatrice, & les Princeſſes retournerent à Cambalu ſous la conduite de Themir, d'Armetzar & d'Axalla, où ils furent receus au milieu des acclamations, tout le Monde deteſtant la memoire de Marzonte.

Aprés avoir reſpiré quelques

jours de repos à Cambalu, & donné à l'amour les moments agréables qu'il demandoit ; Themir qui se voyoit pressé de marcher contre les Chinois ne differa plus à punir Calix. Axalla & Cangi s'avancerent les premiers, & laisserent encore quelques heures de liberté à la passion des jeunes Princes. Helas : Seigneur, disoit Orixene à Themir, aprés tant d'exploits glorieux, faut-il que vous ne soyés pas tranquille ? Devés-vous vous exposer à de nouveaux dangers ? Calix ne peut plus rien contre nous : il suffit d'Axalla & de Cangi pour le combattre. Demeurez donc à Cambalu, & ne renouvellez pas si promptement ces mortelles allarmes que vous nous avez causées. Si l'honneur me le permettoit, repartit le Prince, je serois inseparable de la Princesse Orixene : mais Calix est un serpent dont nous n'avons pas encore épuisé le venin, & quelque opinion avantageuse que j'aye de la valeur d'Axalla & de l'experience de Cangi, je me crois necessaire ou

ils vont., Ce ne sera que pour peu de jours, & plut au Ciel que les affaires de la Chine pussent être aussi promptement terminées. He ! que craint-on des Chinois que nos peuples ont tant de de fois vaincus, repartit la Princesse ils sont si puissans aujourd'hui, poursuivit le Prince, & Marzonte les a tellement animez qu'ils sont trés-redoutables, & nous ne pouvons, Madame, faire trop de diligence & employer trop de moyens pour les repousser chez eux. Vos empressemens tout genereux qu'ils sont, repliqua la Princesse, doivent nous faire murmurer : & il me semble que la gloire pourroit sans honte ceder quelque chose à l'amitié. Vous en êtes insatiable, & quoi que vous fassiez, c'est là vôtre but principal. Il est vrai Madame, repondit le Prince, que la gloire de vous plaire, & de vous meriter l'emporte sur tout mes autres interéts, & je me croirai invincible, si vous me permetez d'être à vous. Si vous êtes à moi, repliqua Orixene, vous de-

vez prendre plus de soin de ce que vous m'aurez donné, & en recevant le present que vous me faites, je pretends vous engager à me le conserver. Themir se jetta alors aux piez d'Oorixene pour lui rendre grace, & pendant qu'Armetzar avoit un pareil entretien avec Zaphire, on preparoit ce qui étoit necessairre pour le depart de Themir. Jeochu promit encore Orixene & Zaphire à Themir & à Armetzar, & ils sortirent de Cambalu avec cette flateuse esperance.

Ils trouverent Calix dans un lieu sterile & desert quoi qu'il y eût des eaux en abondance. Le Prince de Zacatay prit toutes les mesures qu'il devoit prendre: & l'ennemi pressé de plusieurs côtez hazarda la bataille, se voyant encore un corps assez considerable, & qui n'étoit pas fatigué. Ce fut en cette occasion que Themir & Armetzar se surpasserent, Axalla, Cangi & les autres chefs se signalerent avantageusement. Calix fit une resistance longue & vigoureuse: jamais vic-

toire ne fut mieux disputée. Themir fut blessé à l'épaule, Armetzar à la cuisse, cinquante mille hommes de part & d'autre demeurerent sur la place, mais enfin Calix fut pris vivant & destiné au suplice. L'Empereur averti de cette victoire prononça l'arrêt du miserable Calix qui eut la tête tranchée, quelque envie qu'eût le Prince Themir de lui faire grace. Tous ses complices recurent un pareil traitement. On envoya leurs têtes à Cambalu pour montrer au peuple, quel étoit le sort des rebelles. L'Armée triomphante en reprit la route. Jeochu pardonna aux villes que Marzonte avoit forcées de le favoriser, & cette douceur le rendit plus absolu sur ses sujets qu'il ne l'avoit jamais été.

Tous les honneurs de la victoire furent rendus à Themir comme au Liberateur de la Tartarie. L'Empereur le tint long-tems entre ses bras l'Imperatrice montra une tendresse de veritable mere, & Orixene lui

fit une reception pleine de charmes; Armerzar ne fut pas moins satisfait auprés de Zaphire. On envoya plusieurs courriers au Roi de Zacatai, qui s'estima mille fois heureux, d'avoir donné la vie à un Prince tel que Themir. Les mariages glorieux qu'on lui proposoit pour ses enfans, le comblerent de joye. Og céda toutes ses dignitez à Themir, Jeochu fit la méme chose, & on le vit Souverain des deux Empires, quoi que son pere & celui d'Orixene vécussent encore. Il épousa la fille de Jeochu & de Barcée dans une pompe somptueuse. Le Prince de Tanais fut aussi uni avec l'aimable Zaphire; mais il fallut bien-tôt quitter l'un & l'autre, ces deux admirables Princesses. Ce fut une dure necessité; mais elle étoit invincible. L'Imperatrice, Orixene & la Princesse de Tanais s'y soumirent par raison. Themir qui prit alors le nom fameux de Tamerlan, vainquit les Chinois, les Perses,

les Indiens, les Medes : en un mot, toute l'Asie & une bonne partie de l'Europe. Sa vie fut si belle qu'on en parlera jusques de la fin des siecles Le Prince de Tanais, posseda les premieres charges de la Tartarie, & rendit Zaphire parfaitement heureuse. Axalla conserva toûjours la faveur du plus grand Prince de l'Univers, ses services & sa vertu, le mettant au dessus de l'envie. La liberalité de Tamerlan égaloit sa valeur : sa reconnoissance n'avoit point de bornes pour ceux qui lui étoient fidelles, & son amour n'en eut jamais pour Orixene, qui fut toûjours souveraine de son cœur & de ses volontez. Leur regne fut long, doux, illustre, heureux & agreable à tous ceux qui étoient soumis à leur domination.

Fin du premier Tome.

LES

HEROS ILLUSTRES EN GUERRE

ET EN AMOUR:

Par M. DE VILLE-DIEU.

TOME II.

Contenant un abregé veritable de la vie de TAMERLAM, *& le Prince de* CONDE' *nouvelles Hiſtoriques.*

A LYON,
Chez BARITEL, l'ainé.

M. DCC. XII.
AVEC PERMISSION.

AVIS
TOUCHANT LA VIE DE
TAMERLAN.

QUELQUES Historiens ont representé Tamerlan, comme un Prince barbare, cruel, noirci de toute sorte de vices, & de crimes.

Mais il faut savoir que plusieurs de ces Auteurs étoient Sujets des Ottomans, & qu'ils ont tâché de le décrier, parce qu'il avoit vaincu Bajazeth, leur Empereur; & que les autres ont suivi les Memoires de ces premiers, sur tout de l'Historien Ahmed, lequel, au jugement de Mr. hevreau, dans son Histoire du Monde, en écrivant la Vie de Tamerlan, a composé non pas une Histoire, mais une Satyre.

Il a prétendu que la gloire que Tamerlan s'est acquise par sa valeur, a été ternie par une infinité d'injustices, d'emportemens, [illegible]

d'inhumanitez : quoy qu'il ait reconnu que c'étoit un des plus grands Capitaines du Monde.

Mais depuis qu'on a vû la Vie de ce Heros écrite par Alhacen Arabe, qui n'y a mis que des choſes qu'il a veuës, & ouïës, on eſt revenu de l'erreur où l'on étoit à l'égard de ce Fameux Conquerant : on a fait juſtice à ſon merite, & à ſa vertu, & on l'a regardé comme un des plus glorieux & des plus parfaits Monarques du Monde, & comme un excellent modele que tous les Princes doivent imiter.

Maurice, Prince d'Orange, étoit dans ce ſentiment. Car il portoit toûjours ſur luy, l'Hiſtoire de Tamerlan; Il la liſoit avec aplication, pour regler ſa conduite ſur celle de ce Heros, préferant cet Ouvrage à la Cyropedie de Xenophon, & aux Commentaires de Ceſar.

Le Chevalier Temple qui étoit trés-ſavant, trés-habile & trés éclairé, témoigne étre entierement perſuadé des admirables qualitez de Tamerlan ; & de la verité des faits

qui ſont decrits dans l'Hiſtoire de cet Auteur Arabe.

Tamerlan, dit ce Chevalier, dans ſon traité de l'héroïſme, étoit un genie grand, & Héroïque; religieux obſervateur des Loix de la juſtice, & de l'équité; exact à faire obſerver la diſcipline; extrêmement bon, & génereux; & qui avoit beaucoup de pieté. Il faiſoit profeſſion de n'adorer qu'un ſeul Dieu, bien qu'il ne fût ni Chrêtien, ni Juif, ni Mahometan. Et pour finir ici ce qui le regarde, il a merité d'avoir dans les Ecrits de ces derniers Siecles, le plus beau, & le plus noble caractere, que puiſſe jamais remporter une perſonne d'une nature, qui eſt d'ordinaire ſi diferente d'elle-même.

Au reſte, je déclare ici que l'Hiſtoire de Tamerlan, que je donne au public, n'eſt que l'Abregé de celle qui a été compoſée par Monſieur de Saint jon, & imprimée à Utrech en 1679. Je n'ay fait qu'y changer quelques expreſſions, & qu'y ajoûter le portrait de cet Empereur que j'ay tiré de divers Auteurs, avec quelques

particularitez de sa Vie, & de courtes reflexions que j'ai crû pouvoir être utiles au jeune Prince, pour l'usage duquel j'avois entrepris cet Ouvrage, & les autres Histoires contenuës dans ce Volume.

ABREGE' DE LA VIE DE TAMERLAN.

SECONDE PARTIE.

TAMERLAN étoit fils d'Og, Prince de Sachetai, ou des Parthes, & Neveu du Grand Cham des Tartares. La Province, de Sachetai est au Nort de celle des Sogdians ; & c'est proprement l'ancienne Parthe. Sa ville Capitale, est Smaracande, située sur le fleuve Iſarle. Elle devint si floriſſante ſous le regne de Tamerlan, que c'étoit une des plus belles villes de l'Aſie.

Ce Prince, dés ſes plus tendres années, fit paroître un ſi excellent naturel, & un ſi grand penchant pour la vertu, que dés-lors on jugea qu'il ſeroit un des plus illuſtres Princes du Monde. Son pere deſirant cultiver avec ſoin ſes admirables qualitez, luy choiſit pour Precepteurs, les plus vertueux, & les plus habiles Perſonnages qu'il put trouver. Tamerlan profita avec tant de ſuccés de leurs inſtructions, qu'il ſurpaſſa les grandes eſperances qu'on en avoit conçuës, & qu'en peu d'années il devint l'amour & les délices de ſes Sujets, & l'admiration des Etrangers.

Dans ſa quinziéme année, il étoit preſque auſſi ſavant que ſes Maîtres, & il avoit une adreſſe merveilleuſe dans tous les exercices du corps. Le Prince ſon pere le jugeant alors capable, de tenir les rênes du gouvernement, les luy remit entre les mains, parce que dans le grand âge où il étoit parvenu, il vouloit ſe décharger de ce péſant fardeau, afin de paſſer ſes derniers jours dans la retraite, & dans la contemplation des objets divins.

Cependant comme il voyoit, que son fils n'avoit pas toute l'habileté, qui luy étoit necessaire, pour une si pénible administration, il mit prés de sa personne Odmar & Hely, qui étoient ses plus fideles, & plus sages Ministres.

Comme Tamerlan aimoit tous ceux qui se distinguoient par leur mérite; il fut ravi que son pere luy eût donné des Conseillers si habiles. Il regarda ce présent, comme un gage assuré de la tendresse, que ce Prince avoit pour luy, & il ne fit jamais rien que suivant l'avis de ces deux grands Hommes, qu'il honnora toûjours d'une singuliere afection.

Tamerlan secondé par ces deux Ministres, gouverna son Etat avec tant de douceur, de prudence, & d'équité qu'il gagna entierement le cœur de ses Sujets, qui voyoient avec un plaisir incroyable, que ce jeune Prince, à mésure qu'il avançoit en âge, acqueroit tous les jours quelque nouvelle vertu.

En éfet il ne negligeoit rien pour se rendre un Prince parfait. Il s'inf-

truiſoit avec ſoin dans l'Art de regner. Il employoit les heures de ſon loiſir, plûtôt à l'étude qu'aux divertiſſemens. Et lors qu'on croyoit qu'il étoit dans le bain, qui étoit le plus grand plaiſir des Parthes, on le trouvoit ataché à la lecture de quelque livre d'Hiſtoire, ou de Politique.

Mais ſa principale ocupation étoit de connoître les affaires de ſon Etat, d'aſſiſter aux Conſeils, de s'informer des neceſſitez de ſon peuple, d'ordonner qu'on reprimât les vices, & les debauches, & de faire regner dans ſon païs l'abondance, & le negoce. Cependant il raportoit à la benediction de Dieu l'heureux ſuccés de ſon adminiſtration, ne l'attribuant pas à ſes ſoins, ni à ſon habileté.

Il deſiroit paſſionément d'acquerir de la gloire, & il ſouhaitoit d'avoir l'ocaſion de ſe rendre illuſtre, par des exploits Heroiques ; Mais il aimoit mieux languir dans l'oiſiveté, que d'entreprendre des guerres injuſtes, ne voulant pas agrandir ſes Etats par de mauvaiſes voyes, & étant perſua-

dé qu'il eſt plus glorieux de ſurmonter ſon ambition, que de triompher de ſes ennemis.

Aprés qu'il eut paſſé quelques années dans le repos, il fut obligé de prendre les armes, pour faire la guerre aux Moſcovites, qui avoient pillé, & ravagé les Terres de ſes Voiſins & de ſes Alliez.

Ces peuples n'ayant pas aſſez de forces pour reſiſter à leurs ennemis, dépécherent une Ambaſſade vers Tamerlan pour le prier de les ſecourir. Le Prince touché de leur calamité, donna une réponſe favorable à leurs Ambaſſadeurs. Ayant enſuite conſulté ſes deux fideles Conſeillers, ſuivant leur Avis, il envoya declarer la guerre aux Moſcovites. Et dés qu'il eut raſſemblé toutes ſes troupes, il ſe mit en campagne ; marcha droit aux ennemis ; leur donna bataille ; & remporta une entiére Victoire ſur eux.

Aprés qu'il eut eu cet avantage ſur les Moſcovites, il en rendit à Dieu de ſolemnelles actions de graces, lui atribuant l'heureux ſuccés de cette journée. Car ſon bonheur ne luy inſ-

pira jamais aucun sentiment d'orgueil. Mais jettant les yeux sur tant de milliers d'hommes, étendus sur le champ de bataille, il deplora sa condition, & celle des Princes, qui quelque aversion qu'ils ayent pour la guerre, sont souvent obligez, pour le bien de leurs Sujets, de prendre les armes, & de verser le sang de leurs semblables.

Cette reflexion luy fit dire; Que son pere étoit heureux d'avoir préferé le repos à la vie penible & tumultueuse à laquelle un Prince qui regne est necessairement engagé.

Comme les Moscovites avoient perdu leurs meilleures troupes dans cette bataille, ils envoyérent une Ambassade à Tamerlan, pour luy proposer un accommodement.

Tamerlan fit un accueil trés-obligeant aux Ambassadeurs du Czar; & bien loin d'insulter à leur malheur, il témoigna être fâché d'avoir été reduit à la necessité de répandre le sang des Moscovites, & leur parla avec tant de douceur, qu'ils furent charmez de son honneteté.

Il proposa ensuite les conditions de la paix, lesquelles ayant été acceptées, le Traité fut dressé & signé de part & d'autre. Aprés quoi, Tamerlan se mit en chemin pour retourner à Smaracande. Dans tous les lieux où il passa, on luy fit des entrées magnifiques ; on dressa des Arcs de triomphe, & on donna diverses marques d'une alegresse publique, qui ne donnerent de la joye à Tamerlan, que parce qu'elles étoient des témoignages de l'amour que ses Sujets luy portoient.

Dés qu'il fut arrivé à la Cour de son pere, il reçut une Ambassade solemnelle de la part du Grand Cam des Tartares son Oncle, qui l'envoyoit feliciter de sa victoire, & luy ofrir en même tems sa fille : avec promesse de le faire réconnoître pour l'heritier de son Empire, comme son plus proche parent.

Il n'eut pas plûtôt apris cette agréable nouvelle, qu'il partit pour Quinçay où étoit alors l'Empereur son Oncle : Et dés qu'il y fut arrivé il fut couronné, du consentement des

Etats du païs. Et puis il épousa la Princesse.

Quelques jours aprés la consommation de son mariage, il se mit en chemin avec sa nouvelle Epouse, & revint au lieu de sa naissance, où il trouva plusieurs Ambassadeurs, dont les uns y étoient venus pour le feliciter de sa nouvelle Dignité, & les autres pour faire alliance avec luy,& pour gagner son amitié.

Les Ambassadeurs de Pologne prièrent Tamerlan de donner secours à leur Prince, qui vouloit faire la guerre aux Moscovites. Ils luy representerent qu'il avoit sujet de craindre le Czar, qui n'etoit qu'un ennemi reconcilié, & qui à la premiere occasion ne manqueroit pas de l'ataquer, s'il pouvoit se rendre maître de la Pologne.

Tamerlan n'eut aucun égard à cette remontrance. Il répondit aux Polonnois, qu'il avoit donné aux Moscovites la chose du monde qui luy étoit la plus chére, c'est à dire sa foy,& qu'il vouloit la garder inviolablement: Qu'il ne romproit jamais

la paix qu'il avoit jurée, & qu'il ne se rendroit pas coupable d'une infidélité, qui le couvriroit d'infamie.

La plûpart de ses Conseillers étoient d'avis qu'il acordât aux Polonois le secours qu'ils luy demandoient. Ces ministres luy répresentoient, Qu'il étoit de son interêt d'afoiblir les Moscovites, & de les mettre en état de ne pouvoir plus rien entreprendre contre luy. Mais comme il avoit plus d'égard à ce qu'exigeoit de luy la justice, & la bonne foi, qu'à toutes les considérations qu'on luy opposoit, il persista dans son sentiment. En ce tems là il resolut de porter la guerre dans la Chine, tant pour chasser les Chinois des Terres qu'ils avoient usurpées aux Tartares, que pour assurer davantage de ce côté-là, les frontieres de la Tartarie.

Dés qu'il eut formé ce dessein, il fit les préparatifs necessaires pour cette grande entrepriſe. Mais avant que de l'executer, il envoya des Ambassadeurs au Roy de la Chine, pour luy

redemander les terres, les Hordes, & les Pâturages, qu'il avoit usurpez aux tartares contre les Articles des derniers traitez.

Ces Ambassadeurs s'étant acquitez de leur commission, recurent la réponse que tamerlan avoit prévuë. Le Roy de la Chine leur dit, qu'il s'étonnoit que leur Prince osât luy déclarer la guerre : Que tamerlan devoit s'estimer heureux, de ce que les Chinois n'avoient pas conquis tous ses Etats, comme ils eussent pû le faire ; & qu'il auroit bientôt lieu de se repentir d'une entreprise si temeraire.

Cette fiére reponse obligea le Prince à faire avancer ses troupes vers leurs rendez-vous, & à donner ordre qu'on y transportât les munitions, & les vivres necessaires pour leur entretien. Aprés, il partit de sa Capitale, & dans peu de jours il se rendit au lieu où étoit son armée.

Il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il aprit qu'un des Vaisseaux du Grand, Cam, nommé Calis, qui aspiroit à l'Empire, s'étoit revolté contre luy,

qu'il avoit rassemblé un trés-grand nombre de troupes, & qu'il s'étoit rendu Maître de Cambalu, qui étoit la ville Capitale de la Province de Catay, dont les habitans luy avoient ouvert les portes, & l'avoient reçu avec autant de joye, que s'il eût été leur légitime Souverain.

Lors que Tamerlan eut été informé de cette rebellion, il ordonna à Calibes, General des Tartares, de demeurer sur la frontiére avec une partie de ses troupes, pour empêcher que les Chinois ne fissent irruption dans ses Terres. Et en même tems il marcha contre Calis, avec le reste de son armée.

Lors qu'elle fut en présence des troupes de ce rebelle, Tamerlan tint conseil de guerre avec ses principaux Capitaines, & suivant leur avis, il luy donna bataille. Il chargea les ennemis avec tant de valeur, & de succés, qu'il les défit entierement. Calis donna en cette ocasion toutes les marques d'un courage intrepide. Mais ayant reçu une grande blessure, il fut fait prisonnier.

Le jour suivant, Tamerlan assembla le Conseil de guerre, où Calis fut condamné à la mort. Incontinent aprés, on luy trencha la tête : Et tous les autres Chefs, complices de sa rebellion subirent la même peine.

L'armée victorieuse ne trouvant plus de rebelles à combatre, prit la route du Catay. Quoy que cette Province eût pris le parti de Calis; neanmoins le Prince, par une bonté particuliere, défendit aux Soldats de faire aucune insulte aux peuples de ce païs-là, voulant empêcher qu'ils ne ressentissent aucune des incommoditez de la guerre.

Toutes les villes qui sétoient revoltées députerent vers le Prince pour implorer sa clemence. Et Tamerlan agissant en pere de la patrie, plûtôt qu'en Souverain irrité, leur pardonna leur faute, & n'exigea d'elles autre chose, si non qu'elles fournissent des vivres à son armée.

Ce fut de cette maniere que cette dangereuse guerre civile fut terminée. Tamerlan acquit beaucoup de

gloire dans cette expedition ; Car il s'y conduisit avec une extrême prudence, & un grand courage. Si c'eût été un Prince lâche, negligent, adonné à ses plaisirs, la rebellion de Calis eut pû se soûtenir, & elle eût eu peut-être le succés qu'il s'en promettoit. Mais comme Tamerlan avoit des qualitez contraires à celles-là, il recueillit les fruits de ses soins, & de sa vigilance ; & il établit solidement son Empire.

Aprés qu'il eut reçu des marques de la soûmission de toutes les villes, qui s'étoient revoltées contre luy, il se mit en chemin, pour aller joindre les troupes qu'il avoit laissées sous le commandement de Calibes. Elles le reçurent avec des cris de joye, & des aplaudissemens qui témoignoient l'amour qu'elles avoient pour leur Prince, tous les Capitaines & les Soldats faisant paroitre une satisfaction incroyable de son heureux retour, & l'apellant, à haute voix, à la façon des Tartares, Empereur trés-grand, & trés-glorieux.

Dés qu'il fut arrivé au Camp, l

entra dans ſa tente avec Odmar. Et il luy demanda ſon avis ſur le deſſein qu'il avoit d'aller paſſer l'hyver à la Cour du Grand Cham, ſon Oncle.

Comme Odmar ne ſavoit point flater, qu'il aimoit la perſonne du Prince, & qu'il avoit accoûtumé de luy dire librement ce qu'il croyoit luy être avantageux, il luy repréſenta : Que le Grand Tamerlan devoit faire connoître à toute la terre qu'il ſavoit vaincre, & bien uſer de la Victoire : Qu'ainſi il ne devoit pas s'arrêter en ſi beau chemin : Que les Tartares & les Parthes ne jugeoient pas qu'un Prince fût digne de leur commander, s'il ne marchoit avec eux à la guerre : Que comme il avoit entrepris l'expedition de la Chine, pour augmenter ſa gloire, & pour reprendre ſur les Chinois, les terres qu'ils luy avoient uſurpées, il ne devoit prendre aucun repos, juſqu'à ce qu'il eût executé un projet ſi juſte : Que le voyage qu'il vouloit faire, étoit contraire à ſa reputation, & à ſon devoir : Qu'on pourroit s'imagi-

ner qu'il s'ennuyoit déja des fatigues de la guerre ; & qu'il préferoit les divertiſſemens de la Cour à une vie ſi pénible, & ſi laborieuſe, Odmar ajoûta : Qu'il ſe promettoit que la liberté qu'il prenoit de luy dire ſon ſentiment ne luy déplairoit pas, puis qu'elle étoit l'éfet du Zele qu'il avoit pour sõ ſervice & pour ſa gloire.

Tamerlan parut tout penſif aprés le diſcours d'Odmar. Il changeoit de couleur de tems en tems, ſans lui faire aucune réponſe. Cependant Odmar, bien qu'il aprehendât que ſes remonſtrances n'euſſent choqué Tamerlan, ne laiſſa pourtant pas de luy repeter les mêmes choſes, en embraſſant ſes genoux & baiſant les bords de ſa Veſte, comme on a acoûtumé d'en uſer envers les Empereurs des Tartares, pour marque de Sujetion, & de Servitude.

Alors le Prince le regardant fixément, luy fit connoître que ce qui le rendoit ainſi recueilli étoit, qu'étant convaincu de ſon afection & de ſa fidelité, il ne croyoit pas pouvoir le recompenſer dignement : Que les ve-

tez qu'il venoit d entendre, bien loin, de le choquer, luy avoient été fort agréables : Que la loüable hardieſſe qu'Odmar avoit euë en cette ocaſion faiſoit connoître combien grande avoit été la prudence du Roy ſon pere, dans le choix d'un ſi fidéle & ſi ſage Miniſtre, pour le placer auprés de luy, & pour l'aſſiſter de ſes Conſeils : Que la neceſſité où il étoit de renoncer au repos, luy aprenoit la conformité qu'ont avec Dieu, les Souverains, puis que leur gloire, de même que celle du Roy des Rois, conſiſte dans l'action, & dans le ſoin qu'ils doivent prendre de leurs Etats, & de leurs Peuples : Qu'ainſi au lieu de ſe delaſſer de ſes travaux, il vouloit s'engager à de nouvelles fatigues, renoncer à tous les divertiſſemens, & à toutes les delices de Quinçay, & n'avoir point d'autre plaiſir, que celuy de s'aquiter de ſon devoir, & de pouſſer avec vigueur la guerre contre les uſurpateurs de ſes Provinces.

Tamerlan ayant reſolu de continuer ſon expedition de la Chine

aprés avoir fait sa priere décampa, & marcha à petites journées, pour ne pas fatiguer ses troupes. Lors qu'il fut arrivé prés de la fameuse muraille qui sépare le Royaume de la Chine, de la Tartarie, il manda ses Généraux, voulant sçavoir leur avis sur les moyens qu'il faloit prendre pour forcer ce passage.

Chacun ayant dit ce qu'il pensoit là dessus, Tamerlan répondit : Qu'il esperoit que le Grand Dieu, dont il vouloit defendre la gloire contre des Infidéles & des Idolatres, apuyeroit ses justes prétensions, & feroit réussir ses desseins ; Que redoublant les forces & le courage de ses soldats, il rendroit aisé, ce qui paroissoit si dificile à ses Capitaines.

Dés que ses troupes furent arrivées au rendez-vous qu'il leur avoit donné, il marcha en personne avec toute son armée ; & s'étant aproché de cette muraille, il en chassa sans peine, les Chinois qui la gardoient, aprés en avoir fait un grand massacre.

Leur défaite enrichit les Soldats

de Tamerlan, qui trouverent beaucoup d'or sur leurs armes, & sur les harnois de leurs chevaux. Un des parens du Roy de la Chine, qui prenoit aussi le titre de Roy, & les principaux Chefs des Chinois, qui purent échaper aux Cimeterres des Vainqueurs furent faits prisonniers.

Le Roy de la Chine ayant apris cette triste nouvelle, donna ses ordres pour faire assembler ses troupes de tous côtez, & en même tems il commanda que dans toutes les villes des provinces voisines de la frontiére, tous ceux qui seroient en état de porter les armes, montassent promptement à cheval, & se rendissent à Pekin.

Cependant Tamerlan, dont la prudence étoit admirable, voulant assurer son retour fit démolir l'endroit de la muraille qui fermoit le passage par où ses troupes pouvoient se retirer, & il traita les peuples de ces montagnes avec tant de douceur, qu'ils furent bien aises d'être soûmis à ce nouveau Maître.

Les ordres qu'il avoit donnez pour

pour la demolition des fortereſſes qui avoient été conſtruites ſur la muraille ayant été executez, il marcha à Pekin, pour en faire le ſiége,& dans peu de jours il ſe rendit Maitre de cette place.

Lors qu'il y fut entré, il paſſa un jour entier en prieres. Et aprés avoir invoqué ſolemnellement le Dieu des batailles, à qui il atribuoit l'heureux ſuccés de ſes armes il ſe mit en marche, & tira droit à l'ennemi, qui étoit à Sintelu, avec toutes ſes forces,& celles de ſes Alliez.

Le Roy de la Chine ayant ſû que les Tartares marchoient à luy, avec toute la diligence poſſible, voulut leur epargner une partie du chemin, & alla au devant d'eux avec un auſſi pompeux apareil, que s'il n'eût eu envie que de faire montre de ſes richeſſes, & de ſa magnificence. On ne voyoit qu'or & argent dans ſon armée, & le Cheval ſur lequel il étoit monté, étoit ſi brillant de rubis, de perles & de Diamans, que les yeux n'en pouvoient pas ſoûtenir l'éclat.

Il étoit âgé de trente-trois ans où

environ. Il avoit été nourri dans les délices, & les plaisirs de la Cour. Et il n'avoit jamais enduré les fatigues de la guerre, ayant passé ses jours dans l'oisiveté, & mené une vie molle & voluptueuse.

Il étoit acompagné de quatre Rois ses Alliez, qui marchoient avec la même pompe que luy. Les soldats Tartares naturellement avides de butin, voyant tant de richesses, souhaitoient avec une extrême ardeur d'en venir aux mains avec des ennemis, dont la défaite devoit les enrichir.

Je n'entreray pas dans le détail de la bataille qui se donna entre les Tartares & les Chinois. Je diray seulement, que Tamerlan remporta une entiere victoire sur le Roy de la Chine, aprés un combat de huit heures, qui finit par la nuit; & que le Camp des Chinois fut forcé par les Tartares. Le Roy fut blessé d'un coup de fléche au bras droit, & tomba en la puissance de Tamerlan. Deux Rois Alliez du Roy de la Chine perdirent la vie dans la mêlée, & deux autres furent faits prisonniers.

On trouva tant de richeſſes dans le Camp des ennemis, qu'elles étoient ineſtimables par leur prix, & par leur beauté. Il y avoit une grande quantité de pierreries, de vaiſſelle d'or & d'argent, & les chariots ſi riches, & ſi bien travaillez, qu'on ne pouvoit les eſtimer aſſez.

Le Prince, aprés cet heureux ſuccés, viſita le champ de bataille; tant pour empécher la tuerie, & pour rallier les ſiens, que pour poſer les gardes à l'ordinaire. Il ordonna en même tems, qu'on penſât le roy de la Chine, & qu'ón eût grand ſoin de luy.

Tamerlan, aprés avoir commandé qu'on enterrât les morts, rendit graces à dieu de la victoire qu'il venoit de remporter, le remerciant ſur tout, de ce que dans cette dangereuſe journée, il n'avoit perdu aucun de ſes plus chers Serviteurs, & témoignant cependant qu'il regrettoit beaucoup les autres: quoy qu'il les crût heureux d'être morts pour le ſervice de leur Prince, aprés avoir combatu vaillamment contre des

Barbares qui adoroient de fauſſes Divinitez.

Ayant enſuite ordonné qu'on fit panſer les bleſſez, il alla viſiter Calibes qui étoit de ce nombre, & il lui donna les loüanges qui étoient duës à la bonne conduite, & à la valeur que ce Géneral avoit fait paroitre dans le combat.

On aprit au Prince qu'un des freres du Roi de la Chine s'en étoit fuï avec quinze ou ſeize mille chevaux, qui s'étoient ralliez prés de lui. il en envoya trente mille à ſa pourſuite, & il s'avança plus avant dans le païs.

Aprés un jour de marche, il fit tendre ſes magnifiques pavillons. Et dés que les principaux Chefs de ſon armées s'y furent rendus il envoya ordre qu'on eut avertit Tamerlan que ce Monarque étoit prés de ſa Tante, il en ſortit pour l'aller recevoir.

Ce Grand Prince ne parût point abatu de ſa diſgrace. Et avec un air qui marquoit la grandeur de ſon courage, & la fermeté de ſon cœur (: Mes Dieux, *dit-il*, irritez contre moi, &

contre mon Royaume, m'ont fait ton prisonnier. S'il est vrai, comme la renommée l'a publié, que tu ne combats que pour la gloire de ta Nation, celle que tu viens d'acquerir doit te combler de joye. Car tu ne pouvois remporter une victoire plus illustre, que d'avoir triomphé du fils du Soleil, & du Seigneur du Monde; & de l'avoir rangé sous ta puissance.)

Tamerlan aprés avoir salué fort civilement le ROY de la Chine, le fit entrer dans sa Tante. Et comme la prosperité ne le rendoit ni insolent ni fier, & que la bonne fortune ne lui inspiroit aucune pensée d'orgueil, il lui répondit avec beaucoup d'honnêteté. Qu'il n'abuseroit point de l'avantage qu'il avoit eu, & que par toute sorte de bons traitemens, il tâcheroit d'adoucir le malheur de sa condition presente; Qu'au reste il étoit redevable du sucés de ses armes au Dieu qu'il adoroit; Qu'il n'y avoit que ce Dieu tout-puissant, qui méritât les hommages des hommes, & qu'il disposoit des évenemens de la

guerre ; Que c'étoit à lui, & non pas à de fausses Divinitez que le Roi de la Chine devoit atribuër sa mauvaise fortune.

Le Prince Chinois charmé du discours obligeant de Tamerlan, lui en témoigna sa reconnoissance. On fit ensuite venir les prisonniers les plus considérables. On n'a jamais vû rien de plus riche, ni de plus magnifique que leurs habits, qui étoient tous brillans d'or & de pierreries.

Les deux Rois Alliez du Roi de la Chine parurent les prémiers. Dés que Tamerlan les aperçut, il se leva pour leur faire honneur, & ils l'adorerent presque en le saluant. Il leur commanda de se relever de terre, & il les reçut avec la même douceur qu'il avoit témoignée au Prince, dont ils avoient pris le parti.

Aprés les avoir congediez, il assembla ses Géneraux pour deliberer sur les entrepriſes qu'il devoit faire contre les Chinois Dans le tems qu'il étoit au Conseil, on luy aporta la nouvelle que le frere du Roy de la Chine s'étoit jetté dans *Quanton*, &

qu'aprés y avoir mis une forte garnison, il en étoit sorti, & avoit assemblé quantité de troupes. Sur cet Avis on resolut d'ataquer cette ville, qui étoit une des principales du Royaume, fort peuplée, & trés-forte.

Cependant on esperoit de l'emporter bien tôt, parce que la Consternation étoit generale dans toute la Chine, & que d'ailleurs on savoit que la douceur dont Tamerlan usoit envers ceux qu'il avoit vaincus savoit disposé les habitans des plus fortes places à se ranger sous son obéissance, lors qu'il les ataqueroit.

Ils avoient apris que ce Prince prenoit un singulier plaisir de faire ressentir les éfets de sa clémence, à ceux qui se soumettoient à luy, & qu'il n'agissoit avec rigueur, que lors que par des marques de bonté, il n'avoit pû ramener les coupables dans leur devoir.

Un autre qualité le faisoit cherir & admirer de tout le monde? C'est qu'il gardoit exactement sa parole, & que personne n'eût osé luy conseiller d'y manquer, sans encourir

son indignation. Le bruit d'une vertu si rare, & si digne d'un Grand Prince, produisoit cet efet, parmi ces peuples, qu'ils comptoient sur ce qu'il leur promettoit comme si la chose avoit été executée.

Pour revenir au siége de *Quanton*, dans le tems que le Prince étoit sur le point de le commencer, il aprit que le frere du Roy de la Chine s'étoit mis en mouvement, pour luy donner une seconde bataille.

Sur cette nouvelle, Tamerlan marcha à ce Prince, & l'ayant ataqué le défit entierement. Les habitans de *Quanton* ayant apris cette nouvelle, resolurent de se rendre à Tamerlan. Ainsi ils luy envoyérent des Députez, auxquels il acorda tout ce qu'ils luy avoient demandé.

Cependant le Prince de la Chine, assembla les principaux Chinois qui étoient auprés de luy, pour savoir quelle resolution il faloit prendre dans cette triste conjoncture Comme on vit que l'ennemi s'étoit emparé des deux plus belles & plus fortes places du Royaume, & qu'on n'avoit

pas assez de forces pour luy resister, on se determina de lui faire des propositions de paix.

Pour cét éfet, ce Prince envoya a Tamerlan des Ambassadeurs, qui luy dirent qu ils étoient prêts à subir la Loi qu'il voudroit leur imposer, & qu'ils le prioient de mettre en liberté leur Roi, & de lui acorder des conditions raisonnables : Que le bruit de son humanité les avoit portez à faire cette démarche, & à venir rechercher son amitié.

Tamerlan leur ayant fait une reception fort honnorable leur répondit. Qu'il leur feroit connoître, qu'ils avoient eu raison de ce confier en sa douceur, & en son humanité ; & qu'il eût souhaité que leur Roi ne l'eût pas contraint à porter la guerre dans son Royaume : Mais que comme il n'avoit pris les armes que pour parvenir à une bonne paix, il vouloit bien la leur acoorder, puis qu'ils la luy demandoient.

Tamerlan leur fit dire ensuite : (Qu'il vouloit conserver tout ce ce qu'il venoit de conquerir, comme

luy apartenant par le droit de la guerre : Qu'il faloit que la riviere le long de laquelle il étoit campé, servît de frontiére aux deux Etats jusqu'à Porchio, & jusqu'à la Mer : Que le Roi de la Chine, & ses successeurs lui payassent tous les ans un Tribut de deux cens mille écus & qu'il lui comptât cinq cent mille écus pour les frais de la guerre; moyennant quoi il seroit mis en liberté ; Que tous les autres prisonniers payassent leur rançon aux particuliers qui les avoient pris, excepté ceux qui portoient le titre de Roi, qui lui payeroient cent mille écus chacun : Que pour la sûreté du Traité on lui donnât pour ôtages les deux Rois, & douze Seigneurs Chinois, qui seroient échangez tous les ans avec un pareil nombre qui prendroient leur place.)

Ces conditions parurent bien rudes aux Chinois Mais comme ils n'avoient pas assez de forces pour resister à Tamerlan, qui avoit assez pour subjuguer tout le Royaume, ils resolurent de les accepter ; esperant que dans la suite, quelque conjoncture pourroit les délivrer du joug

qu'on leur imposoit, & les rétablir dans leur premier état.

Dés qu'ils eurent fait savoir leur resolution à Tamerlan, il fit amener de Quanton le Roi de la Chine, qui y jura solemnellement la paix.

Incontinent aprés que le Traité eût été executé, il donna ordre à ses troupes de se tenir prêtes pour prendre la route de la Tartarie, au premier commandement qui leur en seroit fait. En même tems il chargea Odmar du Gouvernement du païs, qu'il venoit de conquerir, & il lui ordonna de faire abatre tous les Idoles qui étoient dans l'étenduë de ses Conquêtes, voulant absolument qu'on n'y adorât qu'un seul Dieu, à la maniere de son païs.

Odmar prenant congé de Tamerlan s'humilia jusqu'à ses piez. Mais le Prince l'ayant relevé lui dit en souriant, (Je vois bien que tu es à present Chinois, puis que tu veux m'adorer; comme ceux de la Chine adorent leur Roi. Toute l'adoration que je desire de toi, est que tu execute fidelement mes ordres, te conjurant

sur tout, d'établir dans ma nouvelle Conquête, le culte du Vray Dieu, ensuite mon autorité. Gouverne avec douceur les Peuples que je confie à ta conduite; & souvien toi en même tems, qu'ils ont été assujetis par l'épée, & qu'ils ne sont pas soumis à moi, par un mouvement d'amour: Qu'ainsi il faut se méfier d'eux & les rétenir dans le devoir par la crainte.)

Cela dit, il embrassa Odmar, & en separant de lui; il lui donna une grande marque de la bienveillance dont il l'honoroit. Car il ne pût le quitter sans faire paroitre une douleur extrême d'être obligé d'éloigner de sa personne, un Ministre qui lui étoit si cher.

Il reçût les Ambassades qu'on lui envoyoit de divers endroits, écoutant favorablement les demandes justes qu'ils lui faisoient, & leur donnant toute la satisfaction qu'ils pouvoient raisonnablement esperer.

L'Ambassade qui lui fut la plus agréable fut celle d'Emmanuel Pa-

léologue, Empereur de Constantinople, qui lui demandoit du secours contre Bajazeth, Empereur des Turcs, lequel avoit dessein de joindre à son Empire celui de Grece, & se preparoit à assieger Constantinople.

Tamerlan fut ravi qu'on lui fournît l'occasion d'assister un Prince opprimé, & de tourner ses armes contre un Tyran, qui s'étoit rendu redoutable par ses Violences, & par sa cruauté.

Avant de se mettre en campagne, il dépecha des Ambassadeurs vers Bajazéth, pour lui representer, que le Prince qu'il inquiétoit étoit son Allié, & que par cette consideration, il le prioit de ne lui faire plus la guerre.

Ces Ambassadeurs ensuite lui présenterent une riche veste, suivant la coutume reçuë par toute l'Asie, où les souverains en usent ainsi envers les Princes qui leur sont inferieurs.

Bajazeth ayant refusé ce present avec mépris, répondit fiérement; *Depuis quand se mêle vôtre Maître? A t'il droit de me prescrire la conduite que*

je dois tenir ? Qu'il se contente de donner la Loy à ses Sujets, sans entreprendre de la donner aux autres. Je le trouve fort plaisant, lui qu'on connoit à peine, de vouloir faire des présens de cette sorte, à un Prince de mon rang, & de ma naissance, fils d'Amurath, & petit fils d'Orcan.

Tamerlan aigri de cette reponse assembla ses troupes : Et aprés qu'il eut fait des prieres publiques pour implorer le secours de Dieu, en qui il mettoit toute sa confiance, il se mit en campagne.

Pendant qu'il étoit en marche, il aprit que Bajazeth, aprés s'être rendu Maître de toute la Grece, avoit mis le siége devant Constantinople : Mais qu'ayant sû que les Tartares s'avançoient pour luy donner bataille, il s'étoit retiré de devant cette place, & qu'il faisoit grande diligence pour les venir combatre.

Lors que les deux armées furent en présence, quelques troupes commandées par le Prince de Ciarcan, un des Generaux de Tamerlan, attaquerent deux mille chevaux Turcs,

qui étoient des Coureurs de leur armée. Il y en eut beaucoup de tüez, & de prisonniers, parmi lesquels se trouva le Bassa de Natolie, qu'on présenta à Tamerlan.

Le Prince luy demanda pourquoy son Maître se méconnoissoit si fort, que de luy témoigner du mépris ? La réponse du Bassa fut, Que son Seigneur étoit un Soleil en terre, qui ne pouvoit souffrir de compagnon : Qu'on s'étonnoit que Tamerlan fût venu de si loin, & par des chemins si dificiles, pour s'opoſer aux conquêtes du Grand Bajazeth : Mais que ce Prince étoit invincible : Que bientôt on verroit toute la Terre assujetie à sa puissance.

Ces paroles, *répartit Tamerlan*, sont magnifiques, Bajazeth neanmoins saura dans peu de jours que je suis envoyé du Ciel pour châtier son orgueil, & que comme Dieu se plaît à élever les choses basses, aussi prend-il plaisir à abaisser les choses hautes. Mais du moins, *ajoûta-t-il*, ay je fait lever le siege de Constantinople, & vous avez éprouvé, à vos

depens, que mes Parthes valent bien ſes Turcs, & ma Cavalerie la ſienne. *Alors changeant de diſcours*; croyez-vous, *dit-il*, que Bajazeth en vienne à une bataille? Ouy, *repondit le Baſſa*, & même il n'y a rien qu'il ſouhaite avec tant d'ardeur. Et ſi j'oſois, je voudrois vous ſuplier de me mettre en liberté afin d'avoir cette honneur d'être vû les armes à la main dans une ſi belle ocaſion, & combatant auprés de mon Prince.

Tamerlan luy acorda ſa demande, & le chargea en même tems de dire à Bajazeth, qu'il combatroit où il y y auroit une banniere verte.

Le Baſſa charmé d'une bonté ſi extraordinaire proteſta, en prenant congé de Tamerlan, qu'aprés ſon Seigneur & ſon Maitre, il n'y avoit perſonne au monde qu'il ſervît avec plus d'atachement, & de fidelité que luy.

Comme il étoit peneté de la reconnoiſſance que meritoit une ſi grande grace, il publia par tout l'obligation qu'il avoit à Tamerlan, exagerant ſur tout la generoſité de ce

Prince, qui luy avoit donné un trés beau Cheval, quoy qu'il sçût que le Bassa devoit s'en servir pour combatre contre luy.

Deux jours aprés que Tamerlan eut mis en liberté cet Oficier Turc, il donna bataille à Bajazeth, sur lequel il eut tout l'avantage, quoy que les ennemis eussent combatu avec toute la vigueur, & tout le courage qu'on pouvoit atendre des plus braves Soldats du monde Dans le combat Bajazeth reçut une blessure, & tomba vif entre les mains d'un des Generaux de Tamerlan.

Le Prince prit soin des enfans de Bajazeth qui avoient eu le même sort que leur Pere. et ayant fait penser sa blessure, il le fit mener en sa présence.

Quelques Auteurs ont écrit que Bajazeth parut aussi fier dans ce triste état, qu'il l'avoit été, dans sa prosperité, Que Tamerlan choqué de son orgueil luy avoit dit, que sa vie ne dépendoit que d'un mot, & qu'il pouvoit la luy ôter en le prononçant. Que Bajazeth avoit répondu,

Prononce le donc, & tu metras fin à mon infortune. Qu'ensuite Tamerlan luy avoit demandé, pourquoy il avoit été si temeraire que d'ataquer un Prince, aussi illustre que l'Empereur de Grece, & de vouloir le dépouiller de ses Etats ? Que Bajazeth avoit repliqué : Qu'il y avoit été poussé par le desir de la gloire, & de la domination. Que Tamerlan avoit ajoûté ces mots ; *D'où vient que tu traites si cruellement ceux que tu assujetis, & sans avoir égard ni au Sexe, ni à l'âge, tu les massacres impitoyablement* ? Que Bajazeth avoit dit, qu'il le faisoit pour donner plus de terreur à ses ennemis, et qu'enfin Tamerlan l'avoit menacé de luy faire souffrir le même traitement, pour empêcher ceux qui luy ressembloient d'exercer les mêmes crautez.

Mais un * Ecrivain fort exact & fort judicieux, assûre que Bajazeth fut fort bien reçû par Tamerlan, qui lui fit ressentir les éfets de sa douceur

* Herbelot Bibl. Orient. Carrou. Hist de l'Empire du Mogol.

& de sa bonté ordinaire : Qu'il lui fit dresser une Tente magnifique, le faisât manger à sa table, & tâchant de le consoler par toute sorte d'honnêtetez : Qu'il étoit toûjours convié dans tous les festins publics que Tamerlan faisoit, & qu'on n'oublioit rien pour adoucir la tristesse que lui causoit la perte de sa liberté.

Cet Ecrivain ajoûte ; Que ce que l'on dit touchant la Cage de fer où l'on prétend que Tamerlan fit enfermer Bajazeth, ne se trouve pas dans les Histoires les plus authentiques de la vie de ce Conquerant, ni même dans celles qui ont été écrites par ses ennemis : Que ce n'est que dans une Chronique moderne qu'il est fait mention de cette Cage de fer.

Bajazeth au reste ; mourut d'une esquinancie dans la ville d'Ischeher où Tamerlan l'avoit envoyé pour y faire sa residence. Ce Prince le regreta fort, & témoigna qu'il avoit dessein de le rétablir sur son Thrône, dés qu'il auroit remis quelques Souverains de Natolie, en possession des

Etats dont Bajazeth les avoit dépoüillez.

Des que l'Empereur de Constantinople, * eut apris que Tamerlan avoit remporté la victoire sur les Turc il lui envoya des Ambassadeurs, lesquels, suivant leur commission, declarerent à ce Prince que leur Maitre lui soûmettoit son Empire; & sa personne: voulant relever de sa Majesté, comme son fidele vassal. Qu'il l'atendoit avec impatience dans sa Capitale pour la lui remettre, aussi bien que tous les Etats, où il ne desiroit de demeurer que pour porter ses peuples à lui obeïr comme à leur legitime Souverain.

Tamerlan leur répondit, avec un visage où la douceur étoit peinte; Qu'il ne seroit pas venu de si loin, & qu'il ne se seroit pas exposé aux fatigues qu'il avoit soufertes, ny aux hazards qu'il avoit courus, s'il n eût pensé qu'à conquerir des nouveaux Etats; Que le but qu'il s'étoit proposé dans cette expedition étoit bien plus

* Herbel. ibid.

noble, & plus digne de Tamerlan, puis qu'il n'avoit point pour fondement que le plaisir de secourir un Prince injustement ataqué par un cruel Tyran ; Que si son entrepriſe avoit régardé favorablement son intention qui étoit juſte : Que c'étoit par le secours de Dieu, plûtôt que par la force, & le grand nombre de ſes troupes, qu'il avoit dompté le plus redoutable ennemi des Chrétiens- Qu'il ne vouloit pas qu'on pût dire de ſoy qu'au préjudice de ſa foi, & de ſon honneur, & ſous ombre de ſecourir ſon Ami & ſon Allié, il avoit pris les armes pour le dépoüiller de ſon bien ; Qu'enfin il étoit ſatisfait des marques de gratitude que l'Empereur leur Maitre venoit de lui donner, & des ofres obligeantes qu'il lui avoit faites, n'exigeant de lui aucune autre récompenſe du ſervice qu'il lui avoit rendu. Il ajoûta, Qu'il lui remettroit entre les mains les deux fils de Bajazeth, pour diſpoſer de leur deſtinée, & qu'il l'aſſuroit de ſon amitié, qui ne lui manqueroit jamais au beſoin.

La plûpart des Princes, sans avoir égard à la justice & à la raison, ne pensent qu'à étendre les frontieres de leurs Etats. Semblables à Alexandre le Grand, un monde entier ne seroit pas capable de satisfaire leur ambition insatiable. Il n'y a eu sur la Terre qu'un seul Tamerlan qui ait refusé des Empires lors qu'on les lui ofroit: & peut-être que dans la suite des tems, il n'y aura aucun Prince assez magnanime pour imiter un si glorieux exemple.

Comme le Soudan d'Egipte avoit secondé les injustes desseins des Turcs, Tamerlan tourna ses armes contre lui, il tailla en piéces ses troupes, il s'empara des plus fortes places de la Caramanie, & soûmit à sa domination toute la Judée.

Il rétablit les habitans de ce païs dans leur premiere liberté, & leur permit d'aller visiter le Sepulchre de Jesus-Christ, & d'y faire leurs devotions. Etant allé à Jerusalem, il fit ses prieres dans ce Sacré lieu & y laissa des presens trés magnifiques.

Il demanda à des Religieux où

étoit le corps du Seigneur. Ils lui répondirent qu'il etoit au Ciel à la droite de Dieu : ET le Prince s'étant mis à genoux, eut depuis le Nom de JESUS Christ en grande Veneration.

Lors qu'il fut de retour à Smaracande il y fit bâtir un fort-beau Temple à son honneur, & prit un singulier plaisir d'oüir parler de ses miracles, desirant qu'on lui en rafraichît souvent la memoire. Ce qui doit couvrir de confusion plusieurs Princes Chrêtiens, lesquels étant persuadez de la Divinité de leur Redempteur, non seulement ne lui rendent pas, avec un Zele ardent les hommages qui lui sont dûs, mais mêmes semblent avoir oublié les graces qu'il leur a faites, en les distinguant des autres hommes, par le pouvoir Souverain dont il les a revêtus.

Les Chrêtiens avoient une grande joye de ce que Tamerlan témoignoit tant de respect pour Jesus Christ. Mais les Juifs en étoient tres-fâchez, & l'en blâmoient ouvertement. C'étoient

des gens pour qui il avoit une extrême horreur, & il les apelloit méchans & maudits de Dieu.

Pendant que Tamerlan étoit à Jerusalem, son armée marchoit pour aller porter la guerre en Egipte. Le Prince ayant joint ses troupes, s'empara de Diamette, de Lariſſe, & du Caire, où il trouva des richesſes immenſes & un treſor ineſtimable & où il fit un grand nombre de priſonniers.

Comme il vouloit qu'ils le ſerviſſent dans cette guerre, il tâcha par des careſſes & par des préſens de les attirer dans ſon parti. Mais ils déclarerent qu'ils vouloient preſerver dans la fidelité qu'ils devoient à leur Souverain.

Tamerlan, qui eſtimoit la vertu, même dans ſes ennemis, bien loin d'être choqué de ce refus, les en loüa, & leur permit d'aller réjoindre le Soudan. C'étoit la coûtume de Tamerlan d'en uſer avec generoſité aprés avoir eu quelque avantage: Voulant ſe ſignaler auſſi bien par des actions de clemence que

par des marques d'un courage héroïque.

Aprés qu'il eut donné les ordres neceſſaires pour la conſervation du Caire, il fit paſſer le Nil à ſon armée, ne voulant pas laiſſer ſa Victoire imparfaite, & marcha du côté d'Alexandrie, où le Soudan s'étoit retiré.

Dés que ce Prince eut apris que Tamerlan s'avançoit vers cette ville, en ſortit, & ſe retira dans la Libie. En même tems les habitans envoyérent des Deputez à Tamerlan, pour lui faire ſavoir qu'ils étoient diſpoſez à ſe ranger ſous ſon obéiſſance.

Cette nouvelle donna autant de joye à Tamerlan, que peut en avoir un Prince doux & clément, qui voit que ſes projets réüſſiſſent, ſes ennemis ſe ſoûmettant à lui, ſans qu'il ſoit obligé de répandre le ſang humain.

Il eſt vray qu'il avoit quelque inquietude, de n'avoir pas le Soudan en ſa puiſſance. Car cela l'empêchoit d'agir envers ceux qui étoient en ar-

mes pour soûtenir le parti de ce Prince, avec la douceur dont il faisoit ressentir les éfets à ceux qui imploroient sa clémence.

Tamerlan n'eut pas plûtôt fait son entrée dans Alexandrie, qu'il sût que le Soudan, dans sa fuite, avoit été abandonné de la plûpart des Siens. Arsembei même son Lieutenant Géneneral, vint suplier Tamerlan qu'il eût la bonté de le recevoir à son service, puis que les afaires de son Maître étoient desesperées.

Ce Prince, qui étoit naturellement humain, lui fit un acueil favorable, & lui accorda sa demande. Et Arsembei jura fidelité à sa Majesté : Mais il garda mal son serment. Car il trama une conspiration contre Tamerlan, avec quatre-mille Mammelus, qui étoient dans Alexandrie, & qui avoient pris parti dans les troupes du Prince.

Le jour qu'il devoit executer cet horrible dessein, il entra dans la Tente de Tamerlan, & il s'aprocha de lui l'épée à la main. Tamerlan ayant aussi mis la main à la sienne, donna

d'un revers à ce Scelerat, & lui abatit presque tout le bras qu'il avoit levé pour parer le coup. En même tems on vint au secours du Prince & l'on se saisit d'Arsembei.

Le bruit du danger qu'avoit couru Tamerlan, s'étant répandu parmi les Capitaines & les soldats, ils se rendirent en foule à sa tente. Et pressez de l'amour qu'ils avoient pour lui, ils vouloient forcer les Gardes, qui s'opposoient à leur passage. Ils demandoient à le voir, avec des cris menaçans, disant qu'ils ne croiroient pas qu'il fût en vie, s'ils ne le voyoient.

Le Prince qui vouloit prendre du repos, fut contraint de satisfaire leur desir. Il parut devant eux, & les assura qu'il étoit en parfaite santé. Le plaisir qu'ils avoient de voir leur Maître, qu'ils aimoient comme leur vie, échapé au fer de cet assassin leur fit jetter de si grands cris de joye, qu'ils paroissoient être l'éfet du plus ardent amour, que jamais des Sujets eussent eu pour leur Prince.

Cependant Tamerlan de son côté,

goûtoit auſſi un plaiſir bien doux, & bien ſenſible: non ſeulement de s'être garanti du coup de ce perfide, qui avoit entrepris de l'aſſaſſiner; mais ſur tout de recevoir des marques ſi convainquantes, de la grande tendreſſe que ſes ſoldats avoient pour lui.

Le criminel, aprés avoir confeſſé ſa conſpiration, & declaré ceux qui en étoient complices, fut condamné à la mort. Les principaux des conjurez ſoufrirent le même ſuplice: Et les autres furent vendus comme des Eſclaves, que l'on tranſporta en un autre climat.

Comme Tamerlan étoit ennemi de la cruauté, il ne voulut pas demeurer à Alexandrie, pendant qu'on donnoit au peuple ce ſpectacle Tragique, & qu'on faiſoit ces executions ſanglantes, auſquelles il ne donna les mains qu'avec un extrême repugnance: quoi qu'il vît bien qu'elles étoient abſolument neceſſaires, & qu'un crime ſi atroce ne devoit pas demeurer impuni.

Il proteſtoit neanmoins qu'il ne

craignoit pas les assassins, parce qu'il avoit un Garde qui le mettoit à couvert des atentats, qu'on pouvoit faire contre lui, entendant parler de son Ange tutelaire, qu'il appelloit Moaniel. Il disoit que Dieu avoit ordonné à cét Ange de le preserver de toute sorte d'embuches. Il en portoit l'image empreinte dans ses enseignes, & dans ses Devises; & il faisoit éfacer par tout celle du croissant, qui est la marque des Ottomans, pour y mettre celle de son Ange.

Pendant que Tamerlan étoit à Alexandrie, les Ambassadeurs de plusieurs Rois de Lidie, & de Barbarie se rendirent en cette ville, pour luy jurer fidélité, & le reconnoître pour leur Souverain.

Tamerlan voyant que tous les peuples d'Egypte, ceux des environs s'étoient soûmis à sa domination, résolut de retourner à Smaracande. Aprés avoir donné à Calibes le gouvernement de ces païs-la, il en partit avec la satisfaction de voir que ses nouveaux Sujets charmez de sa dou-

ceur ; & de la justice qu'il rendoit également à tout le monde, étoient bien aises de vivre sous son Empire.

Ainsi les bons Princes jouïssent de la plus parfaite felicité, dont les hommes soient capables sur la Terre, qui est de faire un grand nombre de personnes heureuses ; au lieu que les méchans causent leur propre malheur, en faisant celuy des autres.

Tamerlan en quittant l'Egipte, prit le chemin de Jerusalem, où il retourna avec peu de suite. Il y demeura onze jours, qu'il employa à visiter le sepulchre de Jesus-Christ y faisant tous les jours ses prieres, il en emporta même beaucoup de terre, dont il vouloit honorer les lieux de devotion de sa nouvelle ville. Et il fit de grandes largesses aux Monasteres & aux Hôpitaux.

Pendant qu'il étoit en cette ville, son Chancelier, dont il suivoit le Conseil en beaucoup de choses, luy insinua, Qu'avant que de retourner en Tartarie, il pouvoit s'emparer de

l'Empire de Grece; Que cet Etat étoit fort à sa bienseance, aprés la conquête qu'il venoit de faire de celuy du Soudan; Que les Grands Princes ne devoient pas être esclaves de leur parole, ni garder les promesses qu'ils avoient faites à leurs Alliez, qu'autant qu'elles pouvoient être utiles à leurs interêts; Qu'il luy importoit de se rendre Maître de Constantinople, pour en faire le Siege de ses nouvelles conquêtes, & de n'avoir que la Mer pour borne de son Empire.

Mais Tamerlan luy repondit; qu'il aimoit mieux que la domination des Parthes eût des bornes plus étroites; en marchant sous les auspices de la vertu, que d'étendre ses frontieres, en commettant une infidelité qui le couvriroit d'oprobre, & d'infamie. Qu'il ne vouloit point d'autre récompense du service qu'il avoit rendu à l'Empereur de Grece, que le plaisir d'avoir fait une action genereuse; qu'il se vantoit de n'avoir jamais obtenu de victoire plus glorieuse, que celle qui luy avoit donné moyen de

délivrer ce Prince de la Tyrannie de Bajazeth: que c'étoit une chose assez commune de gagner des batailles ; & de conquerir des Royaumes ; Mais qu'il se trouvoit fort peu de Conquerants, qui eussent donné de justes bornes à leur ambition, & qu'il vouloit que la posterité connût que la justice regloit toutes ses actions, & ses demarches,

Le Chancelier, qui étoit un homme sage, quoy qu'ambitieux, se rendit à de si bonnes raisons, & donna de grandes loüanges à la generosité & au desintéressement du Prince.

Tamerlan étant parti de Jerusalém alla à Babilone, qui luy ouvrit ses portes, & se ranga sous son obeïssance De cette ville il passa en Armenie. On luy avoit mandé qu'un Prince Perse, apellé Guines, s'étoit mis en chemin pour luy demander la paix, & pour s'assujetir à luy. Tamerlan avoit une grande venération pour Guines qui passoit pour un Saint, parmi plusieurs personnes de sa Religion : & il s'estimoit heureux de pouvoir faire allian-

ce avec un Prince si pieux, & si devot,

Ainsi il lui envoya son Grand Chancelier, pour lui témoigner la joye qu'il avoit de le voir, & pour lui aprendre qu'il lui feroit tout l'honneur possible, le gratifieroit autant qu'il pourroit. Ce Prince venoit avec un équipage le plus simple du monde, n'ayant avec luy que des animaux de toute espéce aprivoisez, par le moyen desquels il disoit qu'il instruisoit les hommes.

Tamerlan ayant été averti que Guines n'étoit pas éloigné, alla en grande pompe au devant de luy. Dés que ce Prince l'aperçut, il fit des vœux pour la prosperité & pour le salut de Tamerlan, & pour l'avancement de la Religion du Prophete.

Tamerlan fut fort surpris de ne voir dans sa personne, ni dans sa suite, aucune marque de la Dignité Souveraine.

Cependant bien loin de le mépriser, il l'en estima davantage. Et comme il admiroit ceux qui se distin-

guoient par leur pieté, il luy fit bien des careſſes, il lui, donna quinze ou ſeize mille priſonniers des troupes des ennemis, afin qu'il les inſtruiſit dans ſa Religion. Tamerlan luy fit auſſi pluſieurs autres preſens,& l'ayãt comblé d'honneur,il le renvoya chez luy, aprés qu'il eut ſéjourné quinze jours auprés du Prince.

Lors que Guines fut arrivé dans ſes états; il diſpoſa les Nations voiſines de la Perſe, à reconnoître Tamerlan pour leur Souverain. Ainſi il reduiſit tout ce Royaume ſous ſon obéiſſance à l'exception de Tauris.

C'étoit une grande ville; puiſſante, & riche, qui en avoit beaucoup d'autres dans ſa dépendance. Elle s'étoit érigée en Republique, depuis quelques années; elle avoit fait choix d'un fameux Capitaine,nommé Taliſmahar, pour commander les gens de guerre qu'elle entretenoit. Et dans la conjoncture préſente, Elle l'avoit déclaré Souverain de ſon Etat.

Comme Tamerlan prétendoit rentrer dans l'ancien droit que ſes

predeceſſeurs avoient ſur la Perſe, dont Tauris étoit une des plus conſidérables villes, il reſolut de l'aſſieger, & il s'alla loger à huit lieues de la place.

Avant que d'en venir à la force, il envoya un Heraut aux habitans pour leur dire, qu'il conſerveroit leur ville dans la ſplendeur où elle étoit, & qu'il confirmeroit leurs privileges, pourvû qu'ils abandonnaſſent celuy qu'ils avoient depuis peu élû pour leur Prince, & qu'ils reconnuſſent l'Empereur des Tartares pour leur Souverain.

Comme les habitans voyoient qu'ils ne pouvoient pas ſe defendre, contre les troupes qui s'aprochoient de leurs murailles, ils obligérent Taliſmahar de ſortir de la ville; & ils députérent à Tamerlan, pour luy faire ſçavoir, qu'ils ſe ſoumetoient à ſa domination, & pour traiter avec luy.

L'Accord étant conclu, il fit ſon entrée dans Tauris, où il fut reçû avec tant de demonſtrations d'une allegreſſe publique, qu'il y fut comme adoré. Sa joye ne fut pas médi-

cre, de ce que sans répandre du sang, il avoit recouvré une si belle ville, qui avoit apartenu à ses prédeceſſeurs. Mais le plaisir qu'il en ressentoit fut troublé le lendemain, par la nouvelle qu'il reçut, que l'Empereur son Oncle étoit mort.

Incontinent aprés il se mit en marche avec ses troupes, ayant conferé au Prince de Tanais le Gouvernement de la Perse, & menant avec luy les Principaux Seigneurs de ce Royaume, qu'il avoit exhortez de faire le voyage de Smaracande.

Il étoit bien aise de leur faire voir sa Cour, dans tout son éclat & dans toute sa magnificence. Et d'ailleurs, par sa bonté, par sa douceur, & par ses biens-faits, il vouloit leur inspirer de l'amour, & de la fidelité pour luy. En éfet tant qu'il vecut, toute la Perse lui fut fort affectionneé. Elle lui fournit toûjours de bonnes troupes, & même des Colonies, pour assurer son autorité, dans la Sorie, & dans l'Empire de Soudan.

Tamerlan, accompagné de tous

ces Seigneurs, prit le chemin du Sachetay. Par tout où il passoit ce n'étoient qu'aclamations de tous les peuples, & vœux pour sa prosperité. Et de son côté que gratifications & largesses envers eux. Il arriva enfin à Smarande, où il fut reçu avec une magnificence extraordinaire. On y passa deux mois en fêtes, en courses, en carrousels, & en toute sorte de divertissemens.

Cependant l'Empereur fit jetter les fondemens du plus magnifique Temple, & du plus grand Hôpital, qu'on ait jamais vû, & il le dedia au Dieu tout-puissant, & incomprehensible. Pour l'execution de ce dessein, il avoit recherché les plus habiles Ouvriers de la Terre, voulant les employer non seulement à la construction de ces deux Bâtimens, mais aussi à celle de plusieurs autres Edifices publics, & particuliers. Car il avoit resolu d'acroître Smaracande, & de la rendre une fois plus grande qu'elle n'étoit.

Pour cet éfet, il avoit fait prendre les alignemens des ruës, & des pla-

ces publiques ; & il faisoit distribuer du terrain, à ceux qui vouloient bâtir des maisons, fournissant de l'argent à ceux qui ne pouvoient pas les achever sans ce secours.

Bien qu'il donnât beaucoup de tems à l'embellissement, & à l'agrandissement de sa Capitale, il en trouvoit encore pour menager l'afection des Soldats. Il avoit fait enregistrer les Noms de ceux qui s'étoient signalez ET en se faisant aporter ces registres, il leur acordoit des graces, & des récompenses proportionnées à leurs services, lors qu'ils ne s'y atendoient point, & il les élevoit à de plus grandes charges, suivant leur talent, & leur capacité.

Il fit ensuite les obseques de l'EMpereur son Oncle, avec toute la Pompe que méritoit un si Grand Prince.

Aprés avoir employé huit jours en ces cérémonies funébres, il se mit en état d'aller voir l'Impératrice son Epouse.

Pour cet effet il partit pour le voyage de Quinçay, avec toute sa Cour, & sa Garde ordinaire : ET aprés une

marche de plusieurs journées, il arriva à Cambalu. Jamais on ne vit des Sujets si ingenieux, & si liberaux pour témoigner leur amour à leur Souverain, que le furent les habitans de cette ville, lors que Tamerlan y fit son entrée.

L'Imperatrice vint au devant de son époux jusqu'à Cambalu. Aprés que Tamerlan y eut fait quelque séjour, il se mit en chemin pour contenter l'impatience des habitans de cette grande Ville, qui soûpiroient aprés la présence de leur Souverain.

Dés qu'il y fut arrivé, il se fit amener le Prince son fils, qui y avoit été élevé. Il n'avoit que sept ans, & il avoit été nourri avec toute la magnificence, & tous les soins qui convenoient à l'enfant d'un si Grand Prince. Tamerlan eut beaucoup de joye, le voyant bien fait, & beau. Mais ayant remarqué qu'on luy couvroit fort la tête, il défendit qu'à l'avenir on la luy tint couverte; ajoûtant qu'il faloit que ceux, qui par leur naissance, étoient apellez au Gou-

vernement des peuples, s'acoûtumaſſent, dés leurs tendres années, au froid & au chaud & fuſſent formez aux exercices rudes, & penibles, non pas nourris dans la molleſſe.

Et comme on luy eut repreſenté que le jeune Prince étoit d'un temperament foible, *En voulez-vous*, dit-il, *faire une femme ? Sachés que s'il n'eſt pas né pour les fatigues de la guerre, il eſt indigne de me ſucceder ; & que pour conſerver l'Empire des Parthes, il ne faut pas un Prince délicat.*

Pendant tout le tems que Tamerlan demeura à Quinçay, l'occupation des habitans n'étoit que de le voir, & de le ſuivre par tout où il alloit. C'étoit ce qui faiſoit leur plus ſenſible plaiſir, & qui cauſoit une grande ſatisfaction à Tamerlan. Car quelle plus grande joye, peut avoir un bon Prince que de connoître qu'il fait la felicité & les délices de ſes Sujets ?

Aprés que Tamerlan eut demeuré un mois à Quinçay, il en partit pour Smaracande, marchant à petites journées. Il chaſſoit par les chemins à

toute sorte de bêtes, sans néanmoins abandonner pendant ce tems-là les soins du Gouvernement. Il disoit qu'il succomberoit sous les travaux, où Dieu l'avoit engagé, s'il ne se donnoit un peu de rélache. Mais qu'aprés avoir pris quelque divertissement il reprenoit ses ocupations avec plus d'ardeur.

Quand il fut arrivé à Smaracande, il y fit achever le Temple somptueux, où il vouloit faire sa sepulture, & celle de ses Successeurs. Il y fit attacher, comme en trophées, les principales dépouilles qu'il avoit remportées sur ses ennemis. Il y fit aussi représenter, en bas relief, les batailles qu'il avoit gagnées, & les diferentes Nations qu il avoit soûmises à son Empire. C'étoit pour marquer au Dieu des armées, qu'il luy étoit redevable de ses Victoires, & des autres graces qu'il en avoit reçuës.

Il y avoit dans cette Ville un grand nombre de Chrétiens, de toute sorte de professions & de métiers, qu'il avoit amenez de tous les endroits

où il avoit porté ſes armes, outre ceux qu'on luy avoit donnez comme des Artiſans fort habiles. Il voulut qu'on leur bâtît un Temple, pour y faire leurs devotions, & il le dédia à Jeſus fils de Dieu. Axalla un de ſes principaux Miniſtres, qui étoit de cette Religion, auſſi bien qu'un grand nombre d'autres, qui étoient dans l'armée du Prince, avoient obtenu cette grace.

D'ailleurs il avoit ordonné que dans toute l'étenduë de ſon Empire, non ſeulement l'exercice de la Religion Chrêtienne fût permis, mais que Jeſus-Chriſt y fût honnoré, & que les Chrêtiens fuſſent conſiderez comme ceux de ſa creance. Sa raiſon étoit, qu'ils n'adoroient comme luy qu'un ſeul Dieu. Quant aux Idolatres, il vouloit qu'on les traitât comme des eſclaves, & il ruïnoit par tout leurs Idoles.

Ainſi Tamerlan menoit une vie douce & agréable, au milieu de ces innocentes occupations : ayant une joye extrême de ce que Dieu lui faiſoit la grace, de paſſer dans le re-

pos, ſes dernieres années, & de n'être pas obligé de prendre les armes pour défendre ſes Etats.

Aprés qu'il eut joüi fort long-tems d'une profonde paix, la guerre s'alluma dans une de ſes Provinces : le ſecond fils de Bajazeth, appellé Calepin, qui avoit été élevé à l'Empire aprés la mort de ſon Pére, ayant entrepris de ſe rendre maître de la Natolie. Dés que Tamerlan eut été informé de ce mouvement, il ſe mit en campagne avec ſes troupes, pour aller mettre ce Prince à la raiſon.

Mais il ne marchoit que fort lentement, étant arrêté ſouvent par de fâcheuſes indiſpoſitions, qui ne lui donnoient guéres de relâche. Comme elles augmentoient, & qu'il s'afoibliſſoit tous les jours, qu'il mangeoit fort peu, on apréhendoit qu'il ne fût obligé de retourner à Smaracande.

Cependant il paroiſſoit fort détaché du Monde, & il témoignoit qu'il étoit prêt à le quitter ſans regret. Il avoit ordonné qu'on lui amenât ſon fils ainé, qu'il vouloit preſenter aux

troupes. Il avoit aussi dessein de lui faire connoître ceux dont il devoit se servir aprés son decés. Et comme il l'aimoit avec une tendresse extrême il desiroit de le voir, & de l'embrasser encore une fois, avant que de se separer de lui pour toûjours.

Pendant qu'il atendoit ce Prince avec impatience, il sut qu'un de ses Géneraux, qui étoit dans la Natolie, avoit défait entierement les Turcs, chassé Calapin en Europe, & terminé heureusement cette guerre. Tamerlan reçut cette nouvelle deux jours avant sa mort. Quoy qu'il fût à l'extrêmité de sa vie, il ne laissa pas d'être touché agréablement de cette Victoire : Car jusqu'à son dernier moment, il conserva son jugement entier, & donna ordre aux afaires de l'Empire, avec la même aplication que lors qu'il étoit en parfaite santé.

Comme il vit que les Médecins avoient employé inutilement pour sa guérison tous les rémédes de leur Art, que son mal empiroit, & qu'il devoit bien-tôt payer le tribut que tous les

hommes doivent à la nature, il fit apeller Sentrachio son fils aîné : et luy adressant la parole, en présence des principaux de son Conseil, aprés avoir fait un long recit de toutes les actions de sa vie, il dit ; qu'il avoit deferé à leurs Avis, & qu'étant secondé par ces fidéles Ministres, il avoit conduit heureusement ses peuples, & remporté la victoire sur les Moscovites, qu'il avoit rendu ses tributaires, que l'Empereur des Tartares son Oncle luy ayant destiné son empire, lui avoit donné sa fille en mariage, esperant qu'il le soulageroit dans sa vieillesse, que l'atente de l'Empereur n'avoit pas été trompée, & qu'il l'avoit toûjours aimé & honnoré comme son Bien faiteur, & son Seigneur : que depuis vintg ans, qu'il étoit en possession de ce vaste empire, il ne s'étoit pas relâché des soins du Gouvernement, & qu'il avoit eu le bonheur de gagner l'affection de tous ses Sujets, qui l'avoient servi avec une fidelité inviolable : qu'il loüoit Dieu de ce que l'Empereur son Oncle, s'étant contenté de pro-

mettre à ſes Serviteurs les récompenſes qu'ils avoient ſi bien méritées, aprés ſa mort il avoit eu le moien, par le bon-heur qui avoit accompagné les armes des Tartares, d'acquiter les obligations de ce Prince. (Je te laiſſe, *continua-t-il*, ces Serviteurs, qui tous, mon fils, ſont dignes d'être Rois. Honnore-les, & regne avec eux. Ils te ſerviront avec amour : excuſeront les défauts de ta jeuneſſe : & je ſuis ſûr que le ſouvenir de Tamerlan, auſſi bien que leur vertu les rendent inſeparablement attachés à tes interês, & à leur devoir je te recommande tous les Princes, tous les Seigneurs, & tous les Capitaines que tu as devant tes yeux de même que les abſens, qui m'ont ſi bien ſervi dans les guerres que j'ay ſoûtenuës & dont le glorieux ſuccés a rendu l'Empire des Parthes le plus floriſſant Empire de la Terre. Je t'en elaiſſe le Maître. Tâche de t'en rendre digne par ta vertu. Aime la juſtice. rens la aux petits comme aux Grands Recompenſe ceux qui s'acquiteront

de leur devoir. Fais du bien aux hommes vertueux. Châtie les méchans. N'entreprens que des guerres justes, si tu veux que le succés en soit favorable. Commande, lors que tu le pourras, tes armées en personne. Sois doux, & humain à tes amis, terrible à tes ennemis, & ne leur refuse jamais la paix s'ils te la demandent. Pardonne les injures qui te regarderont en particulier, & punis rigoureusement celles qui regarderont l'Etat, & tes Sujets.

Pendant que Tamerlan parloit, le jeune Prince fondoit en larmes: l'Empereur lui ordonna ensuite de se retirer, & l'envoya vers l'Impératrice sa Mere, pour la consoler par sa presence

L'Empereur passa la nuit suivante avec assez de tranquilité. Et vers le point du jour, ayant fait appeller ceux qui avoient afaire à lui, il les expedia promptement. Puis s'étant endormi, on s'aperçut qu'il rendoit le dernier soupir.

Il faut maintenant insister un peu sur les qualitez du corps & de l'ame,

du Grand Prince dont je viens d'écrire la vie. Il étoit d'une taille médiocre. On assure qu'il étoit incommodé d'une jambe par une blessure, ou par une chûte. Ce qu'il répondit à Bajazeth le peut confirmer, si l'histoire est vraye. Aprés qu'on eut fait prisonnier cét Empereur, & qu'on l'eut amené à Tamerlan, il le regarda : & s'étant aperçu que ce Prince étoit borgne, il se mit à rire. Bajazeth, qui ne pouvoit souffrir le mépris, lui dit fierement ; *Tu ris de ma disgrace, mais elle pourroit bien t'être commune avec moi, puis que Dieu dispose de tous les Etats, & que c'est lui qui les distribue. Je n'en doute point*, répondit Tamerlan, *& ie ris, non pas de ton malheur, mais de la pensée qui m'est venuë en te regardant, que tous les Etats du monde sont trés peu de chose devant Dieu, puis qu'il veut bien qu'un boiteux possede, ce qu'il avoit donné à un borgne.* Tamerlan avoit le visage beau, le corps bien proportionné, les yeux si remplis de douceur & de Majesté, tout ensemble, qu'il étoit malaisé d'en soûtenir

tenir les regards. Auſſi Tamerlan s'en apercevant, detournoit modeſtement ſa veüe de deſſus celui qui lui parloit, pour lui donner l'aſſurance d'achever ce qu'il avoit à lui dire. Ses cheveux étoient annelez, & il en avoit quantité du plus beau cendré du monde. Il les portoit longs, contre la coûtume des Tartares, parce qu'il diſoit qu'il étoit de la race de Samſon. Il étoit d'une complexion robuſte, & il conſerva une ſanté ferme & vigoureuſe juſqu'à la fin de ſa vie, laquelle ſuivant quelques Auteurs, fût de quatre vingt ans. Il ſuportoit ſans peine toutes les fatigues de la guerre, n'étant incommodé ni du froid, ni du chaud.

Il étoit doux, civil, afable, clement, bienfaiſant, ſobre, vigilant, & intrepide. Il avoit le cœur genereux, l'ame ferme, une prudence merveilleuſe, & une éloquence naturelle. Il formoit ſes projets avec une mûre deliberation, & il les executoit avec vigueur, & avec ſuccés. Il n'avoit pas de plus grands plaiſirs que ceux que lui procuroit ſa liberté. Elle

étoit si grande & si générale, qu'elle lui gagnoit le cœur de tout le monde. Lors qu'il avoit passé un jour sans avoir donné, il croyoit l'avoir perdu. Il disoit qu'en donnant on se rend semblable à Dieu, qui répand continuellement ses bienfaits sur les hommes : & qu'un des plus grands avantages qu'avoient les Souverains par dessus leurs Sujets, étoit de pouvoir rendre heureux, par leurs largesses, une infinité de gens, & faire dans un moment la fortune des plus miserables. Il ne croyoit être Prince, que pour faire du bien à ses Sujets, qu'il aimoit comme ses enfans. Il prénoit grand soin de les rendre heureux, & de les maintenir dans une parfaite tranquilité, & sûreté.

Il aimoit extrêmement la belle gloire. Mais quoi qu'il souhaitât de l'acquerir, il eut crû faire un crime d'entreprendre une guerre, par le seul motif de l'ambition, & se fût estimé coupable de tous les desordres & de tous les maux qu'elle cause. Il fut toûjours invincible, toûjours victorieux, & il réüssit dans toutes ses

entrepriſes. Ainſi on ne peut pas ſçavoir s'il eût ſuporté avec conſtance l'adverſité, car il ne l'éprouva jamais: Mais du moins on remarqua qu'il ne s'étoit jamais abandonné à une joye exceſſive dans la bonne fortune, & qu'il avoit toûjours conſervé une égale moderation, en quelque état qu'il ſe fût trouvé.

Il haïſſoit le jeu, excepté celui des Echecs, où il ſe divertiſſoit quelquefois. Il étoit ennemi des menteurs, des vicieux, & des malfaiteurs. Il les puniſſoit rigoureuſement, ſur tout les fornicateurs, & les larrons: faiſant pendre les premiers, & mettre en croix les derniers.

Il honoroit la vertu par tout où elle ſe trouvoit. Il conferoit les charges de l'Etat aux plus ſages, aux plus éclairez, ſans avoir égard à la naiſſance, & à la qualité: faiſant plus de cas du mérite perſonnel, que de tous les avantages de la fortune. Il avoit accoutumé de dire aux hommes prudens & Vertueux, qu'il avoit fait venir à ſa Cour, *Mes Amis faites moi part de vôtre Sageſſe, & je*

vous ferai part de mes biens.

Il avoit le jugement si solide, qu'il étoit le plus habile de son Conseil. Cependant bien qu'il gouvernât par lui-même, il prenoit avis de ses Ministres dans les afaires dificiles. Il n'étoit pas amoureux de ses opinions, & il ne trouvoit pas mauvais qu'on les combatît, pourvû qu'on apuyât le sentiment contraire par de bonnes raisons. Personne n'eût osé lui déguiser la verité, sans encourir son indignation. Cette fille du Ciel, qui semble être bannie des Cours des Princes, paroissoit à découvert dans celle de Tamerlan, qui se laissoit conduire par les instructions qu'elle lui donnoit.

Il se rendit admirable par l'amour de la justice, & par le soin qu'il prenoit de la rendre publiquement lui-même à ses Sujets, trois fois la semaine, se plaçant sur son Thrône, avec une Majesté digne du Maître de la plus grande partie de l'Univers. Mais tout cét apareil pompeux ne l'empêchoit pas de donner une audience favorable aux gens de la plus basse

condition, dont il écoutoit les plaintes & les demandes, plûtôt que celles des personnes de qualité.

Il employoit trois jours à tenir Conseil avec ses Ministres. Il gardoit un ordre si exact dans l'administration de ses finances, que ceux qui en étoient chargez, devoient lui en rendre compte tous les trois mois.

Il observoit une Maxime très-loüable, mais contraire à celle de la plûpart des autres Princes. C'est qu'il vouloit que l'union regnât parmi les siens, leur commandant de s'aimer reciproquement, & de n'avoir point d'autre émulation que de tâcher de se surpasser les uns les autres, lors qu'il s'agiroit de témoigner leur fidelité, & leur Zéle pour son service.

Il avoit accoûtumé de changer de tems en tems les Gouverneurs de ses places, & de ses Provinces; et lors qu'il leur avoit ôté un emploi, il leur en donnoit de plus considerables, suivant leur mérite. Il n'étoit pas nécessaire qu'on le sollicitât pour obtenir quelque charge, ou quelque re-

compense. Il avoit toûjours un Mémoire, qui contenoit les Noms de ceux qui étoient assidus dans le service, ou qui s'étoient signalez par de belles actions. Et lors qu'ils y pensoient le moins, il les honnoroit d'une place dans son Conseil, ou augmentoit leurs pensions, ou les élevoit à quelque Dignité plus éminente, que celle dont ils étoient pourvus.

Il ne vouloit pas qu'on briguât les emplois. Il étoit persuadé que ceux qui s'empressoient pour les obtenir, le faisoient, non pas pour l'avantage du public, ou pour le bien de ses Sujets; mais pour satisfaire leur ambition, ou leur avarice. Les choses qu'on pouvoit lui demander sans crainte d'être refusé, étoient de l'argent, des meubles, des Terres, des maisons, & autres semblables, qui ne concernoient pas l'interêt de l'Etat.

Qui que ce fût ne put jamais penetrer ses desseins secrets. Il les cachoit avec tant de soin, que lors qu'il sembloit qu'il marchoit à l'Orient, il se

tournoit subitement vers l'Occident. Il avoit par tout des espions, qui l'informoient de tout ce dont il vouloit être instruit. Il prenoit beaucoup de soin de ses troupes, & il en étoit si aimé, qu'elles obéissoient toûjours avec joye, & avec ardeur à ses ordres, dans quelque peril qu'il voulût les engager. Aussi récompensoit-il magnifiquement tous les services que les Officiers & les Soldats lui rendoient.

Il aimoit la chasse parce qu'il la regardoit comme une image de la guerre, & comme un exercice, qui rendoit le corps robuste, & propre à en suporter les fatigues. Mais au milieu de ce divertissement & de tous les autres, il prenoit des heures pour travailler aux afaires de l'Etat, & rien n'étoit capable de le détourner de ses occupations.

Il ne prononçoit jamais aucune parole obscene, & ne disoit rien de désobligeant à qui que ce fût. Il croyoit qu'il étoit indigne d'un bon Prince de railler ses Sujets. Il passa sa vie dans une parfaite chasteté,

étant si charmé de la vertu & de la conduite de son Epouse, que jamais il n'eut d'amour pour aucune autre femme ; & ne se proposa dans le Mariage, que le plaisir d'avoir des Enfans, qui pussent immortaliser son Nom & sa Memoire.

Il avoit beaucoup d'indulgence pour tout le monde, & sur tout pour ses domestiques, qu'il ne congedioit jamais s'il n'y étoit contraint par leur mauvais déportemens, ou par des rechutes dans des fautes qui ne fussent pas pardonnables.

Bien loin de renvoyer, selon la coûtume, ceux de l'Empereur son Oncle, aprés la mort de ce Prince, il les retint tous à son service : & même il augmenta leurs pensions, pour adoucir le deplaisir que leur causoit la perte qu'ils venoient de faire.

Quoi que les Tartares, du tems de Tamerlan, à parler en general fussent Mahometans ; néanmoins il suivoit la Religion qui s'étoit conservée dans la famille des Mogols, depuis GingisCam, fameux conque-

rant de l'Assie. Tamerlan adoroit le Dieu Eternel, Tout puissant & invisible, parfaitement. Un, sans aucune distinction de nature, ni de personne. Il observoit la loy naturelle, comprise en huit preceptes, qui revenoient à peu prés à ceux du Decalogue. De reste, il mépriſoit les réveries de l'Alcoran, & il étoit tout à fait ennemi des Idolatres, & des Musulmans. Il n'avoit point d'aversion pour la Loy de Jesus-Christ. L'ambition & le Zéle d'exterminer l'Idolatrie engagerent Tamerlan à porter la guerre chez les Indiens. On donne le même motif à celle que ce Prince fit à Bajazeth.

Il étoit fort pieux, & fort Zélé pour sa Religion, & il prenoit beaucoup de plaisir de s'entretenir des choses Saintes, avec ceux de sa créance, ou avec les Chrétiens. Ce qui luy donnoit le plus d'admiration, c'étoit le recit qu'on lui faisoit de certains solitaires, qui ayant abandonné le Monde pour l'amour de Jesus-Christ, vivoient dans des deserts affreux, se nourrissant de legumes, d'herbes, &

de fruits ; & se privant de toutes les délices, & de toutes les commoditez de la vie. Lors qu'on luy parloit des violentes persecutions que les Chrêtiens avoient endurées, sous les Empereurs payens, il blâmoit extrêmement la cruauté de ces Princes.

Au reste, il aimoit fort les gens de Lettres, & ceux qui excelloient dans les beaux Arts, & dans les Sciences, principalement dans la Médecine, & dans l'Astronomie. Mais il avoit de l'aversion pour les Poëtes, & pour les Boufons. Dans ses heures de loisir, il se divertissoit à la lecture, & sur tout à celle de l'Histoire. Lors qu'en lisant un livre il y trouvoit quelque chose de son goût, il n'avoit point de repos, qu'il n'en eût acquis une parfaite connoissance.

Il étoit avide de toutes les nouveautés concernant les Sciences & les Arts, & il vouloit qu'on lui écrivît tout ce qu'on avoit decouvert dans la Géographie, dans la Chorographie, & dans la Topograpgie Lors qu'il arrivoit en quelque lieu, il demandoit

avec empressement aux principaux habitans, comment ils se portoient en quel état étoient leurs affaires, & diverses autres particularitez qui pouvoient luy faire connoitre ce qu'il y avoit de rare & de curieux en ce païs-là.

En un mot, Tamerlan avoit en partage toutes les vertus, & toutes les perfections qui peuvent faire mériter à un Prince le surnom de Grand, & luy gagner le cœur de ceux qui sont soûmis à sa domination. Aussi peut-on assurer avec verité, que jamais Prince ne fut si cher à ses Sujets, & que jamais Sujets ne furent si aimez de leur Prince. Il leur donnoit continuellement des marques solides de sa bienveillance. Il les traitoit comme s'ils eussent été ses enfans, & ils le cherissoient & l'honnoroient comme s'il eut été leur Pere. Ainsi Tamerlan & ses peuples s'acquitoient à l'envi, du principal devoir qu'exige la qualité de Prince & celle de Sujet: & par ce commerce dun amour reciproque, ils se rendoient également heureux.

Il avoit pris le Soleil pour sa devise, qui fut un mauvais augure pour les Ottomans, qui prenoient la Lune pour la leur. Car comme la Lune dans sa conjonction avec le Soleil nous paroit sans lumiere. Ainsi l'éclat de l'Empire de Tamerlan ofusqua la splendeur de celuy de Bajazeth.

Tamerlan mourut l'an mille quatre cens trois. Deux heures aprés son decés. Santrochio fut proclamé Empereur, & il depécha divers Courriers pour en informer les Gouverneurs des Provinces, les lettres ayant été signées de sa main. Puis on assembla l'armée par son ordre. Dés qu'elle sut cette triste nouvelle on n'entendit dans le Camp que plaintes, que cris, que gémissemens. Tous y fondoient en larmes, Soldats, & Oficiers, chacun regrettant son Bien-faiteur, & son bon Maître.

Le nouvel Empereur harangua les troupes, leur fit passer montre, & reconnut par de riches présens les services des domestiques de son Pere. Lors que ce jeune Prince parvint à l'empire, il n'avoit que dix neuf ans,

l étoit fort bien fait, & avoit les mêmes inclinations que Tamerlan. On esperoit qu'étant assisté du bon conseil qui étoit auprés de luy, il regneroit avec gloire, & qu'il se entretiendroit paisiblement dans ses Etats. Mais l'excessive amour que l'Imperatrice sa Mere avoit pour Letrochio, le plus jeune fils de Tamerlan, fit naitre de la jalousie dans l'esprit de l'ainé. Ce qui désunit tellement les deux fréres, que leur division causa la ruïne de l'Empire.

LE PRINCE DE CONDÉ NOUVELLE HISTORIQUE.

Par Mademoiſelle de VILLEDIEU.

TROISIE ME PARTIE.

A LYON,
Chez BARITEL l'aîné.

M. D. CCXI.
AVEC PERMISSION

LE PRINCE DE CONDÉ.

TROISIE'ME PARTIE.

L'Amour ne fait pas moins de malheureux, que la fortune. On a veu de grands hommes resister courageusement à tous les assauts de la fortune, qui n'ont pas eu la force de resister à la moindre attaque de l'amour. Un Prince de Condé (c'est assez de prononcer ce nom pour dire un grand homme) eût été le plus heureux Prince de son siecle, si cette passion ne se fût mê-

Il vivoit en 1557. &c.

lée à tant d'autres qui le rendoient si recommandable ; mais son ambition, qu'il voiloit d'un pretexte de Religion, cessa d'être toute puissante sur son cœur dés qu'il plût à l'amour de l'en chasser. Il étoit frere d'Antoine de Bourbon qui donna à la France Henry le Grand, Prince dont elle adore la memoire, & de qui la gloire est en sureté pour peu que les siecles soient fidelles. Cét Antoine de Bourbon Roy de Navarre, à cause de Jeanne d'Albret sa femme, étoit un Prince de qui la valeur se reposoit facilement quand il ne trouvoit point d'assez grands interêts pour la faire agir. Il avoit une prudence qui tenoit un peu de la foiblesse ; & si j'ose me servir des termes de l'histoire, il étoit plus considerable par sa qualité que par sa force. Mais Louis son puisné étoit vaillant, ferme, prompt, entreprenant, prevenu de son merite, & croyoit que s'il n'avoit pas une Couronne c'étoit un vol que la fortune lui faisoit. Il étoit fort jeune quand il épousa Eleonor de Roye, plûtôt pour accommoder

ſes affaires (car ſa naiſſance n'étoit pas accompagnée de tout ce qui lui étoit neceſſaire pour la ſoûtenir) que par aucune inclination qu'il eût pour elle. Ce n'eſt pas qu'elle ne fût l'une des plus belles perſonnes de la Cour, mais dés ce tems là la delicateſſe commençoit d'aller juſqu'à l'excez & les Galans de profeſſion, du nombre deſquels étoit le Prince de Condé craignoient d'être accuſez d'aimer leurs femmes, & nommoient cette vertu une de celles qui n'étoient plus à l'uſage des honnêtes gens. La fille du Mareſchal de S André, auſſi belle que ſon pere étoit vaillant, fut celle dont il ſe propoſa la conquête. Ce Mareſchal devoüé entierement à la Maiſon de Lorraine, ennemie declarée de la Maiſon de Bourbon, avoit promis ſa fille au fils aîné du Duc de Guiſe ; & le Prince de Condé les haïſſoit trop pour ne pas chercher toutes les occaſions imaginables de ſe faire aimer d'une ſi belle perſonne, pour ſe venger d'eux.

Elle étoit une des filles de la Rey-

ne Catherine, & n'étoit pas aimée de ſes compagnes, parce qu'elle avoit plus de charmes qu'elles, & qu'il n'eſt rien de plus mortifiant à celles qui ſe piquent de beauté que la preſence de quelqu'une qui les efface; mais le plaiſir d'être aimée de tous les hommes qui la voyoient la conſoloit de ce petit malheur, & c'étoit s'en vanger aſſez que de leur laiſſer ſeulement les hommages qu'elle rebutoit. François II. qui regnoit à lors, ſe repoſoit ſur la Reyne ſa mere du ſoin des affaires de ſon Eſtat, & cette Reyne à qui rien n'étoit ſi cher que le Gouvernement, n'oublioit rien de ce qui lui en pouvoit derober la connoiſſance, & lui repreſentoit que la vie d'un Monarque n'étoit pas plus longue que celle des autres hommes; que ſouvent ſa belle ſaiſon étoit paſſée, avant qu'il eût ſongé à en faire un bon uſage; & que la ſageſſe d'un jeune Roy conſiſtoit à goûter plus de plaiſirs que le reſte de ſes Sujets. Empoiſonné de ces dangereuſes maximes il ne laiſſoit échaper aucune

occasion de celles où il pouvoit trouver de la volupté, & la Reyne qui pour son interêt particulier avoit peur qu'il n'en manquât, s'occupoit souvent elle méme à en faire naître.

Vn jour, aprés une partie de chasse dans les bois de Meudon, qui appartenoient à Messieurs de Guise, la Reine qui en avoit mis toute la Cour, la voulut regaler dans la maison que Gondy avoit à S. Cloud, qui dés ce temps la étoit le plus beau sejour qui fût aux environs de Paris. Les filles des deux Reynes (car François II. avoit épousé Marie Stuard, qui ne s'informoit non plus des affaires d'Estat que son époux.) Les filles de ces deux Reynes, dis-je, s'étoient habillées le plus avantageusement qu'elles avoient pû, & n'avoient pas manqué de faire des conquêtes, à proportion de la beauté qu'elles avoient. Il n'y eut que Mademoiselle de saint André qui captiva autant de cœurs qu'il s'en presenta devant elle. Le Prince de Condé qui ne s'étoit mis en tête de l'aimer que pour faire piece au Prince de

Joinville, à qui elle étoit promise, demeura d acord que c'étoit lui faire une injustice, & trouva qu'elle étoit assez aimable pour devoir être aimée à sa seule consideration. Elle avoit une passion si forte pour la pesche qu'en arrivant à S. Clou, elle pria un Page de la Reyne de lui faire trouver une ligne, à quelque prix que ce fût, & de l'attendre sur le bord du grand Canal qui étoit dans le Jardin, où elle se rendroit le plûtôt qu'il lui seroit possible. Le regale qui se preparoit eut moins d'apas pour elle que le plaisir qu'elle esperoit prendre. De peur d'être suivie par une foule d'adorateurs dont elle étoit continuellement assiegée, elle entra dans une Chambre où étoient les Reynes, d'où elle sortit un moment aprés par un petit escalier qui rendoit dans le Jardin, & s'en alla où le page l'attendoit avec la ligne qu'elle avoit prié de tenir prête.

Le Prince de Condé qui ne lui avoit jamais veu d'habit si galant que celui de ce jour-là, la trouva plus belle que de coûtume, & l'aima plus

qu'il ne l'avoit encore aimée. Il se promenoit dans une allée avec l'Amiral de Coligny, à qui il faisoit confidence de l'amour qu'elle lui avoit donné ; & fermoit l'oreille à tout ce que l'Amiral lui opposoit pour empêcher le progrez d'une passion qu'il trouvoit incompatible avec le le dessein qu'ils avoient d'arracher à la Maison de Guise le gouvernement de l'Etat. Qu'a de commun le dessein que nous avons fait, avec ma passion, luy disoit le Prince ? la religion dont vous êtes, & dont je ne suis que parce que les Guises n'en sont pas (car je ne vous cele point que s'ils s'avisoient de se faire Huguenots, le lendemain je me ferois Catholique.) Cette religion, dis je, deffend-elle à un honnête homme d'aimer la plus belle personne que l'on puisse voir ? & serois-je dignement vengé du Prince de Joinville, que je haïs parce qu'il est le fils du Duc de Guise, si par un destin contraire à celui de tant de galans hommes qui sont à la cour, il avoit une si belle femme à luy seul ? Non, non

Monsieur l'Amiral, continua-t'il, je ne veux rien avoir à me reprocher sur ce Chapitre. Les Privileges des Guises ne sont pas assez pour s'étendre jusqu'à exempter leur maison d'une disgrace, dont vous ny moy ne sommes peut-être pas exemps; & quand je ne serois pas le plus amoureux de tous les hommes, il me suffiroit d'être autant leur ennemy que je le suis pour leur donner le plus de chagrin que je pourray. Il étoit dans ce sentiment quand il aperçeut Mademoiselle de saint André qui alloit vers le Canal où elle étoit attenduë, adieu, Monsieur l'Amiral, adjoûta-t'il brusquement, la civilité voudroit qu'aprés vous avoir amené icy je vous remisse où je vous ay pris, mais la conjoncture qui se presente m'est à vôtre égard une excuse legitime; & je meriterois le sort que je prepare aux autres si je la laissois échaper sans en profiter.

En achevant ces paroles il quitta Colligny, & suivit Mademoiselle de S. André, mais de crainte de l'effaroucher il la suivit par une autre route

toute,& ne se montra point qu'elle n'eût jetté & retiré sa ligne deux ou trois fois. A ce que je vois, Mademoiselle, lui dit-il en la saluant, vous ne faites grace à quoy que ce soit, aprés une chasse si heureuse je croyois que vous laisseriez ces poissons en paix, & que vous vous contenteriez d'avoir tué ou blessé tout ce qui s'est aujourd'huy presenté devant vos yeux. On ne vous sert pas fidellement, lui répondit-elle, si l'on vous a dit que je sois contente de la chasse d'aujourd'hui : j'y ai eu un malheur que j'eusse, peut-être reparé icy si vous ne m'eussiez point interrompuë ; & si vous voulez que je parle à cœur ouvert : j'en ay un secret dépit qui me rend presque insensible à l'honneur que je recois de vôtre presence. Et moy j'ay des témoins des progrez que vous avez faits aujourd'hui repartit le Prince, qui me sont plus fidelles que vous ne pensez, si vos armes vous ont été inutiles, vos attraits ne vous l'ont pas été, & les coups qui partent de vos yeux sont plus asseurez que ceux qui

échapent de vos mains, & blessent dans un endroit bien plus sensible. Mademoiselle de S. André ayant temoigné au Page qui étoit encore là qu'elle n'avoit plus besoin de son service, & ce Page s'étant retiré; je vous entends, Prince repliqua-t'elle, & vois de loin où vous avez dessein de venir : les momens d'un aussi grand homme que vous l'êtes sont trop precieux pour en abuser, m'aimez-vous? oüy, Mademoiselle repondit promptement le Prince, je vous aime, & n'aime rien au monde avec tant de passion que vous. Et qu'esperez vous lui demandat-elle; vôtre cœur n'est-il pas à Madame la Princesse, & le mien ne va-t'il pas être au Prince de Joinville que l'on me destine pour époux? si mon cœur étoit tout à Madame la Princesse, luy repliqua t'il, elle ne souffriroit pas que vous y fussiez si absoluë; & pour ce qui est du vôtre il n'est pas encore à l'Epoux que vous devez avoir, & qui plus est vous avez trop d'esprit pour permettre qu'il y soit jamais. Et pour qui voulez-vous que

je le reserve, interrompit elle, avec un étonnement dont il ne fit pas semblant de s'appercevoir ? pour moy, repartit le Prince, avec une asseurance qui redoubla l'étonnement où elle étoit. Vôtre cœur est d'un prix qu'il est impossible de meriter que par un amour aussi grand que celui que j'ay pour vous. L'époux, (je ne dis pas que l'on vous promet c'est la plus méchante promesse qu'on vous puisse faire.) Cet Epoux, dis-je, dont on vous menace, sçait-il ce que vaut le cœur que vous avez la foiblesse de lui reserver, & s'il l'estimoit ce qu'il doit être estimé, ne chercheroit-il pas à vous le devoir plûtôt qu'à l'authorité d'un pere qui vous sacrifie à son interest particulier : le Prince de Joinville vous neglige depuis que vous êtes un bien dont il est seur, & vous ne devez pas douter qu'il ne fasse encore pis aussi-tôt qu'il en aura la possession. Monsieur le Prince, lui dit cette jeune personne, aprés l'avoir écouté fort tranquilement, je vous reconnois aux conseils que vous avez la

bonté de me donner : vous me parlez en veritable ennemi de la Maison dont je sors & de celle où l'on souhaite que j'entre ; & si vous m'aimez comme vous me l'avez dit (& comme cela peut être, puis que je ne manque pas d'attraits pour vous y contraindre) il suffit de moy pour vanger Monsieur de Guise & mon pere de la hayne que vous avez pour eux.

Ces derniers mots furent prononcez d'un air qui fit connoître au Prince que ses affaires n'étoient pas en si bon état qu'il le croyoit, & la reverence qu'elle fit un moment aprés en le quittant acheva de le desabuser, car il avoit tiré un bon augure de l'empressement qu'elle avoit eu à lui demander s'il l'aimoit. Il fit ses efforts pour l'arrêter, mais ses efforts furent inutiles. Elle alla rejoindre la compagnie qu'elle avoit quittée & le Prince retourna chercher l'Amiral de Coligny, qui fut ravy d'aprendre qu'on eût maltraitté une passion qu'il n'approuvoit pas.

La nuit venuë la Cour revint à

Paris. Le Prince vit encore Mademoiselle de S. André au Louvre, & tâcha de lui parler, mais elle en évita l'occasion. En le fuyant un papier tomba de sa poche qu'il amassa sans qu'elle s'en aperçût. Il ne pût attendre qu'il fût retiré chez lui pour voir ce que ce pouvoit être. Il descendit seulement du Louvre pour le lire avec moins d'inquietude, & à la clarté d'une lanterne qui étoit au bas de l'escalier, il trouva qu'il contenoit ces mots.

Ne manqués pas de vous rendre à une heure aprés minuit dans la Chambre des Metamorphoses. Celle où nous passames la derniere nuit est trop prés de l'appartement des Reynes, & la peur que j'eus de les éveiller m'empêcha de goûter un plaisir tranquile. La Noüe dont vous connoissez la fidelité aura soin de tenir porte ouverte.

Cette Chambre des Metamorphoses étoit l'une des plus superbes qui fût dans le Louvre. Elle portoit ce nom, parce que chaque piece

de tapisserie qui étoit dedans representoit quelqu'un des déguisemens dont se servoient les Dieux pour venir à bout de leurs Maitresses ; & la piece qui emportoit le prix sur toutes les autres étoit une Danaé faite par une main si delicate, & d'une maniere si sçavante qu'on voyoit sur son visage le ravissement où elle étoit quand elle sentoit venir la pluye d'or.

Le Prince de Condé surpris de voir ce qu'il voyoit, examina l'écriture du billet qu'il venoit de lire, & ne la put connoitre. S'il n'eût point été si tard, il n'eût pas manqué d'en aller faire confidence à l'Amiral, & de lui demander si ce caractere ne lui étoit point connu ; mais il s'en falloit peu qu'il ne fût minuit, & le rendez-vous étant à une heure il n'avoit pas trop de temps pour faire tout ce qu'il projettoit. En remontant au Louvre il rencontra Dandelot, frere de l'Amiral, & Colonnel de l'Infanterie Françoise, qui se retiroit. Il le pria de ne pas s'éloigner & de faire tenir quelques soldats sous les armes qui pussent ve-

nir à son secours s'il arrivoit que l'on fit du bruit. Dandelot le pressa de lui dire quel besoin il en avoit, & même faisoit quelque difficulté de le quitter : mais le Prince craignant qu'un second ne fit avorter tous ses desseins, il le conjura de ne pas s'en informer, & lui protesta qu'il vouloit s'éclaircir de quelque chose où l'amour avoit le principal interêt, & que si c'étoit quelque secret plus important ce ne seroit pas à lui qu'il le voudroit taire. Je m'érigerois en fâcheux, lui dit Dandelot, si mon zele vous coûtoit une bonne fortune : je me repens même de vous avoir derobé des momens que vous auriez mieux employez ailleurs ; & pour reparer ma faute ; je vais faire tenir des Soldats tout prés qui voleront à vôtre secours si quelque mary est assez ennemy de l'Etat pour troubler le plaisir que se veut donner un Prince qui lui est si necessaire. Le Prince aprés avoir ry de ce que Dandelot venoit de dire lui fit une inclination de tête, & monta vers l'appartement où étoit la Chambre des Me-

tamorphoſes, pendant qu'il avoit parlé à Dandelot, la Noüe qui étoit la femme de la Cour qui conduiſoit le plus judicieuſement une intrigue, voyant que l'heure du rendez vous aprochoit, avoit été mettre la clef à la porte, & s'étoit retirée enſuite, pour épargner à la belle à qui elle rendoit ſervice la honte d'etre veuë en y allant.

Le Prince s'avança pour gratter à cette porte & ſentit la clef qui y étoit. Aprés avoir gratté deux ou trois fois voyant que perſonne ne la lui ouvroit il l'ouvrit lui même & entra le plus doucement qu'il pût; la porte refermée avec auſſi peu de bruit qu'il en avoit fait à l'ouvrir, il tira ſon épée de ſa ceinture, & viſita de la main toutes les chaiſes de la chambre pour voir ſi quelqu'un ne s'y ſeroit point endormy, quand il ſe fut contenté l'eſprit & qu'il pût s'aſſeurer qu'il étoit ſeul il tira du côté où il ſçavoit qu'étoit le lict, à deſſein de ſe cacher deſſous, car il ne ſçavoit point d'autre endroit où pouvoir ſe mettre. La porte du ba-

luſtre étoit fermée ; il paſſa par deſſus.

Il n'y avoit qu'un moment qu'il y étoit quand ſa montre dont le timbre étoit parfaitement bon demeura prés d'un quart d'heure à en ſonner douze qui le firent jurer douze fois l'une aprés l'autre. Ce fut un nouveau ſujet d'inquietude pour ce Prince qui avoit eu toutes les peines du monde à ſe loger ſi étroitement. Sa premiere penſée fut de l'aller jetter par une des feneſtres de la Chambre, mais ce qui lui en avoit coûté à gagner le poſte où il étoit, lui ayant fait trouver de la difficulté à en ſortir, il la tira de ſa poche le mieux qu'il lui fut poſſible en briſa tous les reſſorts, & la remit enſuite où il l'avoit priſe.

L'heure qui reſtoit à paſſer lui eût paru cruellement longue s'il ne l'eur employée à faire des reflections. Il en fit de raiſonnables & d'amoureuſes. Il ſe repreſenta ce qu'il étoit & ce qu'il faiſoit. Le Prince de Condé ſous un lit lui parut une poſcure indigne d'un ſi grand homme, & & ſon cœur auſſi bien que ſa qualité

s'indignoit de ce que la passion luy faisoit faire, mais il se disoit un moment aprés que sa gloire étoit sur un pied à ne pouvoir être décriée; que la posture la plus indecente cessoit de l'être quãd elle luy devenoit utile, qu'le Gallant qu'il alloit surprendre étoit le plus grãd de ses ennemis; & qu'il lui seroit honteux qu'un scrupule, qui est ordinairement le partage des petites ames, lui fit perdre l'occasion de s'en venger. De ces reflections il passa à d'autres. Il ne doutoit point que ce ne fût à Mademoiselle de S. André que s'adressoit le billet qu'il avoit trouvé: son grand embarras consistoit à deviner qui étoit celui qui l'avoit écrit. Il voyoit bien par l'appartement qu'on avoit choisi que c'étoit quelqu'un de qualité, & que ce quelqu'un-là avoit grand credit au Louvre; & l'apartement du Cardinal de Lorraine, Ministre d'Etat, dont il étoit ennemy mortel, n'étant pas trop éloigné du rendez-vous qu'on avoit pris, ses soupçons tomboient quelques fois sur lui. Aprés avoir inutilement donné la torture à son esprit

pendant une heure on ouvrit la porte & ſes reflections ceſſerent. La premiere voix qu'il entendit fut celle de Mademdiſelle de S. André, dont il ne fut pas ſurpris, mais un momét aprés il en ouit une qui le mortifia terriblement.

François ſecond, quoy que jeune, avoit des yeux comme un autre, & les charmes de Mademoiſelle de S. André ne leur échaperent pas. C'étoit lui qui avoit donné ordre à M. de S. André. de ſe trouver où elle étoit, & Madame de la Noüe qui s'étoit chargée du ſoin de l'en avertir & du reſte, avoit fait écrire le billet par un de ſes fils, ſi expert dans la profeſſion de ſa mere que ſon adreſſe fut recompenſée quelque tems aprés d'un prieuré de ciuq ou ſix-mille livres de rente. Le Prince étendu ſous un lit où il ſe divertiſſoit tres-mal, en avoit un peu levé le ſoûbaſſement qui étoit du côté de ſa tête, tant pour y faire entrer de l'air, car il étouffoit, que pour entendre plus facilement ce que diroient les galans qu'il vouloit ſurprendre; mais quand il ouyt la voix du Roi il le rabaiſſa bien viſte, & eut peut d'être ſurpris lui même,

Il étoit soupçonné de vouloir par force s'emparer du gouvernement de l'Etat, & peut-être n'en étoit il pas soupçonné à tort. S'il eût été surpris caché si prés de la personne du Roy, à une heure si induë, & son épée hors de sa ceinture, ses ennemis lui eussent fait un crime capital de son entreprise amoureuse; Le billet dont on l'eût trouvé saisi eût même contribué à le rendre criminel. On eût veu par là qu'il sçavoit où le Roy se devoit trouver seul & sans defense; & les Guises à qui il faisoit ombrage n'eussent pas manqué de faire dire que c'étoit un lieu tres propre à executer les méchans desseins qu'il pouvoit avoir. Ces considerations lui ayant roulé dans l'esprit, sa prudence vint au secours de son amour, mais elle s'en advisa un peu tard. Il se repentit de s'être si legerement etgagé dans une affaire qui pouvoit avoir des tres dangereuses suites & pendant qu'il se repentoit on deshabilloit le Roy & Mademoiselle de de Andre, qui sans doute l'eussent fait témoin de l'amour qu'ils avoient

l'un pour l'autre, ſans une allarme qu'ils eurent qui les obligea de remettre la partie à une autre fois.

La Reyne Marie étoit groſſe de trois mois. Elle étoit d'une complexion fort delicate, & l'exercice qu'elle avoit fait à la chaſſe la bleſſa conſiderablement, & afligea tous ceux qui s'étoient réjoüis de ſa groſſeſſe. Le bruit de ce qu'elle ſouffroit ſe repandit en un moment par tous les quartiers du Louvre. Le Valet de Chambre qui étoit de garde cette nuit-là, & qui avoit l'honneur d'être confident des amours du Roy, fut l'en avertir. Le Roi qui étoit à demi deshabillé, & qui étoit chagrin de perdre une occaſion ſi favorable, ſe fâcha de ce que la Reyne avoit de ſi étranges contretems ; mais de peur d'être ſurpris avec Mademoiſelle de S. André il fallut, contre les regles ordinaires, abandonner la maîtreſſe pour la femme, & ſe deffaire des tranſports d'amant pour laiſſer paroître une complaiſance de mari. La Reine eut une fauſſe couche dont les uns furent ravis & les autres triſtes

car l'Etat étoit partialisé.

Cet accident qui causa un desordre universel dans le Louvre, remit le calme dans l'esprit du Prince de Condé. On n'eut pas plûtôt averty le Roy de l'état où étoit la Reyne, qu'il se retira en diligence dans son appartement, & Mademoiselle de S. André dans le sien, où elle fut suivie de l'Officieuse Madame de la Noüe qui ne se mit pas fort en peine de fermer la porte parce que cela étoit sans consequence.

Le Prince qu'on laissa maître du terrain ne mit guere à sortir d'où il étoit & protesta bien de n'y retourner de sa vie, du moins tant qu'il auroit l'usage de la raison libre. En traversant une petite allée qui aboutissoit vers l'antichambre du Roy, il le rencontra qui alloit dans l'appartement de la Reyne, cette rencontre le surprit un peu. Le Roy lui demanda ce qu'il faisoit tard au Louvre avec un visage si chagrin. Il avoit l'esprit prompt, & ne rêva pas pour lui répondre qu'il venoit de jouer; qu'il avoit perdu une somme conside-

rable ; & que le bruit de l'indiſpoſition de la Reyne ayant ſervy de pretexte à ceux qui l'avoient gagné pour ne pas jouer davantage, il ſe retiroit avec le chagrin dont ſa Majeſté s'appercevoit, ce fut un bonheur pour lui de ce que le Roy ne lui demanda rien de plus. Pour peu qu'il eût differé à deſcendre il ſe perdoit. Dandellot qui luy avoit tenu parole avoit mis des ſoldats ſous les armes, qui au bruit qu'avoit cauſé l'incommodité de la Reyne, coururent au ſecours du Prince, & étoient déja ſur l'eſcalier, où ſon nom faiſoit un bruit dans leur bouche que ſa preſence fit ceſſer fort à propos. Il ſortit du Louvre accompagné de Dandelot, à qui il dit qu'il ſe rendroit ſur les dix heures chez ſon frere l'Amiral, & que s'il vouloit s'y trouver il luy feroit confidence d'un ſecret qu'il ne ſeroit pas faché d'apprendre.

Il avoit trop d'impatience de voir l'Amiral pour manquer à ſe rendre chez luy à l'heure qu'il avoit marquée. Dandelot grand amateur des

secrets l'y avoit prevenu. Ah ! mon cher cousin, s'écria le Prince en abordant l'Amiral, vous voyez l'homme du monde le plus étonné. Tout ce qne j'ay veu de surprenant en ma vie ne l'est point à l'égard de ce que je vais vous dire : en un mot c'est une chose si incroyable que je vous pardonne quand vous ne me croirez pas. La S. André je n'entends pas la Maréchale au moins, car je la croi sage, mais la fille de la Reyne, est d'une vertu si aprivoisée que le Prince de Joinville ne lui aprendra rien de nouveau en l'épousant. Ce n'est pas là continua-il, ce que je dois vous dire de surprenant ; elle est belle elle est parmy le grand monde où l'exemple autorise en quelque maniere ; peu s'en faut qu'elle n'ait seize ans. C'est un âge ou l'honneur d'une fille commence à jouir de ses droits : On en voit peu même qui portent leur continence jusques-là ; & le bon sens ne veut pas que l'on soit surpris d'une chose que l'usage a rendu si familiere. Mais mon cousin, & voici ce qui vous doit surprendre, vous ne

devineriez jamais qui est le galant de S. André. Parcourez toute la Cour & la Ville, jettez les yeux sur tout ce qu'il y a de gens de galanterie; vous m'en nommerez chacun 50. & je gage que vous ne le trouverez point. De la façon dont il leur parloit de cet amant de Mademoiselle de S. André, ils ne songerent à aucun de ceux qu'on appelle à la Cour de galans hommes. L'Amiral & son frere se figurerent que c'étoit quelque Barbon venerable dont l'amour étoit moins plaisant qu'utile, car la Damoiselle n'étoit riche qu'en beauté, & luy nommerent le Cardinal de Tournon, Bertrandi qui avoit été Garde des Sceaux; le Chancelier Olivier, le Seigneur de Pybrac, & quelques autres de la même force. C'est plus que tout cela si l'on considere la qualité répondit le Prince, mais c'est beaucoup moins pour ce qui est de la galanterie. De S. André est aimée du Roy, & j'ay failly la nuit passée à en avoir une preuve incontestable. Il leur raconta en suite tout ce qui luy étoit arrivé & leur

montra le billet qui luy avoit donné une si furieuse allarme. Ce billet fut d'un grand secours pour leur politique. Ils avoient dessein de rompre l'union qui étoit entre le Maréchal de S. André & le Duc de Guise, l'infaillible moyen de reussir étoit de ruïner la reputation de Mademoiselle de S. André pour en dégouter le Prince de Joinville.

Dandelot persuadé que Madame l'Amirale avoit plus de malice elle seule qu'eux trois ensemble, fut d'avis de la consulter. C'étoit une veritable Huguenotte, & qui avoit un si grand zele pour la gloire de sa Religion, que pour le service de Dieu il n'y avoit point d'injustice qu'elle ne fut prête de commettre. On la fit appeller, mais elle ne put venir sur le champ, par ce qu'elle faisoit ses prieres dans sa ruelle. Quand elle les eut achevées elle parut, & le Prince luy ayant apris ce qu'il venoit d'aprendre à son mary, il luy voulut montrer le billet qu'il avoit trouvé, qu'elle refusa de voir. Il suffit, luy dit-elle, pour perdre de reputation

S. André que vous ayez la bonté de me le lire. Aprés dîné je le veux faire voir adroitement à la Reine, à qui je feray des sermens horribles que je ne l'ay point veu. Si je ne lisois moy-même je n'aurois plus la liberté de jurer ; car pour un Empire je ne voudrois pas blesser ma conscience.

L'Amiral trouva cet expedient merveilleux. Dandelot non seulement admira l'esprit de sa belle sœur, mais encore loua sa probité ; & le Prince qui haissoit autant Mademoiselle de S. André qu'il l'avoit aimée, & qui vouloit se vanger de l'affront qu'il pretendoit qu'elle luy faisoit d'aimer le Roy, confia son bilet à Madame l'Amirale, qui promit d'en faire un bon usage. L'apres dînée tarda beaucoup à venir, du moins au gré de Madame l'Amirale Elle fut ce jour là au Louvre de fort bonne heure, & n'oublia pas le billet que le Prince lui avoit donné. La jeune Reyne ne voyoit personne à cause de ce qu'elle avoit souffert la nuit precedente : & comme le Roi se contentoit de por-

ter cette grande qualité sans se mettre en peine d'en faire la fonction, on ne lui faisoit pas la Cour avec tant d'empressement qu'a la Reine mere. Pendant qu'elle dînoit on lui avoit amené trois jeunes filles qu'une premiere Presidente du Parlement de Rouen avoit euës d'une seule couche. Elles étoient belles, & se ressembloient si parfaitement, non seulement de tous les traits du visage, Mais encore de la taille, des cheveux, des gestes & de la voix même, qu'on étoit contraint de les habiller de differente couleur, & c'étoit la seule marque à quoy on les pût reconnoître.

Toute la Cour étoit dans la Chambre de la Reyne, où l'on admiroit une si parfaite ressemblance, quand Madame l'Amirale y arriva. Elle trouva, comme tous les autres, quelque chose de si extraordinaire dans cette complaisance de la nature qu'elle en oublia, au moins pour quelques momens, le mal qu'elle vouloit à Mademoiselle de S. André. En les regardant avec un peu trop

d'attention, elle tira quelque chose de sa poche, & eut la même disgrace qu'avoit euë la personne à qui elle vouloit faire piece. Le billet que le Prince luy avoit confié tomba sans qu'elle s'en apperçeût. Le Prince de Joinville qui étoit le plus prés d'elle dans ce moment la, laissa tomber adroitement son mouchoir dessus, de peur que d'autres ne le visſent, & n'eut pas beaucoup de peine à ramasser le mouchoir & le billet ensemble. Il eut autant d'impatience de le voir que le Prince de Condé en avoit eu le soir precedent. Il sortit du Louvre, le vit, & fut fort surpris que l'Amirale, qui sans doute avoit été fort belle, mais qui n'étoit plus jeune, il y avoit deja neuf ou dix ans, eût des rendez-vous, (car il n'hesita pas un moment à croire que c'étoit à elle que le billet avoit été adressé)

Les trois petites filles de Rouen aïans pris congé de la Reine, Madame l'Amirale se souvint du dessein qui l'avoit menée au Louvre, & crut avoir trouvé le moment favorable pour le faire reussir. Elle voulu

prendre son billet & ne le trouva point. Elle le chercha avec application & le chercha inutilement. Elle en eut un si cruel chagrin que prevoyant bien qu'il lui seroit impossible de le cacher, elle sortit sous pretexte de quelque incommodité, & retourna chez elle où de dépit elle fut malade le reste du jour, & l'eût peut-être été davantage si ce qui l'avoit blessée ne l'eût guerie, comme on va l'apprendre par la suite.

Pendant qu'elle prenoit le Ciel à partie de ce qu'il ne luy avoit pas permis de venir à bout de ses méchans desseins, le Prince de Joinville qui sçavoit que le Duc de Guise son pere ne laissoit échapper aucun moyen de tous ceux qui pouvoient nuire à l'Amiral, luy étoit allé porter le billet qu'il se sçavoit bon gré d'avoir trouvé. Le Duc demanda à son fils s'il ne se méprenoit point, & s'il étoit bien seur que ce billet appartînt à Madame l'Amirale ? le Prince de Joinville ayant répondu que rien n'étoit plus vray, ils furent trouver le Cardinal de Lorraine qui étoit

accompagné du Maréchal de S. André, & qui dressoient ensemble les articles du Mariage qu'ils devoient achever dans peu de jours, pour les porter le landemain au Roy & aux Reynes qui leur vouloient faire l'honneur de les signer.

Ce Cardinal étoit un ennemy dangereux. Quand il se trouvoit l'occasion de perdre ceux qu'il hayssoit il ne la marchandoit pas, & se voiant maître de la reputation de l'Amirale, qu'il nommoit l'ennemie jurée de l'Eglise, il eût cru trahir son devoir de Cardinal s'il eût hesité un moment à la sacrifier. Le Duc de Guise & le maréchal de S. André trouverent les sentimens de son Eminence tres Religieux, & tous ensemble recommanderent au Prince de Joinville de n'en parler à personne sur tout, adjoûta le Cardinal, imposez silence à vôtre amour, & si vous n'avez pas la force de rien taire à Mademoiselle de S. André ne la voyez plûtôt point. Elle est jeune, elle est fille, ce sont deux qualitez incompatibles avec un secret. Le Prince de

Joinville luy promit ce qu'il desiroit & luy tint parole.

Dans le tems que ce malheureux billet alloit d'ennemy en ennemy & chagrinoit autant les Collignis qu'il rejoüissoit les Guises. Le Roy qui étoit bien aise de recouvrer ce que la nuit precedente l'incommodité de la Reyne son Epouse lui avoit fait perdre, donna ordre à Madame de la Nouë, toûjours prête, pour le service de sa Majesté, de renoüer la partie qui avoit été rompuë, & de faire trouver sa maîtresse aussi tôt que minuit seroit sonné au rendez-vous qu'il avoit donné la veille.

Le Cardinal de Lorraine qui sçavoit que la Reyne Catherine haïssoit mortellement Mad. l'Amirale, pour avoir toûjours été la meilleure amie de la Duchesse de Valantinois, maîtresse d'Henry II. la fut voir, la pria de permettre qu'il pût avoir l'honneur de luy parler dans son cabinet, & luy montra le billet dont le Prince de Joinville son neveu s'étoit si adroitement saisi. L'insatiable! s'écria la Reine, aprés en avoir fait elle même

cria la Reine, aprés en avoir fait elle même la lecture. Tant qu'elle a été jeune, je n'ay pas trouvé à dire qu'elle fut aimée du Maréchal Stroſſi. On ſçait bien Madame, répondit Monſieur le Cardinal qu'il faut que jeuneſſe ſe paſſe, & vôtre Majeſté a toûjours été trop judicieuſe pour s'être vouluë oppoſer à une choſe durant qu'elle étoit permiſe, car la galanterie devient permiſe, ou eſt deffenduë ſelon les differens regnes où l'on ſe trouve. Sous celuy du feu Roy, tout ce qu'il y avoit de femmes vertueuſes à la Cour avoient un honnéte homme avec qui elles entretenoient un commerce galant, & les vieilles auſſi bien que les jeunes quand leurs attraits n'étoient que mediocrement uſez, ou qu'elles avoient le moyen d'en reparer la perte en fourniſſant de quoy mettre en équipage les amans de Cour qui n'ont point d'autre revenu que leur bonne mine. Mais ſoûs la Regence de vôtre Majeſté, à qui l'Etat eſt ſi redevable des ſoins qu'elle prend de les reformer, il ſeroit honteux de ſouffrir

cette licence, & de laisser sans punition les obcenitez de Madame l'Amirale, & la profanation du lieu. Je ne suis pas seul, Madame, adjoûta t'il, qui voye avec indignation l'insolence que l'on veut commettre dans un lieu où un mediocre respect est une espece de crime. Mon frere de Guise (vous sçavez Madame si l'interêt de vôtre gloire lui est cher, & si le Ciel pourroit faire naître encore un homme avec un aussi grand zele que celuy qu'il a pour vous.) mon frere de Guise, dis-je, & le Maréchal de S. André, la meilleure ame qui soit dans le Royaume aprés celle de mon frere, sont scandalisez de cette audace, & attendent ce qu'il plaira à vôtre Majesté de leur ordonner. La Reyne aprés avoir laissé dire à ce Cardinal tout ce qu'il voulut, luy repartit qu'elle étoit de son advis; que cette insolence étoit trop condamnable pour être impunie, & luy demanda quel expedient il trouvoit pour convaincre l'Amirale d'un crime qu'il luy seroit facile de nier. Je demande pardon à vôtre Majesté,

repartit le Cardinal, si je salis son imagination par une idée qui va martyriser sa pudeur. Je sçay ce que vous allez souffrir à m'entendre dire qu'il est impossible de convaincre l'Amirable de ce crime à moins de la prendre sur le fait ; mais il est peu de termes pour exprimer une impureté qui n'ayent quelque chose d'immodeste; & le rouge qui monte au visage de vôtre Majesté ne donne pas un éclat mediocre à sa vertu. Enfin la Reyne demeura d'accord de ce que souhaitoit ce Cardinal. Elle avoit une vieille hayne pour Madame l'Amirale qu'elle fut bien aise de satisfaire ; & comme elle estoit toute puissante sur l'esprit du Roy qui étoit chancelant & foible, le Cardinal la pria de ne luy pas confier son secret,& luy dit que son aveu suffisoit pour authoriser ce qu'il vouloit faire.

Minuit arriva & force gens l'attendoient qui avoient des desseins bien differens. La Reine ne pût se resoudre à s'endormir sans avoir le plaisir d'aprendre la confusion de l'Amirale,& le nom de son amant. Le

Prince de Joinville qu'elle avoit veu depuis le Cardinal de Lorraine s'étoit chargé avec bien de la joie de luy aller rendre compte de tout ce qui se passeroit dans cette conjoncture, & la Reine luy avoit positivement commandé de n'y pas manquer, & luy avoit promis de l'attendre. Elle lisoit en l'attendant & n'avoit retenu que deux femmes de Chambre auprés d'elle; ses filles d'honneur se retiroient aussi tôt qu'elles entendoient minuit; c'étoit l'ordre; & Madame de la Noue ayant averty Mademoiselle de S. André de l'heure que le Roy avoit prise elle avoit donné le bon soir à ses compagnes, étoit entrée dans son appartement par bien-seance, & en étoit sortie un moment apres pour aller dans la chambre des Metamorphoses où le Roi ne se fit pas long-temps attendre.

Les Guises & le Mareschal de S. André avoient le cœur trop étroit pour contenir toute la joye qu'ils avoient. Ils arresterent à souper le Duc de Montpensier & le Prince de la Roche sur. Yon; & leur promirent

un regale à quoi ils ne s'attendoient pas. Minuit sonne, & le regale ne venoit point. Les Princes le demandent on les prie de ne pas s'impatienter & de croire que quand ils passeroient trois nuit à l'attendre ils ne l'auroient pas trop achepté. Le rendez vous de cette nuit-là étoit à minuit precis, mais celuy qui étoit marqué dans le billet que l'Amirale avoit laissé tomber n'étoit qu'à une heure, & le Duc de Guise, le Mareschal de S. André & le Prince de Joinville qui de moment à autre remercioient la fortune qui leur procuroit une occasion d'accabler de honte la plus dangereuse ennemie qu'ils eussent, auroient crû faire une faute irreparable s'ils avoient manqué leur coup pour le vouloir trop precipiter. Le Duc de Guise avoit mis luy même un espion dans un endroit d'où il étoit impossible que personne entrât dans la Chambre des Metamorphoses sans qu'il s'en apperçeust; & pour lui on ne le pouvoit voir Le Duc qui étoit seur de sa fidelité luy apprit qu'un amant y avoit donné rendez-vous à sa

maistresse, sans luy dire qu'elles gens c'étoient. Il lui promit de prendre un soin particulier de sa fortune; & luy commande de les observer, & de ne pas sortir du lieu où il le mettoit qu'il ne luy envoyât de ses nouvelles, par un homme qui pour signal lui demanderoit un diamant qu'il lui laissoit. L'espion qui ne manquoit pas d'esprit, & qui sçavoit que l'employ qu'on luy donnoit étoit une des voye par où l'on s'avançoit le plus facilement à la Cour, promit au Duc de faire ponctuellement ce qu'il souhaitoit de luy. Les choses en cet état une heure sonne. Le Mareschal de S. André represente au Duc que souvent on ne se trouve pas à un rendez-vous justement à l'heure qu'on a prise; que le dessein qu'ils avoient avorteroit infailliblement si par mal'heur ils l'executoient un moment plûtôt qu'il ne falloit; & luy conseilla d'attendre encore une demy heure, pour avoir le plaisir de surprendre l'Amirale en flagrant délit. A une heure & demie on envoia un homme à l'Espion qui d'abord luy demanda le Diamant que

le Duc lui avoit laissé, pour lui faire voir qu'il ne venoit pas à fausses enseignes, & s'informa ensuite si les deux Amans étoient entrez. L'espion luy répondit qu'il y avoit long-temps & le deputé en alla porter la nouvelle au Duc de Guise.

L'heure de Regale est arrivée, dit le Maréchal de S. André au Duc de Montpensier & au Prince de la Roche-Sur-Yon. Il a un peu tardé à venir veritablement ; mais il valloit bien la peine d'être attendu ; & si jamais vous avez trouvé une occasion de rire de bon courage, je pretends que ce soit dans un moment. Pour moi, ajoûta-t'il, avec un torrent de joye qui cherchoit à se répandre, je vous avouë que voicy une nuit que je ne changerois pas contre le plus beau jour de ma vie, & que si jamais j'ay eu, ce qu'on appelle un veritable plaisir, c'est celuy dont vous allez être les témoins. Pour leur en donner un avant-goût, il leur dit en peu de mots ce que c'étoit, ce secret n'étant plus de consequence, puis qu'il alloit cesser de le devenir, &

leur montra même le billet qui étoit si heureusement tombé dans les mains du Prince de Joinville, que par amitié, il nommoit déja son Gendre, parceque son mariage avec la fille de ce Maréchal, comme je l'ai déja dit, devoit s'achever dans peu de jours.

Le Duc de Montpensier & le Prince de la Roche-Sur Yon, qui étoient de j'eunes Seigneurs qui ne demandoient qu'à se divertir furent ravis d'être de la partie, & se firent un plaisir de voir la contenance de Madame l'Amirale dans une conjoncture si mortifiante, & de connoitre le gallant qu'elle avoit choisi. Le Duc de Guise, le Maréchal de S. André, & le Prince de Joinville prirent chacun une bougie, & suivis des deux Princes qu'ils s'étoient vanté de regaler, allerent le plus doucement qu'ils purent jusqu'à la porte de la Chambre des Metamorphoses. Le Cardinal de Lorraine qui faisoit consister une partie de sa vangeance à joüir de la veuë de Madame l'Amirale, n'osa pourtant les suivre à cau-

se de son caractere. Ils écouterent quelque tems à cette Porte, & n'entendirent rien Le Duc de Guise gratta un peu. Un Valet de Chambre qui étoit demeuré là, & qui s'imagina que c'étoit Madame de la Nouë, qui avoit coûtume d'aller reprendre Mademoiselle de S. André à une certaine heure, ouvrit; & le Duc de Guise lui ayant dit qu'il sçavoit ce qui se passoit là dedans, & qu'il étoit du secret, ce Valet de Chambre craignit qu'il n'eut quelque chose de fort important à dire au Roi, & le laissa entrer avec toute la suite. Le Maréchal de S. André qui étoit le moins scrupuleux, fut le premier qui s'approcha du lit, & qui demeura immobile d'étonnement quand il apperçeut d'un côté le Roy, assez beau, parce qu'il étoit jeune, & de l'autre sa fille, mais plus belle que de sa vie elle ne l'avoit paru? les bras hors du lit à cause de la chaleur qu'il faisoit; & la gorge non-chalament découverte; mais une gorge qui ne commençoit qu'à naître, & qui étoit d'une blancheur qui

faisoit si bien remarquer les petits boutons rouges dont la nature l'avoit embelie, qu'il étoit impossible de rien voir de plus amoureux ny de plus tendre. La surprise que fit paroître le Maréchal à cet aspect, fit aprocher le Duc de Guise, le Prince de Joinville, & les deux Princes de la Maison de Bourbon, qui à leur tour furent les plus étonnez du monde de voir le Roy d'un côté du lit, & de l'autre Mademoiselle de S. André qui dormoient avec la même tranquilité que s'ils avoient été mary & femme. Mais quoy qu'ils fussent tous fort étonnez ils l'étoient de differente maniere. Le Pere, le beau Pere & l'Amant étoient consternez : mais le Duc de Montpensier & le Prince de la Roche sur-Yon qui trouvoient le regale incomparablement plus agreable que celuy qu'on leur avoit promis, avoient toutes les peines imaginables à s'empécher d'éclater ; & bien en prit au Maréchal de ce que sa fille avoit la gorge découverte pour leur occuper quelque tems prit, sa consternation seule étoit ca-

pable de faire rire les hommes du monde qui auroient été les plus serieux.

Pendant que les uns avoient un chagrin mortel, & que les autres goutoient un plaisir intérieur qu'il est difficile d'exprimer, la lumiere qui donnoit sur les yeux de Mademoiselle de S. André l'éveilla. Elle les frotta un peu, & les ouvrit un moment aprés. Le premier objet qui les frapa fut son Pere. Elle fit un cry qui éveilla le Roy, & je pense qu'il fut aussi surpris que l'avoient été les autres : mais sa surprise passée, l'amour luy inspira plus d'esprit & de courage qu'il n'en avoit fait paroître jusqu'à lors. Aprés avoir essayé de consoler Mademoiselle de S. André qui pleuroit, & lui avoir promis de la prendre en sa protection, il demanda au Duc de Guise & à tous ceux qui l'avoient suivy, de quelle autorité ils avoient ôsé entrer à telle heure dans un lieu où ils sçavoient bien qu'il reposoit ? Le Maréchal de S. André prit la parole, & repondit que s'ils l'avoient sçeu ils n'y se-

roient pas entrez, & qu'il ne cherchoit rien moins que ce qu'il avoit trouvé : que c'étoit luy qui avoit arrêté le Duc de Montpensier & le Prince de la Roche-sur-Yon, pour leur donner un divertissement dont il ne croyoit pas que sa fille fût un personnage ; & que s'il eût été asseuré de l'honneur que sa Majesté repandoit sur sa famille, il auroit eu assez de discretion & de respect pour ne pas les en faire les temoins. Il sortit en achevant ces mots, & le Roy voyant ce que la presence de tant de Princes, & sur tout du Prince de Joinville, faisoit souffrir à Mademoiselle de S. André, il leur ordonna de se retirer, & fut obey. Il la consola ensuite mieux qu'il n'avoit fait en presence de son Pere, & appella le Valet de Chambre qui avoit eu l'insolence d'ouvrir la porte, mais le courroux du Roi & les larmes de Mademoiselle de saint André aïant fait connoitre à ce malheureux la faute qu'il avoit faite ; il avoit eu peur d'être puny, & s'étoit sauvé. La reguliere-Madame de la Noüe étant

arrivée dans ce moment là, elle éclaira le Roy jusques dans son appartement, & fut prendre Mademoiselle de saint André qu'elle remena dans le sien.

La Reine mere à qui le Prince de Joinville avoit promis d'aller rendre compte de tout ce qu'il auroit veu, étoit naturellement tres-impatiente; & deux heures étant sonnées sans qu'elle eût appris de ses nouvelles, elle l'envoya chercher par une de ses femmes, dans l'appartement de son Oncle le Cardinal. Il la fut trouver avec un visage aussi gay que l'avanture qu'il venoit d'avoir le pouvoit permettre. Prince de Joinville, luy dit-elle, aussi-tôt qu'elle l'apperçeut, je ne vous demande point si la confusion a été grande, & si l'Admirale est au desespoir: ie ne doute point que l'affront ne lui ait été sensible, & qu'elle ne remuë Ciel & Terre pour vous perdre aprés l'avoir perduë Je laisse tout cela pour apprendre des nouvelles du Galant. Quel homme est-ce? est il jeune? bien fait de sa personne? d'une qualité considerable?

Enfin la Dame s'eſtimoit-elle heureuſe de l'avoir trouvé, faites m'en un portrait qui lui reſſemble, & m'aprenez ſur tout quelle contenance il a tenuë quand il s'eſt veu pris. quelle cómiſſiõ pour le Prince de Joinville qui aimoit éperduëment Mademoiſelle de S. André! Il repondit à la Reyne avec un chagrin, qui étoit à la verité fort excuſable, que l'Amant dont elle lui demandoit le portrait étoit fort jeune; que de ſa perſonne, ceux qui n'aimoient pas les grandes tailles le trouvoient bien fait, & qu'on ne pouvoit nier qu'il ne fût de la premiere qualité. Que la Dame avoit lieu ſans doute de s'eſtimer heureuſe de l'avoir trouvée, & que ſa fortune ſeroit enviée par d'autres auſſitôt qu'elle ſeroit ſçeuë. Que pour ce qui étoit de la contenance qu'il avoit tenuë quand il s'étoit veu ſurpris, elle étoit plus fiere qu'il n'avoit coûtume de l'avoir, & que loin de trembler, c'étoit lui qui faiſoit trembler les autres. Voilà, Madame, continua-t'il, ce que vous m'avez commandé de vous apprendre. Je vous

supplie de ne me rien ordonner de plus. Demain on fatiguera assez les oreilles de vôtre Majesté de ce que je ne lui dis pas ; & si elle sçavoit ce que je souffre, elle s'étonneroit même de ce que j'en ay tant dit.

La Reine qui crût qu'il se portoit mal le laissa aller. Il retourna dans l'appartement de son Oncle qu'il trouva fulminant tout de son mieux. Le Duc de Monpensier & le Prince de la Roche-sur-Yon s'étoient retirez pour s'aller rejoüir en liberté de l'affliction des autres, l'unique chagrin qu'ils avoient venoit de ce que tout le monde étoit couché, & de ce qu'ils étoient obligez d'attendre que le jour fût venu pour aller publier ce qu'ils sçavoient.

Ils se coucherent fort tard & se leverent fort matin car ils bruloient d'envie d'aller apprendre à leur cousin le Prince de Condé à quelle intention les Guises & le Maréchal de S. André les avoient retenus à souper, & la catastrophe qu'avoit eu la piece dont ils leur avoient donné le divertissement.

Quoy que le Prince de Condé & eux fussent de religion contraire, & même de parti different, ils ne laissoient pas d'avoir une grande estime l'un pour l'autre ; sur tout le Duc de Montpensier, & le Prince de la Roche-sur-Yon pour le prince de Condé qu'ils regardoient comme le plus vaillant homme de son tems. La joye qu'eut ce prince de la confusion qu'avoient eu les Guises, le Maréchal de S. André & sa fille le vengea bien de quelque méchant moment que la perte de son billet lui avoit causez. Rien au monde n'étoit si plaisant aussi que de s'imaginer la peine qu'il s'étoient donnée de conduire eux mêmes cette intrigue, & d'arrêter deux personnes de cette qualité pour leur donner un regale si particulier. Le prince de Condé trouva cette avanture trop divertissante pour en rire seul. Il eut été au desespoir que l'Admiral l'eût apprise par une autre bouche que la sienne, & se doutant bien qu'elle ne tarderoit pas long temps à être sçeüe, il fit diligence, de peur d'être preve-

nu par d'autres, & de ne lui rien dire de nouveau. L'admiral n'en fut pas plûtôt instruit qu'il courut dans la Chambre de sa femme. Elle avoit été fort malade toute la nuit du malheur qu'elle avoit eu la veille, & l'on devoit même la saigner ce matin là: mais cette nouvelle ôta sa pratique au Chirurgien, & fit un effet plus promt que n'auroit la saignée. Malade ou non, Madame l'Admirale se leva, monta en Carosse, & fut dire ce qu'on lui venoit d'apprendre, à tout ce qu'elle connoissoit de gens, qui le redirent a tant d'autres qu'en moins de rien tout le monde en fut instruit. Le Royaume étant alors continuellement agité par les Catholiques & les Huguenots qui le déchiroient sous pretexte de vouloir le reformer, il y eut quelques personnes qui ce jour-la même, chanterent tous bas au levé du Roy des couplets que l'on avoit faits sur l'état des affaires, & sur l'avanture de la nuit passée. En voicy les paroles; que l'on chantoit sur l'air d'un vaudeville qui couroit alors.

Sçavez-vous la belle
Que vous usez mal de vos appas ?
Le trône chancelle
Et le Roy repose dans vos bras ?
Plut à Dieu, pour calmer nôtre ennuy
Que l'Etat fut tranquile comme luy.
Vous dormiés en Reyne
Quand on a troublé vôtre repos,
Sans vous mettre en peine
Des Papistes ny des Huguenots,
Pleut à Dieu pour le bonheur de tous
Que l'Etat fût tranquile comme vous.

Ordinairement ce que l'on chante n'eſt pas fort ſecret; & ainſi la Reyne ne mit guere à ſçavoir au vray ce que le Prince de Joinville ne lui avoit appris qu'imparfaitement. Mademoiſelle de S. André qui ne manquoit jamais de ſe rendre à ſa Toilete, n'ayant oſé s'y trouver ce matin là, confirma ce que l'on commençoit de publier,

Elle l'envoya querir, mais le Medecin du Roy, nommé Miron, qu'on trouva chez elle avoit ordre de faire son devoir, & de dire qu'elle étoit malade. Dans un autre temps çeût été une excuse legitime, mais dans l'occasion qui se presentoit c'étoit un indice convainquant; & la Reyne qu'on abusoit difficilement en tira une conjecture juste. Elle en fut outrée & ne pût suspendre son ressentiment. Elle envoya prier le Roi de la venir voir. Le Roi y vint. Ils entrerent dans son cabinet, où elle se preparoit à luy faire une reprimende fort severe, & à lui parler d'un ton de Mere qui avoit envie de se faire craindre: mais le Roi instruit de ce qu'il étoit, par l'amour, & par Mademoiselle de S. André, à la premiere fougue qui lui échapa, l'ayant interrompuë avec une asseurance qui la surprit d'autant plus qu'elle ne l'attendoit pas, lui dit qu'il étoit vrai qu'il aimoit la personne qu'elle avoit nommée; & qu'il la prioit de souffrir ses amusemens ou de lui rendre son autorité. Qu'elle n'étoit puissante qu'autant qu'il lui plaisoit de le per-

mettre ; que si elle s'opposoit à son amour il s'opposeroit à son ambition ; & que sans perdre le respect qu'il lui devoit comme à sa mere, il n'avoit qu'à vouloir être Roi pour la faire cesser d'être Reine.

Ces paroles qu'elle avoit raison de ne pas attendre du Roi son fils, puis que Mademoiselle de S. André parloit par sa bouche, ne l'étonnerent pas moins que si elles eussent été veritablement de luy. Elle n'osa pousser la remontrance plus avant de peur que Mademoiselle de S. André ne lui eût encore dicté qu'elque reponse. Il se trompoit de croire qu'elle voulut empêcher ses amusemens. Son dessein dominant étoit de l'amuser sans cesse & si Mademoiselle de S. André n'eût été que belle, elle eut été la premiere à loüer son choix : mais elle luy trouvoit un esprit capable de lui faire ouvrir les yeux ; & craignoit quand elle seroit Maitresse de celui du Roy, qu'elle ne lui fist connoitre qu'éfectivement on l'amusoit. Le Roy & la Reine se racommoderent pourtant avant que de sortir d'où ils étoient. Made-

noiſelle de ſaint André demeura au Roy & la Regence à la Reine.

Le Duc de Guiſe ſenſible aux biens faits qu'il avoit reçus de leurs Majeſtez, en fut ſi reconnoiſſant qu'il ne voulut pas que ſon fils oubliât le reſpect qu'il devoit au Roy, juſqu'à être encore ſon Rival. Les articles que le Cardinal de Lorraine & le Marêchal de ſaint André avoient dreſſez furent dechirez, & le Gouvernement de Lyon qui vint à vacquer, ayant été donné à ce Mareſchal, chacun fut content ou du moins chacun fit ſemblant de l'être. Mademoiſelle de S. André fut regardée comme la maitreſſe du Roi, & reſpectée plus qu'elle ne l'avoit été auparavant. La Reyne Mere qui avoit peur d'elle la vit non pas ſans chagrin mais ſeulement ſans lui en témoigner & pour Marie Stuard, ſi elle eût quelque dépit, comme cela eſt aſſez vray ſemblable, elle n'en fit rien paroître.

Le Prince de Condé voyant que chacun étoit ſi content ceſſa de l'être & n'ayant pû ſe faire aimer de Mademoiſelle de S. André il s'en voulu

faire haïr. Il épia que le Roi ne fût pas dans son appartement pour lui aller faire une visite, & debuta un compliment malicieux sur la nouvelle dignité qu'elle avoit acquise. Elle prit cela pour une espece de bravade & le prit comme il le falloit prendre. Elle lui répondit d'un ton fort haut que c'étoit une des raisons qui l'avoient empêchée de répondre à sa passion, & qu'elle avoit trouvé la qualité de Maîtresse d'un Roy de France preferable à celle de Maîtresse d'un Cadet de la Maison de Bourbon qui n'avoit que la Cape & l'épée. Et moi, Mademoiselle, ou Madame, car à present on ne sçait comment vous appeller, repartit encore malicieusement le Prince, je vous aimois assez pour ne pas laisser vôtre gloire dans l'obscurité. C'est à vos charmes que vous devez cette qualité de Maitresse du Roy qui vous est si chere, mais c'est à moi que vous en devez l'éclat. Je n'ay pû souffrir que vous fussiez plus long-temps privée de respects que ce grand titre vous fait rendre. Sans moy qui me suis donné des soins inconcevables

pour m'instruire de la verité on igno-
roit ce que vous êtes & vous m'a-
vez l'obligation d'avoir le premier
publié ce qui se passoit entre le Roi
& vous. Il fut si des obligeant que de
peur qu'elle ne doutât de ce qu'il di-
soit, il lui aprit qu'au retour de S Clou
c'étoit luy qui avoit trouvé le billet
qu'elle perdit, & qu'à une heure ap-
rés minuit il étoit dans l'alcove d'où
il vid avec quelle joye elle se faisoit
deshabiller, quand par malheur
pour elle l'incommodité de la Reine
lui deroba le plaisir qu'elle se pro-
mettoit. Enfin il n'oublia rien de ce
qu'il crut qui serviroit à le faire haïr
& y reussit parfaitement bien, car de-
puis ce temps là ils eurent une hayne
invincible l'un pour l'autre.

Ce Prince fit d'autres amourettes,
à Mademoiselle de S. André qui étoit
tendrement aimée du Roi s'en tint à
son amour & fit bien. A la premiere
visite qu'elle en receut elle se plaig-
nit du Prince de Condé, & porta si
haut l'outrage qu'il lui avoit fait que
le Roi trouva sa haine assez juste pour
en être de moitié, & pour épouser la

passion qu'elle avoit de s'en venger. Pendant qu'ils en cherchoient l'occasion le Prince en contoit à une autre fille de la Reine nommée Mademoiselle de Limevil, un peu moins belle que Mademoiselle de S. André à la verité, mais en recompense moins altiere, & dont il étoit seur que le cœur étoit tout à lui. Il lui en conta si bien qu'ils en vinrent à ce qu'on appelle la conclusion du Roman. Elle en eut un fils dont elle accoucha sous le regne de Charles IX. le 25. May de l'année 1561. dans le Louvre même, mais là Reine qui en ce temps-là, avoit besoin du Prince de Condé pour balancer la puissance de la Maison de Guise qui s'élevoit trop, eût compassion de la fragilité humaine ; l'inclination qu'eut le Prince de Condé pour Mademoiselle de Limevil ne dura pas; plûtôt parce que les affaires de l'état changerent de face que par aucun dégoût qu'il eût pour elle. Cependant le Roi outré de la piece qu'il avoit faite à Mademoiselle de S. André, avoit juré de le perdre, & pour en venir plus façilement à bout il se

rangea du côté des Guises. On ne l'appelloit que rarement au Conseil, quoique dans la justice il y dût tenir le premier rang. Quand il s'y trouvoit les Guises se mettoient au dessus de lui, par le commandement du Roi même; & ces mépris qui enfloient le cœur de ses ennemis outrerent le sien.

L'heresie que Luther a repandue par toute l'Europe avoit dés le temps de François premier & d'Henry II. infecté la France en divers endroits; & les Huguenots étant plus forts qu'ils ne l'avoient été cherchoient à se vanger des cruautez qu'on avoit exercées sur eux, & vouloient commencer par les Guises, tant pour l'interêt de leur religion dont ils étoient les ennemis declarez, que pour le bien de l'état, dont par animosité ils les nommoient les Tirans. Il leur manquoit un chef aussi vaillant que l'étoit le Prince de Condé, mais peut-être le seroit-il devenu si la conjuration d'Amboise eût reussi. Pour justifier de ce qu'ils vouloient faire, ils semerent des libelles. On dit que le Prince qui avoit de l'esprit infini-

ment les dressa lui même. Ils montrerent que par les Loix du Royaume les femmes ny les Etrangers ne devoient point être admis au Ministere ; & citerent plusieurs exemples pour montrer que l'Administration des Cardinaux avoit toûjours été funeste à la France.

Ces libelles offenserent terriblement les Guises, & sur tout le Cardinal de Lorraine, soit que son Ministere justifiât les exemples qu'on lui alleguoit, ou que les raisons de ses ennemis eussent assez de force pour persuader les veritez qu'ils publioient. Il soupçonna un Conseiller du Parlement de Paris nommé du Bourg, homme d'un merite extraordinaire & d'une singuliere vertu, à la Religion prés, d'en être l'Autheur. Il y avoit une année entiere qu'il étoit prisonnier pour avoir declaré hautement qu'il étoit Lutherien, car en ce temps là il n'y avoit point de crime plus énorme : & si tous ceux qui moururent pour la Religion eussent pris le bon party aussi bien que le méchant, les anciens Romains

auroient moins fait de Martirs que le regne de François second & de Charles IX. De peur que Dubourg ne dist d'autres veritez, plus fâcheuses peut-être que celles qu'on le soupçonnoit si injustement d'avoir déja dictées, on donna ordre à ses Juges, qui en faveur de son merite lui vouloient donner le tems de se reconnoître, de le condamner à la mort le plûtot que faire se pourroit pour la gloire de Dieu : ce qu'ils firent avec un zele dont le Cardinal de Lorraine les loüa extrêmement Ce Magistrat fut au supplice avec une intrepidité surprenante ; y porta un visage fort tranquile,& exhorta ceux de sa croyance qui étoient presens à son execution de mourir aussi glorieusement que luy, les asseurant que la mort étoit la chose du monde la plus douce quand on la souffroit pour une si bonne cause : paroles qui entrerent bien avant dans l'ame de ceux qui étoient imbus de la nouvelle opinion ; & qui leur persuaderent facilement que leur religion étoit la meilleure, puis qu'un homme si sage

& ſi éclairé aimoit mieux mourir que d'en embraſſer une autre.

Cette mort cauſa un grand fracas dans le Royaume. Le premier deſſein des Huguenots fut de la venger à force ouverte, mais la peur qu'ils eurent d'être trop foibles leur fit prendre une autre reſolution. Ils conſpirerent. Les uns diſent qu'ils n'en vouloient qu'aux Guiſes, & les autres qu'ils auroient porté leur attentat plus loin, s'il eût reüſſi. Quoy qu'il en ſoit, cette conjuration qui fait tant de bruit, dans nôtre Hiſtoire, & que l'on nomma la conjuration d'Amboiſe fut découverte. La Renaudie, Gentilhomme de Perigord, grand Lutherien & encore plus grand broüillon, en fit confidence à un Avocat de ſes amis, cet Avocat le dit à un Maiſtre des Requeſtes qu'on appelloit l'Allemand Vouzé, & Vouzé, ſoit qu'il eût horreur d'un tel deſſein, ou qu'il voulût rendre un ſervice qui méritât recompenſe avertit les Guiſes de ce qu'on lui avoit appris. Il ne s'eſt rien veu de plus horrible que ce qui ſe paſſa dans Amboiſe pendant toute une ſemaine,

le sang ruisseloit par toutes les rues de cette Ville, & l'on y égorgea tout ce que l'on découvrit de conjurez.

Mademoiselle de S. André qui avoit sur l'esprit du Roi tout le pouvoir qu'elle y vouloit prendre, & qui conservoit une haine mortelle pour le Prince de Condé, crut avoir trouvé une occasion de le perdre. Elle promit à deux conjurez de leur faire avoir leur grace, s'ils vouloient l'accuser d'avoir la principale part à la conjuration. Que ne fait-on point pour sauver sa vie! Ils s'offrirent de faire ce qu'elle souhaitoit. Ils furent interrogez dans le Conseil secret, où le Prince n'assistoit point. Ils l'accuserent, & avec lui l'Amiral & Dandelot. Il est constant qu'une partie de ce qu'ils dirent étoit veritable, & que si cette entreprise eût reüssi le Prince, l'Amiral & Dandelot se seroient declarez: mais les miserables qui eurent l'insolence de les accuser ne le croyoient pas, & le Roy qui ne sçavoit rien du crime que Mademoiselle de S. André vouloit commettre, sembloit

toutesfois être d'intelligence avec elle, car, il leur promit, en faveur de ce qu'il venoit de dire, la grace qu'elle leur avoit fait esperer. Cette promesse l'inquieta. Elle eut peur quand ces faux témoins seroient échapez qu'ils ne se dedissent. Elle se voulut fortifier du conseil du Marêchal ce S. André son pere, à qui elle apprit ce que la hayne qu'elle avoit pour le Prince de Condé luy avoit fait entreprendre, & l'apprehension où elle étoit. Le Marêchal hayssoit le Prince & sa fille étoit trop avant pour reculer. Il faloit le perdre où elle même étoit perduë. Quoy que le Roy lui fit l'honneur de l'aimer & qu'il lui eût promis sa protection il auroit eu de la peine à authoriser un crime de cette importance Pour ne pas laisser à ces faux témoins le pouvoir de se dedire, on les fut trouver dans la prison où on les avoit remenez; & les ayant pris chacun en particulier, on les massacra sans leur donner le temps de prononcer une seule parole. Les scelerats le meritoien bien.

La rupture du mariage du Prince

de Joinville & de Mademoiselle de S. André, n'empêchoit pas que le Maréchal & les Guises ne fussent toûjours les meilleurs amis du monde. Cependant les Guises qui avoient donné les ordres necessaires pour faire arrêter le Prince le lendemain à son levé agissoient de bonne foy, & le croyoient effectivement coupable sur la relation des faux témoins qu'ils avoient ouys; dont ils n'avoient pas une mediocre joye; car pour le secret que Mademoiselle de S. André avoit apris à son pere il étoit trop delicat pour être confié à quelque autre.

Pendant tout ce fracas l'Amiral étoit à sa maison de Chastillon, où il attendoit assez impatiemment le succez de la conjuration; & Dandelot qui venoit à Amboise où étoit le roy, ayant été rencontré par des conjurez qui fuyoient, s'étoit sauvé en Bretagne où sa femme avoit une terre parfaitement belle. Il n'y avoit que le Prince de Condé qui fût à la Cour pour appuyer l'entrepriſe s'il voyoit qu'il y eût lieu d'agir: il n'y

eut aussi que luy de qui les jours fussent en danger. On lui auroit infailliblement coupé la tête s'il eût été arrêté ; mais sur les deux heures de la nuit qui precedá le jour qu'il devoit l'être, un de ses valets de chambre le fut éveiller avec precipitation pour lui rendre un billet qu'il venoit de recevoir, & qu'on luy avoit recommandé de lui faire voir à l'heure même sans considerer s'il dormoit ou non, l'ayant asseuré que le Prince n'avoit jamais eu d'affaire plus pressée. Il l'ouvrit, & trouva que c'étoit une femme qui l'avoit écrit, mais il n'en put connoître le caractere ; & d'ailleurs ce qu'on lui mandoit ne lui permit pas de perdre du temps à l'examiner. Il ne contenoit que ce peu de mots.

Sauvés vous Monseigneur, où vous êtes mort. Je ne vous en puis dire davantage.

Ce Prince qui ne se sentoit pas trop innocent ne rêva pas à ce qu'il avoit à faire. Il se leva, & sortit

d'Amboise le plus diligemment qu'il lui fut possible. Les Gardes qui étoient aux portes n'étant pas instruits de ce qui avoit été resolu loin de mettre le moindre obstacle à sa fuite le laisserent passer avec tout le respect qui étoit deu à sa qualité. Il se retira à Orleans, où son nom étoit en grande consideration, & où il avoit de puissans amis, prêts à se sacrifier pour ses interêts. Il y avoit peu de temps qu'il étoit party quand les Gardes du Roy investirent son logis; & quand on s'avisa de l'y chercher il ne pouvoit encore être loin. On envoya querir ses accusateurs que l'on trouva égorgez, sans pouvoir aprendre par l'ordre de qui ils l'avoient été; L'indice étoit plus fort contre le Prince que contre le Marêchal de S. André; & cependant c'étoit le Marêchal qui les avoit fait assassiner, & non pas le Prince. On pencha toutes fois du côté que penchoit l'indice, & toute la Cour se persuada que le Prince enragé de se voir trahy par ces conjurez s'étoit vengé d'eux avant que de se sauver,

Par ordre du Roy on commença de luy faire son procez, & s'il eût été pris on n'auroit pas manqué de l'achever, mais le voyant maître de la campagne on crut que ce seroit inutilement porter les choses à l'extremité, & l'on aima mieux faire semblant d'ignorer le secret de la conjution que de donner matiere à de nouvelles.

Cette Politique ne s'accommodoit pas avec la haïne de Mademoiselle de S. André. Elle s'en plaignit au Roy. Il lui fit confidence des raisons que le conseil avoit eues d'en user ainsi, & luy dit que la perte du Prince n'étoit que differée, & qu'il ne lui accorderoit jamais sa grace sans consulter la haine qu'elle avoit pour lui. Quelque jours aprés toute la Cour, partit d'Amboise pour aller à Orleans, où l'on avoit resolu de tenir les Etats generaux. Le Prince en étoit party pour aller trouver l'Amiral à Chastillon, & de là le Roi de Navarre son frere, qui étoit dans son gouvernement de Guyenne. En passant à Chastillon il montra à l'Amiral le billet

qui lui avoit sauvé la vie, l'Amiral en connut l'Ecriture & luy dit qu'il venoit de la Maréchale de S. André, mais le Prince trouva si peu d'apparence à ce qu'il disoit qu'il luy fut impossible de le croire.

Cependant le tems de tenir les Etats s'aprochoit. On avoit mandé aux Princes du Sang, & à tous les Officiers de la Couronne de s'y trouver sur peine d'être décheus de leurs dignitez, & d'être reputez coupables, l'Amiral qui ne croioit pas avoir été accusé à Amboise se rendit à Orleans: mais le Roi de Navarre que l'on consideroit moins à la Cour que les Guises, refusa de s'y trouver; & pour le Prince de Condé qui avoit fait des pratiques par toutes les Villes où il avoit passé, loin d'être d'humeur à obeir il levoit des troupes de l'argent que lui fournissoient les Huguenots, pour perdre les Guises à force ouverte, puis que les conjurations avoient tant de peine à reussir, & que parmy une quantité de de monde il étoit mal-aisé qu'il n'y eut des traitres ou des imprudens,

Les careſſes que l'on fit à l'Amiral quand il fut à Orleans lui perſuaderent facilement qu'on ne le ſoupçonnoit de rien, & que le billet que le Prince de Condé avoit reçeu étoit une piece du Maréchal de S. André & des Guiſes pour l'éloigner de la Cour, & tâcher de le rendre ſuſpect. Il écrivit au Roy de Navarre & au Prince ſon frere, & les conjura de ne ſe pas rendre Criminels; les aſſeurant qu'ils ſeroient reçeus aux Etats avec applaudiſſement, & que leur preſence étoit abſolument neceſſaire dans une aſſemblée où le pouvoir des Guiſes iroit trop loin, s'il ne s'y trouvoit des Princes du ſang pour le balancer. Ces Lettres ne firent point d'effet. Il en écrivit d'autres, & leur manda que c'étoit par ordre de la Reine, qui ſe laſſoit de la domination des Guiſes, auſſi bien que le reſte de l'Etat; & de peur qu'ils n'en doutaſſent il leur envoya une Lettre où la Reine mere s'expliquoit elle même, & les conjuroit de la delivrer de l'oppreſſion des Lorrains. Cette Lettre fut un appats qui les attira

où l'on souhaittoit qu'ils se rendissent. Le desir qu'ils avoient d'arracher le gouvernement aux Guises leur fit oublier que la Reine étoit la plus dissimulée Princesse de son tems. Le Roi de Navarre partit, & malgré la repugnance que le Prince de Condé avoit à le suivre, il l'en pressa tant qu'il lui fut impossible de s'en deffendre.

Mademoiselle de S. André qui avoit juré de ne pardonner jamais au Prince de Condé l'affront qu'il étoit cause qu'elle avoit reçeu, & l'insulte qu'il avoit osé lui faire en suite, avoit choisi le moment où le Roy lui témoignoit le plus d'amour pour le supplier, s'il étoit vray qu'elle en fût aimée, d'avoir la bonté de la venger, & de la deffaire d'un homme dont la seule presence étoit pour elle une maniere de reproche qu'elle n'avoit pas la force de supporter Que refuse t'on dans ces momens là, ou plûtôt que n'accorde ton pas! Le Roy qui n'avoit pas trop besoin d'être amoureux pour être aveugle, & qui d'ailleurs étoit

dans un âge incapable de reflexion, luy promit la mort du Prince, & luy auroit promis davantage si elle l'eût demandé. Aussi-tôt que le Roy de Navarre fut à Orleans on luy donna des Gardes, & pour le prince de Condé on l'arrêta. On reprit le procez que on avoit commencé, & l'on l'accusa d'avoir été l'un des Chefs secrets de la conjuration d'Amboise, & d'avoir fait égorger ses accusateurs pour ensevelir dans l'obscurité les preuves de son crime. Le Roi & Mademoiselle de saint André parlerent à ses juges; aprés cela il étoit malaisé de le trouver Innocent. Toutes les fois qu'on lui parloit d'avoir fait égorger quelqu'un, il paroissoit le plus étonné du monde, & cet étonnement étoit pris par ceux qui le devoient juger pour une confusion convainquante. On luy confronta un nommé la Sague Secretaire du Roy de Navarre, à qui la peur de la question, ou plûtôt l'espoir de la recompense fit dire de terribles choses. Il fut surpris de voir ce malheureux qui luy avoit d'extrêmes obliga-

tions, être d'intelligence avec ses ennemis pour le perdre ; & cette surprise fut suivie d'une autre incomparablement plus grande. Un de ses gardes, homme à qui l'or étoit capable de faire tout entreprendre, luy donna le plus secrettement qu'il pût un billet qu'une personne qu'il ne connoissoit pas l avoit conjuré de luy rendre. Il l'ouvrit & reconnût d'abord au caractere qu'il venoit de l'obligeante personne qui à deux heures aprés minuit lui avoit donné advis de se sauver d'Amboise. Il ne douta point qu'elle n'eût encore quelque chose de fort important à luy apprendre, & dans cette pensee il leut avec precipitation ces paroles.

Croyés-moy Prince preparés vous à la mort, aussi bien vous sied-il mal de vous defendre. Qui vous veut perdre est amy de l'état, On ne peut rien voir de plus coupabl que vous. Ceux qui par un veritable zele pour le Roy vous ont rendu si criminel étoient honnêtes gens, & incapable d'être subornés. Je prends trop d'interêts à tous les maux que

vous avez faits en vôtre vie pour vouloir vous taire que l'Arrêt de vôtre mort n'eſt plus un ſi grand ſecret. Les ſcelerats car c'eſt ainſi que vous nommez ceux qui ont oſé vous accuſer, meritoient auſſi juſtement recompenſe que vous la mort qu'on vous prepare; vôtre ſeul entêtement vous perſuade que vôtre merite vous a fait des ennemis, & que ce ne ſont pas vos crimes qui cauſent vôtre diſgrace. Niez avec vôtre effronterie accoûtumée que vous ayez eu aucune part à toutes les criminelles pratiques de la conjuration d'Amboiſe il n'eſt pas comme vous vous l'êtes imaginé, impoſſible de vous en convaincre. A tort hazard recommandez-vous à Dieu.

Le pauvre prince voyant que tout inſultoit à ſon malheur, penſa perdre patience. Il ne pouvoit comprendre quelle raiſon avoit euë la perſonne qui luy écrivoit de l'advertir ſi obligeamment de ſe ſauver, pour le braver enſuite ſi cruellement, & dans une conjoncture ſi fâcheuſe. Il pretendoit n'avoir jamais merité qu'elle

prît soin de sa vie, ou croyoit le meriter toûjours, & s'il ne luy avoit point rendu de services pour attirer sa bonté, il luy avoit encore moins fait de déplaisir pour la perdre. Cependant un procedé si different du premier avoit quelque chose de bien surprenant. Il reprit cette Lettre qu'il avoit jettée sur sa table, & la lut une seconde fois. Il n'y trouva pas un mot qui ne luï parut tres-offensant. Il la plia de plusieurs façons pour voir s'il n'y avoit point quelque mistere, car étant accusé d'être criminel d'Etat il étoit dangereux d'expliquer trop ouvertement les sentimens favorables qu'on avoit pour luy. Il chercha tant qu'à la fin il trouva ce qu'il cherchoit. Cette Lettre, à la lire comme on a accoûtumé de lire toutes les autres étoit sans doute fort des-obligeante. Mais à n'en lire que la moitié, c'est à dire aprés en avoir leu la premiere ligne sauter la seconde, la quatriéme, la sixiéme, & ainsi du reste, il trouva qu'elle étoit conçeûe en ces termes.

Croyez-moy Prince, preparez-vous à vous deffendre. Qui vous veut perdre est plus coupable que vous. Ceux qui vous ont rendu si criminel étoient subornés. Je prends trop d'interêt. En vôtre vie pour vouloir vous taire un si grand secret. Les scelerats qui ont osé vous accuser meritoient. La mort qu'on vous prepare vôtre seul merite vous a fait des Ennemis qui causent vôtre disgrace. Niés que vous ayés eu aucune part à la coniuration d'Amboise il n'est pas possible de vous en convaincre. A Dieu.

Quelle difference de la premiere Lettre qu'avoit leuë le Prince à celle qu'il venoit de lire! il s'éstimoit redevable à la personne qui la luy avoit écrite, de la part qu'elle prenoit dans son malheur, & des avis qu'elle luy donnoit, & fut extrêmement surpris de l'invention qu'elle avoit trouvée pour lui témoigner tant de bonté sans se commettre, (car il est

Les memoires de ce tems-là parlent d'une Lettre misterieuse sans dire de quelle maniere elle étoit.

nſtant que quand cette Lettre ſe-
oit tombée dans les mains du ROY,
le étoit plûtôt capable de faire ſa
our que de lui attirer la moindre
ffaire.) Il auroit bien voulu con-
noître la femme ou la fille à qui il
avoit tant d'obligation, pour lui faire
oir combien il étoit ſenſible aux
races qu'il en recevoit; ne pouvant
'imaginer que ce fut à la Maréchale
le S. André, comme l'en avoit aſſeuré
l'Amiral; & la haîne qui étoit entre
leurs Maiſons depuis ſi long-tems
étoient une aſſez bonne raiſon pour
l'empêcher de le croire.

Pendant qu'il cherchoit dans ſon
eſprit qui ce pouvoit être qui prenoit
tant d'interêt en ſa diſgrace, ſes ju-
ges entrerent dans ſa Chambre, &
l'interrogerent pour la derniere fois.
Il nia toûjours qu'il eût eu aucune
part à la conjuration d'Amboiſe, &
ſoûtint que ſes accuſateurs avoient
été ſubornez & maſſacrez en ſuite
par ſes ennemis, de peur qu'ils n'euſ-
ſent pas la force de pouſſer leur crime
juſqu'au bout: mais il ne parla en
façon du monde de la Lettre qu'il

avoit reçeue : & quand il eût été
seur de se justifier en la montrant
dans le veritable sens qu'il la falloit
voir, il eût mieux aimé mourir que
d'avoir le malheur de deplaire à une
personne qui cherchoit à le servir
avec tant de generosité. Les Juges
dont la faveur ne pouvoit ébranler
l'integrité ne trouverent que des in-
dices contre le Prince : mais ceux
qui le ROI & Mademoiselle de S.
André avoient recommandé de le
condamner à la mort, croïant peut-
être que tout ce qu'on faisoit pour
s'agrandir étoit juste, soûtinrent qu'il
y avoit des preuves de reste, & le
nombre de ceux-là étoit beaucoup
plus grand que des autres. Ils rendi-
rent un Arrêt que le Chancelier de
l'Hôpital refusa judicieusement de
signer, & le condamnerent à être
decapité dans la Maison du ROY, à
l'heure que l'on entreroit aux Etats.
Le ROY, Mademoiselle de S. André,
& les Juges qui avoient rendu ce bel
Arrêt n'eurent pas le plaisir de le
voir executer. Le ROY tomba Malade
pendant qu'on le fabriquoit. Cette

maladie fut cause que la Reine mere
n fit suspendre l'execution moins, à
a consideration du Prince que pour
on interêt particulier. Elle étoit
consommée dans les affaires d'Etat,
& ne doutoit point que si le Roy ve-
loit à mourir les choses ne chan-
geassent de face. Ses autres enfans
étoient mineurs. La minorité des
rois est un tems favorable aux ambi-
ieux; & ainsi elle craignoit que si
la grandeur des Guises demeuroit
sans contrepoids elle ne fût du moins
aussi dangereuse que les pratiques
des Princes du Sang.

La prevoyance de la Reine ne fut pas inutile. Le Roy mourut, & l'autorité de Mademoiselle de S. André fut ensevelie avec luy. Pour éviter les ressentimens du Prince, & même ceux de la Reyne mere qui la haïssoit de ce que le Roy l'avoit aimée, elle se retira aux Religieuses de Long-Champ. François second n'ayant point eu d'enfans de Marie Stuard, l'aîné de ses freres qui étoit le Duc

Le 5. Decembre 1560

D'Anjou lui succeda & fut nomm
Charles IX.

Pour tâcher de dissiper les trou
bles qui empêchoient la Reine Ca
therine de jouir tranquilement de s
regence, elle fit parler d'accommo
dement aux Princes de Bourbon, & a
ceux de la Maison de Lorraine. Au
cun des partis ne s'en éloigna; & le
conventions ayant été bien receuës
de part & d'autre ils s'accommode
rent. Le Prince de Condé sortit de
Prison & fût hautement justifié pa
un celebre Arrêt du Parlement.

Je vais dire une chose incroyable
& cependant c'est une verité constan
te. Ce Prince avoit tant de penchan
à être amoureux qu'il le devint mê
me aprés qu'on luy eût prononcé un
Arrêt de mort. Je ne croy pas qu'il
y ait aucun exemple qu'on ait jamais
si mal pris son tems pour aimer. Dans
l'incertitude où il étoit de ce qui arri
veroit de la maladie de François se
cond, il avoit quelquesfois regardé
la Lettre qu'il avoit reçûe, & l'avoit

Le 18. du même mois.

rouvée si pleine de bonté que ç'eût pour luy un second suplice que d'être obligé de mourir ingrat ; le desir de connoître à qui il étoit obligé ; l'envie qu'il avoit de lui en témoigner sa reconnoissance ; le plaisir qu'il prenoit à lui avoir obligation ; j'appelle tout cela amour, & effectivement s'en étoit.

Aussi-tôt que le Parlement eut mis la gloire de ce Prince en seureté, l'amour crut qu'il étoit temps d'agir pour son interêt. Condé qui n'avoit point de secret pour l'Amiral, lui montra la Lettre qu'on luy avoit fait tenir en sa prison. L'Amiral lui soûtint de nouveau qu'elle étoit de la Maréchale de S. André ; & qu'il en connoissoit parfaitement l'Ecriture. S'il est ainsi, repondit le Prince, j'aime la Maréchale de S. André, & tout ce que vous pourrez dire pour m'en detourner ne m'empêchera pas de l'aimer éternellement. La haine qui étoit entre son mary & moi, & qui dure peut-être encore, car l'accommodement que la Reine a voulu faire est à proprement parler une paix

plâtrée ; & d'ailleurs quand je n'aurois plus de raisons d'état pour le haïr, j'en ay d'amour qui sont incomparablement plus fortes, & c'est assez pour m'obliger à être toûjours son ennemy, qu'il soit mary d'une femme que je veux aimer. Mais pour en revenir à la Marêchale, ajoûta-t'il, puis que la haine qui étoit entre son Epoux & moy ne l'a pas empêchée de faire de genereux effort pour m'obliger, je l'aime ; & l'amour que j'ai pour elle durera sans doute, il est fondé sur la reconnoissance, & je feray gloire d'en avoir toute ma vie.

Cette Marêchalle n'étoit pas mere de Mademoiselle de S. André. Le Marêchal l'avoit épousée en secondes Nôces, il y avoit trois ans ; & c'étoit au plus si elle en avoit vingt deux. Elle n'étoit pas tout à fait si belle que la fille de son mari, mais elle l'étoit assez pour inspirer de l'amour à un homme du bon goût, & quelque delicatesse qu'eût le Prince elle avoit de quoi s'en faire aimer sans le secours des obligations qu'il lui avoit. Le Marêchal de S. André étoit tout

blanc

Blanc, & les fatigues de la Guerre, toutes grandes qu'elles eussent été, y avoient moins contribué que cinquante cinq ans qu'il avoüoit, cela s'appelle en avoir pour le moins soixante ; car un vieillard qui a une jeune femme en cache toûjours un peu. Le Prince de Condé étoit fort jeune, & autant bien fait de sa personne qu'homme de la Cour. Il avoit un grand merite. La Marêchale y étoit sensible parce qu'elle en avoit beaucoup aussi ; & sur la seule reputation du Prince elle avoit conçeu pour lui une secrette estime qui lui faisoit prendre part à tout ce qui lui arrivoit. Son mari pour la consoler de ce que son âge lui déroboit avoit pour elle une tendresse, qu'elle eût trouvée inutile, si elle ne lui eût donné lieu de rendre service au Princes. Il lui faisoit confidence de toutes les affaires de l'Etat. C'étoit de lui qu'elle avoit apris que le Prince devoit être arrêté, quand elle lui donna avis à deux heures aprés minuit de se sauver d'Amboise ; & c'étoit lui-même qui avoit encore eu la foibles-

se de luy confier un secret que sa fille n'avoit dit qu'à luy ; & qui étoit capable de les perdre si la Marêchalle eût été aussi imprudente que son Epoux.

Le Prince que sa nouvelle passion inquietoit, & qui étoit plus amoureux que de sa vie il ne l'avoit été, sans sçavoir de qui ; car malgré ce que lui avoit dit l'Amiral, il doutoit toûjours que ce fût à la Marêchale qu'il eût de si étroites obligations, fut rendre visite au Marechal de S. André, & luy témoigner la joye qu'il avoit de l'accommodement que la Reine avoit eu la bonté de faire. La Marêchale n'y étoit pas Il en eut un chagrin dont le Marêchal de S. André s'apperceut, & qui lui fit croire que le Prince lui faisoit cette civilité à regret, & que dans l'ame il étoit toûjours son ennemi. Sa visite fut courte. Il en fit des excuses, bonnes ou mauvaises, au Marêchal ; & lui dit qu'il vouloit vivre avec lui en amy sincere, & le voir le plus souvent qu'il pourroit. Le Marêchale qui étoit allée chez les Reines, rentra

comme le Prince prenoit congé de son mary. Cette veue à quoi elle ne s'attendoit pas la fit rougir. Le Prince qui ne rougissoit pas si facilement sentit je ne sçay quoi qu'il n'avoit pas accoûtumé de sentir, & qui l'avertissoit tacitement que la Marêchalle étoit la personne qu'il cherchoit. Il lui fit un petit compliment si embrouillé que le mari n'y put rien comprendre, mais la femme le comprit parfaitement bien, & le trouva d'autant plus intelligible qu'il ne l'étoit pas pour tout le monde. Elle y repondit d'une maniere où le Marêchal ne trouva que de l'honnêteté, & où le Prince trouva quelque chose de fort tendre; non que cela fût effectivement, mais elle souhaittoit, & l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Ils se separerent, le Prince & la Marêchale tres contens de s'être veus, & le Marêchal ni plus ni moins qu'il l'étoit avant que le Prince luy eût fait l'honneur de le visiter.

Le soir ils se rencontrerent chez la Reine. La Marêchale s'y étoit renduë pour faire sa Cour; & le Prince

s'y étoit trouvé pour l'y voir. Le Duc de Guise ayant quelque chose à dire au Maréchal de S. André l'emmena, & fit un fort grand plaisir au prince qui avoit toutes les envies du monde d'entretenir Madame la Maréchale, & qui ne l'eut ôsé tant que son mari eût été present. La Maréchale qui de moment à autre jettoit les yeux sur le prince, & rencontroit toujours les siens, crut qu'il ne seroit pas fâché de lui parler. pour lui en faciliter l'occasion, & avoir un prétexte de quitter des Dames avec qui elle parloit de choses indifferentes, elle fit semblant d'avoir oublié sa montre, & s'en alla voir à un petit Orloge qui étoit dans l'antichambre de la Reine quelle heure il pouvoit être. Cette adresse eut le succez qu'elle en esperoit. Le prince l'aborda, & voïant qu'il n'y avoit qu'elle qui pouvoit l'entendre; Je ne sçay, Madame, lui dit-il, s'il est l'heure que vous souhaitez qu'il soit: pour moy je desesperois d'en pouvoir trouver une assez favorable pour vous témoigner le ressentiment que j'ai de vos bontez,

& depuis que je jouis de la liberté, je dois être honteux de n'avoir pas fait un meilleur usage d'un bien que je tiens de vous.

La Marêchale repondit à la civilité du prince, & lui temoigna le plus honnêtement qu'elle put qu'elle ne comprenoit rien à ce qu'il disoit. Il s'expliqua. Elle avoit pour lui une veritable estime, & peut-être même que ce qu'elle ne croyoit qu'estime étoit quelque chose de plus. Cependant elle ne demeura d'accord de rien, & ne voulut pas risquer un aveu qui pouvoit faire tort à sa reputation, qu'elle ne le connut plus particulierement qu'elle ne le faisoit. Quoy, Madame, ajouta le prince qu'elle chagrinoit terriblement, seroit-il possible que je fusse assez malheureux pour être redevable de la vie à une autre que vous? je croy, repondit la Marêchale que vous êtes redevable de la vie à vôtre seule innocence; & supposé même que vous n'en eussiez pas eu assez pour vous faire absoudre, un Criminel dont la naissance est accompagnée d'un si

haut merite à des privileges qui sont grands : Voila ma pensée ; Mais si vous desirez que je m'accommode à la vôtre & que je croye qu'il y ait quelque personne à qui vous ayez obligation de la vie, fut-ce au plus grand de vos ennemis, je ne voi pas que ce soit un malheur pour vous. C'en est un, Madame, repartit le Prince, qui est d'autant plus grand que je ne me figurois point de bonheur égal à celui de vous être obligé; ç'eût été une marque que je ne vous étois pas indifferent ; & ce que je vous aurois dû eut authorisé une passion que je sens naître, & que je ne puis m'empêcher de vous découvrir, vous auriez dis je, attribué à ma reconnoissance l'amour.... Je vois bien que je vous surprens, Madame, continuat-il avec assez de precipitation; & que ce mot à quoy vous n'êtes pas accoûtumée blesse une vertu aussi delicate que la vôtre. Mon erreur est cause de mon audace. J'ay crû vous devoir assez pour ne pouvoir m'acquitter qu'en vous aimant ? & plus j'ay pris d'amour plus je croyois

avoir de reconnoissance. Cependant, Madame, me voila le plus amoureux de tous les hommes : les billets que j'ai reçeus m'ont aidé à le devenir ; & d'abord que j'ai cru qu'ils étoient de vous, je me suis si bien accoutumé à vous aimer qu'à present, deussay je vous offenser, c'est une habitude dont j'aurai de la peine à me défaire. La Marêchale de qui l'on ne parloit que fort avantageusement & qui jusques là s'étoit-mêmes conservée contre les attaques de la medisance, ce qui la rendoit l'une des plus rares personnes de son siecle, ne put s'empêcher de prêter l'oreille à la passion d'un aussi grand homme que l'étoit le prince. Elle écouta tout ce que son ardeur fut capable de lui faire dire, & quan il eut achevé de parler elle se retira sans lui répondre, plûtôt pour irriter l'amour qu'elle lui avoit donné que par aucun dépit de lui en avoir fait prendre. Depuis que la fille de son mary s'étoit retirée aux Religieuses de Long-Champ, personne à la Cour ne l'effaçoit, & ainsi elle fit quantité de soûpirans, du

nombre desquels fut Anthoine de Bourbon Roy de Navarre & propre frere du Prince ; mais comme elle vouloit un amant dont le merite fût capable de faire excuser ses foiblesses, si elle en avoit, & que ce Roy étoit irresolu & timide, elle demeura ferme dans l'inclination qu'elle avoit pour le Prince.

Deux Rivaux ne sont pas longtems sans se haïr, & quelque forts que puissent être les nœuds du sang l'amour vient facilement à bout de les rompre, quand ils servent d'obstacles à ses desseins. Le Roy de Navarre qui auparavant étoit l'ennemy des Guises, se rangea de leur party, & le rendit plus fort qu'il ne l'étoit, car depuis quelques jours, par l'Edit de pacification il avoit été declaré Lieutenant General du Royaume. La Guerre n'étant pas trop bien éteinte il ne falut pas de grands efforts pour la ralumer, & le hazard en fit naître un pretexte que les deux partis souhaitoient également.

Le premier jour de Mars de l'année 1562. comme le Duc de Guise

passoit par la petite ville de Vassi, ses gens entrerent par curiosité dans une grange où les Huguenots tenoient leur prêche, & peut être s'en mocquerent-ils, ce qui ayant scandalisé ceux de la nouvelle opinion, il s'émut querelle qui les obligea insensiblement d'en venir des injures aux menaces, & des menaces aux coups; le Duc de Guise y étant accouru de bonne foy pour empêcher le desordre, sa presence reveilla la haine que les Huguenots avoient pour luy, & l'un d'eux eut l'audace de lui jetter une pierre qui lui mit le visage tout en sang, ce qui anima tellement ses gens contr'eux que luy-même n'en fut plus le maître, & quoy qu'il mît toute son autorité en usage, il ne put les empêcher d'en tuer plus de cinquante, & d'en blesser pour le moins deux cens. Voila ce massacre de Vassi, dont il est tant parlé dans nôtre Histoire, & qui fut le prelude de toutes les guerres qui ont troublé le regne de Charles I X. & mêmes ceux d'Henry I I I. & d'Henry le Grand.

La Renommée qui jamais ne pu-

blie les choſes comme elles ſont, ne tarda guere à porter au Prince de Condé la nouvelle de ce meurtre, qu'elle accompagna de beaucoup de circonſtances capables de faire preſumer que le Duc de Guiſe en étoit l'autheur. Il partit d'abord pour aller trouver le Roi à Monceaux, où il ſe divertiſſoit depuis quelques jours avec la Reyne ſa Mere, & ſes freres le Duc d'Anjou, & le Duc d'Alençon, & ce fut en leur preſence qu'il ſe plaignit du carnage que le Duc de Guiſe venoit de faire contre la foy des Traittez, & au préjudice des Privileges accordez à ceux de la nouvelle opinion, mais de l'air dont on lui répondit. Il vit bien qu'il luy ſeroit mal aiſé d'en tirer raiſon à moins de la demander la force à la main. Il envoya des Courriers le plus ſecrettement qu'il pût à tous les Chefs de ſon party, qui depuis la paix, s'étoient diſperſez en differentes Provinces; & leur donna rendez vous à Orleans, où malgré l'Arrêt qu'on y avoit rendu contre lui ſous le regne du feu Roi, ſon nom étoit

extrêmement consideré. Il étoit ravi d'avoir un pretexte de renouveller la Guerre, & la valeur ne pouvoit demeurer oisive, mais cette inclination belliqueuse étoit opposée à une autre qui dans ce tems-là étoit plus puissante sur son cœur ; & ce qu'il sentoit pour la Marêchale de saint André étoit incompatible avec le dessein qu'il faisoit de s'éloigner d'Elle. La Reine qui pour son propre interêt apprehendoit qu'on ne se saisis de la personne du Roy, où residoit toute son autorité le ramena à paris en diligence ; mais la cabale des Guises, qu'elle ne craignoit pas moins que celle du Prince, y étant puissante, elle ne l'y crut pas en seureté, & le conduisit deux jours aprés à Fontainebleau. Le Roy de Navarre que sa qualité de Lieutenant General du Royaume obligea de rester quelque tems à Paris pour y donner les ordres qu'il crut necessaires au bien de l'Etat, ne laissoit passer aucun jour sans fatiguer la Marêchale de S. André de quelqu'une de ses visites, car elle ne mettoit pas au

nombre de ſes bonnes fortunes l'honneur qu'elle en recevoit, & ſon cœur prevenu en faveur du Prince de Condé en étoit ſi remply qu'il n'y avoit point de place pour un autre. Pour s'attirer la confiance de ſon vieil Epoux, & l'infatuer d'une fidelité qu'il crût incorruptible, & qui cependant commençoit à être chancellante, elle lui fit confidence des deſſeins du Roi de Navarre, qui le jour precedent avoit riſqué une Declaration d'amour & lui repreſenta qu'aprés en avoir receu une ſi mortelle injure, ſa veuë étoit un ſuplice qu'elle étoit bien aiſe de s'épargner. Le Marêchal charmé de vertu de ſa féme s'accorda à ce qu'elle voulut, & lui permit de prier le Roy de Navarre de ne la plus voir. Pour lui, quoy que l'outrage que ce Roy lui avoit voulu faire ſoit de ceux qu'on ne pardonne jamais, il ſuſpendit ſon reſſentiment de peur de l'arracher à ſon parti, & d'en fortifier celui du Prince. Le lendemain le Roy de Navarre étant allé à ſon ordinaire rendre viſite à la Marêchale on lui dit qu'elle n'y étoit pas

Il demanda le Marêchal on lui dit qu'il n'y étoit pas aussi. Cela n'est pas vray, repartit le Roi de Navarre. Le Prince de Condé est icy, voila ses livrées que j'apperçois, & Madame la Marêchale y doit être, car apparemment ce n'est pas son mariqu'il cherche. En disant cela il se servit du privilege que sa qualité lui donnoit, & monta dans l'appartement de la Marêchale, où effectivement il trouva le Prince. Il est constant que la veuë d'un Rival que l'on croit favorisé, chagrine terriblement celui qui ne le peut être. Le Roy de Navarre ne pût supporter l'affront que la Marêchale lui faisoit de lui preferer son frere qu'il estimoit au dessous de lui; parce qu'il n'étoit pas si puissant : mais la Marêchale ne le regardoit pas de ce côté là : au contraire ce qu'il avoit de merite lui faisoit envisager le reste comme une injustice de la fortune, & s'il eût été en son pouvoir d'y remedier il n'est rien qu'elle n'eût entrepris pour justifier qu'elle n'étoit pas si aveugle qu'elle. Vous avez raison Madame,

lui dit le Roy de Navarre, en l'abordant de faire dire que vous n'y êtes pas; Il est fâcheux d'être interrompu dans un teste à teste si agréable, & je prends pour vous voir un contretems que vous aurez de la peine à me pardonner. La Mareschale que sa presence fatiguoit cruellement, & qui d'ailleurs étoit faschée d'avoir été surprise avec le Prince quoi qu'il ne se passât rien entr'eux dont la medisance pût se prevaloir, affecta un air plus fier qu'elle n'avoit coutûme de l'avoir, pour lui répondre que dans le teste à teste qu'elle avoit avec le Prince son frere elle ne craignoit point d'affront semblable à celuy qu'elle avoit essuyé depuis quelques jours; & que pour en prevenir un second de la même personne elle feroit en sorte qu'on ne la trouveroit jamais seule. Je crois vous entendre, Madame, repartit le Roy de Navarre: vous n'avez pas envie de vous trouver seule avec moy mais vous n'êtes pas faschée d'être seule avec un autre: & les ordres que vous donnez à vôtre Porte justifient assez qu'on vous auroit fait plaisir de

vous y laisser. Puisqu'il vous plaît, Monsieur, repliqua la Mareschale, car encore qu'il fût Roy de Navarre étant né sujet du Roi on ne l'appelloit point SIRE, seulement comme premier Prince du sang on le traitoit toûjours de Monseigneur; mais la Mareschale étant en colere contre lui crut être dispensée de ce respect, & n'avoit point de mesures à garder avec un Prince qui la traîtoit d'une si galante maniere. Puis qu'il vous plaît Monsieur lui dit-elle, de vous nommer vous même, & que vous avez peur que je n'impute à quelqu'autre l'outrage que vous m'avez fait, je ne veux point vous ôter la gloire d'une si belle action à un besoin je ferois encore plus, & je vous avouerois de bonne foy que les ordres qui ont été donnez à la porte n'étoient que pour vous C'en est trop, Madame, repartit le Roy de Navarre, & la presence de l'amant que vous me preferez n'exigeoit point de vous une si aveugle complaisance. J'ay dit que je vous aime, il est vray, & suis prêt de le dire encore, si c'est une foiblesse, c'en est une

de celles qu'il n'eſt pas honteux d'avoir, & je ne ſçay quelle raiſon vous oblige à la condamner en moy, & à l'approuver dans un autre. La Maréchalle lui voulut répondre, mais le Prince la prevint, & dit au Roy de Navarre avec une fierté qui lui étoit aſſez naturelle; qu'il ne conſideroit ny aiſneſſe ny Majeſté quand il s'agiſſoit de deffendre la reputation de la Maréchale, & qu'il oublioit là ce qu'il pouvoit luy devoir ailleurs, que ce qu'elle condamnoit en lui étoit condamnable en tout le monde & qu'il devoit juger plus favorablement de ſa vertu, puis qu'avec une Couronne, il lui étoit impoſſible de l'ébranler. C'eſt parler un peu haut répartit le Roy de Navarre, mais je ne m'en étonne pas. Madame inſpire du courage à qui bon lui ſemble. Elle me permettra toutefois de douter qu'un tel deffenſeur de ſa reputation contribuë beaucoup à l'établir; & pour ce qui eſt de ce que je dois penſer de ſa vertu le ſoin que vous en prenez eſt d'un grand ſecours pour empêcher les jugemens temeraires.

Adieu, Madame, ajouta t'il en se tournant du costé de la Maréchale ; je n'envie point à mon frere la bonté que vous lui faites l'honneur de lui témoigner, il est juste qu'il soit favorisé de l'amour puis qu'il ne l'a jamais été de la fortune ; & si vous voulez que je vous parle à cœur ouvert je vois bien qu'estre mon cadet de sept ou huit ans, est un grand avantage pour être consideré de vous. Il sortit en achevant ces mots, resolu de se vanger de la préference que faisoit la Mareschale, & de ne rien oublier pour comprendre le Prince de Condé dans sa vengeance. Quoy qu'il n'entrât rien dans la passion que le Prince avoit pour elle, dont la plus scrupuleuse vertu pût s'offenser, il ne laissa pas d'être faché de ce que le Roy de Navarre les avoit trouvez ensemble. Il lui fit des excuses si honnêtes de ce qu'il avoit mal pris son temps pour la voir, & lui promit de pousser son ressentiment si loin, si la medisance osoit attaquer sa gloire, que non seulement elle en fut touchée ; mais encore elle lui témoigna

qu'elle l'étoit. Il n'avoit pu la rejoindre depuis la conversation qu'ils avoient euë ensemble chez la Reine, & quelque peine qu'il se fût donnée pour en faire naître une occasion elle s'estoit tenuë sur ses gardes, & même s'estoit fait un devoir de l'éviter de peur que l'estime qu'elle avoit pour lui ne fût d'intelligence avec l'amour qu'il avoit pour elle ; mais ce Prince sur le point d'abandonner Paris & de s'exposer à l'incertitude des combats, ne s'étoit pû resoudre à partir sans s'expliquer encore une fois avec la Maréchale, & pour l'empêcher de le fuir il l'étoit allé chercher jusques chez elle, où il y avoit une heure qu'il l'entretenoit quand le Roy de Navarre les avoit troublez. Pendant qu'il avoit été seul avec elle, il lui avoit dit des choses si touchantes, & avoit representé avec tant de marques d'amour qu'il la voyoit peut-être pour la derniere fois ; que le sort des armes étoit douteux, & que si elle avoit la cruauté de le laisser partir sans lui avouer que c'étoit à elle qu'il avoit de si étroites

obligations, la vie lui seroit un fardeau dont il chercheroit à se soulager à la premiere rencontre, qu'à la fin elle lui avoit répondu ; Vivez Prince, & si vous m'estimez faites un bon usage du service que j'ai taché de vous rendre. Helas ! Madame, lui avoit repliqué le prince qu'il est inutile ce service si vôtre vertu se gendarme de ce que ma reconnoissance va au delà de l'estime ! Autant de fois qu'il m'est échapé de dire que je vous aimois, autant de fois vôtre visage que je consultois a semblé m'interdire cette audace, & même en ce moment je vois sa couleur naturelle qui s'altere, & qui me reproche que je vous outrage pour pour le prix des bontez que j'ai reçûes de vous Il est vrai Madame, que d'abord vous étant plainte à moi de l'injure que le Roi de Navarre vous a faite, vous m'avertissiez assez que je ne pouvois l'imiter sans vous déplaire, mais n'ayant jamais été vû de vous qu'avec indifference, & par consequent n'étant point enchaîné par vos bontez, je regardois la

declaration qu'il a ôsé vous faire, comme un attentat sur vôtre gloire, au lieu qu'ayant eu la generosité de vous interesser pour moy jusqu'à prendre soin d'une vie que je ne dois qu'à vous seule, il me sembloit que j'avois cent raisons pour vous aimer; & pour dire encore plus, je croyois ne pouvoir m'en taire sans ingratitude. Voilà quel étoit leur entretien avant que le Roy de Navarre entrât chez la Marêchale, & le Prince avoit même si bien fait qu'il l'avoit obligée à consentir qu'il l'aimât; Mais de grace, lui avoit-elle dit, ne me voïez plus aprés le consentement que vous avez exigé de moi: je ne vous l'accorde, qu'à condition que vôtre presence ne me reprochera point ma foiblesse, & c'est par vôtre obeïssance que je veux étre persuadée de vôtre amour. Ces paroles étoient pressantes, aussi ne tarda-t'il pas à prendre congé d'elle aprés que le Roy de Navarre fut sorti. Cette separation ne se fit pourtant pas sans peine: il en coûta des soûpirs au Prince, & la Marêchale qui s'étoit

fait violence pour cacher sa douleur, cessa de se contraindre aussitôt qu'il ne le vit plus, & lui accorda des larmes pour s'acquiter des soûpirs qu'il avoit poussez. Les choses étoient en cet état entre le Prince & la Marêchale, quand le Roy de Navarre plus pour faire dépit à son frere que par aucune autre consideration se fit Catholique. D'ailleurs le Connêtable de Mont-Morency qui avoit toûjours été dans les interêts du Prince, ayant oüy dire qu'on avoit fait une proposition au Conseil touchant la repetition des Dons & craignant que ce ne fût à lui seul qu'on en voulut; parce que sous le regne d'Henri II. il avoit touché cent mille écus dont il n'avoit jamais rendu compte, s'étoit joint au Duc de Guise & au Marêchal de S. André, sous le specieux pretexte de conserver la Religion de ses Peres; Mais à en bien juger ce fut seulement de peur d'être obligé de restituer cette somme, & tout ce que lui avoit pû dire le Maréchal de Mont-morency son fils, estimé le plus Sage homme du Royaume, n'a-

voit pas été assez fort pour l'en détourner.

Cette ligue que les Huguenots avoient nommée le Triumvirat, étant augmentée de la personne du Roy de Navarre, & du credit qui accompagnoit sa qualité de Lieutenant General du Royaume, ceux de la nouvelle opinion abandonnerent Paris, où les Catholiques tenoient le haut du pavé. Ils ne furent pas plûtôt en campagne, & le Prince de Condé à leur tête, qu'ils firent rentrer dans le cœur de leurs ennemis, la crainte qu'il leur avoient donnée. Les Catholiques ne voulurent pas attendre à prier le Roy de revenir à Paris que l'armée du Prince qui grossissoit tout les jours fût en état de se saisir de sa personne : Ils previnrent le malheur qu'un tel accident auroit pû causer, & le Roy de Navarre, le Duc de Guise & le Connestable furent en diligence à Fontainebleau où ls trouverent la Reine qui hesitoit sur le choix du parti qu'elle devoit sprendre. Outre qu'elle se lassoit de ladomination des Lorrains, on dit

que la religion du prince de Condé lui sembloit plus commode que la sienne ; & l'Histoire même fait mention d'une Lettre qu'elle lui avoit écrite quelques jours auparavant, & qu'il envoya depuis à tous les princes protestans d'Allemagne, pour en avoir plus facilement du secours. Elle contenoit ces mots.

J'attens une occasion favorable d'embrasser vôtre party, & peut-être vôtre Religion. Agissés de vôtre côté ; & faites en sorte qu'aprés avoir fait un si grand pas, le dementy ne nous en demeure point. Du mien, je mettray tout en usage pour me délivrer de l'oppression où je suis. Je sçay de quelle maniere il se faut prendre pour endormir les Lorrains ; & lors qu'ils me croiront la meilleure amie qu'ils ayent au monde, ie leur feray voir que la sincerité n'est pas une vertu d'Italie. Souvenés-vous que ie vous confie de grands interêts, & qu'il s'agit de mon fils, de son Royaume, & de moy même.

Ce fut un coup de foudre pour la Reine que la priere que luy firent les confederez, de ramener le Roy à Paris. Elle attendoit pour se jetter entre les bras du Prince que son Armée fût assez nombreuse pour contraindre le reste du Royaume à chasser les Guises & comme de jour à autre on voyoit des Gentilhommes de toutes les Provinces de la France le venir chercher & lui offrir leur service, elle croïoit n'avoir pas encore long temps à attendre. Ces cõsideratiõs l'obligeoient à temporiser, & son dessein étoit, si le Roy de Navarre & ceux qui l'avoient accompagné fussent retournez à Paris de prendre un chemin opposé au leur & de mener le Roi à Orleans, qui étoit la place d'Armes du Prince, & le Siege Capital de son parti. Le Duc de Guise qui avoit fait une longue épreuve de ses Artifices, lui dit que la personne du Roi lui étoit trop chere pour l'abandonner de veuë dans une conjoncture si delicate; & le Roy de Navarre, qui étoit naturellement brusque ajouta que pour elle, elle pouvoit demeurer là si elle le trouvoit.

voit à propos, mais que pour le Roy il falloit necessairement qu'ils l'emmenassent de sorte qu'à l'heure même ils le firent entrer dans son * Carrosse & le menerent tout pleurant jusques à Melun ; le lendemain au Bois de Vincennes, & ensuite à Paris où sous pretexte de lui faire plus d'honneur, on mit assez de gens auprés de lui pour le faire magnifiquement garder.

Le Prince desesperé de ce que le Roy étoit en la puissance de ses ennemis crut d'abord que la Reine l'avoit joué, & se servit de tout ce qui lui vint dans la pensée pour se venger d'elle. Il fit un Manifeste, & representa que le Roy de Navarre étoit d'intelligence avec les Guises pour tenir leur Souverain dans l'Esclavage & pour justifier ce qu'il disoit, il y inséra la Lettre que la Reine lui avoit écrite, dont il s'offroit de faire voir l'original à ceux qui en douteroient. Il y avoit tant de vrai-semblance dans

* En ce tems-là il ny en avoit point on les montoit Coches.

ce qu'il avançoit que tous ceux qui n'hétoient pas Partisans des Guises n'éſiterent point à le croire. Ceux même qui ne vouloient être ni du parti du Prince de Condé ni de celui du Triumvirat, ne laiſſoient pas de s'attrouper pour demander la liberté de leur Monarque, & le nombre en fut ſi grand qu'il allarma les Confederez : ſi bien qu'on fut obligé d'envoyer une Declaration du Roy dans toutes les Provinces de ſon Royaume pour aſſurer le Peuple que leurs Majeſtez joüiſſoient d'une pleine liberté Qu'elles avoient choiſi Paris pour y être en plus grande aſſeurance; & que pour arrêter l'inſolence des Huguenots qui cherchoient à ſe ſaiſir de la perſonne du Roy, la Reine ſa mere avoit jugé à propos de les flater d'une eſperance frivole, & d'abuſer le Chef du parti par une Lettre qui avoit eu le ſuccés qu'elle en eſperoit. Cette Declaration fut ſuivie d'un Arrêt du Parlement qui permettoit de maſſacrer les Huguenots en quelque lieu qu'on les pût trouver, comme criminels de Leze-Majeſté di-

vine & humaine. Cependant, n'y ayant point encore eu d'hostilitez de part ny d'autre le Chancelier de l'Hopital, l'un des plus grands hommes de son Siecle, faisoit tous ses efforts pour dissiper un Orage qui grossissoit depuis si long-temps : mais toutes ses remonstrances furent inutiles : la Guerre commençoit à s'allumer en tant d'endroits qu'il falloit une pluye de sang pour l'éteindre.

L'amour, qui d'ordinaire ne se trouve que parmy les jeux & les plaisirs, vit sans s'effrayer ce que preparoient d'affreux les horreurs d'une Guerre Civile. Le Roy de Navarre ayant une seconde fois attaqué la vertu de la Mareschale de S. André avec aussi peu de succez que la premiere, resolut de n'y pas perdre de temps davantage, & tâcha de se consoler de ses refus avec Mademoiselle de Roüet fille d'honneur de la Reine qui ne se picquoit pas de la même resistance. D'autre costé, Mademoiselle de Limevil sa Compagne, & fille d'honneur comme elle, que le Prince de Condé avoit autrefois aimée jusqu'à en venir

à une familiarité dont elle avoit esté quelque temps incommodée, fit tout ce qui lui fut possible pour convertir la passion qu'il avoit de combatre, en une autre, où elle trouvoit que le combat avoit quelque chose de plus agréable. Elle sçavoit son penchant, & tout vaillant qu'il étoit, elle ne doutoit point qu'il ne fust aussi sensible à l'amour qu'à la gloire. Elle lui écrivit, & le pria de considerer qu'il alloit faire la Guerre à une personne à qui il ne l'avoit pas toûjours faite, puisque sa Religion la mettoit au nombre de ses Ennemis. Cette Lettre n'eut pas l'effet qu'elle s'en promettoit. Elle en écrivit une seconde qui ne fut pas mieux receuë que la premiere, dont elle fut si outrée qu'elle fut quelque temps à se vouloir mal de ce qu'elle n'avoit pas la force de le haïr. La Reine, qui pendant la Guerre ne joüissoit qu'imparfaitement de sa regence, parce que le Lieutenant General du Royaume, faisoit tout, ayant sçeu de Mademoiselle du Rouët, à qui le Roy de Navarre en avoit fait confidence

que la Mareschale de saint André étoit toute puissante sur l'esprit du Prince, la vit en particulier, & la pria d'employer toute l'autorité qu'elle avoit sur lui pour le faire consentir à la paix, lui promettant de jamais n'oublier un tel service. Si la Mareschalle eust osé en croire son amour elle eust fait ce que la Reine souhaitoit d'elle. La passion qu'elle avoit pour le Prince augmentoit de jour en jour; & quoy qu'elle eust assez de vertu pour la combatre elle n'en avoit pas assez pour en triompher. Elle sçavoit que pour obliger les Troupes qu'il conduisoit à braver le peril, il feroit le premier à leur en prêter l'exemple, & à s'exposer où le danger paroîtroit plus grand: & cette pensée lui donnoit de si frequentes allarmes que sous pretexte de craindre pour les jours de son mary elle le conjuroit de porter l'esprit du Duc de Guise à l'accommodement que la Reine desiroit. Cependant, quoy que l'éloignement du Prince fust un suplice pour elle, la reputation qu'elle avoit d'être la personne de la Cour en qui l'on

trouvoit le moins à dire, balança son inclination naturelle pour conserver sa gloire elle renonça à son plaisir; & se seroit acquis beaucoup d'estime si elle eust toûjours fait la même chose. La Reine outrée de ce que la Mareschale refusoit d'écrire au Prince, & voulant connoître si elle en étoit aimée, resolut de lui écrire elle même. Aprés lui avoir étallé les plus pressantes raisons dont elle pust s'aviser pour le faire consentir à un accommodement, & lui avoir representé que le Roy dont il avoit l'honneur d'être parent, l'Etat & elle même lui seroient redevables de leur repos, elle y aiouta qu'il rendroit un signalé service à la Maréchale de S. André, qu'elle lui eut écrit avec ioye si elle l'eut pû faire avec asseurance; & que pour lui ôter tout suiet de doute elle la meneroit avec elle à Mont-lehery, sil vouloit s'y rendre un iour qu'elle lui marqua, accompagné de cinquante hommes, & elle d'un pareil nombre, pour conferer sur les moyens qu'il y pourroit avoir d'assoupir dés son commencement une Guerre,

où du part & d'autre le plus heureux succés ne pouvoit manquer d'être funeste à la France. Le Prince, qui ne s'imaginoit point de plaisir égal à celui de voir la Maréchale de S. André fit reponse à la Reine par le même Courrier qui lui avoit apporté sa Lettre, & lui manda qu'il ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous qu'il plaisoit à sa Majesté de lui prescrire. L'Amiral qui s'étoit rendu à Orleans n'étoit pas de cet avis: il connoissoit la Reine, & tout ce qui venoit de sa part luy étoit suspect; mais quand l'amour parle c'est d'ordinaire lui seul qu'on écoute; & ainsi il n'y a pas lieu de s'étonner si les raisons de l'Amiral ne firent point d'effet sur l'esprit du Prince.

Le jour qu'avoit marqué la Reine étant arrivé l'amoureux Condé parut à la veuë de Mont le-Hery. l'Amiral qui apprehendoit qu'on ne lui tendît un Piege voulut être un des Cinquantes hommes qui l'accompagnerent, & n'ayant pu le detourner de son dessein il l'empêcha du moins d'entrer dans une Ville qui tenoit le

party des Guises, & cette raison étoit assez forte pour s'en defier. La Reine s'y étoit renduë le jour precedent. Avant que de partir de Paris, elle avoit commandé à deux de ses filles de feindre quelques indispositions pour avoir un pretexte favorable de se faire accompagner de la Mareschalle de saint André, & tout avoit reüssi comme elle le souhaitoit, car le mari de la Dame loin d'y apporter le moindre obstacle, avoit témoigné beaucoup de joye de l'honneur que sa femme recevoit. Le Prince ayant envoyé un Gentil-homme à la Reine pour lui remonstrer que les forces n'étoient pas égales, où elle l'attendoit, & pour la prier d'avoir la bonté de se vouloir trouver à un petit Village, qui est entre Mont-le-Hery & Bretigny, où la bonne foy ne pouvoit être violée, elle partit pour s'y rendre accompagnée de cinquante Gentils-hommes & du Chancelier de l'Hôpital qui étoit dans son Carosse avec la Mareschalle de S. André. De si loin que le Prince & l'Amiral l'apperçeurent, ils allerent au devant

d'elle,& quand ils en furent assez prés pour se faire remarquer ils mirent pied à terre, & n'oublierent rien de ce qu'ils devoient a la Mere de leur Roy. Quoy que à la Mareschalle & le Prince eussent une égale impatience de se voir ils ne se parlerent point; mais quand on s'ayme on trouve assez de moyens de se faire entendre, & ce n'est pas d'aujourd'huy que les yeux sont les interpretes de l'amour. Le Chancelier à qui la Reine ordonna d'expliquer ses intentions fit plusieurs propositions de Paix, mais soit que le Prince ne se fust trouvé là que pour voir la Mareschale, ou que son esprit préoccupé ne se possedât pas assez pour resoudre une affaire si importante, il ne s'accommoda point de tout ce qu'on luy proposa. l'Amiral persuadé que pendant la Paix on n'auroit pas pour lui les mêmes égards que pour le Prince,& d'ailleurs ayant été secrettement averty qu'on parloit d'envoyer sa tête sur un Echafau, fit des propositions à son tour, mais si des raisonnables que l'on lugea bien dé lors qu'il avoit evente les desseins

que l'on formoit contre sa personne, & que si le Prince le croyoit il est inutile de parler d'accommodement. La Reine ne se rebuta point, & l'on peut dire à son avantage supposé qu'elle ait esté une fois sincere qu'elle fit des offres si équitables qu'infailliblement la Paix se seroit concluë si l'Amiral n'eust empoisonné le Prince de ses Conseils. Aprés deux heures de contestation on se separa sans rien resoudre, le Prince & la Mareschale qui ne s'étoient veus qu'en presence de la Reine, & qui craignoient reciproquement que leurs yeux ne se fussent pas bien expliquez se quitterent avec tout le regret imaginable. Les deux partis étoient déja à une distance assez grande l'un de l'autre, quand la Reine qui ne vouloit rien avoir à se reprocher sur ce sujet, fit rappeller le Prince & pria la Mareschale de descendre du Carrosse pour le voir en particulier, & le conjurer d'abandonner les interêts de l'Amiral. Elle fit ce que luy commanda la Reine, & le Prince la voyant venir au devant de lui piqua pour lui en épargner la pei-

ne, & se rendit bien-tôt où il y avoit long-tems qu'il souhaittoit d'être. Il promena d'abord ses regards autour de lui, & ne voyant personne qui le pût entendre ; Ah ! Madame, s'écria-t'il, qu'il est cruel de s'aimer, de se voir, & de ne s'oser rien dire ! La Maréchale qui avoit peur d'être observée par la Reine, lui aprit ce qui l'obligeoit à le voir, & lui demanda ce qu'il étoit resolu de faire. Et de grace, Madame, répondit le Prince, laissons les affaires d'Estat, & puisque nous avons si peu de momens à être ensemble, ayez la bonté de n'en derober aucun à mon amour : car enfin, Madame, ajoûta-t'il ; mon cœur est trop à vous pour vous laisser ignorer ce qui s'y passe : je trompe la Reine, mais je vous honore trop pour vouloir vous tromper aussi ; & la Paix que je refuse vous doit persuader que je suis plûtôt venu icy pour vous voir que pour repondre aux propositions que l'on m'a faites. Et quel effet produira cette veue, lui dit la Mareschale, s'il faut à l'instant nous séparer, pour ne vous

revoir peut-être jamais ? Si ma veuë vous étoit auſſi chere que vous voulez me le faire croire, vous n'y renonceriez pas ſi facilement ; & la Paix que l'on vous offre vous ſembleroit aſſez juſte pour vous faire embraſſer une occaſion de me voir toûjours. Helas, Madame, repondit le Prince, que de malheureux vous m'allez faire abandonner, pour peu que vôtre bonté continue : la haine que je conſerve pour les Guiſes n'eſt point à l'épreuve des ſentimens favorables que vous me faites l'honneur de temoigner : Et quoi qu'il y aille de ma gloire de ne pas laiſſer ſans vengeance les inſultes qu'ils m'ont oſé faire, je les oublierai avec joye, ſi le ſacrifice de mon reſſentiment contribue à vous marquer la grandeur de ma paſſion. Je ne pretens rien exiger de vôtre amour, repartit fierement la Marêchale, qui puiſſe faire tort à vôtre gloire : ſi l'eſtime que je fais de vous, doit être comptée pour quelque choſe, c'eſt à vôtre reputation ſeule que vous la devez, & tout grand Prince que vous ſoyez, peut-être aurois-je eu de la peine à

vous l'accorder si vous n'aviez encore été plus grand Homme. Je ne vous cele point, ajoûta-t'elle : que je suis fachée de ce que la Paix ne se fait pas, mais je la serois encore davantage si l'on en faisoit une qui vous fût honteuse : loin de prendre pour une marque d'amour le sacrifice de vôtre gloire, je le regarderois comme une foiblesse qui me feroit repentir de l'injustice de mon choix, & si vous voulez que je vous fasse un aveu sincere, mon cœur charmé de vos grandes actions se desabuseroit aisément, s'il vous en échapoit quelqu'une que l'on pût justement vous reprocher. Le Prince, ravi de ce qu'il venoit d'entendre, repliqua, avec un transport qu'il lui fut impossible de retenir. Qu'il m'est doux, Madame, de trouver tant de generosité dans une personne que je veux adorer toute ma vie ! que la gloire va m'être chere, puis qu'il en faut avoir pour être consideré de vous, & si mes Explois vous ont plû avant que j'eusse dessein de vous plaire, que ne feray-je point pour augmenter une reputation qui

me rend si redevable à vos bontez. Il lui dit ensuite les raisons qu'il avoit euës de refuser la Paix qu'elle trouva plausibles ; & lui representa que les Guises occupoient un rang qui étoit dû à sa naissance, & qu'il seroit même en droit de leur disputer si on l'obtenoit par le merite : car pour ce qui est de la Religion ajoûta-t'il, je ne pretens pas qu'elle serve d'obstacle à ma fortune ; je n'ay pas embrassé celle dont ie fais profession dans la creance que ce fust la meilleure, mais seulement pour être ennemy de la Maison de Lorraine ; & pourveu que je me venge des outrages que j'en ay reçus il ne m'importe de quelle Religion je sois. Que dirai-je à la Reine, lui demanda la Marêchale, d'une maniere qui marquoit le chagrin qu'elle avoit de le quitter ; Elle attend vôtre reponse, & vous sçavez qu'elle est son impatience. Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, interrompit promptement le Prince, ne precipitez point une separation qui me doit être si cruelle : les interêts

dont la Reine vous laisse la conduite ne sont pas de si peu de consequence qu'on puisse imputer à d'autres soins les momens que vous m'accorderez; & peut-être ne se presentera-t'il jamais une si heureuse occasion de me favoriser de vôtre veuë. Mais Prince, lui dit tendrement la Marêchale, quand nous serons plus long-tems ensemble, que nous dirons nous? Ah, Madame, lui repliqua-t'il, si je vous avois donné autant d'amour que vous m'en avez fait prendre, que ne nous dirions-nous pas? Adieu Prince, repartit la Marêchale, qui peut-être commençoit à se defier de sa vertu: je suis mariée; c'est dire assez que je ne puis vous écouter davantage: Si vous faites cas de mon estime vous sçavez à quel prix je la mets, & ce qu'il faut faire pour la meriter, mais quelque chere que vous soit la gloire je serai bien aise que vous ne l'achetiez que ce qu'elle vaut & que vous ne prodiguiez pas une vie où je prends plus de part que vous ne croyez. Encore une fois, à dieu. En achevant ces mots elle prit

congé du Prince. Il la conjura de demeurer encore quelques momens; mais elles lui remontra que ce n'étoit pas l'aimer que d'avoir si peu de soin de sa reputation, & comme son amour étoit accompagné d'un grand respect il se contenta de la conduire des yeux jusques dans le Carrosse de la Reine, où elle ne fût pas plutôt entrée qu'il alla rejoindre l'Amiral qui l'attendoit.

Cette Conference n'ayant pas eu l'effet qu'on s'en promettoit, & chacun ayant des troupes prêtes, on commença les actes d'hostilité, & le Roy fut reduit à la mal-heureuse necessité de chercher à faire des conquêtes sur lui-même. Roüen qui s'étoit declaré pour les Huguenots fut la premiere Ville que l'on assiega. Elle soutint quantité d'attaques avec une resolution qui lui eût acquis beaucoup de gloire si elle eût choisi le bon party, mais enfin le Prince de Condé ayant inutilement essayé d'y conduire du secours, parce que le Marêchal de saint André lui fermoit tous les passages, elle fut prise, & le

Roy de Navarre y entra en triomphe par la breſche. Cette action étoit belle & éclatante, auſſi lui fut elle bien venduë. Un coup de Mouſquet qu'il y reçut à l'épaule & qui n'eut pas été à craindre ſans les frequentes viſites de Mademoiſelle du Roüet qui mirent le feu à ſa playe, eut une ſi dangereuſe ſuite, que s'étant fait mettre ſur la Seyne pour remonter à Paris, un friſſon le prit, & enſuite une fueur froide, qui l'obligerent à faire arrêter ſon bateau à Andelis, où il mourut le jour même à peu prés comme il avoit vêcu, c'eſt à dire dans une grande incertitude, n'étant ny veritable Huguenot ny bon Catholique. Le Prince de Condé qui s'étoit promis de contraindre la renommée à s'entretenir de ſes progrez, & qui ſçavoit que c'étoit l'unique moyen d'en faire beaucoup dans le cœur de la Marêchale de ſaint André, fut au deſeſpoir de la perte de Rouen, & ſe mit en tête, pendant que l'armée du Roi étoit encore occupée en Normandie, d'avancer juſqu'aux Portes de Paris, eſperant que la confuſions qu'il jetteroit d'abord

dans une si grande Ville, lui en rendroit la conquête aisée, mais ce dessein ne reüssit pas. Aprés une si grande entrepriſe il ne lui eût pas été glorieux de reculer. Il ayma mieux aller à la rencontre du Duc de Guiſe qui venoit Victorieux de devant Rouen, pour l'engager s'il pouvoit à une Bataille qui vangeât les Huguenots de la perte qu'ils venoient de faire. l'Amiral fut de cet avis, & il n'y a point de doute qu'ils euſſent d'éfait le Duc de Guiſe s'ils avoient eu autant de conduite que de valeur : mais leur deſſein ayant éclaté plutôt qu'il ne faloit, le Marêchal de S. André eut le temps de joindre l'Armée Royale, qui avoit beſoin de ſon ſecours. Le Prince étoit à la tête de douze mille hommes, & le nombre des Catholiques étoit pour le moins égal. Ils ſe rencontrerent proche la Ville de Dreux, & les deux Armées étant rangées en Bataille le Huguenots ſe battirent avec tant de vigueur qu'au commencement tout l'avantage fut de leur côté. Ils ſe rendirent Maîtres de la meilleure partie du Canon des Cat-

tholiques & même prirent prisonnier le Connestable de Montmorency: mais l'apât du butin les ayant frapez ils se debanderent pour piller le Bagage des ennemis: Et le Duc de Guise qui étoit Grand homme, ayant pris ce tems-là pour revenir à la charge, profita si bien de leur desordre qu'il ramena la Victoire de son côté & força les Huguenots à lui quitter le Champ de Bataille. Dans la plus grande chaleur du Combat le Prince s'étant avancé pour s'opposer à la valeur du Duc de Guise, fut en un moment environné de Catholiques qui lui demanderent l'épée; Mais au lieu de leur répondre il s'en servit pour tâcher de s'ouvrir un passage, & aprés avoir fait de vains efforts pour s'échaper, il la donna à Danville second fils du Connestable dont il s'avoüa le Prisonnier. Tandis que les Catholiques arrêtoient le Prince un gros de Cavalerie Huguenote, ayant envelopé le Mareschal de S. André qui poursuivoit trop chaudement la victoire, lui faisoient éprouver la même disgrace, & le menoient joindre le Connestable

Mais un Parisien nommé Mezieres, qui autrefois en avoit receu quelque outrage, eut la lâcheté de prendre ce moment là pour lui témoigner son ressentiment, & lui lâcha un coup de pistolet qui le fit expirer au mesme instant. l'Amiral avec le debris des Troupes Huguenotes regagna Orlean en diligence, de peur s'il étoit attaqué qu'il ne fust contraint de lâcher le Connestable; & le Prince de Condé ayant esté presenté au Duc de Guise, par Danville, ce Duc le traita avec un respect accompagné de tant de marques d'estime, & le Prince y repondit avec tant de generosité que ce fut un sujet d'etonnement pour tous les deux de ce qu'avec autant de consideration qu'ils en avoient l'un pour l'autre ils avoient le mal-heur d'étre Ennemis.

La Maréchale de saint André dont jusques là la vertu avoit été inebranlable, fut touchée de la mort de son mari, mais celle d'Eleonore de Roye femme du Prince de Condé, étant arrivée quelque tems aprés, lui offrit un grand sujet de consolation. Elle

le vangeât des iniuſtices de la Guerre, & eût mieux aimé être éternellement priſonnier que d'en ſigner aucun que la Maréchale eut deſaprouvé. Aprés que les deux partis eurent diverſes fois propoſé & ſoutenu leurs interets on dreſſa un modele de ce Traité dont le Prince demanda une copie ſous prétexte de vouloir l'envoyer à l'Amiral qui étoit allé du côté du Havre chercher de l'argent d'Angleterre, dont la Reine Elizabet aſſiſtoit ſourdement les Huguenots: mais il l'envoya ſecrettement à la Mareſchale, & lui manda le plus honneſtement du monde, que la Paix ou la Guerre dependoit de ce qu'elle auroit la bonté de lui ordonner. Cette illuſtre marque d'amour qui pour ainſi dire, la rendoit l'Arbitre du bonheur ou du malheur de tout un Royaume, fit un grand effet ſur le cœur de la Mareſchale. Elle en fut plus touchée qu'elle ne l'avoit encore été; & quand meme elle n'eût point eu d'amour il étoit de ſon honneteté de répondre à celle que lui faiſoit le Prince. Elle n'y manqua pas; & la

Lettre

personne du Roy, étant d'une qualité à n'en pouvoir être éloigné sans iniustice ; & que c'étoit l'unique moyen de rendre l'Etat paisible.

La Reine, qui iugeoit d'autrui par elle même, & qui aparemment attendoit les derniers soupirs pour être sincere profita des Conseils du Duc de Guise mourant, & crut que sur le point d'aller rendre compte à Dieu il s'étoit expliqué sans artifice. Elle travailla à la paix, & pendant qu'elle étoit prés d'Orleans fit conduire sous bonne garde les deux Prisonniers de Guerre, c'est à dire le Prince & le Connétable, dans un lieu qu'on appelle l'Isle aux Bœufs. Le Prince que la mort de sa femme avoit rendu Maître de soy-même, & qui sçavoit que la Maréchale de saint André n'avoit plus d'Epoux, aspiroit au plaisir de la revoir, & souhaitoit la Paix avec tout l'empressement possible. mais le sort des Armes ne lui ayant pas été favorable depuis qu'il s'étoit separé d'elle, & sçachant que c'étoit à la gloire qu'elle étoit le plus sensible, il voulut que le Traité de Paix

l'épioit depuis quelques iours, lui donna un coup de Pistolet en trahison, qui ne lui laissa que six iours de vie, au grand regret de tous ceux qui avoient l'avantage de le connoître, & même du Prince de Condé, quoi qu'ennemy, qui ne put s'empêcher de donner des marque de sa douleur, quand on lui apprit cette malheureuse nouvelle. Tous les Historiens catholiques, & mêmes ceux dont il voulut detruire la Religion, ont fait gloire de rendre iustice à son merite, & quoy qu'ils ne soient pas toûiours de même sentiment sur son chapitre, ils demeurent tous d'accord de ce point. Qu'il avoit toutes les verus necessaires pour être parfaitement honnête homme, & presque aucun vice ni de Prince ni de courtisan. De peur de laisser une tâche à sa memoire il employa les derniers momens à se iustifier du massacre de Vassi, & prit le Ciel à témoin que çavoit été innocemment qu'il étoit devenu le suiet d'une Guerre Civile: même il conseilla à la Reine d'aprocher le Prince de Condé de la

avoit receu une Lettre du Prince aprés la Bataille de Dreux sur la perte qu'elle avoit faite du Maréchal son Epoux : Elle lui en écrivit une à son tour sur celle qu'il venoit de faire de la Princesse sa femme, & c'étoit reciproquement s'avertir que leur flâme étoit en liberté, & qu'ils n'avoient plus besoin de la contraindre. Cependant le Duc de Guise à qui la defaite de l'Armée du Prince avoit acquis une grande reputation, ne voulut pas laisser reprendre haleine aux Huguenots. La Prison du plus considerable de leurs Chefs lui parut un tems trop favorable pour ne pas l'employer utilement, & la Ville d'Orleans étant la plus importante qu'ils eussent, il crut que s'il la leur pouvoit ôter, il les reduiroit à recevoir toutes les Loix qu'on voudroit leur imposer. Il en entreprit le siege au commencement de Fevrier, & malgré la rigueur de la saison il avoit déja emporté tous les Faux-bours, avec perte de huit ou neuf cens des assiegez, lors qu'un soir qu'il étoit allé au devant de sa femme, l'infame Poltrot, qui

Lettre qu'elle lui écrivit fut sans doute telle qu'il la souhaitoit, puisque huit jours aprés la paix fut entiérement concluë. Ce grand ouvrage ayant assoupi en moins de rien la division qui regnoit en tous lieux, la Reine fut d'avis de ne pas retourner si-tôt à Paris, & de promener le ROY par quelques unes de ses Provinces, pour lui attirer l'amour & la bienveillance de ses Sujets. Le Connestable, & le Chancelier de l'Hôpital les accompagnerent, mais le Prince de Condé étoit apelé ailleurs. Il ne voulut qu'un jour pour se rendre d'Orleans à Paris, encore fut ce un assez long terme à son impatience. Il étoit prés de minuit quand il y arriva, mais il n'est point d'heure qui ne soit propre à l'amour Le Prince qui en étoit persuadé fut descendre où le sien le conduisit; & l'emotion qu'eut la Maréchale quand on lui apprit qu'il demandoit la permission de la voir, lui couvrit le visage d'un rouge qui ajoûta un nouvel éclat à sa beauté. Aprés s'être saluez avec de grands témoignages d'estime

le Prince voyant qu'il étoit seul & que par respect les filles de la Maréchale s'étoient retirées ; Il faut, lui dit-il, Madame, que i'aye beaucoup d'amour ou beaucoup de confiance en vos bontez pour oser chercher vôtre presence aprés vous avoir si mal tenu parole : la gloire est la seule voye que vous m'ayez prescrite pour trouver un passage à vôtre cœur, & loin d'en avoir acquis depuis que i'eus le malheur de me separer de vous, ie n'ay fait que contribuër à augmenter celle de mes ennemis, iusques-là qu'ils ont été Maîtres de la liberté que vous seule aviez droit de me ravir. La renommée vous a prevenu, Prince, repondit la Maréchale, & la perte de vôtre liberté n'a point été expliquée au dés-avantage de vôtre gloire, ce n'est point en fuyant le peril qu'on est envelopé de ses ennemis, & quand ie vous recommandai le soin de vôtre reputation je ne pretendis point vous charger des injustices de la fortune. Le Prince comprit par une reponse si obligeante que la disgrace qu'il avoit euë à la Bataille de Dreux ne

l'avoit point éloigné du cœur de la Marêchale & cela lui suffit pour une premiere veuë. Comme il étoit tard, & qu'il l'avoit trouvée en déshabillé, il crut qu'il étoit de son devoir de la laisser libre, & se retira plûtôt qu'il n'auroit voulu, & peut-être même plûtôt que la Marêchale ne le desiroit. Le lendemain il la fut revoir: il étoit en deuil, & la trouva vêtuë de la même sorte, dont ils eurent une reciproque joye; car pour une fois que cet habit est effectivement lugubre il se trouve cent occasions où l'on est ravi de le porter. Le Prince avoit des enfans d'Eleonore de Roye, mais la Marêchale n'en avoit point eu de son mary, & joüissoit d'un bien tres-considerable, dont elle n'avoit à rendre compte qu'à elle même. L'année où leur deuil les obligeoit à garder quelques mesures s'étant insensiblement écoulée, la Marêchale, qui n'avoit pû refuser d'aymer le Prince, du temps que sa vertu y repugnoit, & que la fidelité qu'elle devoit à son Epoux s'opposoit à une passion qui ne lui étoit pas permise,

l'ayma éperduëment aussi-tôt qu'elle put l'aimer sans crime ; & trouva trop de gloire à l'avouer, pour chercher à faire un mistere de son amour.

Un Gentil'homme Gascon, nommé Montesquiou, dont la principale qualités étoit celle d'un Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, par une audace, qui sembloit naturelle à tous ceux de son Païs, leva les yeux jusques sur la Marêchale, & crut qu'ayant la faveur de son Maître il étoit dans un poste assez elevé pour pretendre à la veuve d'un Marêchal de France. Il avoit de l'esprit, & pour se procurer une entrée chez elle, il s'étoit fait donner la commission de lui faire compliment de la part du Duc d'Anjou, sur la mort de son mary, & s'en étoit acquité d'une maniere à persuader qu'il avoit quelque merite. Il lui avoit rendu plusieurs visites depuis ce tems-la, où il avoit parlé pour lui même, & essayé de s'insinuer dans son esprit par des respects dont les Gascons ne sont pas avares ; sur tout quand c'est une voye qui les peut fai-

re arriver à la fortune. Comme la Marêchale étoit l'un des plus considerables partis du Royaume, Montesquiou eut peur d'être prevenu par quelqu'autre, & se declara d'abord qu'il en trouva l'occasion, dont elle fut si surprise qu'aprés l'avoir regardé avec mepris, elle lui témoigna que si elle ne craignoit de se faire tort à elle même & de divulguer l'affront qu'il avoit osé lui faire, elle le feroit repentir de son audace: ensuite dequoi elle le bannit de sa presence pour jamais. Ce galant homme qui n'étoit pas d'une quâlité à pouvoir se venger ouvertement de l'injure qu'il pretendoit avoir reçûë, eut recours à la vengeance des petites ames, & fit tous ses efforts pour noircir la reputation de la Marêchale. L'amour qu'elle avoit pour le Prince de Condé, & ce lui que ce Prince avoit pour elle faisoient l'entretien de toute la cour; on disoit même que celui de la Marechale étoit le plus violent; & ce qui acheva de le faire croire, fut un don qu'elle lui fit, d'assez grande consequence à la verité pour faire presumer que c'é-

toit la recompense de quelque plaisir tres considerable. Aprés le Duc d'Anjou, & le Duc d'Alençon qui tous deux étoient freres du Roy, il n'y avoit que le jeune Prince de Bearn, qui depuis a esté Henry le Grand, qui fust plus prés du Trône que le Prince de Condé; & toutesfois ce dernier quoy que Prince du Sang, n'étoit pas favorisé des biens de la fortune, & ne pouvoit sans s'incommoder faire aucune depense convenable à une si grande qualité. La Marêchale ne put souffrir ce petit defaut dans un si grand homme. Elle se fit un plaisir de corriger l'injustice de son destin, & Valery étant la plus belle de ses terres elle le conjura de l'accepter, & lui en fit un don en si bonne forme que les heritiers du Prince en sont encore aujourd'huy les possesseurs. Pour reconnoître cette grace, & peut-être pour l'obliger à lui en accorder d'autres que je n'ose mettre icy, & que la medisance dit qu'elle ne lui refusa pas le Prince lui fit une promesse de l'épouser, & l'eut sans doute épousée en ce moment là s'il eust crû la Paix

assez affermie pour jouir tranquilement de ses attraits. Cependant, on parloit diversement de cette liberalité de la Marêchale ; pour une personne qui n'en disoit point de mal, il s'en trouvoit dix qui n'en disoient point de bien; & même il se rencontra quelque Poëte de Cour qui voulut exercer sa vie sur ce sujet, & qui fit deux Couplets sur l'air d'une Courante, qui étoit alors en vogue. Au vieux langage prés, dont j'ai cru que tout le monde ne s'accommoderoit pas, ils contenoient ces mots,

Dans la Guerre le grand Condé.
De la Victoire est toûjours secondé.
Et l'amour croit qu'il y va de sa gloire,
D'embrasser le party qu'à choisi la Victoire.
A ce Prince, craint & chery,
Une Maîtresse a donné Valery,
Vous jugez bien, sans que l'on vous le nomme.

A quel genre de jeu l'a gagné ce grand Homme.

Ces vers firent plus de bruit qu'ils ne meritoient d'en faire. Monteſquiou fut un des premiers qui les eut, & pour ſe vanger de la Maréchale il en donna des Copies à tous ceux qui luy en demanderent; même quand on le ſoupçonnoit d'en être l'Autheur, il s'en defendoit d'une maniere à perſuader que c'étoit la verité, quoy que ce ne fût pas lui qui les eût faits. Comme il n'y avoit rien qui ne fût, ou du moins qu'on ne crut à l'avantage du Prince; il ne fut par le dernier à qui on les chanta, & celui qui lui en donna le divertiſſement ne fit pas ſi bien ſa Cour qu'il le pretendoit. Le Prince le pria de les lui donner, & lui demanda s'il en connoiſſoit l'Autheur. Il repondit qu'ils étoient décrits la main de Monteſquiou, & qu'il avoit aſſez d'eſprit pour les avoir faits lui même. Au ſortir de là, le Prince étant allé chez la Maréchale il la trouva dans

une colere, où il ne l'avoit point encore veuë, & ne fut pas long-tems sans en apprendre le sujet. Une de ses plus familieres Amies, lui venoit d'apporter une Copie des mêmes vers, qu'elle avoit oüi chanter aussi, & s'étant informé du nom de l'Autheur, Montesquiou avoit encore été mis en jeu. La Maréchale n'avoit pas voulu dire au Prince l'affront qu'elle en avoit déja receu pour luy épargner le chagrin de connoître un tel Rival; mais outrée comme elle l'étoit, elle ne put garder de mesures, & se servit de tout ce qu'elle crut capable de lui faire avoir raison de son insolence. Les vers qu'on avoit donnez au prince, & ceux qu'on venoit d'apporter à la Maréchale se trouverent écrits d'une même main, ce qui les confirma dans la pensée que Montesquiou en étoit le veritable Autheur, & ce qui anima tellement le Prince contre lui, qu'un soir comme il revenoit seul du Louvre, il rencontra des gens qui luy donnerent cent coups d'une arme moins honorable qu'une épée; & de peur

qu'il n'ignorât d'où cela venoit, on lui apprit que c'étoit de la part du Prince de Condé. Cette insulte fit encore plus de bruit que les vers qui en avoient été la cause. La Reine, qui aymoit uniquement le Duc d'Anjou, trouva mauvais que le Prince eût fait traiter de la sorte un de ses plus considerables Officiers : mais il y avoit trop d'inegalité entre Montesquiou & lui pour vouloir s'abaisser à faire la moindre excuse : & d'ailleurs depuis le malheur arrivé au Duc de Guise, tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens en France embrassoient avec ioye le party d'un Prince du Sang Royal.

Les choses étoient en c'est état quand l'Amiral qui n'approuvoit pas la passion que le Prince avoit pour la Marêchale, lui proposa Mademoiselle d'Orleans, sœur du Duc de Longue-ville, jeune, belle, & plus riche encore que la Maréchale de S. André. Quelques Autheurs disent que le Prince avoit obtenu de la Maréschale ce qu'on ne doit iamais accorder à une personne qu'on a envie

d'épouſer : car il eſt conſtant que le propre de l'amour eſt de ſouhaiter ſans ceſſe, & d'abord qu'il n'y a plus rien qui irrite le deſir il ſemble qu'il n'y ait plus de plaiſir à recevoir. Toutefois, quoy que l'ardeur du prince s'affoiblît de iour à autre, il étoit toûiours ſenſible aux graces dont il étoit redevable à la Maréchale de S. André, & reietta d'abord la propoſition de l'Amiral, ſçachant que ce ſeroit mettre au deſeſpoir la perſonne du monde, à qui il avoit le plus d'obligation. Son deſſein pourtant étoit de s'en retirer peu à peu, & de luy rendre la terre qu'elle luy avoit ſi genereuſement donnée. Pour inſenſiblement la deſaccoutumer de ſa veuë il fut deux jours ſans la viſiter, une autrefois quatre, & enſuite une ſemaine entiere. La Maréchale qui comptoit perdu tout le temps qu'elle ne paſſoit pas avec lui, s'en plaignit d'une maniere ſi tendre, & lui reprocha ſa cruauté en des termes ſi touchans & ſi amoureux, qu'en ſecret il s'accuſoit luy même de dureté de ne pas repondre à une ſi grande tendreſſe, un jour qu'elle le prioit

de ne lui plus laisser de vœux à faire & d'executer la promesse qu'il avoit eu la bonté de lui donner, il lui allegua de si mauvaises raisons pour s'en excuser, qu'aprés avoit fait tous les effort possibles pour cacher sa douleur & pour retenir des larmes qui cherchoient à s'echaper, elle ne put s'empêcher de lui dire mon Prince ! je vois bien que vous ne m'aimez plus. Jugez mieux de vous même, Madame lui repondit le Prince, & ne vous faites pas l'injustice de croire qu'il soit aisé de sortir de vos liens, quand je n'aurois pas tout l'amour que vous meritez qu'on ait pour vous, les bontez que vous avez euës pour moy seroient éternellement presentes à ma memoire, & j'ay le cœur assez bien placé pour jamais ne manquer de reconnoissance. Ah ! Prince, s'écria la Marêchale, ce n'est pas de la reconnoissance que je vous demande, c'est de l'amour : si j'ay fait quelque chose pour vous qui merite que vous vous en souveniez, ça esté dans le dessein de vous en donner, & si vous n'en ayez point pris je

n'ay rien fait de ce que je pretendois faire. Le Prince qui haïssoit l'ingratitude & qui toutefois se sentoit de la disposition à en avoir, se servir de tout ce que son esprit fut capable de luy fournir, pour dissiper la crainte où étoit la Marèchale : mais son cœur n'avoit point de part à tout ce qu'il disoit. Cependant comme on aime à voir toutes les choses par leur plus bel endroit, & qu'on ne laisse echaper aucune occasion de se flatter, elle crut tout ce qu'il voulut lui faire croire, & même se repentit de l'avoir soupçonné si injustement de sorte qu'ils se separerent, elle plus charmée du Prince qu'elle ne l'avoit jamais esté ; & luy, tyrannisé par les remors que l'on a coutume de sentir, lors qu'avec beaucoup de vertu on est sur le point de commettre un crime, Il laissa écouler prés d'un mois sans la revoir, mais comme il ne s'attâchoit à elle qu'avec douleur il lui écrivoit tous les matins pour tâcher de diminuer la sienne, & luy alleguoit les raisons les plus vrai-semblables qu'il pouvoit trouver pour lui rendre

ſon abſence ſuportable. A la fin n'ayant plus de bonnes raiſons à lui donner la verité ne put eſtre plus longtemps captive Un ſoir que la Marêchale étoit ſeule dans ſon Cabinet, où elle reliſoit tous les Billets qu'elle avoit receus de lui, que par un preſſentiment funeſte elle arroſoit quelque fois de ſes larmes on lui alla dire qu'un Gentil hommue de la part du Prince demandoit à lui parler. Il entra, & lui preſenta un Pacquet, qu'elle ouvrit avec precipitation. Elle y trouva une Lettre conceuë en ces termes.

C'eſt trop jouïr de vôtre credulité, Madame, & trop enchaîner de crimes enſemble. Je ne puis vous taire plus long-temps que je vous trahis, & qu'au lieu des tendreſſes dont vous me comblez, vous devez m'accabler de vôtre haine. Plût au Ciel que vous euſſiez commencé à me hayr il y a ſix mois mon ingratitude auroit au moins un prétexte, & ſi je me ſeparois de vous avec raiſon, peut-être m'en ſeparerois, je ſans remors, mais ſur quelque obiet

que i'arrête ma pensée je ne vois que des reproches à me faire. Mon souvenir est plein de vos bontez, mes yeux sont charmez de vos appas, mon cœur est convaincu de vôtre amour, cependant ie vous écris pour la derniere fois de ma vie, & suis contraint par la fatalité de ma destinée de renoncer à l'honneur de vous voir iamais. Ie sçay que vous me faites la grace de m'aymer, & que je vous frape par l'endroit le plus sensible que vous ayez, mais ce qui doit vous consoler est que ie me fais plus de mal qu'à vous, puis que ie vous regrette en vous perdant, & que vous ne perdez rien que vous ayés lieu de regreter Au reste, Madame, comme c'est malgré moi que ie suis coupable, ie ne veux point, à present que vous avés suiet de me hayr, profiter d'un don que ie tenois de vôtre amour : ie vous rends un Bien que ie ne puis garder sans iniustice. Et pour ma vie que ie dois encore à vos bontés, ie la passeray si malheureusement, & même elle durera si peu que vous n'aurés pas long temps à me reprocher ma perfidie. Adieu Madame. Je ne vous dis point que ce mot

m'echape avec douleur : vous en ingeré par le deſeſpoir qui le doit ſuivre, & ie vous feray voir qu'un crime me couſte plus à commettre qu'à punir.

En quel état ſe trouva la Maréchale aprés la lecture de cette Lettre? Elle avoit le cœur grand, & trop de baſſeſſe dans la plainte pour chercher à exhaler ſa douleur par cette voye. Rapportez à vôtre maître le papier qui accompagnoit la Lettre qu'il s'eſt donné la peine de m'eſcrire, dit-elle au Gentil-homme que le Prince lui avoit envoyé; & dites-lui de ma part qu'il ne me rend pas tout ce que ie lui ay donné, & que ie ne puis reprendre pour ſi peu de choſe. Ce Gentil-homme fit quelque difficulté de recevoir ce que la Maréchale renvoyoit au prince, mais elle lui dit tant de raiſons pour l'y obliger qu'à la fin il ne put honnêtement s'en deffendre. C'étoit le don qu'elle lui avoit fait de la terre de Valery, que le prince trouvoit honteux de garder en quittant la Maréchale, mais quoi que ce fût un preſent dig-

ne de lui, quand il l'accepta, elle le trouva indigne d'elle, quand il le voulut rendre, & ne put se resoudre à reprendre d'un ingrat ce qu'elle avoit cru donner au plus reconnoissant de tous les hommes. Lors qu'elle se vit seule, & qu'elle n'eut plus besoin de se contraindre, elle se livra toute entiere à sa douleur, que l'amour & le desespoir irritoient continuellement. Il est constant que l'agitation où étoit le Prince pendant ce tems-là ne cedoit en rien au trouble de la Marechale. Le mois qu'il avoit laissé passer sans la voir avoit été employé à negocier son mariage avec la sœur du Duc de Longueville, & de peur que la Marêchale n'y mît un obstacle, avec la promesse que le Prince lui avoit faite de l'épouser, l'Admiral avoit conduit cette affaire si secrettement que la celebration d'un mariage si important se fit cette nuit-la sans être sçeûë que de sept ou huit personnes qui y assisterent. Il faut rendre temoignage à la verité en faveur du Prince, & demeurer d'accord qu'il rendit beaucoup de

combats avant que de consentir à cette infidelité. La bonté que lui avoit témoigné la Maréchale avant qu'il lui en eut donné aucun sujet : la tendresse dont ensuite elle lui avoit donné des marques si sensibles ; le desespoir où il sçavoit qu'il l'alloit reduire, enfin tout ce qu'il s'imaginoit toutes les fois qu'il pensoit à elle lui causoit des remors qui mettoient son cœur à la torture, & plus l'heure de se donner à une autre s'approchoit, plus sa douleur devenoit forte. Mais l'Amiral qui haïssoit la Maréchale, & qui ne pouvoit souffrir que d'autres l'aymassent, n'abandonna point le Prince que son mariage ne fût achevé, & l'ascendant qu'il avoit sur son esprit se trouva plus fort que toutes les resolutions qu'il fut capable de prendre. Ce mariage qu'on avoit tenu secret de peur que la Maréchale ne s'y opposât, cessa de l'être quand on n'eut plus rien à craindre, & le jour suivant la nouvelle Princesse de Condé fut en cette qualité rendre ses premiers hommages à la Reine. La Maréchale étoit au Louvre

quand elle y arriva, & ne sçachant rien encore de ce qui s'étoit passé la nuit precedente elle la regardoit toûjours comme Mademoiselle d'Orleans, & ne comprenoit pas pourquoy le Page qui portoit sa Robe étoit vêtu des livrées du prince, mais elle ne fut pas long-temps dans cette inquietude, & on luy apprit bientôt ce qu'elle eût voulu ne pas sçavoir. Elle sortit du Louvre, & ne put souffrir une si cruelle veuë, en se retirant elle rencontra Montesquiou, & quelque mepris quelle eût pour lui elle le conjura de la suivre. Elle ne fut pas plûtôt de retour chez elle qu'elle le fit entrer dans son Cabinet, où ne pouvant être entenduë que de luy seul, m'aymes tu toûjours Montesquiou, luy demanda-t'elle ? Montesquiou surpris, non seulement de cette demande, mais encore de la maniere dont elle la faisoit, n'eut pas beaucoup de peine à en deviner la cause & connut bien que ce n'étoit pas l'amour qui la faisoit parler, mais la colere. Toutefois comme il n'aymoit pas avec une delicatesse d'hon-

nête homme & qu'il ne lui importoit pas quel motif il épousât la Maréchale pourveu qu'il fut assez heureux pour l'épouser, il lui repondit qu'il n'avoit jamais cessé de l'aimer depuis le premier moment qu'il l'avoit veue, & que dût-il être accablé de ses mepris, c'étoit un aveu qu'il feroit toûjours, tout cela ne sont que des paroles, repartit la Maréchale, & je viens d'être trop indignement trahie pour me fier desormais à de si foibles temoins : Si tu m'aimes, c'est par des effets qu'il faut me temoigner ; & pour te dire encore plus l'effort que je veux de toy ne peut partir d'un courage mediocre. Consulte ton amour avant que de me repondre, & voy s'il est capable de me rendre un service qui puisse meriter que j'en sois la recompense. parlez, Madame, lui repliqua Montesquiou, & vous connoîtrez jusqu'où va la passion que j'ay pour vous, le prix que vous me faites esperer suffit pour applanir les plus grandes difficultez ; & pour avoir l'honneur de vous posseder il n'est

rien que je ne ſois cabable d'entreprendre. Tu me parles d'un air à à perſuader que tu feras ce que tu dis, lui repondit-elle, & dans cette croyance je vais te donner un moyen de meriter la recompenſe que je te deſtine. J'aimay le prince de Condé, tu ne l'ignores pas; & l'outrage qu'il te fit faire, & dont il eſt tems que tu te vanges fit croire à tout le monde que j'en étois aimée auſſi. Cet endroit eſt un peu fâcheux à le renouveller, mais je le fais expres pour reveiller ton reſſentiment, & il n'importe qui tu vanges de nous deux, pourveu que tu lui arraches la vie dont il y a long-temps qu'il ne jouïroit plus ſi je l'euſſe abandonné à ſon deſtin. Songez vous à ce que vous me propoſez, Madame, lui dit Monteſquiou, & quand vos premiers tranſports ſeront paſſez ne vous repentirez-vous point du commandement que vous me faites? & t'imagines tu que je le reſſemble, lui repliqua t'elle, & que j'aye le cœur aſſez bas pour eſtre ſenſible aux injures qu'on me fait: Si j'ay à me repentir, c'eſt de m'eſtre intereſſée pour

un perfide qui s'eſt rendue indigne des ſoins que je me ſuis donnez en ſa faveur ; c'eſt d'avoir tout ſacrifié à un ingrat qui ſe ſouvient ſi mal des bontez qu'il meritoit ſi peu ; enfin c'eſt de m'eſtre attirée à force de generoſité l'affront dont je me plains, & dont tu refuſes de me vanger. Voila continua-t'elle, de quoi j'ai à me repentir, mais ne preſume pas que je me repente jamais d'une vengeance auſſi juſte que celle que je pourſuis: le prix qui t'attendoit devoit te le faire entreprendre aveuglement ? mais puiſque tu heſites, peut-être auray-je moins de peine à encourager un autre que toy à le meriter. C'en eſt aſſez, Madame lui repartit Monteſquiou, & me voila reſolu à tout ce qu'il vous plaît de m'ordonner: j'avois peur que vous n'aimaſſiez encore aſſez le Prince pour être la premiere à éclatter contre moy, quand vous apprendriez ſa mort, mais vous la ſouhaitez avec trop d'ardeur pour ne la pas voir avec plaiſir ; & puiſque c'eſt de moi que vous attendez ce grand ſervice je prendrai ſi bien mon tems

pour vous le rendre que je vous mettrai à couvert de tout soupçon. Je ne vous demande point, Madame, ajouta-t'il, d'autre seureté de vôtre promesse que vôtre parole : j'en fais trop de cas pour vouloir exiger un écrit de vôtre main dans une conjoncture si delicate, & d'ailleurs, quoi que rien ne me soit si cher que le prix que vous me faites esperer, ie croirois m'en rendre indigne si ie m'eu asseurois avec tant de precaution. Cette malheureuse conversation dura encore quelque temps & se termina enfin par la promesse que Montesquiou reïtera à la Marêchale de ne pas laisser écouler beaucoup de temps sans lui apporter des nouvelles de la mort du Prince.

Si elle eust sçeu ce que le Prince sentoit pour elle tandis qu'elle cherchoit à se l'immoler, il est seur qu'elle ne se seroit point portée à cette extrême resolution. Il l'aimoit autant que jamais il l'eût aimée, & n'avoit que des froideurs pour la princesse de Condé sa femme, qui d'abord lui firent beaucoup de

peine, mais elle s'y accoûtuma par la suite, & comme elle s'apperceut qu'elle n'avoit pas tout le cœur de son Epoux, des memoires que l'on croit fideles nous aprennent qu'elle ne lui donna pas tout le sien aussi. Quoy qu'il en soit le prince fit de vains efforts pour s'attacher à la Maréchale: l'obstacle qu'il voyoit à la posseder lui faisoit paroître sa passion pleine de charmes, & jamais il n'eut tant d'envie de l'épouser que lors qu'il en eût épousé une autre. Elle alloit au Louvre plus rarement que de coutume de peur d'y trouver le prince ou la princesse qu'elle haissoit égalament, mais comme il y avoit des occasions où elle ne pouvoit s'en dispenser, il l'y rencontra deux ou trois fois, & fit tout ce qu'il put pour luy parler, mais les soins qu'il se donna furent inutiles, & ceux qu'elle prit de l'éviter reussirent beaucoup mieux. Ces mépris ne le rebuterent point. Il fut plusieurs fois chez elle; mais elle n'y étoit jamais pour luy, & les Ordres, qu'elle donnoit à son égard étoient si exactement suivis

que

que d'abord qu'on voyoit approcher de son Logis les Livrées du prince la porte en étoit fermée le reste du jour. Il étoit desesperé de trouver tant de rigueur dans la Maréchale, & se rendoit toutefois assez de justice pour ne pas ignorer qu'il en meritoit encore plus. Enfin pressé de la violence de sa passion il ne pût être plus long-temps sans la revoir : vivre avec la haine étoit le sort le plus cruel qu'il pût trouver ; & quelque grand que fût son crime il l'étoit bien moins que ses remors. Un matin que le portier de la Maréchale n'étoit pas trop bien sur ses gardes, il entra impetueusement, & monta dans la Chambre où il avoit accoutumé de la voir, croyant qu'il luy seroit facile de l'y surprendre : mais par malheur pour lui elle avoit changé d'appartement depuis qu'il ne l'avoit veuë, & comme on eut le temps de l'avertir que le Prince la cherchoit, elle se sauva dans son Cabinet, & en ferma la porte avec precipitation, resoluë de la laisser plûtôt rompre, que de la lui ouvrir. Cette cruauté ne lui fit point

perdre le respect dont il accompagnoit la passion qu'il avoit pour elle; il la conjura seulement de permettre qu'il eust le bien de la voir, & pour l'y obliger il lui dit des choses si tendres, & qui marquoient si bien un veritable repentir qu'il l'auroit infailliblement touchée si elle eût esté capable de l'être; mais quoy qu'il pût dire il étoit marié à une autre, & cette seule pensée la mettoit dans une fureur qui la rendoit sourde à tout ce que lui vouloit faire entendre la raison Il fut plus d'une heure à lui faire des prieres fort pressantes de luy accorder l'honneur de sa veuë pour si peu de temps qu'elle voudroit, mais n'ayant obtenu pour toute reponse que quelques paroles outrageuses qu'il souffroit avec la derniere soumission, il se retira pour ne pas l'importuner davantage, & s'en alla quelques jours aprés à Noyers en Bourgogne, qui étoit à sa nouvelle Epouse, pour voir si l'absence qui est un des remedes de l'amour, pourroit guerir celui dont il étoit si cruellement traité.

Il n'y avoit pas long-temps qu il y étoit quand on surprit deux Soldats qui mesuroient la muraille du Chasteau, qu'on avoit dessein d'escalader. On les arrêta,& se voyant sur le poin d'être maltraitez s'ils ne declaroient la verité, ils avouerent que c'étoit par l'Ordre de la Reine, & du Cardinal de Lorraine, qui avoient resolu de surprendre & d'exterminer tous les Huguenots, & pour en venir plus facilement à bout de commencer par celui qui en étoit le Chef. Il est vray que cela avoit esté resolu dans le Conseil, & même l'Amiral qui étoit à Tanlay avec Dandelot son frere,à qui cette terre appartenoit,en avoit déia eu quelques nouvelles. Le Prince qui n'étoit pas fort éloigné d'eux,leur envoya un Courrier pour leur confirmer une nouvelle dont ils doutoient parce qu'ils l'avoient apprise d'une personne demediocre qualité. S'ils ne se fussent hâtez de se joindre, & de quitter la Bourgogne des Troupes y entrerent qui cherchoient à les envelopper, & quand on sceu qu'ils s'étoient sauvez avec une escorte de

cent cinquante Chevaux on les poursuivit iusques à la Riviere de Loire que le Prince & ceux qui étoient avec lui passerent à un Gué proche de Sancere. A peine étoient-ils de l'autre côté qu'ils apperçeurent les Troupes de Bourgogne qui auroient facilement passé au même endroit ; mais comme le iour commençoit à decliner les Officiers trouverent à propos de ne passer que le lendemain,& pendant la Nuit la Riviere s'enfla de telle sorte qu'elle n'étoit plus gueable en aucun lieu ; ce qui ayant empêché les Catholiques de poursuivre plus longtemps les Huguenots, ces derniers attribuerent un si prompt secours à miracle. Le Prince,l'Admiral & Dandelot échapez de ce peril tirerent à la Rochelle, & y furent joints en peu de iours de toutes les troupes qu'ils avoient sur pié,& de quatre mille hommes que la Reine de Navarre y amena. L'armée du Roy commandée par le Duc d'Anjou tenoit la Campagne, & Montesquiou qui accompagnoitce Prince, n'avoit pas quitté Paris sans renouveller à la Marêchale de

ſaint André les promeſſes qu'il lui avoit faites d'immoler à ſon reſſentiment la vie du Prince de Condé; mais ſa lenteur la faiſoit ſouvent repentir d'avoir remis le ſoin de ſa vengeance à un homme de ſi peu de reſolution.

Elle attendoit avec aſſez d'impatience de ſes nouvelles, l'ors qu'une aprés dînée au retour de quelques viſites, ſon Portier lui rendit une lettre qui s'adreſoit à elle, & qui luy avoit été apportée par un commis ordinaire de la poſte. Le caractere de la ſuſcription & le Cachet ne lui étant point connus, elle l'ouvrit & fut extrêmement ſurpriſe de voir qu'elle étoit du Prince. Son premier ſentiment fut de la dechirer ſans la lire, mais la curioſité de ſçavoir ce qu'il lui pouvoit mander aprés l'infidelité qu'il lui avoit faite l'emporta ſur ſondépit; & toute la colere, dont elle s'étoit precautionnée pour la voir ſans être attendrie ne put tenir contre l'amour qu'il luy témognoit. Ce Prince qui à proprement parler ſouffroit la vie, plûtôt qu'il n'en jouiſſoit, tant il étoit malheureux de

s'être attiré la haine de la Maréchale avoit tenté un dernier effort & lui avoit écrit de la Rochelle pour tacher de la fléchir ; & s'il n'en pouvoit vénir à bout, sa resolution étoit de se precipiter en tant d'occasions perilleuses qu'il s'en trouveroit quelqu'une qui la vengeroit de sa perfidie. Sa lettre avoit quelque chose de si honnête, ses excuses étoient si touchantes, ses remorts si vray semblables : & je ne sçay quoy y regnoit de si passionné qu'il en coûta des larmes à la Maréchale en la lisant Au lieu de la fureur qui l'avoit possedée jusques à lors la crainte que Montesquiou ne la servît trop fidellement fut ce qui occupa son esprit. Elle luy écrivit en diligence, & le pria de suspendre l'effet de ses promesses jusqu'à nouvel ordre. Il receut sa lettre, & vit par le changement de de la Maréchale que la hayne qu'elle avoit pour le Prince commençoit à l'affoiblir, & que s'ils se revoyoient leur amour se rallumeroit facilement. Pour faire croire que sa lettre ne luy

avoit pas été renduë, il ne luy voulut point faire de reponſe & même s'accuſa de lâcheté de ce qu'il n'avoit pas encore tué le Prince. La Maréchale qui peut-être devinoit la cauſe de ſon ſilence écrivit une ſeconde fois à Monteſquion & luy deffendit en termes aſſez preſſans d'executer un commandement qu'elle luy avoit fait dans ſa colere, & qu'elle de ſaprouvoit depuis qu'elle avoit recouvré l'uſage de la raiſon, ce qui l'irrita ſi fort que la Maréchale loin de detourner la perte du Prince avança ce qu'elle vouloit empêcher. Enfin voyant que Monteſquiou s'obtinoit à ne luy point faire de reponſe elle luy depêcha un homme exprés avec une troiſiéme Lettre qu'elle le chargea de luy rendre en main propre, pour luy ôter toutes les excuſes dont il pourroit chercher à ſe prevaloir.

Cependant les deux Armées étoient en veuë, il y avoit plus de quinze jours & ſe harceloient continuellement ; celle du Roy étoit plus nombreuſe d'un tiers que l'autre,

mais celle du Prince étoit composée de gens plus determinez, & qui se promettoient la Victoire si l'on en venoit à un combat general. Le Prince qui ne sçavoit rien de ce qui se passoit dans l'ame de la Maréchale, & qui mepriſoit sa vie, croyant qu'elle n'y prenoit plus aucune part, étoit d'avis de donner Bataille, & le Duc d'Anjou jeune Prince qui n'avoit point encore d'experience la fuyoit : toutefois aprés plusieurs allées & venuës qui ne firent que fatiguer les Troupes, il se rencontra une occasion où il falut neceſſairement en venir aux mains.

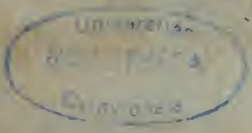
Les Huguenots étoient logez fort au large de long de la Riviere de Charente, & tenoient les Ponts de Jarnac & de Château-neuf ce qui incommodoit extremement leurs Ennemis. Armand de Gontaud-Biron qui commandoit sous le Duc d'Anjou entreprit de leur enlever ces Postes, & n'ayant pû prendre Jarnac d'emblée il tourna vers Château neuf que les Huguenots abandonnerent aprés en avoir rompu le Pont; cequi fut re-

fait avec tant de deligence par les soins que se donna Biron, que l'Armée du Roy étoit passée avant que les Huguenots s'en apperceussent. Celle du Prince étant dispersée en divers endroits, l'Amiral envoya ordre à l'infanterie de filler du côté de Bassac, tandis que la Cavalerie rassembleroit les Quartiers les plus éloignez mais Biron profita de leur desordre, & s'opposa si vigoureusement à leur retraite qu'ils eurent assez de peine à se deffendre. Pendant que l'Amiral soutenoit l'effort de Biron, le Prince de Condé s'occupoit à favoriser la retraite de ses Troupes. l'Amiral luy ayant fait dire qu'il avoit besoin de sa presence ; il vint au galop, à son secours, & combatit avec tant de valeur que malgré l'inegalité des forces il le degagea du peril où il étoit & attira sur luy toute la fureur des Catholiques. A la fin ne pouvant plus tenir contre un si grand nombre d'ennemis & pour surcroist de malheur son Cheval qui étoit blessé s'étant abatu sur luy, il presenta le Gantelet à un Gentil-homme nommé, Argence, qui le

receut avec tout le respect qui étoit dû à sa qualité. Le bruit de sa prise fut porté en un moment au Duc d'Anjou le malheureux, Montesquiou qui étoit auprés de luy, ayant sçeu que le Prince avoit l'os de la jambe cassé d'un coup de pied de Cheval qu'il avoit reçeu : & que dans cet état il luy étoit impossible de se defendre le fut joindre au petit galop, & l'ayant trouvé assis au pied d'un Buisson lui donna un coup de Pistolet dans la tête, dont nos Historiens parlent comme de la plus infame action qui ait jamais été. Ce Prince expira sans dire une seule parole ; & quelque diligence qu'eust pû faire l'homme qu'avoit despêché la Marêchale, un si lâche coup étoit déja fait quand il arriva Elle fit d'abord eclater un desespoir qui s'étant appaisé peu à peu, fut suivi d'une douleur qui dura le reste de sa vie ; & lors qu'à son retour Montesquiou eut l'insolence de luy demander le prix de son crime, elle le regarda comme le monstre le plus horrible que la nature eust iamais produit Les Huguenots ayant perdu

un Chef si considerable ne firent plus gueres de progrez : Dandelot mourut quelque temps aprés, les uns disent que ce fut du regret qu'il eut de la mort du Prince, & les autres d'une fievre pestilente; & l'Amiral vêcut jusqu'au massacre de la saint Bartelemy, dont on peut dire qu'il fut la veritable cause, & la principale Victime.

FIN.



ègue
Ottawa
e

The Library
University of Ottawa
Date due